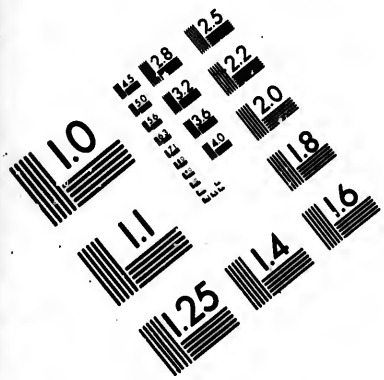


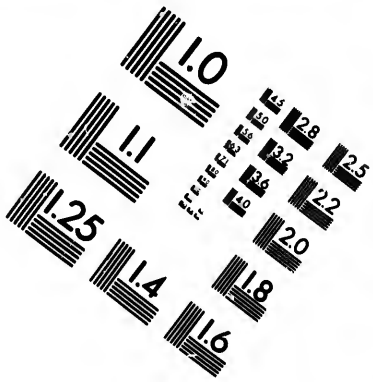
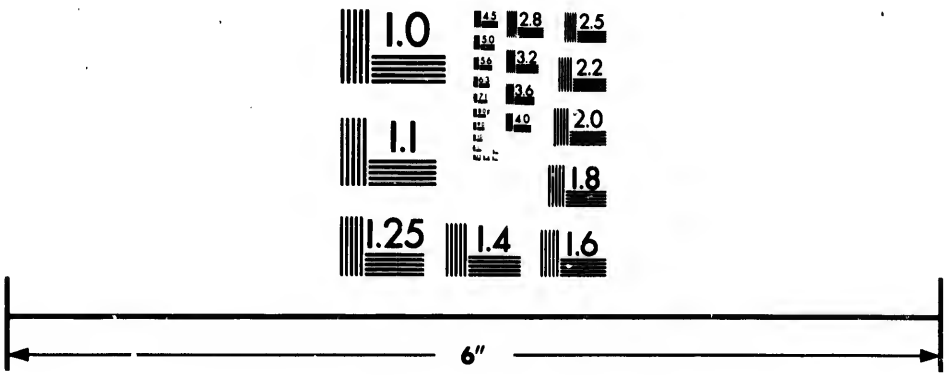
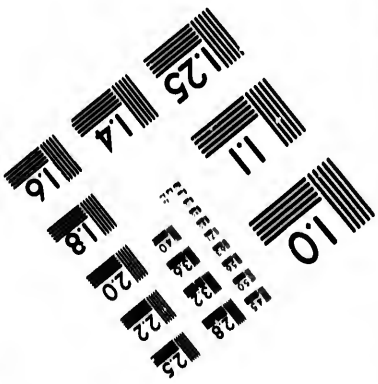


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

CIHM/ICMH
Microfiche
Series.

CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.

Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

© 1985

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- ☐ Coloured covers/ Couverture de couleur
- ☐ Covers damaged/ Couverture endommagée
- ☐ Covers restored and/or laminated/ Couverture restaurée et/ou pelliculée
- ☐ Cover title missing/ Le titre de couverture manque
- ☐ Coloured maps/ Cartes géographiques en couleur
- ☐ Coloured ink (i.e. other than blue or black)/ Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- ☐ Coloured plates and/or illustrations/ Planches et/ou illustrations en couleur
- ☐ Bound with other material/ Relié avec d'autres documents
- ☐ Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/ La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- ☐ Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/ Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

- ☐ Coloured pages/ Pages de couleur
- ☐ Pages damaged/ Pages endommagées
- ☐ Pages restored and/or laminated/ Pages restaurées et/ou pelliculées
- ☑ Pages discoloured, stained or foxed/ Pages décolorées, tachetées ou piquées
- ☐ Pages detached/ Pages détachées
- ☑ Showthrough/ Transparence
- ☐ Quality of print varies/ Qualité inégale de l'impression
- ☐ Includes supplementary material/ Comprend du matériel supplémentaire
- ☐ Only edition available/ Seule édition disponible
- ☐ Pages wholly or partially obscured by errata slips, tissues, etc., have been refilmed to ensure the best possible image/ Les pages totalement ou partiellement obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure, etc., ont été filmées à nouveau de façon à obtenir la meilleure image possible.

☑ Additional comments:/ Commentaires supplémentaires: Pagination irrégulière : [1] - 215, 16, 201-216, 233-454 p. Cette copie est la seule disponible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
					✓						

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

Seminary of Quebec
Library

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol ⟶ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ▽ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:

L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

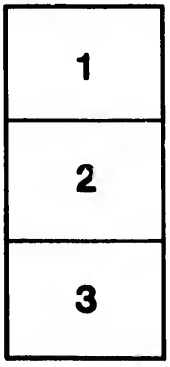
Séminaire de Québec
Bibliothèque

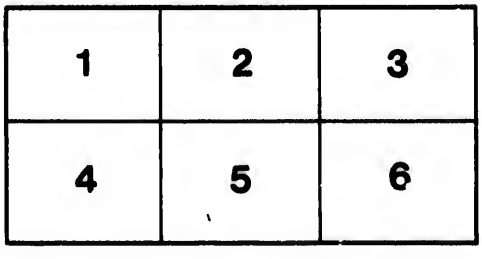
Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ⟶ signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.





425 13417 Rev. Gagnon

FEUILLETON DE "L'ETENDARD"

(Paul Féval)

LES

BELLES DE NUIT

CONTE DE BRETAGNE

BIBLIOTHEQUE
S.M.E.
1964
Séminaire de Québec

MONTREAL
IMPRIMERIE DE "L'ETENDARD," 37 RUE SAINT-JACQUES

1887

Bibliothèque,
Le Séminaire de Québec,
3, rue de l'Université,
Québec 4, QUE.

C'ét
petite
que, d
maître
entre
par m
Il é
été in
feu de
servan
nappe
la blo
cendre
Dep
geurs
chemi
rêveri
—Sa
coup
qui as
Rob
—L'
bonne
bottes.
Il y
deux v
de vie
meur,
—Il
sourci
bert !
chant
ciel !
—M
yeux l
est au

PREMIÈRE PARTIE

ESCAMOTEURS D'HÉRITAGES

I

AU MOUTON COURONNÉ

C'était à la fin de l'automne de 1817. La scène se passait en la petite ville de Redon, au cœur du Morbihan, deux jeunes voyageurs que, d'après le style de leur toilette respective, on eut pris pour le maître et le valet, si la plus intime camaraderie n'eut semblé exister entre eux, venaient d'entrer à l'auberge du *« Mouton couronné »* tenue par maître Géraud.

Il était environ deux heures après-midi. Nos voyageurs avaient été installés dans une chambre à deux lits, donnant sur le port. Un feu de bois vert fumait et pétillait dans la cheminée. Tandis qu'une servante joufflue, coiffée du *pignon* morbihanais, étendait une rude nappe de chanvre sur la table et mettait deux couverts, l'homme à la blouse et son compagnon brûlaient leurs pieds humides dans les cendres du foyer.

Depuis un moment déjà, la servante était sortie et nos deux voyageurs étaient toujours l'un vis-à-vis de l'autre, aux deux coins de la cheminée, regardant fumer le feu de bois vert et plongés dans une rêverie qui ne paraissait point être fort gaie.

—Satané voyage ! dit tout à coup Blaise en donnant un grand coup de pied dans les bûches du foyer ; c'est pourtant toi, Robert, qui as eu l'idée de venir dans ce pays de loups !

Robert prit les pincettes massives et rétablit la symétrie du feu.

—L'idée peut être mauvaise, répliqua-t-il, comme elle peut être bonne. Ce n'est pas une raison pour brûler notre seule paire de bottes.

Il y avait en effet la même différence entre les chaussures de nos deux voyageurs que dans le surplus de leur toilette ; Robert avait de vieux souliers éculés et béants, tandis que Blaise, dit l'Endormeur, portait ses bottes en assez bon état.

—Il me prend des envies !... grommela-t-il en fronçant ses gros sourcils blonds ; quand je t'entends parler comme ça, monsieur Robert ! Dire que voilà des mois que nous courons la prétentaine, cherchant toujours le pays où les mauviettes tombent toutes cuites du ciel ! A Paris, au moins avec Bibandier, on pouvait gagner sa vie !

—Mauvaise société ! interrompit Robert, qui restait toujours les yeux baissés dans une attitude de chagrine insouciance : Bibandier est au bagne à cette heure.

—Au bagne, on mange ! murmura Blaise.

L'Américain releva sur lui ses yeux mobiles et perçants ; leurs regards se choquèrent ; Blaise tourna la tête en haussant les épaules.

—Oui, oui, pensa-t-il tout haut ; tu as l'air d'un malin et c'est pour cela que je t'ai suivi ! Mais tu n'en sais pas plus long que les autres, mon garçon ! Nous voilà au bout de notre rouleau ! Qu'as-tu fait de bon pendant ces six mois ?

—J'ai tâché... commença Robert.

—Peuh ! tu le gros bleu ! tu tâcheras toute la vie ! Moi, je n'aime pas les gens qui ont des idées ; avec eux, on n'a qu'une chance, c'est de se casser le cou !

Robert ramena son regard vers le foyer, où une flamme rougeâtre commençait à courir parmi la fumée.

—J'en ai une idée ! murmura-t-il.

L'Endormeur fit comme s'il ne l'avait point entendu, et reprit :

—Nous voilà maintenant à plus de cent lieues de Paris avec un habit pour deux et quelques francs !...

—Sept francs soixante, interrompit l'Américain, qui compta dans le creux de sa main le contenu de sa poche.

—Juste de quoi payer notre déjeuner, répliqua Blaise, en haussant les épaules ; puis d'un geste dédaigneux, montrant la blouse crottée de son compagnon, il ajouta sur un ton moitié vainqueur, moitié découragé : Et après ? Crois-tu trouver du crédit sur ta bonne mine de vagabond ?

Robert releva la tête dans l'attitude d'un homme qui accepte un défi.

—Pourquoi non ? répondit-il. Oui, le crédit et la fortune...

Blaise haussa encore les épaules, mais se tut.

Au bout de deux ou trois minutes, une bonne odeur de cuisine, montant des profondeurs du rez-de-chaussée, filtra par les fentes de la porte et vint embaumer l'atmosphère de la chambre.

L'Endormeur se dressa et aspira une forte bouffée de cet air tout plein de promesses. Ses narines se gonflèrent ; sa face s'épanouit en un gros sourir gourmand.

—Au diable ! s'écria-t-il presque gaiement ; nous aurons le temps de nous battre quand les sept francs seront mangés ! Aide-moi à rapprocher la table, Robert. Nous allons trinquer encore une fois, les pieds au feu, comme de bons camarades !

L'Américain ne fit pas plus d'attention à ce retour subit de joyeuse humeur qu'à la récente colère de Blaise. Il prêta son aide sans mot dire et la table fut poussée jusqu'auprès du foyer.

La servante revenait à ce moment avec une magnifique omelette et une épaule de mouton, à peine entamée.

Nos deux compagnons s'assirent l'un vis-à-vis de l'autre, et durant un gros quart d'heure leurs bouches ne donnèrent passage qu'à de rares paroles. C'étaient deux vaillants mangeurs ; Blaise surtout engloutissait les morceaux avec un entrain au-dessus de tout éloge.

L'omelette et l'épaule de mouton s'évanouirent, arrosées par un petit vin nantais qui se buvait comme du cidre.

Il ne resta bientôt plus sur la table qu'un os merveilleusement

nettoyé et un certain nombre de bouteilles vides : preuve manifeste que, si nos convives se disputaient parfois, il ne laissait pas d'y avoir aussi certains points sur lesquels ils étaient parfaitement d'accord.

Le vin, cause ordinaire de querelle et de meurtre, ce jour-là, servit à nos aventuriers de trait d'union.

Blaise vida, dans le verre de son compagnon, le reste de la dernière bouteille et frappa sur la table à grand bruit.

—D'autre vin ! cria-t-il à la servante qui accourait : du tabac et des pipes !

Quelques secondes après, ils ne se voyaient plus qu'à travers un nuage. Blaise était dans un état de béatitude incomparable ; il ne songeait ni à la veille ni au lendemain. Robert lui-même avait évidemment subi l'influence heureuse du copieux repas qui venait après une longue diète ; son visage exprimait le bien-être et le repos ; mais il semblait réfléchir toujours.

—Est-ce que tu me gardes rancune ? demanda l'Endormeur.

—Pourquoi ?

—Pour mes reproches de tout à l'heure.

—Non.

—A la bonne heure ! Vois-tu bien, Robert, je m'ennuie de courir ainsi par les chemins de cette maudite Bretagne, sans ramasser autre chose que de la boue. Voyons, ne pourrais-tu pas nous trouver une occupation adaptée à nos talents ?

Robert, qui venait de bourrer sa pipe, regardait machinalement les lignes imprimées sur le papier du cornet à tabac. Tout à coup ses yeux brillèrent en même temps que de profondes rides se creusaient à son front.

—Comme cela ferait notre affaire ! murmura-t-il.

Et, au lieu de répondre à la muette question que lui adressa le regard de Blaise, il ajouta :

—Cinq mille francs de contribution directe ! ça suppose bien quarante mille livres de rentes, n'est-ce pas, l'Endormeur ?

—A peu près.

—Quarante milles livresde rentes en bons immeubles ! Toi qui as été dans les affaires, Blaise, combien ça peut-il valoir en capital ?

—C'est selon les pays.

—En Bretagne, ici, aux environs de Redon ?

Blaise compta sur ses doigts : il était d'humeur à se prêter à toute fantaisie.

—Ici, répliqua-t-il, on afferme mal. Il faut bien des bouts de terre pour faire mille francs de rente. Ça doit valoir douze ou quinze cent mille francs.

Robert versa le tabac sur la nappe, et déroula le cornet afin de lire mieux.

—Quinze cent mille francs ! répéta-t-il en caressant le cornet du regard ; ça vaut la peine !

L'Endormeur se pencha en avant pour voir ce mystérieux papier qui semblait jeter son camarade en de si profondes rêveries. C'était

tout simplement un rôle de contributions pour l'année 1810, signé par M. le percepteur du canton de la Gaudy.

Blaise se renversa sur le dossier de son siège. A tout hasard, il avait espéré mieux.

L'Américain, cependant, lisait lentement et à demi-voix :

« René-Charles-Julien Le Tixier, victime de l'enfant, propriétaire, pour sa maison de Pontaut et ses rentes, 350 francs ; pour sa métairie de la Lande-Triste, 74 francs ; pour sa chanvrière de Port-Corbeau, et dépendances, 150 francs ; pour sa métairie du Pré-Neuf, ensemble les taillis de Fontaine, 100 francs. »

Ça s'amuse à lire, l'Américain.

« Pour la maison de la Haute-Aulne, poursuivit Robert qui s'élargissait plus en plus dans sa lecture, et les moulins des Roussayes, sous le Haut-Pays, 126 francs. Pour le petit Penhoët, avec la futaie de Quintaine... »

Blaise bâilla ; puis il se prit à siffler un air de chanson à boire. Robert interrompit sa lecture.

—Dire que j'avais l'idée ! murmura-t-il en appuyant un doigt sur son front, et que cela me tombe justement sous la main !

—Le fait est que c'est un coup du ciel ! répliqua Blaise ; nous avons sept francs et je ne sais combien de centimes ; si nous achetions le château de Pontcel, les moulins des Roussaulles, la ferme de n'importe quoi et la futaie de Prétentaine ?

Robert le regarda fixement et secoua la tête d'un air sérieux.

—Je ne ris pas, dit-il en rapprochant son siège et d'un ton si positif que le gros blond perdit son sourire moqueur. Nous n'avons pas de quoi poursuivre notre voyage, nous n'avons pas de quoi rebrousser chemin. Il faut nous établir ici.

—Je ne demanderais pas mieux... commença Blaise.

—Ne m'interrompe pas. Paris est bon pour les folies, et les voyages conviennent aux jeunes gens. Mais te voilà qui arrives à la maturité, ami Blaise, et moi, je suis plus vieux que mon âge.

—D'où il faut conclure, murmura l'Endormeur, qu'il y aurait pour nous avantage à devenir des provinciaux paisibles et payant de notables contributions. Je suis de ton avis.

—Ecoute ! Nous sommes venus en Bretagne sur sa réputation de bonne foi antique et de patriarcale loyauté. De loin, j'avoue que je la regardais comme une terre promise ; j'ai perdu là-dessus quelques illusions. Mais, en somme, si nous n'avons rien gagné, c'est que nous n'avons rien risqué. Nous étions trop riches. Aujourd'hui nous sommes dans cette excellente situation qui gagna toutes les grandes batailles : il nous faut vaincre ou mourir !

Il éleva l'extrait du rôle des contributions au-dessus de sa tête.

—Voilà le prix de la victoire ! s'écria-t-il avec un véritable enthousiasme ; le total est de cinq mille francs, ce qui, d'après ton propre calcul, donne quarante mille livres de rentes, sont cinq cent mille écus de capital ! Eh ! bien, au pis aller, quand il ne nous en reviendrait que la moitié !

Le petit vin du Nantais n'abonde pas en principes alcooliques, mais nos deux voyageurs en avaient bu une quantité considérable.

Blaise se prit à rire à la conclusion du discours de son frère en aventures, mais, sous ce rire, qui n'était plus que de la franche moquerie, perçait déjà un vague et secret espoir.

—Je me contenterais du pis aller, dit-il.

—Le hasard est le plus fort de tous les dieux ! reprit Robert. Veux-tu partager l'aubaine ?

L'Endormeur hésita.

—Décide-toi, poursuivit Robert ; à la rigueur, je puis me passer de ta compagnie. Et franchement, s'il était pas pénible et dangereux d'abandonner un camarade tel que toi, j'aimerais à tenter seul l'aventure.

Blaise, à son tour, rapprocha son siège.

—Voyons ! ou idée, dit-il, en mettant définitivement de côté son sourire.

—Acceptes-tu ?

—Quand tu m'aurais expliqué...

—C'est à prendre ou à laisser. Acceptes-tu ?

—J'accepte.

—Touche là ! dit l'Américain dont le regard inquiet prit tout à coup une fixité résolue ; et gare à celui qui renoncera !

Il se leva et alla ouvrir la porte de la chambre pour voir si par hasard quelque oreille curieuse n'était point aux écoutes. Il n'y avait personne dans le corridor.

L'Endormeur attendait ; ses yeux disaient une curiosité impatiente.

Robert reprit sa place auprès du feu, et emplit les deux verres jusqu'aux bords.

En 1817, le *Mouton couronné*, principale auberge de la ville de Redon était situé sur le port et avait pour enseigne un bélier noir, coiffé d'un auréole. On connaissait le *Mouton couronné* à Rennes, à Vannes et jusqu'à Nantes : bon logis à pied et à cheval tenu par le père Géraud, ancien cuisinier au long cours.

Redon est une cité de cinq mille âmes, assise sur les confins de la Loire-Inférieure et de l'Ille-et-Vilaine, la maison du père Géraud, portant six fenêtres de façade, rivalisait avec les édifices affectés aux plus illustres destinations : c'était bâti en bonnes pierres comme la sous-préfecture et grand comme la gendarmerie. Devant la maison au delà de l'étroite bande du quai, la Vilaine roulait ses eaux marneuses et saumâtres ; à marée haute, les petits navires caboteurs venaient jusque sous les fenêtres de l'auberge.

Maître Géraud pouvait fumer sa pipe à l'aise sur le parapet du port. Il n'y avait, dans toute son auberge, qu'une seule chambre occupée ; encore était-ce par les deux autres de hasard dont nous venons de parler à qui le père Géraud, courtois envers tout le monde, mais sachant graduer sa politesse, ne devait point la respectueuse visite à laquelle s'attendaient ses vieux et fidèles habitués.

Ils étaient arrivés on ne sait trop d'où. Leurs vêtements et leur apparence de lassitude semblaient annoncer une longue course à pied, mais le maître du *Mouton couronné* n'avait pas de défiance, et les avait crus sur parole lorsqu'ils lui avaient dit qu'ils descendaient

de la voiture de Rennes. Naturellement, leur bagage était resté au bureau.

L'un des deux hommes était en blouse ; l'autre portait un pantalon et un habit de coupe élégante, mais qui gardait de nombreuses traces de boue à demi effacées.

En somme, ces deux voyageurs n'étaient pas le Pérou.

Nos deux voyageurs, malgré la différence de leurs habits, semblaient entre eux sur le pied d'une égalité parfaite. A bien les considérer même, on aurait pu reconnaître, chez celui qui portait un costume bourgeois, une sorte de déférence combattue. Ils étaient jeunes tous les deux et assez beaux garçons. Le bourgeois qui avait nom Blaise, était un gaillard bien découplé, muni de larges épaules, et montrant, quand il souriait, deux rangées de dents blanches comme l'ivoire. Il avait une grosse figure rougeaude et des cheveux blonds crépus. Le caractère de sa physionomie était une jovialité un peu brutale, qui se voilait, en ce moment, sous un nuage de mauvaise humeur non équivoque.

Les bons amis de Blaise ignoraient, à ce qu'il paraît, son nom de famille, car, pour le distinguer du commun des Blaise, on l'avait surnommé l'*Endormeur*.

L'autre pouvait compter vingt-cinq ans tout au plus, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir dans son passé cinq ou six romans d'un certain intérêt. Ceux qui le connaissaient intimement lui savaient plus d'un nom ; en ce moment il s'appelait Robert, dit l'*Américain*. Il était un peu plus petit que son compagnon, et ses membres n'avaient pas la même apparence de vigueur ; mais sa taille était admirablement prise, et sa souplesse de ses mouvements n'excluait point la force.

Il avait les traits aquilins et sculptés énergiquement, son front large, couvert d'une forêt de cheveux noirs, respirait la volonté patiente ; sa lèvre charnue ressortait, rouge comme du sang, sur le front basané de son teint.

A le voir, quand ses paupières étaient closes, on l'eût jugé pour un de ces esprits robustes, qui cherchent la lutte et se mettent à la hauteur de tout danger. On eût admiré la forme ovale de son visage, et cette chaude pâleur de sa joue, sous laquelle jouait des muscles d'acier. Mais s'il venait à ouvrir les yeux, le caractère de sa physionomie changeait comme par enchantement. Il y avait dans son regard, qui ne savait point se fixer, une agitation nerveuse et inquiète.

Ceci, bien entendu, lorsque M. Robert était hors de garde et se croyait à l'abri de toute investigation curieuse ; car M. Robert pouvait se grimer à l'occasion aussi bien que pas un comédien de mérite.

III

UNE REDINGOTE A DEUX

Robert s'était recueilli un instant.

—Suis-moi bien, dit-il d'un ton très fort et en sablant son vin de Nantes à petites gorgées. Il y a ici un jeune homme fort riche et de bonne maison qui voyage avec son domestique.

—Où ça ? demanda Blaise, dont le regard fit ingénument le tour de la salle.

—Ne te donne pas la peine de chercher. Le jeune homme riche et son domestique, c'est toi et moi.

—Ah ! fit l'Endormeur, dont la bouche resta entr'ouverte.

—Nous n'avons qu'un habit, poursuivit Robert en forme d'explication; et il faut pouvoir se présenter si l'on veut faire quelque chose.

—C'est juste, dit l'Endormeur, qui entrevoyait vaguement l'idée de son camarade; mais c'est que ça peut durer longtemps, et une fois la comédie entamée, nous ne pourrons plus changer de rôle comme par le passé.

Blaise faisait ici allusion aux règles équitables et fraternelles qui régissaient l'association. Ils avaient quitté tous les deux Paris, où leur industrie subissait peut être une de ces crises qui jettent périodiquement sur la province une nuée de bons garçons de toute sorte. On leur avait parlé de la Bretagne, ce paradis de la bonne foi antique, où la défiance n'a point encore pénétré. Ils étaient venus l'esprit tout plein de pensées de conquête, comme Pizarre ou Cortez à la veille de vaincre Montézume ou les Incas. Mais de Paris à Redon, la route est longue, et ils s'étaient arrêtés plus d'une fois en chemin. On avait fait argent de tout. Depuis que le dernier habit avait été vendu pour subvenir aux frais du voyage, les deux compagnons se partageaient loyalement les bénéfices de la redingote. Chacun avait son jour pour porter les bottes presque neuves, le chapeau noir et le reste du costume bourgeois. Le lendemain venait les gros souliers invalides, la blouse et la casquette.

Rabert mit son verre vide sur la table

—Il s'agit d'une fortune ! dit-il, sans élever la voix, mais avec emphase. J'aime à mûrir un projet, vois-tu bien, et si nous n'étions pas au bord du fossé, j'attendrais volontiers.

—Quand à cela, interrompit Blaise, moi, j'aime assez à faire les choses en deux temps; mais reste à savoir qui sera le maître et qui sera le domestique.

L'Américain plongea sa main sous sa blouse et ramena un jeu de carte dont la couleur annonçait un fort long usage.

—On peut jouer ça, dit-il.

L'endormeur regardait avec une certaine défiance les doigts de son compagnon, qui mettait à brouiller les cartes une surprenante agilité.

—Hum ! fit-il en secouant la tête : c'est que tu joues diablement bien, monsieur Robert !

Celui-ci de mêler son paquet de cartes.

—Il y a un autre moyen, murmura-t-il : partageons et séparons-nous !

Blaise fronça le sourcil et ne répondit point.

—Mais, surtout, décidons-nous ! reprit l'Américain d'un ton délibéré. Si l'affaire ne te va pas, je te rends ta parole.

—Bien obligé ! grommela Blaise ; j'aime mieux jouer.

—Réfléchis bien ! Il ne s'agit ni d'un jour ni d'une semaine, ça peut durer longtemps, comme tu dis, et une fois l'affaire lancée, je le répète, gare à qui reculera !

—Mais, objecta l'Endormeur, le perdant ne sera domestique que pour la montre ?

—Pas tout à fait. Assurément, dans le tête-à-tête, nous resterons deux bons amis comme autrefois ; mais, pour tout ce qui regarde l'affaire, il faudra que le maître puisse commander et que le domestique obéisse.

—Diable ! fit Blaise en se grattant l'oreille.

—Quant à la conduite à tenir devant les étrangers, je n'ai pas besoin de t'en parler.

—Sans doute...

—Tant que durera l'affaire, depuis le premier jour jusqu'au dernier, respect et obéissance !

—Mais, dit Blaise, en définitive, combien de temps ça pourra-t-il se prolonger ?

—Je n'en sais rien.

—Un mois ?

L'épaule de l'Américain eut un mouvement significatif.

—Six mois ? reprit Blaise ; pas possible.

—Six mois, un an, deux ans, répliqua Robert : on ne peut rien préciser.

—Ah ! ça ! s'écria Blaise en fixant sur lui ses gros yeux bleus, tu es donc bien sûr de gagner la partie ?

Un imperceptible sourire releva lèvre de l'Américain, qui retint sa réponse durant deux ou trois secondes.

—J'y compte, dit-il enfin d'un ton de persuasive franchise. Pourquoi m'en cacherais-je ? mais quand je devrais perdre dix fois, j'engagerais encore la partie. Qu'est-ce qu'un an ou deux de travail et de peine ? et le maître, d'ailleurs, n'aura-t-il pas plus de mal que le domestique ? Vois-tu, je sens que je ne suis pas à ma place dans cette vie d'aventures. J'ai des goûts honnêtes et paisiblee. Que diable ! mon garçon, il faut un peu de philosophie ! Quand on a la perspective de mourir de faim un jour ou l'autre, on ne raisonne pas comme un millionnaire. Je n'ai rien et je me demande ce que je ne ferais pas pour avoir quelque chose.

L'Endormeur approuva du bonnet.

—Je ne suis pas un voleur, moi, reprit Robert, qui s'animait en parlant. J'ai l'ambition d'être un homme d'esprit et de ressources, voilà tout ! Avec cela et du courage, on trouve toujours un petit trou par où passer. Nous sommes jeunes, et, pour ma part, quand le trou sera fait, je n'aurai même pas l'âge d'être électeur.

—Electeur? répéta Blaise.

—Oui, je pense un peu à la politique. Mais c'est une autre histoire. Y sommes-nous?

—Donne les cartes, répliqua l'Endormeur, non sans un reste de répugnance; et fais attention que tu ne joues pas contre un bourgeois!

L'Américain lui jeta le paquet de cartes d'un air superbe.

—Donne toi-même, dit-il, si tu as peur.

Et, pendant que Blaise mêlait, il ajouta:

—C'est bien entendu, n'est-ce pas? Nous savons ce que nous jouons.

—Pas trop, repartit Blaise, et il faut être bien bas percé pour risquer comme ça un an ou deux de sa vie.

—Deux ans ou plus, interrompit Robert; je vois que tu comprends parfaitement notre partie.

—Quel jeu? demanda l'Endormeur.

—Celui que tu voudras.

—C'est que tu les sais tous trop bien!

—Tu peux en inventer un nouveau.

Blaise réfléchit un instant.

—Eh! bien, reprit-il, je vais donner ses cartes sans atout, et celui qui fera le moins de levées aura gagné.

—Convenu!

L'Américain coupa sans avoir l'air d'y toucher, et Blaise fit les jeux.

Les quatorze cartes tombèrent l'une après l'autre: Robert avait trois levée et l'Endormeur quatre.

—Tu as triché! s'écria ce dernier en frappant son poing contre la table.

Robert repoussa les cartes.

—J'ai joué franc jeu, répondit-il, et je vais te dire pourquoi. Il m'était indifférent de perdre ou de gagner, parce que, dans notre affaire, le métier de maître sera très difficile. Je ne t'aurais pas donné trois jours pour me demander à changer de rôle! Allons, mon fils, déshabille-toi!

BIBLIOTHEQUE S.M.E. 1964 Séminaire de Québec

IV

QUI LE MAITRE

Ce disant, l'Américain ôta sa blouse, son pantalon et ses vieux souliers. Blaise ne se pressait point.

—J'ai froid, dit Robert. Ce serait dommage de casser les vitres entre vieux amis.

L'Endormeur était d'une force musculaire évidemment supérieure; cependant cette menace détournée fit quelque effet sur lui, car il se prit à dépouiller lentement son costume fashionable. Robert chaussa les bottes avec un évident plaisir.

—Te voilà bien malade! disait-il en activant sa toilette; tu vas

être bien logé, bien nourri, bien vêtu, et la fortune te viendra en dormant... car nous partagerons en frères.

—Si tout ça tombe dans l'eau ! soupira Blaise.

Robert passait la redingote.

—Ecoute, dit-il en jetant un coup d'œil au petit miroir qui pendait au-dessus de la cheminée ; ça commence bien, et j'ai tant de confiance que je te promettrais presque de te servir, à mon tour, si tu n'es pas content après l'affaire faite !

—Promets, dit Blaise.

—Eh ! bien, soit.

—Le même temps que je t'aurai servi !

Le même temps [illegible]

—Je te préviens, monsieur Robert, que je n'oublierai pas cela ! Maintenant, explique-toi en grand, et plutôt deux fois qu'une, car, du diable si je devine la fin de ta farce !

L'échange des costumes était accompli ; et, en vérité, les choses semblent ainsi bien plus logiquement arrangées. Chacun des deux compagnons étaient désormais à sa place : l'Américain avait l'air d'un monsieur dans toute la force du terme, et la blouse allait à l'Endormeur comme un gant.

—Ça s'expliquera de soi-même, répondit Robert, et dans un quart d'heure tu en sauras aussi long que moi ; mais, avant tout, il nous reste quelques petits détails à régler. D'abord—tu as trop d'esprit pour prendre la chose en mauvaise part,—j'aimerais à te voir mettre de côté cette habitude que tu as de me tutoyer.

—Ah ! fit Blaise.

—Mesure de prudence ! tu m'entends bien : ça pourrait t'échapper devant le monde.

—On te dira vous, monsieur Robert.

—A merveille ! A présent ce nom-là lui-même ne me convient plus guère. Quand on est né un peu, on ne s'appelle pas Robert ; il faut prendre carrément son rang dans le monde. Voyons parmi mes anciens noms. A Londres, je m'appelais Robert Wolf.

—C'est trop Goddam ! dit Blaise.

—En Italie, on m'appelait Gaëtano.

—C'est trop ténor !

—A Vienne, Belowski.

—C'est trop bottier ! que diable ! je veux au moins être le valet d'un homme d'importance. Appelle-toi le baron de quelque chose.

—Peuh ! fit l'Américain, les titres sont bien usés ! Je m'appellerai tout bonnement M. Robert de Blois. C'est simple et ça sonne la noblesse historique. Encore un coup, ami Blaise, et puis nous allons commencer !

Il versa deux amples rasades et leva son verre comme s'il allait porter un toast.

Ses yeux se fixaient à travers les carreaux de la fenêtre sur le port Saint-Nicolas et les campagnes de la Loire-Inférieure qui s'étendaient, à perte de vue, au delà de la Vilaine. Le soleil d'automne, à son déclin, jetait sa lumière rougeâtre sur le paysage. Robert semblait pris par une subite rêverie.

—Le pays est mauvais pour les pauvres diables, c'est vrai, murmura-t-il ; mais voilà de bonnes terres et de jolies maisons! Un homme sage pourrait être heureux là comme le poisson dans l'eau! Qui sait si l'une d'elles n'appartient pas à notre brave M. de Penhoël?

Blaise ne put retenir un sourire.

—Je ne sais pas ce que tu va faire, dit-il ; mais tu es fameusement fort, après tout, pour entamer une drôlerie, et j'ai bon espoir. Ce brave monsieur campagnard! il me semble le voir!

—Et moi aussi!

—Cinquante-cinq à soixante ans...

—Plutôt soixante

—Front chauve...

—Deux touffes de cheveux grisâtres sur les tempes

—Lunettes d'or...

—Tabatière dito!

—Habit marron...

—Souliers à boucles!

—Une femme respectable...

—Qui eut une grande réputation de beauté avant la Constituante.....

—Sèche et raide comme un portrait de famille...

—Et qui l'a rendu père de huit à dix enfants, décemment échelonnés!

Blaise tendit son verre.

—A nos quarante mille livres de rente! dit-il.

Robert trinqua et but.

Puis, il se redressa tout à coup, en secouant son épaisse chevelure noire.

—A l'œuvre! s'écria-t-il ; suivant les circonstances, nous pourrons avoir une soirée laborieuse. A dater de ce moment, Blaise, vous entrez en exercice.

—J'attends les ordres de monsieur, dit l'Endormeur, qui gardait au coin de sa lèvre un reste de sourire sceptique, mais dont le regard indiquait une singulière curiosité.

—Vous allez descendre, reprit l'Américain d'un ton de commandement ; sans faire semblant de rien, vous sortirez dans la rue et vous lirez l'enseigne de l'auberge.

—Jusqu'à présent, murmura Blaise, ça ne me paraît pas la mer à boire!

—Une fois pour toutes, répondit Robert, en reprenant sa familiarité accoutumée, il faut bien te mettre dans la tête que j'agis d'après un plan raisonnable, et que les commissions dont je pourrai te charger auront toute leur importance. Ris tant que tu voudras, mais exécute mes ordres à la lettre, ou je ne réponds de rien. Tu vas donc lire l'enseigne de l'auberge, et me rapporter le nom de notre hôte ; en revenant, tu prieras le brave homme de monter me parler... va!

Blaise sortit. Le jeune M. de Blois, resté seul, se prit à parcourir la chambre de long en large. Sa tête travaillait.

C'était évidemment un cavalier assez remarquable. La redingote indivise qui bourrait naguère le gros corps de Blaise dessinait la grâce souple et forte de sa taille. Il y avait de l'intelligence et de la volonté sur les traits réguliers de son visage brun ; mais, dans ce moment où il se savait à l'abri de tout regard, son œil avait plus que jamais cette étrange expression d'inquiétude qui déparait sa physionomie. Cet homme devait oser beaucoup, mais trembler en osant.

La porte s'ouvrit, donnant passage à l'aubergiste et à Blaise.

Au bruit qu'ils firent en entrant, la physionomie de Robert se remonta brusquement comme par l'effet d'un mystérieux ressort. Son œil devint calme et souriant : on eût dit un de ces hommes heureux qui passent dans la vie sans préoccupation et sans souci. L'aubergiste, qui s'arrêta auprès de la porte, la casquette à la main, dut lui trouver assurément grande mine, car il exécuta le plus beau de ses saluts. Robert lui envoya, en se rasseyant au coin du feu, un bonjour affable et gracieux.

—Entrez, mon cher monsieur, dit-il.

Blaise, qui avait devancé l'aubergiste, passa tout auprès de Robert et lui glissa ces seuls mots à l'oreille...

—M. Gérand.

L'Américain remercia par un signe de tête.

—Approchez donc, reprit-il. Je vous demande pardon de vous avoir dérangé ainsi sans compliment, mais c'est que j'ai beaucoup de chose à vous demander, mon cher monsieur.

Les gens de la haute Bretagne sont presque aussi défiants que les Normands ; c'est une rude tâche que de leur accrocher la première parole. En revanche, une fois la glace rompue, on est souvent dédommagé trop amplement.

L'aubergiste était un vieil homme, bien couvert et d'apparence fort honnête. Ses petits yeux gris avaient cette pointe sournoise qui, chez les campagnards, n'est pas absolument inconciliable avec la franchise.

Il se tenait debout entre Blaise et Robert. Sans faire semblant de rien, son regard poussait à droite et à gauche de courtes reconnaissances. Sa casquette qu'il tortillait entre ses doigts avez zèle, lui servait de maintien, et le tuyau noir de sa pipe, sortant du vaste gousset de son gilet, laissait échapper encore un mince filet de fumée.

—Ah ! ah ! fit-il en manière de réponse à l'exorde de Robert.

Et il salua.

—Beaucoup de chose, répéta l'Américain. Vous ne vous doutez guère, je prie, que vous êtes ici en face d'une bien vieille connaissance ?

—Oh ! oh ! fit le bonhomme en écarquillant les yeux.

—Ça vous étonne ! reprit l'Américain, qui redoublait de condescendante gaieté. Vous ne vous souvenez pas de m'avoir jamais vu ? Aussi n'est-ce pas comme cela que je l'entends. Blaise, mon garçon, tu peux t'asseoir. En voyage on ne fait pas de façon. Mais auparavant, avance un siège à notre hôte... Mon cher monsieur, pas de compliments : il y a place pour trois.

V

LE PÈRE GÉRAUD

L'aubergiste et Blaise s'assirent.

—Quand je dis que vous êtes pour moi une vieille connaissance, reprit Robert, c'est que j'ai entendu parler bien souvent de vous.

—Eh ! eh ! fit le bonhomme.

—Le père Géraud, parbleu ! maître du *Mouton couronné*.

—Tout ça est sur mon enseigne, grommela l'aubergiste.

Blaise qui n'avait rien à faire, sinon à juger les coups, se détourna pour cacher un sourire.

L'Américain fit comme s'il n'avait pas entendu.

—La meilleure auberge de Redon ! poursuivit-il, et le plus franc compère de tout le département d'Ille-et-Vilaine !

L'aubergiste eut un demi sourire. Le compliment le flattait au vif ; mais sa vieille prudence lui conseillait la retenue.

—Et ce n'est pas tout près d'ici qu'on me disait cela, père Géraud, reprit encore Robert. Ce n'est ni à Vannes, ni à Nantes, ni même à Rennes.

—A Saint-Brieux peut être ? murmura le bonhomme.

—Non pas ! c'est cien loin encore... Père Géraud, vous êtes connu jusqu'à Paris !

Paris est le lieu magique que la province déteste et adore. Le maître du *Mouton couronné* releva ses yeux gris où brillait un orgueil modeste, mélangé de curiosité.

—Ah ! ah ! fit-il, à Paris ! la grand'ville ! et qui donc parle du père Géraud de ce côté-là ?

—C'est là le diable ! pensa l'Endormeur.

Robert mit un reproche caressant dans son sourire.

—Oh ! mousieur Géraud ! monsieur Géraud ! dit-il. Le bon garçon serait cruellement mortifié s'il vous entendait faire cette question-là. Vous avez donc bien des amis à Paris ?

—Non fait ! répliqua l'aubergiste ; je ne m'en connais même pas du tout.

—Ca se gâte ! pensa Blaise.

—Eh ! bien, poursuivit Robert, à l'entendre parler de vous, je ne me serais jamais douté que vous eussiez pu l'oublier !

—Mais qui donc, à la fin ?

—Ainsi, vous me laisserez-vous dire son nom ! prononça Robert avec lenteur, comme s'il eût voulu donner à l'ami ingrat le temps de se souvenir.

Il n'y avait pas une ombre de trouble sur sa physionomie calme et souriante. Blaise, au contraire, qui voyait l'audacieux mensonge sur le point d'être découvert, et la comédie tomber dès la première scène, cachait mal son désappointement.

Tandis qu'il maugréait contre l'imprudence de son camarade, celui-ci regardait toujours l'aubergiste, qui fouillait dans sa mémoire de la meilleure foi du monde.

—Je veux que *Gripi* (1) me brûle... grommela le bonhomme...

Robert l'interrompit en répétant :

—Ah ! monsieur Géraud ! monsieur Géraud !

Puis il ajouta d'un air presque sévère :

—Si vous n'avez pas trouvé dans une minute, je vous dirai son nom... et vous aurez grande honte de l'avoir oublié !

Il y avait une sérénité si profonde dans l'accent de Robert, que Blaise lui-même ne savait plus que penser.

Quant à l'aubergiste, il se creusait la tête de tout son cœur.

—Je suis un gueux ! s'écria-t-il tout à coup, en se frappant le front d'un énorme coup de poing.

A cet instant seulement, un observateur aurait pu deviner combien grande avait été l'anxiété de Robert. Il respira fortement. Ce fut l'affaire d'une seconde, et sa physionomie ne trahit aucune surprise.

—Un gueux ! disait cependant le bonhomme ; c'est vrai tout de même ! sans Joseph Gautier, j'aurais passé l'arme à gauche dans la rade de Brest ! Je parie que c'est Joseph Gautier.

—Parbleu ! s'écria Robert.

Blaise éprouvait ce sentiment d'un dilettante expert, qui écoute un talent de premier ordre.

—Enfin, père Géraud, continua l'Américain, mieux vaut tard que jamais. Ce brave Joseph m'a-t-il souvent parlé de vous ! Géraud ! ancien matelot.

—Artilleur de marine, puis cuisinier au long cours, rectifia le bonhomme.

—A qui le dites-vous ! s'écria Robert : la langue m'a tourné. Mettez-vous bien dans la tête que je sais votre histoire mieux que vous-même !

—C'est égal, dit l'aubergiste ; j'aurais dû penser à Gautier tout de suite ! Mais comment va-t-il à présent ?

—A merveille, sa femme aussi.

—Sa femme ! depuis quand donc est-il marié ?

—Depuis trois mois. Blaise, mon domestique, a été son garçon de noce.

—Oui, dit l'Endormeur, et ç'a été assez bien !

La bonne figure de l'aubergiste exprima un peu de défiance revenue.

—Tiens ! tiens ! murmura-t-il ; c'est que Joseph Gautier était un monsieur, autrefois...

—Et ça vous surprend qu'il ait choisi un domestique ?... commença Robert.

—Oh ! oh ! dit le père Géraud, je n'ai pas voulu offenser M. Blaise.

—Tel que vous le voyez, Blaise n'est pas tout à fait un domestique ordinaire. Il a été élevé dans ma famille, et c'est presque mon ami.

Le père Géraud salua Blaise.

—Comme ça ou autrement, dit-il, je n'ai pas besoin de vous faire

(1). Petit nom de Satan dans les campagnes de l'Ile-et-Vilaine.

de grandes phrases. Puisque vous venez de la part de mon vieux Gautier, le père Géraud et sa case sont à votre disposition... une poignée de main s'il n'y a pas d'offense ?

Robert s'empressa de tendre sa main, que le bonhomme serra en conscience.

—Et venez-vous comme ça pour passer du temps par chez nous ? reprit-il.

—Je viens de Paris, comme je vous l'ai dit, répliqua Robert ; et même de beaucoup plus loin. Le but de mon voyage est de visiter un gentilhomme de vos environs que je ne connais pas du tout personnellement, et au sujet duquel je serais bien aise de prendre langue à l'avance.

Cette phrase, malgré sa simplicité apparente, était de celles qui sonnent toujours mal aux oreilles bretonnes. En ce temps-là, comme avant et depuis, il y avait force dissidences politiques dans la province ; or, partout où la guerre civile a passé, le questionneur curieux prend volontiers physionomie d'espion

Le petit œil gris du père Géraud se baissa, tandis qu'il murmurait son prudent :

—Ah ! ah !

—Les détails que je demande, reprit l'Américain, sont en définitive peu de chose, car je sais d'avance que la famille de Penhoël est riche et respectable.

—Oh ! oh ! fit le bonhomme avec une certaine emphase : il s'agit des Penhoël !

—Un message que j'ai pour le vicomte, et qui m'a fait prendre par Redon au lieu d'aller tout droit à Nantes. Y a-t-il loin d'ici à Penhoël ?

—Un bon bout de chemin, répliqua le père Géraud.

—Et le vicomte, est-il aussi galant homme qu'on le dit ?

Le maître du *Mouton couronné* fut un instant avant de répondre

—Pour ça, répliqua-t-il enfin, Penhoël a toujours été l'honneur du pays depuis que le monde est monde ! Monsieur est un bon chrétien, madame est une sainte. Mais il y en a qui disent que le nom de Penhoël serait mieux porté encore, si l'aîné n'avait pas quitté le pays pour aller le bon Dieu sait où.

—Ah ! dit l'Américain, comme s'il eut été initié déjà en partie aux secrets de cette famille dont un chiffon de papier lui avait révélé l'existence par hasard ; on parle encore de l'aîné ?

—On en parlera toujours, répliqua l'aubergiste avec lenteur et d'un accent de tristesse.

—Et cependant, reprit Robert, il y a longtemps déjà qu'il est parti !

—Voilà bientôt quinze ans. Mais qu'importe les années quand on a laissé un bon souvenir au fond de tous les cœurs ?

Robert croisa ses mains sur ses genoux et hocha la tête d'un air attendri.

—Pauvre cher Penhoël ! murmura-t-il.

Le bonhomme Géraud, qui s'était incliné tout pensif, se redressa vivement et jeta sur Robert un regard étonné.

Sa surprise n'était pas plus grande que celle de Blaise, qui suivait cette scène avec la curiosité d'un amateur de spectacle, savourant les péripéties imprévues d'une première représentation. Il connaissait le but de Robert, et devinait peu à peu la route que son compagnon voulait prendre ; mais comme il eût été incapable lui-même de suivre sans broncher cette voie difficile et périlleuse, chaque pas en avant lui était un sujet d'admiration.

—Ce sont de bonnes paroles que vous venez de prononcer, monsieur Géraud ! poursuivit cependant Robert ; je ne peux vous dire combien elles m'ont réjoui l'âme ! Ah ! si le pauvre Penhoël était seulement là pour les entendre !

L'honnête figure de l'aubergiste devenait toute pâle d'émotion.

—De quel Penhoël parlez vous donc, monsieur ? murmura-t-il d'une voix tremblante.

—De celui qui est loin de la Bretagne à cette heure.

—De l'aîné ? reprit le père Géraud, dont la voix tremblait davantage ; de M. Louis ?... il n'est donc pas mort !

L'Américain eut un gros rire joyeux et franc.

—Pas que je sache, répliqua-t-il.

—Et vous le connaissez ?

—Mon digne monsieur Géraud, repartit Robert en clignant de l'œil, pourquoi toutes ces questions ? Depuis deux minutes, vous avez deviné que je vais au château de la part du pauvre Louis de Penhoël.

Blaise se mit à tisonner le feu pour dissimuler son enthousiasme Une larme roula sur la joue du père Géraud.

VI

AVENTURIERS

Robert, dit l'Américain, était un de ces fils du hasard qui naissent on ne sait où et ne tiennent à rien sur la terre. Etait-il Français d'origine ou étranger ? Personne n'aurait pu le dire. Son accent était celui des Parisiens de Paris, mais Paris, tout grand qu'il est, ne peut accepter la paternité des aventuriers innombrables qui s'y arrangent une patrie. Ils viennent là, de près, de loin, de partout, attirés par un irrésistible instinct. Puis, de ce centre héroïque où le talent et l'audace sont dans l'atmosphère, où les expédients se respirent, où chacun peut devenir valet de comédie rien qu'à laisser ses pores absorber le vent d'intrique, on s'élance, armé de toutes pièces, à la conquête de l'innocente province.

Car, pour briller à Paris même, il faut être de première force.

Robert de Blois avait son mérite, mais il n'était point pourtant un de ces étincelants sujets qui éblouissent de temps en temps la capitale, et qui portent au bagne de grosses épaulettes avec des titres de duc. Il y a des degrés dans la profession. Robert ne pouvait guère prétendre qu'à la bonne bourgeoisie dans la hiérarchie aigrefine.

Ce n'est pas qu'il fût dépourvu de qualité très éminentes, seulement il n'était pas complet.

Pour faire en quelques mots son bilan moral, il avait, à son actif, une sècheresse de cœur extrêmement désirable, un grand tact et beaucoup de cette adresse crochue qui sait harponner un secret au fond de l'âme la mieux close. Il avait, en outre, du sang-froid, de l'esprit et de l'élégance. A son passif, il faut placer en première ligne une irrésolution native qui ne se guérissait qu'en face des situations extrêmes. La faim lui donnait du génie.

Mais, dès qu'il avait quelque chose à perdre, son audace se changeait en molesse. Il s'arrêtait à moitié chemin par une trop grande frayeur de se voir enlever le bénéfice déjà conquis.

En somme, c'était un aventurier d'ordre évidemment secondaire, mais dangereux outre mesure, et capable d'atteindre, à ses heures, l'habileté suprême du genre.

Il avait déjà dix ans de service, ayant pris de l'emploi dans quelque pendable troupe dès le commencement de sa quinzième année.

Depuis lors, Dieu sait qu'il avait travaillé tantôt soldat, tantôt capitaine, tantôt pauvre, tantôt riche, exploitant parfois l'intrigue de haute comédie, tantôt descendant aux tours de l'escroquerie vulgaire, et risquant sa liberté pour quelques francs.

Il se formait, cependant, et prenait des idées rassises. Son but était de voler assez pour jouer à l'honnête homme dans un bon château lui appartenant, avec une femme aimable et bien apparentée.

Car Robert détestait le petit monde.

Blaise et lui s'étaient accolés ensemble à Paris, par suite de relations communes avec un recéleur du nom de Bibandier, qui, peu de temps auparavant, était allé au bagne de Brest expier son obligeance. Blaise était un coquin à la douzaine, moins endurci que Robert peut-être, moins peureux de nature, mais n'ayant pas non plus ce courage factice et à l'épreuve que l'Américain s'était donné par la force seule de sa volonté.

Ils avaient gagné tous les deux leurs surnoms à la bataille comme Scipion l'Africain et le prudent Fabius.

Tous les deux avaient, sinon inventé, du moins perfectionné notablement des genres de vols qui sont tombés, de nos jours, à la portée de tout le monde. Pour comprendre le sens spécial de ces deux sobriquets : l'*Américain* et l'*Endormeur*, il suffit d'avoir lu la *Gazette des Tribunaux* trois fois en sa vie.

Aujourd'hui, Robert était en une heure de vaillance. Sa poche vide et la famine menaçante le poussaient. Mais la lutte s'annonçait rude, et Robert ne se souvenait point d'en avoir affronté jamais de plus malaisée. En ce moment, ses manières libres et sa physionomie sereine cachaient le plus énergique effort qu'il eût fait peut-être de sa vie.

C'était un travail de tous les instants, un sourd combat sans trêve ni relâche. Il était là, guettant, derrière son sourire chaque parole du bon aubergiste, interprétant chaque geste et prodiguant son adresse consommée à se faire un levier de la moindre circonstance.

On ne peut dire qu'il eût agi dès l'abord sans réflexion. Tout ce

qu'il avait osé était le résultat d'un calcul ; mais il est certain que sa position extrême l'avait jeté, trop brusquement, à son gré, dans cette périlleuse épreuve. C'était une partie que l'on pouvait gagner à la rigueur ; mais qui, considérée de sang-froid, présentait mille chances de perte.

Ces parties-là s'amendent parfois entre les mains d'un joueur habile ; une manœuvre savante peut forcer le sort. A mesure que l'entrevue avançait, Robert se sentait grandir et prendre de la force. Sa tentative, absurde et impossible, se faisait presque raisonnable, tant il avait tourné habilement les premières difficultés.

Il n'était plus déjà ce fou qui voit le nom d'un homme par hasard, et qui s'écrie étourdiment : A moi cette proie ! La porte close de la maison de Penhoël s'entrouvrait pour lui peu à peu.

Il avait la moitié d'un secret !

Bien des choses pouvaient encore déranger son plan fragile et réduire à néant l'échafaudage de ses mensonges ; mais, jusqu'à présent, il avait marché droit dans les ténèbres, et son pied prudent avait trompé tous les obstacles de la route inconnue.

A voir ce début inespéré, Blaise se croyait déjà hors d'affaire. L'Américain, lui, n'avait pas encore le temps de se réjouir. Il lui restait tant de choses à deviner !

Il fallait savoir. Que voulait dire, par exemple, cette larme qui coulait silencieusement sur la joue du bonhomme ?

VII

L'ABSENT

Robert attendit quelques secondes, puis, il avança son siège et prit sans mot dire la main de l'aubergiste, qu'il serra entre les siennes.

—Vous l'aimez ? dit-il d'une voix contenue et qui jouait admirablement l'émotion.

Le père Géraud tourna la tête pour cacher ses yeux humides.

—Tonnerre de Brest ! murmura-t-il, je ne suis pas un pleurnicheur, pourtant ! Mais c'est que M. Louis était presque mon enfant ! Je l'ai fait sauter si souvent sur mes genoux, quand le commandant venait en congé au château. J'ai servi vingt ans sous les ordres du père des jeunes gens, monsieur ; et quand on l'avait vu comme moi, le commandant, deux ou trois douzaines de fois, debout sur son banc de quart, démolissant l'Anglais en grand costume de capitaine de vaisseau, on lui aurait donné son corps et son âme, voyez-vous bien ! Et si bon ! avec cela.

—J'ai entendu parler du commandant de Penhoël, interrompit Robert.

—Je crois bien ! qui n'en a pas entendu parler ! Ah ! c'était un bon temps ! mais il est mort, et celui de ses fils qui lui ressemble le mieux à quitté un beau jour notre Bretagne pour n'y plus revenir... l'autre...

—L'autre n'est pas digne de son père ? demanda l'Américain.

—Si fait ! s'écria vivement le père Géraud. Dieu me garde d'avoir rien dit qui puisse vous faire penser cela, monsieur : le cadet de Penhoël est un digne jeune homme. Mais notre Louis...

L'aubergiste s'interrompit et poussa un gros soupir.

Blaise se disait en remuant les cendres :

—Il paraît que le brave vicomte aux quarante mille livres de rentes n'a pas tout à fait soixante ans, comme nous l'avions pensé !

—Notre Louis ! poursuivit l'aubergiste, on ne trouverait pas un autre cœur comme le sien. Mais vous qui venez de sa part, monsieur, pouvez-vous me dire où il est et ce qu'il fait ?

—Il est aux États-Unis, répondit l'Américain, sans hésiter, lieutenant-colonel dans l'armée du Congrès.

—Ah ! fit l'aubergiste : le brave enfant ! et est-il heureux ?

—Non, répliqua Robert.

Le père Géraud leva les yeux au ciel.

—Il n'a dit son secret à personne, murmura-t-il ; mais on ne s'exile pas ainsi sans souffrir. Que Dieu le protège !

Il y eut un silence, dont Robert profita pour mettre de l'ordre dans ses batteries.

—Voyons ! reprit-il tout à coup en feignant de secouer sa prétendue mélancolie ; il ne s'agit pas seulement de s'attendrir. Moi, je passerais ma journée à parler de ce cher et bon Louis ! mais je crois qu'il vaut mieux faire ses affaires.

—S'il y a une lettre de lui à porter au manoir, dit l'aubergiste, je monte ma jument grise et je pars tout de suite.

Robert secoua la tête.

—Est-ce qu'il a écrit depuis son départ ? demanda-t-il.

Cette question, si importante pour lui, fut faite de ce ton grave qui pose les prémisses d'un argument.

—Une seule fois, répondit l'aubergiste ; et c'était une année après son départ.

—Eh ! bien, père Géraud, il faut supposer qu'il a eu ses raisons pour se taire si longtemps. Pourquoi écrire après quatorze ans de silence ?

—C'est juste, murmura le bonhomme ; et pourtant il aimait si tendrement son frère ! Ah ! il y a là dedans bien des choses que je ne comprends pas !

Il s'arrêta et passa sa main sur son front, en homme qui recueille involontairement ses souvenirs.

—Jamais on ne vit deux enfants s'aimer comme cela ! reprit-il.— Et l'Américain, cette fois, n'eut garde de l'interrompre.—Depuis le jour de leur naissance jusqu'à l'âge de vingt ans, on ne les avait jamais vus l'un sans l'autre. On eût dit qu'ils n'avaient à eux deux qu'un seul cœur. Et puis tout à coup, du vivant même du vieux monsieur et de la vieille dame, qui sont maintenant un saint et une sainte dans le ciel, un mystérieux vent de malheur passa sur le manoir. Il y avait une jeune fille belle comme les anges...

L'aubergiste s'interrompit encore et poussa un gros soupir.

L'Américain était tout oreilles.

—On ne sait pas ce qui eut lieu, poursuivit le père Géraud. Vers ce temps, les Pontalès furent reçus au manoir. Et quand Pontalès serre la main de Penhoël, le diable rit au fond de l'enfer.

Une question se pressa sur les lèvres de Robert, qui fit effort pour garder le silence.

Le bonhomme reprit :

—C'est l'eau et le feu ! Les Pontalès avaient autrefois une petite maison sur la lande. Mon père a vu des sabots à leurs pieds. A présent la forêt est à eux, la forêt et le grand château ! Mais que disais-je ? Mademoiselle Marthe était la plus belle fille du pays. On croyait qu'elle aimait M. Louis... Ah ! cela étonna bien du monde. M. Louis partit, et ceux qui le rencontrèrent en chemin virent bien qu'il avait des larmes dans les yeux. Ce fut René, le cadet, qui épousa mademoiselle Marthe... et depuis lors, au manoir, on ne prononce plus guère le nom de M. Louis, ce nom qui est au fond de tous les bons cœurs à dix lieues à la ronde !

Si l'Américain avait eu sa bourse bien garnie, il aurait payé cher cette courte histoire.

—Louis m'avait parlé de ces Pontalès, dit-il, mais j'étais loin de les croire si riches.

—Trois fois riches comme Penhoël, s'écria le père Géraud avec colère ; et quatre fois aussi pour sûr ! Ah ! le vieux Pontalès est un fin Normand avec sa figure de brave homme ! Il y a plus de ruse sous ses cheveux blancs que dans un demi-cent de têtes bretonnes. Heureusement que monsieur l'a encore une fois chassé du manoir, car il y a bien assez de mauvais présages comme cela autour de Penhoël !

Il se tut. Un instant Robert attendit, espérant d'autres détails sur Louis de Penhoël ; mais l'aubergiste gardait le silence, et l'on pouvait voir clairement qu'il n'en savait pas davantage.

Aussi Robert reprit :

—Père Géraud, je vous prie en grâce de ne plus me parler de Louis. Je vous écoute, voyez-vous, c'est plus fort que moi, et cependant le temps me presse. Dites-moi plutôt ce qui se passe maintenant au manoir. Si Penhoël n'écrit pas, il veut qu'on lui écrive, et le moindre détail sera pour lui bien précieux.

L'aubergiste n'en était plus à la défiance. Il eût mis ce qu'il avait de plus cher sous la garde de cet homme, qui lui apportait des nouvelles du fils aîné de son maître.

—Au manoir, répondit-il, je crois qu'on est heureux. En quinze ans on peut oublier bien des choses quand on a la volonté de ne plus se souvenir ! Le cadet a recouvré une bonne part des biens de la famille vendus par la Révolution. Si ce n'est pas la maison la plus riche du pays à cause des Pontalès, qui ont acheté en 93 le vieux château, la forêt du Cosquer et bien d'autres terres de la famille, c'est encore, malgré ce qui a pu se passer, la maison la plus respectée. Quand vous lui écrirez, monsieur, vous lui direz que la fille de son frère, la petite demoiselle Blanche de Penhoël, est si belle et si douce que les bonnes gens l'appellent l'*Ange*, depuis Carentoir jusqu'à la montée de Redon ! Madame n'a point perdu sa

beauté, bien qu'il y ait depuis longtemps un voile de pâleur sur son visage. Elle ne se montre guère aux fêtes des châteaux voisins, mais les pauvres la connaissent et prient pour elle, car elle est la providence des malheureux. Monsieur est un bon mari et bon père, quoique certains aient dit dans le temps qu'il jetait parfois des regards étranges vers le berceau de la petite demoiselle Blanche. Il sert l'Eglise, il aime le roi et sa porte est toujours ouverte; c'est un Penhoël après tout! Mais ce qui réjouirait le cœur de l'aîné, j'en suis sûr, ce serait de voir les deux filles de l'oncle Jean!

—Le brave oncle! interrompit Robert, qui cherchait l'occasion de continuer son rôle et de paraître au fait.

—L'oncle en sabots! s'écria Géraud; je parie qu'il vous a parlé de l'oncle en sabots?

—Plus de cents fois!

—Il l'aimait tant! Oh! celui-là ne l'a pas oublié! Quand je parlais du neveu Louis, combien de fois n'ai-je pas vu sa tête blanche s'incliner et une larme venir sous sa paupière! Si vous écrivez à notre jeune maître, il faudra lui dire tout cela, et lui dire encore que les deux filles de l'oncle sont plus jolies, s'il est possible, que Blanche de Penhoël. Leur gai sourire réchauffe l'âme; il semble que le malheur ne pourrait point entrer sous le toit qu'elles habitent, et pourtant...

VIII

HALIGAN LE SORCIER

Il s'interrompit et ajouta en baissant la voix involontairement:

—M. Louis vous a-t-il parlé quelquefois de Benoît Haligan?

Robert fit semblant de chercher dans sa mémoire.

—Benoît, le passeur, reprit l'aubergiste.

—Attendez donc! Benoît?...

—Benoît le sorcier!

—Mais certainement! un drôle de corps!

—Il y en a qui rient de lui; mais moi je sais qu'il connaît d'étranges choses!

Le père Géraud secoua la tête, et baissa la tête davange:

—Il ne faudra pas en parler à M. Louis, quand vous lui écrirez, murmura-t-il; mais Benoît dit que le manoir perdra bientôt ses douces joies. Elles s'en iront toutes à Dieu, toutes ensemble! l'Ange et les deux filles de l'oncle: Cyprienne, la vive enfant, et Diane, la jolie sainte...

—Quelle folie!

—Benoît les voit en songe, vêtues de longues robes blanches comme des Belles de nuit. Mais Benoît se sera trompé peut-être une fois dans sa vie. Dieu le veuille! et puissent mes pauvres yeux se fermer avant de voir cela!

La tête de l'aubergiste se pencha sur sa poitrine. Il semblait

rêver. Au bout de quelques secondes, un sourire triste vint à ses lèvres.

—Les chers enfants ! reprit-il d'une voix plus émue ; mais vous verrez l'Ange, monsieur ! vous verrez Diane et Cyprienne, les perles du pays, avec leurs jupes en laine rayée et les petites coiffes de paysannes qui couvrent leurs nobles chevelures. Car, bien qu'elles soient du plus pur sang de Penhoël, elles n'ont rien en ce monde, et l'oncle Jean, leur père, veut qu'elles soient habillées comme les pauvres filles du bourg... mais vous les couvririez de haillons qu'il faudrait bien encore les saluer quand elles passent. On dirait des reines, monsieur ! Et comment ne seraient-elles pas belles entre toutes ? ajouta le bon aubergiste en souriant tristement : elles lui ressemblent trait pour trait.

—A qui ?

—A l'aîné de Penhoël.

—Oh ! oh ! fit Robert ; ce pauvre oncle en sabots !

La voix du père Géraud prit un accent sévère :

—C'est une famille sainte, monsieur ! dit il, et notre Louis respectait la mère des deux jeunes filles comme sa propre mère.

L'Américain avait déjà mis de côté son sourire égrillard.

—Enfin, poursuivit l'aubergiste, quand vous lui aurez dit tout cela, et le reste, s'il y a encore une petite place et que vous daigniez prononcer le nom d'un pauvre homme, dites lui qu'il y a sur le port de Redon un vieux serviteur de la famille qui donnerait pour lui son sang jusqu'à la dernière goutte.

—Il y aura toujours de la place pour cela, mon brave monsieur Géraud, répliqua Robert de Blois, mais m'avez-vous nommé tous les hôtes du manoir ?

—Pas encore. Le vieil oncle a un fils plus âgé que Diane et Cyprienne. Il s'appelle Vincent : c'est, jusqu'ici, le seul héritier mâle du nom de Penhoël, un brave enfant, un peu rude et sauvage, mais le cœur sur la main. Il y a enfin le fils adoptif, qui a nom Roger de Launoy. C'est une tête vide et folle, capable de bien des étourderies ; mais je l'aime pour l'amour sincère qu'il porte à madame.

—Et combien y a-t-il au juste d'ici jusqu'au château ?

—Deux fortes lieues.

—La route est-elle bonne ?

—Affreuse, mais toute droite jusqu'au bac de Port-Corbeau.

Robert regarda par la fenêtre et sembla mesurer la hauteur du soleil.

—Il faut que nous partions sur-le-champ, dit-il.

—A présent ! s'écria l'aubergiste : il n'y a pas plus d'une heure de jour. C'est impossible.

—Cependant, puisque la route est toute droite...

—Droite, oui, mais défoncée par les dernières pluies et coupée de fondrières en plus de trente endroits.

—Avec de bons chevaux, dit Robert, on a raison des fondrières.

—Pas toujours, répliqua l'aubergiste. Et puis les chevaux ne peuvent rien contre les uhlans.

—Les uhlans ?

—Une bande de coquins, venant on ne sait d'où, et qui se moquent de la gendarmerie. Il y a tant de trous maudits dans nos landes !

—Ce serait bien le diable, dit l'Américain, si les uhlans nous guettaient justement au passage !

—Il y en a bien d'autres, murmura l'aubergiste, qui ont parlé comme vous, et qui s'en sont repentis ! Mais, j'y songe ! vous arriverez de nuit au bac de Port-Corbeau, et les gens du haut pays disent que l'Ouest est débordée.

—Quel danger, une fois qu'on est averti ?

—Vous venez de la part de l'aîné, répondit le père Géraud, et je m'interresse à vous comme à un ami. Ne partez pas à cette heure, monsieur, je vous en prie, car si le *déris* (inondation) vous prenait là-bas, sous Penhoël vous n'auriez plus qu'à recommander votre âme à Dieu.

L'Américain réfléchit. L'Endormeur, que cette longue énumération des dangers de la route affriandait médiocrement, avait bonne envie de venir en aide à la prudence du père Géraud, mais il n'osait pas, parce que Robert venait de conquérir vis-à-vis de lui une position tout à fait supérieure. Il sentait que son rôle était de se taire, et il se taisait.

L'Américain se leva.

—Peut-être resterons-nous bien longtemps à Penhoël, dit-il ; mais, dans telles circonstance données, il faut que nous en puissions repartir demain avec le jour. D'un autre côté, mon message est de nature à n'être confié à personne. Vous devez sentir cela, père Géraud, ajouta-t-il en baissant la voix. Il ne s'agit pas seulement pour moi de voir le maître de Penhoël.

—Vous avez à parler à madame peut-être ? murmura l'aubergiste d'un air timide, et comme s'il craignait d'exprimer trop clairement sa pensée.

Robert fit un signe de tête affirmatif. L'aubergiste leva les yeux au ciel et cessa d'interroger. Sa dernière question avait été comme le complément des détails précédemment fournis. Elle ouvrit à Robert tout un horizon nouveau, et il en savait à cette heure plus peut-être que le brave aubergiste lui-même.

—Quelle que soit l'issue de notre excursion, dit-il, vous me reverrez demain, monsieur Géraud, à moins que vos uhlans ne nous mangent en route. Il faut, en effet, que je passe à Redon, soit pour prendre des bagages assez importants que j'ai laissé au bureau des voitures, soit pour continuer mon voyage, au cas où j'aurais mes raisons pour ne point abuser de l'hospitalité de Penhoël. Pour le moment, il me reste à vous prier de faire seller deux bons chevaux.

—Vous êtes donc bien déterminé à partir ?

—Très déterminé. L'heure avance, et plus tôt les chevaux seront prêts, plus je vous aurai de reconnaissance.

Ceci fut dit d'un ton qui n'admettait point de réplique.

Le maître du *Mouton couronné* sortit.

Quand il eut passé la porte, Blaise repoussa son siège et fit une cabriole.

—Enlevé ! s'écria-t-il. Vrai, je ne donnerais pas ma part de l'affaire pour mille écus !

—Tout n'est pas dit, murmura l'Américain dont le front restait pensif ; nous avons encore plus d'un obstacle à tourner.

—Les uhlans ? commença Blaise.

Robert haussa les épaules.

—Au contraire, répliqua-t-il, c'est ce qui me fait partir ce soir. Les uhlans sont placés là tout exprès pour expliquer l'absence de notre bagage.

—C'est pourtant vrai, dit l'Endormeur. Je ne sais pas si tu as ton pareil sous la calotte des cieux, monsieur Robert.

IX

LA FEMME BLANCHE — LES EAUX D'UN NOUVEAU DÉLUGE

A trois lieues et demie de Redon, ce qui fait deux bonnes petites lieues de pays, tout au plus, un peu à droite de la route de Vannes, la rivière de l'Oust coupe en deux une haute colline pour arriver dans les marais de Glénac. Entre les deux moitiés de la colline, il n'y a d'autre vallée que le cours étroit de la rivière : cela semble tranché de main d'homme.

A l'orient de la double rampe, le pays est montueux et présente un aspect sauvage. Vers le nord-ouest, au contraire, la vallée s'élargit brusquement, au sortir même de la gorge creusée par l'Oust, et forme un assez vaste plaine. Cette plaine s'étend à perte de vue, entre deux rangées de petites montagnes parallèlement alignées.

En été, c'est un immense tapis de verdure où l'œil suit au loin les courants de l'Oust et de deux ou trois autres petites rivières qui se rapprochent, qui s'éloignent, qui s'enroulent, semblables à de minces filets d'argent. L'hiver, c'est un grand lac qui a ses vagues comme la mer, et où le pêcheur de macres poursuit son butin chanceux.

Au lieu de cette vie sereine qui animait cette vallée durant la chaude saison, c'est une solitude silencieuse et morne au centre de laquelle, par les froides matinées, se dresse le fantôme colossal de la *Femme-Blanche* (1).

La configuration même des lieux fait que ce changement se produit presque toujours avec une surprenante rapidité. Il suffit de quelques heures parfois pour transformer complètement le paysage, et jamais il ne faut plus d'une nuit.

A l'heure de ces crues périodiques et si rapides, un messager à

(1) Vapeur qui s'élève vers le milieu des marais de Glénac, au-dessus du dangereux tournant de Trémeulé. Les bonnes gens voient dans cette brume épaisse la forme d'une femme de taille colossale. Il y a dans le pays une longue légende à ce sujet, et la mort de tous les malheureux engloutis par le gouffre passe sur le compte de la *Femme-Blanche*.

cheval part des sources de la Verne et devance au grand galop la marche de l'inondation. Il court le long des rives de la petite rivière et arrive jusqu'à la porte du marais, où sa trompe lugubre annonce de loin l'eau menaçante.

Une demi-heure après que la trompe a sonné, un grand bruit se fait dans la gorge et une nappe d'écume s'élance sur la route de Redon, qui paraît sous l'eau la première.

Du haut de la colline, coupée en deux par le Port-Corbeau, le paysage est toujours admirable. Dans la direction de Vallet, on aperçoit la ligne noire de l'antique forêt de Penhoël, au-devant de laquelle se dresse le beau château qui portait autrefois le même nom, et qui, à l'époque où se passe notre histoire, appartenait à M. de Pontalès.

De l'autre côté des deux collines, vers le nord et l'orient, c'est une lande énorme, rase comme velours, et qui va rejoindre, à trois lieues de là, les bourgs de Renac et de Saint-Jean. C'est la Lande-Triste. Aussi loin que le regard peut se porter, on l'appelle la rose mélancolique de ses bruyères, on tranche, çà et là, la voile blanche d'un moulin à vent.

Au bord même de l'Oust et sur la rive opposée à la route de Redon, se trouve une petite cabane couverte en chaume, à demi cachée par les plants de châtaigniers qui tapissent la montée. C'est la cabane du passeur du Port-Corbeau, dont le bac est amarré à la sortie de la gorge.

Au-dessus de cette cabane et le long de la gorge même court une mauvaise muraille en maçonnerie, vieille comme les plus vieilles traditions du pays. La muraille descend en bas, robuste encore et sans lézardes sous son vêtement de lierre, jusqu'à une vingtaine de pieds de l'eau. A son extrémité orientale s'élève un petit donjon à moitié ruiné que les paysans connaissent sous le nom de la Tour-du-Cadet.

C'est là tout ce qui reste d'un château fort appartenant aux sires de Penhoël, et qui servait sans doute à garder le passage de l'Oust.

La nuit était tombée depuis quelque temps déjà, c'était environ deux heures après que M. Robert de Blois et son domestique avaient quitté l'auberge du *Mouton couronné*, sur le port de Redon. L'Oust coulait, silencieuse, entre les deux rampes de la gorge, et, malgré l'obscurité croissante, on voyait encore les divers cours d'eau, disséminés dnas l'étendue du marais, trancher en blanc sur le gazon noir.

La partie de la route de Redon qui descendait au Port-Corbeau était parfaitement sèche et les petits flots tranquilles qui clapotaient doucement à l'entour éloignaient jusqu'à l'idée du danger. Cependant une personne du pays même, et connaissant les coutumes des alentours, aurait senti d'instinct l'approche d'une crise imminente. Le marais restait en effet plus silencieux que d'habitude à cette heure. Les bestiaux était évidemment rentrés, et Dieu sait que d'ordinaire les petits chevaux bretons ne craignent point

de passer les nuits d'automne à la belle étoile ! Ce soir, le marais était une solitude.

Un autre symptôme d'alarme non moins significatif se présentait sous l'espèce d'une petite lueur, brillant parmi les châtaigniers, devant la cabane du passeur.

Ce n'était pas Benoît Haligan, batelier de Port-Corbeau, qui eût allumé ainsi sans nécessité une lanterne à sa porte.

A part cette lueur, on n'apercevait absolument rien dans la campagne, et pour rencontrer une autre lumière, il fallait que le regard s'élevât jusqu'au faîte de la colline, où brillaient faiblement les fenêtres du manoir.

AU MANOIR DE LA FAMILLE DE PENHOEL

Au manoir, la famille de Penhoël était rassemblée dans un salon d'assez vaste étendue, dont les ornements modestes accusaient néanmoins le style fleuri du dix-huitième siècle. Au fond de la grande cheminée en marbre brun brûlait un bon feu de souches, dont la flamme vive éclairait la chambre presque autant que la terne lumière des chandelles.

Nous eussions trouvé là, réunis et tuant les heures lentes qui précèdent le souper, tous les personnages mentionnés par maître Géraud dans le précédent chapitre.

A l'un des angles du foyer, autour d'une petite table carrée, se tenaient le maître de Penhoël, l'oncle Jean et deux hôtes du manoir, engagés dans une partie de cartes.

René de Penhoël était un homme de trente-cinq ans à peu près, robuste de corps, pouvant prétendre au titre de beau cavalier. Ses traits réguliers se chargeaient seulement d'un peu trop d'embonpoint et les boucles de ses cheveux châtains tombaient sur un front où manquait l'énergie. L'aspect général de son visage peignait une humeur paresseuse et lourde.

L'oncle Jean était un vieillard. Impossible de voir une figure plus vénérable et plus digne. La bonté sans bornes se réflétait dans ses grands yeux bleus, baissés presque toujours timidement. Son front, large et un peu fuyant, avait une couronne de cheveux blancs, légers et fins. Son sourire était rêveur et beau comme le sourire d'une femme.

Il parlait peu : quand il parlait, on s'étonnait d'ouïr la voix douce et musicale qui tombait de cette bouche sexagénaire.

Il portait la veste de futaine des paysans du Morbihan et sa chaussure consistait en gros sabots, bourrés en peau de mouton.

Les deux autres joueurs n'étaient rien moins que le père Chauvette, maître d'école au bourg de Glénac, et maître Bretalo Le Hivain, jurisconsulte rustique, chargé de cultiver le goût des procès à cinq ou six lieues à la ronde.

La Bretagne aime les procès presque autant que la basse Nor-

mandie ; il y a des bourgades trop pauvres pour entretenir un médecin et qui jouissent de leur homme de loi.

Cela ressemble à ces petits arbres indigents, maigres, étiolés, où se prélasse quelque grosse mauvaise chenille.

Le père Chauvette était un petit homme gras, simple d'esprit, paisible de mœurs et content de tout le monde, excepté de M. Le Hivain, son ennemi naturel. L'homme de loi avait une figure étroite, sèche, bilieuse, qui essayait perpétuellement de sourire. Malgré sa gaieté humble et grimaçante, on devinait en lui l'esprit envieux et méchant. Sa longue tête osseuse, couronnée de cheveux plats et noirs, lui avait fait donner, par le père Chauvette, le sobriquet scientifique de Macrocéphale, et chaque fois que le bon maître d'école se livrait à cette plaisanterie, il ajoutait en manière de note : « Genre d'insectes coléoptères, dont le nom est tiré du grec et qui ont la tête longue comme M. Le Hivain. »

La table dressée entre les quatre joueurs, supportait, outre les cartes et les chandelles de suif, cinq petit paniers remplis de fiches et une pancarte imprimée contenant les règles du *boston de Fontainebleau*.

L'autre angle de la cheminée était occupé par un groupe plus nombreux où dominait l'élément féminin. Tout auprès du foyer, une femme, jeune encore, et dont le visage régulièrement beau avait un caractère de douce dignité, s'asseyait, renversée dans une immense bergère à ramages. Elle tenait entre ses bras une enfant de douze ans, dont la tête blonde s'appuyait sur son sein.

C'était la vicomtesse Marthe de Penhoël et sa fille Blanche, que les bonnes gens du pays entre Carentoir et Redon avaient surnommée l'*Ange*.

Les hommes de la campagne sont poètes. On disait que l'Ange de Penhoël était trop bonne et trop jolie pour cette terre, et que Dieu la voudrait bientôt dans son paradis.

Comme pour confirmer cette croyance, il y avait souvent une maladive pâleur sur le front de Blanche, et dans son idéale beauté on devinait la faiblesse et la mélancolie.

En ce moment, elle semblait reposer. On ne voyait point l'azur céleste de ses grands yeux et ses longs cils retombaient sur sa joue. Les formes enfantines, mais toutes gracieuses de son corps, s'affaissaient sur les genoux de sa mère, qui la tenait entre ses bras et dont le regard abaissé était empreint d'une tendresse passionnée.

La mère et la fille formaient ainsi un tableau charmant, tout plein d'abandon et d'amour.

De temps à autre, le maître de Penhoël quittait des yeux la partie engagée, et jetait vers sa femme une œillade rapide. C'était comme à la dérobée qu'il la contemplait ainsi, et l'on eût difficilement défini le vague sentiment de malaise qui assombrissait alors son visage

Son sourire, ébauché dans la joie, se teignait d'amertume. Il posait son jeu sur la table et versait une rasade d'eau-de-vie dans un petit gobelet d'argent placé auprès de lui sur un guéridon.

Il y avait dans une salle une autre personne qui regardait l'Ange

bien plus souvent encore, c'était un jeune homme de dix-huit ans, portant une veste de drap grossier et des culottes de toile écrue. D'énormes cheveux, d'un brun fauve, se séparaient au sommet de son front et retombaient jusque sur ses épaules. Ses traits étaient taillés fièrement, et son teint, bruni par le soleil, annonçait la vigueur précoce. Il était beau, malgré le feu sombre et presque sauvage qui brûlait au fond de son œil. C'était Vincent, le fils du pauvre oncle Jean, et le seul héritier mâle du nom de Penhoël.

Sa prunelle, large et ardente, semblait fixé sur sa cousine par une force qui ne dépendait point de lui. Blanche, enfant qu'elle était, avait inspiré déjà un amour fougueux et poussé jusqu'à l'enthousiasme. Dans cet amour, il y avait de l'admiration, du respect, de l'extase. C'était un culte.

Et il y avait de la douleur aussi, car la robuste nature du jeune homme semblait plier parfois sous de navrantes pensées.

Il se tenait un peu à l'écart, entre les deux groupes, la tête appuyée sur sa main, qui se perdait dans les masses inculte de sa grande chevelure. Il gardait le silence; son immobilité complète eût pu faire croire au sommeil, sans le brûlant éclat dont rayonnait toujours sa prunelle.

Derrière la vicomtesse, que nous appellerons *Madame*, pour nous conformer aux mœurs du manoir, une petite société, composée d'un jeune garçon et de deux jeunes filles, chuchetait et riait tout bas.

Le garçon, qui se nommait Roger de Launoy, était de l'âge de Vincent à peu près : un joli cavalier au visage étourdi, à la tournure leste et dégagée, un vrai page, pris à la veille du jour fatal ou l'amour rend les pages langoureux.

Ses deux compagnes, qui pouvaient avoir quatorze ou quinze ans, étaient bien les deux créatures les plus mignonnes que l'imagination d'un peintre puisse rêver.

Elles étaient habillées toute deux en paysannes, suivant la volonté de l'oncle Jean, leur père; mais il y avait dans leurs costumes une si délicieuse coquetterie, que plus d'une belle dame eût porté envie à leur toilette. Leurs longs cheveux d'une nuance pareille, tenant le milieu entre le châtain sombre et le brun, s'échappaient en boucles abondantes des bords étroitement serrés de leurs bonnets collants. A chaque mouvement qu'elles faisaient, on voyait ces riches chevelures ondoyer et se jouer autour de leur cou blanc, où tranchait une petite ganse noire, supportant une croix d'or. Leurs tailles, souples et flues, étaient emprisonnées dans des corsages de laine brune, autour desquels s'attachaient de courtes jupes rayées. Il ne leur manquait ni le tablier, ni les souliers à boucles d'étain de la paysanne.

Elles étaient grandes toutes les deux, et de taille à peu près égale. Là s'arrêtait la parité.

Vous avez vu souvent deux jeunes filles, dont les traits diffèrent essentiellement et que rapprochent néanmoins de mystérieux rapports; elles ont, comme on dit, un air de famille; elles ressemblent

toutes deux à leur mère commune et ne se ressemblent point entre elles.

Ainsi était Diane et Cyprienne de Penhoël. Seulement le terme commun auquel on eût pu comparez leurs gracieux visage manquait; leur mère était morte depuis bien des années, et rien en elle ne rappelait la grave et douce physionomie de l'oncle Jean, leur père.

Ceux qui se souvenaient du frère aîné de monsieur, absent du pays depuis quinze ans, prétendaient que leurs sourires rappelaient sou sourire; mais la mémoire de Louis de Penhoël était adorée dans le pays, et quand on songe aux absents aimés, on se fait, comme cela, bien souvent des idées.

Cyprienne et Diane étaient venues au monde alors que Louis de Penhoël avait quitté le manoir de ses pères.

Cyprienne avait de grands yeux noirs, des traits d'une finesse extrême, dont l'ensemble indiquait une gaieté mutine. Les yeux de Diane étaient d'un bleu obscur. Il y avait sur son visage quelque chose de pensif et à la fois d'intrépide. Quand sa physionomie, plus sérieuse que celle de sa sœur, s'éclairait tout à coup par le sourire, c'était comme le ciel ouvert.

On ne voyait jamais l'une des sœurs sans que l'autre fût bien près. L'amour des bonnes gens de la contrée ne les séparait point, et il semblait à tous que la rencontre des deux jeunes filles présageait du bonheur. Leurs caractères différaient et se ressemblaient comme leurs visages, mais elles n'avaient, à deux, qu'un seul cœur.

Elles étaient la gaieté de la maison de Penhoël. Leurs innocentes et vives joies combattaient la monotone tristesse du manoir.

Ce qu'elles aimaient le plus au monde avec leur père, le bon oncle Jean, c'était madame; pour madame toute seule, elles domptaient la pétulance de la nature. Elles auraient passé leur vie heureuse à servir madame et à l'adorer.

Marthe de Penhoël, si bonne pour tout le monde, était, chose étrange, sévère et froide vis-à-vis des deux sœurs, à genoux devant elle. On eût dit souvent qu'elle s'impatientait de leur caressante tendresse. D'autres fois, il est vrai, mais bien rarement, son œil s'attendrissait à les contempler si jolies, et une mystérieuse émotion semblait monter de son cœur à son visage. Diane et Cyprienne comptaient chèrement ces heures, où le baiser de madame s'appuyait sur leurs fronts, long et doux, presque maternel.

Hélas! ces heures étaient lentes à revenir! Madame semblait regretter ses caresses, comme si on lui eût dérobé par surprise une part de l'amour passionné qu'elle portait à sa fille.

Diane et Cyprienne, loin d'être jalouses, étendaient à Blanche, leur cousine, le tendre dévouement qu'elles portaient à madame.

Tout en causant et en riant, le petit groupe, composé des deux sœurs et de Roger de Launoy, prenait grand soin de ne pas faire de bruit et respectait le sommeil de l'Ange. De temps en temps Roger se penchait pour baiser la main de madame, dont il était le favori. Un peu de mélancolie venant alors attrister le sourire des deux

jeunes filles, qui se sentaient moins aimées et qui n'osaient pas demander la même faveur.

XI

PRUSSIENS OU UHLANS

Autour du tapis vert, le boston de Fontainebleau allait son train paisible et ne nuisait en rien à la conversation.

—Prussiens ! disait maître Le Hivain, l'homme de loi, pourquoi seraient-ils Prussiens ?

—Leur nom de *uhlans*... commença le père Chauvette.

—Leur nom de uhlans ne prouve rien ! J'ai vu les Prussiens à Rennes, et c'étaient de braves militaires, malgré leur accent. Il ne manque pas d'anciens soldats de Bonaparte.

—Prussiens ou soldats de Bonaparte, interrompit le maître d'école, ils ont brûlé la belle ferme de Pontalès, là-bas, de l'autre côté de Glénac.

—C'est bien fait ! dit rudement René de Penhoël ; si le diable brûlait Pontalès comme les uhlans ont brûlé sa ferme, ce serait mieux fait encore ! Je demande six levées à trèfle.

L'oncle Jean ne parlait point, il suivait le jeu avec distraction et semblait combattre une pensée pénible. L'oncle Jean était bien pauvre : personne ne faisait grande attention à lui.

—Petite misère, dit le père Chauvette.

—Huit levées ! répliqua M. de Penhoël ; ces coquins de Pontalès sont-ils au château, monsieur Le Hivain ?

—Ils sont revenus à cause de la ferme brûlée, et le vieux Pontalès a dit qu'il ferait la garde lui-même avec son fusil autour de ses métairies, puisque les gendarmes ne sont bons à rien !

Penhoël eut un sourire sec et dédaigneux.

—Si les uhlans n'ont que lui à craindre, dit-il, ils s'engraisseront cet hiver. Pontalès est un lâche ! comme son père ! comme son grand-père ! comme tout ce qui est de son sang et de son nom !

Le maître d'école baissa les yeux, et l'homme de loi aprouva du bonnet.

L'oncle en sabots n'avait pas entendu.

Penhoël but un grand verre d'eau-de-vie.

—On prétend là-bas, du côté de Rennes, murmura Le Hivain d'un ton doucereux, que le petit M. Alain de Penhoël est un gentil garçon tout de même. Vous me devez quatre fiches, monsieur de Penhoël.

Celui-ci avait du sang dans les yeux. Depuis qu'on avait prononcé le nom de Pontalès, une sourde colère contractait sa lèvre et pâlissait sa joue. Le bon maître d'école se creusait la tête pour trouver un moyen de changer de conversation, mais c'était en vain. L'homme de loi, au contraire, éprouvait un méchant plaisir à chauffer le courroux de son hôte.

L'oncle se taisait toujours. Son œil bleu, d'une douceur presque

féminine, regardait à peine ses cartes et se perdait à chaque instant dans le vide. Quand son regard tombait sur ses deux filles, par hasard, il se baissait tout à coup chargé d'une mystérieuse tristesse.

—Vous aviez un jeu à nous faire boston sur table, monsieur Jean, reprit Le Hivain ; mais du diable si vous n'avez pas martel en tête ! Quant à Pontalès, on dit qu'il a fait le voyage de Paris. Il a rapporté la décoration du Lis, et il aura l'an prochain la croix de Saint-Louis.

—Ce n'est pas vrai, gronda Penhoël, dont la joue devint écarlate : le roi ne peut pas donner la croix de Saint-Louis à un voleur !

—Je répète ce qui se dit dans le bourg. Une chose certaine, c'est qu'il est noble maintenant.

Penhoël posa ses cartes sur la table, et ses sourcils se froncèrent violemment.

—Coquin de Macrocéphale ! pensa le maître d'école.

Il fit signe à l'homme de loi de se taire, celui-ci ne voulut point comprendre et poursuivit :

—Noble comme Rieux ou Rohan, par ma foi ! il nous faudra l'appeler désormais M. le marquis de Pontalès.

—Et il prendra pour écusson, grommela monsieur entre ses dents serrées, un pichet de cidre et un bouchon de buis, en souvenir de son grand-père, qui était cabaretier à Carentoir ! J'enlève votre Piccolo, papa Chauvette. Grande misère d'écart !

Ces dernières paroles furent prononcées d'un ton qui ferma péremptoirement la bouche à maître Le Hivain. Le jeu se poursuivit en silence durant quelques minutes. Mais René buvait à chaque instant de l'eau-de-vie, ce qui est un mauvais moyen pour recouvrer le calme perdu. L'impression produite par les paroles de l'homme de loi ne s'effaçait point, et il y avait toujours un nuage sombre sur le front du maître de Penhoël.

Cependant la distraction de l'oncle Jean devenait un fait remarquable. Depuis plus d'une demi-heure, il n'avait pas prononcé une parole, et son jeu allait à la grâce de Dieu. Penhoël était dans cette situation d'esprit où l'on cherche instinctivement une victime sur qui décharger sa colère. Il avait accueilli les premières fautes de l'oncle en grondant sourdement.

Maître Le Hivain, dit Macrocéphale, se chargea comme toujours, de mettre le feu à la mine.

—Voilà trois fois que vous mettez du cœur sur du carreau, monsieur Jean, dit-il de sa voix sèchement doucereuse : c'est signe d'orage !

René de Penhoël jeta ses cartes sur la table et se croisa les bras.

—Il paraît que l'oncle est décidément trop grand seigneur pour faire la partie de pauvre gens comme nous ! prononça-t-il avec amertume.

La raillerie était d'autant plus plus rude que le pauvre veillard, cadet de famille sans héritage et sans patrimoine, vivait à peu près à la charge de son neveu. Il tressaillit et leva vers ce dernier un regard tout plein de tristesse, où se peignait la douce patience de son âme.

—Je vous prie de m'excuser, Penhoël, dit-il.

René haussa les épaules. Il eût voulu quelqu'un pour lui tenir tête.

—Vous avez donc des pensées bien intéressantes? reprit-il sans rien perdre de sa mauvaise humeur.

L'oncle Jean ne répondit point et sa paupière se baissa.

—Nous ferez-vous la grâce de nous dire, poursuivit René de Penhoël, quel est le sujet de vos méditations?

L'oncle releva les yeux avec lenteur. Sa paupière était humide.

—C'est que je me souviens, moi! dit-il d'une voix basse et presque solennelle.

—Et de quoi vous souvenez-vous?

L'oncle Jean croisa ses bras sur sa poitrine.

—Il y a aujourd'hui quinze ans, mon neveu, murmura-t-il, que Louis de Penhoël a quitté la maison de son père, pour n'y plus revenir.

Ce nom tomba au milieu du silence.

Le maître de Penhoël tressaillit et devint pâle.

Tous les hôtes du manoir étaient muets.

XII

UN MYSTÈRE DE FAMILLE

On eût dit que ce nom de l'aîné de la famille, jeté ainsi à l'improviste, avait évoqué un fantôme. Un voile de tristesse était sur tous les visages. Cet intérieur tout à l'heure si calme et au bonheur duquel on ne pouvait supposer d'autre ennemi que l'ennui monotone de la vie campagnarde, se montrait tout à coup sous un autre aspect.

Il y avait un mystère dans cette maison. Naguère encore avant que le nom de l'aîné eût été prononcé, rien n'expliquait dans la physionomie du manoir les demi-mots et les mélancoliques réticences du père Géraud, l'honnête aubergiste de Redon.

C'était une famille paisible : deux époux, jeunes encore, qui s'aimaient de la tendresse calme du mariage.

Maintenant les paroles de l'aubergiste prenaient un sens. Sous cette paix, on découvrait une sourde souffrance, et le mystère d'un drame de famille se montrait à demi derrière le rideau soulevé.

Madame était devenue pâle comme une statue d'albâtre, et ses yeux baissés ne regardaient plus l'Ange, qui dormait toujours.

Le maître de Penhoël, qui avait jeté d'abord sur l'oncle Jean un coup d'œil de reproche, examinait maintenant sa femme avec une attention sournoise. Ses sourcils se fronçaient, et des rides se creusaient sous ses cheveux.

L'oncle Jean appuyait sa tête blanche sur sa main. Le passé l'absorbait, il semblait se perdre dans de lointains souvenirs, où il y avait de la joie et des larmes.

Cyprienne et Diane, vaguement effrayées, avaient perdu leur sou-

rire. Elles regardaient à la dérobée, tantôt le sombre visage du maître, tantôt la pâle figure de madame, et leur cœur se serrait.

Le reste de l'assemblée était immobile et muet.

Au dehors, il y avait tempête. Le vent hurlait dans les fenêtres croisées et la grêle battait contre les carreaux.

Deux personnes dans le salon restaient à l'abri du malaise général : c'était Blanche qui était gardée par son sommeil, et c'était Vincent de Penhoël qui, perdu dans la contemplation de Blanche n'entendait ni ne voyait rien.

Tandis que ses deux sœurs et Roger de Launoy subissaient de plus en plus l'effet de cette tristesse morne qui oppressait les hôtes du manoir, Vincent se prit à sourire parce que l'Ange souriait à son rêve.

Durant quelques secondes, la pure beauté de l'enfant s'éclaira d'un rayon de joie. Une teinte rose vint colorer sa joue et sa bouche s'entrouvrit comme pour murmurer de caressantes paroles.

Vincent avait les mains jointes et retenait son souffle.

Puis le sourire de Blanche se voila peu à peu ; un nuage douloureux descendit sur son front. Elle s'agita faiblement contre le sein de sa mère.

Puis encore, éveillée par le silence, peut-être autant que par son rêve, elle se dressa, effrayée, en poussant un faible cri.

En voyant s'ouvrir ses yeux bleus, doux comme l'azur d'un enfant, on eût compris pourquoi la poésie des bonnes gens de Bretagne l'avait surnommée l'Ange.

Elle jeta autour d'elle un regard où il y avait un reste de crainte ; puis elle étendit ses jolis bras demi-nus pour se prendre au cou de sa mère.

—Oh ! dit-elle tout bas, comme cela m'a fait peur ! je l'ai vu ! je l'ai vu !

Dans le silence contraint qui pesait sur la salle, sa voix arrivait aux oreilles de chacun.

—Sais-tu de qui je parle ? reprit-elle, voyant que sa mère ne l'interrogeait pas. Tu m'as dit souvent combien il était beau et bon ! je l'ai bien reconnu tout de suite.

La pâleur de madame devint plus mate. Sa paupière n'osait point se relever. Il y avait dans les yeux du maître de Penhoël un feu étrange et sombre.

—Tu ne peux pas me dire, que tu devines, reprit Blanche avec un reproche enfantin, et pourtant tu sais bien de qui je parle, toi qui me fais prier le bon Dieu tous les soirs pour mon oncle Louis !

La respiration du maître de Penhoël s'embarrassa dans sa poitrine. Il passa le revers de sa main sur son front que mouillaient quelques gouttes de sueur. Madame restait immobile et froide en apparence.

—Je l'ai vu, reprit Blanche, et j'ai été bien heureuse, car il m'a prise dans ses bras en me disant : Conduis-moi vers ta mère. Oh ! mère ! s'interrompit-elle, comme il avait l'air de nous aimer toutes les deux !

René de Penhoël se leva d'un mouvement violent et se prit à par-

courir la chambre à grands pas. Au bruit de sa marche, les yeux baissés de madame s'ouvrirent, chargés d'une tristesse profonde, mais fière et calmes.

L'Ange ne prenait point garde et continuait :

—Comme j'allais le mener vers toi, mère, le beau soleil qui brillait s'est caché derrière la montagne : il a fait nuit tout à coup. Mon oncle Louis est devenu pâle... son corps s'allongeait... il avait de grands bras maigres... Il s'est couché sur la terre, et j'ai vu qu'il était couvert d'un drap blanc.

Penhoël venait de s'arrêter en face de sa femme, les sourcils contractés et les bras croisés sur sa poitrine. Ses lèvres tremblaient comme s'il eût retenu des paroles prêtes à s'élancer.

Blanche se taisait, pressée contre sa mère. On entendit la voix de l'oncle Jean étouffée et lente qui disait :

—Qu'as-tu vu encore, ma fille ? Dieu parle parfois dans les rêves des enfants.

Blanche eut un frisson de peur.

—Oh ! je ne voudrais pas revoir cela ! murmura-t-elle. Comme il était étendu par terre, je me suis penchée au-dessus de lui. Où donc était son beau sourire ? Ses yeux ne remuaient plus. Je l'ai touché... il était froid comme du marbre.

La voix de l'oncle Jean rompit encore le silence.

—Dans tes prières du soir, ma fille, prononça-t-il lentement, tu diras désormais : Mon Dieu ! prenez pitié de l'âme de mon pauvre oncle Louis.

Depuis que le jeu de boston avait été interrompu, pas une parole n'était tombée de la bouche du maître de Penhoël. Ses traits, dont la régularité lourde n'exprimait d'ordinaire que l'apathie et la paresse de l'intelligence, réflétaient maintenant d'énergiques émotions.

On eût suivi, sur sa physionomie violemment agitée, les traces successives de la colère, de la jalousie, de la douleur poignante, et peut-être aussi du remords.

Il avait bu la moitié du flacon d'eau-de vie. L'alcool se joignait à la passion excitée pour fouetter la pesanteur épaisse de son sang.

Un instant, son regard allumé enveloppa sa femme et sa fille dans une menace muette, mais terrible.

Ce ne fut qu'un instant. A la voix de l'oncle Jean, ses traits se détendirent et sa paupière se baissa comme pour contenir une larme.

Il cacha son visage entre ses mains.

—Mensonge ! murmura-t-il. Je suis le maître ici, et je défends à qui que ce soit de dire que mon frère Louis est mort.

Personne ne répliqua. Un sanglot souleva la forte poitrine de Penhoël.

—Louis, mon frère Louis ! reprit-il à voix basse : tout le monde sait comment je l'aimais ! Il n'est pas mort ! Dieu m'aurait envoyé des songes à moi aussi. Je suis son frère. Qui donc a le droit ici de l'aimer plus que moi ?

A ces derniers mots, son œil eut encore un éclair farouche, et son

regard fit le tour de la chambre comme pour chercher un contradicteur. Il ne rencontra que des visages mornes et dociles, sa colère tomba.

Il s'approcha de sa femme et lui baisa la main d'un air qui demandait pardon; puis il prit Blanche entre ses bras et la pressa passionnément contre son cœur, tandis que le regard jaloux de Vincent suivait tous ses mouvements.

On eût découvert dans les yeux de madame un sentiment analogue à celui de Vincent. Elle aussi semblait inquiète, comme si l'enfant n'eût pas été en sûreté dans les bras de son père.

Tout cela eût paru bien bizarrre à l'étranger qu'on aurait introduit pour la première fois dans la maison de Penhoël. Il y avait dans la conduite du maître une énigme inexplicable. L'élan de tendresse qui l'entraînait maintenant s'adressait à sa femme autant qu'à sa fille, et contre-disait énergiquement ce sombre regard dans lequel il les enveloppait naguère.

Une chose non moins étrange, c'était la froideur égale avec laquelle madame accueillait les colères, puis le repentir de son mari. Il y avait pourtant sur la noble et belle figure de Marthe tous les délices d'un cœur dévoué.

Chacun cependant restait silencieux. Roger de Launoy, Cyprienne et Diane détournaient leurs regards avec une sorte de respectueuse pudeur. L'oncle rêvait toujours. Le maître d'école battait machinalement les cartes pour se donner une contenance, et l'homme de loi, soignant à la dérobée le flacon d'eau de vie à moitié vide, y trouvait évidemment l'explication de l'incohérente conduite de Penhoël. Un seul être parmi les hôtes du manoir aurait pu l'expliquer autrement et mieux; mais c'était une âme discrète et loyale dans laquelle mouraient les secrets confiés.

Penhoël s'était assis auprès de sa femme et caressait les cheveux blonds de l'Ange, qui lui souriait doucement.

— Marthe, dit-il d'une voix basse et tremblante d'émotion, je suis fou! j'ai trop de bonheur! et Dieu me punira, car je suis indigne de sa miséricorde.

Il pressa la main de madame contre ses lèvres, et son regard, voilé d'un reste d'égarement, la parcourait avec adoration.

— Sais-je pourquoi je souffre tant? reprit-il. Oh! Marthe! je vous en prie, dites-moi que vous m'aimez.

— Je vous aime, murmura madame avec une tranquille docilité.

Le charitable maître Le Hivain, surnommé Macrocéphale, se disait avec une conviction de plus en plus arrêtée :

— Il est ivre comme la monture du diable.

La physionomie de Penhoël s'était encore une fois transformée, et ce fut qu'il poursuivait d'un accent triste et découragé :

— Comme vous me dites cela, Marthe! Oh! vous avez un bon cœur... et vous ne voulez pas me désespérer!

Blanche perdait son sourire à voir le nuage sombre qui voilait de nouveau le front de son père. La voix de celui-ci se fit rude, et ses sourcils rapprochés couvrait le feu de son regard.

— Madame! reprit-il, j'ai beau me dire que je suis fou, le passé

regard fit le tour de la chambre comme pour chercher un contradicteur. Il ne rencontra que des visages mornes et dociles, sa colère tomba.

Il s'approcha de sa femme et lui baisa la main d'un air qui demandait pardon ; puis il prit Blanche entre ses bras et la pressa passionément contre son cœur, tandis que le regard jaloux de Vincent suivait tous ses mouvements.

On eût découvert dans les yeux de madame un sentiment analogue à celui de Vincent. Elle aussi semblait inquiète, comme si l'enfant n'eût pas été en sûreté dans les bras de son père.

Tout cela eût paru bien bizarre à l'étranger qu'on aurait introduit pour la première fois dans la maison de Penhoël. Il y avait dans la conduite du maître une énigme inexplicable. L'élan de tendresse qui l'entraînait maintenant s'adressait à sa femme autant qu'à sa fille, et contredisait énergiquement ce sombre regard dans lequel il les enveloppait naguère.

Une chose non moins étrange, c'était la froideur égale avec laquelle madame accueillait les colères, puis le repentir de son mari. Il y avait pourtant sur la noble et belle figure de Marthe tous les délices d'un cœur dévoué.

Chacun cependant restait silencieux. Roger de Launoy, Cyprienne et Diane détournaient leurs regards avec une sorte de respectueuse pudeur. L'oncle rêvait toujours. Le maître d'école battait machinalement les cartes pour se donner une contenance, et l'homme de loi, soignant à la dérobée le flacon d'eau de vie à moitié vide, y trouvait évidemment l'explication de l'incohérente conduite de Penhoël. Un seul être parmi les hôtes du manoir aurait pu l'expliquer autrement et mieux ; mais c'était une âme discrète et loyale dans laquelle mouraient les secrets confiés.

Penhoël s'était assis auprès de sa femme et caressait les cheveux blonds de l'Ange, qui lui souriait doucement.

— Marthe, dit-il d'une voix basse et tremblante d'émotion, je suis fou ! j'ai trop de bonheur ! et Dieu me punira, car je suis ingrat envers sa miséricorde.

Il pressa la main de madame contre ses lèvres, et son regard, voilé par un reste d'égarement, la parcourait avec adoration.

— Sais-je pourquoi je souffre tant ? reprit-il. Oh ! Marthe ! je vous adore, dites-moi que vous m'aimez.

Je vous aime, murmura madame avec une tranquille [illegible]

me répond : tu es sage. Je me souviens ! et je crois que vous vous souvenez mieux encore !

En repoussant d'un geste brutal la pauvre Blanche effrayée, il regagna la table de jeu, où il se versa, sans reprendre son siège, une large rasade d'eau-de-vie.

Blanche tremblait, pâle et faible, contre le sein de sa mère. Dans la salle, personne n'osait faire un mouvement.

René leva son verre plein et l'avala d'un trait.

Il se redressa : une rougeur épaisse couvrit sa joue, et ses yeux eurent un sourire hagard.

—Qu'avons-nous donc ? s'écria-t-il en interrogeant de l'œil tour à tour chacun de ses hôtes ; on dirait un soir d'enterrement. Ris-t-on plus, morbleu ! au bon manoir de Penhoël ?

—J'ai peur... murmura l'Ange, qui frissonnait.

Les délicates couleurs de sa joue avait fait place à la pâleur. Sa mère l'entourait de ses bras, comme pour la protéger, et de loin Vincent la contemplait avec plus d'inquiétude encore que sa mère et autant d'amour.

XIII

LES BELLES DE NUIT, CHANT BRETON

La voix du maître criait dans l'obstiné silence :

—Petites filles, prenez vos harpes et chantez-nous gaiement un air Breton ! C'est pitié ! la cloche du souper n'a pas encore sonné, et déjà tout le monde s'endort.

Cyprienne et Diane se levèrent obéissantes. Dans un coin du salon il y avait deux harpes à main, montées sur leur petit piédestal en bois doré. Avec l'aide de Roger, Cyprienne et Diane les approchèrent de la cheminée.

—Quid voulez-vous entendre ? demanda diane.

—Un air à boire, répondit Penhoël. Mais vous n'en savez pas. Chantez ce que vous voudrez.

—Ma chanson ! murmura l'Ange.

Les deux filles de l'oncle Jean n'avaient jamais rien refusé à Blanche de Penhoël.

Quelques notes tristes et douces vibrèrent. L'Ange ferma les yeux, et l'on vit errer autour de sa bouche comme un reflet effacé de son joli sourire.

Les harpes poursuivaient le simple et mélodique prélude de la chanson bretonne.

Puis deux voix jeunes et pures se mêlèrent aux accents voilés des harpes. Cyprienne et Diane chantaient :

Ange de Dieu qui souris dans l'ombre,
Blanche étoile, vierge, fleurs,
Vous qui des nuits sombres le manteau sombre,
Anges aimés, pour guérir nos douleurs !...

C'était un de ces airs trouvés dans la veille triste par les harpes

de Bretagne, quelques notes lentes, des larmes chantées qui savent le chemin du cœur.

Le vent glacé qui pesait sur toutes les poitrines s'attiédit. Une expression de repos se répandit sur le charmant visage de Blanche. Madame et Vincent de Penhoël qui la regardaient eurent comme un contre-coup de ce soudain bien-être. L'oncle Jean avait rejeté ses cheveux blancs en arrière; ses yeux se perdirent au ciel; il semblait parler à Dieu.

Le maître du manoir lui-même subissait à son insu l'effet bienfaisant de cette mélodie; ses sourcils se détendaient, et sa tête, appuyée sur sa main, n'exprimait déjà plus de colère.

Quant à Roger de Launoy, il contemplait tour à tour les deux chanteuses, cherchant la plus jolie, et s'étonnant à compter les vagues battements de son cœur.

Elles ravissaient l'œil et l'oreille. Elles étaient belles comme la poésie naïve et suave du peuple le plus poète qui soit sur la terre, et le simple chant de Bretagne prenait une harmonie sainte en passant par leurs bouches d'enfant.

Les harpes marièrent quelques accords, puis les deux jeunes filles dirent le premier couplet :

Belle de nuit, fleur de Marie,
O fleur chérie!
Toi que le vent prit aux semis
Du paradis,
Le frais parfum de ta corolle.
Monte et s'envole
Aux pieds du Seigneur, dans le ciel,
Comme un doux miel.

La tête de l'Ange se renversa parmi ses grands cheveux blonds, sur le sein de sa mère. Les deux jeunes filles chantèrent encore :

Belle de nuit, pourquoi ce voile,
Petite étoile
Que le grand nuage endormi
Couvre à demi?
Montre-nous la flamme éternelle
De ta prunelle,
Qui semble au bleu du firmament
Un diamant.

—Laquelle voudra m'aimer? se demandait Roger de Launoy.

Penhoël avait repoussé son flacon d'eau-de vie.

Cyprienne et Diane reprirent :

Belle de nuit, ombre gentille,
O jeune fille!
Qui ferma tes beaux yeux au jour?
Est-ce l'amour?
Dis, reviens-tu sur notre terre
Chercher ta mère,
Ou retrouver le lien si doux
Du rendez-vous?

C'est bien toi qu'on voit sous les saules,
Blanches épaules,
Sein de Vierge, front gracieux
Et blonds cheveux.
Cette brise, c'est ton haleine,
Pauvre âme en peine!
Et l'eau qui perle sur les fleurs,
Ce sont tes pleurs (1).

Les notes de la ritournelle vibrèrent, puis moururent. Le silence se fit.

Blanche entrouvrait maintenant sa jolie bouche. Le chant avait bercé sa fatigue : elle dormait. Madame baissait les yeux, comme si ce chant eût éveillé au fond de son cœur des émotions nouvelles.

—Voilà qui est bien, mes filles dit Penhoël. Chantez-nous quelque chose de plus gai, maintenant.

Les harpes résonnèrent de nouveau ; pendant que Cyprienne et Diane préludaient, Réné de Penhoël, sur qui la musique avait produit l'effet d'un véritable calmant, tendit la main à l'oncle Jean.

—Vous n'êtes pas fâché contre moi, notre oncle ? demanda-t-il.

Le vieillard sembla s'éveiller d'un songe.

—A quoi diable pensez-vous donc ? reprit gaiement Penhoël.

—Je songeais, reprit l'oncle Jean, de sa voix pénétrante et douce, à la première fois que nous entendîmes ce chant. Vous souvenez-vous, René ? Ce fut notre Louis qui nous l'apporta du pays de Vannes.

---

(1) Les bonnes gens de la campagne morbihannaise confondent, sous le nom de *belles de nuit*, les fleurs que nous appelons ainsi, les étoiles et les jeunes filles, mortes avant le mariage. Cette romance, œuvre de quelque troubadour indigène, n'est qu'une imitation insuffisante du chant original en langue bretonne. Nous citons tout au long la traduction littérale de ce chant, d'autant plus volontiers qu'elle ne se trouve point dans l'admirable recueil des poésies bretonnes publié par M. Théodore de La Villemarqué.

LES BELLES DE NUIT

" Petite fille, petite étoile, petite fleur !
" La belle de nuit est la fleur aimée de la Vierge Marie.
" La petite fleur plus rose que la rose, plus blanche que le lis, bleue comme
" l'azur du paradis.
" La fleur qui se penche, au matin, semblable à la chrétienne qui prie."

" La belle de nuit est la petite étoile, pur diamant du ciel.
" L'étoile qui donne du courage quand on chemine avant le soleil par les sen-
" sentiers froids, encore pleins de fantômes."

" La belle de nuit est la jeune fille morte, la jolie et la douce ! morte d'amour
" La pauvre fille pâle, qui pleure le long de l'eau et que les cœurs tristes écou-
" tent. La douce et la jolie qui avait seize ans, hélas ! quand nous la couchâmes
" sous l'herbe..
" le soir elle est derrière les saules, tout habillée de blanc comme une fiancée.
" Ce vent qui se plaint dans les branches, c'est son haleine.
" cette perle que le soleil du matin fait luire sur la feuille tombée, c'est une
larme de ses pauvres yeux.
" Petite fille, petite étoile, petite fleur ! "

Sous la paupière de madame, une larme furtive se cachait.

—C'était en ce temps-là, une heureuse famille que celle de votre père, mon neveu René, reprit l'oncle ; comme Louis vous aimait tendrement ! et qu'il faisait bon vous voir ensemble tous deux, beaux, forts, joyeux !

Le poing fermé du maître de Penhoël, frappant la table avec violence fit danser cartes et jetons.

—Encore ! s'écria-t-il : veut-on me donner la fièvre chaude ? Taisez-vous, petites filles ! votre musique me fait mal !

XIV

LES TORRENTS DE L'INONDATION

Cyprienne et Diane obéirent aussitôt. On n'entendit plus dans le salon que le bruit de la tempête qui grandissait au dehors. La porte s'ouvrit, et un domestique, en costume de paysan parut sur le seuil.

—Notre monsieur, dit le domestique, c'est le petit du meunier des Houssayes qui est venu en courant depuis le barrage.

—Que veut-il ? demanda Penhoël.

—Il dit que l'eau descend du haut pays. On n'a jamais vu un *déris* pareil ! Les pieux du pont tremblent, et ils ont grand'peur là-bas de voir leur maison emportée.

Penhoël repoussa son siège précipitamment. L'observateur le moins clairvoyant eût découvert que cette diversion ne lui déplaisait point.

—Que le petit s'en retourne, dit-il, je vais aller voir ça.

—Par le temps qu'il fait ? murmura madame.

Penhoël haussa les épaules.

—Par le temps qu'il fait, répéta-t-il durement, ce qui pourrait m'arriver de pis, ce serait de rester au fond de l'eau... et je suis à me demander le nom de ceux qui me regretteraient, madame !

—Ah ! René ! dit Marthe avec reproche

—Personne ne m'aime ! poursuivit Penhoël ; personne !

Il allait vers la porte. Madame fit un signe à Roger et à Vincent.

—Nous irons avec vous aux Houssayes, dirent-ils en même temps.

—Vous resterez ici ! répliqua Penhoël : je vous défends de me suivre.

Il passa par-dessus ses habits une veste à capuchon en peau de loup, qui pendait auprès de la porte, et sortit sans prononcer un mot de plus.

—Il est bon, murmura l'oncle Jean, comme en se parlant à lui-même ; et son cœur entend encore l'appel du malheureux.

La grêle fouettait les carreaux. Le vent et le tonnerre grondaient. René de Penhoël venait de franchir seul la porte du manoir. Le petit garçon du moulin courait déjà sous la pluie au bas de la montagne.

René descendait à pas lents la rampe escarpée. Il avait rejeté en arrière le capuchon de sa peau de loup et ressentait une sorte de bien-être à livrer sa tête nue aux torrents de pluie que rendait l'orage. Sous ce déluge son front restait brûlant.

Il allait la tête baissée, relevant de temps en temps d'un geste machinal ses cheveux ruisselants qui l'aveuglaient. Et il murmurait sans savoir :—Louis !... Louis !... mon frère !

La nuit était sombre; seulement, à de longs intervalles un éclair déchirait le ciel noir. On voyait alors, pendant une seconde, le marais, immense prairie, où serpentaient de minces filets d'eau et les collines lointaines qui surgissaient pour se replonger soudain dans les ténèbres.

Penhoël laissa derrière lui le logement de Benoît Haligan, le passeur, à la porte duquel brûlait toujours une petite lanterne. Il avait à sa droite le Port Corbeau, à sa gauche, cette antique muraille féodale qui semblait étayer la colline et qui se terminait par la Tour-du-Cadet.

Le moulin des Houssayes était situé à un quart de lieue de là, en amont. A cet endroit, l'Oust coulait encore lente et tranquille entre ses hautes rives.

Avant de tourner l'angle de la muraille, Penhoël jeta un regard vers le sommet de la colline où brillaient faiblement les croisées du manoir. Ses deux mains pressèrent ses tempes ardentes.

—Ma femme et ma fille ! murmura-t-il d'une voix découragée : sais-je si je suis heureux ou misérable ?

Il demeura un instant immobile, puis il reprit :

—Je les aime ! Je n'aime qu'elles en ce monde ! et Marthe songe toujours à l'absent. Oh ! toujours !

Il s'interrompit. La nuit cachait la pâleur livide de son visage. Une pensée affreuse venait de lui traverser le cœur.

—Louis ! mon frère ! prononça-t-il encore en reprenant sa marche vers le haut pays.

On n'eût point su dire si l'émotion qui faisait trembler sa voix était l'angoisse de la tendresse qui regrette ou un amer mouvement de colère jalouse. Durant quelques secondes, il marcha d'un pas rapide, puis il s'arrêta tout à coup.

Le son lointain d'une trompe se faisait entendre en avant de lui, dans la direction du cours de la Verne. Des cris, dont il devinait la signification connue, arrivaient faibles et mouraient à son oreille.

—L'eau !... l'eau !... l'eau !...

Quand le vent cessait de mugir, il entendait un bruit sourd, semblable à un tonnerre.

C'était l'inondation qui arrivait.

Penhoël s'éveilla de sa navrante rêverie et se souvint du motif qui l'avait fait sortir du manoir. Il allait se hâter vers le moulin des Houssayes, lorsque des voix s'élevèrent derrière lui, de l'autre côté de l'Oust.

—Holà ! le passeur ! disaient-elles, au bac !

Ces voix étaient gaillardes et gaies. Elles sonnèrent à l'oreille du

maître de Penhoël comme un cri d'agonie. Son cœur battit avec force.

Le son de la trompe se rapprochait, ainsi que ce grand murmure ressemblant aux roulements du tonnerre.

Et l'on entendait aussi, plus proche, la voix qui criait :

—L'eau !... l'eau !... l'eau !...

XV

LES PROPHÉTIES DE BENOIT HALIGAN

Ce qui faisait battre le cœur de René de Penhoël, ce n'était ni la trompe lugubre, jetant ses notes rauques dans les ténèbres, ni les cris annonçant de loin l'inondation, ni la tonnante menace de l'eau luttant contre ses rives ; c'étaient ces voix joyeuses et insouciantes qui demandaient le bac, de l'autre côté de la rivière.

Il y avait là des hommes qui ne se doutaient de rien, et dans quelques secondes le sol où s'appuyaient leurs pieds allait disparaître sous le *déris*. La mort allait les saisir à l'improviste.

Penhoël éprouvait cette angoisse qu'on aurait à voir un malheureux aller, souriant et sans crainte, tandis que derrière lui, dans l'ombre, s'élève la main armée d'un meurtrier.

Sa première idée fut de les avertir du danger. Il se fit un porte-voix de ses deux mains et lança quelques paroles ; mais le vent qui fouettait violemment son visage ne lui laissa point de doute sur l'inutilité de cet expédient. Ce même vent qui apportait si nettes les paroles criées sur l'autre rive, opposait à la voix du maître de Penhoël une infranchissable barrière

Il hésita. Le fracas de l'orage redoublait, et l'on n'entendait plus ni le son de la trompe ni le bruit de l'eau.

—J'aurai le temps ! pensa-t-il ; le messager est loin encore.

Revenant aussitôt sur ses pas, il longea de nouveau la muraille et se dirigea en courant vers la loge de Benoît Haligan, dont la petite lanterne jetait ses lueurs faibles à travers les branches dépouillées des châtaigniers.

Les voyageurs inconnus, arrêtés sur la route de Redon, semblaient s'impatienter fort et criaient :

—Holà ! le passeur ! au bac !

La route était difficile ; la pluie, qui tombait toujours à torrents, détrempait la terre et rendait la pente glissante. Penhoël n'était pas encore à moitié chemin lorsque, pendant une seconde de calme où l'orage semblait reprendre haleine, il crut ouïr derrière lui le galop pesant d'un cheval du pays. Presque qu'au même instant, la trompe sonnait à vingt pas de lui, éclatante et criarde.

Il vit un cavalier glisser dans l'ombre au-dessous de lui.

—Messager ! cria-t-il.

—C'est vous, notre monsieur ? répondit le cavalier qui s'arrêta ; que Dieu vous bénisse ! vous allez voir passer tout à l'heure les roues de votre moulin des Houssayes.

—Combien as-tu d'avance sur le *déris?*

—Il va plus vite que mon cheval ! et si je ne suis pas arrivé avant lui au bourg de Glénac, on ouvrira plus d'une fosse neuve dans le cimetière.

Le cheval reprit sa course, tandis que le cavalier jetait à pleins poumons sa clameur sinistre :

—L'eau !... l'eau !... l'eau !...

Penhoël atteignit la loge du passeur, qui était fermée en dedans.

—Benoît ! dit-il ; Benoît Haligan ! debout !

A l'intérieur, une voix creuse répondit :

—J'ai mis deux amarres neuves au grand bac et une chaîne au petit. Vous n'avez rien à craindre pour ce qui est à vous, Penhoël.

—Ouvrez moi, reprit celui-ci : il y a des hommes de l'autre côté, sur la route de Redon...

—Oui, oui ! grommela tranquillement le batelier ; je ne suis pas encore sourd, et je les entends bien faire leur tapage. Mais j'ai entendu aussi la trompe du messager. Il faudrait être possédé du démon, notre monsieur, pour démarrer le bac à cette heure !

L'oncle Jean avait raison : René de Penhoël était bon au fond de l'âme, et l'appel des malheureux trouvait en lui le chemin de son cœur.

Il secoua la porte de la loge avec colère.

—Ouvre ! répéta-t-il d'un ton impétueux ; si tu as peur, donne-moi la clef du petit bac et j'irai les sauver moi-même.

—Quant à ça, répliqua le batelier, dont la voix baissa jusqu'au murmure, j'aimerais mieux oublier le *Pater* et l'*Ave !* Voyons, soyez sage, Penhoël ! vous voyez bien que ce sont des étrangers, puisqu'ils restent là sur le bord à crier comme des possédés après le son de la trompe, au lieu de se sauver à toutes jambes. Les étrangers, c'est la ruine du pays !

—Au bac ! au bac ! disaient les voyageurs impatients sur la route de Redon.

Penhoël entendit à l'intérieur la voix creuse qui murmurait :

—Patience ! pour vous, désormais, la nuit ne sera pas bien longue. Mais Jésus ! quel orage !

Ce que Benoît entendait était bien en effet l'orage qui redoublait de fracas, mais c'était aussi l'eau qui arrivait du haut pays, mugissante et furieuse.

L'éclair qui venait d'arracher au batelier sa dernière exclamation avait en quelque sorte pétrifié Penhoël. L'éclair lui avait montré d'un côté les deux inconnus, debout sur la rive et sans défiance encore, tandis que leurs chevaux, les jarrets tendus, les naseaux au vent, semblaient flairer de loin le péril ; de l'autre, un flux écumant et plus blanc que la neige qui se précipitait impétueusement dans la gorge.

L'instant d'après, les deux voyageurs poussèrent à la fois un grand cri de détresse. Penhoël prit un élan terrible et jeta en dedans la porte du passeur.

L'intérieur de la loge était éclairé faiblement par la lueur d'une mince résine, qui brûlait en crépitant contre le mur. Il n'y avait

pour meuble qu'un grabat, surmonté d'un petit crucifix en os, et un bahut où séchait un carrelet de pêche.

Benoît Haligan était debout au milieu de la chambre.

C'était un grand vieillard, maigre et osseux, dont les yeux hagards avaient quelque chose d'inspiré. Les longues mèches de ses cheveux gris étaient éparses sur son front. La fièvre des marais avait creusé sa joue pâle, mais il se tenait droit encore, et sa haute taille avait une sorte de théâtrale majesté.

Benoît Haligan exerçait, entre Glénac et le bourg de Bains, la triple profession de passeur, de *reboutoux* (rebouteur, chirurgien) et de sorcier Suivant la renommée, le don de seconde vue existait de père en fils dans sa famille, depuis des siècles. On ne savait trop s'il était bon chrétien, ou serviteur du méchant esprit, mais il inspirait une grande confiance et une crainte plus grande encore.

Il avait été chouan du temps des guerres.

Quand les bonnes gens revenaient de Redon, après la brune, et qu'il leur fallait passer le bac à Port-Corbeau, la peur les prenait une demi-heure à l'avance, et tout le long du chemin, par prudence, ils récitaient leurs meilleures prières.

Mais, à tout prendre, c'était un vrai Breton, qui avait donné de son sang à son roi et à ses maîtres.

En voyant sa porte tomber, brisée, Benoît ne bougea pas et garda ses bras croisés sur sa poitrine.

—La clef ! s'écria Penhoël, en s'élançant vers lui.

—La porte de la maison de votre père a été brisée comme cela une fois, du temps des Bleus, dit le passeur d'un ton de reproche froid ; mais j'étais derrière pour la défendre.

—La clef ! répéta Penhoël haletant d'émotion ; n'entends-tu pas leurs cris d'agonie ? C'est d'être un assassin que de laisser mourir ainsi des chrétiens sans secours !

—J'entends leurs cris, répliqua Benoît, et je prie Dieu de prendre leurs âmes.

De temps en temps, la voix des malheureux arrivait parmi les mille fracas du dehors.

Ils disaient :

—Au secours !

Le maître de Penhoël secouait le vieillard, qui demeurait immobile.

—Je te promets dix écus si tu me donnes la clef, reprit-il d'une voix étouffée ; vingt écus !... trente écus !...

Benoît Haligan hocha la tête avec lenteur.

—Je n'ai ni femme ni enfants, répliqua-t-il : que m'importe votre argent ! Dieu ne veut pas que les étrangers viennent dévorer le pauvre pain de la Bretagne !

René roulait ses yeux avec fureur, et ses doigts crispés menaçaient le cou du vieillard.

—Penhoël, reprit ce dernier d'une voix adoucie, vous pouvez me tuer, vous savez bien que je ne me défendrai pas contre vous ; mais je ne laisserai pas le fils de votre père aller à son malheur ! N'y a-t-il donc pas assez de menaces dans l'air autour de vous, notre mon-

sieur ? De vos fenêtres, là-haut, ne pouvez-vous pas voir le château de votre nom habité par un ennemi mortel ? Vous êtes jeune, voilà vos doigts forts qui s'enfoncent dans les chairs d'un pauvre vieillard ! Brisez ce bras qui vous a servi soixante ans, Penhoël, vous n'empêcherez pas Benoît Haligan de parler.

—Mais, misérable ! s'écria René, tu n'as donc pas d'entrailles ?

—Votre fille était toute pâle ce matin, Penhoël ! Voilà bien longtemps que je l'ai dit pour la première fois : avant de mourir, vous les verrez, toutes trois, glisser, la nuit, sous les saules : trois pauvres petites saintes, notre monsieur ! Blanche, Cyprienne et Diane ! Oh ça fera trois Belles de nuit de plus au bord de l'eau...

—Tu ne veux pas me donner la clef ? cria René menaçant.

—Et qui sait, reprit le passeur avec sa tristesse calme, qui sait si ce n'est pas leur mort qui vient là-bas du côté de la ville ? Ecoutez-moi, Penhoël, ajouta-t-il d'un ton sentencieux et plein d'emphase : Quand la main de Dieu est sur un étranger, prenez garde ! laissez mourir l'étranger ou il vous prendra le salut de votre âme et la vie de votre corps !

Les cris s'entendaient encore, mais à chaque instant plus faibles.

—Une dernière fois, dit René, dont les paroles avaient peine à passer entre ses dents serrées, la clef ! ou gare à toi !

Et comme le passeur n'obéissait point encore, Penhoël le saisit à la gorge et le terrassa.

L'instant d'après il se relevait tenant à la main la clef conquise, et s'élançait précipitamment au dehors.

Benoît Haligan se dressa sur ses pieds à son tour et sortit de la loge.

—Penhoël ! criait-il, mon bon maître ! n'allez pas ! au nom de Dieu ! Nos pères le disaient avant nous. L'étranger qu'on sauve nous prend le salut de notre âme et la vie de notre corps !

René ouvrait le cadenas qui retenait le bac fixé au tronc d'un arbre. Les eaux avaient une violence terrible. Il lui fallut toute son habileté d'homme robuste et jeune pour sauter dans le bateau qu'emportait déjà le courant.

Et cependant, quand il se retourna pour saisir la perche, le vieux Benoît Haligan était debout près de lui.

—J'ai mangé pendant soixante ans le pain de Penhoël, murmurait-il avec une sombre résignation ; que Dieu me garde seulement le salut de mon âme. Je puis bien donner au fils de mon maître la vie de mon pauvre vieux corps !

XVI

DEUX PROPRIÉTAIRES

Il restait une heure de jour environ, quand le jeune M. Robert de Blois et son écuyer Blaise quittèrent l'auberge du *Mouton couronné*. Maître Géraud, chapeau bas et la pipe dans la poche, leur fit la conduite jusqu'à cinquante pas de son établissement.

—Nous règlerons notre petit compte demain, dit Robert.

—Pour ça, répliqua l'aubergiste, demain ou dans un ans... quand vous voudrez !

L'aubergiste fit un beau salut ; et tandis que Robert et Blaise remontaient la grande rue, le brave homme leur criait encore de loin :

—Surtout, gare aux fondrières ! et aux uhlans ! et au *déris !*

Robert et Blaise mirent leurs chevaux au trot et sortirent de la ville.

Quand ils se trouvèrent en pleine campagne, le jour commençait à baisser. Il faisait un temps magnifique, mais le soleil se couchait dans un lit de nuages sombres aux franges empourprées, et de temps en temps de brusques bouffées de vent secouaient les feuilles sèches sur les branches des arbres.

Robert réfléchissait, mais sa méditation était joyeuse, et un triomphant sourire relevait sournoisement les coins de sa lèvre. Blaise ne se sentait pas d'allégresse. Pendant que son compagnon rêvait, il se prélassait sur son gros cheval et prenait des poses dignes du Cirque olympique. Une seule chose le molestait, c'était le silence.

—Ah çà, dit-il enfin d'une voix soumise at caressante, on ne peut donc pas causer, monsieur Robert ?

—Cause, si tu veux.

—A la bonne heure ! Eh ! bien, mon fils, je te dirai que cette fois-ci je suis content... mais là, en grand ! Paris ne vaut pas deux sous : vive la Bretagne !

Robert pensait toujours. Blaise reprit avec un enthousiasme croissant :

—Bonne affaire, saperlotte ! Je n'ai jamais vu entamer une histoire comme ça ! Pendant que tu parlais au vieux Géraud, monsieur Robert, j'avais envie de t'embrasser. Désormais, je n'ai pas d'inquiétude. Tu vas me tourner tous ces campagnards là en deux temps. Ils n'y verront que du feu !

—Ne chantons pas trop tôt victoire, murmura Robert.

—Et de la modestie aussi ! s'écria l'Endormeur attendri. Vrai, c'est encore de l'honneur pour moi que d'être ton domestique ! Nous sommes en veine, c'est clair, et si l'affaire de Penhoël manquait, par impossible, il nous resterait toujours une centaine d'écus ou deux dans la poche !

—Comment cela ? demanda Robert avec distraction.

—Nous sommes propriétaires de deux bons chevaux, répliqua Blaise en riant de tout son cœur, et le père Géraud a poussé la précaution jusqu'à mettre des pistolets dans nos fontes. Tout ça peut se vendre.

—C'est juste, dit Robert, qui ne put s'empêcher de sourire ; tu as, toi aussi, tes talents, mon ami Blaise... mais laissons cela ! nous avons du travail pour notre route, sans compter même les fondrières, les uhlans, *et cætera* Tous ces renseignements que nous a donnés l'excellent père Géraud forment notre catéchisme : n'en perdons pas un seul !

– Diable ! murmura Blaise, et tu comptes sur moi...

Robert lui coupa la parole.

– Pendant qu'on préparait les chevaux, dit Robert en tirant un calepin de sa poche, j'ai fait mes petites provisions. Voyons cela pendant qu'il reste un peu de jour.

Il leva le calepin à la hauteur de ses yeux et se prit à lire :

« Louis de Penhoël (l'aîné), parti depuis quinze ans, colonel au service des Etats Unis d'Amérique... »

—Vois-tu, dit-il en s'interrompant, j'ai noté mes propres paroles tout aussi bien que celles de notre hôte. Oublier ce que disent les autres, c'est malheureux ; mais oublier ce qu'on a dit soi-même, c'est terrible !

Blaise écoutait avec l'attention respectueuse d'un écolier qui se nourrit de la parole de son maître.

—Ce Louis de Penhoël, poursuivit Robert, est évidemment l'aigle de la famille, une manière de héros de roman ! Il y a dix à parier contre un qu'il est mort : ce personnage-là, vois-tu, me semble une véritable trouvaille. Je n'ai point noté ce qui a trait à lui et à la femme du maître de Penhoël. On n'oublie que les détails, et ceci est le fond même de notre affaire !

Il tourna la page de son calepin et reprit, mêlant à sa lecture les observations qu'il s'adressait à lui même :

—« Famille de Pontalès, haine héréditaire... » Cela peut nous servir énormément ! Quand on veux des armes contre Mantaigu, on se fait l'ami de Capulet.

—Qui sont ces gens-là ? demanda l'Endormeur.

—Des Ponhoël et des Pontalès de l'ancien temps, repondit Robert ; maintenant : « L'oncle en sabots... » Quelque fossile ! C'est peu intéressant ! « Monsieur et madame de Penhoël... » Connus ! « La petite Blanche, leur fille (l'Ange)... » On ne sait pas... une enfant fade et blonde... enfin, nous verrons ! « Les deux filles de l'oncle en sabots et leur frère Vincent, le sauvage... le fils adoptif, Roger de Launoy. » Je n'aime pas tout ce petit monde-là ! ce sera gênant... et puis ça fera bien des bouches inutiles !

—Tu plaisantes ! interrompit Blaise, est ce que nous garderons tout cela ?

L'imagination de l'Endormeur avait travaillé, il se croyait sincèrement et du fond de l'âme l'un des maîtres de Penhoël.

—Le fait est, dit Robert, que ça reviendrait ruineux ! Sans ces quatre jeunes gens, le manoir semblait faire tout exprès pour nous. Mais, pendant que j'y pense, il me manque un nom ici. Le père Géraud me reparlera peut-être de ce brave camarade qui lui a sauvé la vie dans la rade de Brest.

—Et à qui j'ai servi de garçon de noce, dit Blaise.

—Précisément ! Je ne me souvenais pas du tout.

L'Endormeur se gratta le front et fit semblant de chercher.

—Est-ce que c'est bien important ? demanda t-il.

—Très important !

—Eh ! bien, mon bonhomme, s'écria Blaise en se frottant les mains, ça me fait plaisir ! En ce cas là, je vais sauver la patrie, car

je m'en souviens, moi ! Notre nouveau marié s'appelle Gautier.

Robert écrivit ce nom sur son calepin, qu'il remit ensuite dans sa poche.

La nuit tombait rapidement, et à mesure que l'obscurité venait, les grands nuages noirs où s'était couché le soleil montaient lentement à l'horizon. Ils couvraient déjà le tiers du ciel du côté de l'occident, tandis qu'à l'orient et au nord les étoiles commençaient à briller.

Les rafales devenaient de plus en plus rares, et, bien qu'on fût à la fin de l'automne, l'atmosphère lourde semblait chargée d'électricité.

La route, qui avait suivi jusqu'alors les sommets d'une petite chaîne de collines, s'enfonçait au loin dans une vallée sombre et boisée. Nos deux voyageurs descendirent la côte au trot de leurs chevaux. Ils gardaient maintenant tous deux le silence et se perdaient à plaisir dans des rêves charmants.

Après bien des traverses, la fortune leur souriait enfin. Adieu les jours de misère ! Plus jamais d'inquiétude pour le pain du lendemain. Ils allaient devenir des gens paisibles et honorés, des propriétaires !

Chacun d'eux, suivant sa nature, bâtissait ses châteaux, Blaise hésitait franchement entre la bonne vie de campagne et les plaisirs de la ville Robert songeait à utiliser son influence, il faisait manœuvrer ses capitaux. D'après le succès de ses spéculations habilement combinées, la popularité ne pouvait lui faire défaut, et pour qu'on lui refusât la députation, il eût fallu supposer une ingratitude qui certes n'est point dans les mœurs bretonnes...

Une fois député, avec de l'adresse et de la prudence, on a devant soi une vaste carrière. Robert n'était point gêné par ces convictions politiques qui sont un embarras et un obstacle C'était un homme sans préjugés En conscience, l'avenir lui appartenait, et il ne savait point assigner lui-même la limite où s'arrêterait son essor

Ils songeaient ainsi. Leur route se poursuivait sans ennui et sans fatigue. Ils ne s'apercevaient même pas que tout autour d'eux avait changé d'aspect.

Le chemin étroit et fangeux courait maintenant tout au fond de la vallée ; la nuit était noire ; les grands nuages s'étaient élargis comme un voile sombre sur toute l'étendue du ciel. Des deux côtés de la route encaissée, deux taillis épais arrêtaient le regard.

—Ce qui est affligeant, dit Blaise, répondant à ses propres pensées et avec un gros soupir, ce sont ces coquins d'impôts !

—J'y songeais, répliqua Robert ; cinq mille francs pour nos pauvres quarante mille livres de rente !

—C'est absurde !

—Les gouvernements ne comprendront jamais que leurs appuis naturels sont les propriétaires du sol

—Cela nous écrase !

—Cela nous ruine ! Avec les réparations et les nonvaleurs, c'est à peine si nous toucherons une trentaine de mille francs tous les ans !

Robert prononçait ces paroles avec une conviction triste et profonde. Avant que Blaise lui eût donné la réplique, une voix éclatante et gaillardement timbrée s'éleva dans la nuit :

—Halte-là ! dit-elle.

Puis elle ajouta d'un accent impérieux, en s'adressant à des personnages invisibles :

—Vous autres, attention, s'il vous plait !

A ce commandement, il se fit un bruit soudain dans le taillis, parmi les feuilles sèches. Robert et Blaise, brusquement éveillés de leur songe, regardèrent autour d'eux avec effroi.

A travers les ténèbres épaisses ils aperçurent un homme debout au milieu de la route. A droite et à gauche, d'autres hommes stationnaient immobiles. Et le bruit de feuilles sèches continuait dans le taillis.

Robert et Blaise n'essayèrent même pas de se le dissimuler : la menace du père Géraud s'accomplissait. Ils étaient cernés de tous côtés par les terribles uhlans.

XVII

LES OURCES DE BIBANDIER

Le réveil de nos deux voyageurs fut d'autant plus rude que leur rêve avait été plus séduisant. Ce coup tombait sur eux à l'improviste. Néanmoins, ils n'en furent point trop abattus. Malgré le nombre imposant des bandits, Blaise eut même une velléité de résistance.

—Si nous essayions les pistolets du père Géraud ? murmura-t-il.

Le chef des brigands l'entendit, car il s'écria précipitamment :

—Martin ! Michel ! Pierre ! Jean ! et tous les autres ! ne bougez pas. Mais si ce monsieur-là fait mine d'armer son pistolet, fusillez-le-moi comme un lièvre !

Personne ne répondit. Seulement le bruit des feuilles sèches augmenta dans le taillis.

—C'est bien, mes fils, reprit le chef ; pas un mot ! c'est la consigne ! Quand on parle, les voix se reconnaissent, et il en revient toujours quelque chose à la cour d'assises.

Tandis que le chef bavard des bandits taciturnes faisait à ses subordonnés cette leçon de morale, Robert avançait la tête par-dessus le cou de sa monture et tâchait d'apercevoir ses traits ; mais la nuit était trop profonde.

Le uhlan reprit en s'adressant aux deux voyageurs :

—Ah ! ah ! mes pauvres messieurs ! vous n'avez que quarante mille livres de rente et le gouvernement n'a pas honte de vous demander des impôts ? savez-vous bien que c'est épouvantable !

Il s'interrompit pour crier à sa troupe, toujours immobile :

—Vous autres, ne bougez pas !...

Robert tendait l'oreille et regardait de tous ses yeux. Il eût payé dix louis un rayon de lune, sur son aisance future.

—Allons, mes bons amis, poursuivit le bandit, je ne serai pas si méchant que le gouvernement, moi. Je ne vous demande rien, sinon ce que vous avez dans vos poches.

Il arma le fusil qu'il tenait à la main et ajouta :

—Vous autres mes enfants, ne bougez pas, mais tenez-vous prêts à faire feu.

Ses soldats, modèles de discipline militaire, ne firent pas un mouvement.

Robert et Blaise ne répondaient point.

—Eh ! bien, s'écria le uhlan d'une voix terrifiante : pour avoir votre bourse, faudra-t-il prendre votre vie ?

Un bruyant et franc éclat de rire accueillit cette sanglante menace. Blaise ne comprenait point. Quand aux brigands subalternes, ils gardaient imperturbablement leur immobilité grave

—Ah ! Bibandier ! mon pauvre Bibandier ! s'écria enfin Robert, comme tu es volé !

—Bibandier ! répéta Blaise stupéfait Pas possible !

Le général en chef des brigands avait tressailli à ce nom

—Il me semble que je connais cette voix-là, grommela-t-il. Ah ! satané pays, on y trouve jusqu'à des amis !

Plus il parlait, plus Robert riait de tout son cœur. Le brigand posa son fusil par terre et tira un briquet de sa poche.

Ah ça ! mon brave, reprit Robert, dis un peu à tes hommes que nous sommes des camarades.

—Vous autre, ne bougez pas ! commanda Bibandier, qui alluma une petite lanterne de poche.

Il en éclaira successivement le visage des deux voyageurs.

—L'Endormeur ! s'écria-t-il, et ce diable d'Américain ! Ah çà ! vous croyez peut être que je suis content de vous voir ?

—Une poignée de main, mon bonhomme, dit Robert.

—Quand je pense que je les suivais depuis dix minutes, grommela Bibandier, et que je les entendais parler de leur rente !

—Et de ces coquines d'impositions, dit Blaise, que la gaieté de Robert gagnait enfin.

—Ah çà ! s'écria Bibandier, vous jouez donc la comédie pour vous tout seuls ?

—Il y a une chose certaine, mon brave, répliqua Robert, c'est que nous ne parlions pas à ton intention. Nous te croyions à Brest.

—J'en viens.

—Eclaire-toi donc un peu que nous te regardions.

Bibandier retourna complaisamment l'œil rond de sa petite lanterne, et les deux voyageurs virent son visage, qui exprimait en ce moment le désappointement le plus douloureux.

C'était un homme de trente-cinq à quarante ans, maigre et long comme une gaule. D'énormes favoris, taillés à la Cartouche, essayaient en vain de lui donner une physionomie féroce Il avait eu beau mêler sa barbe et ses cheveux d'une façon sauvage, c'était évidemment un brigand assez débonnaire.

—Mon pauvre Bibandier, dit Robert, comme te voilà triste ! Il

me semble pourtant que quand on a la clef des champs et une troupe superbe...

Bibandier poussa un gros soupir.

—Je mange du pain noir et je bois de l'eau, répliqua-t-il d'un accent plaintif ; depuis un mois que je suis dans ces affreuses landes, je n'ai pas vu une seule pièce d'argent blanc... je regrette le bagne !

—Que dis-tu là ?

—Ah ! Paris ! Paris ! s'écria Bibandier avec attendrissement, une heure de faction dans n'importe quelle rue, après minuit sonné, vous donne de quoi passer joyeusement la quinzaine. C'est pour retourner à Paris que je travaille... et si vous saviez comme je me donne du mal ! Ce soir, en vous voyant arriver, je me disais : Au moins, ceux-là ne sont pas de ces rustres du bourg de Bains, du bourg de Glénac et du bourg de Saint-Vincent, portant de lourds bâtons pour défendre la demi-douzaine de gros sous qu'ils ont dans leurs poches. Quand je vous ai entendus parler de vos rentes, mon cœur a battu ; j'ai revu Paris, mon garni de la Chapelle ! J'ai senti l'odeur de la cuisine bourgeoise où nous dînions ensemble quand les eaux étaient basses Mais non ! la déveine est la déveine ! et je commence à croire que je mourrai de faim dans mon trou !

—Y a-t-il encore de l'eau-de-vie dans la gourde ? demanda Robert.

—Le père Géraud l'a remplie, répondit Blaise.

—Alors descends. Il est de bonne heure, et on peut fumer une pipe avec un ancien.

Nos deux voyageurs mirent pied à terre et attachèrent leurs montures aux branches des taillis. Les feuilles sèches cependant ne remuaient plus. L'armée de Bibandier gardait son immobilité modèle et semblait attendre un ordre du chef pour rompre les rangs.

Un grand chien, maigre comme son maître, était sorti du bois et tournait autour des chevaux, la queue basse et d'un air affamé.

—Ah çà ! mon brave, dit Robert, en présentant la gourde à Bibandier, je ne te comprends pas ! il n'y a pas un pays au monde où une douzaine de bons garçons ne puissent se tirer d'affaire. Que diable fais-tu donc de tous ces grands gaillards ?

Le pauvre bandit but une énorme lampée d'eau-de-vie. Cela parut lui rendre un peu de cœur et il reprit en essayant de sourire :

—Cela fait donc de l'effet tout de même ?

Robert et Blaise regardèrent les silencieux brigands.

—Un effet superbe ! répondit Blaise.

—Avec ça, ajouta Robert, on aurait de quoi arrêter une caravane !

Le sourire de Bibandier se changea en un bon gros sourire.

—Oh ! oh ! oh ! fit-il, je ne suis pourtant pas en train de folâtrer ! Ne bougez pas, vous autres ! Ah ! dame, c'est bien obéissant... et puis ça ne coûte pas cher de nourriture.

Il remit la gourde dans sa bouche, puis il ajouta en secouant la tête :

—Martin, Michel, Jean, Bonaventure et les autres sont des manches à balai dévoués que j'habille comme je peux.

—Bah ! firent en même temps Blaise et Robert, nous les avons entendus remuer dans le taillis.

—Ici, Médor ! cria Bibandier

Le chien maigre s'approcha en rampant.

—C'est Médor qui est chargé de ce rôle, reprit le malheureux brigand : il fouille les feuilles sèches avec ses pattes, et il est dressé à se démener comme un diable quand je crie : Attention ! vous autres !

Robert prit la lanterne et alla reconnaître les bandits subalternes, qui étaient en effet des piquets de bois plantés le long de la route et affublés de guenilles.

—Et ne pas gagner sa vie avec une imagination comme cela ! murmura Blaise : il y a des gens qui n'ont pas de chance !

—Eh ! bien, dit Robert, j'aurais cru que le pays était bon pour ce genre de commerce... on m'a tant parlé des uhlans.

—C'est moi qui suis les uhlans, répondit Bibandier ; moi et Médor... c'est-à-dire, il y en a bien d'autres, là-bas, au delà des marais de Glénac, mais ce sont des poules mouillées qui ne savent rien de rien ! J'ai voulu m'enrôler parmi eux, pas moyen ! et maintenant ils me cherchent partout pour m'étrangler, sous prétexte que je leur fais une mauvaise réputation. Je ne tue personne pourtant, car mon fusil lui-même n'est qu'une trique de châtaignier.

XVIII

CINQ MINUTES DE CAUSERIE A [illegible] UN ANCIEN

—Bourre ta pipe, mon pauvre Bibandier, dit Robert et asseyons-nous un petit instant.

—Attendez, répliqua le chef des uhlans, l'herbe est mouillée et je vais vous prêter mes hommes pour vous asseoir.

Il arrangea en effet les haillons de ses prétendus soldats sur le talus, déposa son prétendu fusil contre un arbre, et prit place à côté de nos deux voyageurs.

D'après les choses qui se disaient dans cette réunion, il eût été facile de comprendre que Blaise et même le jeune M. Robert de Blois avaient mené récemment à Paris une vie peu exemplaire. On se rappela en commun d'assez bons tours. Nos deux voyageurs et Bibandier faisaient un trio d'excellents compagnons. La gourde se vidait rondement. Bibandier ne tarissait pas sur les traverses qu'il avait éprouvées depuis son évasion du bagne de Brest.

—Vous voyez bien pourtant que je fais de mon mieux, disait-il avec mélancolie ; je ne demande qu'à travailler honnêtement ; mais je crois que je serai forcé un beau jour, pour éviter la famine, de manger mon pauvre ami Médor.

—Triste rôti ! fit observer Blaise.

Médor hurla plaintivement.

—Avec mes hommes et mon industrie, reprit l'infortuné bandit, je ne gagne pas cinq sous par jour. Médor m'apporte parfois une

poule étique que je mets au pot. Ce sont les jours de fête. Nous mangeons en famille. Le reste du temps il faut jeûner.

—Où demeures-tu ? demanda Robert.

—Pour ça, je ne suis pas trop mal logé. Il y aura bien où nous mettre tous trois, si vous voulez vous associer à mon commerce. J'ai un vieux moulin à vent pour moi tout seul, et l'on y est très bien, excepté les jours de pluie.

—La toiture est trouée ?

—Non pas, il n'y a plus de toiture. Mais parlez-moi donc un peu de vous, mes anciens ! Que venez-vous tramer par ici ?

Robert se leva au lieu de répondre, et secoua les cendres de sa pipe.

—Il me semble que je sens des gouttes de pluie, dit-il.

—Ce ne sera rien, mon fils. Tu ne veux donc pas me dire... ? ce

—J'espère bien que nous nous reverrons ! Mais, du diable si n'est pas un orage ! Allons, Blaise, en route !

—En route pour quel pays ? demanda encore Bibandier ; voulez-vous m'emmener ?

Robert se mit lentement en selle.

—Nous voulons faire mieux, répliqua-t-il ; quant à moi, je ne peux pas digérer l'idée de te laisser dans la misère. Il nous reste sept francs cinquante...

—Et tu vas partager ? s'écria Bibandier attendri.

—Je te laisse tout !

Bibandier n'eut que la force de tendre la main, tant il restait abasourdi devant cet excès de magnanimité.

—Mais... voulut dire Blaise.

—Tais-toi ! répliqua Robert : il entrait dans son plan d'être dévalisé.

—Voilà un ami ! s'écriait cependant le famélique uhlan avec componction ; y avait-il longtemps que je n'avais palpé de ces pièces blanches ! Américain ! tu es un vrai ! donne-moi ton adresse et j'irai te voir au bout du monde !

Robert allongea un coup de houssine au cheval de Blaise, et ils partirent tous deux au grand trot.

Bibandier fit un paquet de ses camarades et les emporta sous son bras. Grâce aux largesses de Robert, il avait de quoi nourrir toute sa troupe pendant une semaine.

—Voilà pourtant ce qu'on peut devenir, disait le jeune M. de Blois à son domestique, quand on a pas de tenue ! Ce garçon-là aurait pu faire queque chose, mais quelle manière ! Si nous gagnons la partie, je lui donnerai de quoi retourner à Paris... à moins qu'il n'y ait à faire quelque besogne désagréable, auquel cas je lui promets la préférence.

Blaise était occupé à relever le collet de sa blouse pour se défendre contre le vent qui lui envoyait de larges gouttes de pluie au visage.

—Ça s'annonce drôlement bien ! grommela-t-il ; nous allons en voir de rudes.

La tempête avait, en effet, éclaté avec une violence soudaine. A

peine étaient-ils à trois ou quatre cents pas de l'endroit où ils avaient fait halte, que déjà leurs habits ruisselaient de pluie. Le vent grondait furieusement dans l'obscurité profonde, et leur montrait la route fangeuse qui s'allongeait à perte de vue.

Blaise grelottait et se plaignait. Robert, au contraire, gardait son imperturbable bonne humeur.

—Bravo ! disait il ; j'aurais commandé cet orage qu'il ne serait pas tombé plus à propos. Au moins arriverons-nous à Penhoël dans un état convenable.

Une demi-heure se passa. La tempête semblait redoubler de rage. Tout à coup les deux chevaux s'arrêtèrent en même temps. Robert voulut pousser le sien, mais l'animal ne bougea pas.

—Il y a de l'eau là, devant nous, dit l'Endormeur.

Un éclair se chargea de confirmer son assertion. Durant le quart d'une seconde, ils virent le cours tranquille de l'Oust, la double colline et la silhouette du manoir de Penhoël.

—Nous somme au bout de nos peines ! dit Robert. Ah çà ! voici un ruisseau qu'on sauterait à pieds joints. Cette fameuse innondation dont on nous parlait tant, ressemble un peu aux terribles uhlans, résumés dans la personne de notre ami Bibandier.

—C'est le pays des bâtons flottants, repartit Blaise, ranimé à l'espoir prochain d'un bon gîte ; si nous appelions le passeur ?

—Au bac ! au bac ! cria Robert.

Personne ne répondit sur l'autre rive. Ils répétèrent leur cri, et pendant deux ou trois minutes, ils s'enrouèrent à l'unisson.

—En définitive, dit Robert, que rien ne pouvait entamer, il ne serait peut-être pas mauvais de passer ce ruisseau à la nage. Les uhlans, la tempête, et, pour finir, un bain... avec cela on peut se présenter !

Blaise criait :

—Au bac ! holà, le passeur ! au bac !

Ils avaient mis pied à terre tous les deux. Depuis quelques minutes, ils entendaient derrière les collines le son rauque d'une trompe et des clameurs lointaines dont ils ne saisissaient point le sens.

Blaise était vaguement effrayé.

—Ecoute ! murmura-t-il : la trompe se rapproche.

—C'est un homme à cheval, répliqua Robert.

—Que diable signifie tout cela ?

En ce moment le messager passa au grand galop sur l'autre rive, en jetant son cri :

L'eau !... l'eau ! l'eau !...

Blaise eut un frisson.

—Rebroussons chemin, prononça-t-il d'une voix déjà effrayée.

Robert haussa les épaules.

—Quand le ruisseau croîtra d'un pied, dit il, nous en aurions jusqu'au genou. La belle affaire !

Un fracas sourd se faisait derrière les collines. Bientôt un masse blanche et phosphorescente se précipita dans la gorge avec un mugissement.

Les deux chevaux se dressèrent sur leurs jarrets et reniflèrent bruyamment ; puis ils firent en même temps un bon en arrière et s'enfuirent au grand galop.

—Nous sommes perdus ! balbutia Blaise, qui essaya de s'enfuir à son tour.

Mais il sentit un froid subit à ses pieds, puis tout le long de son corps : il perdit plante.

Il y avait six pieds d'eau à l'endroit où Robert et lui étaient debout naguère, et l'inondation furieuse les entraînait avec une violence inouïe.

Ils ne voyaient rien dans les ténèbres profondes, sinon cette phosphorescence faible qui est à la surface de l'eau bouillonnante.

Ils criaient au secours de toutes leurs forces, mais il leur semblait que ces cris impuissants devaient se perdre parmis les mille bruits qui les entouraient.

Ils luttaient, mais sans espoir. C'était l'heure de la mort.

XIX

LE DÉRIS

Le bac où René de Penhoël venait de monter en compagnie de Benoît Haligan, le sorcier, était un lourd et grossier chaland qui avait fait un long service, et dont les ais mal joints donnaient passage à l'eau. Le courant l'entraînait rapidement dans la direction des marais de Glénac. La perche de Renée, trop courte, touchait à peine le fond du lit de l'Oust. Le chaland tournait sur lui-même et allait à la grâce de Dieu Benoît Haligan se tenait debout et immobile au centre du bateau, comme s'il lui eût suffi, pour l'acquit de de sa conscience, de partager le danger de son maître.

Depuis que René de Penhoël se trouvait au milieu de l'inondation, le travail désespéré auquel il se livrait et les mille bruits qui l'entouraient l'empêchaient de reconnaître la direction des cris de détresse. Il les entendait bien encore, mais faiblement, et ces cris, loin de se rapprocher, semblaient s'éloigner sans cesse.

Le maître de Penhoël faisait des efforts incroyables pour arrêter ou changer la marche du boteau, mais il était toujours dans le lit de l'Oust et le fond lui manquait.

Le premier éclair qui ouvrit les nuages lui montrait Penhoël et la double colline déjà dans le lointain. Autour de lui l'inondation étendait une vaste nappe d'eau. Il cessa de percher et prêta l'oreille. Les cris de détresse ne parvenaient plus jusqu'à lui.

Alors il jeta la perche au fond du chaland et s'assit, découragé, sur le bord. La sueur innondait son front ; ses pensées se mêlaient, confuses, et il n'avait plus de force.

—Notre monsieur, dit auprès de lui la voix tranquille du passeur de Port-Corbeau, nous allons comme ça tout droit au tournant de la *Femme Blanche*.

Penhoël releva la tête et sentit comme un superstitieux mouve

ment de frayeur, en voyant auprès de lui la haute et sombre statue de Benoît Haligan. Il ne croyait point aux sorciers, mais on n'est pas pour rien fils des campagnes bretonnes. Une heure vient où l'homme fait se rappelle les terribles histoires qui bercèrent son enfance. La fibre du merveilleux, cette mystérieuse corde tendue au fond du cœur de tout Breton et qui ne s'agite qu'à la pensée des choses de l'autre monde, peut rester muette bien longtemps et vibrer tout à coup dans la conscience étonnée.

Penhoël avait un voile sur la vue, au travers duquel il pensait apercevoir l'énorme fantôme de la *Femme-Blanche*, planant au-dessus du gouffre avide.

—Les pauvres malheureux y sont arrivés peut-être avant nous ! murmura-t-il en frissonnant.

—Non, répondit le passeur.

Sa voix, que la vieillesse brisait d'ordinaire, semblait ferme et en ce moment solennel. Un sentiment, dont Penhoël n'aurait point su se rendre compte, l'empêchait d'implorer l'aide de son lugubre compagnon.

—Savez-vous donc où ils sont ? demanda-t-il enfin pourtant.

—Oui, répliqua Benoît.

—Eh ! bien, pourquoi ne prenez-vous pas la perche ?

—Parce que vous ne l'avez pas ordonné.

—Qu'est-il besoin ?

Le passeur l'interrompit.

—Penhoël, dit-il d'un ton triste, je n'ai pas beaucoup de jours à vivre désormais ; mon corps est à vous, mais je veux garder mon âme. Je vous ai donné un bon conseil, c'est tout ce qu'un serviteur peut faire. Voulez-vous encore sauver les étrangers, au risque de votre vie sur cette ter... et de votre salut dans l'autre monde ?

—Je le veux, prononça Penhoël à voix basse.

—Eh ! bien, donnez-moi vos ordres tout haut, afin que Dieu et le démon les entendent. Je sais bien que je ne sauverai pas mon corps : ces gens me tueront : c'est la loi mystérieuse. Mais la Vierge aura pitié de ma pauvre âme !

—Et moi ? murmura involontairement Penhoël.

—Vous ? avant de vous tuer, ils vous damneront !

Il y eut un silence dans le bateau qui fuyait toujours, emporté par l'eau bouillonnante. René de Penhoël eut honte de lui-même.

—Folie que tout cela ! s'écria-t-il ; prends la perche et travaille.

—Vous m'ordonnez de les sauver ? dit le vieux Benoît, d'une voix lente et emphatique.

—Je te l'ordonne !

—Une fois...

—Oui !

—Deux fois...

—Oui !

—Trois fois...

Penhoël frappa de son pied les planches vermoulues du chaland.

—Cent fois ! s'écria-t-il ; c'est en laissant mourir des chrétiens sans secours qu'on livre son âme à Satan : marche !

Le passeur prit dans un coin du bac la pelle à épuiser l'eau et s'en servit comme d'une rame pour quitter enfin le lit de la rivière, où sa perche n'aurait point trouvé le fond. La lourde barque céda lentement à l'effort, tourna une dernière fois sur elle-même et entra dans des eaux plus tranquilles.

Haligan saisit alors la perche et trouva aisément le fond. Le chaland nageait au-dessus de ces grandes prairies que nous avons vues naguère couvertes de troupeaux.

—Prends garde de faire fausse route, dit Penhoël : nous devons être bien loin !

—Nous sommes en face du bourg de Glénac, répliqua le passeur, juste à moitié chemin du Port-Corbeau et de la *Femme-Blanche*. Si je peux tomber sur un contre courant, nous ne mettrons pas plus de temps à monter que nous n'en avons mis à descendre.

Tout en parlant il perchait avec zèle. La nuit était si profonde qu'on n'apercevait absolument rien autour du bateau, et pourtant nulle hésitation ne se trahissait dans la manœuvre de Benoît le sorcier. Il allait, suivant dans les ténèbre une route directe et invisible. Nul autre que lui n'aurait pu reconnaître les indices vagues et mystérieux qui lui servaient de boussole. Penhoël, debout au milieu du bateau, tremblait de froid et dévorait son impatience.

—Depuis le temps que nous marchons, murmura-t-il, nous devrions entendre leurs cris.

—Ça ne va pas tarder, répliqua le passeur ; je sais où je vais comme s'il faisait grand soleil, et je sais où ils sont comme si je les voyais : Ecoutez !

Penhoël tendit l'oreille avec avidité, mais il ne saisit d'autre bruit que le lourd fracas de l'orage.

—Il y a trois chose possibles, reprit le passeur : ils sont entraînés vers le tournant ; ils ont gagné l'autre rive à la nage ; ou bien ils sont accrochés aux grands saules qui bordent la prairie sur la route de Redon. S'ils sont dans les saules, nous allons les entendre tout à l'heure. Ecoutez encore !

Cette fois, un cri faible et perceptible à peine arriva jusqu'aux oreilles de Penhoël.

—En avant ! s'écria-t-il, éveillé tout à coup par cette voix de la détresse.

Ses mains tâtaient le fond du chaland pour chercher une seconde perche.

—Vous pouvez bien patienter quelques minutes, murmura le vieillard, car vous aurez toute votre vie pour regretter notre besogne de cette nuit !

—En avant ! en avant !

Le passeur n'en travaillait ni moins, ni davantage. Il allait, tantôt à droite, tantôt à gauche, se couchant sur sa perche flexible et louvoyant avec une adresse incroyable au milieu des mille courants courants qui se croisent sur l'étendue des marais. Le vent portait. On entendait maintenant, distincts et fatigués, les cris des malheureux en souffrance. Penhoël se faisait un porte-voix de ses deux mains pour leur répondre.

Deux ou trois minutes encore et le chaland touchait les branches baignées des saules.

Robert et Blaise étaient dans l'eau jusqu'aux aisselles. Ils s'accrochaient des deux mains aux troncs chancelants des deux plus grands saules, et sentaient le niveau de l'inondation monter lentement le long de leurs poitrines.

XX

UNE FAMEUSE CONVERSATION

Quand la voix de René de Penhoël arriva jusqu'à eux pour la première fois, leur agonie durait depuis bien longtemps. Leurs bras tendus faiblissaient, et ils sentaient venir avec désespoir le moment prochain où il leur faudrait lâcher prise.

—As-tu entendu? demanda Robert, qui n'osait point croire au témoignage de ses oreilles.

—Oui, répondit Blaise, mais vont-ils nous trouver?

Ils prirent haleine et poussèrent ensemble un appel retentissant. Cet appel eut comme un écho, faible encore, mais distinct.

—Ils viennent! dit Robert avec un élan de joie; si Dieu nous sauve, Blaise, il faudra faire pénitence et vivre en chrétiens!

—Pour ma part, je le promets, dit Blaise, du fond du cœur.

—Et moi, je le jure!

La voix du sauveur invisible se rapprochait.

—Holà! disait-elle; courage! tenez-vous ferme!

—Au secours! répliquèrent à l'unisson Robert et Blaise.

Ils commençaient à entendre le bruit de la perche frappant contre les bords du chaland.

—Oh! oui, reprit Robert, je veux changer de vie! plus de mensonges!

—Plus de mauvais coups! dit l'Endormeur repentant et pénétré.

Une vie honnête!

—Qu'importe la pauvreté, quand on a une bonne conscience?

L'eau montait toujours et passait par-dessus leurs épaules. Ils parlaient bien sincèrement.

Quelques secondes s'écoulèrent. Robert distingua le premier dans l'ombre la forme noire du chaland. Cette bienheureuse vision porta une notable atteinte à son esprit de pénitence.

—Attention, murmura-t-il; tout est peut-être pour le mieux... et nous allons arriver à Penhoël par la bonne porte.

—Est-ce que tu penses encore à ça? dit Blaise, qui gardait son accent contrit.

—Regarde! reprit Robert.

L'Endormeur aperçut le chaland à son tour.

—Ah diable! fit il, c'est différent!

Benoît Haligan poussa le bateau jusqu'au saule où se retenaient nos deux voyageurs, puis il planta sa perche à l'arrière et se tint le plus loin possible des étrangers. Le maître de Penhoël opéra tout seul le sauvetage.

Robert et Blaise cependant ne voyaient point leur sauveur et le prenaient pour quelque fermier du pays. Robert, en touchant du pied le bateau, avait repris son rôle avec un sang-froid héroïque.

—Que Dieu vous récompense, mon brave ami ! dit-il en s'asseyant, épuisé, sur l'un des bancs. Vous avez sauvé la vie à un homme qui, ce matin encore, aurait pu vous récompenser royalement et faire de vous le métayer le plus riche de la contrée ; mais à l'heure qu'il est me voilà plus pauvre qu'un mendiant.

—Mon malheureux maître ! soupira Blaise en domestique fidèle et dévoué.

—Ne murmurons point, reprit Robert, le ciel pouvait aussi nous prendre nos vies.

—Vous avez perdu quelque chose ? demanda le maître de Penhoël, tandis que Benoît Haligan se penchait en silence dans la direction du Port-Corbeau.

—J'ai perdu de bien grosses sommes, mon brave ami, répondit Robert tristement ; et pour les remplacer il me faudra attendre longtemps, car mon pays est au delà de l'Océan. Mais, pour ce qui vous regarde, j'espère que vous ne perdrez pas tout, et que M. le vicomte de Penhoël me viendra en aide pour payer cette dette sacrée.

—Vous connaissez le vicomte de Penhoël ? demanda René avec étonnement.

Benoît Haligan se prit à écouter de toutes ses oreilles. Un faux pas pouvait perdre à tout jamais le jeune M. Robert de Blois et son écuyer fidèle. Mais sa bonne étoile le servit.

—Je suis étranger, répliqua-t-il, et je n'ai jamais vu le vicomte de Penhoël. Mais je venais dans cette partie de la Bretagne pour une affaire qui le regarde, ainsi que sa famille ; j'avais lieu de penser qu'il serait mon obligé. Dessormais les rôles son intervertis, et je vais être contraint d'implorer son hospitalité, qui est ma seule ressource.

Une foule de question se pressait sur les lèvres de René, mais il les contint pour répondre seulement :

—L'hospitalité de Penhoël ne manque à personne, monsieur ; nous allons vous conduire au manoir.

Le chaland touchait à l'arrivoir du Port-Corbeau. René de Penhoël aida successivement les deux voyageurs à débarquer.

—Prenez mon bras, dit-il à Robert : la côte est rude ; Benoît soutiens l'autre étranger.

—Pas pour tout l'or de la terre ! répondit le passeur, qui s'éloigna de Blaise comme on eût fait d'un homme de la peste.

Il gagna sa loge située à une centaine de pas de là et décrocha la petite lanterne suspendue au-dessus de la porte ; puis il revint vers Penhoël et ses deux hôtes qui montaient lentement la colline. Il porta la lumière de sa lanterne sur le visage de Robert, puis sur celui de Blaise, et les examina quelques secondes en silence.

—Penhoël ! Penhoël ! dit-il ensuite de sa voix creuse et pleine d'emphase, vous l'avez voulu ! que Dieu vous pardonne !

Une de ses mains touchait l'épaule du maître, l'autre désignait Robert de Blois.

—C'est lui ! ajouta-t-il plus bas. La ruine et le crime sont là ! Je suis bien vieux, mais je verrai trois Belles de nuit de plus sous mes saules avant de mourir. Trois nobles filles ! Penhoël ! Penhoël ! le malheur est sur votre maison ! prenez garde !

Robert n'avait pu s'empêcher de tressaillir en apprenant ainsi à l'improviste le nom de son sauveur. René, que la surprise avait tenu d'abord immobile, se tourna vers le passeur avec colère ; mais celui-ci se dirigeait à grands pas vers sa loge.

Et tout en marchant il grommelait :

—Le malheur est sur lui ! et le malheur est sur moi ! Mais moi, la sainte vierge aura pitié de mon âme !

Il rentra dans sa cabane et replaça tant bien que mal la porte sur ses gonds. Quand Penhoël et ses hôtes passèrent devant le seuil, la loge était solidement barricadée.

XXI

UN HOTE CHARMANT

Il y avait une demi-heure environ que Robert de Blois et son domestique Blaise avaient franchi le seuil du manoir de Penhoël. La famille et ses hôtes étaient rassemblés dans la salle à manger autour d'une grande table de bois de chêne, dont la nappe couvrait à peine une moitié. On était en train de souper sur le haut bout de cette table L'autre extrémité demeurait nue et déserte.

Sur la nappe d'une blancheur éclatante, il y avait abondance de mets. Aux quatre coins, de haute et belles cruches de faïence brune, pleines de cidre nouveau, avaient encore leur couronne de mousse. Le *benedicite* avait été prononcé par madame ; les assiettes étaient pleines ; on mangeait d'excellent appétit.

Robert et Blaise s'asseyait à la droite du maître de Penhoël ; il avait à sa gauche madame, qui, dans les jours froids de l'hiver abandonnait volontiers son poste d'honneur au centre de la table, et se rapprochait de la cheminée. Derrière Robert, se tenait Blaise, à qui l'on avait donné, comme à son maître, un habillement sec.

L'Endormeur faisait son apprentissage de valet de chambre. Il y allait de bon cœur, et se trouvait assurément mieux là qu'entre les branches de son saule. Néanmoins son œil comptait avec mélancolie les excellents morceaux dévorés par Robert.

Il se demandait peut-être si c'était un présage, et si, en toutes choses, lui, Blaise, à cause de la position qu'il avait acceptée, ne serait point contraint à vivre sur les restes de Robert.

Celui-ci, tout en mangeant d'un merveilleux appétit, employait son temps le mieux qu'il pouvait. Grâce aux renseignements du père Géraud, il avait mis un nom, dès le premier coup d'œil, sur chacune des figures inconnues. La description de l'aubergiste, exacte

et complète, lui était un garant de l'exactitude des autres détails, puisés à la même source.

Et pourtant, si l'on passait des personnes à l'ensemble de l'intérieur campagnard, les notes fournies par maître Géraud semblaient tourner un peu à l'exagération. Robert, qui travaillait de l'œil presque autant que de la mâchoire, cherchait en vain autour de lui ces symptômes annoncés de drame latent et intime, qui lui eussent donné tant de facilité pour pêcher en eau trouble.

Toutes les figures lui semblaient d'un calme désespérant. Il ne voyait là qu'une jeune mère, heureuse entre son mari et son enfant. Le reste de l'assemblée, l'oncle Jean, ses filles, Vincent et Roger complétaient pour lui une de ces belles et bonnes familles, dont la félicité uniforme, et légèrement ennuyeuse, ferait l'effroi de nobre de gens malheureux dans nos villes.

Le lecteur, resté sous l'impression de la scène du salon de Penhoël, aurait lui même éprouvé, pour un peu, la surprise de Robert. L'aspect avait, en effet, changé. Ce n'était plus ce sombre silence, pesant naguère sur les hôtes du manoir et coupé, à de rares intervalles, par des paroles de triste augure.

L'arrivée d'un étranger, qui est toujours un événement dans ce coin reculé de la Bretagne, empruntait ici aux circonstances qui l'avaient accompagnée une émotion d'intérêt et de curiosité. Il ne faut pas entrer brusquement dans le ruisseau dont on veut scruter le cours tranquille L'eau se trouble, le poisson se cache, et ce luisant caillou que vous vouliez voir de plus près a disparu sous la vase soulevée par votre pied imprudent. Robert se faisait écran à lui-même.

En outre, il faut bien le dire, à l'heure où nous avons pénétré pour la première fois dans le manoir, René avait auprès de lui un flacon d'eau-de-vie à moitié vide. Or, Penhoël à jeun était un mari confiant et doux, mais il avait l'ivresse farouche et l'alcool changeait en noires visions les souvenirs douloureux qui étaient au fond de son âme.

L'expédition sur les marais avait entièrement dissipé les fumées de l'eau-de-vie.

Seul, parmi les convives qui entouraient la table, l'oncle Jean avait gardé la mélancolie que nous avons vue naguère sur son vénérable visage. Seul il songeait encore à celui dont le nom, prononcé à l'improviste, avait produit une sensation si pénible, un heure auparavan, parmi les hôtes de Penhoël.

Tout le reste de l'assemblée s'occupait énormément de l'étranger. L'homme de loi et le maître d'école le considéraient avec cette attention curieuse que nos badauds de Paris mettent à lorgner un Ethiopien ou un O jib be-was. Les jeunes filles admiraient sa tête expressive et belle. Roger voyait, à tout hasard, en lui un héros de roman. Vincent, au contraire, éprouvait, à le contempler, un sentiment hostile, et tâchait en vain de s'expliquer à lui-même cette instinctive aversion.

Ses yeux allaient incessamment de l'étranger à Blanche de Penhoël, comme s'il eût redouté pour l'enfant un danger inconnu.

—A votre santé, mon cher hôte ! dit Robert en portant son verre à ses lèvres ; et, pour la centième fois, recevez mes actions de grâces. Sans vous, Dieu sait où je serais à cette heure !

—Je n'ai fait que mon devoir, répliqua le maître de Penhoël.

—Ce n'était pas ainsi que l'entendait votre sombre pilote ! reprit Robert en souriant.

—Benoît Haligan est un digne cœur, dit madame ; il a sauvé bien des malheureux en danger de mort ; mais son esprit est faible, et nos campagnes ont des préjugés un peu sauvages.

Robert s'inclina respectueusement.

—C'est un pays heureux et béni, madame, murmura-t-il, que celui où Dieu a mis dans le cœur des puissants le remède à l'ignorance du pauvre.

Bien que nous ayons vu Robert en parfait compagnonnage avec le gros Blaise et Bibandier, il n'avait pas été sans fréquenter probablement meilleure compagnie ; car, à l'occasion, il savait prendre des manières élégantes et courtoises. Peut-être, dans un de ces salons-modèles qui font la gloire de nos aristocratiques faubourgs, les habiles eussent-ils distingué quelques taches légères dans son jeu :—nous disons peut-être ;—mais à Penhoël, son ton semblait exquis, et chacune de ses paroles, en quelque sortes, le piédestal de sa supériorité.

—On m'avait bien dit, reprit Robert, ce que je trouverais à Penhoël ; mais certaines gens ont le bonheur d'être ainsi faits que, pour eux, la renommée est toujours au-dessous de la vérité. Peut-être ne dois-je pas rester en France bien longtemps désormais... quoi qu'il en soit, j'ai vu ce que d'autres cherchent en vain parfois toute leur vie : la maison d'un vrai gentilhomme !

Penhoël rougit d'orgueil.

Robert tendit son assiette vide par-dessus son épaule, et Blaise la prit en poussant un gros soupir. Robert se retourna vivement.

—Comment ! s'écria-t-il avec une bonté charmante, c'est toi qui es là, mon pauvre garçon ?

—J'ai voulu servir Monsieur... commença Blaise.

—Va-t'en bien vite ! interrompit Robert. Madame, veuillez me pardonner, je vous en prie, mais Blaise est un domestique comme on n'en voit guère. J'ose réclamer pour lui une part des bontés dont vous voulez bien me combler.

Tout le monde, à commencer par le maître de Penhoël et madame, sut gré à Robert de ce bon mouvement. Ce n'était pas seulement un homme d'une distinction rare, c'était encore un généreux cœur.

On éprouve un plaisir véritable à découvrir ainsi des qualités sérieuses chez l'homme qui a su plaire au premier aspect. Les jeunes filles et madame remercièrent l'étranger du regard, et Blaise reconnaissant gagna l'office.

Le souper durait depuis vingt minutes, et il y avait bien une heure que Robert était entré à Penhoël ; néanmoins, et malgré cette circonstance que Robert avait parlé, dans le bateau, d'une mission dont il était chargé pour le maître du manoir, aucune question ne lui avait été adressée. C'était, à coup sûr, de la fine fleur

d'hospitalité ; mais Robert ne l'appréciait point : il eût préféré un empressement indiscret et curieux, parce qu'il avait son histoire toute prête.

Voyant, cependant, que la question ne venait point, il se résigna à prendre la parole.

—Vicomte, dit-il en tendant la main au maître de Penhoël avec un laisser-aller tout aimable, il ne me convient pas de me prévaloir de votre réserve et je veux que vous sachiez, à tout le moins, le nom de l'hôte que le hasard vous envoie. Je m'appelle Robert de Blois.

Penhoël s'inclina.

—C'est un vieux nom breton, dit-il : vous devez connaître cela, mon oncle ?

L'oncle Jean, comme presque tous les vieux gentilshommes de campagne, était un vivant armorial.

—Certes, répliqua-t il, nous avons plusieurs familles, et sans parler de la maison ducale dont un membre porta ce nom, il y a les de Blois de Quimper et les de Blois de Moncontour...

—Ma famille était, en effet, originaire de la basse Bretagne, reprit Robert ; mais je ne puis prétendre qu'à une parenté éloignée avec les races honoraires dont vous me parlez, monsieur, car mes pères habitent l'Amérique depuis fort longtemps déjà.

L'oncle Jean murmura en recueillant ses souvenirs :

—J'y suis ! ce doit être cela ! Un chevalier de Blois, du nom d'Émery, fut contraint d'émigrer lors de l'édit de Nantes.

Robert regarda l'oncle avec admiration.

—Il est de fait, dit-il, que mon bisaïeul portait le nom d'Émery ! Quoi qu'il en soit, j'ai quitté Boston, résidence de mon père, pour venir traiter en France des affaires assez considérables : une de ces affaires m'appelait dans ce pays. Depuis mon arrivée en France je n'avais pas eu d'aventures ; Paris et ses filous m'avaient laissé ma bourse ; ma chaise de poste avait roulé, de nuit comme de jour, sans être arrêtée jamais par aucun de ces bandits classiques qui deviennent presque aussi rares que les revenants, mais aujourd'hui je me suis dédommagé, je vous jure ! Voici mon histoire en deux mots. Je suis arrivé ce matin à Redon, porteur de valeurs importantes : j'avais une mission à remplir dans l'intérieur du pays. Le bon aubergiste de Redon, maître Géraud, ne m'a pas laisser ignorer les les danger de la route ; mais je n'y voulais point croire, et d'ailleurs je tenais essentiellement à remplir moi-même mon message. Je suis parti ; à une lieue de Redon, j'ai rencontré des bandits qui m'ont dévalisé.

—Les uhlans ! murmura-t-on à la ronde.

—Je ne saurais pas vous dire le nom au juste ; c'était une armée entière de coquins à mines épouvantables !

—Et ils vous ont tout pris ? demanda madame.

—Tout mon argent. Mais ces brigands ne me paraissent pas arrivés à un degré très avancé de civilisation, car ils laissèrent dans ma valise mon portefeuille bourré de bank-notes.

—Ah ! fit-on avec contentement autour de la table.

—Permettez ! je n'en suis pas beaucoup plus riche. Ma valise et tous les papiers qu'elle contenait sont maintenant bien loin, si votre infernale rivière a continué de courir le même train.

—C'est vrai ! *le déris !* murmura l'assemblée, qui prenait au récit et à l'homme un intérêt de plus en plus vif.

Les deux charmantes filles de l'oncle Jean oubliaient de manger pour le regarder. Elles écoutaient bouche béante, et ne détachaient point de l'étranger leurs yeux hardis à force de candeur. Au nom de Paris elles avaient échangé un rapide regard et un éclair s'était allumé dans leurs prunelles.

Blanche, timide enfant, se cachait à demi derrière sa mère et regardait à la dérobée. Roger admirait de tout son cœur : il n'avait jamais rien vu de comparable à ce brillant cavalier, égarant tout à coup sa fine élégance au milieu des landes bretonnes Quant à Vincent, il gardait toujours sa physionomie rude et sombre.

Le maître d'école et l'homme de loi, placés côte à côte au bas bout de la table, avaient surtout envie de savoir ce que contenait d'argent la fameuse valise.

—On a retrouvé plus d'une fois sur le gazon du marais, reprit le père Chauvette avec modestie, des objets perdus dans le trajet de Port-Corbeau.

—Je promets de grand cœur mille louis, s'écria Robert vivement, à celui qui me rapportera ma valise !

L'homme de loi prit note de cet engagement et fit dessein d'aller le lendemain de grand matin à la pêche. Robert poursuivit en souriant :

—Mais il ne faut jamais compter sur les miracles, et j'aurais mauvaise grâce à me plaindre du sort ! Je ne puis pas dire que je ne regrette point les sommes perdues, car je suis loin de ma famille, et la position d'un étranger sans argent me paraît peu enviable ; mais, en définitive, ce sont quelques milliers de louis de moins, voilà tout. Se laisser abattre pour si peu serait indigne d'un gentleman. Mon cher hôte, je bois à votre santé.

Ces derniers mots furent prononcés avec une franche bonne humeur. Cela indiquait d'abord une grande fortune, ce que personne ne dédaigne ; en outre, ce qui faisait plus d'impression encore sur la plupart des convives, cela dénotait une véritable hauteur d'âme. On ne rencontre pas tous les jours un homme parlant avec gaieté d'une perte semblable. Robert gagnait à chaque instant dans l'estime des hôtes de Penhoël.

—Une chose dont je me console moins facilement, reprit-il, c'est de n'avoir plus entre les mains certaine correspondance qui m'avait été plus chèrement recommandée. Il y avait dans cette valise, monsieur de Penhoël, de quoi payer avec du bonheur la vie que vous m'avez rendue.

XXII

LES MESSAGES DE L'ASENT

Une nuance de curiosité plus vive se peignit dans tous les regards. On ne comprenait point encore.

Robert paraissait attendre une question.

Le maître de Penhoël, au contraire, semblait craindre d'interroger.

—Là-bas, sur le chaland, dit-il enfin, cependant, je crois que vous avez parlé d'un message dont vous étiez chargé pour le vicomte de Penhoël.

—Cela est vrai, mon cher hôte. Un message qui venait de bien loin !

—D'où venait-il ?

—De New-York.

Penhoël fit un geste de surprise La belle et calme figure de madame exprima enfin un mouvement de curiosité.

—New York ? répéta Penhoël. Je ne connais personne à New-York.

La paupière du jeune M de Blois se baissa. Son regard furtif et rapide, fit à la dérobée le tour de la table.

—En êtes-vous bien sûr ? murmura-t-il.

Il examinait à la fois madame, qui gardait son sourire doux et courtois, le maître du manoir et le vieil oncle Jean, dont la rêverie inclinait de nouveau la tête pensive. Avant que Penhoël eût répondu, Robert poursuivit d'une voix lente et basse :

—L'aîné de Penhoël serait il oublié dans la maison de son père ?

Si Robert avait voulu frapper un coup violent, il dut être satisfait de l'effet produit. Un nuage voila tous les fronts à la fois ; tous les regards se baissèrent.

Penhoël, qui portait en ce moment son verre à ses lèvres, le laissa échapper et le verre se brisa.

Madame tremblait, immobile et pâle. L'oncle Jean ressemblait à un homme qui n'en croit pas le témoignage de ses oreilles.

Il s'était levé à demi et s'appuyait des deux mains à la table. Ses yeux bleus, timides et doux d'ordinaire, se fixaient maintenant sur l'étranger avec une inquiétude avide.

Robert mettait toute sa force à contenir l'expression de triomphe qui voulait envahir ses traits. A voir la tranquillité heureuse de la famille, il avait douté un instant de l'arme qu'il avait entre les mains. A présent, plus de doutes ! l'arme était bonne et savait le défaut de tous ces cœurs ! Il releva la tête. Son œil était sévère et froid comme celui d'un juge.

On entendait, dans le silence, les respirations courtes et oppressées.

—Ai-je bien entendu ? dit enfin l'oncle Jean dont l'émotion étouffait la voix ; a-t on parlé de Louis de Penhoël ?

—J'ai parlé de l'aîné de Penhoël, répondit Robert de Blois.

—Et vous avez prononcé le mot d'oubli ? reprit le vieillard dont

les yeux se mouillèrent de larmes ! Oh ! il y a ici plus d'un cœur qui garde son souvenir !

René l'interrompit : l'effort qu'il faisait pour parler était visible.

—Monsieur, dit-il en s'adressant à Robert, tout le monde ici aime le chef de la maison de Penhoël. Je ne suis que le cadet... et le jour où Louis voudra revenir, je lui rendrai avec joie la place de notre père.

L'oncle Jean avait quitté sa place et faisait d'un pas chancelant le tour de la table pour se rapprocher de l'étranger. On entendait le bois de ses sabots résonner contre les dalles, et les longs cheveux blancs qui couronnaient son front vénérable tombaient sur la bure grossière de sa veste de paysan.

—Bien parlé, mon neveu ! dit-il en touchant la main de René, qui détourna les yeux ; Dieu vous bénira, car vous êtes un digne fils de Penhoël. Moi, je ne suis qu'un pauvre vieillard, poursuivit-il en se tournant vers le jeune M. de Blois, mais j'aimais mon neveu Louis comme on aime le plus cher de ses enfants ! Parlez, monsieur, est-ce une bonne nouvelle que vous m'apportez ? ou bien me faut-il prendre le deuil jusqu'au dernier jour de ma vie ?

Robert entendit un soupir d'angoisse soulever la poitrine de madame. Penhoël l'entendit aussi, peut-être, car il se pencha en avant, puis en arrière, pour interroger le visage de Marthe. Mais le jeune M. de Blois, soit hasard, soit bonne volonté, fit deux mouvements pareils, et le maître de Penhoël ne put rien voir.

Autour de la table on songeait au rêve de l'Ange qui avait vu l'aîné couché sur l'herbe et blême comme un mort.

Quand Robert de Blois reprit la parole, chacun retint son souffle pour écouter mieux.

—J'apporte de bonnes nouvelles, dit-il, et heureusement ma mésaventure n'y peut rien changer. Louis de Penhoël, qui est mon ami, m'a chargé d'embrasser son frère et m'a prié de lui envoyer des détails sur toute la famille.

L'observateur le plus clairvoyant n'aurait point su définir les sentiments contraires qui venaient en quelque sorte se heurter sur la physionomie du maître de Penhoël ; d'abord un élan d'affection revenue, un mouvement vif et sincère de tendresse fraternelle ; puis quelque chose de glacial : de la défiance et de la peine.

Le bon oncle Jean avait pris la main de Robert et la serrait en pleurant, parce que Robert avait dit : « Je suis son ami. » Ce fut lui qui fit ces questions obligées qu'on aurait voulu entendre tomber de la bouche du maître du manoir : « Où est-il ? que fait-il ? va-t-il nous revenir ? pense-il à nous, lui qu'on aime tant ? Est-il toujours beau, noble, fort ? Est-il heureux ?... »

Autour de la table, les convives se rappelaient à voix basse tout ce qu'on disait dans le pays sur l'absent. On parlait de lui aux veillées et son nom s'entourait du mystérieux respect que les Bretons accordent aux héros de leurs légendes. Il était si généreux !

L'amour que lui portaient les vieillards arrivait aux jeunes gens à travers les merveilleux récits du coin du feu. Ce sont des poètes, ces rustiques conteurs assis au foyer des chaumières bretonnes,

leurs regrets faisaient à l'absent un piédestal, et ceux qui ne l'avaient pas connu se le figuraient sous des couleurs presque surnaturelles.

—C'est pourtant moi qui ai été son premier maître ! murmura le père Chauvette attendri.

—Quel démon ! grommelait l'homme de loi, je n'ai jamais pu lui apprendre le latin!

—Il me semble que je le reconnaîtrais, disait Diane, tant j'ai rêvé souvent de lui !

—Oh ! pas plus que moi ! répondait Cyprienne.

—Moi, s'écriait Roger, s'il ne revient pas, j'irai le chercher, fut-il au bout du monde !

Et tandis que toutes ces paroles se croisaient émues, c'était miracle de voir l'immobilité morne du maître de Penhoël et de madame.

Robert reprit :

—Il fera jour demain, et je vous donnerai tous les détails. Seulement, peut-être y avait-il dans les les lettres perdues des choses que je ne pourrai pas vous dire.

—Cette lettre était pour moi ? demanda Penhoël.

—Il y en avait une pour vous, répliqua Robert.

—Et pour moi ? demanda timidement l'oncle Jean.

—Une aussi.

—Et encore ? dit Penhoël.

Robert sembla hésiter. Le souffle de madame s'arrêta dans sa poitrine, jusqu'au moment où le jeune M. de Blois répondit enfin :

—Il n'y avait que cela.

Un peu de sang revint alors aux joues pâles de Marthe de Penhoël.

Robert poursuivit :

—Il est tard et je suis bien las. Mais je ne voulais pas me reposer sans savoir les sentiments que l'on gardait ici pour mon pauvre ami Penhoël. Ce que j'ai vu m'a réjoui le cœur. Et la lettre où je lui parlerai de son frère, de son oncle... de tout le monde, ajouta-t-il en se tournant légèrement vers madame, le rendra bien heureux ! Maintenant, mon très cher hôte, je vous demande la permission de me retirer. Mais avant de monter à ma chambre, si ce n'est abuser de votre obligeance, je réclame quelques minutes d'entretien particulier.

Penhoël se leva vivement, comme si cette requête eût répondu chez lui à un secret désir.

—Je suis à vos ordres, dit-il.

Robert de Blois avait retrouvé son gracieux sourire. Il salua les convives à la ronde de la plus galante façon, et serra cordialement la main de l'oncle Jean. Mais ce qui enleva surtout les suffrages des jeunes filles et de Roger de Launoy, ce fut la respectueuse aisance qu'il mit à porter la main de madame à ses lèvres.

Pourtant ni les deux jeunes filles, ni Roger ne pouvaient deviner le mérite de ce baisemain-là.

Robert, en effet, en effleurant de ses lèvres les doigts blancs de

la châtelaine, avait prononcé quelques paroles d'une voix si basse que Marthe elle-même eut de la peine à en saisir le sens.

—Madame, avait-il murmuré, il y avait trois lettres.

Le visage de Marthe ne changea point, mais sa main devint froide, et longtemps après que Robert eut disparu avec le maître de Penhoël, Marthe restait encore sans mouvement et comme pétrifiée.

On attendit le maître du manoir d'abord sans impatience. Dix heures sonnèrent à la grande pendule, enfermée dans son coffre de noyer, puis onze heures. C'était une veille inusitée. Penhoël, cependant, ne reparaissait point, et les convives durent se séparer avant son retour.

Les jeunes filles, Roger et Vincent vinrent tendre successivement leurs fronts au baiser de madame, qui resta seule avec l'oncle Jean.

Le vieillard s'assit auprès d'elle, à la place occupée naguère par l'étranger. Ils demeurèrent longtemps ainsi sans échanger une parole. Les grands yeux bleus de l'oncle Jean, fixés sur sa nièce avec mélancolie, disaient une pitié profonde et un amour de père.

Au bout de quelques minutes, deux larmes silencieuses roulèrent sur la joue de madame. Le vieillard lui prit la main et la pressa contre son cœur.

—Marthe! murmura-t-il; que de bonheur perdu!

—Pour toujours! balbutia la jeune femme toute en pleurs.

Le vieillard sembla chercher une parole de consolation, mais peut être n'y avait-il point de consolation possible. Il appuya son front découragé sur sa main.

—Et que de menaces encore dans l'avenir! reprit madame avec désespoir.

L'oncle releva son œil inquiet.

—Vous ne savez pas, reprit Marthe: cet homme me fait peur!

—Pourquoi?

—Il m'a parlé tout bas... et peut être sait-il...

Le vieillard eut un sourire confiant.

—C'est un noble cœur que celui de notre Louis, dit-il, et il est des secrets qu'on ne dit qu'à Dieu seul!

XXIII

ENTRE BONS CAMARADES

Il était près de minuit lorsque le jeune M. Robert de Blois mit fin à son entrevue avec le maître de Penhoël, pour gagner la chambre qui lui avait été préparée. Dans un cabinet voisin de cette chambre, on avait dressé un lit à Blaise, qui dormait de tout son cœur.

Robert, au lieu de se coucher, se mit à parcourir la chambre à grands pas. Son esprit travaillait; les heures de la nuit s'écoulaient: il ne s'en apercevait point. Les premiers rayons de l'aube mirent des lueurs grises derrière les carreaux; la lumière de la lampe pâlit: le jour était venu...

Robert ne se lassait point de méditer.

Il fallut, pour le distraire de ses réflexions profondes, la riante visite du soleil matinier, qui vint se jouer dans les hauts rideaux de la croisée. Robert ouvrit la fenêtre : sa poitrine fatiguée respira l'air vif et frais avec avidité.

C'était une magnifique matinée d'automne. Robert avait devant lui le grand jardin de Penhoël, qui rejoignait de riches guérets, des prairies courant le long de la colline jusqu'au bourg de Glénac. Au bas du coteau le marais étendait son immense nappe d'eau, qui était maintenant tranquille et unie comme une glace. Au loin, le soleil dorait les sommets des collines de Saint-Vincent et des Fougerays. Sur l'extrême pointe de la plus haute de ces collines, au milieu d'une vieille forêt majestueusement étagée, se dressait l'ancien château seigneurial de Penhoël, possédé maintenant par la famille de Pontalès.

La belle et fraîche lumière du matin inondait l'opulent paysage Impossible de rêver un coup d'œil plus gracieux et plus riche à la fois.

Robert souriait : il comptait les guérets, les taillis, les prairies; et c'était un regard de conquérant qu'il promenait sur la contrée.

Il entra dans le cabinet de Blaise, qui dormait toujours comme un bienheureux.

—Lève-toi, dit-il, en le secouant brusquement.

Le gros garçon se frotta les yeux et sauta sur le plancher.

—Diable ! grommela-t-il, je rêvais que nous avions emporté l'argenterie du château et que Bibandier, habillé en gendarme, nous conduisait en prison.

Robert le prit par le bras en haussant les épaules, et l'entraîna jusqu'à la croisée.

—Regarde, dit-il d'un ton emphatique.

—Tiens, tiens ! s'écria Blaise, dont les yeux étaient tombés tout d'abord sur les marais : ce n'était pas pour rire tout de même ! et il y avait où nous noyer dans cet étang-là ! Vois donc, monsieur Robert, on n'aperçoit presque plus les saules où nous étions accrochés. Tout de même, quelle bonne touche tu avais en promettant au ciel de devenir honnête homme !

Robert fit un geste d'impatience.

—Il s'agit bien de cela ! dit-il; c'est par ici que je te dis de regarder.

—Une jolie campagne, ma foi !

—Oui, répéta Robert en lâchant la bride à son enthousiasme ; une belle campagne, mon fils ! Depuis le pied du manoir jusqu'à moitié chemin de ce village que tu aperçois là-bas, tout cela fait partie du domaine de Penhoël.

—Notre patrimoine, dit Blaise ; c'est assez gentil. Mais ce beau château... ajouta-t-il en montrant du doigt la maison des Pontalès.

Robert hocha la tête d'un air mystérieux.

—Ce sont nos alliés naturels, répliqua-t-il, et la journée ne se passera pas sans que je fasse une visite à ces braves gens-là. En attendant, songeons à nos petites affaires.

Il tira de sa poche une longue bourse pleine d'or, et mit quelques louis dans la main de Blaise, ébahi.

—Où as-tu pêché cela? murmura ce dernier.

—Pendant que tu ronflais, je travaillais, mon bonhomme. Je t'expliquerai cela plus tard, si j'ai le temps. Tu vas te rendre à Redon, ce matin, afin de payer notre cher M. Géraud.

—De fait, répondit gaiement l'Endormeur, ce modèle des aubergistes nous a servi un dessert qui vaudrait bien des écus.

Et, content de sa plaisanterie, il sortit en faisant sonner ses pièces d'or.

XXIV

EST-CE LE VAISSEAU FANTOME?

Nous sommes aux confins de l'ancien monde, sur une rampe abrupte, jetant du haut de la falaise jusqu'à la grève les degrés gigantesques d'un escalier de roches. Et ne l'oublions pas, c'est en 1817; à cette époque où les merveilles réalisées depuis par la vapeur ne sont pas même soupçonnées. La mer est devant nous. A droite et à gauche, les côtes du Finistère découpent leurs bizarres festons de granit noir, sur lesquels tranche, comme une rangée sans fin de dents blanches, l'écume de l'Océan tourmenté.

Au sommet de la sombre falaise, il y avait un triple rang de curieux.

Les hommes, avec leurs longs cheveux incultes, les femmes, avec leurs coiffes blanches où se jouait le vent du large, regardaient de tous leurs yeux un spectacle qui ne ressemblait à rien de ce qu'on avait vu de mémoire d'homme, depuis Saint-Pol jusqu'à Douarnerez.

Entre la plage défendue par d'inombrables brisants et le soleil qui s'inclinait de plus en plus vers le niveau de la mer, mettant à la crête de chaque vague mille étincelles mouvantes, on apercevait quelque chose d'inconnu et d'inouï, —une sorte de monstre, nageant sans rames ni voiles au milieu de cette mer flamboyante et laissant flotter derrière lui comme une énorme chevelure de fumée.

Les gens postés sur les falaises du continent voyaient cela confusément et de trop loin, mais les riverains d'Ouessant, plus rapprochés, pouvaient distinguer, quand le soleil se voilait à demi sous quelque nuage, le corps noir et bas d'un navire,—d'un vrai navire, d'une nature diabolique courant par le calme avec une vitesse d'enfer.

Ses mâts, faibles et nus, avaient toutes leurs voiles carguées: ils ne présentaient pas un seul pouce de toile au vent.

Et pourtant il courait, il courait! Son flanc semblait vomir une longue traînée d'écume, et les rayons du soleil ne pouvaient point percer ce noir panache de fumée qui se déroulait au loin derrière lui.

Qu'était-ce? On se signait avec terreur sur les falaises et le long des rivages de l'île. On interrogeait les vieillards, on ne savaient point répondre. Et comme l'idée des choses de l'autre monde vient

tout de suite aux esprits bretons, on se disait bien bas que ce navire inconnu, poussé par une force mystérieuse, était le fameux Vaisseau-Fantôme, dont les matelots parlent tant aux veillées et que personne n'a jamais vu.

Sa marche sinueuse évitait les rochers sous-marins, comme si l'être qui tenait le gouvernail avait eu le don de voir clair au fond de l'eau.

C'était une embarcation assez grande, longue, effilée, noire. Le pont était propre et luisant comme le parquet d'un salon.

A l'avant quelques matelots travaillaient, et nul franc marin n'aurais su donner un nom à leur besogne. A l'arrière, outre le timonier, on ne voyait qu'un groupe composé de trois hommes d'un aspect véritablement extraordinaire.

Ils étaient abrités contre les rayons du soleil couchant par une manière de tente, dont chaque pan était formé par un grand châle de cachemire aux douces et chatoyantes couleurs.

L'un des trois hommes était couché sur une pile de coussins, et tenait entre ses lèvres le bout d'ambre d'une longue pipe indienne.

Les Anglais appellent nababs une sorte d'aventuriers, enrichis dans l'Inde et qui reviennent en Europe avec des fortunes pour la plupart du temps princières, qu'ils dépensent selon les mœurs asiatiques.

Notre inconnu n'était en réalité qu'un nabab; mais les bonnes gens de la côte l'auraient pris assurément pour le roi de l'enfer en personne.

C'était un homme jeune encore, d'une taille haute, à la fois robuste et gracieuse, mais que semblait amolir des habitudes d'indolente paresse. Ses traits, merveilleusement fins et réguliers dans leur mâle ensemble, avaient subi l'influence du soleil des tropiques; mais la teinte de bronze qui couvrait son visage allait bien à ses yeux noirs, frangés de longs cils soyeux. Ses cheveux relevés se cachaient presque entièrement sous son bonnet de cachemire; sa barbe, taillée à la mode des Persans, tombait en masse flexible et brillante jusque sur sa poitrine. Il portait une robe de soie légère, qu'une ceinture lâche retenait autour de ses reins.

Il fumait lentement, aspirant ça et là une bouffée de son tabac à la cendre perlée, dont les vapeurs embaumait la tente. Ses yeux nageaient dans le vide: on eût dit qu'un divin sommeil le berçait.

Dans la mollesse profonde de ce repos, il y avait de la force; sous cette rêverie sourde, on devinait l'intelligence et l'audace engourdies. Mais ce qui frappait surtout en cet homme, c'était sa beauté.

L'un de ses deux compagnons, agenouillé à ses pieds, entretenait le feu dans le fourneau sculpté de sa pipe et lui offrait, de temps en temps, une petite tasse du Japon pleine de sorbet glacé; l'autre debout derrière les coussins, agitait au-dessus de son front un éventail de plumes.

Ils étaient noirs tous les deux comme des statues d'ébène, mais leurs traits ne présentaient point ces lignes obtuses et camardes qui distinguent les nègres de la côte de Guinée. C'étaient deux profils

grecs, taillés dans du marbre noir, et sous le jais luisant de leur peau il fallait reconnaître le type pur de la race caucasienne.

Les matelots, disséminés sur le pont, semblaient craindre de franchir la ligne qui séparait en deux le navire. Le nabab et ses sombres serviteurs excitaient constamment l'attention curieuse de l'équipage, mais on ne jetait vers eux que des regards furtifs.

De l'autre côté du navire, un jeune marin, assavais, les bras croisés sur le bastingage. Il avait la tête contre sa poitrine et sa figure disparaissait presque toute entière sous ses grands cheveux épars. Malgré ce voile, on sentait en quelque sorte sur ses traits pâles une douleur morne. Il y avait du désespoir dans cette pose insouciante et affaissée qui le penchait en équilibre au-dessus de l'abîme.

Si quelque barque de pêcheur venait à couper la ligne blanche qu'il semait au loin derrière lui, l'équipage breton, enveloppé soudain dans un nuage de fumée, se signait en tremblant, comme les gens de la côte, et tâchait d'épeler sur la poupe de l'étrange navire les lettres d'or qui composaient le mot inconnu :

ERÈBE

L'œuvre hardie et miraculeuse du génie humain commençait à s'naturaliser à l'improviste. L'*Erèbe* était le premier bâtiment à vapeur qui eût coupé encore les vagues de l'Océan.

On naît en ce temps-là vapeur non seulement partout, le peuple, mais dans les classes les plus éclairées, comme on pourrait nier, de nos jours, la possibilité des voyages aériens.

L'*Erèbe* avait été essayé dans la Tamise, puis loué par notre nabab pour le trajet de Londres à Bordeaux.

XXV

UN PRINCE DES MILLE ET UNE NUITS

Ce nabab était un personnage remarquable ; en dehors même de sa richesse et de ses mœurs bizarres, il méritait à plus d'un titre l'attention curieuse que lui portait l'équipage de l'*Erèbe*.

On avait connu qu'il avait été général en chef des troupes de l'iman de Mascate, prince souverain de cet empire africain confinant à l'Asie, qui mesure plus d'étendue que la France réunie à l'Angleterre.

Il était arrivé à Londres six ou huit mois auparavant, accompagné d'une suite vraiment royale. Il avait acheté un des ces rares palais qu'exclut ordinairement la plate uniformité de Londres.

Là son luxe avait étonné la ville qui ne s'étonne de rien. Dans cette lutte de magnificence effrénée, il avait vaincu les plus riches et les plus fous. A son issu, il avait été proclamé le roi de la mode, le lion, le dieu...

On parlait avec admiration de l'étrange roman de sa vie. Il avait gagné des batailles rangées et conclu des traités.

Avant de vaincre les hommes, il avait dit-on, mené une existence solitaire et sauvage dans l'intérieur de l'Afrique. Il avait terrassé les grands tigres du soudan et lutté corps à corps avec les lions de l'Atlas. C'était un héros. Sa gloire, méritée ou non, s'enflait sans relâche. L'attention s'additionnait avec la réalité pour lui faire une bizarre et romanesque renommée.

Et comme il passait, toujours insouciant et dédaigneux au milieu de la foule, l'invention s'échauffait jusqu'à l'enthousiasme : car la foule, semblable à une femme coquette, prodigue ses faveurs à qui ne les veut point.

Berry Montalt, c'était son nom. Il était beau, jeune, noble ; il avait au plus haut degré ce prestige que donnent les aventures. C'en était assez, et pourtant ce n'était pas tout. Sa fortune atteignait en outre, au dire des nouvellistes, des proportions inusitées, et ne consistait en rien de ce qui constitue la fortune dans nos pays européens.

Il n'avait ni terres, ni châteaux, ni actions de mines, ni créances sur le trésor. Sa richesse était excentrique comme lui-même. Ses millions tenaient dans le creux de sa main.

Il possédait une boîte dont personne n'avait jamais vu le contenu.

Cette boîte, que le roi Georges n'aurait pas pu acheter, était en bois de sandal, incrustés de diamants, gros et petits, disposés comme au hasard.

Il y avait des places vides sur le couvercle de la boîte ; car, aussitôt que l'or manquait dans sa caisse, Montalt arrachait un des diamants les plus petits, et le vendait, comme un prodigue aliéné, l'une après l'autre, les terres de son héritage. Mais on croyait qu'il en restait encore assez pour fatiguer la prodigalité la plus folle, pendant la plus longue de toutes les vies.

Aussi ne se gênait-il point. Son hôtel de Portland-Place ressemblait au palais d'un souverain des *Mille et une Nuits*. On disait qu'il avait cinquante chevaux sans prix dans son écurie, et une armée d'esclaves.

Un volume ne suffirait pas à rapporter tout ce qui se disait d'absurde ou de raisonnable sur le major Berry-Montalt. C'était tantôt des louanges outrées, tantôt des calomnies folles. Ici on exaltait sa charité prodigue qui répandait autour de lui l'or à pleines mains ; là on prétendait tout bas qu'un grand crime pesait sur sa vie passée et que son opulence avait odeur de sang. Au dire des uns, il était fier et réservé au point de refuser sa main d'aventurier à un membre du haut parlement ; au dire des autres, on l'avait vu attablé dans quelque taverne des environs de Covent Garden avec les boxeurs et les entraîneurs.

Aroun-al-Raschid et son vizir Giafar n'allaient-ils pas jadis courir la pretantaine dans les cabarets de Bagdah ?

Berry-Montalt quitta Londres comme il y était entré, à l'improviste et d'une façon éblouissante. Le jour de son arrivée, on avait vu sa litière indienne, suivi de ses équipages dignes d'un roi, monter len-

tement Regent-Street, au milieu d'une foule innombrable de cokneys, pour gagner son palais de Portland-Place. Le jour de son départ, on vit sa magnifique voiture, entourée de ses noirs à cheval, se diriger vers la Tamise, où l'attendait l'*Érèbe*, frété par lui seul.

Quand les premiers flocons de fumée sortirent des cheminées du bateau, on ne voyait pas le pavé de Londres-Bridge, tant la foule des badauds était drue. [illegible] sous les premiers jours de [illegible] On [illegible] et le roi des palais.

Il y avait quarante-huit heures que les matelots de l'*Érèbe* avaient perdue de vue les tours jumelles de Westminster.

La mer était calme et belle. Les trois quarts des matelots étaient oisifs. Les uns croyaient [illegible] que Berry-Montalt était le bonheur du navire, les autres [illegible] craintive vers les deux [illegible] Dieu nous protège.

Un seul matelot sur le pont de l'*Érèbe* restait complètement en dehors de ses préoccupations. C'était le jeune marin à la longue chevelure, qui se tenait toujours à l'écart, appuyé contre le pastingage. Il ne voyait rien de ce qui se passait autour de lui, et dans le tressaillement douloureux qui agitait parfois le bas de sa figure pâle, on aurait pu croire que le sommeil l'avait surpris.

Berry-Montalt avait accordé un coup d'œil au jeune marin, qui ne s'occupait point de lui. Par hasard, au moment où il regardait le jeune matelot, celui-ci avait rejeté en arrière [illegible] chevelure, découvrant tout à coup les traits pâles et [illegible] de son visage. L'œil de Montalt s'était un instant animé, et une nuance d'intérêt s'était fait jour sous sa nonchalante insouciance.

Ce visage inconnu faisait-il renaître en lui un lointain souvenir ?

On avait doublé Ouessant. Le nabab repoussa le tuyau de sa pipe et fit un geste de fatigue.

—C'est long ! murmura-t-il en se parlant à lui-même ; et il rien au bout du voyage !

Sa tête s'enfonça dans l'édredon des coussins, et ses yeux mèrent.

—Séïd ! dit-il.

Le noir qui tenait l'éventail se dressa sur ses pieds et de immobile aux côtés de son maître.

—Appelle le capitaine, dit-il.

Séïd obéit silencieusement comme toujours. Le capitaine vint chapeau à la main.

—Où sommes-nous ? demanda Montalt.

—Sur la côte du Finistère, s'il plaît à votre seigneurie, milord, répondit l'anglais avec respect.

—La Bretagne ! grommela Montalt, encore la Bretagne ! Nous verrons donc toujours ce haïssable pays !

Le capitaine était un Anglais doux.

—Avec la permission de Votre Seigneurie, répondit-il, nous verrons [illegible] au Verdon, dans la rivière de Bordeaux.

[illegible] sur les anciens paquebots à voiles, et il y a toujours [illegible] s'attacher aux [illegible] du navire. Mais milord [illegible] sous pour ne pas [illegible]

Montalt se souleva [illegible] pouvait [illegible]

Le pressentiment [illegible] cette [illegible] sans les connaître. Il [illegible] si crûment [illegible] ne pouvait [illegible]

Il jeta vers le rivage un regard où il y avait une véritable haine, puis ses yeux se tournèrent vers la haute mer.

[illegible] Normandie, la Bretagne, la Vendée, la Guyenne et [illegible]

[illegible] de direction, [illegible] avait rencontré [illegible] une [illegible]

—Qu'est-ce [illegible] dit-il.

[illegible] de nouveau.

—Encore [illegible] c'est bien [illegible] l'on les trouve partout...

—Déchirez-moi [illegible] dit le capitaine. La barre à tribord, toi ! ajouta-t-il en s'adressant au timonier. Et vous autres, chauffez ! Milord, nous allons gagner un peu au large pour faire plaisir à Votre Seigneurie. Voici la brume qui s'élève du bord de la terre : dans vingt minutes, nous ne verrons plus que le ciel et l'eau.

On entendit grincer les gonds du gouvernail et la cheminée vomit une vapeur plus noire. Le navire, changeant de direction, mit le cap sur la haute mer.

Mais au moment où il s'élançait dans cette ligne nouvelle, un fort craquement se fit entendre sous la hanche droite du navire, et chacun, sur le pont, éprouva une rude secousse. Presque au même instant, l'*Erèbe* tourna sur lui-même avec rapidité. La roue de gauche, mue par une vapeur plus intense, faisait jaillir l'eau écumante, mais la roue droite ne fonctionnait plus. L'*Erèbe* avait touché contre un de ces nombreux écueils à fleur d'eau qui défendent les abords d'Ouessant.

—*Stop !* cria le capitaine sans trop s'émouvoir.

La vapeur siffla dans la soupape, l'*Erèbe* cessa de tourner.

—Qu'y a-t-il donc ? demanda Montalt.

—S'il plaît à Votre Seigneurie, répondit l'Anglais tranquillement, il y a que nous ne battons plus que d'une aile. Notre roue de tri-

bord est brisée, et nous allons être forcés de relâcher dans le port de Brest.

—Je m'y oppose ! dit sèchement Montalt.

L'Anglais salua.

—Milord, répliqua-t-il humblement, le navire est à ma garde, et c'est en virant de bord pour compléter à Votre Seigneurie...

—Jamais je ne mettrai le pied sur cette terre maudite ! interrompit Montalt, dont le front pâlissait sous le bronze de sa peau : jamais, vivant !

Il y avait sur son visage, tout à l'heure si froid, une émotion extraordinaire.

—Moi toucher le sol de la Bretagne ! reprit-il avec une exaltation croissante ; moi qui jette l'or à pleines mains, je verrais un Breton me demander l'aumône à genoux, sans lui donner un morceau de pain ! Je tuerais, sous mes yeux, dit-il en montrant la mer avec un geste d'une énergie terrible, je verrais un Breton périr et je ne lui tendrais pas la main !

Aux yeux des hommes froids, ces colères soudaines, dont le motif ne se devine point, sont une grande preuve de faiblesse. Le capitaine se tourna vers le groupe des marins qui attendaient indécis, auprès de la machine, muette maintenant et immobile.

—Bordez les voiles, dit-il.

Les yeux noirs du nabab n'avaient plus déjà cet ardent éclat qui naguère illuminait sa prunelle, ce naissant courroux, qui semblait devoir briser tout obstacle, tombait pour lui et s'affaissait sous le poids de sa paresse.

—Quand j'ai mis le pied sur le pont, dit-il pourtant, vous m'avez affirmé que j'étais le maître jusqu'à cette heure, je n'ai rien ordonné.

—Milord, répliqua l'Anglais, je réponds devant Dieu de votre vie et de celle de mes hommes.

Les trois noirs écoutaient et regardaient. Leurs sombres visages disaient naïvement la surprise qu'ils ressentaient à voir une créature humaine résister à leur maître.

Le nabab avait remis sa tête sur les coussins.

—Si je vous donnais mille livres sterling, murmura-t-il, iriez-vous tout droit à Bordeaux ?

—Mille livres ! répéta l'Anglais ; quand la peste serait sur les côtes de Bretagne, on n'en ferait pas davantage !

—Deux mille livres, dit le nabab, qui ferma ses yeux à demi.

—Impossible, milord.

Les sourcils de Montalt se rapprochèrent légèrement. Ce fut tout. Il donna congé au capitaine, d'un geste insouciant et ennuyé.

Puis, il ferma tout à fait les yeux et demanda sa pipe. Un nuage odorant s'éleva bientôt sous les tentures de cachemire, et quelques secondes après, le nabab semblait replongé dans son indolence habituelle. On devait se dire que tout était mort en lui, excepté cette haine bizarre contre un pays inconnu : la Bretagne.

Depuis qu'il avait touché la terre d'Europe, son front basané ne

s'était rougi qu'une fois : c'était à l'idée de mettre le pied sur cette côte de Bretagne.

XXVI

Le Breton et son maître

La brume tombait. Les gens d'Ouessant avaient pu voir la métamorphose qui changeait le brillant steamer en une pauvre barque à voiles. Le Breton envoyait son dernier regard aux rochers environnants qui sont à l'ouest de Molène. Il gouvernait de cap en cap vers la rade de Brest. Le soleil s'était caché au fond de la mer ; la nuit venait. Il y avait quelques nuages épars dans le ciel, mais pas d'étoiles.

Montalt, perdu dans un demi-sommeil, voyait glisser autour de lui les matelots comme autant d'ombres fantastiques. Parfois il lui sembla qu'une de ces ombres se penchait vers lui, l'examinait à loisir, puis s'éloignait en disant à voix basse quelque chose à un autre fantôme, avec un bruit sourd.

En même temps un cri s'éleva :

—Un homme à la mer !

D'autres disaient :

—Le Breton ! c'est le Breton !

Montalt était sur ses pieds. Quel dut être son désespoir pour ceux qui l'avaient vu, naguère, immobile, pour ainsi dire sans connaissance, dans l'inertie, d'admirer maintenant l'élastique vigueur de son corps !

Un cri s'était élevé du désespoir qu'éveillait pour à coup de leur superbe paresse, s'élancent en silence, traversent des espaces énormes.

Avant que le capitaine eut donné les ordres nécessaires, le pied de Montalt touchait du premier navire stationnaire de la station, et, l'instant d'après, il descendait dans la chaloupe.

En même temps que le brun de la Chine on descendait deux autres pareils : c'étaient Seïd et son noir compagnon qui voulaient se plonger à leur tour.

Par le canal qu'il fallait, on n'avait pas eu de peine à rendre le navire stationnaire. Deux minutes s'étaient à peine écoulées que Montalt, aidé de ses noirs, ramenait le jeune matelot breton, qui n'avait pas même perdu connaissance.

Le capitaine tendit la main à Montalt pour l'aider à remonter sur le pont. Il y avait sur les traits du brave Anglais une véritable émotion.

—Milord, voulut il dire, Votre Seigneurie a-t-elle honte de son cœur généreux ? Vous disiez tout à l'heure...

Montalt lui imposa silence d'un geste brusque et froid, puis il se dirigea vers sa cabine en donnant l'ordre qu'on lui amenât le jeune matelot.

On avait décoré avec un luxe exquis l'appartement que devait occuper le nabab pendant la traversée. Ce fut au milieu d'un petit

salon, parfumé selon la coutume asiatique et tendu de soie du haut en bas, comme ces coffrets mignons, destinés à renfermer les objets précieux, qu'après avoir quitté ses vêtements trempés, le nabab vint s'asseoir ou plutôt s'étendre sur des coussins, en attendant le jeune matelot breton.

Celui-ci arriva bientôt, introduit par Séid.

Il avait rejeté en arrière les mèches mouillées de sa chevelure. On découvrait maintenant son visage qui annonçait une grande jeunesse, bien qu'il fût amaigri déjà et pâli par la souffrance. C'était une physionomie pensive et hautaine, où se dessinait un cœur droit, mais défiant, et comme une sauvage ignorance de la vie.

—Monsieur, lui dit Montalt, après avoir éloigné son noir du geste, répondez-moi franchement ou ne répondez pas du tout : c'est par l'effet de votre volonté que vous êtes tombé à la mer.

—Oui, répliqua le Breton, qui tenait la tête haute et les yeux baissés.

Montalt le considérait avec une attention croissante, et son regard arrivait à exprimer un degré d'intérêt extraordinaire.

—Vous êtes bien jeune, reprit-il, pour être fatigué déjà de la vie.

—J'ai plus de vingt ans, répliqua le matelot.

—Vingt ans ! murmura Montalt, comme si ces mots se rapportaient à lui-même dans le passé.

Puis il ajouta :

—Pourquoi vouliez-vous mourir ?

Le Breton garda le silence.

—Est-ce parce que vous êtes pauvre ? poursuivit Montalt, dont la voix s'adoucissait jusqu'à devenir paternelle.

La joue du jeune matelot se couvrit de rougeur.

—Vous m'avez sauvé la vie, dit-il, comme pour excuser auprès de lui-même ce qui pouvait avoir de blessant cet interrogatoire.

Ses yeux ne se relevèrent point, mais sa physionomie était un livre ouvert où s'écrivait visiblement sa pensée. Comme Montalt ne répétait point sa question, il répondit à voix basse :

—On ne se tue pas pour cela !

—C'est vrai, dit Montalt. Mais pourquoi ?...

La tête du jeune matelot s'inclina sur sa poitrine. Montalt attendit un instant, puis il poursuivit encore :

—Vous êtes Breton !

—Oui.

—On dit que les Bretons aiment leur pays, et voilà bien peu de temps que la France est en paix avec l'Angleterre. Comment se fait-il que vous soyez sur un navire anglais ?

Cette fois, le matelot répondit sans hésiter.

—Quand je quittai mon père, ce fut pour servir le roi. On me fit novice à bord d'une frégate ; un des officiers m'insulta un jour dans le port de Brest : je le tuai.

—En duel ?

—Je suis gentilhomme.

Le sourire amical du nabab eut une légère nuance d'amertume.

—Ah ! fit-il, vous êtes gentilhomme ! Moi je ne le suis pas ! Et

serait-ce le remords d'avoir commis un meurtre qui vous poussait au suicide?

Le Breton secoua la tête.

—Vous ne voulez pas vous confier à moi? reprit Montalt; c'est votre droit; le mien est de vous parler comme un père. Je n'aime ni votre race ni votre caste, jeune homme; mais votre figure est comme le miroir d'un brave cœur. A votre âge un malheur, si grand qu'il soit, ne peut être sans remède: il faut que vous me promettiez de vivre.

Le Breton releva sur Montalt son regard, où il y avait encore un peu de défiance farouche et beaucoup de gratitude.

—Depuis que j'ai quitté mon pauvre vieux père, murmurait-il, je n'ai trouvé partout qu'indifférence et dureté. Merci, milord, je me souviendrai de vous. Quant à la promesse que vous me demandez, je me la suis déjà faite à moi-même: se tuer est, dit-on, l'acte d'un lâche et d'un impie; je suis chrétien (1) et j'ai du cœur!

Montalt avança involontairement sa main, que le jeune matelot toucha avec respect.

Il y eut un silence. L'émotion qui était sur le visage du nabab s'effaçait peu à peu, pour faire place à cette nonchalante froideur de l'homme qui ne croit plus et qui n'espère plus.

—J'avais vingt ans aussi... murmura-t-il enfin, sans savoir que ses paroles étaient entendues; je souffrais tant! je pensais à mourir... mais, moi aussi, j'étais chrétien et brave!

—Oh! s'écria le matelot avec effusion, je répondrais devant Dieu que vous êtes encore l'un et l'autre!

Le regard que lui jeta Montalt glaça son effusion et le fit presque repentir de ses paroles.

—Le sais-je? prononça le nabab d'un ton sec et froid, qui semblait couvrir un découragement profond.

Puis changeant d'accent avec brusquerie, il demanda tout à coup:

—Comment vous nommez-vous?

—Vincent.

—Vincent qui?

Tout à l'heure, le jeune matelot aurait répondu peut-être, mais le regard de Montalt lui avait rendu son ombrageuse défiance.

---

(1) Le christianisme de Vincent, qui repousse le suicide, mais ne laisse pas d'admettre le duel, chez un gentilhomme, à bon droit, étonnera le lecteur. Est-il besoin de le dire? Ce christianisme, qui n'est pas le vrai, n'est pas le nôtre. Avec l'Eglise nous croyons fermement que, folle devant les hommes, le duel est un crime devant Dieu. Ainsi que plusieurs autres personnages de ce récit, Vincent est un de ces hommes que le monde appelle honnêtes et qui croient rester chrétiens, tout en faisant un choix parmi des vérités que l'Eglise propose à leur croyance, comme parmi les règles qu'elle trace à leur conduite. Ces hommes sont dans l'erreur. On voudra bien nous pardonner si, au lieu de les représenter tels qu'ils devraient être, nous nous sommes contentés d'essayer de les peindre tels qu'ils sont. Cette incroyable folie du faux point d'honneur est chez les pauvres Français l'un des plus tristes signes de dégénérescence sociale. Elle prouve hélas! la décadence d'une grande race.

—Je suis le premier de ma famille, dit-il, qui ait servi l'étranger. J'aurais honte de prononcer ici le nom de mon père.

Le nabab étouffa un bâillement et ses yeux prirent cette expression de lassitude ennuyée qui semblait leur être devenue naturelle.

—Monsieur, dit-il, chacun est libre de placer comme il l'entend sa confiance ; puis-je faire quelque chose pour vous ?

Ceci était dit d'un ton très froid, qui eut amené un refus sur la lèvre de tout homme d'une fierté même ordinaire. Pourtant le jeune matelot, dont la figure annonçait tant de hauteur, hésita un instant. Quand il prit enfin la parole, ce ne fut pas pour refuser.

—Milord, balbutia-t-il le rouge au front et les yeux fixés au plancher de la cabine, le capitaine m'a compté six livres sterling pour mes services durant la traversée de Londres à Bordeaux et retour ; j'ai entendu dire que le bâtiment allait relâcher dans le port de Brest. Si je pouvais rendre les six livres au capitaine, je retournerais dans mon pays, que je n'aurais pas dû quitter peut-être, et où j'ai laissé tout ce que j'aime au monde.

Le nabab retrouva son sourire et tendit une bourse à Vincent avec toutes les marques d'une franche satisfaction.

—A la bonne heure ! murmura-t-il.

Vincent, dont la rougeur devenait de plus en plus épaisse, prit la bourse qui contenait une trentaine de souverains, et fit glisser dans sa main six pièces d'or.

—Si vous voulez me dire où vous allez, murmura-t-il, j'acquitterai cette dette le plus tôt possible.

Montalt fronça le sourcil. Et comme Vincent lui tendait toujours le restant de la bourse, il s'écria en frappant du pied :

—Ne pouvez-vous prendre le tout ?

—Si vous le permettez, dit Vincent, je prendrai encore une livre pour le voyage.

—Le tout ! le tout ! répéta par deux fois le nabab avec colère.

—Non, dit Vincent, qui posa la bourse sur une table : je ne pourrais pas vous la rendre.

Montalt saisit la bourse avec violence et la lança dans la mer à travers le carreau d'un sabord.

—Ah ! fit-il amèrement, vous êtes un Breton et vous êtes un gentilhomme, monsieur Vincent ! c'est bien cela, pardieu ! et je vous reconnais, quoique j'aie eu la chance de ne pas rencontrer un seul de vos pareils pendant de longues années !

—Milord... voulut dire le jeune matelot, étonné de ce courroux dont il ne devinait point la cause.

XXXVII

Montalt s'était levé et parcourait la cabine à grands pas.

—C'est bien cela ! répétait-il, pas de cœur ! Quand un ami les in-

terroge, le silence... et leur suprême vertu, c'est cet orgueil hébété qui ne veut rien devoir, même à un sauveur.

Il se jeta sur un divan à l'autre bout de la cabine. Vincent resta, lui, immobile et stupéfait à la même place.

Les fantasques colères de cet homme bizarre s'allumaient et s'éteignaient avec une rapidité pareille. Avant que Vincent fût revenu de sa surprise, le visage du nabab avait repris sa nonchalante indifférence.

Il poursuivit, au bout de quelques secondes :

—Monsieur Vincent, nous n'avons plus rien à nous dire ; je vous souhaite beaucoup de bonheur.

Bien qu'il fût difficile de trouver une forme de congé moins ambiguë, le jeune matelot ne bougea pas. Il s'était fait en lui, pendant cette dernière minute, un rapide travail, et son cœur honnête lui avait expliqué le courroux de Montalt.

—Milord, répliqua-t-il en surmontant son embarras, il peut se faire que vous n'ayez rien à me dire, mais moi je ne suis pas dans le même cas ! j'ai compris que mon silence était de l'ingratitude.

—Je vous déclare, monsieur Vincent, que je n'ai aucune espèce d'envie d'écouter votre histoire.

Il fallait du courage pour passer outre.

Vincent franchit à pas lents la distance qui le séparait du nabab, et prit sa main avec une respectueuse hardiesse.

—Vous m'avez fait un reproche cruel, dit-il doucement ; c'est pour moi que je vous prie de m'entendre ; je crois que vous avez rencontré des hommes mauvais en votre vie, milord ; au moins, si vous vous souvenez de moi, vous direz qu'il est en Bretagne un cœur confiant et reconnaissant.

—Orgueil ! pensa tout haut Montalt, dont la voix était pourtant radoucie : dites ce que vous voudrez, je vous écoute.

Le jeune matelot se recueillit un instant ; et, à mesure qu'il faisait retour vers le passé, un nuage de douleur profonde venait voiler son regard.

—Nous sommes une famille autrefois puissante en Bretagne, dit-il ; son nom est désormais tout ce que je vous cacherai, milord. La branche aînée de cette famille est restée riche, quoique bien déchue ; la branche cadette, dont je suis, est indigente jusqu'à manger le pain des autres.

Montalt renversa sa tête sur les coussins et ferma les yeux, suivant sa coutume. Vincent avait pris la résolution d'expier sa faute prétendue et d'aller jusqu'au bout.

—Mes sœurs, mon père et moi, poursuivit-il, nous habitions le manoir de mon cousin germain, que j'appelais mon oncle à cause de la différence d'âge. Il était bon pour nous, et mon père nous disait sans cesse de l'aimer. Mon oncle a une fille qu'on nomme Blanche. Avant de savoir ce que c'est que l'amour, je l'aimais.

—Une idylle bretonne ! grommela le nabab avec humeur.

—Je l'aimais, continua Vincent, qui parut ne point prendre garde à l'interruption ; je ne sais pas si vous avez aimé ainsi en votre vie, milord. Moi, je n'avais qu'une [illegible] la nuit et le jour. Sais-je

ce que j'aurais fait pour elle ? Quand elle était triste, la pauvre enfant, mon cœur saignait. Quand elle souriait, je sentais dans mon âme la joie que les bienheureux doivent avoir au ciel.

Je n'espérais guère, car Blanche était l'unique héritière des biens de la famille, et moi je n'avais rien. Jamais je ne demandais jamais ce que serait l'avenir. Je la voyais : j'étais heureux. Hélas ! mon bonheur devait durer ce que dure un rêve. Le jour n'était pas éloigné où la rue de Blanche ferait le tourment de mon cœur.

Vincent fut forcé pour essuyer deux larmes qui perlaient à ses paupières.

Montalt avait ouvert les yeux, et les fixaient maintenant sur le jeune matelot.

Celui-ci reprit d'une voix où perçait la colère :

—Un soir... Oh ! que de fois, depuis, j'ai maudit cette soirée ! Pourquoi donc le *déris* ?... Mais, non, c'est vous m'avez sauvé la vie tout à l'heure, milord, je n'ai pas le droit de me plaindre que mon oncle ait rendu ce service à un voyageur.

Vincent avait dit ces derniers mots sur le ton du repentir. Ils furent d'une voix calme qu'il poursuivit :

—Ce voyageur avait été surpris non loin du manoir par le *déris*, c'est ainsi, milord, que nous appelons l'inondation dans notre patois d'Ille-et-Vilaine.

—Ah ! fit Montalt, vous êtes d'Ille-et-Vilaine ?

—Oui, on perd de sa vie, mon oncle le sauva. L'étranger venait précisément, au manoir, apporter des nouvelles du frère de mon oncle, qu'il avait connu en Amérique, et qui lui avait confié quelques lettres pour sa famille. Malheureusement, les lettres avaient disparu, emportées par le *déris*, avec la valise qui contenait la fortune du voyageur. Mon oncle se montra généreux, et mit à la disposition de son hôte non seulement son château, mais sa bourse.

—Et l'hôte en usa ? interrompit Montalt en souriant.

—Il en abusa, milord, répondit Vincent avec sérieux.

—Ce n'était donc pas un gentilhomme breton ? ajouta Montalt toujours souriant.

Tout entier à ses souvenirs. Vincent ne fit pas allusion à son fier refus et répliqua amèrement sur le même ton :

—Il se présenta comme tel ; mais vous me permettrez de taire son nom de famille. Je me contenterai pour la commodité du récit, de vous dire son petit nom, qui était Robert. Je ne vous dirai pas que cet homme prit bientôt sur mon oncle un grand ascendant, dont il se servit pour le pousser au jeu et aux plus folles dépenses. La peine que j'en éprouvais ne m'aurait pas fait partir, je serais resté, au contraire, pour pouvoir venir en aide à mes bienfaiteurs, et surtout à Blanche, dont l'héritage s'en allait. Ne croyez pas cependant qu'il entrât dans mon cœur des espérances égoïstes. Non, je ne me réjouissais pas à la pensée que, pauvre, Blanche n'aurait plus à rougir de Vincent. Mon amour était naïf et pur, il n'avait point été gâté par le calcul, mais il avait germé tout naturellement dans mon cœur et sans que je m'en aperçusse, au doux contact

de ma cousine, comme à la fleur de chaque jour, naturellement et sans entrave aux chauds rayons du soleil.

Du reste, la subite cessation de faire de cela l'objet de nos entretiens n'avait pas été laissée à l'arbitre du hasard. Après avoir, dans la nuit qui suivit la découverte de la richesse de Vincent, passé une nuit affreuse, je me trouvais auprès de ma cousine. Celle-ci, qui quittait à peine le seuil de l'enfance, ne pouvait pas ne pas être sensible à des attentions, qui mieux que toute parole disent à la jeune fille : Voilà la femme, votre minorité est achevée, le règne de votre beauté commence.

Elle se montrait flattée et heureuse, rien de plus. Je n'avais pas le droit de me plaindre ; mais le cœur raisonne-t-il ? Ce plaisir, dont je n'étais pas la cause, faisait mon tourment et ce que Blanche donnait à un autre, il me semblait qu'elle me le volait. Malgré ma conscience, qui me le reprochait comme un crime, j'épiais Blanche et Robert. Causaient-ils ensemble au salon, je trouvais un motif pour m'approcher d'eux et écouter leur conversation. Se promenaient-ils dans les allées du parc, je m'arrangeais de façon à les suivre, et si je ne pouvais le faire sans ridicule, j'allais me placer sur leur passage, afin de pouvoir saisir quelque parole au vol, au moins quelque geste. Puis, pauvre fou, cette parole ou ce geste, je passais des nuits entières à lui donner un sens qui le plus souvent n'était que le fruit de mon imagination et qui cependant torturait mon cœur. Mon Dieu ! mon Dieu ! que j'ai souffert et que de fois, dans ces nuits d'insomnie et de fièvre, j'ai arrosé ma couche de larmes brûlantes !

Vincent s'arrêta un instant, comme accablé sous le poids de ses souvenirs.

Montalt était visiblement ému : peu à peu, pendant que le jeune matelot parlait, il s'était soulevé sur son divan, puis s'était levé tout à fait et s'était rapproché de Vincent.

Celui-ci reprit :

—Je me disais bien parfois que j'étais déraisonnable, que Blanche ne pouvait pas ne pas se montrer aimable envers l'ami de son père, que d'ailleurs je n'avais aucun droit sur elle, que je ne lui avais jamais dit mon amour et qu'elle ne m'avait pas promis le sien ; je me disais tout cela, et si je me sentais plus calme et plus fort, je me promettais à moi-même de redevenir raisonnable et de chasser de mon cœur l'amour sans espoir qui le consumait ; mais un regard de Blanche, une parole affectueuse échappée de ses lèvres faisaient évanouir toutes mes résolutions, ils m'enivraient de nouveau, et je continuais à aimer, c'est-à-dire à souffrir.

—Pauvre enfant ! dit tout à coup Montalt, en serrant la main de Vincent avec effusion.

—Merci, milord, répondit celui-ci : vous reconnaissez cette souffrance, vous.

C'était vraiment un langage étrange que celui de Montalt. A ces derniers mots échappés sans doute à son cœur reconnaissant, le jeune matelot, il reprit son visage et ré[illegible]

—Non, moi, je n'ai jamais [illegible]

Vincent était interdit ; il gardait le silence, se demandant s'il devait expliquer ou se retirer.

Montait la devine et regretta aussitôt sa brusquerie.

— Ce dîner, mon jeune ami, dit-il avec douceur ; je vous comprends même et je vous plains.

Le jeune matelot fit un nouvel effort sur lui-même et poursuivit :

— C'est ainsi, milord, que je passai deux ans. Mais, ai-je besoin de vous le dire ? de telles tempêtes n'avaient pas ainsi agité le fond de mon être sans qu'il en eût paru quelque chose à la surface. Comme cette mer qui nous porte j'étais devenu bizarre, fantasque, inexplicable. On ne comprenait pas plus la joie qui, à de rares intervalles, éclatait brusquement sur mon visage que la tristesse qui l'assombrissait ordinairement. On remarquait aussi que je dépérissais chaque jour. Plusieurs fois déjà ma tante, mon oncle, Blanche elle-même, m'avaient demandé ce que j'avais. Trop fier pour le dire, je me contentais d'attribuer mon mal aux fièvres de nos marais ; on me croyait et on me soignait en conséquence, très inutilement.

Or, un jour, il y a de cela environ cinq mois, on donnait une fête au manoir. A table j'étais placé non loin de Blanche, qui était à côté de Robert. Ma cousine s'aperçut que j'étais plus pâle que de coutume et que je ne mangeais pas. Elle en fit la remarque tout haut et me demanda si j'étais plus souffrant. Je me gardai bien de lui dire ce que mon père m'avait appris le matin, qu'elle allait se marier avec Robert, que celui-ci l'avait demandée à mon oncle et que mon oncle, qui avait des obligations envers son commensal, avait promis son consentement, pourvu toutefois que Blanche ne fît pas d'opposition ; je me contentai de dire qu'en effet je me sentais un peu fatigué. Mon heureux rival daigna me plaindre. Ah ! milord, j'aurais mieux aimé un coup d'épée ! Ma cousine ignorait alors la demande de Robert, mais elle se montrait aimable, presque gaie ; je m'imaginai facilement qu'elle savait tout. Je souffrais horriblement. Après dîner il y eut bal dans le jardin illuminé, Blanche ouvrit la danse avec l'hôte du manoir. Je n'y tins plus et je m'en allai seul loin de l'éclat des illuminations et du bruit de l'orchestre, qui insultaient à ma douleur. Je marchai un moment sous une charmille, cassant avec [illegible] les branches que ma main rencontrait dans l'ombre, et repassant dans mon esprit pour la millième fois tout ce qui pendant ces deux ans avaient blessé mon cœur. Je rouvrais mes blessures une à une, prenant un âcre plaisir à renouveler mes souffrances ; j'accusais Robert, j'accusais mon oncle, j'accusais Blanche, je m'accusais moi-même, je maudissais tout le monde ; j'étais fou. Après quelques instants de cette fièvre, épuisé, je m'assis sur un vieux banc de pierre, où jadis ma cousine et moi nous venions nous asseoir et causer. Ces douces causeries d'autrefois passèrent alors devant mon souvenir, comme la vision d'un bonheur perdu à tout jamais, et je me suis mis à pleurer. Mais j'étais trop agité pour rester en place, je me levai bientôt ; puis, poussé parce que je ne sais quel désir d'avoir une certitude complète de mon malheur, je me dirigeai de nouveau vers le bal. Je cherchai Blanche et son cavalier dans la foule des invités, je ne

les trouvai pas. Où étaient-ils ? que disaient-ils ? que fesaient-ils ? Je rentrai au manoir, pensant les trouver dans le salon ; ils n'y étaient pas non plus. Je vins vers le jardin. Au moment où je sortais, j'aperçus Blanche qui se dirigeait de mon côté ; elle était seule. J'eus un instant la pensée de lui dire mon amour et ma douleur, mais ce fut un éclair, je repoussai cette pensée comme une faiblesse. Ma cousine m'avait reconnu.

— Eh ! bien, mon pauvre Vincent, me dit-elle de cette douce voix qui avait tant de charme pour moi, on ne t'a pas vu ce soir, est-ce que tu ne veux pas danser avec moi ?

Cette demande si simple pénétra comme un rayon d'espérance dans la nuit de mon âme. Je sentis comme un baume couler sur mes blessures, et ce fut d'une voix presque joyeuse que je répondis :

— Tout de suite, ma cousine, si vous le voulez.

— Non, plus tard, dit-elle, en s'en allant ; on m'attend !

Qui pouvait l'attendre ? Robert sans nul doute. Ce soupçon entra dans mon cœur comme un poignard. Ma joie d'un instant se dissipa aussitôt, toutes mes blessures se rouvrirent à la fois et se mirent à saigner plus cuisantes que jamais. Je restai, anéanti et sans bouger, à la même place. Blanche revint bientôt, ajustant un châle sur ses épaules.

« Tu es encore là ? me dit-elle.

— Je reviens, répondis-je, sans savoir trop ce que je disais : j'ai oublié quelque chose dans ma chambre.

— Allons, va vite, et puis chasse la mélancolie ; n'oublie pas que tu me dois une valse. »

Blanche avait dit ces derniers mots en riant ; sa joie me torturait. Je la suivis des yeux, elle traversa la foule des invités et se dirigea rapidement de l'autre côté du jardin. Au lieu de rentrer, je contournai le bal. Arrivé à l'entrée de la charmille où je m'étais réfugié au commencement de la soirée, j'aperçus un couple qui s'y promenait.

Ce sont eux ! pensai-je ; ils s'aiment, il n'y a plus d'espoir pour toi, pars... mais je me trompais !... Ce que je souffrais alors, milord, je ne puis vous le dire. L'incertitude me tuait, je voulus en finir ; j'entrai dans un petit bois qui bordait la charmille, et, protégé par l'épaisseur du feuillage, je m'avançai vers les promeneurs. Mes soupçons ne m'avaient pas trompé, je reconnus le châle de ma cousine qui tranchait sur la mousseline blanche de sa robe, et la voix de Robert vint frapper mes oreilles. Je retenais mon souffle, mais Robert parlait doucement et, comme il marchait avec sa compagne, je devais aussi m'avancer. Nous n'étions séparés que par l'épaisseur de la charmille, à chaque instant j'avais peur que quelque bruit de branche frôlée ne trahit ma présence. J'avais honte de mon action, mais je voulais savoir, je voulais avoir le droit de souffrir.

Quelques mots de Robert arrivaient à mes oreilles : Consentement... père... union... bonheur... Ces paroles étaient autant d'aiguilles de feu qui s'enfonçaient en moi et me brûlaient. Mon cœur battait si fort que j'avais peur de tomber. Je fis un pas, je sentis

quelque chose céder sous mon pied, puis craquer : un bruit sec de branche cassée se fit entendre...

« —Il y a quelqu'un, dit Blanche, on nous suit. »

Je m'enfuis épouvanté. Fou de douleur, de colère et de honte, j'errai une partie de la nuit dans la campagne, sans savoir où j'allais. Le matin de bonne heure, je rentrai au manoir et, pendant que tout le monde, fatigué du bal, dormait encore, j'allai dans ma chambre faire un paquet de mes effets, bien décidé à quitter ce toit où, à la place du bonheur que j'avais rêvé un jour, il n'y avait plus pour moi qu'inquiétude et douleur. J'écrivis à mon père un billet pour le prier de me pardonner et [illegible] annoncer ma détermination de m'engager sur un vaisseau d[illegible]oi. Quand je posai le billet sur ma table, j'aperçus un livre de p[illegible]re que m'avait prêté Blanche. Allais-je écrire à ma cousine quel[illegible]es mots de remerciement ? Je ne ne m'en sentis pas le courage. Je [illegible]artis. En traversant le jardin je m'arrêtai devant un rosier que B[illegible]nche avait planté et qu'elle cultivait avec amour. Une de ses [illegible]urs s'inclinait tristement sous le poids des larmes dont l'avait rem[illegible]e la rosée. Cette fleur me parut l'image de mon cœur, je la cueillis et je remontai la poser avec le livre sur une simple feuille de papier blanc, où j'écrivis ces mots : A ma cousine Blanche. Puis, je redescendis ; cette fois, je traversai le jardin sans m'arrêter ; mais au moment de rentrer dans un petit bois de châtai-gniers, dont le feuillage allait me cacher le manoir, je voulus contempler une dernière fois ce lieu où je laissais tout ce que j'aimais. Je tournai la tête, j'aperçus Blanche à sa fenêtre et encore dans son costume de bal. Elle ne s'était pas couchée : sans doute elle avait passé la nuit à rêver à son bonheur ! Mon cœur se brisa tout à fait, j'entrai dans le petit bois en fondant en larmes.

Voilà mon histoire, milord ; depuis je n'ai revu ni le manoir ni aucun de ses hôtes.

Depuis sa brusquerie et son soudain repentir, Montalt avait écouté le récit de Vincent avec une attention croissante. Plusieurs fois, pendant que le pauvre matelot parlait, il avait appuyé la main sur son cœur, comme pour en comprimer les battements. Si cette scène avait eu d'autres témoins que Vincent, tout absorbé de ses souvenirs, ils auraient pu croire que le scepticisme de Montalt cachait une profonde douleur et que, sous son masque de glace, il cachait une blessure toujours saignante.

—Mon jeune ami, lui dit Montalt, je vous remercie de la confiance que vous venez de me témoigner. Nous nous reverrons ; mais, pour le moment, je vous prie de me laisser, j'ai besoin d'être seul.

Le jeune marin s'éloigna aussitôt.

Quand il fut parti, Montalt mit ses deux mains sur son cœur qui défaillait : un gémissement sourd sortit de sa poitrine.

Puis il fit effort pour se soulever et gagna en chancelant un meuble de forme étrangère, qu'il ouvrit à l'aide d'une petite clef, suspendue à son cou par une chaîne d'or.

Il prit une boîte un peu plus large que la main, dont le couvercle disparaissait sous une garniture de diamants d'une eau éblouissante.

Ses doigts tremblaient, tandis qu'il hésitait à soulever le couvercle de la boîte.

Quiconque eût assisté à cette scène solitaire, se fût demandé quel trésor était assez précieux pour mériter une semblable enveloppe.

Car il y avait plusieurs millions sur le couvercle de cette boîte.

Montalt l'ouvrit enfin : elle ne contenait qu'une boucle de cheveux blonds, fins et doux comme des cheveux d'enfant ou de jeune fille.

Les traits de Montalt peignaient un recueillement grave et profond. Il contempla pendant plus d'une minute la boucle de cheveux : une sorte de religieuse extase l'absorbait.

Ses paupières battirent. Un nom murmuré doucement s'échappa de ses lèvres, un nom de femme.

Il tomba sur ses genoux, et deux larmes roulèrent le long de sa joue.

XXVIII

LA FÊTE

Trois ans s'étaient écoulés depuis ce soir d'orage où le jeune M. Robert de Blois et son écuyer Blaise avaient franchi pour la première fois le seuil du manoir de Penhoël.

La nuit tombait.

La rivière d'Oust coulait silencieusement entre les deux collines au passage de Port-Corbeau. Le ciel était noir, la nuit venait, pesante et chaude, après une étouffante journée.

A mesure que l'ombre devenait plus épaisse, on voyait s'allumer des lueurs le long de ce cordon de petites montagnes qui font une ceinture aux marais de Glénac.

Ces lueurs pouvaient se compter par le nombre des bourgs riverains du marais. Chaque paroisse avait la sienne. Un étranger, arrivant de Redon par la route de la Gacilly, aurait pu penser que cinq ou six incendies s'étaient allumés à la même heure dans tous les villages du canton.

Mais, pour les gens du pays, ces lointaines lumières n'avaient rien de sinistre. Elles signifiaient, au contraire, ébattement et bombance : pour les bons gars, course à l'oie, *papegault* (1), lutte corps à corps et guerre des fouets ; pour les filles, concert solennel et danses sur la place de la mairie.

Pour tout le monde, le tonneau de cidre, orné de fraîches ramées de châtaignier, mis en perce devant la porte de l'église.

C'était le 19 août 1820. On fêtait la Saint-Louis, en l'honneur du roi Louis XVIII.

De tous les feux de joie, le plus beau et le plus flambant était sans contredit celui de la paroisse de Glénac, allumé dans l'aire de la métairie de Penhoël, au-dessous du manoir.

A l'entour les paysans riaient, buvaient et dansaient.

(1) Tir au fusil.

Un peu plus loin, dans les jardins illuminés du manoir, la population noble et bourgeoise de la contrée—la *société*—avait aussi sa fête. Penhoël, tout en faisant dresser une table pour les paysans dans l'aire de sa ferme, avait ouvert ses salons aux gentilshommes du voisinage. Il y avait eu festin, et le bal allait commencer.

On ne voyait dans les allées du jardin que robes de soie antique et beaux habits campagnards. Le vin de Penhoël était bon, le cidre de la métairie était excellent.

Au bas de la falaise on voyait à travers les branches des châtaigniers, une petite lueur rougeâtre, et l'on entendait de temps en temps comme un cri sourd.

La lueur et le cri sortaient tous deux de la loge de Benoît Haligan, le sorcier, dont la porte était grande ouverte.

C'eût été pitié que de voir, si près de cette joie bruyante, la scène solitaire et désolée, qui avait lieu dans la loge du pauvre passeur!

Benoît Haligan paraissait avoir subi l'effet du temps plus cruellement encore que sa loge ruinée. Il était étendu sur son grabat, hâve comme un spectre, la bouche béante et les yeux fixes. Son souffle râlait dans sa gorge et des gouttes de froide sueur brillaient sur sa joue livide, à travers les poils longs et clairsemés de sa barbe.

Il ne bougeait pas; seulement, lorsqu'un pétard détonait au haut de la montagne, ses lèvres se prenaient à remuer lentement.

Il murmurait une prière pour les *bleus* qu'il avait tués sur la lande, dans les guerres de la chouannerie...

Il y avait plus d'un mois que le vieux passeur gisait ainsi sur son lit de souffrance. Depuis deux années et plus, il n'avait pas mis le pied sur son bac, dont la clef était maintenant au manoir. Son agonie, trop longue, avait usé à la fois la compassion et la terreur superstitieuse des bonnes gens du pays. On ne le craignait plus guère, bien qu'il passât toujours pour sorcier, et ses voisins avaient oublié la route de sa cabane.

Il se mourait tout seul, lentement et tristement. Sans les deux jeunes filles de l'oncle Jean, Diane et Cyprienne de Penhoël, qui venaient chaque jour s'asseoir à son chevet, des semaines entières se seraient écoulées sans qu'un être humain passât le seuil de sa cabane.

Parfois, à les voir paraître belles et douces comme un rayon de consolation divine, le passeur retrouvait un sourire. Mais d'autres fois ses paupières se baissaient, et un voile de douleur plus morne tombait sur son visage.

Ses traits immobiles prenaient alors comme une expression de pitié.

Il priait à voix basse, et au milieu de sa prière d'étranges paroles s'échappaient de ses lèvres. On eût dit qu'il voyait les jeunes filles déjà mortes dans le même cercueil; car, au lieu de demander à Dieu leur bonheur en ce monde, il priait pour le repos de leurs âmes durant l'éternité.

Et il joignait ses mains amaigries en pronostiquant malheur à tout ce qui portait le nom de Penhoël.

Mais le vieux Benoît Haligan était fou depuis bien longtemps, chacun savait cela.

Personne n'était sans l'avoir entendu dire plus d'une fois que sa maladie venait du jeune M. Robert de Blois et de son domestique Blaise.

Depuis ce soir d'orage où il avait monté dans le bac, pour ne point abandonner le maître de Penhoël, il ne s'était pas relevé.

Dieu merci, le maître de Penhoel, qui aurait dû partager le même mal, se portait à merveille, et jamais on n'avait vu paire d'amis s'entendre mieux que lui et le jeune M. Robert de Blois !

On laissait dire l'ancien sorcier, qui se mourait tout bonnement de vieillesse.

Assurément, parmi les joyeux danseurs qui se trémoussaient sur la terre battue de l'aire, personne ne songeait à lui en ce moment. Le feu de joie brillait, le cidre coulait : Vivent le roi et les jolies filles !

Et vive aussi l'absent ! car cette fête de Louis n'était pas pour le roi tout seul. L'aîné de Penhoël se nommait Louis, comme le roi, et il y avait là de vieux paysans qui vidaient leur écuelle à son souvenir, bien plus souvent qu'en l'honneur de Sa Majesté.

Devant la porte de la ferme, un groupe de graves métayers, présidé par le père Géraud, aubergiste de Redon, parlait à M. Louis sans se lasser, avec ce mélancolique bonheur des gens qui aiment et qui regrettent.

Là, pas une voix qui ne fût émue en prononçant le nom de l'aîné de Penhoël.

Chacun recueillait ses souvenirs ; on rappelait une anecdote cent fois racontée, un trait de courage, une preuve de bon cœur, une joyeuse étourderie.

C'était la Saint-Louis. Ce jour appartenait à Penhoël bien avant que le roi de France eût reprit son trône ! Depuis dix-huit ans que le jeune monsieur était parti, ce jour était consacré tout entier à son souvenir. Les vieux marins qui avaient servi sous le commandant, les anciens compagnons de M. Louis se réunissaient tous les ans pour parler du bon temps passé.

Quel fier chasseur ! On connaissait le son de sa trompe tout le long du marais, jusqu'au confluent de l'Oust et de la Vilaine. Il courait mieux que les gars de Saint-Vincent ! A la lutte, il faisait plier les reins des glorieux de Saint-Perm et de Questembert !

C'était lui qui lançait la barre le plus haut et le plus loin, lui toujours ; au *papegault*, c'était la balle de son beau fusil qui allait se ficher sur le clou !

Et quand il avait gagné le prix de la lutte, le prix de la course, le prix du tir et encore le paix de la barre, ah ! personne n'avait oublié cela. Tiens, papa Géraud, le mouchoir de cou est pour ta femme ! Mathurin, tu es le plus pauvre, à toi le mouton ! Et la bourse brodée de laine rouge à l'un ; et à l'autre, l'épinglette d'acier avec ses belles touffes de soie !

Oh ! le cher jeune monsieur...

A mesure qu'on parlait, le groupe devenait plus nombreux. Quel-

ques ménagères s'approchaient : elles avaient peut-être elles aussi leurs souvenirs. Les jeunes gens venaient écouter les récits des vieillards. Et quand le père Géraud, l'œil humide et la voix tremblante, levait son verre à la mémoire de Louis de Penhoël, les jeunes gens demandaient :

— M. Louis avait-il donc le poignet plus vigoureux que Vincent ? le pied plus alerte, la main plus sûre, le cœur plus généreux ?

Hélas ! Vincent avait quitté la maison de son père. On disait qu'il était parti pour se faire matelot sur un bâtiment du roi. Matelot, comme le fils d'un pauvre homme, Vincent, le propre neveu du commandant de Penhoël !

On avait beau fermer les yeux et vouloir douter, il y avait comme un malheur autour de cette famille aimée. René de Penhoël restait bien au manoir, riche encore et respecté, mais ceux qui avaient connu l'ancien disaient tout bas que la vraie gloire de Penhoël était morte.

Au moment où l'on avait allumé le feu de joie, les nobles hôtes du manoir avait daigné se mêler, suivant la coutume, aux danses villageoises ; puis la fête s'était séparée en deux camps : paysans et paysannes avaient continué de sauter dans l'aire, tandis que les cavaliers de bonne maison continuaient le bal avec leurs dames dans un salon de verdure, ménagé au milieu du jardin.

Notre ami Blaise, le teint fleuri et le nœud impossible, présidait à la fête villageoise. Tout le monde l'appelait monsieur Blaise, bien respectueusement ; il portait un costume d'apparat qui ressemblait plus à l'habit d'un homme comme il faut qu'à la livrée d'un domestique. Tandis qu'il dominait les paysans de l'air de toute la hauteur de son importance, son maître, M. Robert de Blois, était, dans le jardin, le roi du bal.

Personne, en vérité, ne pouvait lutter avec lui d'élégance et de belles manières. C'était lui qui donnait les ordres et qui faisait les honneurs. René de Penhoël ne paraissait point et personne ne songeait à s'en inquiéter.

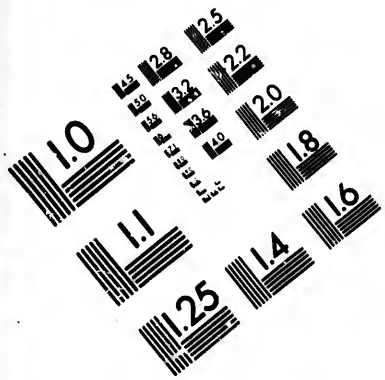
M. de Blois était là : pouvait-on souhaiter un autre amphitryon ?

Blanche de Penhoël avait maintenant seize ans. Sa jeunesse tenait complétement ce qu'avait promis son enfance. Impossible de trouver une beauté plus douce et plus harmonieuse. Son regard timide avait conservé cette expression tendre et presque céleste qui lui avait valu de la part des bonnes gens du pays le surnom de l'Ange de Penhoël.

Elle portait une robe de mousseline blanche, bordée par une guirlande de petites fleurs bleues. Cette toilette allait à son visage et à la grâce languissante de sa taille.

Quand parfois elle quittait le salon de verdure pour aller chercher sa mère au jardin, et qu'on la voyait se perdre dans le demi-jour des longues allées, elle ressemblait à ces pâles et belles visions qui enchantaient la poésie des bardes de Bretagne.

Il y avait des moments où le visage de Blanche exprimait le plaisir naïf de l'enfant qui se sent naître jeune fille. Ses traits rayonnaient alors, un éclair s'allumait dans l'azur de ses yeux. Puis sa



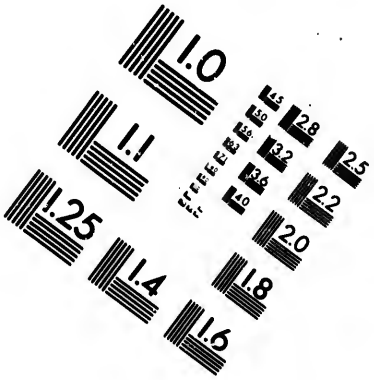
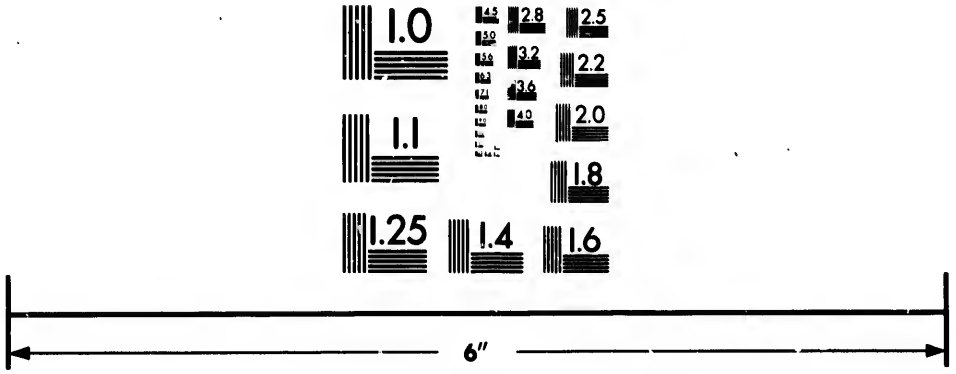
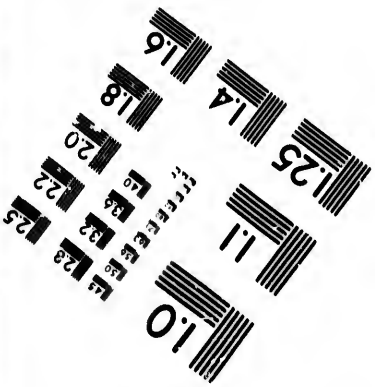
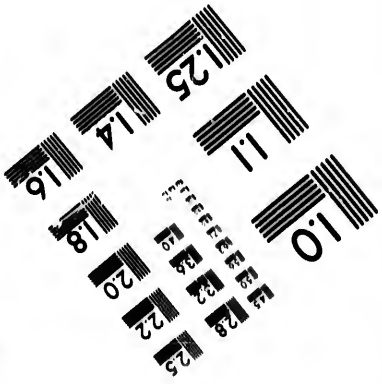


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)







Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

[illegible]

[illegible] Robert [illegible] une [illegible] main pour la contredanse qu'à un seul rival, [illegible] tude [illegible]

[illegible] famille, qui existait autrefois entre Penhoël et [illegible] fin grâce à l'intervention de Robert.

[illegible] de vie adoptée par la famille. Mais depuis trois ans [illegible] l'[illegible] gue, [illegible] miracle [illegible]

Or, chaque fois [illegible] beaucoup son revenu, [illegible] tête [illegible]

[illegible] Pa[illegible] comparant la *société* du [illegible] pourtant personne ne songeait à l'excommunier. [illegible] on se faisait même grand honneur de ses invitations, [illegible] moitié moins, on eût lapidé un pauvre diable.

Seulement, comme certains bruits commençaient à courir dans les environs, attaquant, non plus la réputation de Penhoël, mais l'état de sa fortune, la *société*, tout en gardant de prudents dehors de respect, se déchirait [illegible] belles dents.

On était libre en ce moment. La danse avait éloigné du petit cercle [illegible] toutes les oreilles profanes. René de Penhoël avait quitté le bal pour s'enfermer avec M. de Pontalès le père et l'homme de loi. Quant à madame, elle se promenait à l'écart, au bras du bon oncle Jean.

C'était l'instant de mordre. On mordait. Robert, Penhoël, madame elle-même, tout le monde y passait. Parmi les hôtes du manoir, il n'y avait qu'un seul homme infaillible et impeccable, c'était le vieux marquis de Pontalès, lequel possédait soixante mille livres de rentes au soleil !

L'influence de cet honnête cénacle ne s'étendait point jusqu'au bal qui se poursuivait, joyeux et rieur. L'orchestre campagnarde jouait à tour de bras et le tapis de verdure ne chômait guère. Il y avait là surtout deux couples dont la gaieté communicative et jeune animait à chaque instant le plaisir et se chargeait de redonner l'élan à sa fête : c'était Cyprienne et Diane de Penhoël, les

Roger de Launoy, leur compagnon d'enfance, songeait, lui aussi, à [illegible]

Il était depuis l'arrivée des étrangers au manoir [illegible]

Roger avait grandi avec Diane, qui était devenue un charmant cavalier, à la figure hardie et sentimentale en même temps; Diane donnait sa petite main blanche à un jeune homme dont la [illegible] et [illegible] remarquables par [illegible]

Il était [illegible] qu'elle. Avant l'arrivée [illegible] digne [illegible] Depuis deux [illegible] gaze [illegible] de [illegible] Personne [illegible] de [illegible] Diane [illegible] lait et surtout tant qu'on voulait [illegible] donnait [illegible] songeait [illegible]

Roger [illegible] de [illegible]

Il [illegible] salle de billard à orner ou des [illegible] lèvres [illegible] Diane au jardin et qu'il se lassait de courir la campagne avec Roger, il [illegible]

Il aimait Diane. Diane l'aimait. Ils ne se parlaient jamais d'amour. Dans les longues soirées où ils chevauchaient côte à côte, ils se taisaient heureux, ils n'avaient guère qu'un seul sujet d'entretien. C'était [illegible]

L'artiste sans souci enseignait la grande vie à la jeune fille de Bretagne.

La jeune fille écoutait, curieuse, émue. Elle aussi voulait connaître ce monde, ce tourbillon, où brillait toujours celle qui ramenait la première le nom de Paris pour interroger, pour savoir.

Ses yeux s'allumaient d'ambition. Il y avait en elle un secret dont Etienne n'avait point la [illegible]

Paris était un [illegible] la ville où la femme est reine, où les rêves se réalisent, où le vrai touche au merveilleux, où naît l'espérance [illegible]

Etienne disait [illegible]

— On y accourt comme ailleurs, Diane... plus qu'ailleurs. Et Dieu veuille que vous gardiez toujours votre douce vie de Bretagne!

Diane ne répondait point. Elle rougissait [illegible] de sa sœur, dont la nature, moins réfléchie, avait aussi moins d'audace, mais qui pourtant se laissait prendre aux folies des imaginations de Diane.

Paris! Paris! c'était leur songe ailé.

Mais si, tout à coup, on leur eût montré la route ouverte et la chaise de poste attelée, eussent-elles osé? eussent-elles voulu? Madame, qu'il aurait fallu quitter! et Blanche, le pauvre ange!

Roger de Launoy, leur compagnon d'enfance, songeait, lui aussi, à Paris. Il était fier. La [illegible] le traitait depuis l'arrivée des étrangers au manoir.

Robert s'était emparé du maître, qui ne voyait plus que par ses yeux.

Les deux jeunes filles portaient toujours [illegible] nes, mais on eût pu croire que c'était pure [illegible] jupe courte et le [illegible] tailles charmantes [illegible] [illegible] comme des fées. Il émanait d'elles une [illegible] qui gagnait de proche en [illegible]

Chacun, à son tour, [illegible] Blanche, elle-même, si pâle et si [illegible] sourires.

Ce bal était charmant par cette chaude [illegible] toutes.

Aussi chacun tressaillit de surprise et [illegible] au milieu du bal, un de ces cris [illegible] soudaine et intolérable.

L'orchestre se tut ; les danses cessèrent, et la galerie se leva d'un commun mouvement.

Tous les regards, effrayés ou seulement curieux, se portèrent à la fois vers l'endroit d'où la plainte était partie.

On vit Blanche de Penhoël, immobile et comme morte, étendue de tout son long sur l'herbe.

Robert de Blois était à genoux auprès d'elle et [illegible] sa main contre son cœur.

Roger, Diane et Cyprienne s'élancèrent en même temps ; mais ce fut madame qui arriva la première auprès de sa fille.

Il faut renoncer à peindre tout ce qu'exprimait en ce moment le visage désolé de Marthe de Penhoël.

Un rouge ardent et fiévreux avait remplacé la pâleur de sa joue. L'épouvante qui glaçait son âme de mère était dans ses yeux. Sa main, forte en cet instant comme la main d'un homme, repoussa brusquement Robert de Blois, que le choc fit chanceler.

Elle souleva Blanche sans effort apparent et la [illegible], renversée, entre ses bras. Blanche, évanouie, ne respirait plus.

Comme Cyprienne et Diane s'empressaient, inquiètes, autour d'elles, madame les éloigna d'un geste impérieux.

Robert se rapprocha et s'inclina jusqu'à effleurer presque son oreille.

—N'oubliez pas ! murmura-t-il froidement.

Un éclair de haine brilla au milieu de la détresse désespérée qui voilait le regard de Marthe de Penhoël.

Mais elle fit sur elle-même un effort violent et se contraignit à sourire.

—Je n'oublie rien ! dit-elle tout bas.

Puis elle reprit en s'adressant à Roger et aux deux filles de l'oncle Jean :

—Amusez-vous, mes enfants. Voici Blanche qui rouvre les yeux ; je vais vous la ramener tout à l'heure bien guérie.

XXIX

MYSTÈRES

La partie grave et discrète de l'assemblée, qui se respectait trop pour prendre part à la danse, commençait à trouver le bal monotone et long. Les commérages languissaient, parce qu'on avait déjà médit de tout le monde. L'évanouissement de Blanche fit à l'ennui naissant une diversion tout agréable et vint raviver l'entretien.

Ce cercle respectable se composait de trois vicomtes, surtout de trois petites personnes, toutes trois également jaunes, sèches, raides et vêtues de robes de soie violette d'une ancienneté incontestable. Bien qu'elles fussent encore célibataires, aux environs de la cinquantaine, ce qui déprécie, elle donnait le ton à la *société*, parce que leur talent de médire était hors ligne, que chacun de leurs coups de langue emportait net le morceau. Leurs rivales elles-mêmes, madame la chevalière de Kerbichel, épouse de l'adjoint au maire de Glénac, et madame Claire Lebinihic, jeune veuve à peine âgée de quarante-cinq ans, autour de laquelle soupiraient les trois vicomtes, étaient forcées de reconnaître la supériorité des demoiselles Babain-des-Rozeaux de l'Etang.

Il faut dire qu'elles avaient tout pour elles. L'aînée, mademoiselle Amaranthe, chantait en s'accompagnant de la guitare l'ariette légère ; la seconde, mademoiselle Eglantine, la tremblante romance ; la troisième, mademoiselle Héloïse, attaquait, toujours avec la guitare, le grand morceau de caractère.

A cause de cela, le jeune monsieur de Pontalès, à qui tout était permis parce qu'il était l'héritier de son père, les avait surnommées en masse les trois Grâces, et en détail, l'*Ariette*, la *Romance* et la *Cavatine*.

Elles avaient un petit frère, M. Numa Roboin-des-Rozeaux de l'Etang, qui se tenait un peu à l'ombre de la gloire, mais qui, néanmoins, passait pour un fort agréable joueur de reversis.

Quand madame, aidée de l'oncle Jean, eut emmené Blanche, l'imposante réunion se rassit. Ses membres se regardèrent durant quelques secondes en silence.

—Il faut avouer, dit l'Ariette, qu'il se passe de drôles de choses dans cette maison. Les maîtres font les honneurs, Dieu sait comme ! Voici madame partie ; où est monsieur ?

—En conférence avec le marquis de Pontalès, répondit le frère Numa.

—En bonne conscience, vous avez dit, elle a Chevaigle, qui peut bien avoir des affaires.

Mais personne n'avait la simplicité d'accorder la moindre attention au pauvre maître d'école.

—Toujours avec le marquis, poursuivit Lorette.

—Et avec l'homme de loi ! ajouta la cavetine.

—Ah ! dit la Romance d'un ton capable, des gens bien informés prétendent que Penhoël file un mauvais coton, pour parler comme les gens du peuple. Il emprunte sans cesse de l'argent au marquis, et l'homme de loi Lehivain sait des choses qui étonneraient bien du monde !

—Tant de charges aussi ! reprit la chevalière de Kerbichel ; c'est la maison du bon Dieu que ce manoir ! On y mange et on y boit toute la journée. Je vous demande un peu si ce n'est pas folie de nourrir à rien faire ce grand garçon de Roger de Lannoy.

—Et ce barbu milleur qui est venu de Paris pour mettre du rouge et du bien sur les murailles, dit la Romance.

—Et ces petites de l'école Jean qu'on élève à rien faire ! ajouta la Cavetine. Ne dirait-on pas qu'elles ont cinquante mille livres de rentes ?

—Hélas ! le sentencieusement Lorette, qui dans la conversation cultivait parfois le genre grave, comment élève-t-on la jeunesse aujourd'hui ? Vous verrez que ces petites finiront mal.

Dans le groupe des paysans, on parlait beaucoup de M. Blaise, qui passait pour avoir l'oreille du...

Le père Géraud tenait le centre du groupe et interrogeait un petit garçon qui venait de sortir du jardin où il avait servi des rafraîchissements aux hôtes de Penhoël.

—Conte-nous ce que tu as vu, petit Francin, disait le bon aubergiste du *Mouton couronné*.

—Nous étions à regarder danser ces belles dames. Tout d'un coup mademoiselle a crié... j'ai regardé comme les autres et je l'ai vue couchée par terre. Il n'y avait auprès d'elle que M. de Blois. Quand il a voulu la relever, on l'a vue arriver madame arriver sur lui ! j'ai cru qu'elle allait l'étrangler.

—Elle n'a rien dit ? demande le père Géraud.

—Non fait ; mais on voyait bien qu'elle avait son idée. C'est M. de Blois, bien sûr, qui a fait du chagrin à Mange...

Un menaçant murmure courut parmi les paysans. Le père Géraud passa le revers de sa main sur son front.

—Oui, pensa-t-il tout haut, cet homme-là est le malheur de Penhoël ! Et c'est moi qui lui ai enseigné le chemin du manoir !

Allons, allons, père Géraud, dit le fermier du Bois-Corbeau, les temps sont mauvais pour nos maîtres, mais ce pourra revenir. Et quant à ce qui est de vous, tout le monde sait bien que vous êtes un bon cœur. Penhoël est riche, après tout !

—Riche ? interrompit l'aubergiste de Redon ; si vous saviez !...

Les métayers se rapprochèrent curieusement ; mais le vieux Géraud n'en voulait point dire davantage.

—C'est moi qui lui ai montré le chemin du manoir ! répéta-t-il, comme si cette idée l'eût poursuivi sans cesse. Écoutez ! avant de monter jusqu'à la ferme, je suis entré tantôt chez Daholt Balgan, qui est bien près de mourir,... car tous ceux qui aiment Penhoël s'en vont les uns après les autres, le pauvre Bervoll à *le grolle* (1) sur la paillasse, et moi, pas plus tard qu'il y a dix ans pour la première fois que l'Ange et les deux filles de Jean de Penhoël feraient trois pauvres *Belles de nuit* avant le déris de l'hiver qui vient...

—Il m'a dit encore, poursuivit le père Géraud en baissant la voix davantage, que notre M. Louis reviendrait quelque jour... mais qu'il reviendrait trop tard !

Le père Géraud se tut, et il se fit un silence autour de lui. Chacun avait le cœur serré. Cette fête, commencée dans la joie, s'achevait morne et lugubre.

Un seul mâle restait auprès du tonneau, un pauvre diable maigre comme un clou, qui buvait avec acharnement, couché tout de son long dans la poussière. Personne ne daignait lui parler pas même l'Ancêtre, bien que le pauvre diable fût sa vieille connaissance, Jean-Marie Bibandier.

Bibandier fumait sa pipe en philosophe et semblait se soucier assez peu du mépris général. Il buvait comme s'il se fût engagé à vider tout seul le grand tonneau de cidre.

Ce fut le petit Francin qui rompit le silence.

—Monsieur Blaise ! dit-il tout à coup.

Le domestique de Robert de Blois s'avançait en effet à pas comptés vers le groupe des paysans.

—Eh ! bien, mes enfants ! cria-t-il de loin. Ne boit-on plus à la santé du roi et de M. le Maire ?

Personne ne répondit. Le père Géraud s'était redressé.

—Petit Francin, murmura-t-il rapidement, retourne au jardin ; tu viendras nous dire s'il y a du nouveau...

Puis il ajouta, en se tournant vers les vieux métayers assis à ses côtés :

—Vous autres, j'aurai à vous parler après la veillée. Il ne sera pas dit que personne n'a fait un pas ou donné un écu pour sauver Penhoël !

Il n'y avait plus, dans le salon de verdure aucun représentant de la famille. Le maître du manoir était toujours dans son appartement, madame n'avait point reparu, non plus que l'oncle Jean. Enfin, Cyprienne et Diane, qui avaient présidé si longtemps à la danse, s'étaient éclipsées tout à coup et avec une sorte de mystère, puisque leurs cavaliers eux-mêmes les avaient cherchées en vain parmi la foule.

Etienne et Roger avaient déserté à leur tour le salon de verdure, pour explorer sans doute les allées du jardin.

(1) Le râle de la mort.

C'était maintenant Robert de Blois qui, en qualité d'habitant ordinaire du manoir, faisait les honneurs.

Le jardin était illuminé, comme nous l'avons dit, d'un bout à l'autre, et l'on n'y eût pas trouvé un endroit pouvant servir de cachette.

Etienne et Roger avaient quitté le bal sans se prévenir mutuellement. Ils se rencontrèrent face à face au détour d'une allée. Etienne était tout pensif. Les cheveux de Roger étaient baignés de sueur.

—Tu ne les as pas rencontrées ?

—Non.

—Je vais chercher encore, dit Roger, qui voulut reprendre sa course.

Le jeune peintre l'arrêta.

—Tu ne les trouveras pas, dit il ; tandis que tu cherchais à gauche, moi je cherchais à droite. A nous deux nous avons parcouru tout le jardin ; elles n'y sont pas.

—Alors où sont elles ?

L'agitation de Roger de Launoy semblait croître à chaque instant. Etienne, au contraire, restait calme, bien que sa voix, si gaie d'ordinaire, eut un vague soupçon de tristesse.

—Où sont-elles ? répéta Roger ; mon Dieu, tout cela est bien étrange !

—Etrange ! répéta Etienne en souriant ; pourquoi ? nous doivent-elles compte de leurs actions ?

—Tu n'aimes pas, toi ! murmura Roger.

Le peintre garda le silence, mais sa main serra plus fortement le bras de son ami.

—Moi, j'aime, reprit Roger, comme un pauvre fou ! Quand je suis auprès d'elle, je ne sais plus qu'admirer et croire. Son sourire est si pur, et on voit si bien son cœur sur son visage. J'ai honte de mes soupçons.

—Tu as donc des soupçons ? demanda tout bas Etienne.

Roger baissa les yeux et ne répondit pas tout de suite.

—Que sais-je ! s'écria-t-il enfin, en appuyant sa main contre son front mouillé de sueur. Je ne suis pas fou, et je ne rêvais pas... j'ai vu !

Il hésita.

—Qu'as-tu vu ? demanda Etienne.

Et comme Roger se taisait encore, il ajouta d'un accent triste et lent :

—Tu peux parler ; j'ai vu, moi aussi, bien des choses !

Roger le regarda avec une sorte d'effroi.

—Je ne parle pas de Cyprienne, reprit le peintre ; mais Diane a un secret. Il y a longtemps que je le sais.

—Et ce secret ?

—J'ai confiance, parce que j'aime. Jamais je n'ai cherché à la surprendre.

—Oh ! s'écria Roger, parce que j'aime, moi, je me défie ! C'est

tout mon bonheur et mon espoir ! Si je pensais que Cyprienne eût un autre amour...

Il s'arrêta et reprit avec amertume :

—Mon Dieu ! cette idée me vient souvent. Et comment ne me viendrait-elle pas ? Je ne sais rien d'elle, rien que ce que je vois et que je vois bien des choses ; mais il y a voir et voir... Ce que j'ai vu, je ne puis le dire à personne, pas même à toi, à le confier, même à mon meilleur ami. Il pèserait trop sur le cœur !... Te souviens-tu, Etienne, de cette soirée que nous passâmes à parler d'elle au bord du marais, de l'autre côté de Glénac ? Nous nous étions égarés, nous rentrâmes au milieu de la nuit, la nuit était devenue très-noire, et tout le monde dormait. Nous nous déchaussâmes, nous prîmes chacun dans la main notre soulier et nous montâmes sans bruit le grand escalier.

Le long corridor était désert. Il me sembla entendre devant moi un bruit de pas légers et timides, je m'avançai les bras tendus, et mes mains rencontrèrent un mur. Le bruit avait cessé. Je croyais m'être trompé, lorsque je sentis sous mes doigts deux coiffes de toile qui glissaient au premier contact, et je me retrouvai dans l'ombre. Les pas fuyaient, j'entendais de petits pas légers et rapides dans la partie du corridor que je venais de parcourir. On fuyait... mais au moment où j'allais m'élancer, j'avais ramassé une des coiffes de toile avec laquelle elle avait frôlé mes doigts.

J'allumai ma bougie et je reconnus le petit ruban de soie bleue que j'avais vu dans la journée à la coiffe de Cyprienne.

Roger de Launay salua, attendant silencieusement une parole d'étonnement de son ami. Mais Etienne ne parla point, il demeurait pensif.

—Est-ce tout ce que tu as vu ? demanda froidement Etienne.

Roger, un peu déconcerté, un peu étonné de l'effet produit par son histoire, répondit :

—N'est-ce pas assez ? s'écria-t-il.

—Ce n'est rien.

—Tu as vu quelque chose de plus extraordinaire ?

—Tu en jugeras, répondit le peintre. Continue.

—Ecoute donc, Etienne, reprit Roger. Quelques jours après, je revenais de Redon à pied ; c'était à la hauteur du bourg des Bains, au milieu de la nuit. Il faisait clair de lune. J'entendis au loin sur la bruyère le galop de deux chevaux. Je ne prêtais point garde et je poursuivais ma route. Au moment où les deux chevaux passaient près de moi, lancés à pleine course, je levai la tête : les deux chevaux étaient montés par des femmes ; je criai : Diane ! Cyprienne ! mais elles ne me voyaient ni ne m'entendaient. Elles couraient, elles, les deux femmes se perdaient déjà dans l'ombre, et le pas de leurs chevaux s'étouffait au loin sur la lande.

—Était-ce ? demanda Etienne.

—Une heure ou deux après.

—Et ce jour-là les Pontcalec n'étaient-ils pas à Redon ?

Roger se frappa le front.

—Tu m'y fais songer ! s'écria-t-il : les Pontales étaient à Rodon !

—Mais étaient ce bien elles ? dit le peintre.

—Tu as voir. Il n'y avait pas possibilité de les rejoindre. Après avoir fait quelques pas en courant comme un fou, je rentrai le chemin de Penhoël. En arrivant en bas, je demandai au vieux Benoît si quelqu'un avait passé beau dans la soirée.

Il me répondit : Personne.

Cela me fit grand bien ; je crus avoir rêvé. Pourtant, une fois arrivé au manoir, il me restait des doutes ; au lieu de gagner mon lit, tout de suite, je me dirigeai, sans trop avoir la conscience de ce que je faisais, vers la chambre de Diane et de Cyprienne.

Je collai mon oreille à la serrure : on n'entendait aucun bruit.

Elles dorment peut-être, me disais-je. Ma pauvre Cyprienne ! Je suis un misérable fou !

Et cependant, ma main [illegible] la porte. La porte s'ouvrit. [illegible] de mon action.

Puis mon regard se glissa dans la chambre. [illegible] de la lune [illegible] d'aplomb sur les deux petits lits blancs, qui étaient vides.

—Est-ce tout ? demanda Etienne, tandis que Roger passait le revers de sa main sur son front où parlaient des gouttes de sueur.

—Si c'est tout ? murmura Roger ; mais que veux-tu de plus ?

—Je crois en elles, dit le peintre.

—Moi aussi ! moi aussi ! s'écria Roger, je crois en elle, je l'aime tant !... Quand je la vois sourire à mes côtés, je ne [illegible]. Il semble que j'ai fait un rêve douloureux et impossible. Mais quand je me retrouve seul, face à face avec moi-même, je me souviens, et je souffre ! Bien des fois j'ai été sur le point de parler et d'implorer une explication ; mais elle paraissait me deviner ; son regard souriait, se reposait sur moi si calme et si pur ! Je sais bien que je n'oserai jamais l'interroger !

Tout en causant, ils marchaient le long des allées du jardin. Ils s'éloignaient d'instinct du salon de verdure, où les hôtes de Penhoël étaient toujours rassemblés. Roger allait la tête basse et l'air consterné. Etienne portait sur son visage qui voulait sourire les traces d'une émotion contenue. Peut-être se faisait-il plus fort qu'il ne l'était réellement.

—Ce que tu as vu est étrange, dit-il enfin ; ce que j'ai vu est plus étrange encore. Ce mystère qui les entoure, j'aurais pu le percer peut-être... mais je ne l'ai pas voulu. Moi aussi, j'ai rencontré une fois Diane et Cyprienne dans les corridors du manoir. J'étais caché par la saillie d'une embrasure ; elles ne m'apercevaient point. Je les vis traverser sans bruit la galerie. Eelles dépassèrent la chambre, la chambre de Penhoël, et je crus qu'elles allaient entrer chez madame. Mais elles dépassèrent aussi la porte de madame. Il n'y a rien au delà, sinon l'appartement occupé par M. Robert de Blois.

—Et tu ne les suivis pas ?

—Je ne les suivis pas.

—Ce Robert, qu'elles font tourner en bourrique, murmura Roger de Lavray.

—Elles [illegible] Etienne, dont la voix [illegible] vées s'introduire au château de Penhoël.

—Au château de Penhoël, répéta Roger, qui [illegible] ne les aurais pas reconnues si je n'avais entendu la douce voix de Diane sur la lisière de la feret.

—Aide-moi, dit-elle.

Elles s'approchèrent toutes deux de la muraille et Diane s'appuya des deux mains contre le mur, tandis que Diane franchit la clôture.

—Après ? fit Roger dont le souffle haletait.

—Je revenais de la Gacilly, à cheval, répliqua le peintre, mon cœur battait et mon front brûlait. Mais je ne suis pas comme toi, Roger, et je n'aurais jamais ouvert la porte de la chambre des filles de Jean de Penhoël. J'enfonçai les éperons dans le ventre de mon cheval, [illegible] à travers la forêt.

—Et tu n'as pas vu [illegible]

—Si Diane de Penhoël n'est pas [illegible] je [illegible] songer, j'avoue, maintenant [illegible] nir, c'est elle... Tu es rassuré quand tu la vois sourire, Roger, moi, si un doute pouvait me venir il me viendrait en [illegible] larmes dans les yeux de Diane ! C'est un cœur vaillant [illegible] la souffrance ! Sous cette frêle beauté de jeune fille [illegible] je les [illegible] fond d'une âme comme la sienne, il ne peut y avoir que de [illegible] élans et de saintes pensées.

La tête de Roger se relevait peu à peu, il gardait le silence.

—Chacun dans le pays, dit-il, reprit le peintre, les plus hardis comme les plus riches. Il y a un grand malheur sur la maison de Penhoël. Dieu se sert parfois du faible courage d'un enfant pour combattre la force des méchants.

Etienne s'interrompit brusquement, et la voix, qui était lente et rêveuse, se fit brève tout à coup et décidée.

—Et puis, que m'importe tout cela ! s'écria-t-il. Je chasse un songe charmant, le réveil est venu. Que Diane soit [illegible] un ange ou une pécheresse, je la verrai demain pour la dernière fois.

—Que dis-tu là ? demanda Roger en tressaillant.

Ils étaient arrivés sur la terrasse qui borde le rang des cèdres au passage de Port-Corbeau. Ils s'arrêtèrent d'un commun accord, et le peintre s'accouda contre la balustrade de pierre.

—Ce matin, reprit-il, M. Robert de Blois, qui paraît être maintenant le maître au manoir, m'a payé mes travaux et m'a fait entendre qu'on avait plus besoin de moi.

—Mais Penhoël ! s'écria Roger, qui saisit la main de son ami ; tu [illegible]

[illegible] répliqua Etienne, [illegible]

[illegible]

faible cri se fit [illegible]

Les deux [illegible]

et virent deux [illegible]

taillis.

—Ce sont-elles ! s'écria Roger.

Il voulut s'élancer, mais Etienne le [illegible]

[illegible] les protéger, et non pour les épier !

[illegible]

—Je revenais de la Gacilly, [illegible] répliqua le peintre, mon cœur battait et mon front brûlait. Mais je ne suis pas comme toi, Roger, et je n'aurais jamais [illegible] de la chambre des filles de Jean de Penhoël. [illegible]

C'était la chambre de l'Ange de Penhoël [illegible] rideaux blancs, dont la [illegible] la ruelle, une [illegible] et [illegible] pr[illegible]

[illegible] pressentait-on la jeune fille. C'était [illegible] Tout [illegible]

[illegible] son enfant. [illegible] parfois un peu d'espoir consolait [illegible] c'est qu'elle [illegible] dormait [illegible] de l'avenir.

Chacun, si malheureux qu'il soit, [illegible] au fond de son cœur, une sorte d'asile où abriter sa [illegible] de l'âme où Dieu clément [illegible]

Marthe de Penhoël souffrait. [illegible] menaces s'accumulaient. Son pauvre cœur, blessé depuis des années, saignait. Pour elle, le passé n'avait que des regrets amers, le présent que navrant martyre, l'avenir... Hélas ! il y avait là de si cruelles tortures, que mieux valait fermer les yeux, et attendre comme le condamné à qui la suprême [illegible] sur la vue.

C'était [illegible] au salon de verdure. [illegible] Blanche venaient d'arriver dans la chambre de cette dernière.

Blanche était pâle encore et semblait [illegible] de nouveau ses sens.

Madame, qui l'avait [illegible] une bergère, l'entourait de ses bras. La pauvre femme essayait de sourire, mais il y avait sur son visage un découragement mortel.

L'oncle Jean était arrêté au seuil de la porte. L'effort qu'il avait fait pour contenir la jeune fille avait ramené sur sa joue les mèches légères et blanches de sa chevelure. La mélancolie douce, qui était d'ordinaire sur ses traits, faisait place à une profonde désolation.

Il regardait les deux femmes, et ses yeux étaient humides.

L'évanouissement tout seul ne pouvait avoir produit ces émotions poignantes, et derrière le hasard de cet événement il devait y avoir bien d'autres douleurs anciennes et cachées.

Blanche renversait sur le dos de la bergère sa tête charmante, dont les contours délicats et purs semblaient taillés dans l'albâtre.

—Ce ne sera rien, murmura madame d'une voix qui voulait être gaie, mais où se devinaient les sanglots contenus.

Puis elle se tourna vers l'oncle Jean qui s'appuyait immobile, au montant de la porte, et lui fit signe de se retirer.

Le vieillard sortit aussitôt sans mot dire. A travers la porte refermée, on entendit un instant le bruit de ses sabots dans le corridor.

Il allait d'un pas lent et la tête courbée. Quand il passait devant l'une des fenêtres et que les lumières, répandues dans le jardin, arrivaient jusqu'à lui, on aurait pu le voir presser son front de ses deux mains tremblantes.

Blanche était seule avec sa mère. Ce n'était pas à cause de la présence de l'oncle que madame se forçait à sourire, car son regard devint plus caressant encore.

—Voyons, ma pauvre enfant, dit-elle, qu'as-tu ?

—Oh ! rien, mère ; tu avais raison tout à l'heure, ce ne sera rien.

Madame attira sa fille dans ses bras avec une sorte de brusquerie et la pressa contre son sein.

—Te souviens-tu, dit-elle, que tu aimais à t'endormir ainsi tous les soirs ?

—On est si bien auprès de ton cœur, murmura l'Ange en fermant ses paupières à demi, et en reposant sa prunelle limpide sur les yeux de sa mère.

—Avant de t'endormir, poursuivit madame, tu me disais tout ce que tu avais fait dans la journée. En ce temps-là, tu n'avais pas de secret pour moi.

—Et maintenant j'en ai ; voilà ce que tu veux dire, n'est-ce pas, mère ? Eh ! bien, non ! je n'en aurai pas ! J'aurais dû plus tôt t'ouvrir mon cœur, mais j'avais tant peur de te faire de la peine ! Si souvent je te vois triste ! pauvre mère !

Blanche couvrait de baisers le visage de sa mère. Celle-ci rendait à sa fille ses caresses.

—Non, mon enfant, reprit-elle, ne crains point de me contrister. Je souffrirai moins de partager ta peine que de te voir souffrir sans en connaître la cause.

—Bonne mère, dit l'Ange, c'est toujours toi qui me guéris et me consoles ! toi qui souffres tant !

Blanche s'arrêta un instant comme si elle hésitait. Madame reposait avec amour sur sa fille son doux regard.

Blanche passa son bras autour du cou de madame.

—Dis-moi, mère, reprit-elle, pourquoi mon père veut-il tant que j'épouse M. de Blois ? Je ne sais pourquoi, mais cet homme me déplaît. Autrefois, je le voyais avec plaisir, sa compagnie me paraissait agréable. Mais quand je te vois triste, il me semble que cet homme en est la cause, et alors je me prends à le détester.

Jusque là, madame n'avait fait aucun mouvement, et cependant la confidence de sa fille n'avait pas laissé de mettre un peu de joie dans ce cœur où il y avait tant de tristesse. Elle non plus n'aimait pas cet homme qui chaque jour lui aliénait davantage le cœur de son mari et qui, au moyen du jeu et des folles dépenses, avait ouvert à la ruine les portes du manoir. Elle avait bien essayé de s'opposer aux desseins de Penhoël sur sa fille, mais vains avaient été ses efforts. Robert de Blois était maître de Penhoël. Comme bien d'autres, d'ailleurs, madame s'était trompée sur les sentiments de Blanche à l'égard de Robert de Blois ; Blanche se montrait toujours si aimable ! elle semblait prendre tant de plaisir dans la compagnie de cet élégant cavalier ! Sans rien dire, madame déposa un tendre baiser sur le front de sa fille.

Enhardie, celle-ci poursuivit ses aveux avec confiance.

—Jusqu'à présent, je me suis efforcée, pour ne pas contrarier mon père, de faire bon visage à M. de Blois. Il veut toujours danser avec moi, je danse toujours avec lui. A ses compliments je réponds de façon à ne pas lui déplaire, mais je ne peux me résoudre à lui dire que je serais heureuse d'être sa femme.

—Et t'interroge-t-il à ce sujet ? interrompit madame.

A mesure que Blanche avançait dans ces confidences, elle se sentait soulagée et ses forces semblaient revenir.

—Oui, mère, répondit-elle. Ce fut un soir qu'il osa pour la première fois me parler de mariage. Oh ! je m'en souviens bien : c'était la veille du départ de Vincent ! Voilà cinq mois que nous ne l'avons pas vu !

—Tu l'aimes donc bien, Vincent ? fit madame.

Le front de l'Ange se couvrit d'une rougeur subite.

—Oh ! oui, dit-elle, je l'aime bien. Il m'aimait tant, lui ! Nous étions si heureux de nous promener ensemble ! Nous allions causer souvent sur le petit banc de la charmille. Depuis son départ j'y vais seule et je pense à lui. Te souviens-tu, mère, comme il était pâle la veille de son départ ? Il avait le cœur serré, et moi, petite folle, qui l'invitait à danser en riant. Mais pourquoi donc nous a-t-il quittés si vite ?

Madame n'avait jamais songé à l'amour de Vincent, mais à cette question de sa fille ses souvenirs se réveillèrent. Elle se rappela les yeux ardents du jeune homme fixés sur Blanche, puis son changement depuis l'arrivée de Robert de Blois, sa mélancolie, son abattement, et enfin son brusque départ, le jour précisément où l'on parlait du mariage de Blanche. Celle-ci, évidemment n'aimait pas son cousin, d'amour, elle n'avait encore pour lui qu'une très vive

affection d'enfant. Mais Vincent n'était-il pas amoureux de sa cousine.

Au lieu de ramener Blanche au point de ses aveux d'où l'avait détournée le souvenir de Vincent, madame répondit à la question de sa fille par une autre question :

—Vincent t'a-t-il dit quelquefois qu'il t'aimait ?

—Jamais, il n'osait pas.

Blanche s'arrêta un instant, puis reprit tout à coup :

—Mais j'ai un autre secret, mère, pourquoi ne te l'ai-je pas dit ?

Blanche se pencha sur le sein de sa mère, comme pour implorer son pardon.

Madame baisa tendrement sa fille.

L'Ange poursuivit :

—Je voyais Vincent triste et j'avais de la peine. Me rappelant ce que tu m'avais dit bien des fois que dans l'*Imitation de Jésus-Christ* il y a un remède à tous les maux et consolation à toutes les douleurs, je prêtai à Vincent la petite Imitation que tu m'avais donnée. Ce livre me fut remis par mon oncle, le jour du départ de Vincent. Mais il ne avait pas que le livre, il y avait aussi une belle rose de mon rosier, tu sais, mère ? Mon cousin l'avait cueillie lui-même avant son départ et l'avait déposée avec le petit livre sur une feuille de papier, où il avait écrit : A ma cousine Blanche. J'ai gardé ce papier et aussi la rose, je les regarde souvent et je pleure en pensant à celui qui me les a laissés. Est-ce que je fais mal, mère ?

—Non, mon enfant, dit madame avec tendresse, je ne te blâme pas d'aimer ton cousin. C'est un digne enfant de Penhoël, et je suis sûre que là où il est il fait son devoir.

Blanche reprit avec abandon :

—Dis-moi, Vincent ne reviendra-t-il pas ? Je ne sais, mais il me semble quelquefois qu'un malheur nous menace et qu'alors Vincent nous serait utile.

Madame sourit.

—Il reviendra, mon enfant, dit-elle, quand le vaisseau sur lequel il est parti reviendra.

—A moins que... dit Blanche en hésitant.

—A moins que ? reprit madame.

—A moins que le vaisseau ne revienne pas.

Blanche paraissait triste, sa pensée était en ce moment bien loin de M. de Blois. Madame voulut faire diversion.

—Mais tu ne m'a pas dit encore, reprit-elle, ce que tu avais répondu à M. de Blois.

A cette question, Blanche revint à elle et dit :

—Je lui ai répondu ce qu'on répond toujours quand on ne veut pas dire oui : que je ne pouvais pas prendre une telle décision sans avoir réfléchi, qu'il me fallait du temps, que je ne doutais pas de la bienveillance de M. de Blois et que je le priais d'attendre.

—Et M. de Blois a-t-il renouvelé sa demande ? fit madame.

—Oh ! bien souvent. Il est vrai qu'après son premier insuccès il resta quelque temps sans me rien dire sur le sujet en question. Au salon, dans le parc, en promenade, nous causions de choses indiffé-

rentes. J'évitais d'ailleurs de me trouver seule avec lui. Mais depuis un mois, il est revenu à la charge avec une insistance qui m'effraie. A plusieurs reprises, il ne m'a pas caché que mon père tiendrait beaucoup à voir cette union. J'ai cherché alors à en parler à mon père, mais M. de Blois s'en empare contre vilement; quand il ne le tient pas à la table du jeu, il l'entraîne toute la journée avec les Pontalès. On dirait, mère, qu'il veut nous enlever l'amour de mon père ! Plusieurs fois aussi, j'ai voulu te parler de tout cela, mais le courage m'a manqué.

—Pauvre enfant ! dit madame, dont les yeux étaient voilés de larmes et qui serra sa fille sur son cœur.

—Ah ! mère, j'ai bien souffert depuis quelque jours. Je te voyais abandonnée, et il me semblait que je l'était aussi. J'avais ton cœur pourtant, mais je le voyais blessé si cruellement que j'avais peur de lui porter le dernier coup.

Les larmes de la mère arrosaient les cheveux de l'Ange, dont elle tenait toujours la tête appuyée contre son cœur.

L'Ange poursuivit :

—Aujourd'hui encore M. de Blois ne m'a pas quittée; pendant que je m'efforçais de sourire en dansant avec lui, il m'a renouvelé sa demande, me disant que je devais absolument me décider, parce que mon père le voulait; et comme je ne répondais pas, il a osé me dire que, s'il n'avait pas mon consentement de gré, il l'aurait de force.

—Le misérable ! s'écria madame, dont l'œil étincela d'un feu sombre.

—C'est alors, mère, poursuivit Blanche, qu'à bout de force et ne sachant où me réfugier, je me suis laissée aller à la douleur, et je suis tombée.

L'Ange, qu'une chaleur factice et le soulagement qu'elle éprouvait à épancher son cœur avaient soutenue quelque temps, avait prononcé ces derniers mots d'une voix éteinte. En même temps sa tête s'inclinait sous le poids de la fatigue.

Madame souleva l'Ange entre ses bras et l'étendit sur le lit.

Puis elle se laissa choir dans un fauteuil et couvrit son visage de ses deux mains.

Bientôt le souffle de Blanche se fit entendre léger et plus bruyant. Elle dormait.

Madame garda longtemps la même position. Ses yeux étaient secs et brûlants, des sanglots déchiraient sa poitrine.

—Mon Dieu ! prononça-t-elle enfin d'une voix étouffée; il y a bien longtemps que je souffre ! Vous m'avez pris mon bonheur, dès les jours de ma jeunesse, et je n'ai point murmuré. J'ai vu votre main s'appesantir sur la maison de Penhoël; j'ai senti la mortelle menace suspendue au dessus de ma tête, et je n'ai point murmuré encore ! mais ma fille, mon Dieu ! ma fille !

Ses larmes jaillirent au travers de ses doigts.

—Ma fille ! répéta-t-elle avec égarement; contre ce dernier coup je suis trop faible ! Ayez pitié de moi, mon Dieu, car je suis une pau-

vre abandonnée! Pas une voix amie pour me consoler, pas une main pour me défendre!

Il lui sembla, en ce moment, qu'un double soupir répondait à sa plainte. Elle ouvrit les yeux.

Cyprienne et Diane, à genoux à ses côtés, couvraient ses deux mains de baisers.

XXXI

DIANE ET CYPRIENNE

Au manoir de Penhoël, Cyprienne et Diane n'étaient pas traitées tout à fait comme les filles de la maison. Elles étaient bien de la famille, mais on laissait entre elles et leur cousine Blanche une distance si grande, qu'elles ne pouvaient point se croire placées sur le même degré de l'échelle sociale.

Blanche était l'héritière, la véritable demoiselle de Penhoël. Bien rarement désignait-on par ce titre les deux filles de l'oncle Jean, que les paysans nommaient les petites demoiselles, et la société simplement *les petites*.

L'oncle Jean lui-même avait contribué à trancher plus profondément la ligne qui séparait ses filles de leur cousine. Dès leur enfance, il les avait habituées à regarder le berceau de Blanche avec une sorte de respect. Il n'avait point voulu qu'elles n'habillassent comme Blanche, et jamais il ne leur aurait permis de porter d'autre costume que celui des paysannes du Morbihan.

Il y avait bien longtemps que l'oncle Jean vivait à la charge de ses parents de la branche aînée. Autrefois dans sa jeunesse, il avait porté l'épée et il avait été, disait-on, un fier soldat; puis la révolution lui avait pris son modeste héritage.

Avant d'être soldat, l'oncle Jean avait été un pauvre jeune gentilhomme, à peine plus riche que l'unique fermier de son père. Il ne savait pas grand'chose, et la seule éducation qu'il avait pu donner à ses filles se réduisait à ce double principe, règle fondamentale de sa propre vie : *Adorez Dieu; aimez Penhoël!*

Cyprienne et Diane aimaient Penhoël comme elles adoraient Dieu. C'était un dévouement sans bornes, qui avait ses racines aux premiers jours de leur enfance et qui, à mesure que s'écoulaient les années, grandissait loin de faiblir.

Tout ce qui portait le nom de Penhoël leur était cher et sacré. Elles respectaient le maître, tout en connaissant mieux que personne les misères de sa nature et les fautes de sa vie; elles avaient pour Blanche une tendresse protectrice et comme maternelle. Quant à madame, elles l'aimaient comme une mère.

Mais Marthe avait pour sa fille un amour exclusif sans doute. En ce cœur plein il ne restait plus de place pour un sentiment secondaire.

Diane et Cyprienne ne se plaignaient point. C'était toujours le même empressement et la même ardeur. On eût dit parfois, tant

elles gardaient du courage à elles deux. Malgré leur froideur inflexible, on eût dit qu'elles pensaient quelquefois que cette froideur était feinte.

Elles avaient à peine connu leur mère, qui était morte peu de temps après leur naissance. Elles avaient été élevées ensemble.

Elles n'avaient point de compagnes de leur âge. Rien ne les appelait ici plutôt que là ; rien ne les retenait au manoir, si ce n'est le désir de faire compagnie à Blanche, qui les aimait tendrement pour tout l'amour qu'elles lui témoignaient.

Elles étaient les idoles des bonnes gens du pays, entre Redon et Carentoir. On aimait Blanche, mais il y avait trop de respect dans la tendresse qu'on lui portait. On ne la voyait pas assez souvent ni d'assez près, tandis qu'il n'était guère de journée sans que les gens des villages voisins eussent occasion de saluer Diane et Grisette. Elles savaient les saluer en bonnes, en vaillantes filles, malgré leur costume de paysanne.

On les rencontrait le jour. Et quelquefois, tard, la nuit, quand la lumière de la lune glissait pâle sur la lande solitaire.

Mais c'étaient là des cas rares, et les rencontres de jour possible entrent à forte dose.

Ce qu'il y avait de certain, c'est qu'elles étaient [illegible] leur père, le meilleur des hommes, et pleuraient leur défunte mère, dont tout le monde se souvenait, et qu'elles étaient plus jolies que les anges qu'on voyait peints dans les tableaux de la paroisse ; c'est qu'elles [illegible] au dire des vieillards à famille aîné de Penhoël, [illegible] des traditions antiques.

En revanche, Cyprienne et Alice n'avaient point su trouver grâce auprès de la *société*. Le chevalier de la Chesnaye, le chevalier des trois vicomtes, madame veuve Claire Doublaise, les demoiselles Eahoin des Rotours de Lizio, le baron Jules Nicolas et autres notables tenaient plus que de leurs dédains. La Romance, Babiole et la Cavalière, [illegible] qu'on [illegible] changer que ces petites mendiantes n'eussent pas un sou vaillant la honte du pays.

Elles dansaient comme des [illegible] avec leurs pieds de cinq sous et leurs bonnets [illegible] montaient à cheval comme des garçons. Elles [illegible] de la barque, [illegible] de la grâce de Dieu, et criaient de vieilles, vieilles choses d'avant le déluge.

Haine d'artistes.

Les deux sœurs en avaient conçu de plus grave qui ce taisaient et qui attendaient. [illegible] de [illegible] le vin, [illegible] Macrocéphale les abbé [illegible] pour cause ; [illegible] Robert de Blois et [illegible] domestique Blaise les [illegible] cordialement. Il y avait [illegible] qu'un puissant marquis de [illegible] qui [illegible] sentir [illegible] une intention bien décidée.

De tout cela, elles ne s'inquiétaient point trop en apparence. Elles continuaient leur vie solitaire et qu'on aurait pu croire vouée à quelque œuvre mystérieuse, si la fixité de leur âge et leur inaltérable gaieté n'avait repoussé bien loin ce soupçon.

On les voyait, en effet, toujours joyeuse, comme si leurs conscience eût souri sur la sereine beauté de leurs jeunes visages.

XXXII

LA CONJURATION. — LUTTE D'HÉROÏSME.

Au temps où nous avons vues Diane et Cyprienne dans le salon de Penhoël, poursuivre avec Roger de Lantoy leur causette enfantine, leur gaieté vive et franche n'avait rien d'emprunté. La famille était heureuse alors. Madame qui avait bien quelque peine cachée; le maître montrait bien parfois des inquiétudes et des soupçons inexplicables; mais, en somme, le seul mal que connussent les hôtes du manoir était l'ennui monotone et austère.

Maintenant tout avait bien changé. A ce calme plat de la vie campagnarde, où l'existence est une longue apathie et où l'on arrive à la vieillesse avant d'avoir vécu, avait succédé comme une sourde tempête.

Au dehors, il n'en paraissait trop rien. C'est à peine si quelques symptômes vagues laissaient deviner aux bonnes gens d'alentour la mortelle fièvre qui minait la race de Penhoël.

Au dedans même, tous ne comprenaient pas également la gravité du mal. Mais Cyprienne et Diane avaient surpris, par hasard d'abord, puis par l'effet de leur volonté, des secrets terribles.

Elles voyaient, engagée auprès d'elles, une lutte ténébreuse dont le résultat devait être la ruine et le déhonneur de Penhoël.

D'un côté se réunissaient, ligués par l'intérêt, Robert de Blois, maître Lehivain, le vieux marquis de Pontalès et d'autres alliés subalternes, tous gens actifs et âpres à la curée, tous habiles, audacieux et fort des avantages déjà remportés.

De l'autre, le maître de Penhoël et madame. Le maître n'avait jamais été un esprit robuste; mais ces trois années pesaient sur lui comme un demi siècle. Il n'était plus que l'ombre de lui-même. Le peu d'énergie qu'il avait autrefois s'était usé par le découragement et aussi par des habitudes d'ivresse, où il s'était jeté lâchement comme en un refuge contre l'amertume de ses pensées. Marthe de Penhoël était, au contraire, un cœur haut et vaillant. Au premier moment, elle s'était placée de front entre le maître et ses ennemis; mais, à un instant donné, un coup mystérieux avait soudainement brisé sa résistance. On eût dit que son courage était tombé devant quelque talisman irrésistible. Elle ne se défendait plus.

De sorte que les coups des ennemis ligués contre Penhoël tombaient sur un adversaire sans armes. — La ruine avançait, avançait.....

Il était même étrange que le combat pût durer encore, et la chute de la maison Penhoël eût été consommée depuis longtemps, si une main mystérieuse, inconnue également aux vainqueurs et aux vaincus, n'était venue retarder plus d'une fois le dénouement fatal du drame.

Cyprienne et Diane s'aventuraient dans l'ombre. Elles étaient jeunes, isolées; elles ignoraient la vie; mais sous leur beauté gracieuse il y avait un courage viril.

Elles travaillaient, infatigables et alertes, à une tâche qui eût épouvanté des hommes forts.

Elles devinaient la haine qui s'envenimait autour d'elles; les conseils ne leur avait point manqué, car une voix prophétique, en qui elles avaient confiance, leur avait souvent dit que la mort était au bout de ce combat désespéré.

La mort pour elles, si jeunes, si charmantes, pour elles qui commençaient à aimer!

Elles allaient foulant aux pieds toutes craintes.

Parfois, — quelle jeune fille n'a ses heures où le rêve chéri vient caresser l'âme et l'amollir? — parfois, Diane se voyait d'avance bienheureuse avec Étienne, Cyprienne avec Roger; la faiblesse de la femme prenait le dessus pendant un instant; une larme glissait entre les cils baissés de leurs beaux yeux. Mais cela durait peu; elles s'embrassaient silencieusement, et ce baiser voulait dire: Pauvre sœur, tu es comme moi, tu l'aimes et tu n'auras pas le temps d'être à lui.

Vous les eussiez vues alors, travaillant pensives, les bras entrelacés, la tête inclinée...

Quand elles se redressaient, il y avait sur leurs fronts d'enfants une intrépidité calme et sereine. Elles étaient convaincues qu'il fallait combattre et combattre seules, car elles aimaient déjà trop pour mêler Roger ou Étienne à cette sourde bataille qui les menaçait de mort.

Et eussent-elles aimé cent fois davantage, l'idée ne leur serait point venue d'abandonner la tâche commencée.

D'ailleurs, il y avait des moments où elles espéraient la victoire. Et que de joie alors: avoir sauvé le maître qui avait été bon pour leur enfance et qui donnait sa maison à leur père sans asile, avoir sauvé madame qui se mourait à souffrir d'une angoisse inconnue!

Madame, leur profond et tendre amour! Avoir sauvé Blanche enfin, la pauvre enfant, le doux ange de Penhoël, sur qui planait aussi la menace commune!

Quand ces espoirs venaient, elles ne voyaient plus le monceau d'obstacles qu'il fallait soulever, et le cœur, ivre, bondissait d'allégresse.

C'était cela qui les soutenait. Le courage, si grand qu'on pût le supposer, n'aurait point suffi; il fallait les illusions et l'espérance.

Et ici leur ignorance complète de la vie et la simplicité qui leur montrait au loin une route ouverte au travers de l'impossible étaient puissamment aidées par la nature romanesque de leur esprit.

Tout, depuis leur enfance, avait accru cette prédisposition qu'elles avaient à compter avec le merveilleux.

Elles étaient de ce pays où les traditions sont de beaux contes de fées, et où les imaginations tristes et poétiques tâchent sans cesse de soulever le voile qui recouvre les choses surnaturelles. Il n'y avait

pas jusqu'au souvenir vivace, laissé dans le pays par leur oncle, l'aïeul de Penhoël, qui n'eût affecté bizarrement leurs jeunes esprits. On parlait de sa disparition mystérieuse et l'on en parlait sans cesse. Pour Diane et Cyprienne c'était là encore un roman, mais un roman réelle qui les touchait de près, et leur servait de pont, en quelque sorte, pour arriver à croire tout ce que disaient les vieux livres de la bibliothèque.

A mesure que les années étaient venues, leur foi s'était néanmoins modifiée. L'élément intelligent et juste qui était en elles avait fait peu à peu la part de l'impossible et de l'absurde, mais l'amour du merveilleux avait surnagé. Et par un singulier travail de leur pensée, cette tendance, désormais indestructible en elles, s'était détournée des vieilles fables pour arranger miraculeusement le présent inconnu.

Il était un lieu au monde qui leur apparaissait de loin, environné d'un radieux prestige. Elles y rêvait la nuit et le jour. Elles le voyaient à travers ce prisme féerique qui montrait jadis aux crédules matelots de l'Espagne les prodiges de l'Eldorado. Ce lieu, c'était Paris.

Cyprienne et Diane en auraient pu apprendre bien long auprès de Robert de Blois et des deux Pontalès, mais une répulsion énergique les éloignait de ces derniers, et Robert, qu'elles étaient forcées de voir tous les jours, prenait plaisir à entasser fables sur fables. Il en était un peu de même d'Etienne Moreau, le jeune peintre. Certes, ce n'était point chez lui mauvais vouloir ou amour du mensonge, mais dès qu'il s'agissait de Paris, le regard des deux sœurs brillait et s'animait. Etienne les voyait écouter avec une attention si passionnée, qu'à son insu sa verve s'échauffait. Les couleurs du tableau changeaient sous sa parole jeune et vive. Il aimait Paris, lui aussi, et son souvenir avait des yeux de vingt ans. Malgré lui, la réalité disparaissait sous un brillant manteau de poésie.

Cyprienne et Diane étaient entrées sans bruit dans la chambre de l'Ange, elles venaient s'informer et savoir si l'accident du bal n'avait pas eu de suites.

Elles ne virent rien d'abord en dépassant le seuil, parce que la chambre était faiblement éclairée seulement par les reflets de l'illumination du dehors; mais, tandis qu'elles s'avançaient sur la pointe des pieds, elles entendirent la respiration pénible et oppressée de madame. Marthe se croyait seule et ne retenait point les paroles désolées qui coulaient de sa bouche parmi ses sanglots.

Cyprienne et Diane avaient les yeux pleins de larmes. Elles écoutaient, navrées, n'osant ni se retirer, ni arracher madame à sa rêverie douloureuse. Elles s'étaient mises à genoux, et ce fut seulement lorsque madame se découvrit le visage qu'elles annoncèrent leur présence en mettant leurs lèvres sur ses mains pâles et froides.

Le premier mouvement de Marthe de Penhoël fut tout entier à l'effroi.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes ici? murmura-t-elle.

Les deux filles de l'oncle Jean serraient ses mains contre leur cœur.

—Dieu nous garde de surprendre vos secrets, madame, répondit Diane d'une voix douce et triste, nous avons entendu seulement que vous disiez : Je suis seule, je n'ai personne pour me défendre et pour m'aimer ! Mon Dieu ! vous ne pensez jamais que nous sommes là ! nous qui vous aimons tant... nous qui voudrions donner notre vie pour vous...

XXXIII

UN JOUR OU L'AUTRE

Cyprienne et Diane baissaient sur madame leurs yeux humides, leur âme tout entière était dans ce regard.

Il y avait, au contraire, sur le visage de Marthe de Penhoël de l'hésitation et de la contrainte. Et quiconque aurait assisté à cette scène, sans connaître le fond du cœur de Marthe, se fût demandé assurément pourquoi tant de froideur obstinée, chez cette femme si généreuse et si bonne, vis-à-vis de deux enfants qui semblaient implorer, chaque jour, à genoux, un peu de sa tendresse ?

Ce ne pouvait être un pur caprice. Les bonnes langues de la *société* disaient bien que madame était jalouse et qu'elle enrageait, suivant l'expression des trois Grâces-Babois, de voir les *petites mendiantes* surpasser en beauté l'héritière de Penhoël. Mais le moyen de soupçonner un sentiment si bas dans l'âme haute et digne de Marthe !

Il y avait de quoi, pourtant, être jalouse ; l'Ange de Penhoël méritait bien son nom. Impossible de rêver une figure plus virginale et plus céleste. Mais, dans la régularité même de ce visage exquis un peu de monotonie s'engendrait. L'ensemble de ces traits mignons révélait une langueur paresseuse qui se retrouvait dans la démarche, dans la pose, partout. L'épouvante, d'ailleurs, pouvait manquer à sa physionomie trop douce, dont les lignes se fondaient, effacées, sous les masses de cette chevelure blonde, pâle et presque divine auréole qui donnait au front de l'enfant une sérénité uniforme et inaltérable.

Chez les filles de l'oncle Jean, au contraire, tout était mouvement, vie, force, jeunesse. Leurs tailles sveltes et souples avaient une élasticité pleine de vigueur. C'étaient les vierges robustes et hardies, qui pouvaient s'asseoir d'un bon sur la croupe nue des chevaux du pays et courir, franchissant haies et palissades, sans autre frein que la sauvage crinière de leurs montures. C'étaient aussi les vierges timides, vives à sourire et promptes à rougir, moqueuses parfois, aimantes toujours, fougueuses à chercher le plaisir et ardentes à poursuivre le mystère inconnu de la vie.

Romanesques et gaies à la fois, sensibles à l'excès et fermes pourtant à l'occasion comme des hommes courageux, de bonnes filles avec cela, simples, franches, le cœur sur la main, et dignes pourtant quand il le fallait ; de vraies Penhoël, ma foi, sachant redresser leurs têtes fières et mettre je ne sais quel dédain victorieux dans leurs jolis sourires.

Et que d'élégance choisie sous leurs petits costumes de paysannes ! Malgré leurs jupes courtes et leurs souliers à boucles, malgré les petits bonnets ronds, sans rubans ni dentelles, qui avaient peine à retenir la richesse prodigue de leurs chevelures, il était bien impossible de se méprendre. C'étaient des demoiselles ! Où avaient elles pris cette grâce noble, ce charme indicible, ces *manières*, pour emprunter encore une fois le langage des trois demoiselles Baboin ? On ne savait.

Il fallait fermer les yeux ou avouer qu'elles étaient adorables, et que jamais jeunes filles n'avaient possédé plus de franches séductions, plus d'entraînements chastes, plus de brillant, plus de piquant, plus de naïf pouvoir d'ensorceler les cœurs.

Et cependant, il n'y avait point foule de soupirants autour d'elles. Roger aimait Cyprienne ; Etienne aimait Diane : c'était tout. Les autres jeunes gens de la contrée étaient de braves gaillards qui voulaient épouser *quelques sous*, pour vivre et vieillir, en honnêtes crustacés, dans les gros souliers de leurs aïeux. Nulle part, en ce monde, fût-ce dans la Chaussée-d'Antin ou dans le quartier de la Banque, fût ce même dans ces ruelles du vieux Paris où moisit l'usure crochue, on ne compte si bien qu'aux champs.

Le spectacle de la belle nature élève l'âme et détourne des mariages d'amour. Chloé avait des rentes ; Estelle était une héritière. Sans cela, Némorin ni Daphnis ne leur eussent point fait la cour. C'est la civilisation qui a trouvé le roman. Les sauvages ne marchandent-ils pas, quand il s'agit d'épouser, comme s'il était question de se donner une jument ou douze chèvres ?

Or, Cyprienne et Diane ne possédaient pas un pouce de terre au soleil.

De tout ce que nous venons de dire, nous avons toujours parlé d'elles collectivement, cependant il y avait entre elles de grandes différences. Elles se ressemblaient bien cœur pour cœur, mais leurs visages et leurs esprits n'étaient point pareils.

Diane était plus grande que sa sœur, plus sérieuse et peut-être plus belle. Ses beaux cheveux d'un châtain foncé se bouclaient autour d'un front fier et pensif, qui prenait un rayonnement de grâce irrésistible au moindre sourire. Ses grands yeux bruns, que la gaieté faisait si doux, rêvaient souvent et perdaient dans le vide leur regard voilé. Il y avait dans ses traits, parmi les indices d'une simplicité presque enfantine, une intelligence vive et forte, et surtout une volonté virile.

Cyprienne réfléchissait moins et riait davantage. Elle avait de ces yeux d'un bleu obscure qui pétillent et réjouissent la vue. Sa physionomie exprimait la gaieté jointe à une pétulance fougueuse.

Quand on les voyait séparées, l'œil saisissait entre elles une ressemblance très frappante ; quand elles se trouvait l'une près de l'autre, cette ressemblance disparaissait et on s'étonnait de chercher en vain ce qu'on avait cru voir. C'est qu'elles étaient en quelque sorte, et nous l'avons dit déjà, séparées par un type commun duquel se rapprochait, par des côtés divers, l'un et l'autre de leurs

jolie visage. Et l'on ne pouvait les comparer à celui qui n'était plus.

Pendant qu'elles étaient agenouillées, sur deux côtés du fauteuil de madame, l'esprit aurait cherché naturellement dans les beaux traits de Marthe de Penhoël ce lien mystérieux dont nous parlons ; mais Marthe ne ressemblait à aucune des deux sœurs : elle n'était Penhoël que par alliance.

Diane et Cyprienne tenaient toujours ses mains pressées contre leur poitrine. Madame gardait le silence ; ses yeux restaient baissés ; sa froide contrainte ne l'abandonnait point.

—Nous serions si heureuses de nous dévouer pour vous ! reprit Diane.

—Mourir ! vous dévouer ! murmura Marthe de Penhoël, ce sont des idées étranges que vous avez là, mes filles.

Elle ajouta en essayant de donner à sa voix un accent de plaisanterie :

—On dirait que vous vous croyez dans quelqu'un de ces vieux châteaux où les félons chevaliers de vos romans enchaînent et torturent de pauvres victimes.

—Nous vous voyons si souvent pleurer ! interrompit Diane.

Madame retira sa main.

—Vous êtes curieuses, mes filles, dit-elle avec sécheresse ; et je trouve que vous voyez trop de chose !

Cyprienne rougit, blessée. Le front de Diane devint pâle.

—Il faut nous pardonner, dit-elle d'un ton soumis ; quand vous êtes triste, il nous semble que votre souffrance est à nous. Ah ! que n'êtes vous heureuse, madame ! nous vous laisserions tout votre bonheur.

L'émotion commença à percer sous la froideur de Marthe ; son regard glissa malgré elle entre ses paupières demi-closes et partagea entre les deux jeunes filles une œillade furtive. Diane et Cyprienne n'osaient point relever les yeux. Le joli front de Cyprienne se teignait encore de ce rouge vif qui monte du cœur froissé au visage. La figure de Diane n'exprimait que respect et douceur. Mais quelle que fût la différence de leurs impressions présentes, le dévouement égal et profond qui était au fond de leur âme se lisait à travers la rancune enfantine de Cyprienne comme sur la belle patience de Diane.

Cyprienne n'avait point parlé encore. Diane, qui devinait sur la lèvre mutine un mot de reproche prêt à s'élancer, l'arrêta du geste et reprit :

—Si nous nous trompons, madame, et Dieu le veuille, je vous en prie, ne soyez pas fâchée contre nous !

Tandis qu'elles avaient les yeux baissés, Marthe de Penhoël se pencha au-dessus d'elles et les baisa toutes deux. Elles tressaillirent ; Cyprienne ne put retenir un petit cri de joie.

—Pauvres enfants ! dit Marthe, je ne suis pas fâchée contre vous... mais, croyez-moi, jouissez en paix des plaisirs de votre âge. Parfois, les années insouciantes et bonnes sont bien courtes pour nous autres femmes ; qui sait si demain vous ne renoncerez pas à penser et à

souffrir ? Jusque-là, pauvres enfants, n'essayez pas de deviner une peine que vous ne pourriez point soulager... l'heure viendra pour vous comme pour toutes, mes filles, ajouta-t-elle plus tristement ; pourquoi la devancer ? avez-vous donc tant hâte de souffrir ?

—Nous vous aimons, madame, répondit Diane.

Marthe retira celle de ses mains que tenait la jeune fille, pour la porter lentement à son front, comme on fait quand la migraine aiguë et lourde accable le cerveau.

—Nous vous aimons, répéta Diane, et, à cause de cela, l'heure est venue déjà pour nous de penser et de souffrir.

Ses paupières ne se baissaient plus et ses grands yeux humides se relevaient sur Marthe de Penhoël. Cyprienne laissait dire Diane, parce qu'il lui semblait que c'était son propre cœur qui parlait. Elle se sentait trop étourdie pour risquer une parole devant cette pauvre femme que l'excès de son malheur rendait ombrageuse et défiante ; mais elle enviait tout bas le rôle de sa sœur et se payait de son silence, la petite jalouse, en tenant ses lèvres collées sur la main de madame.

Celle-ci n'avait pas voulu soutenir le regard de Diane, qui était une muette question.

—Vous me croyez donc bien malheureuse ? murmura-t-elle en baissant les yeux à son tour.

Et comme Diane tardait à répondre, cette fois, Cyprienne répéta tout bas :

—Oh oui ! bien malheureuse !

Madame lui retira sa main.

—Qui vous a dit cela ? demanda-t-elle en retrouvant son accent de sécheresse.

La pauvre Cyprienne rougit et demeura muette.

—Vous m'épiez ! reprit madame ; j'ai cru déjà m'en apercevoir plus d'une fois. Je vous défends de m'épier !

Une larme roula sur la joue de Cyprienne. Diane regardait toujours madame avec ses grands yeux tristes et doux.

—Si vous m'aimez, poursuivit Marthe, qui changea encore de ton, je vous en prie, mes filles, ne cherchez pas à savoir !

—Oh ! madame ! madame ! interrompit Cyprienne baignée de pleurs ; vous voulez donc nous ôter jusqu'à la possibilité de vous défendre !

XXXIV

DÉVOUEMENT

Marthe se redressa, plus inquiète.

—Et Blanche ! continua Cyprienne, qui ne voyait plus les signes de sa sœur ; notre pauvre Ange ! Hélas ! a-t-on besoin d'épier, madame, quand tout ici menace et parle de malheur ?

Marthe jeta un coup d'œil furtif vers le lit où Blanche sommeillait paisiblement.

—Savez-vous donc quelque chose ? prononça-t-elle d'un ton si

—Non, répliqua Diane, vous avez quelque chose de supérieur.

—Nous vous aimons, madame, répondit Diane.

Cyprienne avait dit cela d'une voix si douce, si pénétrante, que Marthe de Penhoël, qui avait entendu, se retourna vivement. Entre elle et ses filles, elle ne voulait point établir de différence, mais elle ne pouvait cependant méconnaître que Cyprienne ressemblait davantage à la pauvre morte. Elle reconnaissait volontiers la supériorité de Diane et ne refusait jamais de lui obéir, mais elle aimait Cyprienne de préférence, à cause de sa douceur, de son humilité, en un mot de tout ce qui manquait à Diane.

Cyprienne se leva. Elle avait bien entendu le reproche de sa mère, et, tout en gardant le silence, elle lui jeta un regard plein de tendresse et de reconnaissance. Celle-ci n'avait pas voulu soutenir le regard de Diane, qui, de son côté, avait baissé les yeux devant Cyprienne. Comme cette dernière, elle aussi, se tourna vers Diane son regard où il y avait une nuance de reproche.

—Votre sœur allait m'avouer la vérité, dit-elle, vous êtes sévère aux belles protestations, Diane... mais il ne faut pas trop en vouloir à votre sœur.

Cyprienne, qui était à genoux, se dressa sur ses pieds, la rougeur au front. Ses belles joues se colorèrent.

—Oh! dit-elle en contenant sa voix, si une autre que vous, ma mère, me accusait au cœur de tant mensonge!...

Marthe de Penhoël eut comme un sourire à voir l'élan de cette ardente affection.

—J'ai tort, murmura-t-elle, et vous avez raison de vous aimer, mes filles.

Elle tendit ses mains aux deux sœurs. Cyprienne s'était déjà remise à genoux.

La prompte intelligence de Diane fut bientôt qu'il fallait à toujours une explication à ce qui et ce que, sortie en même temps de ses lèvres et de celles de sa sœur.

—Comme le visage de notre Ange est beau dans ce moment! dit-elle en couvrant la jeune boudeuse d'un regard ami et tendrement protecteur. Nous n'avons pas le droit de dire que nous l'aimons autant que vous, madame, puisque vous êtes sa mère. Mais Cyprienne, qui se tait maintenant, timide, sait parler mieux que moi quand nous sommes seules toutes deux. Combien de fois a-t-elle souhaité que Dieu fît deux parts de notre avenir et que, pour notre chère Blanche, il pût garder toutes les joies et tout le bonheur! Vous demandiez tout à l'heure si nous savions quelque chose sur elle... ma sœur vous a répondu oui. C'est que notre oreille entend de bien loin dès qu'on prononce le nom de Blanche! Oh! croyez-nous, madame, ce n'est point curiosité vaine: quand on parle de l'Ange ou de sa mère, notre cœur écoute. Nous ne savons rien, sinon ce qui se dit chez les pauvres métayers des alentours et dans le salon même de Penhoël.

—Et que dit-on? demanda madame.

—On dit que l'Ange est une belle jeune fille, douce et bonne comme le nom qui lui fut donné; mais on parle de mystérieux mal-

heure suspendue au-dessus de sa tête. On répète tout bas que les mauvais jours sont venus pour la race de Penhoël. On raille ce salon, dans les fermes environnantes, on le hait. Nous sommes bien mal vus de tous, et pourtant nous sommes les seuls de la famille de Penhoël, depuis mon grand-père, qui ayons donné notre démission, jusqu'à notre oncle Louis, que Dieu protège dans [illegible] appartenant à personne, heureuse et riche, mais, dans le présent, ne dit-on pas que la fille de René de Penhoël est heureuse et riche?

Diane secoua la tête lentement et garda le silence.

—Regardez! reprit madame; je vous parle et je le vois!

—Ce sont de vagues bruits, répliqua Diane. On dit que l'avenir assombrit déjà le présent; on dit que Blanche est riche et aujourd'hui heureuse et riche... du moins on est bien sûr qu'elle l'était hier... mais on se demande si elle le sera demain.

Marthe était pâle. Sa voix tremblait lorsqu'elle dit en se penchant vers sa fille:

—Et sur quoi se fondent tous ces bruits, ma fille?

—Au salon, personne ne le dit, répondit Diane, mais les femmes du village répètent que le jeune seigneur de Penhoël a choisi pour sa femme la fille du jour de malédiction et de malheur!

—Ce qui se passe ici est-il donc déjà la fable du pays? murmura Marthe, tandis que la honte mettait un fugitif incarnat à sa joue.

—Nous sommes vos nièces, Madame, répondit la jeune fille; chacun nous parle avec respect à cause de vous. On se borne à nous dire que cet homme est la cause de tout le mal. C'est lui qui entraîne le maître à sa ruine. C'est lui qui a ramené au manoir l'ennemi mortel de nos pères, Pontalès, dont la fille parle déjà comme s'il était possesseur des biens de Penhoël.

Diane s'arrêta. Madame semblait hésiter et faire sur elle-même un effort pénible.

—Et le nom de cet homme, dit-elle en baissant les yeux, n'est-il jamais prononcé, que vous sachiez, en même temps que mon nom?

—Au salon, peut-être... Chez les anciens vassaux de Penhoël, qui donc oserait joindre le nom d'un homme détesté comme un démon au nom de la femme que tous vénèrent à l'égal d'une sainte?

Une autre question se pressait sur les lèvres de madame, Diane la devina et répondit à voix basse.

—Je n'ai jamais rien entendu moi-même à ce sujet... mais Cyprienne...

Madame se tourna vivement vers cette dernière.

—Ce sont des menteurs! s'écria la jeune fille, des menteurs et des méchants! Je n'ai pas bien compris leurs paroles, mais voici ce qu'ils disaient... Le vieillard de Penhoël ne peut rien refuser à M. Robert, et M. Robert veut que l'Ange soit à lui... Jusque-là, je comprenais bien, mais ils disaient encore: Madame est dans le même cas que le maître, elle ne peut rien dire non... Pourtant, comme elle est mère, et que les femmes bravent tout quelquefois quand il s'agit de leur enfant, M. Robert s'est arrangé pour que Marthe de Pen-

hoi ne pût faire autre chose mettre dans sa main la main de de mademoiselle Blanche.

—Le misérable ! murmura madame [illegible] qu'elle parlait.

Ses yeux étaient fixes, et ses mains froides tremblaient dans les mains des deux jeunes filles. Elle se [illegible] et s'approcha du lit de Blanche.

Un instant elle contempla le visage tranquille et pur de l'enfant, qui semblait sourire.

—Venez ! dit-elle d'une voix brève et sourde.

Cyprienne et Diane s'approchèrent [illegible].

—A genoux ! reprit Marthe.

Les deux sœurs s'agenouillèrent.

Marthe dit encore :

—Priez !

Puis elle [illegible] avec exaltation :

—Priez [illegible] d'avoir jamais prié en votre vie. Vous dites que vous m'aimez, vous dites que vous voudriez [illegible] pour moi votre sang et votre bonheur ! Eh bien, priez Dieu qu'il prenne votre bonheur et votre sang pour que ma fille soit heureuse !

XXXV

UN CRI DU CŒUR

Diane et Cyprienne joignirent leurs mains et répétèrent du fond du cœur la prière que leur dictait madame.

Celle-ci appuyait son front baigné de sueur contre la couverture de son lit, et murmurait, dans ces sanglots déchirants :

—Tout pour elle, mon Dieu ! Tout pour elle ! Ayez pitié de mon enfant.

Quand elle se releva, ses yeux étaient secs, et un rouge vif colorait son visage. Diane et Cyprienne l'examinaient à la dérobée avec inquiétude. Il leur semblait voir, dans ses yeux, une sorte d'égarement.

Elle contemplait toujours Blanche, mais froidement, comme si elle n'eût point su ce qu'elle faisait.

—Votre vie, dit-elle enfin d'une voix chargée, votre sang et votre bonheur ! Tout pour elle ! Pourquoi cela ?

—Parce qu'elle est votre fille, murmura Cyprienne.

—Ma fille ! répéta Marthe, qui semblait ne plus comprendre.

—Parce qu'elle est adorée, ajouta Diane tristement, et qu'on ne nous aime pas !

Marthe jeta sur elles tour à tour un regard si étrange et si brûlant que les deux filles tressaillirent jusqu'au fond de l'âme.

—On ne vous aime pas ! prononça Marthe d'un accent plaintif et doux : c'est vrai ! pauvres enfants, on ne vous aime pas !

Un sourire [illegible] vint se jouer autour de sa lèvre. Elle les attira vers elle d'abord tout doucement, puis d'un geste plein

de véhémence passion, elle les pressa toutes deux contre sa poitrine haletante.

—Oh ! oh ! fit-elle en couvrant de baisers leurs fronts unis.

Puis, sa voix éclatant malgré elle :

—On ne vous aime pas ! s'écria-t-elle avec folie, on ne vous aime pas, vous ! Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! m'avez-vous faite assez malheureuse !

Diane et Cyprienne demeuraient muettes d'étonnement. Elles ouvraient de grands yeux pour regarder madame, dont la joue se couvrait d'une rougeur ardente et dont l'œil était en feu.

Dans leur surprise, il y avait de la frayeur et aussi de vagues espoirs.

Elles sentaient battre avec violence le sein de madame, dont les bras tremblaient.

—Ecoutez-moi, reprit Marthe : le moment est venu, il faut tout vous dire ! Sait-on qui est la plus aimée des trois filles de Penhoël ! Ecoutez ! écoutez ! Les yeux de la pauvre femme ont pleuré ; son cœur a saigné ! Quand vous dormez, voyez-vous parfois votre mère en songe ?...

Diane cherchait à comprendre. Cyprienne écoutait comme on suit un rêve.

Avant qu'elles pussent répondre, madame reprit encore d'une voix plus sourde, et en perdant son regard plus troublé dans le vide :

—Pauvre femme ! pauvre mère ! Ecoutez !...

Elle s'interrompit : sa bouche resta entr'ouverte. Les deux jeunes filles, qui attendaient, la sentirent chanceler. Son visage se couvrit tout à coup d'une pâleur livide.

Les jeunes filles n'eurent que le temps de la soutenir. Elle s'affaissa, faible et privée de mouvement, entre leurs bras.

Diane et Cyprienne la déposèrent sur un siège. Elles n'avait point perdu le souffle, mais on eût dit une morte, tant son corps immobile était glacé.

Durant quelques minutes, les deux filles de l'oncle Jean s'empressèrent autour d'elle. Au bout de ce temps la poitrine de madame se souleva en un long soupir, ses yeux tombèrent sur Diane et Cyprienne qui interrogeaient avec effroi son visage.

—Vous voilà ! dit-elle ; pourquoi n'êtes-vous pas à danser ?

Sa voix était calme et froide. Les deux jeune filles ne savaient que répondre.

—Le bal est-il donc fini déjà ? reprit Marthe.

Il y avait entre sa froideur présente et la fièvre qui l'emportait naguère un contraste étrange. Evidemment, elle ne se souvenait plus. Diane fit effort pour oser. Elle prit la main de madame et la baisa respectueusement.

—Il y a longtemps que nous sommes ici, murmura-t-elle ; nous parlions de vous, madame, et du danger qui menace votre fille.

Marthe souriait d'un ton incrédule.

—Nous parlions de cela, répéta-t-elle : un danger pour Blanche ! Qui donc serait assez cruel pour s'attaquer à une pauvre enfant ?

Elle se tourna vers le lit de l'Ange, dont le sommeil paisible n'avait point été troublé.

—Des dangers? répéta-t-elle en touchant du doigt la joue de Diane avec un sourire protecteur et distrait. Les jeunes filles se font comme celà des idées! Allez dire à mes enfants qu'il n'y a de malheurs et de mystères que dans nos petites têtes folles! Voici notre Blanche guérie. Allez dire là-bas aux musiciens de jouer leur air le plus joyeux. Penhoël donne bal, il faut que ses hôtes s'amusent.

XXXVI

IL S'EN VA!

Cyprienne et Diane venaient de quitter la chambre de l'Ange. Elles marchaient côte à côte sans se parler, le long du corridor du manoir. Il ne faisait pas un souffle d'air au dehors, et les illuminations du jardin restaient intactes. Des fenêtres de la galerie, on pouvait voir les longues lignes de lumières qui marquaient les allées et le cercle plus brillant du salon de verdure.

On entendait, dans cette dernière direction, comme un bruit sourd de casseroles félées, dominé par des cris déchirants et insensés. C'était mademoiselle Héloïse Babaju des Rozeaux de l'Etang, la Cavatine, qui chantait son grand morceau d'opéra, avec accompagnement de guitare.

Au lieu d'obéir à l'injonction de madame, en rentrant dans le jardin pour gagner le bal, Diane et Cyprienne sortirent du château, sans être aperçues, par la porte de la cour.

Cette issue donnait sur le seul chemin praticable aux voitures, et pouvant conduire du Port-Corbeau à Penhoël. Il descendait la montée en zigzag, pour étudier la pente, et coupait en dix endroits différents le taillis de châtaigniers.

Diane et Cyprienne suivirent le chemin qui longeait d'abord, pendant une centaine de pas, cette robuste et gothique muraille, aboutissant d'un côté à la tour du Cadet, et, de l'autre, servant de terrasse aux jardins de Penhoël. Elles marchaient lentement, perdues qu'elles étaient dans leurs réflexions. Aucune d'elles n'avait rompu encore le silence.

Elles songeaient à ce qui venait de se passer dans la chambre de l'Ange. Bien des fois déjà, elles avaient surpris la douleur de Marthe de Penhoël, mais qu'il y avait loin de ce qu'elles avaient vu jusqu'alors à ce transport subit, à ces paroles fiévreuses, à ce délire!

Et ces paroles entendues, que signifiaient-elles?

Qu'y avait-il au milieu de ce mystérieux désespoir, dont l'objet apparent n'était plus ni le danger de Blanche, ni la ruine prochaine de Penhoël?

Un instant, elles avaient pu croire que cette angoisse se rapportait à elles, Diane et Cyprienne. N'était-ce pas en les pressant contre son cœur avec ivresse que Marthe avait prononcé ces bizarres paroles?

Les pauvres enfants, qui mendiaient chaque jour à genoux quelque distraite caresse, avaient pu se croire un instant adorées à l'égal de Blanche elle-même.

Mais ce n'avait été qu'un instant. Après cet ardent baiser qui les avait réunies sur le sein palpitant de Marthe, quel froid sourire et quels mots glacés ! Bien qu'elles fussent habituées à l'indifférence, il leur semblait qu'on les avait congédiées, cette fois, avec plus de dédain encore qu'à l'ordinaire.

Que croire ? Rien, hélas ! sinon que madame, outre les douleurs qu'elles avaient déjà devinées, avait une autre torture plus mystérieuse encore, et qu'il ne fallait point espérer de guérir.

Elles allaient, la tête penchée ; leurs mains s'étaient unies à leur insu, et, bien qu'elle ne se parlassent point, leurs pensées se répondaient.

Au moment où elles arrivaient sous la partie des anciennes fortifications qui servait maintenant de terrasse aux jardins du manoir, elles s'arrêtèrent toutes deux d'un mouvement brusque et commun.

Elles prêtèrent l'oreille.

Des voix se faisaient entendre sur la terrasse et quelques mots descendaient jusqu'à elles.

Elles relevèrent la tête. La saillie de la muraille leur cachait les illuminations du jardin ; mais les mille feux allumés le long des allées mettaient un rayonnement dans l'atmosphère épaisse et lourde. Il y avait comme un fond lumineux derrière la ligne noire de la terrasse.

Sur ce fond, Cyprienne et Diane virent se détacher deux têtes connues. C'était Etienne et Roger qui poursuivaient là leur conversation entamée dans le jardin. Diane et Cyprienne ne pouvaient saisir le sens des paroles, mais elles entendaient leurs noms prononcés ; toutes deux restaient.

Elles étaient bien jeunes. A l'âge qu'elles avaient, il faut peu de chose pour faire diversion aux préoccupations les plus graves.

A se voir ainsi, par hasard, aux écoutes, la gaieté naturelle de leur caractère revenait au galop. Quand c'était Roger qui parlait, un sourire se jouait autour des jolies lèvres de Cyprienne ; quand la voix d'Etienne se faisait entendre, la charmante figure de Diane s'éclairait à son tour.

Elles aimaient toutes deux ; peut-être aimaient-elles bien plus qu'elles ne le croyaient elles-mêmes.

Il y avait déjà plusieurs minutes qu'elles étaient là, écoutant et tâchant de relier en se jouant les lambeaux de phrase qui tombaient jusqu'à elles, lorsque Etienne et Roger s'accoudèrent sur la balustrade de la terrasse. Les deux jeunes filles se rapprochèrent davantage de la muraille et se cachèrent parmi les touffes d'épines et de houx qui en masquaient les fondements. Dans cette nouvelle position, elles pouvaient tout entendre.

Aussi, lorsque Etienne annonça son départ pour Paris, un cri d'étonnement douloureux s'échappa de la poitrine de Diane. Ce cri fut entendu par Etienne et Roger, qui se penchèrent vivement en

dehors de la balustrade de la terrasse. Les deux jeunes filles se perdaient derrière les branches des taillis.

Diane courait, entraînant maintenant sa sœur à travers les pousses de châtaigniers. On aurait pu croire qu'elle avait un but qu'il lui fallait atteindre à tout prix. Et pourtant elle ne savait pas où elle allait.

Cyprienne la suivait en silence.

En quelques minutes, le taillis fut traversé. Les deux sœurs se trouvaient de l'autre côté de la maison, au bout de l'antique muraille et sous la tour du Cadet, dont les créneaux à jour surplombaient au-dessus de leurs têtes.

Diane s'arrêta, essoufflée. Elle porta la main à son front brûlant, puis à son cœur, qui battait douloureusement.

—As-tu entendu ? murmura-t-elle.

—J'ai entendu, répondit Cyprienne. Ma pauvre sœur !

Elle voulut lui prendre la main : Diane se jeta dans ses bras en pleurant.

—Demain, disait-elle parmi ses larmes ; dans quelques heures je l'aurai vu pour la dernière fois ! Oh ! sait-on comme on aime ! Hier j'aurais cru pouvoir sourire en parlant de son départ !

—Si tu lui disais de rester, murmura Cyprienne, il resterait.

Diane garda le silence. Un instant les deux sœurs se tinrent encore embrassées, puis Diane se redressa tout à coup. Elle essuya ses yeux où restaient quelques pleurs.

—Non, dit-elle ; je ne lui demanderai pas de rester ! Autour de nous, il n'y a que malheur ; ce malheur est à nous, qui sommes les filles de Penhoël ; pourquoi le faire partager à ceux que nous aimons ? Qu'il parte, dût-il m'oublier ! Si Dieu exauce mes prières, il sera bien heureux.

Tandis qu'elle parlait, sa belle tête, intelligente et pensive, s'inclinait sur sa poitrine. Il y avait dans sa voix un accent de tristesse profonde. Elle sentait aujourd'hui, pour la première fois peut-être, qu'à son insu son cœur s'était donné tout entier.

Cyprienne faisait un retour sur elle-même, et songeait en frémissant que Roger pourrait partir aussi à son tour.

Elle cherchait en vain quelque bonne parole d'espérance et de consolation. Ce fut Diane qui rompit le silence. Sa voix était changée. Une fermeté grave remplaçait la mélancolie de tout à l'heure.

—Nous ne sommes pas ici pour nous occuper de nous-mêmes, dit-elle. Etienne est jeune et fort, l'avenir s'ouvre devant lui : que Dieu l'assiste ! Auprès de nous, il y a des faibles à protéger et à défendre : songeons à Penhoël, ma sœur, et hâtons-nous : car quelque chose me dit que l'heure mortelle approche.

Cyprienne serra la main de sa sœur contre son sein.

—Tu l'aimes, pourtant ! murmura-t-elle ; je t'en prie, cherchons un moyen de le retenir.

—Cherchons un moyen de sauver Penhoël ! répondit Diane, dont les grands yeux se levaient au ciel avec une résignation angélique ; cherchons un moyen de sauver madame et de sauver la pauvre Blanche !

XXXVII

SOUS LA TOUR DU CADET

Le lieu où elles se trouvaient en ce moment formait l'extrême sommet de la colline. Vers l'orient, au delà de la tour du Cadet, il n'y avait rien qu'une rampe rocheuse descendant à la lande. Entre cette rampe et le chemin qui longeait la muraille une sorte de guérite demi-ruinée, protégeant une poterne, se collait aux fondements de la tour. En cet endroit, le taillis plus touffu faisait à la guérite un impénétrable abri de verdure.

Comme la vue était magnifique de ce point culminant, on avait ménagé, sous les châtaigniers, une étroite esplanade, où régnait un banc de gazon.

Les vieux paysans se souvenaient que feu le commandant de Penhoël aimait particulièrement ce site. Bien souvent, dans les beaux soirs de l'été, on la voyait jadis monter la route abrupte, appuyé sur le bras de son fils Louis, le favori de sa vieillesse. Ils disparaissaient tous les deux derrière l'épais rempart de feuillage, et ceux qui passaient alors dans le chemin pouvaient entendre la voix grave du vieux marin, enseignant à l'aîné de sa maison les nobles sentiments qui avaient guidé sa propre vie.

La mémoire du commandant de Penhoël était vénérée comme celle d'un saint. D'année en année, lorsqu'on faisait des coupes dans le taillis, on respectait toujours les quelques châtaigniers grimpés au tour de la guérite. Les châtaigniers étaient devenus de grands arbres, dont les troncs robustes s'élançaient bien au-dessus de la barrière de verdure qui entourait toujours leurs pieds.

Depuis la mort du commandant, le maître actuel du manoir semblait, en vérité, craindre tout ce qui rappelait la mémoire du temps passé. Pas une seule fois peut-être il n'était venu visiter ce lieu, où il aurait revu les images unies de son père mort et de son frère absent. Le passage qui conduisait de la route au banc de gazon disparaissait maintenant, à demi bouché par les broussailles et les pousses du taillis.

En revanche, on aurait pu remarquer un autre passage pratiqué dans la direction opposée et donnant sur un petit sentier à pic qui descendait au bord de l'eau.

La tour du Cadet se dressait immédiatement au-dessus de la cabane de Benoît Haligan, le passeur. C'était Benoît Haligan qui avait pratiqué ce sentier à travers les taillis, en venant presque chaque soir s'agenouiller à la place occupée jadis par son vieux maître.

Benoît trouvait là ce qu'il aimait : une nature grande et sombre, des souvenirs tristes et des pensées de mort.

Maintenant que la maladie et la vieillesse le clouaient à son grabat, ce qu'il regrettait le plus au monde, c'était l'heure qu'il passait tous les soirs, autrefois, à genoux au pied de la tour du Cadet.

Cyprienne et Diane venaient de parcourir l'enceinte de feuillage. Elles étaient assises sur le banc de gazon.

— Dieu m'est témoin, disait Cyprienne, que je n'ai jamais eu la

pensée de reculer ! mais nous, femmes trop faibles, ma pauvre sœur, et ils sont trop puissants. Un instant j'ai cru que nous avions réussi à les effrayer en faisant courir le bruit du retour de notre oncle Louis. L'amour que tout le pays porte à l'aîné de Penhoël est si grand qu'ils se sont arrêtés, ils ont hésité quelques jours... Hélas ! notre oncle Louis n'est pas revenu, et ils ont oublié leur épouvante. Que faire désormais ? Deux pauvres enfants comme nous peuvent-elles défendre toujours Rioqueur qui ne se défend pas lui-même ?

Ce sont des gens habiles, répliqua Diane avec amertume ; ils ont commencé par empoisonner son cœur et par aveugler son intelligence ; puis on lui a pris sa force. Chaque soir, on l'assoit à une table de jeu entre des fripons qui le volent et le font boire de l'eau-de-vie qui peu à peu lui enlève sa raison. Ils sont là, rangés autour de cette proie facile. Oh ! quand je vois le front de Penhoël se rougir, son œil s'éteindre et sa voix trembler en mêlant les cartes déloyales, il me semble que la justice de Dieu nous abandonne aussi.

—Quand je vois cela, moi, s'écria impétueusement Cyprienne, je pense que, si j'étais homme, il n'y aurait déjà plus autant de misérables autour de ce tapis vert. Pourquoi notre frère Vincent a-t-il quitté le manoir ?

—Si notre frère est heureux, reprit Diane, que le ciel soit béni ! N'y a-t-il pas toi des cœurs à souffrir ? Ma sœur, il vaut mieux que nous soyons seules dans cette lutte... et s'il nous fallait que des bras forts et des cœurs vaillants, n'aurions-nous pas Etienne et Roger ?

Cyprienne baissa la tête.

—Oui... murmura-t-elle : il vaut mieux que nous soyons seules. Etienne et Roger voudraient combattre à visage découvert, et nous savons trop que ces hommes ne reculeraient pas devant l'assassinat.

Elle baisa Diane au front et reprit avec une sorte de gaîté :

—Pardonne-moi, ma sœur. Tu sais bien que je suis brave, malgré mes instants de faiblesse !

—Je sais que tu es un cœur dévoué, ma pauvre Cyprienne, répondit Diane, qui lui rendit son baiser avec une tendresse de mère ; je sais que tu es prête à donner ta vie pour ceux que nous aimons... toi si jeune et si belle ! Ecoute ! il nous reste bien peu de chances de vaincre, et ce que nous faisons toutes deux, une seule pourrait le faire. Si tu m'aimais bien, si tu étais toujours ma petite sœur chérie...

—Je te laisserais seule en face de ces maudits, n'est-ce pas ? s'écria Cyprienne indignée ; je tâcherais de fermer les yeux pour ne point voir que tu meurs à la peine !

—N'est-ce pas assez d'une victime ? murmura Diane.

Cyprienne lui ferma la bouche d'un geste où la colère et la tendresse se mêlaient à doses presque égales.

—Si c'est assez d'une victime, ma sœur, dit-elle, Etienne part, Etienne vous aime. Que n'allez-vous avec lui à Paris ?

Elle passa son bras autour de la taille de sa sœur.

—Non ! non ! se reprit-elle, oh ! non ! ne m'abandonne pas ! Que

ferais-je sans toi ! mais ne me parle plus de fuir, quand tu restes, je t'en prie !

Diane l'attira contre son cœur.

—Je ne t'en parlerai plus, dit-elle ; pardonne-moi. Je t'aime tant et j'aurais tant de joie à te voir heureuse ! Et puis, tu ne sais pas, ma pauvre sœur, on commence à nous combattre comme si nous étions des hommes ! s'ils allaient te tuer avant moi !

—Me tuer... répéta Cyprienne.

—Hier, dans notre chambre, poursuivit Diane, je t'ai fermé la bouche au moment où tu allais me rendre compte de ta soirée ; moi-même je ne t'ai rien dit de ce que j'avais fait : c'est que notre chambre n'est plus à nous, ma sœur. Nous sommes épiées à notre tour... et dans le corridor qui mène aux appartements de Penhoël, j'avais entrevu la figure de Blaise, qui nous suit comme notre ombre.

—En te voyant garder le silence, dit Cyprienne, j'ai pensé que tu n'avais pas réussi.

—Je n'ai pas échoué. Maître Lehalleur était à son bureau. Je crois savoir dans quel casier de son secrétaire sont les papiers qui peuvent perdre Penhoël.

—Alors il faut y retourner ce soir ; car je sais, moi, qu'ils redoublent d'obsessions auprès de Penhoël, et que c'est tout au plus s'il pourra résister un jour encore.

—J'y retournerai, dit Diane.

—Pas toi ! s'écria vivement Cyprienne ; c'est à mon tour !

—Puisque je sais où sont les papiers...

Cyprienne appuya sa joue contre l'épaule de sa sœur, et reprit à voix basse :

—Crois-tu donc que je ne t'aie pas devinée ? Il y a là un danger plus grand que de coutume, et tu veux encore l'affronter toute seule ! C'est toi qui penses pour nous deux, ma sœur. Dans la guerre que nous faisons, je ne suis qu'un soldat, et tu es le capitaine. Laisse-moi au moins ma part de travail !

La tête de Diane, qui s'inclinait, pensive, se redressa en ce moment, et sa voix prit un accent de gaieté :

—Soit, dit-elle, mon petit soldat ! Tu pousseras ce soir une reconnaissance jusque dans le camp ennemi. Je sais que tu es brave comme la poudre, mais il faut bien pourtant te prévenir. Hier, dans une escarmouche pareille à celle que tu vas engager, ton pauvre capitaine a eu de rudes assauts à soutenir. Tu n'exagères en rien quand tu parles de bataille, ma sœur. Cette nuit, on m'a tiré deux coups de fusil,—et j'ai eu mon cheval tué sous moi !

Diane sentit sa sœur tressaillir entre ses bras ; ce n'était pas de la crainte ; au contraire, le cœur impétueux de la jeune fille s'exaltait à ce danger nouveau.

—Et tu voulais y retourner toute seule ! s'écria-t-elle !

Puis elle reprit avec pétulance :

—Sais-tu ? je prendrai ce soir les pistolets de Roger ; toi, ceux d'Etienne, et les lâches qui ont tiré sur toi verront beau jeu !

Diane sourit. Mais, au bout de quelques minutes, elle secoua la tête et poursuivit d'un ton plus grave :

—A ce genre de combat, ma pauvre sœur, nous ne serions pas les plus fortes. Ce qu'il nous faut, c'est de l'adresse et l'aide de Dieu.

Cyprienne ne répliqua point, mais on pouvait voir qu'elle renonçait avec chagrin à l'idée de faire le coup de pistolet.

—Et toi, reprit Diane, qu'as-tu fait hier ?

—Ce que nous faisons chaque soir tour à tour, répondit Cyprienne. J'ai joué mon rôle d'apparition. J'ai dit à Penhoël, d'une voix de fantôme, qu'un bon génie veillait sur sa maison et qu'il fallait résister avec courage. Mais Penhoël a plus de force. C'est malgré lui qu'il faudra le sauver. Quand à ceux qui l'entourent, acharnés à sa perte, ils triomphent, ma sœur ; je les entendis hier se dire entre eux que cette nuit même Penhoël leur abandonnerait le dernier morceau du pain de sa femme et de son enfant !

—Le manoir ? [illegible]

—Il a vendu la semaine dernière ce qui restait des biens donné en partage à notre oncle Louis. Il n'a plus rien que le manoir. Et à l'heure où nous parlons, ils sont sans doute autour de lui ! Robert, Pontalès, Lehivain ! Ils l'obsèdent, ils le menacent de ces papiers, qui sont entre leurs mains une arme si terrible !

Diane se leva.

—Ces papiers, il nous les faut, dit-elle, dussions-nous rester cette fois sur la place. Partons, ma sœur.

Cyprienne était toujours prête quand on parlait d'agir.

Les deux jeunes filles descendirent ensemble le sentier raide et difficile qui conduisait au bord de l'eau.

A mesure qu'elles descendaient, une sorte de chant rauque et lugubre arrivait jusqu'à leurs oreilles. Quand elles commencèrent à découvrir, au travers du taillis, la lueur faible qui sortait de la loge de Benoît Haligan, elles reconnurent la voix et le chant. C'était le vieux passeur lui-même qui psalmodiait lentement et avec peine les versets du *De profundis*.

Diane et Cyprienne continuèrent leur route. Au moment où elles passaient devant la loge, la voix du vieillard, éteinte et cruese, interrompit son chant pour prononcer leurs noms.

Cyprienne hésita.

—Ma sœur, dit-elle, quand je vois cet homme et que j'entends ses sombres menaces, je n'ai plus de courage.

—Il a servi fidèlement Penhoël, répliqua Diane, et tout le monde l'abandonne.

La voix cassée du vieillard se reprit à chanter ; mais ce n'était plus le *De profundis*.

Il disait :

C'est bien vous qu'on voit sous les saules,
Blanches épaules,
Sein de Vierge, front gracieux
Et blonds cheveux...

Ce chant, que nous avons entendu tomber, si doux, des lèvres de Cyprienne et de Diane, enfants, prenait, en passant par la bouche du vieillard, des modulations funèbres.

Le bras de Cyprienne frissonnait sous celui de sa sœur.

—Il est seul et il souffre, dit Diane, entrons.

Elles entrèrent.

En ce moment, au sommet de la colline, près de l'endroit où les deux jeunes filles s'asseyaient naguère, deux hommes s'arrêtèrent au pied des châtaigniers.

Si les deux sœurs avaient tardé une minute, elles n'auraient point descendu la montée, parce qu'elles auraient entendu les nouveaux venus prononcer à voix basse le nom de madame et celui de René de Penhoël.

XXXVIII

MAITRE LEHIVAIN

Les deux hommes qui venaient de s'arrêter au bout de la muraille gothique sous la tour du Cadet, sortaient de l'appartement de René de Penhoël. C'étaient maître Protais Lehivain, surnommé Macrocéphale, homme de loi des bourgs de Bains et de Gléuac, et M. le marquis de Pontalès.

Pendant qu'on dansait dans le salon de cerdure, une partie s'était engagée, suivant la coutume, chez le maître de Penhoël. C'était vers le tomber du jour, une heure environ avant que le feu de joie fût allumé sur l'aire. Robert de Blois était là, avec les deux Pontalès et maître Lehivain. La partie avait lieu dans la chambre à coucher de Penhoël, comme si on avait voulu en faire un mystère au commun des hôtes du manoir.

Un grand luxe régnait maintenant dans l'appartement du maître. L'ameublement tout neuf était à la dernière mode de Paris. Trois ans auparavant, si nous avions pénétré dans cette chambre simple et modestement ornée, nous y eussions trouvé les portraits du commandant de Penhoël, de Louis enfant, et de Marthe.

Ces portraits avaient disparu.

Les cartes et l'eau-de-vie avaient eu peu à peu raison des affections de Penhoël.

Il tenait le jeu contre M. Robert de Blois, auprès de qui s'asseyaient les deux Pontalès; à son côté, maître Protais Lehivain, portant sur son nez coupant et long de rondes lunettes de fer, suivait le jeu d'un œil avide.

Pontalès et son fils s'abstenaient de tout conseil. L'homme de loi, au contraire, prodiguait les siens avec une remarquable générosité.

Il faisait plus. Il prenait garde à ne jamais laisser vide le verre placé sur la table à côté de Penhoël.

Et Penhoël buvait.

Ces trois années avaient pesé sur lui d'une façon véritablement extraordinaire. Bien qu'il eût à peine trente-huit ans, c'était déjà un vieillard; son épaisse chevelure blonde avait blanchi entière-

ment ; son front s'était ridé ; sa haute taille s'était courbée. Il n'y avait plus ni volonté ni intelligence dans son regard éteint et stupéfié par une ivresse de chaque jour.

A peine aurait-on pu reconnaître dans cette figure bouffie et pâle, que tachaient ça et là d'ardentes piqûres, les mâles traits de René de Penhoël.

L'effet produit sur sa nature morale par ce laps de temps si court était, du reste, plus désastreux encore. Certes, le maître de Penhoël n'avait jamais été un esprit d'élite ; mais il possédait du moins autrefois une part de cette vaillance énergique qui était comme l'héritage de sa race.

A présent, plus rien. De cet homme jeune et fort, que nous avons vu jadis bondir dans le chaland vermoulu de Benoît, et braver, sur ce pont frêle, la violence de l'orage, il ne restait qu'une manière de cadavre.

L'ivresse et le jeu, ces deux choses dont une seule suffit à exalter l'homme, pouvaient à peine, réunies, galvaniser sa morne inertie.

Il tenait ses cartes d'une main tremblante et comme engourdie. A mesure que la partie avançait, des gouttes de sueur plus grosses coulaient dans les rides de son front, et les taches rouges qui marbraient sa face livide s'allumaient plus brillantes.

En face de lui, Robert, souriant et calme, causait avec les Pontalès, intéressés sans doute dans sa partie.

Le jeune comte Alain de Pontalès était un assez joli garçon, dont la place eût été au bal plutôt que dans cette chambre.

Son père, le marquis, était un petit vieillard ; cheveux blancs comme neige, œil vif, sourire bon et spirituel. A juger l'homme seulement par les dehors, ce devait être le plus aimable marquis du monde.

Les gens qui regardent de très près, et prétendent voir mieux que le vulgaire, auraient peut-être découvert, sous son avenant sourire, un petit fond de sécheresse et de moquerie. Mais c'était peu de chose, et d'ailleurs quelque légère nuance de scepticisme voltairien s'allie merveilleusement, comme on sait, à la riante bienveillance de ces vieux gentilshommes.

Ce qui dominait dans la physionomie du marquis, c'était la finesse et la bonté. Ce devait être un homme souverainement adroit, et sa bonhomie devait empêcher son adresse d'être dangereuse.

Ses ennemis, et il en avait bien peu d'avoués à cause de ses soixante mille livres de rentes, prétendaient qu'il était plus fin encore qu'il n'en avait l'air, mais que sa bonhomie ne valait pas le diable.

C'étaient des jaloux peut-être. En tous cas, dans ce pays patriarcal, où l'estime publique est en raison directe de la somme portée au bordereau du percepteur, la médisance n'avait pas beau jeu contre M. le marquis de Pontalès.

Ce qui, du reste, aurait milité sérieusement en sa faveur auprès de tout homme non prévenu, c'était l'empressement mis par lui à terminer cette longue haine qui avait séparé jadis le manoir et le

château. Pontalès s'était prêté vraiment de bien bonne grâce à cette réconciliation ; l'entremise du jeune M. Robert de Blois s'était bornée à une simple démarche après laquelle le marquis, quoique le plus âgé, le plus riche et le plus haut titré, avait fait immédiatement les premiers pas.

Depuis le rapprochement, Penhoël, au su de tout le monde, avait profité plus d'une fois de sa bonne volonté. Cet excellent marquis montrait une obligeance inépuisable. Pour n'en donner qu'un exemple et fournir d'un seul coup la preuve de sa bienveillante délicatesse, nous dirons qu'il avait été jusqu'à renoncer au titre de maire de Glénac pour donner à la vanité à Penhoël cette satisfaction enviée.

Il y avait bien une heure que la partie engagée durait. Les enjeux étaient lourds et l'on jouait argent sur table. Penhoël perdait.

Entouré comme il l'était, son malheur constant aurait pu n'être point naturel. La longue figure de maître Protais Lehivain pouvait dire bien des choses.

Mais le jeune M. Robert de Blois n'en était pas à user de ces fraudes élémentaires. C'était un gentilhomme ! s'il trompait, il y mettait du moins une grâce charmante et une habileté de premier ordre.

Penhoël ne pouvait soupçonner ces mains loyales, toujours à découvert et qui battaient les cartes avec une nonchalante aisance.

D'ailleurs, Dieu sait que le jeune M. de Blois ne se montrait guère empressé de jouer. Ce n'était jamais lui qui entamait la partie, et il fallait chaque jour que Penhoël priât, — mais priât sérieusement, — pour que le jeune M. de Blois voulut bien consentir à lui gagner ses doubles louis.

Ce gain constant le fatiguait au lieu de lui être agréable tant il avait de généreux désintéressement. Chaque fois qu'il était contraint par le sort à empocher l'argent du maître, il ne pouvait retenir les marques de mauvaise humeur.

Penhoël, lui, s'obstinait avec l'entêtement sombre du joueur dépouillé. Depuis trois ans il avait perdu des sommes énormes. Il voulait les regagner. Sur ce tapis avaient passé tour à tour les fermes, les moulins, les forêts qui composaient l'héritage de son père. Il prétendait rompre la veine funeste et reconquérir tout cela.

Chaque jour son espoir se brisait contre l'arrêt inflexible du sort, mais rien ne tue l'espoir tenace du joueur.

Penhoël revenait le lendemain s'asseoir à la même place que la veille. Sa main avide et tremblante interrogeait avidement l'oracle toujours contraire. Il perdait. Durant quelques heures, il restait là, le feu dans la poitrine et la sueur sur le front, jusqu'à ce que Robert, ému de compassion, le tendre et bon jeune homme, lui refusât une dernière revanche.

Robert venait de gagner une partie et Penhoël cherchait au fond de sa poche, tout à l'heure pleine, les quelques pièces d'or qui lui restaient.

— Je donnerais vingt louis pour vous voir gagner cette partie, dit

le jeune M. Robert ; un bonheur comme le mien ne se conçoit pas et finit par être fatigant !

Penhoël tendit son verre, que Lehivain s'empressa de remplir.

—J'ai beau parier pour M. de Blois, dit le marquis avec la bonhomie douce qui distinguait ses manières, tous mes vœux sont pour mon ami Penhoël. C'est une veine comme on n'en a jamais vu ! Dérangez un peu votre chaise, vicomte ; on dit que ces choses-là changent le sort.

Penhoël fit glisser sa chaise sur le parquet, avec cette docilité superstitieuse et stupide d'un joueur vaincu, dont la tête se perd. Puis il reprit ses cartes d'un air sombre.

Il perdit encore.

Le vieux marquis joignit les mains avec découragement.

—Cette folie de lutter quand le diable s'en mêle, murmura-t-il.

Penhoël cependant fouillait dans sa poche, où il n'y avait plus rien.

—Trente louis sur parole ! dit-il d'une voix creuse et sonore.

C'était le premier mot qu'il eût prononcé depuis une heure. Les deux Pontalès et M. de Blois échangèrent un rapide regard.

—Ecoutez, Penhoël, répliqua Robert, vous savez bien que je ne voudrais pas vous refuser ; je jouerais contre vous des millions sur parole ; mais, dans ce moment, ce serait vous voler votre argent. Nous resterions là jusqu'à demain que vous perdriez toujours !

—Trente louis ! répéta Penhoël, dont la main tremblante serrait machinalement son verre plein d'eau-de-vie.

Robert mêla les cartes avec une répugnance visible. Au moment où Penhoël coupait, un domestique entr'ouvrit la porte de la chambre.

—On attend monsieur le maire, dit-il, pour allumer le feu de joie.

—Qu'on attende ! voulut répondre Penhoël.

Mais Robert et les deux Pontalès s'étaient levés déjà.

Quand le maître vit son adversaire lui échapper ainsi, son front s'empourpra, et sa lèvre blême trembla de colère. Robert et Pontalès le prirent chacun par le bras.

Maître Lehivain remettait ses lunettes de fer au fourreau.

—Allons, allons, Penhoël ! disait cependant le marquis, de cet accent paternel qu'on prend avec les enfants révoltés, ne voulez-vous pas faire crier toute la paroisse ! Prenez une demi-heure pour remplir votre devoir, et, après cela, parbleu ! nous vous donnerons votre revanche...

—Puisque vous êtes un enragé ! ajouta Robert, qui l'entraînait au dehors.

Avant de sortir, il avait fait signe à maître Lehivain de ne pas s'éloigner.

Les paysans attendaient dans l'aire. Le feu de joie fut allumé à l'aide d'une torche bleue fleurdelisée, et il y eut le nombre convenable de salves d'acclamations parmi les pétards.

Pendant que la flamme montait, tortueuse et bleuâtre, le long des fagots amoncelés, Penhoël, qui avait jeté sa torche, errait dans

la foule et cherchait en vain ses partisans. De tous côtés les paysans le saluaient respectueusement, et il ne les voyait point. Quand le brave père Géraud du *Lion couronné* vint à son tour lui tirer sa révérence, le maître lui demanda d'un air absorbé :

—N'as-tu point vu M. Robert de Blois ?

Puis il se détourna sans attendre la réponse du vieil aubergiste, qui secoua la tête en murmurant :

—Cet homme l'a ensorcelé ! Et c'est moi qui lui ai montré le chemin du manoir !

A défaut de Robert et des Pontalès, qui se faisaient maintenant invisibles, Penhoël rencontrait partout sur ses pas maître Protais Lehivain. Celui-ci se tenait à distance respectueuse, mais il ne perdait jamais de vue René de Penhoël, et semblait attendre l'occasion de l'aborder.

—Où sont-ils ? lui cria enfin René, à bout de patience.

Macrocéphale s'approcha aussitôt.

—Je pense que monsieur le vicomte veut parler de ces messieurs ? dit-il. Sans doute qu'ils auront attendu monsieur le vicomte dans sa chambre.

—C'est vrai ! dit René : allons-y !

L'homme de loi lui présenta son bras, sur lequel René appuya sa marche lourde et pénible.

Dans sa chambre, il ne trouva ni Pontalès ni Robert de Blois.

—Ils vont venir, dit Macrocéphale en installant René dans son fauteuil avec les mêmes empressements d'un valet de chambre. S'il m'était permis de parler ainsi, je dirais : Ils ne viendront que trop tôt ! Bon Jésus ! ces hommes-là vous ont-ils gagné de l'argent, Penhoël !

—Donnez-moi mon verre, monsieur Lehivain, dit Penhoël au lieu de répondre : il faudra bien que la veine change un jour ou l'autre !

—Si j'étais fée ou sorcier, s'écria Macrocéphale dont le laid visage grimaçait le dévouement, il y aurait longtemps que la veine aurait changé ! Voyez-vous, Penhoël, je ne sais pas faire de grandes phrases, moi, mais je n'aime que vous parmi les gentilshommes du pays. Et, aussi vrai que Dieu est Dieu, je me ferais hacher en mille morceaux pour votre service !

—Ils ne viendront donc pas ! murmura Penhoël.

L'homme de loi s'assit sur le coin d'une chaise, tout auprès de lui.

—Avant qu'ils viennent, reprit-il, nous pourrions bien causer un peu d'affaire.

Une expression d'effroi et de répugnance invisible se peignit sur le visage de René.

—Non... non ! répliqua-t-il ; pas aujourd'hui !

—C'est que nous sommes bien bas.

—Qu'y faire ? murmura René avec fatigue : allez-vous me rappeler encore ce qui a été fait ? Je sais bien qu'un jour venant je n'aurai pas d'autre ressource qu'un coup de pistolet.

—Un jour venant, répéta l'homme de loi d'un ton qui voulait dire : « Ce jour-là est bien plus proche que vous ne pensez. »

Puis il ajouta d'une voix sourde :

—Ce qui est fait est fait, Penhoël, et je ne vous parlerai point des signatures fausses. Ne craignez rien, quelconque ne nous écoute. Je voulais vous demander seulement s'il vous reste beaucoup d'argent sur le prix de la forêt de Quiella.

En tête de Penhoël s'approcha un petit nuage.

—Oh ! la veine ! la veine ! murmura-t-il en crispant ses doigts autour des bras de son fauteuil : je viens de perdre mon dernier louis.

—Et pourtant vous vouliez jouer encore !

—Je veux gagner, répliqua Macrocéphale.

—Mais si vous perdez ?

—Je veux regagner, reprit le vicomte en se redressant tout à coup. Blanche de Penhoël est-elle faite pour mendier son pain, monsieur ? Je veux regagner mes forêts, mes étangs, mes métairies ! Et avec cela tous les biens que Roquelaure a volés à mon père !

—Je donnerais mon bras droit pour que cela pût arriver, Penhoël ! Mais vous n'avez plus d'argent...

—Il faut vendre !

—Vendre ! répéta l'homme de loi, qui se fit une mine plus allongée encore que de coutume : pour vendre il faut avoir...

Rencontrant alors le regard en feu de son client, il ne put retenir un mouvement de surprise.

—Qu'est-ce à dire ? s'écria-t-il, n'avez-vous donc plus rien ?

—Si fait, répliqua Macrocéphale, monsieur le vicomte possède encore son manoir de Penhoël, quitte de toute hypothèque.

—Et avec cela !

—Rien, dit tout bas Macrocéphale.

Penhoël demeura un instant immobile et muet. On eût dit un homme foudroyé. Puis il se couvrit le visage de ses deux mains.

—Le manoir de Penhoël, reprenait cependant l'homme de loi, est une magnifique propriété ; nous en trouverions assurément un bon prix... et je suis sûr que M. le marquis de Portalès...

—Jamais ! interrompit René avec angoisse. C'est ici qu'est mort mon père !

—Ce n'est pas moi qui donnerais à monsieur le vicomte le conseil de vendre le manoir, poursuivit Macrocéphale en prêtant à sa voix une expression plus humble et plus insinuante ; mais, ayant l'honneur d'être le conseil de monsieur le vicomte, je me permettrai de lui faire observer que le manoir est pour lui une lourde charge : avec une habitation si belle, il faudrait des rentes.

—Et je n'en ai plus ! murmura Penhoël.

—Pas beaucoup, s'il faut parler franchement. D'un autre côté, comme vous le disiez tout à l'heure, la veine peut changer... et avec des fonds...

Penhoël laissa retomber ses deux mains sur ses genoux. La douleur profonde qu'il ressentait réveillait son apathie. La torture avait trouvé un coin vif au fond de son cœur engourdi.

Ces trois ans écoulés passaient comme une vision rapide au-devant de ses yeux.

—J'étais heureux ! pensait-il tout haut ; j'étais riche ! Le nom de mon père restait pur. Oh ! Haligan disait-il vrai ? cet homme est-il venu pour me prendre le salut de mon âme et la vie de mon corps ?

—Une observation qu'il est important de faire, poursuivait l'homme de loi, c'est que toutes les ventes consenties par vous jusqu'à ce jour sont conditionnelles et frappées d'une clause de réméré. Dans le cas où vous feriez une nouvelle affaire avec le marquis ou avec un autre, on pourrait obtenir des conditions pareilles.

—Le terme du réméré est-il le même pour tout ce que j'ai aliéné ? demanda Penhoël.

—Le même. Il finit au premier décembre de la présente année.

—Et nous sommes à la fin d'août ! repartit Penhoël.

—En trois mois et onze jours, on peut faire bien des choses, mongieur le vicomte ! Dans le cas où il vous plairait de mettre en vente le manoir, je pourrais tâter Pontalès ce soir même.

René de Penhoël ne répondit point tout de suite. Quand il prit enfin la parole, ce fut tête haute et d'une voix ferme. Il semblait qu'une étincelle de son ancienne énergie se fût réveillée en lui.

—Je vous défends de me reparler jamais de cela ! dit-il. Je ne sais pas ce que Dieu décidera de mon sort, mais la maison où ma fille unique est née ne sera jamais vendue par mon fait.

—Bien parlé ! s'écria Macrocéphale avec un brusque attendrissement ; ah ! vous êtes un vrai gentilhomme, Penhoël, et nous verrons, j'en suis bien sûr, la fin de tout ceci.

—Laissez-moi, dit le maître.

Macrocéphale se leva aussitôt pour obéir. Mais, avant de quitter la chambre, il eut le temps de dire encore :

—Si vous saviez comme cela me fend le cœur, chaque fois qu'un des domaines de Penhoël passe comme cela dans des mains étrangères. Je n'ai rien à dire contre Pontalès, Dieu merci, ni contre personne ; mais je suis, avant tout, le serviteur et l'ami de Penhoël. Et si j'avais des trésors, je saurais bien à quoi les employer.

Il fit un salut respectueux et prit congé du maître, qui était retombé dans son immobilité stupéfiée.

Au bas du perron, donnant sur le jardin, il rencontra Robert de Blois, qui l'attendait sans doute, et qui passa vivement son bras sous le sien.

—Eh ! bien, roi des habiles, demanda Robert, qu'avons-nous fait ?

Maître Lehivain hocha la tête.

—Heu ! heu ! fit-il : on ne vend pas comme cela sa dernière chemise sans gronder quelque peu.

—Il accepte, en attendant !

—Il refuse.

—Diable ! grommela Robert ; ça nous retarde encore ! Avez-vous bien fait tout ce que vous avez pu ?

—Monsieur de Blois, dit-il, on n'est pas maître de ces choses-là. Je ne vous connais que depuis trois ans, mais je vous aime comme si vous étiez mon propre fils !

—Je suis bien reconnaissant, répliqua Robert.

L'homme de loi l'interrompit.

—Je voudrais que vous me missiez à l'épreuve, dit-il. Aussi aurai-je, Dieu est Dieu, je me ferais hacher en mille pièces pour votre service ! Je n'ai rien à dire contre Penhoël ou contre Pontalès, mais il n'y a pas à balancer : votre intérêt avant tout, voilà ma règle.

—En temps et lieu, maître Lehivain, dit Robert, vous verrez que vous n'avez pas eu affaire à un ingrat. Pour commencer, dès demain je consulterai votre expérience sur quelques petites contestations qui pourraient bien nous diviser, Penhoël et moi, dans l'avenir.

—A vos ordres, mon cher monsieur Robert !

—Mais, pour revenir à l'affaire qui nous occupe, vous ne voyez pas la possibilité...

—Par moi, non, répondit Macrocéphale.

—Alors il faut employer le grand moyen, n'est-ce pas ?

—C'est mon avis, et s'il m'était permis de vous donner un conseil...

—Cela vous est permis, monsieur Lehivain.

Depuis quelques minutes, tout en suivant la conversation, Robert réfléchissait. En ce moment, il lui semblait saisir une excellente idée.

—Le conseil que je me permettrais de vous donner, poursuivit l'homme de loi, serait...

—Monsieur Lehivain, interrompit Robert, vous êtes très habile, mais je crois avoir trouvé ce qu'il faut.

—Vraiment ? dit Macrocéphale d'un air quelque peu incrédule.

Robert ôta son bras de dessous le sien.

—On est bien mal ici pour parler d'affaires, reprit-il ; veuillez chercher M. le marquis de Pontalès, et allez m'attendre avec lui quelque part où je puisse causer sans témoins.

L'homme de loi semble réfléchir.

—Du côté de la tour du Cadet, si vous voulez, demanda-t-il.

—Soit, répliqua Robert, la place est excellente, et vous ne m'y attendrez pas longtemps. Avant une demi-heure, vous pourrez juger ce que vaut mon moyen.

Robert avait une figure triomphante.

Ils se séparèrent.

L'homme de loi descendit l'allée qui menait au salon de verdure, pour chercher le marquis de Pontalès, et Robert de Bibis monta lestement le perron du manoir.

Au lieu d'entrer dans la chambre du maître de Penhoël dont la porte se présentait la première dans le corridor, il se dirigea sans hésiter vers l'appartement de madame.

XXXIV

Retrouvailles

Le marquis de Pontalès et maître Prosper Lehivain arpentaient

sous la tour du Cadet pour attendre Robert de Blois, qui leur avait assigné ce rendez-vous. La soirée était déjà fort avancée, et le salon de verdure, déserté tour à tour par tous ceux qui pouvaient diriger la fête, restait décidément en proie aux trois Grâces Reboin-des-Rozeaux de l'Etang, qui se passaient de main en main la redoutable guitare, et faisaient boire, jusqu'à la lie, aux convives découragés, le calice de leur antique répertoire.

Pontalès et l'homme de loi causaient en suivant le sentier qui menait à la tour.

—Il avait l'air sûr de son affaire! demandait le vieux marquis.

Macrocéphale haussa ses épaules pointues et fit une grimace de dédain.

—Ça ne doute de rien, vous savez! répliqua-t-il. Parce que ça sait faire sauter la coupe et pêcher le roi en brouillant les cartes, ça se croit un homme bien habile! Ah! monsieur le marquis, sans le dévouement profond que je vous porte, je ne resterais pas une minute de plus dans toutes ces affaires-là. Ce Robert, voyez-vous, est un aventurier de bas étage, et je n'aime que les gens comme il faut. Vous, par exemple, monsieur le marquis, et le jeune M. Alain... voilà des gentilshommes! Ah! je vous parle franchement, je ne m'inquiète guère plus de ce Robert que de Penhoël lui-même! Mais quant à ce qui vous regarde, je me ferais hacher en mille pièces pour votre service!

Le vieux marquis l'écoutait avec son sourire bonhomme, et prenait de tout cela juste ce qu'il fallait.

—Je sais que vous êtes un ami sûr, monsieur Lehivain, dit-il; vous êtes en outre un homme de beaucoup de sens, et je crois que vous avez des idées très justes sur M. Robert de Blois. Mais nous avons encore besoin de lui jusqu'à la fin de cette affaire. Quand il sera temps,—il mit la main sur l'épaule de Macrocéphale,—soyez sûr que je saurai faire la part de mes vrais amis. Il y a dans le pays bien des gens qui ne vous valent pas et qu'on regarde comme des gros bonnets, maître Lehivain. Viennent les événements que nous préparons, je vous promets, moi, que vous aurez plus d'un jaloux entre Redon et Carentoir!

Ces paroles étaient douces comme miel aux longues oreilles de Macrocéphale; il écoutait et faisait d'avance le gros dos en songeant à son importance prochaine.

—Mais faut d'abord que Penhoël disparaisse, reprit le marquis en baissant la voix: je vous parle franc, comme vous voyez. Il ne s'agit pas de lui enlever la moitié de sa fortune... les deux tiers, les trois quarts, les quatre-vingt-dix neuf centièmes! Il faut qu'il soit forcé de fuir et qu'on n'entende plus jamais parler de lui: sans cela, rien de fait!

Macrocéphale se frotta les mains.

—A la bonne heure! s'écria-t-il; j'aime à voir comprendre les affaires de cette façon-là! ça s'appelle au moins trancher dans le vif! Eh! bien! monsieur le marquis, nous marchons que diable! Il me semble que nous sommes bien près de notre but!

Ils arrivaient au bout de la route et touchaient à ces grands châ-

taigniers derrière lesquels Diane et Cyprienne abrégeaient naguère leur causerie. Pontalès s'arrêta.

—Plus bas ! fit-il en jetant un regard inquiet autour de lui. C'est ici que Robert doit venir.

—Ici même.

—Est-on bien à l'abri des oreilles indiscrètes ?

—A moins de choisir le beau milieu de la lande de Renac, ou le centre des marais, je ne connais pas de meilleur endroit pour causer tranquillement d'affaires. La muraille est haute ; d'un côté le taillis s'éloigne tout exprès pour nous enlever la chance d'être écoutés. Derrière nous, la route est découverte.

—Mais devant nous ? fit Pontalès en montrant du doigt le massif de châtaigniers.

Macrocéphale se prit à sourire.

—C'est différent ! répliqua-t-il avec l'intention évidente de faire une bonne plaisanterie ; derrière ces arbres-là, il pourrait bien se trouver quelque revenant aux écoutes.

—Que voulez-vous dire ?

—Je demande pardon à monsieur le marquis de parler avec cette légèreté en sa présence. Le fait est qu'il y a là un espace de quelques pieds carrés où le plus vaillant gars des bourgs voisins n'oserait pas pénétrer après la nuit tombée, parce que le vieux commandant de Penhoël *y revient*...

—C'est égal, fit Pontalès, excès de prudence ne nuit jamais, et je voudrais voir...

—Ça peut se faire.

Macrocéphale, toujours complaisant, écarta de la main les branches de châtaignier qui bouchaient l'entrée du massif et se fraya un passage.

—Veuillez vous donner la peine d'entrer, monsieur le marquis, dit-il, puisque vous n'avez pas peur des revenants.

Il disparut derrière l'enceinte de verdure et Pontalès le suivit.

La nuit était noire. Sous les châtaigniers, le feuillage touffu rendait l'obscurité encore plus profonde. Sans cette circonstance, l'homme de loi et Pontalès auraient pu voir qu'ils étaient très pâles tous les deux et qu'ils avaient l'air assez peu rassurés.

Malgré l'ombre épaisse, on distinguait vaguement la guérite et le blanc, couvert d'herbe longue.

—Comme on se cacherait ici ! murmura le marquis d'une voix légèrement émue.

—Oh ! oh ! répartit Macrocéphale en tâchant de prendre un accent fanfaron : il me semble que votre voix tremble ! Soyez tranquille, le vieux Penhoël est bien mort... et du diable si les vivants ont l'idée de venir visiter son boudoir !

Une feuille sèche vint à bruire sous le pied du marquis. Maître Protais Lehivain s'interrompit pour pousser un petit cri de frayeur.

—Avez-vous entendu ? demanda-t-il en retenant son souffle.

Pontalès avait reconnu que l'esplanade et la guérite étaient également désertes.

—Ma foi ! reprit l'homme de loi, honteux de son alerte, j'ai cru... il m'a semblé... au fait, mon métier n'est pas d'être brave ! Maintenant que nous avons bien et dûment inspecté les lieux, monsieur le marquis, je vote pour que nous retournions sur la voie publique.

—Et n'est-il pas possible, demanda Pontalès, d'arriver ici par un autre passage que la route ?

—Regardez plutôt ! répondit Macrocéphale : une muraille de trente pieds et des rampes à pic ! Je propose de lever la séance.

Il écarta de nouveau les branches et poussa un long soupir de bien-être quand il revit le ciel au-dessus de sa tête. C'était un esprit fort.

Pontalès visita une dernière fois tous les recoins de l'enceinte de verdure et repassa sur la route à son tour.

Lehivain avait retrouvé sa vaillance.

—A part les revenants, dit-il, il y a pourtant un homme qui aime à se cacher dans ce trou noir comme le fond de mon écritoire.

—Qui ça ?

—Le vieux fou de Benoît Haligan, l'ancien passeur du bac de Port-Corbeau. Mais je pense bien qu'il n'y montera plus, car il est à l'agonie. Ah ! monsieur le marquis ! tout de même, ce que c'est que de nous ! Quand le vieux commandant venait s'asseoir là, sur son banc de gazon, il était le chef d'une famille puissante ; à présent, le pauvre Protais Lehivain ne voudrait pas changer de place avec le maître de Penhoël !

—Le pauvre Protais Lehivain, dit M. de Pontalès, sera bientôt en possession de ne changer son sort contre celui de personne. Mais parlons un peu du présent. Depuis que ces misérables enfants sont venus dans mon propre château de Pontalès enlever à dix pas de moi, dans ma chambre, ces papiers, que je n'aurais pas donnés pour cent cinquante mille écus, je ne sais bien plus au juste quelles sont nos armes contre Penhoël.

Maître Lehivain cligna de l'œil.

—Il nous en reste de bonnes ! répliqua-t-il ; chaque fois que Penhoël a vendu une pièce de terre appartenant à l'aîné, il lui a fallu faire un lot de plus. C'est pour cela que j'ai morcelé les rentes et multiplié les contrats.

—Vous êtes un homme d'or !

—Je connais assez passablement mon état ! et, sans parler d'autre chose, il m'a fallu, dans le principe, une certaine vilture, que j'oserai dire assez rare,—pour constituer cet aventurier de Robert créancier de Penhoël. Il est vrai que ce coquin de Robert avait attaqué l'affaire avec un entrain admirable. C'est un guillard après tout. Franchement, monsieur le marquis, Penhoël chassé, vous ne serez pas encore maître du manoir.

—En temps et lieu j'aurai recours à vos excellents conseils, mon bon ami, réplique Pontalès. Je ne me donne pas, hélas ! pour un diplomate bien habile ! Sans vous, je serais certainement resté en chemin... Mais revenons aux titres qui sont en votre possession : vous les tenez en lieu de sûreté, je l'espère ?

—Ma maison n'est pas si forte, ni si bien gardée peut-être que le

beau château de Pontalès, répondit Macrocéphale avec suffisance ; néanmoins on fait de son mieux ; et je vous réponds des pièces corps pour corps. Eh ! eh ! les petites rôdent autour de chez moi comme autour de chez vous. Ce sont des diables incarnés que ces enfants-là ! Elles m'ont volé bien des obligations souscrites par Penhoël ; sans leurs manœuvres, la chose n'aurait pas duré si longtemps. Mais ma maison est armée en guerre, maintenant, et je ne pense pas qu'elles veuillent goûter une seconde fois du plat qu'on leur a servi pas plus tard qu'hier soir.

—J'ai entendu parler d'un coup de fusil... commença Pontalès.

—Deux coups de fusil ! dont l'un a porté bien près du but, car on a trouvé un cheval couché sur la lande avec une balle dans la tête.

—Ce sont des moyens bien violents, maître Lehivain !

—Monsieur le marquis, je crois avoir droit de prétendre à la réputation d'homme prudent. Nos landes cachent assez de bandits pour qu'un honnête propriétaire ait un peu le droit d'armer ses gens. La loi est dure, mais positive : quiconque s'avise de forcer une serrure peut s'attendre à trouver, derrière la porte, le maître de la maison prêt à défendre son bien. Si nous passons à la question d'utilité, poursuivit-il en prenant le ton d'un avocat qui plaide, je n'aurai pas de peine à établir, par des raisons imposibles à révoquer en doute, qu'entre tous les obstacles qui nous barrent le chemin, ces deux petits démons sont à la fois les plus gênants et les plus dangereux. J'aimerais mieux avoir affaire à une demi-douzaine d'hommes ! Ne vous y trompez pas : elles savent tous nos secrets aussi bien que nous-mêmes, et si le hasard leur donnait quelque jour un appui, je vous promets que nous aurions, tous tant que nous sommes, bien du fil à retordre ! Je suis l'ennemi déclaré des moyens violents dans les cas ordinaires, mais, dans la circonstance présente, monsieur le marquis, soyez bien persuadé que c'est votre intérêt seul qui m'anime. Vous avez dépensé trois ans de votre vie et des sommes énormes pour arriver à un but parfaitement légal. Il se trouve que vos adversaires vous attaquent et m'attaquent, moi, votre conseil, par des moyens inqualifiables. Je ne sors pas de la légalité, mais je prends l'arme la plus extrême que la loi puisse donner à un citoyen, — et je m'en sers !

Pontalès gardait le silence.

—Quand je dis : Je m'en sers, reprit Macrocéphale, j'emploie une figure, car je n'ai pas tiré le coup moi-même. Je ne connais point le maniement du fusil. Mais Robert de Blois, je dois vous en prévenir, veut aller beaucoup plus loin que cela. Les petits démons le tourmentent nuit et jour. Elles entrent dans sa chambre fermée par le trou de la serrure ! Elles s'affublent en fantômes et vont prévenir Penhoël de tout ce que nous méditons contre lui. Elles s'agitent, elles défont tout ce que nous faisons... et Robert est décidé à prendre l'offensive.

—S'il y a un expédient convenable, dit Pontalès en cherchant ses mots un biais... vous m'entendez... quelque chose d'adroit et de sûr.

Il s'interrompit pour prêter vivement l'oreille. On entendit un bruit de pas sur la route, dans la direction de l'entrée du manoir.

Pontalès et l'homme de loi s'éloignèrent un peu de la route battue, afin de se mettre à l'écart, derrière les premières branches du taillis.

Les pas approchaient ; on put bientôt distinguer dans l'ombre deux personnes qui s'avançaient lentement.

—C'est lui, dit Pontalès.

—Avec une femme, répliqua l'homme de loi.

Macrocéphale avança la tête en dehors des branches pour mieux voir.

—Voyez ! dit-il d'un accent étonné : c'est madame Marthe de Penhoël !

XL

LE POIGNARD

La voix de Robert était haute, gaillarde, et dénotait beaucoup de bonne humeur.

—Belle dame, disait-il, Penhoël n'a pas été plus heureux ce soir que d'habitude. C'est étonnant ! le sort ne se lasse pas de persécuter ce pauvre ami. Avant de mettre le feu à la pile de fagots qu'on a brûlé dans l'aire, Penhoël avait perdu sa dernière pièce de vingt francs. Vous devriez user de votre influence, belle dame, pour le guérir de cette détestable passion !

—Il y a trois ans, répondit Marthe, on ne pouvait pas perdre plus d'un louis d'or dans sa soirée au jeu que jouait le maître de Penhoël.

—Ah ! ah ! fit Robert, les choses ont donc bien changé ! Au jeu que joue Penhoël, rien n'est plus aisé que de perdre maintenant dans sa soirée une bonne métairie ou quelques arpents de futaie.

—Quel ton ! murmura Pontalès. Il y a dans ce Robert du maraud et du grand seigneur !

—Mais comment diable madame consent-elle à se promener avec lui, en ce lieu et à cette heure ? répliqua maître Lehivain.

Marthe avait répondu quelques mots d'une voix faible et brisée. Robert reprit :

—Ne m'accusez pas, belle dame ! Je lui ai dit vingt fois qu'il avait là deux vices pitoyables. On peut aimer à jouer et à boire, mais il joue comme une dupe et boit comme un charretier !

Tout en parlant, Robert jetait ses regards à droite et à gauche ; il cherchait évidemment quelque auditeur invisible.

—Je ne veux point vous cacher, belle dame, poursuivit-il, que je vous ai entraînée jusqu'ici pour parler un peu d'affaire d'intérêt. Mais, auparavant, permettez-moi de vous demander si l'indisposition de la chère demoiselle Blanche n'a pas eu de suites fâcheuses.

Robert put sentir le bras de madame tressaillir sous le sien.

—Qu'avait-elle donc ? demanda-t-il encore.

Marthe cessa de marcher, ses jambes chancelaient.

Qu'elle avait à demander à cette vieille dame une vieille perruche et sourde ; ne la trouvez-vous pas ?

Robert hésita un instant, puis il répondit d'un ton délibéré, mais permettez-moi de vous dire...

—Ma foi ! belle dame, je crois qu'il faut être...

Marthe arracha brusquement son bras qui s'appuyait naguère à celui de M. de Blois.

—Ah ! elle avait un tel air étrange que Robert se pencha pour examiner son visage.

Mais la nuit était trop noire pour qu'il fût possible de rien distinguer sur une physionomie.

Marthe ne disait plus rien, elle restait immobile, les bras tombants et la tête courbée. On entendait sa respiration courte et pénible.

Robert sentait vaguement qu'il y avait là encore un mystère. Il avait envie d'interroger, mais, pour une confidence d'une certaine espèce, les oreilles indiscrètes couvertes sous le feuillage pouvaient bien être de trop.

—Chère dame, s'écria-t-il, je suppose, d'après votre avis, que vous êtes entrée. Il n'y a vraiment pas de quoi... Mais, je voudrais avoir avec vous un entretien au sujet de mademoiselle votre fille...

—Tout de suite ! interrompit madame avec vivacité.

—Belle dame, vous me voyez désolé de vous déplaire. Ce n'est véritablement pas le moment... Si vous le permettez, je vais vous parler du motif de notre entrevue.

—Ah ça ! grommelait Macrocéphale derrière les branches du feuillage, il faudrait ajouter foi, par hasard, à ce que disent les Bohémiens et les Bohémiennes ! Est-ce qu'il y aurait sérieusement quelque chose entre madame et Robert ?

—Vous, Gui, avez l'oreille plus jeune que moi, répliqua Pontalès, maître Lehivain, entendez-vous ce qu'ils disent ?

—J'entends Robert. Et Dieu me pardonne ! ils parlent de tout, excepté de la vente du manoir.

Comme s'il avait pu entendre ce reproche, le jeune M. de Blois abordait justement à cet instant le chapitre de la vente, et la réponse de madame, tant publiquement un refus, il repoussait sans abandonner son accent de politesse aisée et légèrement railleuse.

—Belle dame, je ne m'attendais pas à cela. J'avais absolument compté sur vous. Je ne sais pas si vous avez remarqué un fait assez bizarre : depuis trois ans que vous me devez toute sorte de gratitude, je ne vous ai point demandé le moindre service.

—N'est-ce pas assez, murmura Marthe, de m'avoir fermé la bouche alors que je voyais un abîme au-devant des pas de mon mari ?

—Oh ! c'est du silence, un bon office purement négatif. Pour tout ce qui exigeait un effet quelconque, je me suis toujours adressé à d'autres que vous. Voyons ! pour une fois que je mets votre obligeance à contribution, allez-vous me repousser ?

Pontalès et Lehivain entendirent ce murmure faible qui annonçait la réponse de madame.

C'était encore un rude coup porté par Robert à l'infortunée. Elle ne put retenir une exclamation douloureuse. Néanmoins elle ne lâcha pas encore prise. Robert reprit le bras de madame et continua son plaidoyer en revenant lentement sur ses pas, le long de la route déjà parcourue.

Dans le moment, les yeux de tous, du marquis et de l'homme de loi, qui ne pouvaient même plus saisir le sens des paroles de Robert.

—C'est un fin matois tout de même ! dit Sacrocéphale. Il aura su prendre la pauvre femme dans quelque piège diabolique.

—Oui, pensa tout haut Pantalon, c'est un homme à la façon des intrigants de comédie. Il a comme cela une douzaine de fils qu'il fait mouvoir assez artistement. C'est un fanfaron d'astuce, un bachelier ès tours de passe-passe ! Les hommes de bon sens comme vous et moi, maître Lehivain, laissent aller les choses, attendent l'occasion et dament le pion souvent à ces brillants joueurs de gobelets.

—Belle dame, disait Robert en revenant une seconde fois sur ses pas, c'est un projet arrêté, vous aurez beau vous débattre, il faut que cela soit fait ce soir !

La voix de Marthe était suppliante.

—C'est la dernière ressource de ma pauvre enfant ! murmurait-elle, monsieur, ayez pitié de nous !

—Je le voudrais, mais c'est impossible. Une dernière fois, consultez-vous !

—Vous savez bien que je ne le puis pas !

Robert s'arrêta ; il touchait presque à l'arbre qui servait d'abri à Pantalon et à l'homme de loi. Ceux-ci le virent mettre la main à sa poche et en retirer un objet de petite dimension, dont l'obscurité les empêcha de connaître la nature.

C'était un portefeuille. Robert l'approcha des yeux de Marthe, qui se couvrit le visage de ses mains.

—Il est pénible d'en venir à cette extrémité, madame, poursuivit Robert en baissant la voix ; mais c'est vous seule qui m'y forcez, à tout prendre ! Vous savez bien ce que je puis contre vous.

Il frappa sur le maroquin du portefeuille. Marthe demeurait immobile.

—Voyons ! reprit Robert. Vous savez j'ai été discret pendant ces trois années ; ne soyez pas plus cruelle que moi envers vous-même. Si vous continuez à me refuser, malgré ma répugnance qui est grande, je me déciderai à faire usage de cette arme...

Madame hésita encore un instant. La nuit cachait l'angoisse mortelle qui était sur son visage.

—Je ne puis pas vous résister, monsieur, dit-elle enfin d'une voix à peine intelligible : ce que vous ordonnerez je le ferai.

—A la bonne heure ! s'écria gaiement Robert, qui remit le portefeuille dans sa poche ; avec une femme d'esprit on a toujours de la ressource.

Puis il ajouta, en parlant comme un acteur à la cantonnade :

—Holà ! n'y a-t-il personne ici ?

Maître Lehivain sortit de sa cachette.

A sa vue Marthe recula effrayée.

—J'ai l'honneur de vous présenter mon très humble respect, madame, dit Macrocéphale de son ton le plus doucereux ; je n'ai rien entendu, ajouta-t-il en se penchant à l'oreille de Marthe, humiliée et tremblante, ne savez-vous pas que vous avez en moi un serviteur fidèle qui se ferait hacher en mille pièces pour votre service ?

—Maître Lehivain, dit Robert, vous allez avoir la bonté de suivre madame de Penhoël au manoir, vous entrerez avec elle dans la chambre de son mari, qui, sur sa demande, vous remettra un pouvoir écrit de vendre le manoir et ses dépendances.

Il baisa la main de madame d'une façon toute galante et ajouta :

—Faites vite, s'il est possible, maître Lehivain, je vous attends.

XLI

PRÉDICTIONS

Diane et Cyprienne étaient déjà depuis quelques instants dans la loge du passeur du Port-Corbeau. A leur entrée, Benoît avait cessé de chanter ; il s'était soulevé sur le coude, afin de saluer avec respect les filles de Penhoël.

Depuis lors, il restait immobile sur son grabat, les yeux fixés et tournés vers les solives enfumées qui composaient la charpente de sa loge.

A le voir ainsi, hâve et décharné, la joue creuse, la bouche entr'ouverte, on aurait cru déjà qu'il n'était plus de ce monde, d'autant mieux qu'il avait placé lui-même sur sa poitrine le crucifix de bois noir qui garde contre les influences du mauvais esprit la couche froide des trépassés.

Une chandelle de résine, mince et fumeuse, était fichée dans la muraille à son chevet, un peu en arrière du lit ; ses traits amaigris s'éclairaient à revers, et les saillies osseuses de son visage jetaient des ombres profondes.

Cyprienne était toute pâle et tremblait à le regarder.

La lumière de la résine n'éclairait guère que le grabat et un billot de bois sur lequel reposait un peu d'eau bénite avec son goupillon. Le reste de la chambre se perdait dans une demi obscurité d'où sortaient çà et là, quand la résine crépitante jetait une flamme plus vive, les misérables objets qui composaient le mobilier du passeur.

Au dehors l'air était lourd ; dans la loge on respirait à peine ; l'atmosphère se chargeait de ces miasmes froids que semble exhaler l'agonie.

Diane se tenait debout auprès du lit de Benoît Haligan.

—Eh ! bien, Benoît, disait-elle, vous ne voulez pas nous répondre, ce soir ? nous vous avons entendu chanter tout à l'heure, pourquoi vous taisez-vous maintenant ?

Le vieillard ne répliqua point. Sa respiration, d'ordinaire bruyante et pénible, était si faible en ce moment qu'on ne l'entendait plus.

—Ma sœur ! murmura Cyprienne effrayée, allons chercher le vicaire. Nous sommes peut-être dans la chambre d'un mort !

Aucun mouvement du vieux passeur ne protesta contre cette crainte. Il restait toujours étendu, la bouche et les yeux ouverts, les bras en croix sur sa poitrine, pareil à ces statues couchées qu'on voit sur les anciennes tombes.

—Mon pauvre Benoît ! reprit Diane, vous savez bien que nous vous aimons, pourquoi nous effrayer ainsi ? Nous sommes venues bien tard ce soir, mais il n'y a pas de notre faute. Benoît, répondez-nous, je vous en prie.

Même silence. Cyprienne avait du froid dans les veines, et ses jambes chancelaient.

Diane s'approcha davantage du chevet de Benoît et reprit encore :

—Vous aviez soif, peut-être, et vous n'avez pas pu vous lever pour boire ; pauvre homme ! Vous nous avez appelées. L'heure où nous venons d'ordinaire s'est passée et vous avez cru que nous vous avions oublié ?

Toujours le même silence. Seulement, la flamme de la résine se prit à trembler, et les déplacements de l'ombre et de la lumière mirent une espèce de vie factice sur le visage morne du vieillard.

Cyprienne, à bout de courage, eût la pensée de s'enfuir. Diane, au contraire, fit un pas de plus vers le chevet du passeur, et saisit son bras, afin de lui tâter le pouls.

Au contact des doigts de la jeune fille, Benoît eût un tressaillement faible. Un soupir s'exhala de ses lèvres décolorées, et ses paupières battirent comme si le charme qui le tenait enchaîné se fût rompu tout à coup.

—Le feu de joie a bien brûlé, dit-il en fermant ses yeux avec fatigue ; j'ai vu sa lueur rouge à travers la porte de ma loge. C'est un joyeux jour, jeunes fille ! On danse sur l'aire et l'on danse dans le jardin de Penhoël. Le pauvre Benoît reste seul. Il met trop de temps à mourir.

Diane prit l'écuelle où était la tisane et la lui présenta. Benoît secoua la tête en signe de refus.

—J'ai vu le temps, continua-t-il, où Penhoël venait dire adieu à ses serviteurs mourants. Alors, tout ce qui était bon et noble, Penhoël n'oubliait jamais de le faire. Mais il y a une autre agonie que celle du corps, et je n'en veux pas au fils de mon maître.

—Buvez, répéta Diane, cela vous soulagera.

—Il n'y a qu'une chose au monde qui puisse me soulager, répliqua le vieillard, dont les traits flétris eurent presque un sourire : c'est d'entendre votre voix douce auprès de mon oreille, Diane de Penhoël. Il y avait un homme que j'aimais plus qu'un père n'aime son fils unique et adoré. A mesure que j'avance vers mon dernier jour, les yeux de mon esprit voient mieux et plus loin. Il n'est pas mort. Il reviendra peut-être quand il ne sera plus temps ! Mes filles, vous avez ses grands yeux de feu et vous avez son bon cœur, quand je vais être là-haut à la porte du paradis, avant de parler pour moi-même, je prierai pour lui et pour vous.

Sa voix s'animait peu à peu, et sa tête renversée parmi les lougues mèches de ses cheveux gris semblait prête à quitter l'oreiller.

—Non ! reprit-il, répondant aux paroles qu'il avait entendues, naguère, alors qu'il restait immobile et comme mort. Non, je ne suis pas fâché contre vous, mes filles. Je savais que vous viendriez encore aujourd'hui... mais demain...

Il s'arrêta.

—Nous vous promettons de venir... voulut dire Diane.

Le passeur se souleva lentement avec effort ; il parvint à se mettre sur son séant.

—Approchez ici toutes deux, poursuivit-il d'une voix plus lente et toute pleine d'émotion ; que je vous voie encore une fois, ma belle Diane, et vous, ma jolie Cyprienne, douces fleurs du manoir ! Oh oui ! si l'aîné de Penhoël était revenu, le vieux sang aurait eu encore de beaux jours ! Mais... il tarde... il tarde ! Je crois que Dieu ne veut pas !

Il rejeta en arrière ses grands cheveux gris. Ses yeux commençaient à briller au milieu de sa face pâle, sillonnée de rides profondes.

Les deux sœurs l'écoutaient avec une attention émue.

—Je vois bien des choses ! poursuivit encore le vieillard. Pourquoi faut-il que ma volonté soit stérile ? Enfants, si vous ne venez plus demain je serai seul, car tout le monde a délaissé mon lit de souffrance. Dieu m'aura pris ma dernière joie sur la terre !

—Mais nous viendrons, interrompit Diane.

Et Cyprienne ajouta en essayant de sourire :

—Ne faut-il pas bien que je vienne préparer votre tisane, bon père Benoît, moi qui suis votre médecin ?

—Pour ce qui est de moi, répondit le passeur, je n'ai besoin de rien, mes filles ; abandonné ou non, mes heures sont comptées. La faim, la soif et la maladie ne pourront pas me tuer, puisque Dieu a marqué la manière dont je dois mourir. Je sais le nombre des jours qui me restent à vivre... C'est bien long, Cyprienne de Penhoël, vous qui vouliez aller chercher tout à l'heure le prêtre pour dire sur moi la prière des trépassés, vous vous en irez avant moi, ma fille.

Cyprienne, tremblante, baissait la tête. Elle était habituée à croire les paroles du vieillard comme autant d'oracles.

—Ne dites pas cela ! murmura Diane ; vous savez bien que nous avons besoin de tout notre courage !

Mais Benoît Haligan semblait céder à un pouvoir irrésistible.

—Et vous aussi, Diane de Penhoël ! continua-t-il. Toutes deux... toutes deux ensemble ! Ne m'interrompez plus, car ce moment de force que Dieu me rend sera court, et quand je vais me taire, ce sera pour longtemps ! Je suis seul, je n'ai ni fils ni fille. Je n'aime personne en ce monde, si ce n'est vous et l'absent. Depuis soixante-dix ans que dure ma vie, je suis un pauvre homme. Et pourtant j'ai amassé un petit trésor qui est enfoui au pied du grand aulne auquel j'attachais mon bac, au temps où je pouvais encore passer l'eau. Écoutez bien ceci, car nulle créature humaine n'est infailli-

ble, et peut-être mes prophéties sont-elles les rêves d'un vieil homme qui se meurt. Dieu le veuille, enfants, Dieu le veuille !

Sous l'autre, il y a cent pièces de six livres, enfermées dans un pot de grès. Je les ai mises là une à une, et il m'a fallu bien des années de fatigue !

Alors que Penhoël était heureux et riche, je comptais donner mon argent aux prêtres, après ma mort, afin qu'il fût dit des messes pour le repos de mon âme, et aussi pour les bleus que j'ai tués sur la lande pendant la guerre.

Depuis que Penhoël est pauvre, — ne m'interrompez pas, je sais ce que je dis ! — ses serviteurs n'ont plus le droit de penser à eux-mêmes.

Je me disais : Mon argent sera pour madame, pour l'absent, qui reviendra peut-être et qui n'aura plus de patrimoine, ou pour les filles de Jean de Penhoël.

Mettez ceci dans votre mémoire, car je ne vous en reparlerai plus. Quoi qu'il arrive, que je sois vivant ou mort, que ce soit aujourd'hui même ou dans dix ans, vous êtes mes héritières, et les cent pièces de six livres sont votre bien.

Cyprienne et Diane avaient des larmes dans les yeux.

— Pauvre bon père Benoît ! dirent-elles en même temps.

Le vieillard sourit d'une sourire amer et triste.

— Ne me remerciez pas, reprit-il, à moins que vous ne vouliez suivre mon conseil.

— Quel conseil ?

— Aujourd'hui, à cette heure même où je vous parle, dites-moi adieu pour l'éternité, et, sans prendre le temps de remonter au manoir, allez chercher l'argent qui est sous l'aubre. Quand vous l'aurez, vous passerez l'eau et vous vous enfuirez, mes filles, aussi loin que la terre pourra porter vos pas.

Diane et Cyprienne secouèrent la tête.

— Et notre père ? murmurèrent-elles en même temps. Et madame ? Et l'Ange ?

— Que peut faire un pauvre vieillard contre la volonté de Dieu ! pensa tout haut Benoît Haligan.

Puis il garda quelques instants le silence, les bras croisés sur sa poitrine et les yeux au ciel.

Diane et Cyprienne se tenaient par la main. Leurs charmants visages, qu'éclairait faiblement la lumière tremblante de la résine, exprimaient une résignation mélancolique.

Toutes deux avaient une foi égale aux paroles prophétiques du passeur ; toutes deux croyaient à cette annonce d'une mort violente et prochaine. Elles donnaient leurs âmes à Dieu et regardaient en face le martyre.

Au bout de quelques secondes, Benoît reprit comme en se parlant à lui-même :

— Mon Dieu ! pourquoi montrez-vous l'avenir à ceux qui sont trop faibles pour prévenir le malheur ou le combattre ! Depuis que cet homme mit le pied sur mon bac, par un soir d'orage, depuis qu'un éclair me montra pour la première fois sa figure, une

voix s'est élevée au fond de ma conscience. Il y a trois ans que mes rêves me le montrent, la nuit, le jour, dans la veille et dans le sommeil... et je vois toujours la même chose : malheur ! rien que malheur !

Un peu de sang remonta à sa joue pâlie ; ses yeux brillèrent davantage.

—Oh ! si j'avais encore les bras d'un homme ! s'écria-t-il ; mais je ne suis plus qu'un cadavre !... Il est arrivé par un déris, avec les désastres de la tempête. C'est un déris qui l'emportera, un déris et une tempête ! Mais avant ce jour-là, il prendra la vie de plus d'un et de plus d'une au manoir de Penhoël ! de toutes les douces filles du manoir, il fera des Belles de nuit. Je regardais ce soir le beau soleil d'automne descendre derrière la colline, et je me disais : Demain le soleil reviendra éclairer ma cabane... où seront, à cette heure, les filles de Jean de Penhoël ?

Cyprienne et Diane frissonnèrent.

—Quoi ! sitôt que cela ? prononça Diane à voix basse.

—Le marais est profond, murmura le passeur ; et, bien que les eaux soient basses, il y a de quoi noyer deux pauvres enfants au tournant de la *Femme Blanche* !

Cyprienne mit sa tête sur le sein de Diane, qui la pressa en silence contre son cœur.

—Après cela, poursuivit Benoît Haligan, l'esprit du mal sera maître au manoir. Pauvre Marthe ! comme je la vois pleurer en appelant sa fille !

—Blanche aussi ! dit Diane qui n'avait point pleuré sur elle-même et qui eut une larme pour le sort de l'Ange.

—Et Penhoël ! s'écria le passeur en agitant les mèches mêlées de sa chevelure ; et Penhoël... Oh ! qui donc va-t-il tuer !

Les yeux du vieillard devinrent sanglants et sa voix s'embarrassa dans sa gorge.

—Penhoël ! reprit-il en cherchant un fantôme dans le vide ; pitié !... c'est votre frère !

Ses bras retombèrent sur la couverture.

—Je l'avais dit... poursuivit-il avec épuisement : son corps et son âme !

Il s'affaissa lourdement et ne parla plus.

Pendant quelques minutes un silence lugubre régna dans la loge ; puis une étincelle sembla se rallumer dans l'œil éteint du vieillard.

—Ecoutez ! dit-il d'une voix brève et basse, écoutez !

Son geste commandait le silence, comme s'il eût cherché à saisir un son faible et lointain.

—Ecoutez ! répéta-t-il pour la troisième fois ; n'entendez-vous pas qu'on parle de vous là-haut, sous la tour du Cadet ?

Les deux sœurs le regardèrent, étonnées. La distance qui séparait la loge de la tour était telle qu'il eût fallu crier bien fort pour se faire entendre de l'une à l'autre.

—Ils sont là ! poursuivit Benoît, les assassins lâches et avides ! Fuyez ! fuyez, mes filles ! Il en est temps encore !

Et comme Cyprienne et Diane restaient immobiles, Benoît poursuivit lentement :

—Ils sont là, vous dis-je ! Si vous ne voulez pas fuir, allez du mois apprendre le sort qu'ils vous réservent !

Il y avait dans l'accent du passeur une conviction si profonde que Cyprienne et Diane ne songèrent plus à la distance qui les séparait de la tour. Elles s'élancèrent au dehors, comme s'il leur eût suffi de sortir pour entendre ces voix qui prononçaient leur arrêt.

Au dehors, le silence régnait. L'atmosphère pesante laissait immobile le feuillage du taillis. Les deux sœurs commencèrent à gravir le sentier à pic qui conduisait à la tour du Cadet.

Elles ne se rendaient nul compte de leur action et leur esprit restait tout entier aux funèbres pensées que Benoît Haligan venait d'évoquer en elles.

Mais comme elles approchaient du haut de la montée, Diane s'arrêta tout à coup et serra fortement le bras de Cyprienne.

Benoît Haligan ne les avait point trompées. Elles entendaient plusieurs voix sous la tour du Cadet, et il leur sembla saisir de loin leurs noms, répétés à diverses reprises.

XLII

CONCILIABULE

Cyprienne et Diane étaient à une vingtaine de pas du banc de gazon, où elles s'étaient assises naguère, avant de descendre chez Benoît Haligan. Elles franchirent sans bruit et avec précaution la faible distance qui les séparait de la tour du Cadet, car elles ne savaient encore si les voix se faisaient entendre en deçà ou au delà de l'enceinte de verdure.

L'enceinte était vide comme elles l'avaient laissée, mais les interlocuteurs invisibles n'étaient maintenant séparés d'elles que par les basses branches des châtaigniers.

Les deux jeune filles écartèrent doucement les rameaux, et mirent leurs têtes entre le feuillage. Elles ne virent rien d'abord, mais le son des voix les guidait, et à force d'interroger l'obscurité, elles aperçurent trois ombres qui s'agitaient à quelques pas d'elles.

Elles reconnurent M. le marquis de Pontalès, Robert de Blois et Blaise, le domestique de ce dernier.

C'était Blaise qui avait prononcé à plusieurs reprises le nom des deux sœurs.

L'*Endormeur* n'était plus tout à fait le joyeux coquin que nous avons vu à l'auberge de Redon. Il avait attendu trois ans à l'office, tandis que son camarade Robert, dit l'*Américain*, se prélassait superbement au salon. Cette longue attente lui avait fait le caractère hargneux et l'humeur acariâtre. Il avait pris en outre les vices de l'anti chambre, car on est pas valet en vain, même pour la montre. Blaise s'était fait insolent, méchant, important, menteur, et il était resté voleur.

Point n'est besoin de dire qu'il détestait son prétendu maître. Il détestait en outre Pontalès, à cause de sa tartane, il détestait l'oncle Jean, que ses gros [illegible]

[illegible] les trois vicomtes ; il détestait les domestiques qui avaient l'impudente prétention de ne lui devoir qu'un médiocre respect ; les paysans qui ne le saluaient pas assez bas, et maître Lehiven, qui s'occupait pourtant de pêcheries et de sécheries.

Malgré cette misanthropie universelle, il vivait bien et ne se laissait point trop aller à la tristesse. C'était un gros garçon, aimant toujours, et ses aversions envieuses ne se traduisaient point jusqu'à la haine excepté une pourtant. M. Blaise, comme [illegible] avait [illegible] Yvonne Kerlaz lui avait toujours [illegible] le [illegible] de [illegible] plus d'une fois sa bien importune [illegible] par préférence à tous et du haut de [illegible].

Malgré sa mauvaise humeur et les dispositions hostiles où il s'entretenait à l'égard de son prétendu maître, Blaise faisait sa besogne en conscience. Sa besogne, bien entendu, n'était point celle d'un valet ordinaire : il avait mission d'observer, d'écouter aux portes et d'espionner, ce dont il s'acquittait à merveille.

En somme, c'était dans son intérêt qu'il travaillait, car une fois la bataille gagnée, M. Blaise comptait bien se reposer sur ses lauriers.

Il venait [illegible] quelques minutes qu'il avait rejoint Robert de Blois et M. le marquis de Pontalès.

Le fruit de ses observations de la journée était sans doute plus important que d'habitude, car Blaise avait pris une physionomie grave et ce ton important qu'on emploie pour annoncer les grandes nouvelles.

—Eh ! bien, ami Blaise, avait dit d'abord Robert en l'abordant, savons-nous quelque chose de bon ?

Blaise secoua la tête avec lenteur.

—Nous savons quelque chose, répondit-il, nous savons même beaucoup de choses ; mais nous ne savons rien de bon !

—Qu'y a-t-il donc ?

—Il y a que vous allez un train de tortue, monsieur Robert, et que, pendant ce temps-là, votre partie pourrait bien se gâter.

—Expliquez-vous.

—Ma foi ! j'ai entendu aujourd'hui tant d'histoires que je ne sais par où commencer. Avez-vous pensé quelquefois que ce serait une furieuse danse si les gars de Glénac et de Bains prenaient un beau jour leurs bâtons—car ils n'auraient pas même besoin de leurs fusils—pour venir défendre Penhoël malgré lui, et le délivrer de notre compagnie ?

—Quelle idée !

—Comme vous dites, c'est une idée. Je ne me vante pas de l'avoir eue tout seul.

—Il vous resterait toujours le château de Pontalès, mon cher monsieur de Blois, dit le marquis ; vous ne doutez pas, je l'espère, du plaisir que j'aurais à vous offrir l'hospitalité.

Robert salua. Blaise reprit :

—Pontalès est un bien beau château... et si l'on y mettait le feu, les murs resteraient debout, car ils sont en bonne pierre de taille.

—Le feu ? balbutia le marquis ; qui vous fait parler ainsi ?

—C'est encore une idée... une idée qui n'est pas de moi.

—Est-ce qu'il y aurait quelque complot ? demanda Pontalès d'une voix altérée.

—Oui, monsieur le marquis, répliqua Blaise avec ce sang-froid de comédien qui ouvre toutes grandes les oreilles du parterre, il y a un complot ; et si vous ne vous dépêchez pas, je parierais contre vous pour les bons gars de Glénac et de Bains !

Pontalès essaya de sourire.

—Vous voulez nous effrayer, mon cher monsieur Blaise... mur murs-t-il.

—Voyons ! dit Robert, il ne s'agit pas de parler en énigmes !

—Je vais tâcher de me faire comprendre. Je vous ai dit bien souvent : Prenez garde aux filles de l'oncle en sabots. Vous répondiez : Ce sont des enfants. Eh ! bien, ces enfants-là ont soulevé contre vous une véritable armée. Si vous aviez entendu comme moi ce qui se disait tout à l'heure sur l'aire, pendant le feu de joie ! Vous avez mis Penhoël bien bas, mais son nom a encore un prestige, car ces jeunes gens et vieillards parlent de mourir pour lui comme d'une chose toute simple. Ils savent vaguement ce qui se passe. Ils prononcent votre nom, monsieur le marquis, le vôtre, monsieur Robert ; ils voudraient vous mettre en pièces. Pour en connaître si long, il faut qu'on les ait endoctrinés, et qui a pu se charger de ce soin, sinon ces maudites enfants ?

—C'est vrai, dit Robert.

Pontalès gardait le silence.

—J'ai fait de mon mieux pour m'en débarrasser, reprit Blaise ; mais on ne m'aide pas. Pour en revenir aux lourdauds de Glénac et de Bains, c'est, ma foi, une affaire sérieuse. Vous les connaissez aussi bien que moi, monsieur de Pontalès. Si une fois l'idée de nous faire un mauvais parti se fourre dans leurs grosses têtes chevelues, du diable et si la justice les gendarmes pourront nous protéger ?

—Bah ! fit Robert, il y a longtemps qu'ils grondent.

—Ce soir, ils faisaient mieux que gronder. Ils ont un chef maintenant, notre ancienne connaissance, monsieur Robert, le vieux Géraud, du *Mouton couronné*. Et ce chef-là m'a l'air de n'être que le lieutenant d'un personnage invisible.

—Qui serait ?... demanda Robert.

—Peut-être ces deux petites diables, les filles de l'oncle en sabots, répliqua Blaise.

C'était en ce moment que Cyprienne et Diane se glissaient, à pas de loup, derrière les châtaigniers. Blaise poursuivit :

—Le père Géraud parle d'elles avec un respect étrange. Il a l'air d'attacher à leur aide une sorte de vertu surnaturelle... Mais peut-être y a-t-il encore un autre motif.

—Qui donc? demandèrent en même temps Robert et Pontalès.

Les deux jeunes filles étaient tout oreilles, aucune parole ne leur échappait désormais.

—En parlant à mots couverts, poursuivit Blaise dont la voix baissa involontairement, on voit qu'ils font allusion à une nouvelle toute récente et incertaine encore. Mais j'ai deviné leur espérance et j'ai peur que l'heureux ne soit de retour.

Pontalès et Robert tressaillirent comme s'ils venaient d'éprouver un choc matériel.

XLIII

LES FAUX

Derrière le feuillage, Cyprienne et Diane cherchaient à modérer les battements de leurs cœurs. C'étaient elles qui avaient répandu dans le pays, au hasard et comme supposition, la nouvelle du retour de Louis de Kerdren. Cette nouvelle, répétée par des bouches ennemies, faisait naître une vague espérance.

L'amour qu'elles avaient pour le nom [illegible] faisait presque oublier qu'elles-mêmes avaient inventé le mensonge de son retour.

—Il est revenu! voilà qui est deux fois que j'entends parler de cela, murmura Pontalès.

—D'après ce qu'on dit de l'homme, ajouta Robert, il se ferait plus de plaisanter. Ce serait une autre histoire que les petites filles ou que le vieux gargotier de Redon, amusant contre nous cinq ou six douzaines de balourds! Vous l'avez connu, monsieur le marquis?

—Je l'ai connu, répliqua Pontalès. C'était alors un enfant. S'il n'a pas changé, que Dieu nous garde de le rencontrer jamais face à face!

—Bah! s'écria Blaise, est-il donc assez fort pour nous faire peur avec son ombre? Vous voilà tout déconcerté d'avance. C'est peut-être un faux bruit. Si l'homme en question était de retour, et qu'il fût aussi terrible que vous le dites, nous aurait-il laissés poursuivre paisiblement notre besogne? Allons, messieurs, j'ai mes petits intérêts dans l'affaire. Ma voix compte, j'espère. Dieu sait que je suis votre humble valet. Vous avez trop tardé. Il faut réparer d'un seul coup le temps perdu.

—Nous avons devancé votre conseil, ami Blaise, répondit Robert. Dans quelques minutes, M. de Pontalès sera propriétaire de Penhoël.

—Vous avez la signature?

—Nous l'attendons.

Blaise se frotta les mains.

—Bien joué, cette fois, s'écria-t-il. Le meilleur levier ne peut pas grand'chose sans point d'appui. Une fois que Penhoël n'aura plus chez nous un pouce de terre, les paysans réfléchiront. Pour un gentilhomme à moitié ruiné, on se dévoue encore... mais pour un mendiant...

—D'ailleurs Penhoël ne pourra rester au pays, ajouta Pontalès.

—Avec les faux, dit Robert, nous l'enverrons au bout du monde.

—Et une fois le maître parti, poursuivit Pontalès, tout ira sur des roulettes. Nous n'avons plus à craindre les filles de l'oncle Jean, d'abord, et c'est un point à considérer. Ensuite, ce père Géraud, qui fait le méchant, s'est ruiné lui-même à force de prêter de l'argent à Penhoël. En achetant quelques créances, on aura bon marché de lui. Que Penhoël signe ce soir, et je réponds du reste.

Diane et Cyprienne écoutaient. Mille pensées se croisaient, confuses, dans leur esprit. En face de cette ruine prochaine et inévitable, elles avaient la volonté de lutter encore, mais elles sentaient leurs mains trop faibles et sans armes.

Que faire ? L'idée leur venait de courir au manoir et de se placer au-devant du maître. Mais il n'était plus temps déjà, sans doute.

Elles restaient là, indécises et comme anéanties par le découragement.

—Il y a pourtant une personne au manoir, dirait en ce moment Robert, qui ne partira pas... et à ce propos, monsieur de Pontalès, je désire avoir deux mots d'explication avec vous. Votre fils est fort assidu auprès de Blanche.

Blaise haussa les épaules en aparté.

—Cela me déplaît, continua Robert d'un ton sec et presque impérieux.

Pontalès lui tendit la main.

—Mon excellent ami, dit-il avec cordialité, je voudrais avoir à vous donner des preuves d'affection plus grandes. Soyez certain que mon fils sera réprimandé sévèrement. Il saura une fois pour toutes qu'entre lui et vous, mon cher monsieur de Blois, je n'hésiterais pas un seul instant. Ceci posé, m'est-il permis de vous demander ce que vous comptez faire de mademoiselle de Penhoël ?

—Je l'aime, répliqua Robert ; je l'épouserai peut-être.

Blaise éclata de rire.

—Un bon parti ! s'écria-t-il ; mais il me semble que j'entends venir la signature.

Un bruit de pas se faisait en effet sur la route, et l'instant d'après on vit arriver maître Protais Lehivain.

—Enfin ! s'écrièrent nos trois compagnons.

Et Pontalès ajouta :

—L'acte est-il bien en règle ?

Macrocéphale ôta son chapeau et tira de sa poche un mouchoir à carreaux de taille considérable, afin de tamponner la sueur qui mouillait son front pointu. Evidemment, il avait fourni la course à toutes jambes.

—Parlez donc ! dit Robert impatient ; s'est-il bien débattu ?

Un soupir s'échappa de la poitrine de l'homme de loi. Personne ne prit encore d'inquiétude, tant on se croyait sûr du résultat, d'après la promesse de madame.

Macrocéphale regarda tour à tour ses trois interlocuteurs.

—Parler! grommela-t-il en faisant aller ses yeux de Blaise à Pontalès, sais-je s'il faut parler comme cela devant tout le monde?

—Maître Lehivain, interrompit sèchement Pontalès, du moment que M. Robert de Blois vous dit de parler cela suffit. M. de Blois et moi nous ne faisons qu'un... voilà vingt fois que je vous le répète!

—A la bonne heure, monsieur le marquis. C'est juste, voici vingt fois que vous me le dites; je vais parler.

L'homme de loi cessa d'essuyer son front et poussa un second soupir.

—Diable d'homme, dit-il d'un ton lamentable, il a encore un poignet, savez-vous, à vous casser la tête comme une noisette! Vous demandez s'il s'est débattu; il m'a mâché et très grièvement.

—Et l'acte! demanda le trio.

—Il m'a donné un coup de poing dans la poitrine, un très fort coup de poing; il m'a pris par les épaules avec brutalité, il m'a lancé dans l'escalier, au risque de commettre un meurtre sur ma personne!

—Pauvre monsieur Lehivain! mais l'acte?

—L'acte! répéta Macrocéphale en déployant de nouveau son vaste mouchoir; j'aurais voulu vous y voir! Je vous dis qu'il est enragé ce soir, et qu'il n'y a rien à faire!

Les trois compagnons se regardèrent. Aucun d'eux n'avait compté sur ce résultat.

Cyprienne et Diane se serraient la main en silence et remerciaient Dieu de tout leur cœur.

Ce fut Pontalès qui se remit le premier.

—Ainsi, dit-il, Penhoël a refusé de signer?

—Formellement.

—Et madame? demanda Robert avec menace; m'aurait-elle trompé?

—Madame a fait ce qu'elle a pu; mais il est fier comme Artaban, ce soir, et ne veut rien entendre. Je ne l'avais jamais vu comme cela. On dirait qu'il ne comprend plus du tout sa situation ou que le diable lui a donné les moyens d'y faire face.

—Le retour de l'aîné... murmura Pontalès; peut-être en sait-il plus long que nous à cet égard.

Robert frappa du pied.

—Ah! il ne veut pas signer! prononça-t-il d'une voix étouffée par la colère; tant pis pour lui!

—Dès le premier mot que j'ai voulu risquer, reprit Macrocéphale, il m'a fermé la bouche. Dieu lui-même, a-t-il dit deux ou trois fois, s'oppose à ce que Penhoël vende la terre de son nom!

—Encore ces diables incarnés! s'écria Blaise; je savais bien que j'oubliais de vous dire quelque chose. Ce n'est pas Dieu qui s'oppose

à la vente du manoir, ce sont tout bonnement les petites filles ! Elles profitent du moment où Penhoël, à moitié ivre, chaque soir, tombe comme une masse entre ses draps, pour venir jouer à son chevet le rôle d'apparitions...

—Toujours elles ! gronda Robert, qui cherchait sur qui décharger sa rage sourde.

—C'est donc cela ! reprit Macrocéphale, voilà bien des fois que Penhoël me parle des visions et d'ordres venus d'en-haut...

Cyprienne et Diane se tenaient l'une contre l'autre : elles avaient des larmes de joie dans les yeux. Chacune des paroles qu'elles entendaient retentissait au fond de leur cœur et voulait dire : Sufar, vous avez sauvé Penhoël !

Tandis qu'elles triomphaient, laissant aller leurs âmes à l'espoir, un mot vint les frapper comme un coup de massue.

C'était Robert qui parlait.

—A tout prix, disait-il d'une voix brève et résolue, il faut que ces petites filles disparaissent.

—S'il s'agit d'un assassinat, murmura Pontalès, je me retire.

—Monsieur le marquis, on se passera de vous.

—Si l'on franchit les bornes de la légalité, dit à son tour Macrocéphale, je m'abstiens.

—Monsieur l'homme de loi, on se privera de vos services ! Mais il ne sera pas dit que deux misérables enfants nous auront impunément barré la route ! Où est Bibandier ?

Cette question s'adressait à Blaise.

—Auprès de la tonne de cidre, répondit le domestique : il boit à la santé du roi.

—Peut-on toujours compter sur lui ?

—Je le laisse jeuner depuis trois ans, répliqua Blaise, pour le tenir en haleine. Il est maigre et affamé comme un bon chien de chasse.

Robert se retourna vers Pontalès.

—Monsieur le marquis, dit-il, chacun de nous, cette nuit, doit avoir sa part de besogne ; il faut que tout soit fait demain matin, car il y a comme un menaçant mystère autour de nous, et peut-être nous nous repentirions toute notre vie d'avoir perdu quelques heures, dans les circonstances où nous sommes. Je me charge des petites filles.

—Où les trouverez-vous ? demanda Pontalès.

—Bibandier est un limier de premier ordre, répondit Blaise.

—Quant à vous, monsieur le marquis, reprit Robert, vous vous chargerez de Penhoël. Maître Lehivain, les faux sont-ils toujours chez vous ?

—Toujours, répliqua Macrocéphale ; seulement depuis que les petits démon rôdent, la nuit, autour de chez moi, j'ai ôté le portefeuille du tiroir où je l'avais serré, pour l'enfouir sous les carreaux de mon cabinet de travail. Dérangez mon fauteuil et enlevez une tuile : vous avez la chose !

Cyprienne et Diane, qui retenaient leur souffle pour écouter mieux, échangèrent un signe de muette intelligence.

—Rien n'est perdu alors, reprit Robert, et je vous réponds, moi, que nous aurons cette nuit la signature de Penhoël ! Maître Lehivain va vous rapporter les pièces. Quand Penhoël verra qu'on lui met sous la gorge, comme un pistolet prêt à faire feu, les faux commis par lui, nous verrons bien s'il résistera !

—En route, monsieur Lehivain ! dit Pontalès ; et nous, jouons notre dernière partie !

Diane et Cyprienne avaient quitté leur poste d'observation. Elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre.

—Ma sœur, dit Diane tout bas, il faut que nous soyons avant eux à la maison de M. Lehivain : nous savons maintenant où sont les papiers qui menacent Penhoël.

—Allons ! murmura Cyprienne.

Elles échangèrent un dernier baiser, puis Diane dit encore d'un ton de résignation simple et douce :

—Ma sœur, nous allons risquer notre vie. Si l'une de nous deux meurt, l'autre continura la tâche commencée. Si nous mourrons toute deux, nous prierons Dieu là-haut pour Penhoël.

Diane s'élança la première dans le sentier conduisant au bord de l'eau et s'y laissa glisser sans bruit ; mais au moment où Cyprienne allait descendre à son tour, le pan de sa robe s'accrocha aux piquants d'une touffe de ronces.

L'étoffe se déchira. Les deux jeunes filles précipitèrent leur fuite.

Robert, Pontalès et leurs deux compagnons se séparaient, lorsque le bruit léger produit par la robe déchirée vint jusqu'à leur oreilles.

—Avez-vous entendu ? dit Macrocéphale.

Personne ne répondit.

Pontalès, Robert et Blaise s'étaient élancés de l'autre côté du rempart de verdure.

L'enceinte fut fouillée en un clin d'œil ; elle était vide.

—Il y avait quelqu'un là, pourtant ! dit Pontalès d'une voix altérée.

Blaise battait son briquet de fumeur et Macrocéphale ouvrait la petite lanterne qui éclairait sa marche dans les bas chemins, quand il regagnait son logis après la nuit tombée.

La lanterne s'alluma. Nos quatre compagnons virent d'abord leurs propres visages pâlis et bouleversés par la peur.

Puis chacun d'eux fit l'examen des moindres recoins de l'enceinte.

—Il n'y a rien, dit Macrocéphale, qui venait de regarder dans la guérite, et ce lieu est sans issue.

—Ce sera quelque lièvre... commença Blaise.

Mais la voix de Pontalès l'interrompit.

—Voici une issue ! dit-il ! un véritable sentier qui descend à la rivière.

Il ajouta, en se penchant vivement pour ramasser quelque chose :

—Qu'est-ce que cela ?

Les trois autres se rapprochèrent. Pontalès tenait à la main un

lambeau de la robe de Cyprienne, qui était resté attaché aux épines du buisson de ronces.

Tout le monde reconnut l'étoffe. Il y eut un silence consterné.

— J'avais tort ! dit enfin Pontalès d'une voix basse et sourde, et vous avez raison, monsieur de Blois. Elles en savent trop, nous devons sermais : il faut qu'elles disparaissent.

— Il y a dix à parier contre un, dit Robert, qu'elles sont à la maison de maître Lehivain.

— En avant ! s'écria Blaise, sans sortir des bornes respectables de la légalité, nous allons leur faire faire connaissance avec le Bibandier !

XLIV

HÉROÏQUES ENFANTS !

Robert et Pontalès se dirigèrent ensemble vers la rivière, non point par le petit sentier à pic où venaient de s'engager les jeunes filles, mais par la route qui longeait les anciennes fortifications. Pendant ce temps-là, maître Lehivain remontait en toute hâte au manoir, pour avoir la clef du bac, et Blaise retournait à l'affût afin de trouver Bibandier.

Bibandier allait bien encore quelquefois se promener solitairement sur la lande ou dans les sentiers de la Forêt-Neuve, quand les nuits étaient sans lune, mais il n'y mettait plus le même cœur qu'autrefois. Il avait laissé dans le taillis de Bains son armée de manches à balais habillés en brigands, son chien était mort de faim depuis longtemps ; et s'il continuait lui-même à mener son métier de rôdeur, c'était vocation irrésistible, car jamais le hasard ne l'avait payé de ses peines.

Que faire en un pays où les poches ne contiennent que des gros sous, et où les bâtons sont des massues ?

Bibandier avait dû espérer un instant un sort meilleur en voyant deux de ses camarades intimes occuper une bonne position dans le pays ; mais Robert et Blaise l'avaient systématiquement tenu à distance, et le pauvre diable n'avait jamais pu réclamer trop haut, parce que le bagne de Brest est un bercail incessamment ouvert, où les brebis égarées comme lui rentrent au premier mot.

Il se taisait. Peut-être n'en pensait-il pas moins. Cependant, c'était un coquin assez débonnaire, et la rancune qu'il gardait à ses anciens camarades n'atteignait pas des propositions tragiques.

D'ailleurs, on n'était pas sans lui faire entrevoir de temps à autre à un meilleur avenir. Bien qu'il ne connût pas en détail ce qui se passait à Penhoël, il pouvait voir, comme tout le monde, qu'une lutte était engagée. On pourrait avoir besoin de lui, et alors il faudrait bien lui donner sa part de l'aubaine.

En attendant, Blaise lui jetait çà et là une pièce blanche pour l'empêcher de s'impatienter trop fort, et M. de Blois lui avait fait obtenir, par son crédit, une petite position officielle.

Bibandier était fossoyeur de la paroisse de Glénac, aux appointements fixes de douze francs par an, plus le casuel.

Mais, malgré les fièvres du marais et deux médecins qui s'étaient établis depuis peu à la Gacilly, la mort ne donnait guère au bourg de Glénac. Le pauvre Bibandier était obligé d'aller à la campagne.

Blaise le trouva, comme il l'avait annoncé, sous le tonneau de cidre qu'on avait mis en perce dans un coin de l'aire. Bibandier était couché paresseusement dans la poussière, sa tête reposait sur une de ses mains et l'autre tenait une écuelle demi-pleine. Sa figure longue, et dont les teintes ternes tiraient sur le gris, s'empourprait légèrement, son œil cave veloutait son regard : il y avait dans sa physionomie un repos content et parfait.

Il restait là depuis le matin, buvant tout seul et voyant la vie couleur de rose. C'était son jour de fête. Il ne buvait ainsi à sa soif qu'une fois tous les ans.

Au premier mot que Blaise lui glissa tout bas dans l'oreille, il quitta sa pose nonchalante et se dressa d'un bond sur ses pieds. On eût pu le voir dans toute la longueur de sa taille, avec ses membres étiques et osseux ballottant dans un vêtement futaine trop large, et qui n'avait plus que la corde.

—Oh ! oh ! dit-il avec gaieté, il s'agit des chers petits anges ! ça me paraît très faisable.

Il y avait tant de joyeuse humeur dans son accent et l'expression de son visage restait si débonnaire, que Blaise ne put s'empêcher de lui dire :

—Me comprends-tu bien ?

—Parfaitement ! répliqua Bibandier, sans rien perdre de sa tranquillité sereine ; quand quelque chose démange, on se gratte, mon fils, c'est tout simple. L'Américain en est-il ?

—C'est lui qui monte le coup.

—Bonne affaire ! moi je n'ai pas encore travaillé dans ce genre-là... mais chacun gagne sa vie comme il peut, pas vrai ?

On eût dit que Blaise s'était entendu à plus de résistance, car il regardait Bibandier d'un œil surpris et même un peu inquiet.

Celui-ci parut comprendre ce que Blaise avait dans l'esprit. Il remplit l'écuelle et la lui présenta d'un geste cordial.

—On peut se déboutonner ici, dit-il, en montrant du doigt le groupe de paysans qui se pressaient autour du père Géraud, à la porte de la ferme ; voilà deux heures qu'ils oublient le tonneau pour écouter les sornettes du vieux gargotier de Redon. Bois ! un coup, l'Endormeur. Je savais bien que Robert et toi, vous en viendriez là, quelque jour, et je vous attendais.

Son regard, qui prit une nuance de mélancolie, tomba sur la futaine usée de sa veste.

—J'avais grand besoin de me refaire ! reprit-il, grand besoin ! l'Américain et toi, vous n'avez pas été gentils avec un vieux camarade. Mais on ne peut pas payer celui qui ne fait rien, pas vrai ? Je dis donc que je suis content d'avoir l'occasion de travailler pour vous.

—Voilà un brave garçon ! écria Blaise, sois tranquille, tu seras payé comme il faut pour ma santé. Elles sont si jeunes !

—Quant à ça, répliqua Bibandier, je ferai mon prix moi-même en temps et lieu. Tu dis que c'est pressé, mon fils ? eh bien, partons !

Blaise ne bougea pas, son regard exprimait toujours la même défiance.

Le fait est qu'il était difficile d'accorder les paroles de Bibandier avec l'expression de douceur patiente qui était sur son pauvre visage, maigre, pâle et défait. Il semblait à Blaise que son vieux camarade souriait aussi par trop débonnairement en parlant de meurtre.

—Ah çà ! reprit-il d'un ton d'hésitation, es-tu bien sûr de ne pas faiblir ? Elles sont si jeunes... si jolies !

—Ça ne me fait rien, répondit l'ancien ulan : chacun pour soi ! Je ne dis pas que je me servirais volontiers du couteau avec de pauvres chérubins comme ça, j'espère bien qu'on me laissera la liberté de m'y prendre à ma guise.

—Carte blanche, pourvu que cela soit fait.

—Ça sera fait, mon bonhomme, et proprement !

—Viens donc, dit Blaise, qui se mit en marche.

Bibandier but une dernière écuelle de cidre et n'eut besoin pour le rejoindre que d'allonger un peu le pas de ses grandes jambes.

Chemin faisant, Blaise lui expliqua plus en détail ce qu'on attendait de lui ; Bibandier, tout en écoutant, fredonnait avec sa voix de basse-taille un air à roulades. Plus d'une fois, avant d'arriver au Port Corbeau, Blaise s'arrêta pour lui dire :

—Du diable si je te comprends, mon vieux. Moi qui n'ai pas le cœur tendre, je ne pourrais pas chanter à l'heure qu'il est.

—C'est que tu manges tous les jours, toi, répliquait Bibandier doucement et le sourire aux lèvres ; si tu avais été trois ans à mon régime, tu m'en dirais des nouvelles !

Et cela était dit si bonnement ! c'était de la quintessence de férocité.

En approchant du passage, Bibandier coupa la parole à Blaise, qui continuait ses instructions.

—Voilà qui est entendu ! dit-il ; l'affaire des petites est réglée, et tu seras content de moi. Quant aux dépenses de l'entreprise, c'est deux mouchoirs et quelques bouts de corde. Mais l'Américain n'est pas seul. Qui diable avons nous là ?

Devant le bac, dont l'amarre était déjà détachée, trois hommes se tenaient en effet debout.

M. de Blois seul avait le visage découvert ; les deux autres cachaient soigneusement leurs figures sous les larges bords de leurs chapeaux de paysans.

Bibandier, qui était toujours d'excellente composition, fit semblant de ne pas les reconnaître.

Il salua respectueusement Robert et entra le premier dans le bac.

—Je connais un peu les habitudes des chers petits anges, murmu-

ra-t-il ; je les rencontre souvent au clair de la lune, quand je me promène, la nuit, pour ma santé. Elles auront passé l'eau dans leur batelet, qui doit être amarré là-bas sous les saules.

Robert s'était rapproché de Blaise.

—Eh bien ? demanda-t-il tout bas.

—Un cœur de pierre ! répliqua le gros garçon ; dur comme une larme de poignard. Je ne le croyais pas si fort que cela !

—Tant mieux ! dit Robert.

Bibandier s'était emparé de la perche du passeur. Au lieu de se diriger vers la route de Redon, qui lui faisait face, il remonta un peu le courant, pour gagner un rideau de saules qui baignaient leurs basses branches dans la rivière.

A l'aide de sa perche, il écarta le grêle feuillage et finit par rencontrer, après deux ou trois tentatives inutiles, un objet qui sonna contre le bout de sa gaffe.

—Qu'est-ce que je disais ! s'écria-t-il joyeusement. Perchez un peu, s'il vous plaît, monsieur Blaise, pendant que je vais voir là-dessous.

Il abandonna la gaffe en effet et gagna le bout du chaland qui passait sous les saules. On entendit un léger bruit, puis on vit un petit bateau qui s'en allait à la dérive le long du bord, du côté du marais.

Bibandier, qui reparut au même instant, regarda fuir la barque et dit avec un gros rire bonasse :

—Quand les petits chérubins voudront repasser l'eau, c'est elles qui seront bien attrapées !

Chacu pensa sur le chaland que Bibandier valait son pesant d'or.

Il y avait dix minutes environ que Diane et Cyprienne avaient traversé l'Oust, au moyen du batelet trouvé par Bibandier sous les saules.

En quittant leur cachette, au pied de la tour du Cadet, elles se doutaient bien que le bruit de la robe déchirée avait trahi leur présence et qu'on allait les poursuivre ; mais elles avaient de l'avance, parce que Pontalès et ses compagnons ne pouvaient parvenir à l'autre rive qu'à l'aide du bac, dont la clef était au manoir. En outre, le sentier qu'elles suivaient les conduisait en quelque sorte d'un saut jusqu'au bord de l'eau, tandis que la route commune nécessitait un long détour.

Ce n'était pas la première fois que les deux jeunes filles de l'oncle Jean couraient un danger prochain et terrible ; mais en ces moments leurs forces semblaient grandir avec le péril. Cyprienne semblait lutter avec un enthousiasme fougueux ; Diane, plus calme, se dévouait de sang-froid.

Elles avaient entendu l'entretien des ennemis de Penhoël. Elles savaient que leur sexe et leur jeunesse ne les défendraient point contre la colère de ces hommes. Elles n'espéraient point de quartier.

Mais loin de s'arrêter devant la menace entendue, elles y puisaient un nouveau courage. Dans leur vaillance virile, un sentiment d'orgueil enfantin s'élevait : on les craignait ! On prenait pour les com-

battre les mêmes armes qu'on eût employées contre des hommes ! Elles étaient fières.

N'avaient-elles pas entendu tomber de ces bouches ennemies l'aveu de leur puissance ? Sans elles, pauvres jeunes filles, Penhoël aurait succombé depuis longtemps !

Leur cœur battait de joie et non point de frayeur, car la lutte n'avait pas été stérile. Grâce à l'effort de leurs bras d'enfants, René, madame et l'Ange restaient en équilibre au bord du précipice.

La ruine qui menaçait toujours n'était pas encore accomplie ; et d'après ce qu'elles venaient d'entendre, il ne restait à Pontalès et à Robert qu'une seule arme contre la résistance tardive de Penhoël.

Mais c'était une arme cruelle, qui suspendait sur la tête de René l'infamie en même temps que le malheur.

Il y avait longtemps déjà que Cyprienne et Diane avaient surpris le secret de ces fausses signatures, arrachées à l'ivresse quotidienne de René. Elles en avaient reconquis et détruit une partie en s'introduisant la nuit au château de Pontalès. L'autre portion, déposée chez l'homme de loi, avait défié jusqu'alors leurs tentatives.

Mais elles savaient maintenant l'endroit précis où se trouvaient les papiers. Avec l'aide de Dieu, si on leur donnait le temps d'agir, elles pouvaient encore sauver Penhoël.

Diane détacha d'une main ferme l'amarre du bateau caché parmi les glayeuls, sous la loge de Benoît Haligan, et Cyprienne saisit la perche.

L'Oust n'était pas débordée, mais elle coulait à pleines rives et laissait couvertes les parties basses du marais. Tout en perchant, les deux jeunes filles entendaient parmi le silence de la nuit, le bruit sourd et continu, produit par le tournant de Trémeulé. Dans l'ombre, les vapeurs qui se suspendaient au-dessus du gouffre rayonnaient d'un lueur faible et pâle. Elles voyaient au loin le gigantesque fantôme de la Femme Blanche qui se balançait et planait sur les eaux tranquilles du marais.

Derrière elles, au-dessus du taillis de châtaigniers, les jardins de Penhoël gardaient leur illumination brillante : la fête n'était pas finie. Quelques accords, jetés par l'orchestre campagnard, arrivaient, par bouffées, jusqu'a leurs oreilles.

Quand elles touchèrent le bord opposé, nul mouvement ne se faisait remarquer encore du côté du bac, qui allait s'ébranler bientôt pour les poursuivre.

Elles sautèrent lestement sur la rive, et au lieu de prendre la route de Redon, qui les eût conduites à la maison de maître Lehivain, elles se dirigèrent, en courant, vers le marais.

Dans l'immense prairie, où se déroulaient de toutes parts d'étroits filets d'eau, on apercevait un mouvements confus, au milieu des ténèbres : c'étaient les troupeaux de Glénac et de Saint-Vincent qui erraient en liberté sur le pâturage commun.

Tout en courant sur l'herbe courte et unie comme un tapis, Cyprienne et Diane appelaient doucement :

—Mignon ! Bijou !

Leurs voix se perdaient dans la nuit. Quelques moutons effrayés

prenaient la fuite sur leur passage, et les oies, éveillées, allongeaient le cou pour jeter leurs cris plaintifs et discordants.

Les deux jeunes filles appelaient toujours.

Au bout de deux ou trois minutes, un piétinement sourd se fit entendre sur le gazon. L'instant d'après, Bijou et Mignon, — leurs jolis petits chevaux demi-sauvages, — arrêtaient leur galop et restaient immobiles, la fumée aux naseaux et les jarrets tendus.

Diane et Cyprienne s'élancèrent à cru sur leur dos. En quelques secondes, elles eurent regagné le temps perdu à courir sur le marais.

Bijou et Mignon étaient deux vrais bretons, noirs tous deux, robustes d'encolure, trapus de formes et pouvant soutenir pendant des heures leur galop rude et vif.

Ils allaient côte à côte, d'une ardeur égale. La voix des jeunes filles les excitait sans cesse, et leur course perçant droit devant soi, à travers champs, landes et haies, ressemblait à un tourbillon.

Diane et Cyprienne, excellentes cavalières, ne s'inquiétaient point des obstacles de la route ; quand il y avait un fossé large à franchir d'un bond, elles plongeaient leurs petites mains blanches dans la dure crinière des bretons ; quand il fallait traverser un taillis, elles se couchaient presque sur leurs chevaux et passaient rapides, comme des flèches, au travers du fourré.

Sur la lande rase, elles se redressaient. — Hop ! Mignon ! hop ! Bijou ! Elles caressaient doucement le cou déjà baigné de sueur de leurs montures.

Les deux chevaux, lancés à fond de train, dévoraient l'espace.

Si quelque paysan les eût rencontrées, glissant comme deux traits dans la nuit, il se fût signé sans doute avec terreur, en recommandant son âme à Dieu. Et, après la terreur passée, il se serait vanté, jusqu'au jour de sa mort, d'avoir vu, par une nuit d'automne, les fées se rendant au sabbat !

Vraiment, c'était une course étrange. Les chevaux noirs disparaissaient dans l'ombre ; on eût pu voir que les deux jeunes filles, à la taille svelte et comme aérienne, entraînées par une force mystérieuse. Elles semblaient glisser, assises sur un nuage rapide. C'étaient bien des fées légères et gracieuses. L'œil ne pouvait les suivre. L'aile du vent les emportait et laissait flotter derrière elles les boucles molles de leurs longs cheveux.

— Hop ! Bijou ! hop Mignon !

Il y a une grande lieue de pays entre Port-Corbeau et le bourg de Bains. Quelques minutes avaient suffi à ce trajet. Cyprienne et Diane descendirent de cheval, laissant Bijou, Mignon sur la lisière de la lande.

Maître Protais Lehivain occupait une maison isolée qui s'élevait à cent pas en avant de l'unique rue du bourg.

Pour acquérir cette propriété, il lui avait fallu susciter bien des discordes dans les campagnes voisines, ruiner bien des pauvres cultivateurs et jeter plus d'un orphelin sur la paille. Mais c'était là sa vocation et son plaisir. Maître Lehivain était, en fait de chicane, un véritable artiste. On peut dire que la vue seule de sa figure

jaune et démesurément longue donnait aux pay.ans la fantaisie de plaider.

Cyprienne et Diane avaient déjà rôdé bien des fois autour de la maison, mais la vigilance rusée de l'homme de loi avait trompé jusqu'alors toutes leurs tentatives. Aujourd'hui, elles avaient deux chances nouvelles pour arriver à leur but : d'abord elles savaient où trouver les papiers, ensuite le domestique de maître Lebivain qui, d'ordinaire, faisait bonne garde, était en ce moment à fêter la Saint-Louis de l'autre côté de l'eau, dans l'aire du fermier de Penhoël.

En donnant cette vacance à son domestique, maître Lebivain avait compté sur l'effet du coup de fusil de la veille au bord de la lande, et aussi sur le bal qui devait assurément retenir au manoir les deux filles de l'oncle Jean.

Il n'y avait pour défendre la maison, ce soir-là, qu'une servante septuagénaire, assistée par un chien de garde accablé de vieillesse.

La bonne femme et le chien dormaient sans doute d'un profond sommeil, sur la foi des gros verrous qui fermaient toutes les ouvertures, car les deux sœurs purent escalader les murailles du jardin, sans éveiller le moindre mouvement dans la maison.

Du côté du jardin, les fenêtres n'avaient point de contrevents. En un clin d'œil, à l'aide d'une échelle que leurs jolies mains eurent bien de la peine à dresser contre le mur de la maison, Cyprienne et Diane furent dans le cabinet de travail de l'homme de loi.

Elles battirent son propre briquet et allumèrent sa propre lampe.

Il eût fallu les voir en ce moment, animées par la course qu'elles venaient de fournir et par la joie du premier succès ! Leurs joues se coloraient d'un incarnat charmant ; leurs yeux pétillaient d'impatience et de désir ; un sourire espiègle se jouait déjà autour de leurs lèvres fraîches, tant elles se croyaient sûres du triomphe.

Leur gaieté d'enfant était revenue. Le moment avait beau être solennel, puisqu'il s'agissait en définitive du sort de toute une famille aimée ; il y avait dans la nature même de leur acte quelque chose d'étrange et de gaillard qui éloignait toute idée tragique.

Elles riaient en descellant les carreaux du cabinet.

Leur recherche ne fut pas longue. Sous le fauteuil même où Macrocéphale ruminait chaque soir ses consultations diaboliques, il y avait un trou creusé au couteau, qui renfermait un petit carnet crasseux.

La vue de ce carnet fit battre bien fort le cœur de Diane et de Cyprienne. Elles ne songeaient plus à rire. C'était là le salut de Penhoël.

Elles restèrent un instant à genoux, levant au Ciel leurs yeux humides, afin de remercier Dieu.

Elles songeaient à madame et à la pauvre Blanche.

Mais le temps pressait. Diane serra le portefeuille dans son sein et toutes deux redescendirent l'échelle.

La vieille femme et le vieux chien dormaient toujours comme des bienheureux. C'était une réussite complète.

—Hope ! Bijou ! hope ! Mignon !

Comme elles avaient toutes deux le cœur léger en reprenant la route parcourue ; comme elles caressaient gaiement le cou de leurs petits chevaux ! comme elles étaient heureuses !

—Tiens ! dit Diane, tandis que Mignon traversait un large fossé, c'est là qu'on a tiré sur moi hier. Le corps du pauvre Cabry est encore au fond du trou !

La course ne se ralentit point, mais elles se penchèrent toutes deux, leurs bras s'enlacèrent, leurs joues s'unirent dans l'ombre.

—C'est la dernière fois que tu seras exposée à un danger pareil, petite sœur, s'écria Cyprienne : ils sont vaincus !

—Et qui sait ! ajouta Diane ; peut-être y a-t-il dans ce portefeuille de quoi rendre à Penhoël la fortune qu'on lui a volée !

Elles étaient à moitié chemin déjà. Diane arrêta tout à coup le galop de son cheval.

—J'y pense, reprit-elle : ils doivent nous attendre sur cette route.

—Je voudrais bien savoir lequel d'entre eux, répliqua Cyprienne, que la victoire rendait fanfaronne, est capable de barrer la route à Bijou ?

S'ils ont des armes ?

—Nous leur passerons sur le corps !

—Et s'ils nous guettaient au passage de Port-Corbeau ?

Cyprienne arrêta son cheval à son tour.

—Ce n'est pas pour moi que j'ai peur, reprit Diane ; mais maintenant nous avons à garder un trésor.

—Eh ! bien, remontons jusqu'aux Houssaies. Nous passerons sur le pont du moulin.

L'avis est bon. Les deux sœurs changèrent aussitôt de direction et se mirent à galoper vers les Houssaies.

Mais il se trouva que d'autres avaient eu la même idée qu'elles, car, en arrivant au bord de l'eau, elles virent que la tête du pont était occupée par deux hommes, en qui elles crurent reconnaître Robert de Blois et M. le marquis de Pontalès.

—Prenons du champ, dit Cyprienne que rien n'effrayait et passons.

—Essayons plutôt de passer à Port-Corbeau, répliqua Diane : il sera toujours temps de revenir ou de mettre nos chevaux à la nage.

La course recommença le long de la rivière.

Quand elles arrivèrent au passage du bac, il y avait à peine trois quarts d'heure qu'elles avaient enfourché, pour la première fois leurs vaillants petit chevaux.

Il n'était pas tout à fait minuit et le jardin de Penhoël montrait toujours, au haut de la colline, ses illuminations intactes. La fête en avait encore au moins pour une bonne heure.

Rien de suspect n'apparaissait, cette fois, sur la rive. Les deux sœurs rendirent la liberté à Bijou et à Mignon, qui regagnèrent en caracolant leur lit de gazon. Elles pensaient que bien leur en avait pris de ne pas tenter le passage au pont des Houssaies, car ici aucun obstacle ne leur barrait la route.

Allons ! dit Cyprienne en descendant vers les saules, nous voici

à bon port, et nous avons encore le temps de danser une contredanse.

Diane écarta les branches du saule.

Comme elle ouvrait la bouche pour lancer quelque gaie repartie, trois hommes, couchés dans l'herbe haute qui conduisait au bord de l'eau, se dressèrent tout à coup sur leurs pieds.

Les deux jeunes filles eurent à peine le temps de pousser un cri, tant on mit de prestesse à leur nouer solidement des mouchoirs sur la bouche.

XLVI

DEUX PIERRES

Nous rétrogradons d'une heure pour revenir aux exploits de Bibandier, et aux débuts de son expédition nocturne.

M. le marquis de Pontalès était un homme prudent, qui n'avait aucun goût pour les aventures; c'était uniquement par nécessité qu'il s'était joint à l'expédition de cette nuit, M. de Blois et lui traitaient en effet de puissance à puissance, et du moment que M. de Blois se mettait à l'œuvre, Pontalès ne pouvait point reculer.

C'était la première fois qu'il se livrait ainsi. Jusqu'alors il s'était toujours tenu derrière Robert, contribuant volontiers aux frais de la guerre, mais ne combattant jamais en personne.

Cela lui allait mieux.

Et, en vérité, il aurait regardé sans doute comme un imposteur quiconque lui aurait annoncé, le matin même, les événements de cette soirée. Lui, le marquis de Pontalès, propriétaire de soixante mille livres de rentes, jouant au loup-garou dans les taillis et bravant la cour d'assises comme un malheureux.

Mais les circonstances entraînent, et l'homme le plus habile, engagé dans certaines entreprises, doit jouer le tout pour le tout à un moment donné.

Cela ne veut pas dire que Pontalès, en passant la rivière d'Oust avec ses quatre compagnons, ne fit des réflexions assez chagrines. Il eût vidé sa bourse, sans doute, de grand cœur pour être transporté tout à coup entre les murailles de son château. On peut penser même que, malgré le désir ancien et passionné qu'il avait de détruire la vieille influence des Penhoël et de se mettre à leur place, il n'aurait point engagé la bataille s'il avait prévu, dès le principe, les dangers de cette nuit.

Maintenant, il était trop avancé pour reculer. Le péril était en arrière comme en avant, et les chances de salut se trouvaient tout entières du côté du crime.

Une fois qu'on eût pris terre de l'autre côté de l'eau, Bibandier fut choisi tout d'une voix pour diriger les opérations. Ce n'est point déroger que de servir sous les ordres d'un glorieux général. Pontalès était marquis, Robert se disait gentilhomme, et Bibandier n'était qu'un simple échappé du bagne, mais l'histoire est pleine de ces exemples, où l'on voit des princes céder le commandement à de vaillants officiers de fortune.

Bibandier se montra tout de suite à la hauteur de son autorité nouvelle. Son premier soin fut de se raviser au sujet du petit bateau qui avait servi au passage des deux filles de l'oncle Jean.

—Nous allons avoir besoin de ce joujou, dit-il en saisissant la perche du bac.

Et il se mit à courir le long de la rive jusqu'à ce qu'il eût atteint le batelet, entraîné par le courant. Il l'accrocha au moyen de sa perche et l'amarra au-dessous de la route de Renon, à l'un de ces mêmes saules qui avaient servi de refuge à Robert et à Blaise, la nuit de leur arrivée à Penhoël.

Puis il revint vers sa troupe, tranquillement et sans se presser.

—La petite barque allait tout droit vers le trou de la Femme blanche, grommela-t-il : on n'aura besoin que de se laisser mener.

—Les rattraper ! répéta le uhlan : il faudrait de meilleures jambes que les nôtres. Si vous les aviez vues comme moi courir toutes les nuits sur la lande ! Hope ! Bijou ! hope ! Mignon ! Ce sont de jolies petites filles tout de même !

—Mais qu'allons-nous faire ?

Bibandier tira de sa poche sa pipe et son briquet.

—Voulez-vous vous allumer, monsieur Robert ? dit-il, nous avons joliment le temps d'en fumer une.

—Il ne s'agit pas de plaisanter... commença M. de Blois d'un ton impérieux.

D'un seul coup sec et merveilleusement ajusté, l'ancien uhlan mit le feu à son amadou, puis il atteignit sa pipe toute chargée et l'alluma en faisant claquer savamment ses lèvres.

Pontalès avait piteuse mine derrière les bords de son grand chapeau. La froide impertinence de ce drôle, comme il l'appelait au fond de son cœur, ne lui présageait rien de bon. Maître Lehivain songeait à sa maison dévastée.

Blaise s'approcha de Robert, qui frappait du pied avec impatience.

—Si vous ne le laissez pas marcher à sa guise, dit-il tout bas, nous n'en ferons rien cette nuit.

—Qu'il s'explique au moins !

—Quant à ça, dit Bibandier en s'asseyant sur l'herbe, on va te faire un programme, Américain !

Robert tressaillit. Il y avait bien trois ans qu'on ne lui avait donné ce nom, et depuis le même espace de temps, le pauvre Bibandier affectait, en toute circonstance, vis-à-vis de lui, le plus profond respect. L'ancien uhlan reprit, tandis que Blaise riait sous cape de la déconvenue de son maître :

—Il n'y a donc de sage ici que l'Endormeur et moi !

Blaise cessa de rire.

—Monsieur l'homme de loi, poursuivit Bibandier, qui se croit si bien caché derrière son chapeau de paille, pourrait vous dire que, dans un procès, le client ne donne pas conseil à son avocat.

La figure de Macrocéphale s'allongea notablement. Le marquis tremblait d'avoir été reconnu à son tour.

Mais, Bibandier, soit qu'il ignorât véritablement le nom de son

quatrième compagnon, soit qu'il eût la fantaisie d'épargner Pontalès, reprit presque aussitôt :

—Quant à l'autre, je ne puis pas parler, n'ayant pas l'avantage de le connaître. Ah çà ! ne te fais pas de mal, Américain ; voilà le programme des opérations, comme disait Bonaparte : attendre et faire le mort !

—Et pendant ce temps, dit Macrocéphale, on va piller mon domicile !

—Exactement, père la Chicane.

—Et les pièces seront enlevées ! ajouta Robert.

—Ça me paraît vraisemblable, mon fils.

—Ecoute, dit Robert, qui voulut essayer de l'autorité ; on t'a promis de te payer grassement, mais cela ne te donne pas droit d'insolence. Fais ta besogne, qu'va-t-en.

—Où ça ? demanda Bibandier tout doucement ; à Redon ? dire à M. le procureur du roi ce qui se passe ici ? Américain, tu ne m'en crois pas capable ! Que diable ! on est plat comme une galette aujourd'hui pour devenir insolent demain comme un bureaucrate. Tu sais bien que c'est la vie ! Voyons, ajouta-t-il, en changeant de ton, sommes-nous donc des enfants, monsieur Robert ? mettons que j'aie eu tort, et veillez recevoir mes très humbles excuses. Entre gentilshommes, ma foi ! on ne peut faire davantage.

Il se leva et tendit, avec une grâce très noble, sa main, que Robert n'osa repousser.

—Ainsi, poursuivit-il, voilà une affaire arrangée, l'honneur est satisfait ; maintenant, parlons de choses sérieuses. Si nous étions dans un pays civilisé, où l'on ne fait qu'une route pour aller d'un endroit à un autre, je vous dirais : marchons et poursuivons nos petits anges, l'épée dans les reins ; mais d'ici au bourg de Bains, il y a une diable de lande, où plus de cent routes se mêlent et se croisent, nous aurons beau nous séparer et prendre chacun notre sentier, il y a dix à parier contre un que les petites passeront entre nos doigts comme des anguilles.

—C'est vrai, dit Blaise.

Et, de fait, le raisonnement était si rigoureusement juste, que personne ne put trouver une objection.

—Vous auriez pu vous expliquer tout de suite ! grommela seulement Robert.

—Je pourrais relever cette parole, répliqua Bibandier avec gravité, mais je sacrifie une susceptibilité légitime à l'intérêt de tous. Il est donc bien entendu que donner la chasse aux petites serait une sottise, reste à savoir comment nous les pincerons. Je crois avoir résolu le problème d'avance en vous disant : Attendons.

—Mais si elles passent la rivière ailleurs ? objecta Macrocéphale.

—Bonne idée ! Ailleurs, cela veut dire au moulin des Houssaies, car il n'y a pas d'autre passage. Eh bien ! l'Américain et ce monsieur que je n'ai pas l'honneur de connaître peuvent prendre leurs jambes à leur cou et aller garder le pont des Houssaies.

—C'est cela ! s'écria Pontalès, ravi d'avoir un prétexte pour s'éloi-

guer du lieu probable de l'action : monsieur de Blois, je suis à vos ordres.

—Et si elles viennent là-bas, demanda Robert, nous leur barrerons le passage.

—Du tout ! répliqua Bibandier ; vous vous rangerez bien poliment, parce que vous aurez eu le temps d'enlever cinq ou six planches du pont, et que la rivière est large et profonde au moulin des Houssaies.

Pontalès avait froid jusqu'à la moelle des os, malgré l'étouffante chaleur de la soirée.

Robert le prit par le bras et ils remontèrent le cours de l'eau à grands pas.

—Cinq ou six planches au moins ! plutôt six que cinq ! leur cria de loin le bon fossoyeur, car Bijou et Mignon sautent comme des chèvres.

Pontalès et Robert se perdaient déjà dans la nuit.

—Nous autres, dit Bibandier en conduisant ses deux camarades vers les saules, en faction, s'il vous plaît ! Faites comme moi, monsieur Blaise ; préparez votre mouchoir. Vous, père la Chicane, vous êtes spécialement chargé des cordes ; et maintenant, du silence !

Ils étaient couchés tous trois dans l'herbe.

En combinant la partie de son plan relatif au pont des Houssaies, Bibandier avait compté sans l'étonnante vitesse des deux petits chevaux. Pontalès et Robert en étaient encore à déclouer la première planche, lorsqu'ils entendirent sur la lande le galop de Bijou et de Mignon. Ils se relevèrent, irrésolus, et vinrent à la tête du pont sans savoir ce qu'ils allaient faire.

Leur vue seule arrêta les deux jeunes filles, qui dirigèrent leur course vers le bac.

Pontalès et Robert quittèrent alors leur poste pour les suivre de loin.

Quand ils arrivèrent à Port-Corbeau, ils trouvèrent la besogne bien avancée. Cyprienne et Diane, un bâillon sur la bouche et garrotées solidement toutes les deux, étaient au fond du petit bateau.

Bibandier tenait en main la perche.

—Ah ! ah ! dit-il en éprouvant les cordes qui liaient les jambes et les bras des deux jeunes filles, voilà qui est proprement fait, et vous savez établir un nœud, père la Chicane !

—Avaient-elles les pièces ? demanda Robert.

—Certainement, certainement ! répliqua Bibandier ; ah ! avec de petits anges comme ça, on ferait sa fortune à Paris. Ça passe par le trou d'une serrure !

—Donne-moi les pièces ! dit encore Robert.

Bibandier le repoussa tranquillement.

—On ne compte pas les manger, tes pièces, mon bonhomme ! murmura-t-il ; mais il faut que les choses se passent avec régularité. Je rendrai mes comptes quand tout sera fini. D'ici là, patience !

—Je veux que tu me donnes ces papiers, répéta Robert d'un ton impétueux.

—Le roi dit : nous voulons, grommela l'ancien uhlan ; moi, je veux que tu me laisses tranquille ! Et si tu ne me laisses pas tranquille, ajouta-t-il en redressant sa taille longue et maigre, je te plante là, mon fils... tu achèveras la besogne à ta fantaisie !

—N'insistez pas ! murmura Pontalès à l'oreille de Robert ; ce homme veut quelques louis de plus : on les lui donnera.

—Maintenant, messieurs, dit Bibandier, faites-moi le plaisir de me souhaiter bon voyage. Je vais partir.

—Pas seul ! s'écria Robert, qui concevait de vagues soupçons : il faut que Blaise au moins vous accompagne !

Blaise fit la grimace dans son coin, mais il n'eut pas même la peine de refuser.

—Le petit bateau ne porterait pas quatre personnes, objecta Bibandier, sans rien perdre du calme singulier mêlé d'une nuance de moquerie qu'il gardait depuis le commencement de l'aventure ; je veux bien noyer mon prochain, mais le suicide répugne à mes principes.

Il entra dans la barque et mit un soin scrupuleux à écarter les deux jeunes filles, de droite et de gauche, pour pouvoir manœuvrer sans leur faire de mal.

—Les deux petits chérubins seront là comme dans leurs lits ! dit-il en donnant au fond de l'eau son premier coup de perche.

Personne, parmi les quatre complices du crime, ne pouvait se défendre d'un serrement de cœur. Tous les yeux se fixaient, par une sorte de fascination, sur les deux pauvres enfants couchées dans le bateau. La gaieté du uhlan assombrissait encore le caractère atroce de cette scène.

Diane et Cyprienne étaient étendues sur le dos, les bras liés en croix.

La lune, qui perçait maintenant çà et là les nuages déchirés, montrait la grâce exquise de leurs tailles et leurs pâles figures où se lisait la résignation du martyre.

Bibandier seul restait parfaitement à son aise en face de ce navrant spectacle.

—Messieurs, dit-il, tandis que le bateau s'ébranlait, je vais vous donner un dernier bon conseil. La lutte se continue là-haut. Allez faire, croyez-moi, un petit tour de bal. Il est toujours agréable, le cas échéant, de pouvoir établir un alibi.

Ce terme de palais et de bagne sonna comme une menace aux oreilles des trois complices, qui se dirigèrent en silence vers le bac ; mais Bibandier les rappela tout à coup.

—Encore un service, s'il vous plaît ! dit-il. J'oubliais d'embarquer deux pierres, pour empêcher les petites de remonter sur l'eau !

Une sueur froide perça sous les cheveux de Pontalès.

Ce fut Macrocéphale qui apporta les deux pierres : il pensa se trouver mal en regagnant le bac.

Bibandier quitta enfin la rive et se laissa dériver au fil de l'eau,

en chantant une de ces chansons lentes et tristes qui mesurent le travail des forçats à la fatigue.

La lune s'était levée tout à fait et mettait des nuances argentées à la colonne de vapeur suspendue au-dessus du tournant de Trémeulé.

La Femme blanche semblait grandir et osciller lentement au-dessus du gouffre.

Pendant quelques minutes, les quatre compagnons virent la petite barque glisser sur l'eau calme du marais.

Puis elle disparut dans les long plis de vapeur qui formaient le vêtement de la Femme blanche.

XLVI

PAUVRES FILLES

Robert de Blois, le marquis de Pontalès et leurs deux compagnons remontaient au manoir de Penhoël. Ils marchaient en silence. De temps en temps l'un d'eux se retournait comme malgré lui, pour jeter un furtif regard vers le marais où la Femme blanche se dressait aux rayons de la lune.

Il leur semblait ouïr de loin le clapotement sinistre et sourd du tournant de Trémeulé.

Dans le taillis qui couvrait tout le versant de la colline, une route était percée pour conduire à la loge de Benoît Haligan. Les quatre complices traversèrent cette route à cinquante pas au-dessus de la pauvre cabane du vieillard. Ils entendirent Benoît Haligan qui chantait de sa voix creuse et tremblante la prière de l'agonie.

Ils pressèrent leur marche en frémissant.

Comme ils arrivaient à la porte du manoir, Robert s'arrêta et releva brusquement la tête.

—C'était nécessaire ! dit-il à voix basse ; et d'ailleurs, ce qui est fait est fait ! Prenons le dessus, messieurs, et ne rentrons pas au manoir avec des figures d'enterrement.

—C'est juste, dit Blaise.

Et Macrocéphale ajouta :

—On ne peut rien contre les faits accomplis. Je chargerai la vieille Yvonne, ma servante, de prier pour elles tous les soirs. Et je suis bien sûr que M. le marquis de Pontalès sacrifiera volontiers une vingtaine d'écus pour leur faire dire des messes.

Pontalès essuya la sueur de son front.

—Je donnerai vingt louis à l'église de Glénac ! balbutia-t-il, cinquante louis à l'église de Redon ! cent louis à l'église de Rennes !

—Ma foi ! dit l'homme de loi naïvement, si elles ne sont pas contentes avec cela !

Robert et Blaise ne purent s'empêcher de rire. L'impression lugubre était en partie secouée, et comme en définitive, aucun des quatre complices ne se repentait véritablement, ils n'eurent pas grand'peine à rappeler sur leurs visages le calme souriant qui convenait à ce jour de fête.

Ils se séparèrent, afin de rentrer dans le bal par différents côtés.

La danse s'était ranimée au salon de verdure. Jeunes gens et jeunes filles prenaient leur revanche. On se dédommageait de la longue heure d'ennui qu'on avait éprouvée à entendre les gémissements des trois Grâces Babois-des-Roseaux de l'Etang. Au moment de finir le bal retrouve presque toujours ainsi une gaieté plus vive. A la ville, l'orchestre redouble de verve et d'entrain ; à la campagne, les danseurs cabriolent, battent des mains et crient : à la Courtille, vers cette heure consacrée, où l'allégresse atteint son plus chaud paroxysme, on brise les verres, on se poche les yeux et on marche sur la tête.

Les musiciens de Glénac jouaient comme des possédés. Ils avaient entonné cette gigue interminable, connue sous le nom de *bal breton*, et qui peut dérouler jusqu'à cent cinquante figures diverses, suivant la renommée. Danseurs et danseuses, enlevés par les éclats de cette musique nationale, bondissaient avec enthousiasme. On se mêlait, on se choquait, on tombait sur le gazon avec de grands éclats de rire.

C'était charmant !

Et les invités de Penhoël ne pouvaient plus se plaindre d'être abandonnés par leurs hôtes. Le maître, il est vrai, ne s'était pas montré de la soirée, mais madame avait reparu, apportant de bonnes nouvelles de l'Ange.

Elle présidait à la fête maintenant assise auprès de Jean de Penhoël. Sa figure était bien pâle, mais l'effort qu'elle faisait gardait à ses traits réguliers et nobles une apparence de sérénité.

En ce moment, la *société* faisait de la calomnie légère. Elle allait de l'un à l'autre, déchirant un peu Penhoël absent et risquant sur madame des hypothèses devant lesquelles une valetaille insolente eût assurément reculé. Ensuite on passait à l'Ange, pour retomber sur quelqu'un des couples occupés à danser le bal breton. Puis on se demandait quelle vie menaient ces deux petites dévergondées, Cyprienne et Diane, qui étaient absentes depuis plus de deux heures.

Etienne et Roger étaient rentrés ensemble dans le bal à peu près en même temps que Robert de Blois, M. le marquis de Pontalès et Macrocéphale. Tandis que ces derniers affectaient de se saluer en passant comme gens qui ne se sont pas vus depuis longtemps déjà, Etienne et Roger parcouraient d'un regard triste les groupes animés des danseurs.

Leur recherche s'était inutilement prolongée, et, en revenant au salon de verdure, ils avaient l'espoir d'y retrouver Cyprienne et Diane.

—Elles ne sont pas là ! dit Roger avec un gros soupir. Deux heures d'absence au milieu d'un bal !

La physionomie d'Etienne était mélancolique et pensive.

—Nous ne les reverrons pas ce soir... murmura-t-il ; et il faut que je sois à Redon demain avant le jour : je ne pourrai pas lui faire mes adieux. Veux-tu te charger auprès d'elle de mon dernier message ?

—Avant de partir, répliqua Roger, tu peux encore la voir.

Le jeune peintre secoua la tête.

—Ce serait un moment cruel, dit-il ; les heures de repos sont pour elles courte et rares ; pourquoi les troubler ? Et puis, au moment de la séparation, je serais faible peut-être. Quand tu la verras, Roger, tu lui diras que je l'aimais... et que je l'aimerai jamais une autre femme en ma vie... et qu'au prix de tout mon bonheur, je la voudrais voir heureuse.

Sa voix tremblait. Il y avait dans son accent une sensibilité profonde qui faisait contraste avec ses habitudes d'insouciance et la gaieté leste de sa philosophie parisienne.

Roger lui serra la main.

—Je lui dirai que tu es le plus loyale garçon qui soit au monde ! répondit-il ; je lui dirai que tu as de la fortune peut-être au bout de tes pinceaux... et que, si Dieu bénit ton travail, tu reviendras en Bretagne afin de la prendre pour femme.

Les yeux d'Etienne étaient humides.

—Merci ! murmura-t-il.

—Nous sommes jeunes ! reprit Roger avec un sourire ému ; et Dieu est bon ; peut-être que nous serons heureux tous ensemble quelque jour !

Pendant qu'ils causaient ainsi, Pontalès, Robert et l'homme de loi parcouraient le bal et soutenaient leur rôle de gaieté forcée. Blaise servait des rafraîchissements, afin de faire acte de présence.

Au moment où Roger prononçait ces dernières paroles pleines d'espoir souriant et de foi dans l'avenir, la figure de Bibandier sortit de l'ombre à quelques pas derrière lui.

Le maigre visage du uhlan était couvert de pâleur ; ses yeux roulaient, hagards, et ses cheveux mêlés se hérissaient sur son crâne.

Les deux jeunes gens ne le voyaient point ; par contre, les complices qui guettaient son arrivée l'aperçurent tous à la fois.

Le sourire contraint de Robert et de Pontalès se glaça sur leurs lèvres. Macrocéphale aurait voulu fuir, et Blaise faillit laisser tomber le plateau qu'il tenait à la main.

Il leur semblait à tous que le bal entier devait voir à nu leur détresse et deviner ce que signifiait l'apparition de ce visage livide du uhlan, qui se montrait à demi derrière l'une des portes du salon de verdure.

Cette apparition ne dura, d'ailleurs, qu'un instant. Lorsque les quatre complices s'enhardirent à jeter vers la porte un second regard, Bibandier avait disparu.

Il prit une des allées du jardin au hasard et se dirigea vers un berceau désert.

Sur son passage, sans savoir ce qu'il faisait, il éteignait les lampions, comme si la lumière eût blessé sa vue.

L'obscurité se fit ainsi autour du berceau où Bibandier s'arrêta.

Il n'attendit pas longtemps. Une minute s'était à peine écoulée que les quatre complices arrivèrent l'un après l'autre.

Personne n'osait interroger.

—Eh ! bien, dit Bibaudier d'une voix étouffée, vous ne me demandez pas mon histoire ?

Il y avait quelque chose d'étrange et de solennel dans l'émotion suprême de ce habitant [illegible], qui avait conservé si longtemps, en face du crime, sa froide audace [illegible].

En ce moment, tout son corps tremblait, il semblait prêt à défaillir.

—Que vous est-il donc arrivé ? demanda enfin Robert.

Bibaudier frappa, chancelant, contre le billot du tronc.

—Elles sont mortes, dit-il. Elles étaient bien belles toutes deux Maintenant elles sont mortes !

—Pourquoi ne vous avez-vous demandé [illegible] ?

—Je restai [illegible] qui se mirent [illegible] les mains ; tandis que je chantais un [illegible] elles me regardaient toutes deux avec leurs grands yeux [illegible]. Je les vois encore, se tordre en faisceaux, leurs pauvres jolis corps penchés sur la planche...

Il s'arrêta : sa voix s'embarrassait dans sa gorge.

Les quatre compères l'écoutaient [illegible] une sueur froide leur baignait le front.

—Qu'est-il [illegible] demanda Robert en relevant la tête, si personne ne m'avait vu ?

—Moi, balbutia Lehivain.

—Un homme, dit [illegible] Bibaudier, j'ai vous aussi, tout [illegible] !

Les [illegible] demandèrent les quatre compagnons d'une [illegible].

Bibaudier garda le silence.

Puis il reprit comme [illegible] parlant à lui-même :

—Quand [illegible] sur. Quand j'ai soulevé la première dans mes bras, l'autre [illegible] et [illegible] en ses grand yeux se remplit de larmes. Elles ne [illegible] parler, mais leurs regards [illegible]. J'ai eu pitié ! j'ai rapproché leurs deux visages, et leurs bouches [illegible] une dernière fois. Puis je leur [illegible] au cou les deux pierres que M. Lehivain m'avait données.....

.....

Le surlendemain de la Saint-Louis, au matin, le bourg de Glénac vit une autre solennité. C'était une fête d'un genre bien différent. La petite église avait son pittoresque [illegible], et les paysans que nous avons vus rassemblés sur l'aire, autour du feu de joie, s'échelonnaient, tristes et silencieux, dans le cimetière.

On venait de dire la messe des morts sur deux cercueils entourés de voiles blancs et ornés de ces fraîches fleurs qu'on jette, dernier [illegible], sur la tombe des jeunes filles.

Nous [illegible] reçus à la [illegible] invités à manoir ; mais la famille n'était représentée que par un de ces [illegible] le vieil oncle Jean, bien que le nom de [illegible] ait été prononcé deux fois dans l'oraison mortuaire.

Les cercueils fleuris contenaient les corps de Diane et de Cyprienne, madame et Fanny avaient manqué à la messe funèbre.

Ce qui avait causé [illegible] c'était de revoir Roger Launay, le jeune [illegible] de l'oncle en sabots.

Etienne et Roger, [illegible] étaient bien loin de Glénac. Ils [illegible] les dernières événements de la nuit de la Saint-[illegible]

Voici ce qui leur était arrivé :

Vers [illegible] quelques heures après la fin du bal, ils [illegible] le manoir, afin de prendre la route de [illegible] Cyprienne [illegible] Diane, pâlissant [illegible] à plusieurs reprises.

Point de réponse.

—Elles dorment, dit Etienne, qui jeta sur son épaule son petit paquet de voyage, et partit enfin à grands pas.

La [illegible] entre les deux jeunes gens. Le Bodon, au moment d'embarquer en voiture, Etienne dit à Roger en lui serrant une dernière fois la main :

—Ecoute, ô Robert se montre presque aussi [illegible] et Penhoël n'est plus le maître. Si tu étais forcé de quitter le manoir quelque jour souviens-toi que je suis [illegible] et que ma demeure, si petite et si pauvre qu'elle soit, sera toujours [illegible] pour nous abriter tous deux.

La voiture partit pour Rennes et Roger resta seul.

Les dernières paroles de son ami soulevaient en lui de vagues craintes, mais il était bien loin de [illegible] cependant, qu'il dût être réduit jamais à [illegible] l'hospitalité offerte.

Comme il entrait à l'auberge du père Gerbaut pour déjeuner, celui-ci lui remit une lettre arrivée peu après du manoir. Durant [illegible] était sortie, M. Robert de Bréa, et Mme de Penhoël avait mis au bas sa signature.

Cela s'était fait le matin même. Robert semblait avoir profité de la courte absence du jeune homme pour lui porter ce coup plus à son aise.

Etaient quelques phrases sèches et sentant la raillerie, qu'il [illegible] à Roger, en substance, qu'il arrivait à l'âge d'homme, —que les vapeurs [illegible] la jeunesse, —et dont il était plus que [illegible] de le voir [illegible] loin du monde dans le petit [illegible] de Glénac.

Roger haïssait le [illegible] lui. La lecture de ce congé le rendait plus [illegible] encore.

Se voir éconduit [illegible] et avec moquerie, lui, le fils adoptif, dont l'enfance avait été [illegible] de tendresse, lui, qu'on avait aimé [illegible]

Hélas ! les pressentiments d'Etienne se réalisaient bien vite.

Roger n'hésita pas : il avait le cœur fier et le nom de Penhoël était au bas de la lettre. Il fallait partir ; mais Cyprienne ?

Avant de quitter le pays pour toujours, sa première idée fut de retourner au manoir, afin de dire adieu à la pauvre fille dont il emportait l'amour. Ce fut là qu'il se trouva face à face avec le baron du Pontalès qui l'invita à se confesser dans une des chambres du *Mouton couronné* et se mit à écrire.

Il fit ses adieux à sa famille, fut malade plus d'une fois de ses angoisses, et pendant [illegible] il y avait de la [illegible] pour tant il était [illegible] pour [illegible] il ne pouvait plus faire les adieux de vive voix ; il disait aux deux sœurs : Nous nous [illegible]

Le bon Gérard fut chargé de porter la lettre que les deux pauvres filles ne devaient pas lire, hélas ! et Roger monta à cheval pour [illegible]

Au lieu de [illegible] le bon aubergiste s'agenouilla dans l'église de Gisors et pria pour les deux pauvres filles mortes.

En l'absence du maître de [illegible] c'étaient M. le marquis de Pontalès et Robert de Blois qui représentaient la famille [illegible] car la pauvre mère, brisée sous sa douleur trop lourde, était incapable de s'occuper de rien.

En cette circonstance, [illegible] reconnaître, le marquis, Robert et même M. Lehivain laissèrent échapper à la famille une affection empressée. Il n'y avait pas jusqu'au bedeau de la paroisse, le pauvre Bibandier, qui n'eût fait preuve d'un dévouement très méritoire.

Les deux jeunes filles s'étaient noyées dans le marais, on ne savait trop comment. Les circonstances de leur [illegible] entourées d'un vague mystère. On disait seulement qu'ayant voulu traverser l'Oust sur un frêle batelet, elles avaient été emportées par le courant jusqu'à la Femme blanche.

Le fossoyeur Bibandier avait retrouvé sur le rivage, le lendemain matin, des débris de la barque, et c'était lui qui avait donné l'éveil.

Après une journée entière de recherches infructueuses, Pontalès, maître Lehivain, Robert de Blois et son domestique Blaise étaient restés seuls sur le lieu présumé de la catastrophe, avec le fossoyeur Bibandier.

Ce dernier disait-on avait plongé une grande partie de la nuit aux environs du tournant et avait fini par repêcher les deux corps. Du moins avait-on trouvé le lendemain matin, deux cercueils déjà cloués à la porte de l'église.

Les actes de décès avaient dû se faire en famille, M. de Penhoël étant maire.

Quant au curé, c'était un petit cousin du marquis de Pontalès.

D'ailleurs, personne ne songeait à douter : le malheur n'était que trop évident ! Chacun pleurait et priait autour de ces pauvres petits cercueils que la terre allait bientôt recouvrir.

S'il y avait des doutes parmi la foule sombre et consternée, ce n'était pas sur la mort elle-même, mais bien sur les circonstances qui avait accompagné la mort.

[illegible] et Diane [illegible] bateau [illegible] marais [illegible] ne [illegible] étaient habiles [illegible] comment ne [illegible].
[illegible] regard [illegible] sur Pontalès et sur Robert.

Il [illegible] d'un [illegible] pour [illegible] une [illegible], [illegible]. Mais ce [illegible], personne ne le prononçait. Il n'y avait point de preuves, et certes le crime ne [illegible] pas [illegible] tranquilles du marquis et de M. de Blois.

Ils étaient là remplaçant la famille ; des paysans pouvaient voir [illegible], [illegible] re-cueillis et calmes.

Les soupçons tombaient [illegible], parmi les paysans, ceux qui ne [illegible] pas de prière funèbre étaient occupés tout entiers à parler de la catastrophe et des pauvres enfants qu'on avait vues, l'avant-veille encore, si jeunes et si belles, au bal de la Saint-[illegible].

Hommes et femmes [illegible] à la porte de l'église, et comme c'est l'habitude des bonnes gens de Bretagne, chacun cherchait [illegible] mort [illegible].

— Le vieux [illegible] bien dit [illegible] ; personne ne voulait le croire [illegible] que les filles de [illegible] seraient [illegible] avant le [illegible] deux déjà !

— Et la petite demoiselle Blanche est bien malade !

— Elles reviendront, les chères filles ! [illegible] en [illegible] chapelet.

Une voix [illegible] s'éleva au milieu du groupe et dit :

— Elles sont déjà revenues !

Chacun tressaillit et se rapprocha.

C'était le petit Français qui avait parlé ; il était tremblant et tout pâle.

— Oui, poursuivit-il en baissant les yeux, c'est moi qui ai dit le premier *de profundis* pour le salut de leurs âmes... car je les ai vues cette nuit... et j'ai bien reconnu qu'elles étaient mortes.

Le père Géraud avait fendu la presse et tenait l'enfant par le bras.

— Tu les as vues ? balbutia-t-il.

Le petit paysan tremblait de tous ses membres.

— C'était ce matin, une heure avant le jour, dit-il ; j'allais au marais chercher nos chevaux ; j'ai vu quelque chose de blanc qui [illegible] au pied de l'aulne où l'on amarre le grand bac de Port-Corbeau. J'avais peur, mais j'ai pensé tout de suite aux demoiselles. Oh ! je les ai bien reconnues ! Elles portaient les mêmes robes que le soir du bal. Elles [illegible] pied de l'arbre, et il me semblait qu'elles [illegible]. J'ai fait du bruit en me sauvant, et quand je me suis retourné pour voir encore, elles avaient disparu.

On entamait la dernière [illegible] de l'église. Les paysans se turent et mêlèrent leurs voix [illegible] des prêtres.

La *soutane*, qui avait occupé pendant le service la place d'honneur au devant de l'autel, sortait en ce moment ; la *soutane* causait ici comme dans le salon de verdure.

—Pauvre chère fille ! gémissait l'aînée des trois Grâces Babois ; qui aurait jamais pensé cela !

Elle essuya une larme entièrement invisible.

—Ce que c'est que de nous ! soupira la Romance.

Madame veuve Claire Lebihinic regardait du coin de l'œil les trois vicomtes pour constater l'effet produit par sa toilette de deuil.

—Mesdames, dit gravement le chevalier adjoint de Kerbichel, c'est la loi commune.

Le petit frère Numa fit observer ceci :

Le pauvre en sa cabane où le chaume le couvre
Est sujet à ses lois ;

Le chevalier adjoint interrompit :

Et le garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois !

—Ah ! murmura la Cavatine, les hommes n'ont pas de cœur ! Au lieu de pleurer comme nous autres femmes, ils citent des passages de Bossuet ou de Voltaire !

La porte de l'église s'ouvrit à deux battants et le convoi sortit, escorté par les jeunes filles du bourg. Devant les corbeilles, les danseuses du bal de la Saint-Louis marchaient, vêtues encore de leurs... robes blanches.

L'oncle Jean, soutenu par le père Chauvette, suivait le cortège, ainsi que Pontalès, Robert, maître Lehivain et Blaise.

Le convoi atteignait la porte du cimetière où se trouvaient les sépultures de Penhoël.

L'aspect du cimetière était triste et morne, les chants faisaient trêve. Les paysans, muets et le rosaire à la main, se rangeaient autour des deux fosses ouvertes.

Dibandier était à son poste de fossoyeur.

Au moment où il étendait la main pour mettre le premier cercueil en terre, un bras se posa au-devant de lui et le fit reculer.

En même temps, une clameur sourde, mêlée de surprise et d'épouvante, courut dans le cercle des bonnes gens.

Entre le fossoyeur et les deux bières, une sorte de fantôme, que sa maigreur faisait paraître d'une taille démesurée, venait de se dresser, sortant on ne sait d'où.

Il était là si hâve et si décharné, que tous, en ce premier moment, crurent que la terre s'était ouverte pour lui livrer passage.

Puis un nom domina les murmures de la foule.

—Benoît Kaligan ! disait-on ; Benoît le sorcier !

Le voir en ce lieu était aussi étrange assurément que de voir un spectre percer la terre.

Comment avait-il quitté le grabat où sa longue agonie le clouait depuis des mois entiers ? quelle force mystérieuse l'avait aidé à monter la colline ?

Chacun, dans le cimetière, regardait avec stupéfaction.

Benoît se tenait droit et raide auprès des fosses. Son œil cave se fixa d'abord sur Bibandier, qui tourna la tête ; puis sur l'ontaine, Robert de Blois, maître Lehivain et Blaise, qui ne purent s'empêcher de baisser les yeux.

Après quelques secondes de silence, le vieux passeur courba lentement sa haute taille et soupesa les deux bières l'une après l'autre.

Tandis qu'il se redressait, on vit autour de sa lèvre flétrie une sorte de sourire.

—Que Dieu prenne en pitié ceux qui vivent et ceux qui sont morts ! dit-il en croisant ses bras sur sa poitrine.

Il salua Jean de Penhoël en l'appelant par son nom, et sortit du cimetière. La foule lui fit un large passage.

En redescendant la colline, ses jambes amaigries chancelaient sous le poids de son corps ; mais il ne s'arrêtait point. Il ne cessa de marcher qu'en atteignant le rivage de l'Oust, au pied de l'aulne où le grand bac était amarré.

Une fois là, il se mit sur ses genoux et approcha sa tête du sol qui semblait avoir été remué fraîchement.

Ses mains ridées se joignirent et il se laissa choir, épuisé, sur l'herbe en murmurant :

—Que Dieu et la Vierge les protègent !

.....

Au cimetière, la fête lugubre était finie, et Bibandier, achevant son office de fossoyeur, recouvrait de terre les tombes de Diane et de Cyprienne.

XLVI

DEUX TOMBES

On entendait jusque dans la chambre de l'Ange le son métallique et vibrant de la grande pendule du salon, qui sonnait lentement neuf heures. C'était le soir de la messe funèbre, dite à la paroisse de Glénac, pour Diane et Cyprienne de Penhoël.

La veille, à ce même moment, la grande pendule du salon aurait bien pu sonner pendant un quart d'heure sans que personne y prît garde, au milieu des joyeux bruits de la fête. Mais c'était du plaisir que les hôtes de Penhoël étaient venus chercher au manoir ; ils avaient fui devant ce deuil qui s'était glissé tout à coup parmi la joie promise.

Que faire en une maison mortuaire ? Les hôtes de Penhoël étaient tous partis jusqu'au dernier. A présent au lieu des gaies rumeurs du bal, on avait le silence morne ; au lieu de cette foule remuante et rieuse qui animait les verts bosquets du jardi[illegible]

solitude ; au lieu des illuminations prodiguées, les ténèbres épaisses et muettes.

On eût dit une maison abandonnée. Sur toute la façade du manoir on ne voyait que deux lueurs faibles et perçant à peine la soie des tentures ; une de ces lumières brûlait chez René de Penhoël, l'autre éclairait la chambre de l'Ange.

Madame était assise au chevet de sa fille. Blanche dormait d'un sommeil inquiet et plein de tressaillements. La douleur qui l'avait navrée tout le jour revenait sans doute en ses rêves, car la pauvre enfant se plaignait et gémissait dans son sommeil.

Blanche avait bien pleuré ; Cyprienne et Diane n'étaient plus là ses deux cousines qu'elle aimait tant ! La veille encore, elle enviait leur sourire, et maintenant on les avait mises en terre. La pauvre Blanche avait subi, pendant toute la journée, cette douleur pleine d'étonnement et d'effroi qui prend les enfants au premier aspect de la mort.

A son âge et quand on n'a pas vu encore s'en aller pour jamais une personne chère, on ne croit pas tout de suite à l'éternelle séparation. L'esprit repousse longtemps l'idée de la mort, et de vagues espoirs s'obstinent au fond du cœur.

Blanche avait pensé plus d'une fois dans la journée que tout cela n'était qu'un songe funeste. Dès que ses paupières se fermaient, fatiguées de larmes, elle croyait voir les douces figures de ses cousines sourire à son chevet.

Est-ce qu'on meurt ainsi toute jeune et toute belle ? Est-ce que la tombe peut s'ouvrir au seuil de la salle de bal ?

Les yeux de l'Ange étaient rouges et humides encore. Le sommeil l'avait surprise, sans doute au milieu d'une prière, car ses mains restaient jointes sous sa couverture. Elle était beaucoup plus changée que le soir, de la Saint-Louis. La maladie ne pouvait point lui enlever son exquise beauté, mais son visage portait les traces de la souffrance physique et de l'affaiblissement.

Il n'en fallait pas tant d'ordinaire pour que l'œil de madame, attentif et inquiet, ne quittât pas un seul instant les traits de sa fille chérie. Mais aujourd'hui, Marthe de Penhoël tenait ses regards cloués au sol et semblait oublier la présence de l'Ange.

La figure de Marthe semblait être de pierre. Depuis la tombée du jour, elle était assise à la même place : elle n'avait pas fait un mouvement.

Ses yeux, fixés à terre, n'avaient point de pensée. Le sang avait abandonné complètement sa joue livide et comme morte.

Plusieurs fois avant de s'endormir, Blanche lui avait adressé la parole : point de réponse.

Et c'était étrange ! Madame accueillait si avidement d'ordinaire chaque mot de sa fille !

Quand une torture trop poignante déchire l'âme, on devient insensible et sourd.

Mais qu'elle était cette torture ? Du vivant des filles de l'oncle Jean, Marthe de Penhoël était bien froide envers elles. La mort des deux pauvres enfants l'avait-elle donc changée au point de

mettre à la place de sa froideur des regrets navrants et passionnés ? Ou sa douleur avait-elle une autre cause ?

Marthe était seule et nulle oreille amie ne s'ouvrait pour recevoir sa confidence. Sa pensée restait un secret entre elle et Dieu.

Quand le son de la pendule du salon arriva jusqu'à son oreille, à travers les murailles épaisses, sa tête, qui se renversait au dossier de son fauteuil, se pencha en avant, comme pour écouter.

Elle compta jusqu'à neuf ; puis ses mains se croisèrent, froides et blanches, sur sa robe de deuil.

—Neuf heures ! murmura-t-elle d'une voix brève et altérée : la dernière fois qu'elles chantèrent, l'heure sonna pendant le second couplet. Je m'en souviens, c'était neuf heures !

Elle s'arrêta comme si son esprit eût écouté en songe une lointaine mélodie.

Puis deux larmes brillèrent dans ses yeux, jusqu'alors secs et brûlants.

Elle se prit à dire lentement, et comme si elle n'avait point eu la conscience de ses propres paroles, les derniers vers du chant des *Belles de Nuit* :

Cette brise, c'est ton haleine,
Pauvre âme en peine !
Et l'eau qui perle sur les fleurs,
Ce sont tes pleurs...

Un long soupir souleva sa poitrine.

—Toutes deux ! murmura-t-elle.....

En ce moment, Blanche rendit un soupir plus distinct. Madame releva les yeux sur elle. Mais son regard, au lieu de cet amour exclusif et jaloux qui l'animait naguère lorsqu'elle contemplait l'Ange, exprima une sorte de colère concentrée.

—Mademoiselle de Penhoël ! prononça-t-elle avec un sourire amer : l'héritière ! Toutes les joies vous étaient dues ! Tous les respects... et tout l'amour ! Pour elles, rien ! Etaient-elles moins belles ou moins bonnes ? Mon Dieu ! mon Dieu ! toutes mes caresses étaient pour l'une et les autres souffraient dédaignées : les autres qui se dévouaient et qui mouraient pour moi !

Ses sourcils étaient froncés ; son regard se fixait toujours, dur et froid, sur Blanche endormie.

—Mademoiselle de Penhoël ! répéta-t-elle avec une amertume croissante : la fille de la maison ! Les autres s'asseyaient au bas bout de la table...et n'était-ce pas par charité qu'elles mangeaient le pain du manoir ?

Elle se leva d'un mouvement brusque et continua en s'adressant à l'Ange, comme si la pauvre enfant eût pu l'entendre :

—Vous leur aviez tout pris, vous ! leur place [illegible] de... leur héritage... jusqu'au sourire de leur mère !

Une larme vint mouiller les cils baissés de Blanche qui rêvait. La tête de madame se pencha sur sa poitrine.

—Jusqu'au dernier jour ! reprit-elle ; oh ! il m'a fallu rester auprès de votre lit, tandis que des étrangers jetaient la terre bénite

sur leur tombe ! Abandonnées ! abandonnées depuis le berceau jusqu'à la mort !

Elle se couvrit le visage de ses mains et garda le silence pendant quelques minutes ; puis, se redressant tout à coup, elle dit avec un élan de passion :

—Après la mort, du moins, on peut les aimer, je pense ! Dormez heureuse, Blanche de Penhoël. Pour la première fois je vais vous abandonner, ma fille, afin de prier pour elles !

Marthe oublia de mettre un baiser sur le front de sa fille. Elle traversa la chambre à pas lents et s'engagea dans les corridors du manoir, après avoir fermé la porte à double tour.

Elle ne rencontra ni valets ni maître sur son chemin. La maison semblait déserte.

Une fois dehors, elle pressa le pas pour se diriger vers la paroisse de Glénac, qui était distante d'un grand quart de lieue.

Le temps était lourd et accablant comme la veille ; seulement une brise tiède soufflait par rafales et déchirait çà et là le voile de nuages qui couvrait le ciel. La lune se montrait par intervalles, faisant sortir d'ombres les marais et les montagnes. Cela durait une minute et tout disparaissait, envahi de nouveau par la nuit victorieuse.

Le long de la route solitaire, Marthe de Penhoël chancela plus d'une fois, car elle était bien faible.

Plus d'une fois elle s'arrêta saisie d'épouvante, parce qu'un rayon de lune, glissant tout à coup à travers les arbres, lui montrait, couchées sur l'herbe, deux enfants immobiles et endormies dans leurs robes blanches...

D'autre fois, quand son regard se tournait vers le marais qui s'étendait sur sa gauche à perte de vue, il lui semblait qu'une voix triste murmurait à son oreille les mélancoliques paroles du chant breton.

C'était l'heure où les vierges mortes viennent pleurer à la vie sous les saules. Marthe apercevait comme des ombres vagues qui se trouvaient au bord de l'eau. Heures belles de nuit ! Marthe était une fille de la Bretagne. Ses yeux se mouillaient de larmes et ses bras s'étendaient vers les saules.

Le cimetière de Glénac fait le tour de la petite église, dont les murailles indigentes et décrépites s'élèvent à mi-coteau, dominant tout le paysage que nous avons décrit plus d'une fois. L'unique rue du bourg descend tortueusement vers le marais et baigne ses dernières maisons dans les grandes eaux, lorsque vient le *déris*. Le tournant de Trémeulé est situé sur la paroisse de Glénac, et la *Femme blanche* a mis bien des fois en branle les cloches de la flèche pointue et blanche, pour sonner le glas des noyés. Derrière l'église il y a deux grand ifs, si touffus qu'on ne voit point le ciel à travers leurs branches.

Ils dépassent en hauteur la croix de pierre qui marque, sur la toiture, la place de l'autel. Les vieillards disent que les pères de leurs grands-pères ont vu ces arbres hauts et touffus déjà ; ils ont des siècles d'âge.

Entre les deux ifs, une balustrade en bois séparait du commun des tombes un espace carré : c'était la sépulture de l'enfant. Marthe entra dans l'enceinte où la lumière de la lune les montra les deux tombes, toutes fraîches et que nulle pierre ne recouvrait encore.

Marthe se mit à genoux entre les deux tombes et demeura longtemps immobile. Le vent commençait à se lever, toutefois, et la cime des ifs s'agitait par intervalles. Au milieu de ces tentatives à ce souffle incertain qui s'élevait, il jetait dans la nuit sa plainte rauque.

Marthe n'entendait rien, seulement, quand le vent portait et que le bruit sourd du tournant de Trémeulé montait jusqu'à elle, son corps semblait éprouver un choc soudain.

Elle savait que les cadavres des deux jeunes filles avaient été [illegible] dans leurs blanches [illegible]

Les minutes s'écoulaient. Marthe restait toujours muette et sans mouvement. Au bout d'un quart d'heure environ, elle rejeta en arrière ses longs cheveux qui lui couvraient le visage, car elle était sortie tête nue.

Sans l'ombre épaisse projetée par les deux ifs, on eût pu voir en ce moment sur ses traits un sourire tranquille et doux.

Sa douleur s'endormait en un rêve.

—Diane ! appela-t-elle bas.

Et comme le silence seul répondait à cet appel, Marthe se tourna vers l'autre tombe.

—Cyprienne ! dit-elle encore.

Toujours le silence.

Marthe mit ses deux mains sur son cœur : un éclair se faisait dans la nuit de son intelligence.

—C'est donc bien vrai ! murmura-t-elle. Je ne verrai plus leur sourire. Elles sont toutes deux dans la terre ! M'entendent-elles ! savent-elles comme je les trompais ! et tout ce qu'il y avait pour elles au fond de mon cœur !

Elle joignit ses mains sur ses genoux ; ses yeux ne pouvaient point pleurer, mais dans sa voix brisée il y avait des larmes.

—Pauvres enfants ! pauvres enfants chéries ! belles âmes qui viviez de dévouement et de tendresse ! Elles se croyaient dédaignées, autour d'elles il n'y avait que froideur, et jamais une plainte ! Il y a deux jours encore, quand je les trouvai agenouillées à mes côtés comme deux anges consolateurs, elles me parlèrent de mourir pour moi, et moi je n'eus que des paroles de raillerie ! Oh ! pitié ! pardon ! je vous aimais ! je vous aimais !

Des pleurs brûlants inondaient maintenant sa joue, et des sanglots soulevaient sa poitrine haletante.

—Je vous aimais ! poursuivit-elle en faisant signe de presser contre son cœur une personne chère : Dieu le savait ! Dieu voyait mes larmes et connaissait mon martyre ! Oh ! vous ne souffriez pas

...mes, pauvres enfants, et maintenant que vous êtes des saintes dans le ciel, priez pour moi qui reste pour vous à souffrir !

Elle n'avait plus ...

Quant Marthe reprit la parole, son accent était doux et plein de caresse.

— Dieu est bon, disait-elle, je sens bien que je ne serai pas longtemps sans vous revoir. Que de baisers quand nous serons tous ensemble ! Je ne me cacherai plus, je vous montrerai mon âme. Nous aimer ! nous aimer ! ce sera notre joie dans le paradis.

Elle tressaillit et releva tout à coup sa taille affaissée.

— Pardon, dit-elle, comme si une voix lui murmurait ce mot à son oreille, c'est vrai, je l'avais oubliée.

Puis elle ajouta avec amertume.

— Toujours elle entre vous et moi... toujours ! Et vous l'aimez, pauvres martyres, cette enfant heureuse qui vous prenait ma ndresse, Blanche ! qui ... la mère ! Il faut que la vieille sur e ; et je ... e ... avec vous.

Avant ... de ses lèvres la terre humide qui recouvrait ...

Adieu ! murmura-t-elle : je reviendrai demain.

Elle sortit du cimetière. Tandis qu'elle reprenait la route parcourue, le vent qui gagnait à chaque instant en violence la frappait au visage. Au bout de quelques minutes, l'espèce de voile qui était sur son esprit se déchira. Pendant l'heure qui venait de s'écouler elle avait agi et parlé comme en un rêve. Maintenant elle se retrouvait tout à coup en face de la réalité : la pensée de sa fille envahissait de nouveau son cœur.

Elle n'avait pas tout perdu, puisque Blanche lui restait, Blanche, son cher trésor.

Si on lui eût rappelé l'amertume récente de ses paroles, alors qu'elle s'agenouillait entre les deux tombes, Marthe n'y aurait point voulu croire.

Reprocher à l'enfant adorée l'amour qu'on lui prodiguait, n'était-ce pas un blasphème ?

Marthe pressait le pas.

Elle se disait que l'Ange se serait peut-être réveillée pendant son absence et qu'elle l'aurait appelé en vain.

Elle se voyait d'avance rentrant dans la chambre un moment déserte et s'élançant vers le petit lit pour couvrir de baisers le front de l'Ange.

De l'Ange qui sourirait contente et guérie...

Oh ! il y avait encore du bonheur dans sa misère !

Ces pauvres cœurs frappés prennent tout à l'extrême ; ils n'ont plus de règle, parce que leur force est brisée. On les voit passer du désespoir à l'allégresse, et tout sentiment chez eux semble exalté par une sorte de fièvre.

L'âme de Marthe s'inondait de joie. Blanche était tout pour elle en ce moment. Toutes ses facultés d'aimer se rattachaient à Blanche.

Le même paysage triste était toujours autour d'elle : la colline

tantôt ensevelie dans la nuit, tantôt effleurée par la lueur pâle qui [illegible] un [illegible] se [illegible] dû lui paraître encore les [illegible]

Mais elle ne voyait plus avec les mêmes yeux. Il lui semblait que la nuit souriait au devant de ses pas. Elle était forte, son marche [illegible] plus [illegible] comme [illegible] qu'elle croyait [illegible] sur la [illegible] au [illegible] la lumière qu'elle avait [illegible]

Vers cette même heure, un cavalier [illegible] la route de Vitry à une demi-lieue de Reims. Ce cavalier [illegible] même pensée que madame, et son cœur joyeux battait bien fort au souvenir de Blanche qui allait revoir.

C'était Vincent de Penhoël, arrivant de Brest à Paris des pièces d'or que Beau-Soleil, le nabab de Macao, lui avait données.

Vincent avait payé le maître anglais et [illegible] dirigé vers l'Ille-et-Vilaine, sans passeport, au risque de tomber entre les mains de la justice : il était si pressé de revoir Penhoël !

Il poussait son cheval et ne s'inquiétait guère [illegible] madame de l'orage menaçant, qui couvrait [illegible] sombres du [illegible]

Comme il arrivait à la hauteur du bourg de Bains, dans ce [illegible] il avait [illegible] [illegible] chevalier [illegible] Robert et Blanche. Il entendit, en devant de lui, le pas [illegible] et l'instant d'après un cavalier passa au grand galop, [illegible]

Vincent crût apercevoir confusément que le cheval portait un double fardeau, un homme et une femme.

Cela ne le regardait point assurément, et pourtant son cœur se serra.

Sans se rendre compte de ce qu'il faisait, il appela le cavalier et le somma de s'arrêter.

Mais celui-ci avait déjà disparu à un coude de la route : Vincent n'eut point de réponse.

Un irrésistible instinct lui fit tourner la tête de son cheval ; il fit même quelques pas en arrière, et la pensée que l'inconnu était beaucoup mieux monté que lui put seule l'arrêter.

Il continua sa route vers Penhoël, le cœur [illegible] et frappé par un pressentiment triste qu'il ne pouvait point secouer.

.....

Madame venait de rentrer au manoir de Penhoël. Les corridors étaient toujours déserts. Elle trouva la porte l'Ange fermée à double tour comme elle l'avait laissée.

Elle fit tourner vivement la clef dans la serrure et s'élança vers le lit, les bras tendus, le sourire aux lèvres.

Le lit était vide.

Madame ne perdit point son sourire.

— Petite méchante, murmura-t-elle, qui a voulu me punir [illegible] l'avoir laissée seule un instant

Elle chercha en se jouant derrière les rideaux et sous les portières.

—Blanche ! appela-t-elle sans élever la voix : où es-tu ?

Blanche ne répondait pas.

Madame ouvrit les portes du cabinet et en fouilla les moindres recoins.

—Blanche ! répéta-t-elle d'une voix altérée déjà, ne cherche pas à m'effrayer plus longtemps, ma fille. Si tu savais je n'ai que trop de raisons de craindre ! Blanche ! Blanche ! je t'en prie !...

Elle tremblait ; mais elle souriait encore.

Tout à coup elle poussa un grand cri et se laissa choir sur ses deux genoux.

Elle venait de voir la fenêtre ouverte et la tête d'une échelle dont les derniers barreaux dépassaient le balcon.

XLVII

LE POTEFEUILLE

Pendant deux ou trois minutes, Marthe de l'Enhoël resta comme anéantie.

Le coup la frappait d'autant plus rudement qu'il était plus imprévu ; jusqu'au dernier moment, elle avait refusé de croire à un malheur sérieux.

Que craindre ? un enlèvement ? Mais qui aurait pu avoir l'idée d'enlever cette pauvre enfant, malade et faible ? n'eût-ce point été un assassinat ?

Maintenant que Marthe recouvrait la faculté de penser, sa conscience répondait à cette question : les autres ont bien été assassinées !

Mais la lumière se faisait lentement dans son esprit, et à mesure qu'elle réfléchissait, les doutes revenaient en foule avec l'espoir.

C'était impossible ! qui donc aurait enlevé Blanche ? Marthe ne pouvait nommer qu'un seul coupable, et celui-là n'avait pas besoin d'employer les mesures extrêmes. Robert de Blois était le maître au manoir de Penhoël, où depuis longtemps chacun devait accomplir ses moindres volontés. On n'arrache pas une pauvre fille à son lit de souffrance, quand on peut la garder à vue comme une captive, et qu'on la tient en son pouvoir.

Pourtant, de la place où elle était tombée sur ses genoux, Marthe pouvait voir encore les derniers barreaux de l'échelle dressée contre la fenêtre. Il n'y avait pas à lutter contre cette preuve si évidente. Marthe courbait la tête, et c'était machinalement que sa bouche répétait encore :

—Blanche ! Blanche ! je t'en prie, ma fille ne te cache plus !

Il y avait déjà longtemps que Marthe restait ainsi prosternée, la tête sur sa poitrine, et ne trouvant point la force de se relever. Elle voulait implorer Dieu, mais sa mémoire lui refusait en ce moment ses prières si souvent répétées. Elle ne pouvait prononcer qu'un mot : Blanche ! Blanche !

Comme elle essayait pour la vingtième fois peut-être, de se dresser sur ses pieds, afin de jeter au moins un regard au dehors, la porte s'ouvrit doucement.

Un immense espoir envahit le cœur de la pauvre mère ; son âme passa dans ses yeux, qui se fixèrent, avides, sur la porte entr'ouverte.

Personne ne s'y montrait encore.

—Blanche ! murmura madame. Oh ! tu me fais mourir ! C'est toi, n'est-ce pas, c'est toi ?

La porte s'ouvrit tout à fait, et, au lieu de la charmante figure de l'Ange que Marthe s'attendait à voir, ce fut le visage sombre du maître de Penhoël qui apparut sur le seuil.

René avait ses cheveux gris épars et les rides de son front semblaient se creuser plus profondes. Sa joue était blême, à l'exception de cette tache d'un rouge ardent que l'ivresse mettait, chaque soir, à ses pommettes osseuses et amaigries. Il avait les yeux hagards, mais non pas éteints comme à l'ordinaire, et dans sa prunelle sanglante on lisait comme une colère vague et aveuglée.

Il était ivre.

Il se retenait des deux mains aux montants de la porte.

—On vous trouve enfin, madame, dit-il d'une voix embarrassée. Voilà longtemps que je vous cherche... Debout et suivez-moi.

La pauvre Marthe tâcha en vain d'obéir.

Et tout en s'efforçant, elle murmurait :

Ma fille ! par pitié, René, dites-moi où est ma fille !

Les sourcils de Penhoël se froncèrent. Sa figure était effrayante à voir.

—Ne m'avez-vous pas entendu ? s'écria-t-il ; ou ne suis-je déjà plus le maître ?

Marthe ne pouvait bouger. René traversa la chambre d'un pas lourd et chancelant. Quand il fut arrivé auprès de sa femme, il se baissa pour lui saisir le bras, et ce mouvement faillit lui faire perdre l'équilibre, tant l'eau-de-vie chargeait pesamment sa tête.

Il ne tomba pas cependant, et Marthe poussa un cri faible, parce que la main brutale de René lui écrasait le bras.

Il la souleva de force et la traîna, brisée, jusque dans le corridor.

Il y avait des années que le maître de Penhoël laissait sa femme dans l'abandon, mais il ne l'avait jamais maltraitée. Aux heures même de son ivresse quotidienne, il avait toujours gardé vis-à-vis d'elle les dehors du respect.

Cette violence soudaine, dont le motif ne se pouvait point deviner, faisait diversion à l'angoisse de Marthe, qui s'effrayait et qui disait :

—Que voulez-vous de moi, monsieur ? Laissez-moi !

René ne répondait point et la forçait toujours de suivre son pas incertain le long du corridor.

Personne ne se montrait sur leur route. Durant cette soirée, on eût dit que ce qui restait d'hôtes au manoir affectait de se cacher.

On n'avait vu ni Pontalès, ni l'homme de loi, ni Robert, ni Blaise.

René fit traverser à sa femme le corridor entier et descendit avec elle le grand escalier du manoir. Il s'arrêta devant la porte du salon, qu'il ouvrit.

—Entrez, dit-il.

Le salon était éclairé par une seule lampe, qui brûlait sur une table, à côté d'un verre et d'un flacon vides. C'était là que Penhoël avait passé sa soirée.

Marthe fit quelques pas dans le salon et tomba épuisée sur un siége.

René agita une sonnette.

—De l'eau-de-vie ! cria-t-il de loin au domestique dont les pas se faisaient entendre au dehors.

Le domestique s'éloigna et revint l'instant d'après avec un nouveau flacon d'eau-de-vie.

Allez-vous-en, lui dit René, et qu'on serve le souper ici dans une heure.

La porte se referma. Penhoël était seul avec sa femme. Il se versa un plein verre et prit place auprès d'elle.

—Vous êtes pâle, madame, commença-t-il; je crois que vous avez peur : vous savez donc ce que j'ai à vous dire ?

—Au nom du ciel, monsieur, murmura Marthe, qu'est devenue ma fille ?

Penhoël la regardait en face, et ses yeux avaient une expression effrayante.

Une idée fixe lui restait dans son ivresse, une pensée de colère et de châtiment cruel.

—Votre fille ! répéta-t-il, que m'importe cette enfant ?

—N'est-elle pas à vous, René ? voulut dire Marthe.

—Silence ! Je suis le maître pour une heure encore. J'ai le temps de vous juger et de vous punir.

Marthe releva sur lui son regard étonné. Penhoël poursuivit en essayant de railler :

—Votre fille ? nous vous dirons ce qu'est devenue votre fille, madame !

Et il ajouta d'un accent amer :

—L'enfant qu'on appelle l'Ange de Penhoël... la honte... le déshonneur de toute une race !

—Monsieur !... voulut dire encore Marthe.

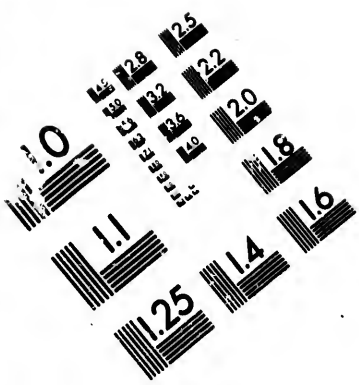
—Silence ! il n'est pas temps de parler de votre Ange, madame, vous avez d'autres amours. Et puisque nous sommes seuls tous deux, nous pouvons bien causer d'affaires de famille !

Il mit sa main sous sa veste de chasse et en retira un petit portefeuille vert. Marthe ne pouvait plus pâlir, mais elle tressaillit et sa taille se redressa. Le premier mouvement d'épouvante fut en elle si vif, qu'un instant elle oublia sa fille.

Penhoël eût un sourire.

—Comme vous regardez mon portefeuille, madame ! dit-il : c'est une vieille connaissance pour vous. Je parie que vous auriez donné bien de l'argent pour le ravoir !

Il parlait vrai cette fois. Le portefeuille était celui que nous



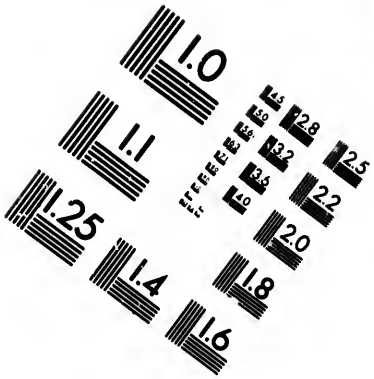
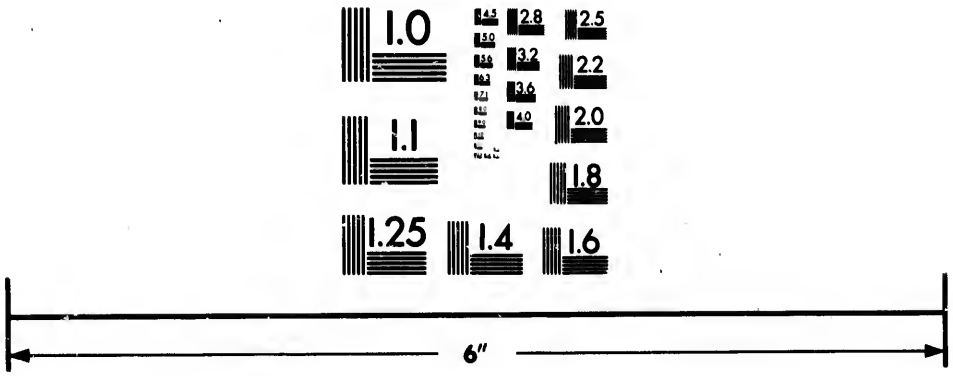
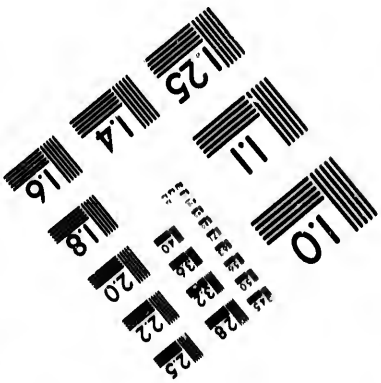


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)





Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

avons vu entre les mains de Robert de Blois, lors de son rendez-vous avec madame, le soir de la Saint-Louis. Et c'était contre madame une arme cruelle, sans doute, puisque Robert n'avait eu qu'à montrer ce portefeuille pour vaincre à l'instant même la résistance de la pauvre femme.

L'homme le plus froid aurait eu compassion à voir Marthe en ce moment. Elle n'avait plus la conscience exacte de tous les malheurs qui pesaient sur elle, mais elle sentait son cœur se briser. Ses cheveux détachés tombaient, alourdis et mouillés par une sueur glacée. Son visage exprimait une si terrible angoisse qu'il n'aurait pu changer davantage à l'heure de l'agonie.

Penhoël n'avait point pitié.

—Je comprends bien maintenant, continua-t-il, pourquoi vous m'engagiez, l'autre jour, à vendre le manoir. On vous avait menacée de cela, madame ! N'est-ce pas que vous auriez donné tout ce que vous possédiez au monde pour ravoir votre secret ?

—Pour ma fille ! balbutia Marthe ; mais devant Dieu, qui nous entend, je suis innocente, René, je vous jure !

Penhoël haussa les épaules.

—Vous savez mentir à Dieu comme à moi, dit-il, en posant le portefeuille sur la table pour avaler un verre d'eau-de-vie. Voilà vingt ans que vous mentez... tous les jours... toutes les heures ! Mais il ne s'agit pas de cela. Moi aussi j'ai payé ce portefeuille ! Autrefois, pour l'avoir, j'aurais donné une métairie, un moulin, une futaie... mais où sont les fermes de l'héritage de Penhoël ? où sont les beaux champs de mon père ? et ses étangs ? et ses forêts ? Je n'avais plus rien à donner, et pourtant il me fallait ces preuves de ma honte !

Marthe joignit ses mains.

—Plus tard, reprit Penhoël en lui imposant silence d'un geste brutal, je vous dirai quel prix j'ai payé ce portefeuille ; maintenant puisque je l'ai acheté, je veux en jouir. Il nous reste une bonne heure pour lire ensemble ces lettres chères. Ah ! nous allons bien nous divertir, madame !

La voix de Penhoël éclata sourdement, tandis qu'il prononçait ces dernières paroles. Il était impossible de prévoir le dénouement de cette scène. Comme tous les gens habitués à l'ivresse, Penhoël gardait longtemps un masque de raison et de gravité ; mais sous ce masque menteur se cachait une véritable démence.

Il pouvait parler et penser dans une certaine mesure, mais nul frein ne lui restait, et cette froide fantaisie de railler qui le tenait en ce moment ne faisait que retarder l'explosion de sa colère aveugle.

D'ailleurs, il buvait toujours, et la lueur de sens qui éclairait encore sa cervelle troublée allait bientôt s'éteindre.

Marthe était sans défense dans cette maison qui semblait abandonnée. Elle ne pouvait point fuir. Quand son regard cherchait d'instinct autour d'elle un asile ou un refuge, elle ne voyait que portes closes et hauts lambris où pendaient dans leurs cadres antiques les portraits des seigneurs de Penhoël.

La lumière de la lampe, trop faible, ne permettait point de distinguer leurs couleurs, mais Marthe voyait briller ce qu'il y avait dans les cadres, les grands cols de velours, car tous les Penhoël avaient revêtu le fer, et chacun d'eux gardait sur sa toile ses armes en détail.

Ce n'était pas la mort que redoutait Marthe. Parmi tous les portraits, perdus à demi dans l'ombre, il y en avait un sur lequel tombaient d'aplomb les rayons de la lampe.

C'était un tout jeune homme, à la figure hautaine et fière, et dont le regard semblait fixé sur Marthe en ce moment, avec amour.

Ce portrait, placé à côté du sévère visage du commandant de Penhoël, était le dernier de tous.

Il représentait le [illegible] de la famille, ce Louis dont le nom [illegible]

Quand les yeux de Marthe [illegible] ce noble et pur visage ils ne pouvaient plus [illegible] on eût dit qu'elle attendait alors quelque [illegible]

[illegible] secondes, tandis [illegible] la première phrase de cette lettre contenu [illegible] le premier mot de son arrêt : car le parchemin contenait une lettre écrite par elle et qui pouvait justifier sa condamnation à des yeux prévenus.

Cette lettre, qui avait été [illegible] Marthe entendit le bruit d'un pas qu'elle [illegible] Elle n'eut point le temps [illegible]

« Ah ! vous [illegible] mon frère, dit le marquis de Penhoël, je veux avoir ma part de votre joie, et nous allons relire cette bonne lettre ensemble. »

Il approcha la lampe de la table et lut à la déchiffrer péniblement.

« Saint-Denis (Île Bourbon), 15 décembre 1808.

« Mon cher frère,

« Marthe ne dit pas un mot d'engagement, mais un instant après vint à sa joue, tout à l'heure encore si pâle, dont les yeux qui étincelaient avec vivacité, peignaient une surprise profonde.

Evidemment, ce n'était point cette lettre qu'elle attendait.

Penhoël ne prenait pas garde et poursuivait :

« Mon cher frère,

« Quand cette lettre vous parviendra, notre Marthe sera déjà sans doute depuis longtemps votre femme. Vous serez heureux, mais vous penserez toujours, je le crois, à celui qui souffre loin de vous.

« Vous êtes l'homme que j'aime le plus au monde, Louis, je ne sais pas si j'aurais fait à notre vénéré père le sacrifice que j'ai accompli pour vous. Notre père nous quittait souvent, tandis que

vous, René, je vous voyais tous les jours. Quand nous étions enfants, nos deux lits se touchaient, et nous avions de jeunes gens pour plaisirs nous avons vous parler.

« Répondez-moi bien vite, mon frère, car le découragement me gagne loin de ceux que j'aime. Il me semble qu'on m'oublie et que je suis seul au monde.

« Donnez-moi des nouvelles de notre père et de notre mère ; dites-moi que Marthe est bien heureuse.

C'était un rude travail pour la vue troublée de Penhoël que de déchiffrer cette écriture fine et incertaine.

En traçant ces lignes la main de Louis avait tremblé bien souvent.

Marthe écoutait, immobile et retenant son souffle. L'expression de sa physionomie avait changé. Ce n'était plus [illegible] un rêve fut venu la bercer.

Penhoël était trop occupé pour remarquer cela. Il continuait :

« Je ne sais pas... mon départ [illegible] autant que je vous aimais, mon frère, et vous savez [illegible] mon secret, il faut que je vous [illegible] sous aucun prétexte, mais je suis seul et je souffre. Laissez-moi vous [illegible] heur.

« Et puis notre père se fâcherait de ne plus me voir. Il accuserait [illegible] de la compromettre auprès [illegible]. René, vous [illegible] ma mère. Vous lui direz que jamais mon amour et mon respect ne furent plus profonds : vous lui direz tout, ce que vous jugerez [illegible] mon frère, car mon secret est pour vous, pour vous seul. [illegible] notre père. Oh ! je voudrais pouvoir [illegible] ce que j'ai perdu...

« Ma pensée franchit la grande mer, si longue à traverser ; je reviens à Penhoël ; je vous revois tous : les cheveux blancs de mon père, ma mère accourant à ma voix, et vous qui tremblez de joie, René, et Marthe, dont les grands yeux bleus hésitent entre les pleurs et le plaisir... »

Deux larmes coulaient des yeux de madame. La respiration du maître de Penhoël était pénible. On n'eût point su dire si c'était douleur ou colère qui [illegible] sur sa poitrine.

Il reprit, poursuivant la lecture :

« Je n'ai pas vingt-deux ans ! Ma vie sera bien longue encore peut-être. Que ferai-je en ce monde ? Je n'ai plus de famille ; mon avenir est sans but et mon passé n'est qu'un regret amer.

« Mon Dieu ! avais-je mesuré mes forces quand j'ai accompli ce sacrifice ?

« Je ne vous reverrai pas, mère, je vous verrais dépérir et changer, vous dont l'adolescence était naguère si belle ; je chercherais à deviner votre mal et un jour, couché dans votre lit où

vous clouait la fièvre, vous me dites : Je vais mourir, parce que je l'aime...

« Dieu me dicta mon devoir.

« Vous me devinez, n'est-pas ? Je vous vois d'ici, René ; vous avez des larmes aux yeux et vous dites : Pauvre frère, il l'aimait donc, lui aussi !...

René interrompit sa lecture en effet, mais ce fut pour boire un grand verre d'eau-de-vie. Il s'endurcissait à plaisir, et l'épais sourire qui raillait naguère autour de sa lèvre était revenu. Il y avait de l'horreur dans le regard que Marthe jetait sur lui.

« ...Pauvre frère, il l'aime lui aussi, répéta-t-il comme un enfant qui épelle.

« Car, poursuivait la lettre, quand je vous ai dit, en partant que je ne l'aimais pas, je vous ai trompé, mon frère.

« Je l'aimais... je l'aimais... je l'aime encore, je l'aimerai toujours !

« Et à cause de cela, mon ami doit durer autant que ma vie. Je ne reverrai plus la France. Notre père et notre mère mourront sans me donner leur bénédiction. Priez pour moi, René, car je vous ai donné tout mon bonheur. »

Un sanglot souleva la poitrine de Marthe.

—Silence ! dit le maître de Penhoël sans tourner la tête. Toutes ces belles paroles ne l'ont pas empêché de trahir son frère, madame ! Il ment dans cette lettre comme il a menti toute sa vie.

—Il n'a jamais menti ! murmura Marthe.

—Silence ! répéta René ; contentez-vous donc de voir comme on vous aime ! Nous n'avons encore employé qu'une dizaine de minutes et j'ai besoin d'être patient toute une heure ! Pleurez, madame, mais pleurez tout bas, au souvenir de cette âme généreuse qui a fait de son frère le plus misérable des hommes !

« ...Je ne reviendrai pas, continuait encore la lettre, parce que je me crains moi-même. Peut-être n'aurais-je pas ce qu'il faut de force pour supporter la vue de votre bonheur,—car vous êtes heureux et vous la rendez heureuse,—n'est-ce pas, René ?

« Oh ! si quelque jour j'apprenais que mon dévouement lui a été fatal !... si j'allais savoir !...

« Mais non, c'est impossible ! Je ne veux même pas y arrêter ma pensée ; vous êtes noble et bon, René ; quant à elle, c'était une enfant ; vous aurez trouvé son âme docile ; vous lui avez appris facilement à vous aimer.

« Ne comptant point revoir la France, et n'ayant nul besoin de la part de fortune qui doit me revenir par héritage, je remets mon patrimoine entre vos mains, à la charge pour vous de le rendre intact, sans en rien distraire ni aliéner, aux enfants que Dieu pourra donner à Marthe.

« En cas de mort, je veux et j'entends que cette partie de ma lettre soit regardée comme un testament.

« Et maintenant, adieu, mon frère. Dites à Marthe que je la chéris comme une sœur, afin qu'elle entende au moins prononcer mon nom. Parlez de moi à notre père et à notre mère... et surtout

écrivez-moi bien vite, car ma seule consolation est de vous aimer et de penser que vous m'aimez.

« Votre frère,

« Louis de Penhoël. »

Marthe avait la tête penchée et des larmes coulaient sur ses mains jointes.

René la regardait avec un sourire cruel.

—Voici une longue lettre dit-il et nous en avons ici de plus longues.—Il frappait sur le portefeuille.—Je vous l'ai dit tout entière, parce qu'on procède ainsi, quand on juge, madame, mais je sais parfaitement que vous la connaissiez mieux que moi.

Dans la douleur de Marthe, il y avait comme une joie recueillie ; chacune des paroles d'amour contenues dans la lettre était descendue jusqu'au fond de son cœur. Aux derniers mots de son mari, elle releva la tête et l'interrogea du regard.

—Je ne vous comprends pas... balbutia-t-elle.

René (tout au début le parler encore) répliqua :

—Il y a bien des larmes sur cette lettre, dit-il, je ne sais plus celles qui sont à mon généreux frère et celles qui sont à vous.

—Monsieur, répliqua Marthe, vous ne m'avez jamais dit que Louis de Penhoël vous eut écrit depuis son départ.

—Vous l'aviez apparemment deviné ?

—C'est la première fois que j'entends parler de cette lettre, monsieur.

L'accent de Marthe était si simple et si vrai, que le maître de Penhoël eut un instant de doute. Le sang lui monta violemment au visage à l'idée d'avoir mis lui-même sous les yeux de Marthe ce message qui devait réveiller tant de souvenirs ; mais ce fut l'affaire d'une seconde. Il était prévenu.

—Pour que je vous croie, reprit-il avec son sourire moqueur, il me faut toujours sur le point de vous croire, l'oublier toujours que vous êtes simple et pure à peu près comme il est généreux et dévoué !

—Je vous affirme sur l'honneur... commença Marthe.

—Sur l'honneur ! répéta Penhoël d'un ton rude et insultant, je vous dis que je sais tout, madame ! ne prenez plus la peine de rien dire. Cette lettre était dans mon secrétaire ; elle disparut il y a environ dix-huit mois. C'est vous qui me l'aviez volée.

—Au nom du ciel, croyez-moi, René !

—A quoi bon mentir ! L'homme qui m'a remis ce sur le portefeuille, l'avait pris dans votre chambre... Mais patience ! nous n'en avons pas fini avec notre correspondance.

Il tira du portefeuille une seconde lettre, ou plutôt un petit paquet composé de plusieurs feuilles assemblées.

—Je ne serais pas étonné, dit-il en l'ouvrant, de vous voir bien aussi votre propre écriture, et dire que vous ne connaissez pas non plus celle-ci.

A la vue du cahier, Marthe avait couvert son visage de ses mains.

—Oh ! murmura-t-elle, je le reconnais... ce n'est pas un crime. Que Dieu me punisse si je suis coupable !

XLVIII

L'HONNEUR D'UNE FEMME

Depuis bien longtemps Penhoël était jaloux. Nous l'avons vu autrefois, au milieu de son bonheur tranquille, tourmenté par de vagues soupçons. Dès ce temps-là, il y avait comme un fantôme entre lui et Blanche. Il adorait son enfant, mais dernière cet amour on devinait de sombres inquiétudes.

Et pourtant, à cette époque, le maître de Penhoël respectait sa femme à l'égal d'une sainte.

On ne peut pas dire, du reste, que sa jalousie fût absolument sans motifs. Le lecteur a pu deviner, d'après la lettre qui a passé sous ses yeux dans le chapitre précédent, une partie de l'histoire intime de la famille de Penhoël. Les circonstances qui accompagnèrent le mariage de Marthe avec René étaient elles-mêmes de nature à laisser toujours un doute au fond du cœur de ce dernier.

Alors que les fils du commandant de Penhoël étaient enfants tous les deux, les rôles qu'ils devaient jouer plus tard se dessinaient déjà. Louis était le plus fort et le plus intelligent ; à mesure de cela il se devouait toujours et restait victime de sa supériorité. On l'aimait mieux, on l'estimait davantage ; mais sa générosité envoyait à René la plus grande part des cadeaux et des caresses.

René profitait et abusait de cette position. Son caractère était ainsi fait. Entre les deux frères, il y avait eu pendant vingt ans échange d'amitié vraie ; mais les sacrifices avaient constamment été du même côté.

Et comme il arrive toujours, l'affection du plus fort pour le plus faible s'était accrue par ces sacrifices mêmes. Tandis que René apprenait à profiter toujours du sacrifice, Louis s'habituait de plus en plus à s'oublier lui-même, sans cesse ; de sorte que l'égoïsme de l'un grandissait en proportion de l'abnégation de l'autre.

Un jour vint où les deux frères se trouvèrent en face de la même femme. C'était une belle jeune fille au cœur aimant et doux, une âme haute, un esprit gracieux,—celle qu'on désire pour épouse et qui réalise le beau rêve des premières amours.

Louis eut l'avantage, comme entre toute autre circonstance. Entre lui et son frère le cœur de Marthe ne pouvait point hésiter ; il fut aimé.

Impossible de penser que René n'avait point deviné cet amour, et pourtant il joua l'ignorance.

Sa passion était vive et profonde : ce fut son frère qu'il choisit pour confident. Louis ne savait pas lequel il aimait le mieux de René ou de Marthe. Un instant il hésita, car il y avait entre lui et la jeune fille un lien que nous n'avons point dit encore. Ils s'étaient secrètement fiancés l'un à l'autre.

Son cœur saigna. Pendant toute une nuit sans sommeil il pleura sur sa couche brûlante. Le lendemain, avant le jour, il entra doucement dans la chambre de son père et de sa mère et les baisa endormis tous les deux.

Il ne devait plus les revoir en cette vie.

Il quitta le manoir, sans dire adieu à Marthe, après avoir pressé son frère contre son cœur.

Louis de Penhoël avait vingt et un ans quand il fit cela. Ce fut après une nuit de fièvre et en un moment où son amitié pour René s'exhaltait jusqu'à l'enthousiasme.

En froide morale, Louis de Penhoël, malgré l'héroïsme de son dévouement, commettait une faute grave, car il n'avait plus le droit d'abandonner Marthe.

Mais il avait vu René tout pâle et les larmes aux yeux. René lui avait dit : j'en mourrai ! Il avait suivi l'élan de son cœur généreux et il avait trouvé dans le premier moment une sorte de jouissance douloureuse au fond de ce suprême sacrifice.

Quant à Marthe, c'était une enfant de seize ans. Le lien qui la rattachait à lui eût été sérieux et même indissoluble à tout autre point de vue. Mais ce lien résultait d'une aventure bizarre et devait être un mystère, dans la pensée de Louis, pour la jeune fille elle-même.

En ceci Louis se trompait.

Il se disait que Marthe l'oublierait. A l'âge qu'elle avait, les impressions ne peuvent être durables. C'était un beau jeune homme, que René de Penhoël, et c'était un bon cœur. A la longue, Marthe ne pourrait se défendre de l'aimer.

En cela Louis se trompait encore.

Le lendemain de son départ, avant le lendemain peut-être, lorsque sa fièvre fut passée, il changea sans doute de sentiment. Son action lui apparut ce qu'elle était en réalité, généreuse d'une part, condamnable de l'autre. Mais pouvait-il revenir sur ses pas ?

Les jours se passèrent et l'amertume de ses regrets s'envenima, loin de s'adoucir. Il y avait en lui un remords, parce qu'il ne s'était pas sacrifié tout seul. Il y avait surtout une douleur irrécusable et profonde, parce qu'il sentait son amour grandir, et qu'il comprenait bien que son malheur était de ceux qui ne finissent point.

Il n'avait pas mesuré ses forces : il ne savait pas lui-même jusqu'à quel point il aimait.

Nous apprendrons tout à l'heure comment fut vaincue la résistance de Marthe, par quel moyen René devint son mari.

Cette répugnance avait été vive et obstinée. Une fois marié, le maître de Penhoël s'en souvint. Les longs refus de la jeune fille, combinés avec l'amour probable qu'elle avait eu pour l'absent, laissèrent dans le cœur de René un fond d'inquiétude indestructible.

Trois ans s'étaient écoulés, cependant. L'union de Marthe et de René, après avoir été stérile, promettait un héritier au nom de Penhoël. Le commandant et sa femme étaient morts.

Un soir, René rentrait au manoir après la chasse ; on était au commencement de l'hiver et la nuit tombait déjà, bien qu'il fût à peine quatre heures.

En montant le sentier qui menait du passage de Port-Corbeau au manoir, à travers le taillis, René entendit un pas au-devant de lui dans l'ombre.

Il hâta sa marche, pensant que c'était un hôte qui arrivait à Penhoël.

C'était un hôte en effet ; mais la porte du manoir, qui d'ordinaire s'ouvrait à tout venant, devait rester fermée pour lui.

L'étranger s'arrêta sous la vieille muraille et René put le rejoindre. Il reconnut en lui l'aîné de Penhoël.

René seul aurait pu dire ce qui se passa en cette circonstance entre lui et son frère. Au bout d'une demi-heure, Louis redescendit le sentier qui menait au bac de Port-Corbeau.

Il avait la tête penchée sur sa poitrine.

Avant de passer l'eau, il jeta un dernier regard vers la maison de son père et cacha son visage entre ses mains.

Le nom de Marthe tomba de ses lèvres.

Il appela Benoît Haligan, qui ne le reconnut point, parce que le haut collet de son manteau de voyage remontait jusqu'au bord de son chapeau.

Louis avait fait bien des centaines de lieues pour venir visiter son frère ; il repassa la mer, et depuis on ne le revit plus.

Marthe donna le jour à l'Ange de Penhoël.

En regardant sa fille, René avait parfois des soupçons.

Mais il avait honte de lui-même lorsqu'il pensait cela, et pendant longtemps, pour calmer ses craintes folles, il lui suffit de contempler un instant la sereine et pure beauté de Marthe.

Les choses furent ainsi jusqu'à ce soir d'orage qui amena au manoir M. de Blois et son domestique Blaise.

Ce fut la ruine et la malédiction de Penhoël. Robert s'insinua dans la confiance du maître et domina bientôt à sa guise cet esprit trop faible pour lui résister. Robert était un homme habile et savait surtout prendre d'assaut le secret le mieux gardé. Dès qu'il devina la jalousie de Penhoël, et ce fut tout de suite, Penhoël fut à lui.

Il s'assit tranquillement dans ce manoir conquis entre le maître, qu'il tenait d'abord par son secret, et qu'il devait tenir bientôt par la main crochue de Macrocéphale, — et madame, dont il s'était fait le confident de vive force.

Personne n'était capable de lui résister.

Penhoël ne l'essaya même pas. Il suivit, dès l'origine, l'instinct de sa faiblesse, prenant pour oreiller les vices qui endorment et qui enivrent.

A de longs intervalles il s'éveillait encore ; mais Robert savait faire tourner au profit de son intrigue habile ces rares éclairs d'intelligence et de volonté.

Il laissait échapper des demi-mots et ménageait d'adroites réti-

cences. Le maître était convaincu que Robert avait entre ses mains des preuves de son propre malheur.

Un reste de respect qu'il ne pouvait point secouer, et la conscience qu'il avait de [illegible] conduite coupable, lui faisaient garder certains dehors envers Marthe ; mais tout au fond de son cœur il y avait une ancienne rancune, et ses torts personnels, au lieu de contrebalancer les griefs qu'il croyait avoir ne faisaient que les envenimer.

Cependant, malgré toutes ces raisons d'être cruel au moment de la vengeance, pour expliquer la barbarie froide de Penhoël vis-à-vis de sa malheureuse femme, il faut revenir toujours à la faiblesse originelle de son caractère. Ces êtres qui ont un *bon fond*, comme dit le langage usuel, arrivent, dans de certaines circonstances, à des excès de férocité incroyable. Que rien ne dérange le cours de leur existence, ils attendront leur dernier jour sans avoir tué une mouche ; mais que viennent le désordre, la lutte où le courage leur manque, la défaite, en face de laquelle ils se trouvent sans force, vous les verrez tourner le dos lâchement à l'ennemi vainqueur, et chercher autour d'eux quelque victime sur qui décharger leur impuissante rage.

Et alors, point de pitié ! ce qu'ils ont souffert, ils veulent le rendre au centuple ; ils s'acharnent à leur métier de tourmenteur ; ils savourent la torture infligée et se consolent en disant au martyr ; C'est toi qui es la cause de tout ce qui m'arrive !

Telle était exactement la position de René vis-à-vis de Marthe.

Celle-ci restait dans cet état d'accablement nerveux qui suit l'angoisse trop forte. Dieu clément a posé des bornes au delà desquelles la douleur humaine n'augmente plus et semble s'engourdir. Quand il s'agit de souffrances physiques le patient tombe dans l'atonie ; quand il s'agit de souffrances morales, l'âme s'endort en quelque sorte et perd également la sensibilité.

Marthe, abattue et brisée, ne pensait plus. Ces chocs répétés l'avait anéantie.

Tout sommeil a ses rêves. Ce qui restait à Marthe de pensées se portait vaguement vers le passé. Un songe confus la ramenait vers les jours de sa jeunesse.

Après tant d'années écoulées le hasard lui apportait bien tardivement, hélas ! un baume pour la première blessure qui eût fait saigner son cœur.

Jusqu'alors, elle avait cru que Louis l'avait abandonnée pour courir le monde. Elle n'avait jamais eu de ses nouvelles. Tous ceux qui l'entouraient, excepté un pourtant, avaient pris à tâche, dès le principe, de lui enlever toute espérance.

Sauf le bon oncle Jean, la famille entière s'était réunie jadis pour la forcer à devenir la femme de René.

Les premiers mois, Marthe avait espéré fermement, malgré tout ce qui se disait autour d'elle. Louis était la loyauté même, et Marthe le savait engagé d'honneur à revenir. Pour lui enlever son espoir, il fallut le mensonge patient et l'obsession infatigable.

Marthe s'était lassée de combattre ; elle avait cédé enfin, mais elle ne s'était jamais rendue.

Il y a des prisons dont les barreaux, faits de fer, donnent sur la campagne libre ou sur de beaux parterres en fleurs. Marthe, enchaînée à sa misère accablante, voyait toute coupe l'horizon s'éclaircir et s'ouvrir.

Ce bonheur si grand, si complet, d'aimer et d'être aimée, Marthe l'avait eu : on le lui avait donné.

Louis ne l'avait point détrompée. La terre était dure de 1863, qui faisait déjà une longue année d'angoisses, et la tendresse de Louis semblait s'être accrue encore dans le souvenir.

Que de félicités perdues et remplacées par le malheur seul, long, implacable !

Marthe ne se faisait point ce raisonnement tout entier ; elle l'arrêtait à moitié route, au mot bonheur, et son intelligence ébranlée se perdait en quelque douce chimère.

Son visage derrière le voile que lui faisait son front, avait comme un sourire.

René croyait deviner des larmes derrière les deux mains de Marthe, et cela lui plaisait.

—Vous ne niez pas, cette fois, madame, dit-il en feuilletant les pages de la seconde lettre. Etes-vous donc lasse de mentir ? J'attendais mieux de vous, sur ma parole ! Faites-moi la grâce de m'écouter, je vous prie. Nous ne sommes pas au bout des plaisirs de cette soirée... et ce qui nous reste à lire est de beaucoup le plus intéressant.

Marthe ne répondit point. Pennoël avait beau affecter une tranquillité railleuse, son ivresse augmentait, sans qu'il s'en aperçut lui-même ; sa voix balbutiait, épaisse et sourde, et il avait des moments où ses yeux mornes s'illuminaient tout à coup pour jeter un brillant éclair.

—Nous changeons de manière, reprit-il ; nous n'avons ici ni date, ni suscription ; on a écrit cela au jour le jour. On a bien pleuré en l'écrivant. C'est un titre curieux... Attention ? je commence :

« Voilà vingt fois que je prends la plume, et vingt fois que je déchire ma lettre. Comment vous exprimer tout ce que j'ai dans le cœur ? Comment vous apprendre ce qui s'est passé ? Comment vous dire pourquoi j'espère encore en vous, moi qui suis la femme d'un autre !...»

René s'interrompit pour demander :

—Avez-vous la bonté de m'écouter, madame ?

Marthe fit un signe de tête muet.

Ces formes cruelles, employées de temps en temps par Pennoël dans le but d'aiguiser son sarcasme, manquaient leur effet par un double motif. D'abord, ces coups tombaient sur un corps inerte et presque insensible ; ensuite la raillerie émoussait son dard en passant au travers de son lyrisme.

« Car je suis mariée, poursuivait-il, j'ai résisté tant que j'ai pu... tant que j'ai gardé une lueur de l'espoir qui me soutenait !

« Mais ils étaient tous contre moi, votre père et votre mère. Ils me disaient à moi, pauvre fille, recueillie au manoir des Mon enfance vivant de leurs bienfaits, ils me disaient : N'est-ce pas dans notre maison que votre père et votre mère se sont connus ? Vous vous devez à nous, à notre nom, à votre famille ! Et voici notre René qui meurt pour vous !

« Oh ! mon Dieu, si vous aviez vu René, comme il était changé ! Il restait des semaines entières seul dans sa chambre, il ne voulait plus s'asseoir à la table commune. Le commandant, et maintenant, ma mère, me disaient, les larmes aux yeux : Oh ! marchez, fuyez, ne revenez jamais ! Avez-vous donc le cœur de tuer votre enfant !

« S'il n'avait fallu que mon sang pour le sauver, je ne pouvais pas. Vous savez bien que je ne le pouvais pas.

Les lèvres de René grimaçaient un sourire.

—Oh ! qui pouvait-il mon généreux frère savoir, cela, madame ! et quand il est revenu, trois ans après, il vous a donné sans doute l'absolution de votre crime !

—Revenu ! répéta Marthe étonnée.

René haussa les épaules.

« Pendant sept mois, poursuivit-il en reprenant sa lecture, tout fut inutile. Louis, ma pudeur se refuse à vous dire le motif de ma résistance. Lors même que n'eussiez pas cru à la nouvelle de votre mort, il ne pouvait, c'était impossible, consentir à me marier alors.

« Comme, toujours, d'ailleurs, en disant que tout le monde était contre moi. Votre oncle Jean, et sa femme, qui n'est plus, hélas ! me soutenaient et m'encourageaient à vous attendre. Sans eux, il m'aurait fallu mourir de douleur et de honte.

René interrompit encore.

—Il y avait longtemps que je me doutais de cela ! dit-il, notre excellent oncle me trahissait tout en mangeant mon pain ; son tour viendra, et je lui garde sa digne récompense.

Avant de continuer il éteignit le bout de la lampe dont la mèche, déjà trop longue, jetait une flamme haute et fumeuse.

—On n'y voit plus ! grommela-t-il.

C'était le sang qui aveuglait ses yeux.

« ...Si cette lettre parvient jamais entre vos mains, Louis, reprit-il, en faisant pour lire des efforts de plus en plus pénibles, priez pour la femme de Jean de Pannoel, qui a fait pour moi plus que ma propre mère, et jamais vous ne verrez la Prance, rendez en bienfaits à Jean de Pannoel le dévouement dont il m'a comblé...

« C'est lui qui me connaît et qui sait le fond de mon cœur : c'est avec lui seul que je puis parler de vous.

—Oh ! dit René qui essuya son front en sueur, c'est long, madame, et je ne trouve pas dans tout cela ce que je cherche ! je suis

Bien sûr de rêver [illegible] au milieu de ces jérémiades [illegible]reuses. Il est vrai qu'un autre œil plus [illegible] que le mien [illegible] la ligne et la page ! Que le diable [illegible] cette lampe : j'ai beau la monter, on n'y voit plus [illegible] [illegible]

— Allons ! poursuivit-il, je saute trois ou quatre pages de pleurs et [illegible]. Nous en sommes plus à savoir que vous aimiez mon généreux frère comme une folle. Voyons si [illegible] [illegible]. Vous avez des devoirs à remplir [illegible] ne vous [illegible] pas, Louis. A Dieu ne plaise qu'un reproche tombe de ma plume [illegible] si vous êtes heureux, en accroître vos [illegible] souffrir ; mais il faut [illegible] de vous [illegible]. Je [illegible] volontaire n'est [illegible]

— Ah ! [illegible] ! s'écria René, qui retourna la page ; le diable s'en mêle, je crois ! je ne comprends plus. La lampe s'éteint et mon flacon se vide ! Ah ! si Robert de Blois était là pour m'aider !

Comme il tournait les feuillets [illegible], le papier s'échappa de sa main tremblante. Il se baissa pour le ressaisir ; les veines de son front se gonflaient [illegible] de sang-froid, [illegible] après [illegible] pas [illegible]. Il faut du calme pour juger. [illegible] Voici bien ce que je cherchais !

“ ...Revenez, Louis, je vous en supplie, revenez...” [illegible] qu'y a-t-il donc [illegible] ? Oh ! l'encre est blanche ! le papier et l'écriture sont de la même couleur ! Et cette lampe du démon !

Il tourna encore le bouton ; le verre lui éclata au visage.

XLIX.

[illegible]

Il se leva furieux.

— On ne veut pas que [illegible] s'écria-t-il ; mais qu'importe tout cela ! J'ai vu, de mes yeux : Blanche de Penhoël est sa fille ! sa fille, entendez-vous !

Il y avait longtemps que Marthe restait immobile et protégée par son engourdissement inerte. Comme toujours, le nom de Blanche secoua son apathie.

— Blanche ! répéta-t-elle ; vous ne m'avez pas dit encore ce que vous avez fait de ma fille !

Puis elle ajouta en frissonnant :

— Est-ce que vous vous seriez vengé sur elle ?

Son intelligence s'éveillait. Elle comprenait vaguement que Robert, abusant de l'ivresse de René, lui avait fait voir dans la lettre des choses qui n'y étaient point.

Penhoël était debout et faisait effort pour garder l'équilibre.

Ses jambes avinées pouvaient à peine le soutenir. Marthe se laissa glisser, agenouillée, à ses pieds.

—Elle est votre fille, murmura-t-elle; oh ! René, je vous le jure, au nom de Dieu, ayez pitié de votre enfant !

Son cœur, qui recommençait à battre, avait envoyé un peu de sang à sa joue; ses yeux retrouvaient des larmes; ses grands cheveux blonds, dénoués, inondaient son visage et tombaient jusque sur ses épaules.

René se prit à la contempler tout à coup en silence. Sa physionomie changea. Quand il prit enfin la parole, il y avait dans sa voix une émotion triste et presque tendre.

—Oh ! je sais bien que vous êtes belle ! dit-il. Si vous aviez voulu, nous aurions été bien heureux ! Je ne vous demandais qu'à vous aimer en esclave, Marthe... Vous souvenez-vous ? Il y a longtemps !... Mais moi je n'ai point oublié comme mon cœur battait à votre nom... Dans ma vie je n'ai aimé que vous, Marthe, et je n'aimerai que vous.

Il se mit à côté de madame et prit à deux mains ses beaux cheveux pour les ramener en arrière.

—Vous souvenez-vous, continua-t-il, de mes prières et de mes larmes ? Je ne savais pas tout mon malheur, mais je sentais qu'on ne m'aimait pas ! Mon Dieu ! si la voix de quelque génie m'avait dit : Veux-tu donner ta vie tout entière pour une semaine de bonheur ? une semaine pendant laquelle on te rendra tendresse pour tendresse ? oh ! Marthe, j'aurais donné ma vie !

Marthe baissait les yeux.

—Ma fille ! dit-elle tout bas; vous ne me parlez pas de ma fille !

René se leva une seconde fois, et repoussa son fauteuil, qui roula jusqu'au milieu du salon.

—Fou que je suis ! s'écria-t-il, tandis que la colère empourprait de nouveau la tache ardente qui brûlait au milieu de sa joue pâle : il faut que cette femme me rappelle à moi-même ! Sa fille, n'est-ce pas ? poursuivit-il en menaçant du poing le portrait ne son frère; sa fille à lui le menteur et le lâche !... Pas un mot, madame ! par le nom de Dieu je ne veux plus vous entendre ! Oh ! je suis tombé bien bas : le fils de Penhoël est pauvre maintenant comme les mendiants qui viennent chercher l'aumône à la porte du manoir. Le fils de Penhoël n'a plus d'asile. Et ce n'est pas le malheur seulement qui pèse sur sa tête... il y a aussi la honte ! Si les gens qu'il a ruinés n'ont pas pitié de lui, le nom de Penhoël sera traîné dans l'infamie. Et savez-vous qui a poussé René de Penhoël jusqu'au fond de cet abîme ? ajouta-t-il en mettant sa main lourde sur l'épaule de Marthe. C'est l'homme qu'il aimait, et c'est la femme qu'il adorait ; c'est vous, l'épouse coupable, et lui, le frère indigne ; je vous dis de ne point parler ! je suis le maître !... Vous savez bien que je dis la vérité. Le jour où mon sourcil s'est froncé pour la première fois en regardant le berceau de l'Ange, Dieu avait déjà prononcé mon arrêt. C'était mon dernier espoir qui mourait. Il n'y avait plus rien en mon cœur et il fallait endormir l'angoisse de ma pensée, j'ai cherché l'oubli dans l'ivresse, dans

le jeu... Et chaque fois que je commettais une faute, c'est vous, vous, madame, qui étiez la coupable !

Il lâcha l'épaule de Marthé, toujours agenouillée, et fit un pas vers le portrait de l'aîné de Penhoël.

—Vous et lui ! reprit-il avec un sauvage élan de colère, lui surtout le poison de ma vie ! lui le plus lâche des hommes !

Il s'était avancé jusque sous le portrait. Il leva la main et son poing fermé tomba sur la toile, qui se creva percée, à la place du cœur.

René ne se connaissait plus. Il arracha le cadre et le précipita brisé sur le sol ; puis il foula aux pieds l'image de son frère, en laissant éclater une joie forcenée.

Le bruit qu'il faisait l'empêcha d'entendre la porte du salon qui s'ouvrait doucement. La lampe, privée de son verre, ne jetait qu'une lueur vacillante et fumeuse. Marthe et René ne virent point qu'une personne se glissait entre les battants de la porte et restait immobile dans l'ombre, à côté de l'entrée.

René trépignait sur la toile souillée et déchirée, où l'on n'aurait point reconnu les traits de son frère.

Marthe le regardait, saisie d'horreur, comme si elle eût assisté à un meurtre.

René s'arrêta enfin, énervé par ce rire épuisant et irrésistible des gens ivres.

—Oh ! oh ! fit-il : le vieux Benoît avait bien dit que je l'assassinerais ! A votre tour, maintenant, madame !

Il gagna, en se faisant un appui de la tourelle, le portrait du vieux commandant de Penhoël. Au-dessous de ce portrait, pendait un trophée d'armes. René y prit une épée.

Il ne riait plus.

Il se découvrit et fit le signe de la croix.

—Tout est fini pour nous deux, madame prononça-t-il d'une voix sourde et résolue. Faites comme moi... dites votre prière.

Il s'appuya sur la garde de l'épée, et ses lèvres remuèrent comme s'il eût récité une oraison.

Marthe se traîna vers lui sur ses genoux.

—René, murmurait-elle en étendant ses bras suppliants, je veux bien mourir... et je vous pardonnerai du fond du cœur. Mais, je vous prie, avant de me tuer, dites-moi ce que vous avez fait de ma fille.

René cessa de prier, et montra du doigt le portefeuille qui était à terre auprès de la table.

—Ne vous ai-je pas dit qu'il m'avait fallu payer cela ? répliqua-t-il. Je n'avais plus rien. Robert de Blois m'a demandé votre fille en échange de ces papiers... et je la lui ai donnée !

Marthe appuya ses deux mains contre son cœur et poussa un gémissement faible. Puis elle tomba privée de sentiment.

Penhoël éprouva du doigt la pointe de son épée.

En ce moment, il se fit un bruit léger du côté de la porte. La personne qui venait d'entrer et qui restait dans l'ombre décroisait,

elle aussi, une des armes suspendues en trophée sous les vieux portraits de famille.

Quelques pas seulement séparaient Marthe évanouie et René de Penhoël.

Celui-ci pencha sa tête sur sa poitrine et marcha vers sa femme en pensant tout haut :

—Elle d'abord, moi ensuite !

Dans son accent comme sur son visage, il y avait une détermination sombre.

Mais, comme il relevait à la fois la tête pour voir et la main pour frapper, il aperçut un homme entre lui et sa victime.

C'était l'oncle Jean qui avait redressé sa grande taille, courbée par la vieillesse, et qui se tenait debout, l'épée à la main, au-devant de Marthe.

UN PROTECTEUR

Dans cette homme, à la pose robuste et noble, qui se dressait, l'épée haute, au-devant de sa femme, René de Penhoël ne reconnut pas d'abord le pauvre oncle Jean. Il était si bien habitué à voir la figure du bon vieillard se pencher, humble et douce, sur sa poitrine ! En ce premier moment, il crut presque rêver.

Il recula d'un pas, et agita son épée en avant, comme s'il eut voulu écarter un fantôme.

Son épée rencontra celle de Jean de Penhoël, et rendit ce bruit de fer qui éveille comme le son d'un clairon.

La lumière de la lampe tombait d'aplomb sur le front du vieillard, couronné par ses cheveux aussi blancs que la neige. Son regard était triste, mais ferme. Au bruit des deux épées qui se choquaient, un fugitif éclair s'était allumé dans sa prunelle.

On voyait à cette heure que Jean de Penhoël, le paisible et bon vieillard, avait dû porter hèrement autrefois le nom de ses pères.

Un instant René demeura muet à le contempler.

—Allez-vous en ! dit-il enfin, et ne me tentez pas ! car, si je n'étais pas à l'heure de ma mort, j'aurais avec vous aussi un compte à régler, mon oncle !

Le vieillard gardait le silence.

—Allez-vous-en ! répéta René, dont les doigts se crispaient autour de la poignée de son arme.

L'oncle Jean ne répondit point encore.

Ses grands yeux bleus se fixaient calmes et résignés sur la figure décomposée de son neveu.

L'écume venait aux lèvres du maître de Penhoël.

—Allez-vous-en ! répéta-t-il pour la troisième fois ; vous savez bien que cette femme est coupable... et qu'un fils de Penhoël n'a qu'une manière de se faire justice !

—Je sais que votre femme est une sainte, répondit enfin l'oncle Jean de sa voix douce et pénétrante, et je sais que mon devoir est

d'arrêter la main du fils de Penhoël qui va commettre un lâche assassinat.

René brandit son arme en poussant un rugissement.

—Je suis le maître ! s'écria-t-il, arrière ou vous êtes mort !

Il s'élança. L'oncle Jean resta droit et ferme. Sa main fit un imperceptible mouvement et l'épée de René tomba sur le plancher.

René la ramassa en blasphémant, et revint à la charge ; mais il portait en vain des coups furieux : on eût dit qu'il s'attaquait à un mur de pierre.

L'oncle Jean ne bougeait point. On voyait toujours sa main haute tenir l'épée au-devant de sa poitrine. Il se contentait de parer et ne portait pas un seul coup.

René haletait. Son front ruisselait de sueur. Il s'appuya bientôt, épuisé, à la muraille.

—Ah ! dit-il en grinçant des dents, ce que vous faites là est pour payer des bienfaits de mon père et mes bienfaits à moi, n'est-ce pas, Jean de Penhoël ?

—Que Dieu me donne l'occasion de mourir pour vous, mon neveu, répliqua le vieillard dont le souffle était toujours égal et tranquille : vous verrez si je suis un ingrat.

René, tout en affectant une extrême lassitude, le guettait de l'œil sournoisement. Quand il crut l'instant favorable, il s'élança d'un bond et lui poussa une furieuse botte en pleine poitrine. L'oncle Jean reçut le choc sans broncher, comme toujours, et l'épée du maître de Penhoël sauta une seconde fois hors de ses mains.

Il voulut se baisser pour la reprendre, mais il avait mis tout ce qu'il lui restait de vigueur dans son dernier élan. Sa tête appesantie entraîna son corps ; il se coucha lourdement sur le plancher, et ne se releva plus.

La fatigue épuisante du combat, l'émotion, l'ivresse arrivée à son comble, se réunissaient pour le clouer au sol, inerte et incapable désormais de faire un mouvement.

L'oncle Jean déposa son épée et passa le revers de sa main sur son front, où perlaient quelques gouttes de sueur. Son regard se tourna vers le ciel pour remercier Dieu, puis il s'agenouilla auprès de Marthe, dont il souleva la tête décolorée entre ses mains, qui tremblaient à présent.

Madame recouvrait ses sens. Elle prononça le nom de Blanche, car la mémoire lui revenait en même temps que la vie.

—Nous la retrouverons, ma fille, dit l'oncle Jean.

Le regard de Marthe fit le tour de la chambre et resta fixé sur la place vide où pendait naguère le portrait de Louis de Penhoël.

—Je me souviens ! murmura-t-elle. Oh ! pourquoi ne m'a-t-il pas tuée !

L'oncle Jean l'attira sur son cœur.

—Nous la retrouverons, dit-il encore. Je vous promets que nous la retrouverons !

Il avait de bonnes paroles pour consoler et rendre un espoir qu'il ne gardait point lui-même, car des fenêtres de sa chambre il

avait vu Robert emporter son fardeau à travers le jardin et descendre ensuite au grand galop le chemin qui conduisait au bac.

Son premier mouvement avait été de poursuivre le ravisseur, car l'échelle dressée contre la fenêtre de l'Ange lui donnait tout à deviner, mais lorsqu'il atteignit Port Corbeau, Robert avait déjà passé l'Oust et courait ventre à terre sur la route de Redon.

C'était Robert que Vincent de Penhoël, revenant au manoir, avait rencontré dans le taillis, à la hauteur du bourg de Bains.

Tandis que l'oncle Jean remontait tristement la colline, Vincent poussait son cheval de toute sa force. Il avait grand hâte d'arriver. Depuis six mois qu'il était parti, aucune nouvelle du manoir ne lui était parvenue. Tout à l'heure, pendant qu'il traversait Redon, ceux qu'il avait interrogés sur Penhoël avaient secoué la tête sans répondre.

Il y avait un endroit dans la ville où l'on savait toujours ce qui se passait à Penhoël. Vincent était entré à l'auberge du *Moulin couronné*, mais depuis le matin l'auberge avait changé de maître : le vieux Géraud et sa femme, ruinés tous deux, s'étaient retirés au port Saint-Nicolas, de l'autre côté de la Vilaine.

Vincent avait dans l'âme un pressentiment douloureux ; mais, en même temps son cœur battait de joie. Quelques minutes encore et il allait revoir l'Ange. Comme elle devait être embellie ! Ce brusque retour, que rien n'annonçait, allait-il amener un sourire autour de sa jolie lèvre ou une larme dans ses grands yeux bleus ?

Depuis que Benoît Haligan était trop vieux pour remplir son office de passeur, on avait installé de l'autre côté de l'eau une cloche qui s'entendait jusqu'au manoir.

En descendant de cheval, Vincent courut au poteau : il trouva le bac qui avait servi au passage de Robert.

Au lieu d'agiter la cloche, Vincent sauta dans le bac et fut bientôt sur l'autre bord. Au moment où il touchait la rive, la lueur faible qui éclairait toujours, à cette heure, la loge du pauvre Benoît frappa son regard. Il monta en courant le petit sentier et pénétra dans la cabane.

—Que Dieu vous bénisse, Penhoël, lui dit Haligan comme il passait le seuil ; voilà l'orage qui vient... je le sens aux douleurs de mon pauvre corps.

—Y a-t-il du nouveau au manoir ? demanda Vincent timidement.

—Le manoir est debout, mon fils, répliqua Benoît, qui restait immobile, couché sur le dos et les yeux fixés à la charpente fumeuse de sa loge.

Vincent respira.

—J'avais peur ! murmura-t-il.

Puis il ajouta gaiement :

—Comme se porte mon bon père ?

—Ton père se porte comme un homme chassé de son dernier asile, répondit Haligan.

Vincent recula stupéfait.

—Quoi ! s'écria-t-il, Penhoël a chassé mon vieux père !

—Mon fils, répliqua le passeur, Penhoël ne peut plus donner d'asile à personne. On l'a chassé lui-même du manoir.

—Oh ! fit Vincent qui n'en pouvait croire ses oreilles, et madame ?

—Chassée.

—Et mes sœurs ?

Le vieux Benoît se signa.

—Mortes, murmura-t-il.

—Mortes ! répéta Vincent, qui tomba sur ses genoux ; mes sœurs ! mes pauvres sœurs ! Et Blanche ?

Benoît ne répondit point tout de suite.

—Penhoël, dit-il enfin, avez-vous rencontré un homme à cheval sur votre route ?

—Oui, balbutia Vincent.

—Cet homme ne portait-il pas quelque chose dans ses bras ?

—Oui, si encore le jeune homme !

—Eh bien ! reprit Haligan, ce quelque chose, c'était Blanche, votre cousine !

Vincent poussa un cri déchirant.

Le passeur s'était retourné vers sa cuelle de son lit.

Au bout de quelques secondes, Vincent se releva d'un bond, passa de nouveau le bac et remonta sur son cheval.

Il allait à la poursuite du ravisseur de Blanche et ne savait pas même son nom. Le ravisseur revenait en ce moment vers le manoir au [illegible] de sa victime.

Robert de Kloët avait enlevé Blanche pour son propre compte, et à l'insu de Penhoël. C'était le résultat d'une idée fixe qu'il avait. A son sens, Louis de Penhoël était ruiné, ou du moins il ne pouvait manquer de revenir. Les bruits qui couraient à ce sujet dans le pays prenaient chaque jour plus de consistance. On en était à présent aux détails. On disait que l'aîné rapportait des colonies une fortune très considérable. Il y avait des gens pour préciser le chiffre de cette fortune.

Par l'enlèvement de Blanche, Robert pensait se ménager une excellente ressource. Connaissant à fond l'histoire intime des Penhoël, il se disait : Si ce brave homme est véritablement riche il pourra bien être le meilleur past d'un gâteau. Ma foi, vivent les oncles d'Amérique !

Il aurait bien trouvé un prétexte quelconque d'éloigner madame, mais le hasard lui épargna ce soin. Marthe qu'il guettait depuis la tombée de la nuit, sortit, comme nous l'avons vu, pour se rendre au cimetière de Glénac. Robert profita de l'occasion, et comme la porte était fermée à double tour, il planta une échelle contre la [illegible] et monta à l'assaut.

L'Ange déchu était à son réveil elle se trouva entre les bras d'un homme dont elle ne voyait point le visage et qui l'emportait enveloppée dans ses couvertures. L'effet qu'elle ressenti fut trop violent pour sa faiblesse ; elle eut à peine le temps de pousser un cri qui s'étouffa sous la couverture, et perdit connaissance.

Tout semblait favoriser le rapt ; mais au moment où Robert,

chargé de sa proie, mettait le pied dans le jardin, il se trouva face à face avec le maître de Penhoël.

Robert, qui s'était armé à tout hasard, ne songea même pas à faire usage de ses armes. Il y eut entre lui et René une scène courte et caractéristique. René, si bas qu'il fût tombé, gardait bien ce qu'il fallait d'énergie pour défendre sa fille même contre Robert ; mais ce dernier le dominait, pour ainsi dire, par chaque fibre de son être.

Il ne se déconcerta point et répondit à la première question de René en découvrant le visage de Blanche.

— Je l'enlève... croyez-moi, Penhoël, cela ne vous regarde pas.

C'était toucher du premier coup l'endroit malade. Il y avait trois ans que Robert travaillait à envenimer les soupçons qui étaient au fond du cœur de René, la tâche était presque achevée, à peine fallait-il encore une calomnie pour...

Blanche fut déposée sur un banc de gazon. Robert tira de sa poche le portefeuille contenant les deux lettres que nous avons lues et qu'il avait volées l'une à Blanche, l'autre à René lui-même.

Il fit semblant de chercher quelque page et de déchiffrer quelques lignes. Naturellement il devinait dans les lettres tout ce qu'il voulait y trouver.

Il y trouva, entre autres choses, des phrases imprimées par lui-même et qui se rapportaient à l'apparition de Louis de Penhoël dans le pays, quelques mois avant la naissance de Blanche.

Il feignit alors une sorte de joie sauvage à se convaincre du prétendu crime de sa femme.

Robert savait bien que lui importait à lui, Penhoël, l'enlèvement de cette fille ?

Il était à moitié ivre déjà. Il mit de la forfanterie à vendre l'enfant pour les deux lettres.

Blanche entendait la grille du jardin. Robert partit, ventre à terre, emportant Blanche toujours évanouie dans l'ancien trou de Blanche-Epine, car il ne connaissait pas, dans tout le pays, une maison qui eût ouvert sa porte pour favoriser le rapt d'une fille de Penhoël.

René monta au salon pour lire tout à son aise les lettres conquises. Il s'applaudissait de son œuvre et triomphait vis-à-vis de lui-même de la belle vengeance qu'il croyait tenir. Pretois l'hivain, surnommé Macrocéphale, qui l'accueillit avec des saluts plus respectueux encore que d'habitude.

Quand il eut achevé de saluer, Macrocéphale entra en matière disant que le plus cher passion de sa vie était de se faire hacher en mille pièces pour le service du maître de Penhoël.

En conséquence, il s'était chargé d'un message bien fâcheux, afin d'en adoucir les termes dans la mesure du possible.

Le message de maître Lehivain portait en substance que René de Penhoël avait vendu par acte en bonne forme, et sous condition de réméré, la terre de son nom à Mathurin de Pontalès, pour entrer incontinent en jouissance.

—Conséquemment, poursuivait Macrocéphale, mondit sieur de Penhoël ne doit point s'étonner si mondit sieur de Pontalès lui fait signifier par les présentes, ou plutôt, se reprit l'homme de loi lui donne poliment à entendre, car je ne suis pas un huissier, Dieu merci! qu'il faut déguerpir et vider des lieux, cela dans le plus bref délai dicté par acte.

Penhoël écoutait, la tête haute, l'œil fixe. Il semblait ne point comprendre.

Dans la nuit de la Saint-Louis, Robert et Pontalès, après avoir mis tour à tour en usage auprès de lui les menaces et les promesses, avaient enfin frappé le grand coup. On avait exhibé les papiers enlevés par Cyprienne et Diane à maître Lehivain et reconnus par Bibandier. C'était des faux; René avait contrefait l'écriture de son frère et fabriqué de prétendus pouvoirs, à l'effet de vendre le patrimoine indivis. Le véritable instigateur de ces actes criminels était bien maître Proulx Lehivain, poussé lui-même par Robert et Pontalès; mais la justice ne connaît que le coupable de fait.

C'était la main de René qui avait tracé les fausses signatures; il dut céder.

Il n'avait plus, désormais, un pouce de terre en sa possession.

—Comme monsieur le vicomte peut le penser, reprit Macrocéphale en grimaçant un douloureux sourire, je me suis mis en quatre pour le tirer de là; mais où il n'y a plus rien, on ne peut rien faire; mes efforts dévoués n'ont abouti qu'à obtenir un délai convenable.

—Quel délai? demanda Penhoël, qui n'avait pas encore prononcé une parole.

—Grâce à moi, répliqua Macrocéphale, monsieur le vicomte aura une heure pour faire ses petits préparatifs de départ.

René fit un geste d'indignation.

—Permettez! reprit l'homme de loi, je ferai observer respectueusement à monsieur le vicomte que le manoir a été vendu avec tout ce qu'il contenait. En conséquence, comme monsieur le vicomte ne peut rien emporter du tout, une heure lui suffira pour arranger ses petites affaires.

Macrocéphale avait beau prendre un air humble et contrit, la joie méchante qu'il éprouvait à remplir ce message perçait malgré lui sous son masque.

—Sortez! dit René.

—Que monsieur le vicomte veuille bien pardonner si je n'obéis à l'instant même, comme c'est mon devoir, mais je n'ai pas achevé ma commission. La personne qui m'envoie vers monsieur le vicomte désire le voir s'établir à bonne distance de la commune de

Glénac pour éviter la chance de conflits regrettables. Je suis conséquemment chargé de notifier à monsieur le vicomte que tout fermier de Penhoël ou de Pentalès qui lui ouvrirait la porte de sa maison serait immédiatement congédié. Monsieur le vicomte est trop généreux pour exposer de pauvres diables.

—Sortez ! répéta Penhoël, dont la patience était évidemment à bout.

Comme ses sourcils se fronçaient, maître Lehivain eut peur. Il témoigna une dernière fois son désir de se faire hacher en mille pièces pour le service de monsieur le vicomte et gagna la porte à reculons, en saluant, à chaque pas qu'il faisait, jusqu'à terre.

Il se rendit chez l'oncle Jean pour lui répéter sa notification.

Penhoël, resté seul, demeura un instant anéanti sous le coup qui le frappait. Il avait jusque-là fermé les yeux volontairement pour ne point voir les conséquences de sa ruine. Au bout de quelques minutes, une colère sourde fit place à l'abbattement qui l'accablait. Un amer sourire éclaira son visage morne. Il venait de songer à Marthe.

Il se leva.

—C'est elle, murmura-t-il, c'est elle qui est cause de tout ! Je suis le maître pendant une heure encore, j'ai le temps de me venger.

Ce fut alors qu'il se rendit dans la chambre de Blanche.

Dans le salon, Jean de Penhoël soutenait toujours Marthe qui avait repris ses sens, mais qui restait sous le poids d'un accablement insurmontable.

—Il faut retrouver des forces, Marthe, disait le vieillard, car vos épreuves ne sont pas finies. Le malheur est descendu sur notre maison. Et quoi qu'ait pu faire René, votre mari, vous devez l'aider, Marthe, et le consoler dans sa détresse.

Avant que Jean de Penhoël pût s'expliquer davantage, la pendule sonna onze heures de nuit. Le timbre aigu et sonore sembla produire sur René le même effet que si une main rude avait secoué brusquement son sommeil. Il fit effort pour se redresser et appuya ses deux mains sur le parquet où naguère il s'étendait tout de son long.

—Onze heures ! murmura-t-il sans manifeste le moindre souvenir de ce qui s'était passé. Que devais-je donc faire à onze heures ?

L'oncle Jean ne le savait que trop. Il ouvrit la bouche pour répondre, mais le cœur lui manqua.

René regardait tout autour de lui.

—Cette salle est bien grande maintenant, murmura-t-il autrefois, elle paraissait plus petite ; alors que nous étions tous ensemble...

Il se prit à compter sur ses doigts avec lenteur.

—Vincent, dit-il, Diane et Cyprienne, vos trois enfants, notre oncle, Blanche de Penhoël, Roger, notre fils d'adoption... puis, Robert de Blois, ajouta-t-il en parlant plus bas... pourquoi nous ont-ils quittés tous ensemble ?

Il s'interrompit, et son corps eut un frémissement.

—Oh ! fit-il en un long soupir, voilà que je me rappelle !

Il se leva. Son ivresse récente avait laissé peu de traces. Il y avait en ce moment sur son son visage pâli un reste de noblesse.

—Je me souviens, reprit-il : c'est l'heure où Penhoël doit quitter pour jamais la maison de son père !

Marthe demeurait immobile et froide. Ces émotions tristes, mais calmes, étaient trop au-dessous des angoisses, qui l'avaient brisée. L'oncle Jean, au contraire, était affecté profondement.

—Je suis bien vieux, pensa-t-il tout haut, et je croyais mourir avant de voir cela. Allons mon neveu, l'heure est sonnée ! Que Dieu vous donne le courage de ce dernier sacrifice !

René fit un pas vers la porte, mais sa tête, qui se dressait avec fierté, se courba de nouveau. Il venait de heurter du pied les débris de ce cadre brisé qui contenait naguère le portrait du fils de de Penhoël.

Son regard timide et inquiet glissa jusqu'à Marthe.

—Si du moins on m'aimait ! prononça-t-il avec désespoir.

Marthe se leva enfin et se rapprocha de lui.

—René, dit elle, tant que vous ne me chasserez pas, je resterai près de vous... et je vous aimerai.

Ce dernier mot tomba de sa bouche avec effort. Elle songeait à sa fille. Elle se tenait les yeux baissés, auprès de Penhoël qui la contemplait en silence.

—Oh ! Marthe ! Marthe ! murmura-t-il enfin, si vous aviez voulu !...

Il se tourna vers l'oncle Jean et lui montra du doigt les deux épées.

—Merci, dit-il seulement.

Puis il se dirigea vers la porte du salon.

Le vieillard et Marthe le suivaient.

Ils traversèrent ensemble le corridor désert. Ils descendirent ensemble le grand escalier, où personne ne vint croiser leur route.

De plus en plus, le manoir semblait abandonné.

On aurait pu les voir marcher tous les trois en silence le long des allées du jardin.

L'oncle Jean ouvrit la porte qui donnait sur le dehors. Il sortit ; Marthe en fit autant. —Penhoël hésita au moment de franchir le seuil.

—Du courage, mon neveu, dit la douce voix de l'oncle Jean : Dieu aura pitié de nous !

Penhoël mit ses deux mains sur son visage et sortit sans jeter un regard en arrière.

A peine avait-il passé le seuil, que la porte poussée par une invisible main, se ferma rudement sur lui.

M. Blaise et Bibandier étaient sortis d'un buisson voisin et riaient, les bons garçons, du meilleur de leur cœur.

LII

UNE APPARITION DES DEUX MORTES

Derrière la porte, Blaise et Brandier se frottaient les mains de compagnie : comme si mal dramatique pouvait se jouer en ce monde, sans qu'il y ait à côté la farce honteuse et bouffonne.

—Ce n'est pas drôle, tout de même, dit le fossoyeur, de recevoir congé à une heure pareille !

—Et par un diable de temps ajouta M. Blaise ; ils vont être facilement saucés, les pauvres canards. Quel vent !

—Et quelle ondée ! il tombe des gouttes larges comme des pièces de six livres ! Maintenant que nous leur avons fait la conduite, mon opinion est qu'il faut aller voir si M. le maire nous a laissé un peu de sa bonne eau-de-vie.

—M. le maire ! répéta Blaise en ricanant ; je retiens son écharpe pour me faire un gilet.

Ils étaient rentré sous le vestibule du manoir.

Au dehors, René, Marthe et l'oncle Jean descendaient la montée.

L'orage, qui menaçait depuis la brune, venait d'éclater enfin avec une soudaine violence, la pluie tombait à torrents.

—Ce sera une terrible nuit pour ceux qui n'ont point d'asile ! murmura l'oncle Jean.

Marthe avait la tête nue, ses cheveux se collaient déjà ruisselants à ses tempes.

—Et nous n'avons pas d'asile ! dit René.

—Parmi les anciens fermiers de Penhoël... commença Marthe.

—Il n'y faut pas songer, ma fille, interrompit l'oncle Jean ; ceux qui nous chassent n'ont rien oublié. Notre malheur en gagne, et l'hospitalité que nous irions demander à un pauvre homme serait une malédiction pour lui et sa famille.

La pluie et le vent redoublaient ; les arbres du taillis étaient trop bas pour offrir la moindre protection. René s'arrêta.

—C'est par une nuit semblable, dit-il, que j'ai ouvert les portes du manoir à l'homme qui nous chasse aujourd'hui. Ne trouverai-je donc pas où abriter ma tête, moi qui n'ai jamais refusé l'hospitalité à personne... ? Hormis à un, pourtant ! se reprit-il tout bas.

Et il ajouta en pressant à deux mains son front mouillé :

—Oh ! mon frère ! mon frère ! Dieu te venge !

—Allons, mon neveu, dit l'oncle Jean, qui secoua son abattement et feignit une sorte de gaieté, nous n'en sommes pas là, Dieu merci ! C'est un orage à essuyer, voilà tout. La belle affaire pour un chasseur ! Au pis aller, nous sommes bien sûrs de trouver un accueil cordial chez notre vieil ami l'aubergiste de Redon.

—C'est vrai ! dit vivement Penhoël : celui-là nous aime, et il est assez riche pour nourrir Marthe, tandis que j'irai, moi, Dieu sait où.

—Où vous irez, je vous suivrai, Penhoël, répliqua madame.

René fit comme s'il n'avait pas entendu.

—Il faut que j'aille bien loin, reprit-il ; bien loin ! car ces gens

conservent une arme contre moi, et tant qu'ils me verront à portée de leurs coups, ils frapperont sans pitié ni trêve. Jusqu'à ma mort voyez-vous, ils auront peur de me voir rentrer dans la maison de mon père!

—Eh bien, ils feront mon neveu! s'écria le vieil oncle en affectant un espoir qu'il n'avait pas; car Dieu est juste, et vous y rentrerez quelque jour. En attendant, je vois de la lumière dans la loge de Benoît le passeur. Entrons là pour laisser finir l'orage, car la pauvre Marthe sera reposée, nous prendrons le lac et nous irons chez notre ami Géraud, qui est riche et dévoué.

L'oncle Jean marchait maintenant le premier. Il s'engagea dans le petit sentier qui menait à la loge. René le suivait avec répugnance. Depuis plus d'une année il n'avait pas visité le vieux serviteur de son père, qui se mourait dans l'abandon.

Comme Jean de Penhoël approchait de la cabane, il vit en travers de la porte une masse noire dont il ne distinguait point la forme.

Au bruit de ses pas, la masse noire remua. C'était un homme, assis sur la pierre du seuil, la tête dans ses mains.

—Est-ce toi, vieux Benoît? demanda l'oncle Jean.

L'homme releva la tête, et l'oncle Jean put reconnaître la bonne figure de l'aubergiste de Redon.

Il eut un véritable mouvement de joie et frappa ses mains l'une contre l'autre.

—Avancez, mon neveu! s'écria-t-il; avancez, Marthe! voici justement notre ami Géraud qui va nous tirer d'embarras tout de suite.

L'aubergiste se leva en silence, ôta sa casquette avec respect et se rangea pour laisser l'entrée libre.

Dans le mouvement qu'il fit, la lumière de la résine vint frapper son visage. L'oncle Jean s'arrêta au-devant du seuil, tant il vit de tristesse et de découragement sur les traits du vieil aubergiste.

Benoît Haligan s'était mis sur son séant.

—Allumez une autre résine, François Géraud, dit-il. Faites un grand feu dans la cheminée. Ce n'est pas tous les jours que Penhoël vient visiter son serviteur!

Géraud ne bougeait pas. Il regardait d'un œil morne et consterné les trois hôtes de la pauvre cabane.

Quand madame entra la dernière, il lui prit la main et la baisa. Il avait les larmes dans les yeux.

—C'est donc bien vrai ce que Benoît vient de me dire? murmura-t-il d'une voix altérée.

Penhoël tourna vers le grabat un regard plaintif.

—Qu'a-t-il dit? demanda l'oncle Jean.

—Allumez une autre résine, François Géraud, répéta le passeur. Faites du feu dans la cheminée et trouvez des sièges, afin que nos maîtres soient reçus comme il convient.

Puis il reprit:

—J'ai dit que le manoir avait changé de maître, et je donnerais tout ce qui me reste, sauf l'espoir éternel, pour m'être trompé. J'ai

dit que René de Penhoël allait avoir besoin de ceux qui ont mangé le pain de son père.

—Est-ce vrai! balbutia l'aubergiste; ont-ils eu le cœur de vous chasser, vous, Penhoël? et monsieur Jean? et madame?

—C'est vrai, dit René.

—Et nous avons conté sur vous, ami Géraud..., ajouta l'oncle Jean.

L'aubergiste secoua la tête.

—J'ai fait ce que j'ai pu, dit-il, comme se parlant à lui-même: maintenant je n'ai plus rien!...

—Pas même un asile à donner au fils de ton maître? demanda l'oncle Jean dont la voix prit un accent d'amertume.

—Pas même un asile à donner au fils de mon maître, répliqua l'aubergiste: ce matin, les gens de loi sont venus dans mon auberge; ils m'ont mis dehors avec la vieille femme qui pleurait. Monsieur Jean, elle avait cru mourir dans l'aisance. C'est bien dur, à son âge d'aller demander l'aumône par les chemins!

René s'était assis sur une escabelle le plus loin possible du grabat de Benoît.

—C'est moi, prononça-t-il à voix basse, c'est encore moi qui suis cause de cela. Depuis deux ans, Géraud m'apportait de l'argent toutes les semaines. Le soir de la Saint-Louis, il me donna encore un sac en me disant: Ceci ne vient pas de moi tout seul, car je suis ruiné, notre maître. J'ai dit aux gens de Glénac et de Bains: Penhoël a besoin d'argent. Et le sac s'est rempli. Et moi, ajouta René, je perdis cela en une seule partie!

—Tout ce que j'avais j'était à vous Penhoël, murmura Géraud: ce que je regrette, c'est de n'avoir plus rien.

L'oncle Jean s'approcha de l'aubergiste et lui serra la main en silence.

—Mais, reprit ce dernier, ce n'est pas tout, mon Dieu! Benoît disait encore autre chose. Est-il vrai qu'on peut vous perdre après vous avoir dépouillé? Est-il vrai que l'honneur de Penhoël est entre les mains de ces démons?

Personne ne répondit.

La voix creuse du vieux passeur s'éleva dans le silence.

Il y a une chaîne d'or autour du cou de madame, dit-il avec cela on peut aller bien loin.

—Il n'y a pas de temps à perdre! s'écria l'aubergiste; demain, avant le jour, il faut que vous soyez sur la route de Rennes, Penhoël: les scélérats qui vous ont dépouillé pourraient bien se raviser.

Madame tendit sa chaîne d'or à l'oncle Jean.

—Qu'il reste ou qu'il parte, grommela Benoît Haligan, ils lui prendront son corps et son âme.

On ne l'entendit point.

—J'irai avec vous, reprit Géraud, fut-ce à Paris, car vous n'êtes pas habitué à vous servir vous-même.

—Mais votre femme? dit Marthe.

—Quand j'étais marin, répartit l'aubergiste, ma femme restait seule des années.

—Pauvre femme ! elle est maintenant !... voulut objecter encore l'oncle Jean.

L'aubergiste hésita un instant.

—Écoutez, fit-il ensuite avec simplicité, mais de ce ton péremptoire que l'on prend pour lancer un argument sans réplique, je suis né sur Penhoël.

L'orage était passé. Nos trois fugitifs accompagnés du vieux Gérand, descendirent vers le passage du Port-Corbeau.

La parole lugubre de Benoît Halgan pesait sur leurs poitrines oppressées.

Tandis que Gérand détachait le bac, Marthe était restée un peu en arrière.

Le vent avait chassé les nuages ; la lune brillait à travers les branches mouillées. Marthe se retourna pour jeter un regard sur le manoir.

Dans le sentier, éclairé à demi, elle vit deux formes sombres qui se glissaient en se tenant par la main : deux femmes sans doute dont la longue chevelure flottait au dernier souffle de l'orage.

Marthe joignit les mains en poussant un cri farouche ; elle était tombée sur ses genoux.

L'oncle Jean s'élança vers elle.

—Je les ai vues ! répondit Marthe à ses questions : toutes deux ! La mort ne les a pas changées. Elles m'ont jeté un baiser avec un sourire. Oh ! je les reverrai bien souvent, car elles savent à présent comme je les aimais !

LIII

LE SOUPER DE PENHOEL

Malgré son apparence de solitude et d'abandon, le manoir avait bien gardé quelques hôtes. A peine Marthe et l'oncle Jean eurent-ils quitté le grand salon, qu'une porte latérale s'ouvrit, donnant passage à M. Robert de Lusa.

Robert avait entendu et vu la majeure partie de ce qui venait de se passer ; un sourire de profond dédain se jouait encore autour de sa lèvre.

Il se dirigea vers la table où était la lampe et poussa du pied, chemin faisant, les débris du portrait de Laïne.

—Quelle brute enragée et stupide ! murmura-t-il. En vérité, la partie était trop aisée à gagner. C'est qu'il allait le tuer, ma parole d'honneur ! sans ce vieux pique-assiette d'oncle en sabots, qui est ma foi, un gaillard !

Il jeta un regard sur l'épée, qui était toujours à la même place.

—Adieu ! reprit-il, quelle garde il avait ! il a désarmé l'autre trois fois de suite au demi-cercle ! on n'y voyait que du feu !

Il s'étendit sur le fauteuil où s'asseyait naguère Penhoël et joignit ses mains sur son estomac avec un air de béatitude.

—Et tout cela est déjà de l'histoire ancienne! poursuivit-il : la toile est tombée, la farce est finie et nous entamons l'ère sérieuse de notre existence. Il s'agit maintenant d'être un homme grave, et de porter comme il faut notre fortune. On se débarrasserait bien de ce vieux Basile de Pontalès, mais on a besoin de lui pour la députation. Il m'a garanti neuf voix de ses créatures au collège de Redon. Les élections approchent. Quand je serai député, du diable si je ne lui joue quelque bon tour.

Il agita la sonnette, placée à côté de lui.

—Ma coulisse sur la langue m'a donné un grand appétit, reprit-il mais je n'ai pas perdu ma peine. Blanche est en lieu de sureté maintenant... et mon arc a toutes les cordes qu'il faut.

Un domestique se montra à la porte.

—Commandez qu'on me prépare à souper, dit Robert.

—C'est déjà fait, répliqua le valet : notre monsieur avait donné l'ordre qu'on le servit au salon.

—C'est bien, dit Robert. Je me contenterai du souper de notre monsieur. Allez!

Le domestique sortit.

Robert se frotta les mains et riait dans sa barbe.

—Le pauvre diable! pensait-il, le pauvre diable! Aller donc sauver les gens qui se noient! Pardieu! ce vieux fou de Beuolt Haligar parlait comme un livre, après tout! et la morale de la chose est qu'il faut laisser les gens couler comme des plombs au fond de l'eau.

Second éclat de rire, pendant lequel une main se posa par derrière, sur son épaule.

C'était M. Blaise vêtu d'un très bel habit bourgeois, et qui riait, lui aussi de tout son cœur.

—Nous sommes gais! dit-il en prenant place à côté de son ancien maître.

—Et je crois que nous en avons sujet, mon fils! repartit Robert. Je pensais justement à toi. Je me disais : Voilà un garçon qui doit me garder de la reconnaissance!

—Ah! fit Blaise, tu le disais cela!

—Oui. Le fait est que le bien t'est venu en dormant, mon bonhomme! J'aurais pu admirablement me passer de toi.

—J'ai fait de mon mieux, dit Blaise avec une humilité feinte; j'ai été un domestique fidèle soumis et dévoué...

—Le pire des valets, interrompit Robert.

—Et j'ai été encore, poursuivit Blaise, un observateur attentif, un confident discret, un espion adroit.

—Le roi des pareauds, enfin! s'écria Robert, c'est juste. Va, je ne veux pas diminuer ton mérite. Sois sûr que ta part du gâteau sera suffisante et honnête.

L'Endormeur approcha son siège et prit un air important.

—C'est précisément sur ce sujet-là que je voulais te toucher un mot ou deux, dit-il. De quelle manière entends-tu les partages, toi, Américain?

—Ma foi, mon fils, j'avoue que tu me prends sans vert. Je n'ai

pas encore songé à cela. Entre nous, comme bien tu penses, il ne peut pas y avoir de difficultés.

—Assurément non ! Cependant j'ai toujours entendu dire que les bons comptes font les bons amis. On peut discuter un petit peu sans se fâcher. D'abord, je te ferai observer que nous ne sommes pas restés dans les termes de notre premier programme. C'était vingt mille francs de rente chacun que nous devions avoir, si tu t'en souviens.

—Oui, dit Robert, je suis presque content de te voir établir toi-même des différences.

—De très grandes différences ! interrompit Blaise.

—D'accord. J'ai fait toute la besogne et tu t'es reposé.

Blaise fourra ses mains dans ses poches, et croisa ses jambes pour s'étendre commodément sur son fauteuil.

—Mon bonhomme, dit-il, je vois que tu te portes à introduire de l'aigreur dans notre cordiale amitié. Si tu as mal aux nerfs, tant pis pour toi ! Moi je suis de bonne humeur, et je continue avec une entière bienveillance. Il ne s'agit pas ici de nos mérites respectifs, mais bien des parts qui doivent nous revenir dans la succession de Pennecel. Quand j'ai dit que les circonstances avaient changé, c'est que je vois ici deux héritiers nouveaux.

—Qui donc ?

—D'abord Pontalès ; ensuite ce laid coquin de Macrocéphale.

—Qu'y faire ?

—Voilà ! Diviser le patrimoine en deux portions égales. La première sera pour M. le marquis, lequel se chargera de récompenser maître Protais Lehivain à sa fantaisie ; l'autre sera pour nous. Il aura dix mille francs pour toi et dix mille francs pour moi.

—Mais... voulut objecter Robert.

Attends donc ! C'est un principe... mais, —car, moi aussi j'ai mon *mais*, — mais pendant l'espace de trois années consécutives, j'aurai libre disposition de notre fortune indivise, parce que, suivant conventions, je serai le maître et toi le domestique.

Robert le regarda bouche béante.

—Tu veux railler ? balbutia-t-il.

—Non pas du tout ! de ma vie je n'ai parlé plus sérieusement ! Mon brave, il n'y a dans le marché que ce qu'on y met. Le soir où nous fîmes ce bon repas à l'auberge du vieux Gérard, sur le port de Relon... quelle omelette ! mon bonhomme ! et quel gigot ! non, c'était une épaule... tu me prias en propres termes d'être mon domestique pendant le même espace de temps que je t'aurais servi.

—Et tu es assez fou pour espérer... ? commença Robert en fronçant le sourcil.

—Une simple observation, interrompit l'Endormeur avec gravité : les rapports nouveaux que nous allons avoir ensemble exigent, à mon avis de nouvelles formes. S'il m'en souvient bien, tu exigeas de moi autrefois le sacrifice de certaines façons familières ; aujourd'hui je te rends la pareille, et franchement tu ne peux pas m'en vouloir.

Robert avait grand'peine à contenir son impatience.

—Quand tu auras fini... dit-il.

—Encore *tu!* s'écria l'endormeur. Américain, mon fils, vous avez la tête dure. Et je commence à craindre de voir notre petite discussion dégénérer en une mauvaise querelle!

Blaise ne souriait plus.

—Voyons, dit Robert, qui commençait à s'inquiéter, je t'accorde tes dix mille francs de rente, bien que ce soit absurde. Nous ne sommes pas en état de faire un éclat.

—Vous peut-être mon ancien seigneur; mais moi, cela m'est parfaitement égal! Ecoutez donc! chacun a ses petites faiblesses. Depuis trois ans, je songe tous les jours au plaisir que je me donne en ce moment. Vrai, ajouta-t-il en se prenant à rire, trois ans ce n'est pas trop, car je m'amuse comme un bienheureux!

Robert avait la tête basse et semblait réfléchir.

—Et quand je songe que j'ai trois ans à m'amuser ainsi reprit Blaise, ma parole, je ne me sens pas de joie!

Robert jeta un regard de côté vers l'épée de l'oncle Jean qui restait à portée de sa main.

Blaise ne perdit point ce mouvement.

—Oh! oh! fit-il, je croyais que nous n'étions pas en position de faire un éclat.

—Blaise! Blaise! dit Robert d'une voix altérée, ma patience a des bornes.

—Moi, voilà trois ans que je patiente, répliqua l'Endormeur, dont le calme semblait imperturbable.

—Tu sais bien que tu me demandes l'impossible! et ce jeu doit cacher autre chose. En deux mots que veux-tu?

—Voilà qui est parler! s'écria l'Endormeur; mon bonhomme, tu as été bien longtemps à me comprendre. On m'a promis vingt mille livres de rente; je veux vingt mille livres de rente.

—Et moi? dit Robert, qui baissait les yeux pour tacher de dissimuler sa colère.

—Je n'entre pas dans tes affaires personnelles, mon fils. Sur les vingt mille livres de rente qui restent tu t'arrangeras avec M. le marquis de Pontalès, avec maître Protais Lehivain, et même avec le Bibliothécaire, s'il y a lieu.

—C'est ton dernier mot? demanda Robert à voix basse et les dents serrées.

—C'est mon dernier mot, répondit l'Endormeur, et je te promets que je n'en démorderai pas! Tu me donneras tout, ou bien, morbleu! je mangerai seul le bon souper que tu as commandé et tu me servires à table!

—Allons, dit Robert, qui affecta un mouvement de gaieté, je vois bien qu'on ne peut pas raisonner avec toi ce soir. Il faut tâcher de s'arranger autrement.

Tout en prononçant ces paroles avec un accent de bonne humeur Robert de Blois jouait avec le pied de la lampe. Au beau milieu de son sourire, sa main glissa, rapide comme l'éclair, et saisit sur la table l'épée de l'oncle Jean.

Mais l'Endormeur était sur ses gardes. Si rapide qu'eût été le

mouvement, quand Robert se retourna pour frapper, il vit son camarade debout, au milieu de la chambre, et tenant à la main l'épée du maître de Penhoël.

—Oh ! oh ! mon bonhomme ! dit Blaise, qui tomba en garde assez gaillardement : on te connaît depuis le bout de l'oreille jusqu'à la plante des pieds. Tu triches toujours, c'est ton caractère ; mais au jeu que nous allons jouer, à ce qu'il paraît, on ne peut pas filer la carte.

Robert s'était levé. Il n'était peut-être pas brave dans l'acception héroïque du mot, mais il avait ce qu'il fallait de sangfroid et de fermeté pour défendre à l'occasion son intérêt ou sa vie.

—Je te préviens que c'est un duel à mort, dit-il en marchant sur Blaise avec précaution.

—C'est tout ce que tu voudras, mon fils, répliqua l'Endormeur. Dieu merci ! j'ai cinq ans de salle.

Ils n'étaient pas encore à portée l'un de l'autre. Robert s'arrêta et se mit en garde à son tour.

—Une dernière fois, dit-il, je te propose la paix.

—Moi, répondit Blaise, je te propose une place de valet de chambre auprès de ma personne... sinon je réclame le paiement de mes gages pour trois années de service, lesquels gages j'évalue à la somme de deux cent mille francs.

Il n'y avait pas à parlementer. Les pointes des deux épées se joignirent tout doucement. Ce fut comme une caresse.

Ce combat ne ressemblait guère à celui qui avait eu lieu peu d'instants auparavant, à la même place. Les deux adversaires se montraient également prudents.

Ils firent tour à tour une demi-douzaine de passes, à distance ; quand l'un se fendait, par aventure, il restait bien six pouces entre la pointe de son épée et le corps de l'adversaire.

Et pourtant l'assaut s'animait ; ils frappaient du pied vaillamment, comme à la salle d'armes, et l'on entendait un grand cliquetis de fer.

De loin un myope aurait pu penser que c'était une bataille acharnée et terrible.

Au moment où le bruit de ferraille allait le mieux un gros rire éclata tout à coup de l'autre côté de la chambre.

Les deux épées se baissèrent à la fois.

La porte par où Robert et Blaise étaient entrés dans le salon venait de s'ouvrir. Sur le seuil on apercevait la taille longue et maigre de Bibandier. L'ancien uhlan se tenait les côtes et riait à gorge déployée.

—Ah ! ah ! ah ! s'écria-t-il dès qu'il put parler : la maîtresse farce ! Voilà deux bons garçons qui se battent comme des diables pour un héritage qui leur passera sous le nez ! Ah ! ah ! ah ! et pour un souper qu'un autre mangera !

Robert et Blaise restaient tout déconcertés.

L'ancien uhlan, fossoyeur de la paresse de Glénac, fit quelques pas à l'intérieur de la chambre. Il tenait à la main des papiers.

—Restez dehors si vous avez peur ! cria-t-il à la cantonnade ; je

promets bien qu'ils ne me tueront pas... Ma parole ! dit-il en s'adressant aux deux combattants, vous êtes drôles, croquer comme cela ! Ah ! monsieur Robert, j'irai te voir à la Chambre, bien sûr, quand tu seras député. Ah çà ! l'Endormeur, nous voulons donc avoir vingt bonnes petites mille livres de rente qui ne doivent rien à personne ? Et, sur le reste, l'Américain pourra s'arranger avec le vieux marquis, avec M. de la Chicane, etc., etc., et enfin avec le Bibandier, s'il y a lieu. Laissez là vos joujoux, mes enfants, nous allons parler d'affaire sérieuse.

Blaise et Robert se regardaient. Le préambule n'annonçait rien de bon.

Bibandier s'installa dans le fauteuil auprès de la table.

—Mes amours, dit-il je m'applaudirai toute ma vie de vous avoir évité de vous embrocher comme des dindons que vous êtes. Quand vous me ferez des yeux de tigre pendant une heure, ça ne changera rien à l'histoire ! Voyez-vous, il n'y a pas moyen de faire les méchants ici, ce soir.

—Mais que signifie donc tout cela ? s'écria Robert ; je ne vous ai jamais vu si insolent mons Bibandier.

—Américain, dit l'ancien uhlan, la nature chatouilleuse de mon caractère ne permet pas de continuer l'entretien sur ce ton... Ah ! ah ! ah ! se reprit-il en éclatant de rire, j'ai envie de prendre, moi aussi, une de ces vieilles flamberges, et nous mènerons la danse à trois... Mais assez folâtrer. Viens te mettre à ma droite, l'Endormeur. Américain, prend place à ma gauche. Il s'agit d'une communication officielle.

Robert et Blaise s'approchèrent machinalement.

—M. le marquis de Pontalès, poursuivit Bibandier, a bien voulu me donner auprès de vous une mission de confiance. Il m'a dit : « Mon ami Bibandier, je répugne à voir ce Robert et ce Blaise... »

Comment ! s'écrièrent ceux-ci en même temps.

—Ne vous m'interrompez, nous n'en finirons pas. Ah, le marquis m'a donc dit : « Mon ami Bibandier, épargne-moi la peine de voir ces deux coquins de Robert et de Blaise. »

—Ah ! fit M. de Blois, Pontalès a dit cela !

—Comme j'ai l'honneur, mon fils. Et je crois bien que c'est pure modestie. Le marquis, tout en vous comblant de bienfaits, veut se soustraire aux marques de votre reconnaissance. Jugez-en. Il m'a dit encore : « En définitive, ces drôles m'ont été d'une certaine utilité. Je prétends qu'ils s'en ne aillent pas les mains vides. »

—Nous en aller ! se récria Blaise.

Et Robert ajouta en raillant à son tour :

—Ah ça ! M. le marquis croit donc que nous sommes gens à tirer les marrons du feu pour nous laisser mettre à la porte comme des enfants ?

—Le marquis est un fameux lapin, monsieur Robert ! dit l'ancien uhlan avec emphase ; et s'il mange les marrons à lui tout seul, vous devez encore vous estimer heureux qu'il veuille bien vous en jeter les pelures !

—C'est ce qu'il faudra voir !

—C'est tout vu ! Pour en revenir, Pontalès m'a chargé de vous dire qu'il a besoin de son manoir de Penhoël, et qu'il serait flatté de vous voir disparaître ce soir même.

—Il faut que le brave homme soit tombé en enfance ! murmura Robert, qui véritablement ne comprenait rien à cet acte d'hostilité brutale. Le manoir est à nous bien plus qu'à lui. Nous possédons des contre lettres dont les doubles se trouvent entre les mains de maître Lehivain.

—Les doubles et les originaux aussi, riposta Bibandier.

—Du tout !

—Si fait ! c'est moi-même qui ai crocheté votre secrétaire ce soir... Pas de jeux de mains, monsieur Robert, ou j'introduis dans la discussion un argument nouveau !

Sa main droite, qui était passée sous le revers de sa veste de paysan sortit armée d'un pistolet de taille recommandable.

—Causons comme des amis, reprit-il, et ne nous emportons pas avant de savoir. Je gagne ma vie, que diable ! Si vous aviez été les plus forts, soyez certains que j'aurais travaillé pour vous, car je n'ai pas de rancune, moi, et je ne me souviens déjà plus des grands airs malhonnêtes que vous avez pris avec moi pendant trois ans. Voici donc une chose entendue. Il ne faut pas compter sur vos contre-lettres.

—Nous avons d'autres moyens, dit Robert. Et si Pontalès nous pousse à bout !...

—Mes amours, vous serez doux comme des agneaux : c'est moi qui vous en réponds ! Je vous dis que ce vieux Pontalès est un lapin de première force ! et un brave homme... car il vous propose une indemnité lui qui pourrait vous renvoyer tout bonnement comme des vagabonds.

—Quelle indemnité ! demanda Blaise.

—Une dizaine de jolis billets de mille francs à partager entre vous.

—Juste la moitié d'une année de notre revenu, se récrièrent à la fois les deux amis : c'est de la démence.

—Acceptez-vous ?

—Jamais ! dit Robert.

—J'aimerais mieux m'aller pendre ! ajouta Blaise.

—Ancien style ! fit observer Bibandier, la guillotine a remplacé cette forme féodale et vieillie. Plaisanterie à part, mes garçons, vous ne comprenez pas du tout votre situation. Permettez-moi de mettre sous vos yeux de légers documents que ce fin renard de Pontalès a fait venir de la capitale.

Il déplia l'un des papiers qu'il tenait à la main.

—Premier document : " Extrait des rôles de la Préfecture de " police. Bureau des renseignements.

" Robert Camel... "

La surprise arracha un cri à Robert.

Blaise et lui changèrent en ce moment de visage. Jusqu'alors ils avait cru pouvoir combattre à armes égales.

" Robert Camel, reprit Bibandier, dit Wolf, dit Belowski, dit

" l'*Américain*, à cause du genre de vol auquel il se livre habituelle-
" ment. Origine inconnue ; vingt-huit ans, repris de justice, trois
" condamnations en police correctionnelle et deux en cour d'as-
" sises ; condamné en 1815, pour vol qualifié, à cinq ans de réclu-
" sion ; s'est évadé de la Force au bout d'un mois, et n'a pu être
" ressaisi par la justice..."

—Deuxième document : " Extrait des rôles de la Préfecture de
" police. Bureau des renseignements.

" Blaise Jolin, dit l'*Endormeur*, à cause du genre de vol auquel
" il se livre habituellement..."

Bibandier se mit à rire :

—Vous avez comme ça, tous deux des habitudes, mes chéris ! dit-il.

" ...Auquel il se livre habituellement ; repris de justice, con-
" damné par contumace, le 5 janvier 1816, à dix ans de travaux
" forcés, à la marque et à l'exposition... été..., etc..."

L'ancien uhlan replia soigneusement ses papiers pour les mettre dans sa poche.

Robert et Blaise avaient la tête basse : ils semblaient atterrés.

—Mauvais ragoût ! dit Bibandier : dix ans et le pilori... tu as tout de même bien fait de t'évanouir, l'Endormeur ! mais ne nous perdons pas dans des digressions inutiles, comme disait le gros avocat qui m'a envoyé à Brest. Il nous reste à savoir, s'il vous plaît, monsieur Robert, de faire vos quatre ans et neuf mois de réclusion, et si vous éprouvez le besoin, monsieur Blaise, de purger votre contumace.

Les deux amis gardaient le silence. C'était là un coup aussi rude qu'inattendu. Blaise surtout qui s'était cru au sommet des prospérités, retombait à plat et se sentait incapable de résistance.

Robert essaya du moins de faire tête à l'orage.

—Tout cela est très bon, dit-il, en relevant sa tête blême, et je devine la part que vous y avez prise, mon vieux camarade. Mais si nous sommes perdus, Pontalès pense-t-il être à l'abri ?

—Oh ! oh ! répondit Bibandier, quand vous le pincerez celui-là...

—On peut essayer ! Ce qui s'est passé la nuit de la Saint-Louis...

—Pas de témoins ! interrompit Bibandier.

—Il y en avait un, du moins.

—Oui, c'est vrai... Mais je suis tout seul à le connaître... et M. le marquis me paie.

Robert fit un geste de rage impuissante.

—Quoi qu'il arrive ! s'écria-t-il, nous résisterons ! Nous ne sommes pas encore dans les mains de la justice, et nous avons le temps de nous retourner.

—Pas beaucoup dit l'ancien uhlan avec douceur.

—Donnons-nous la main, Blaise, reprit Robert en se tournant vers son camarade. Nous sommes unis, n'est-ce pas, maintenant ? A nous deux nous le mènerons loin, je vous le jure, votre marquis de Pontalès !

—Qui, eut, balbutia l'Endormeur, je ferai tout ce que tu voudras !

—Ah ! s'écria Robert, on croit nous tenir ! Au l'appui de ces belles menaces, M. le marquis aurait dû nous amener quatre gendarmes.

—Il y en a huit à l'office, répondit Bibandier en souriant : c'est l'Endormeur qui a été les chercher à Rédon.

Robert se tourna vivement vers Blaise, qui murmura, en se frappant le front :

—C'était au cas où les paysans se seraient révoltés pour les maîtres de Penhoël.

Robert ne dit plus rien, car il était vaincu. Dans le silence qui se fit, on entendait la petite toux sèche de Macrocéphale, qui attendait derrière la porte.

—Patience, lui cria Bibandier, voilà qui en finit.

Il tira de sa poche un portefeuille et compta sur le coin de la table dix billets de banque de mille francs.

—Mes amours, reprit-il, on ne vous demande même pas de reçus tant est grande la confiance que vous nous inspirez. Seulement votre signalement est donné à toutes les gendarmeries du département. Si vous êtes encore dans le environs au lever du soleil, vous pourrez bien éprouver quelques désagréments. En vue de ce danger qui vous menace, je vous ai fait préparer deux excellents chevaux, lesquels vous attendent de l'autre côté de l'eau.

—Partons ! dit Robert, qui prit cinq des billets étalés sur la table.

Blaise serra les cinq autres d'un air désespéré.

—Nous nous entendons bien, poursuivit Bibandier : si fantaisie vous prenait de revenir, coffrés en deux temps, sans remission !

Les deux amis se dirigèrent vers la porte. Bibandier se leva pour les reconduire poliment.

—J'espère que nous n'avons pas de rancune, leur dit-il chemin faisant : en somme, je vous ai réconciliés, mes petits : chacun gagne son pain comme il peut, vous savez bien. Et tenez ! j'espère que je vous rejoindrai bientôt là-bas, à Paris. Nous ferons encore plus d'une bonne affaire ensemble. A vous revoir, mes braves !... Ah ! j'oubliais : maître Lehivain qui n'ose pas entrer de peur des épées, et qui vous à joué le présent tour, me prie de vous dire qu'il ne mourra pas content à moins de se faire hâcher en mille pièces pour votre service !

Robert et Blaise avaient disparu.

Quelques instants après un domestique entra portant le souper commandé par le maître de Penhoël. Bibandier et maître Protais Lehivain s'attablèrent gaiement.

C'était plaisir de les voir se frotter les mains et rire, avant d'attaquer la succulente poularde qui fumait à milieu de la table.

—Il fallait bien que ce souper-là fût mangé enfin par quelqu'un ! dit Macrocéphale.

—A votre santé, monsieur de la Chicane ! riposta Bibandier en

versant deux pleines rasades. Nous sommes les maîtres ici pour ce soir !

Chacun d'eux porte son verre à ses lèvres ; mais, au lieu de boire ils se levèrent vivement et avec respect.

M. le marquis de Pontalès, qui était entré sans bruit, venait de se mettre à table.

L'ancien uhlan et l'homme de loi restaient debout, le verre à la main, tout décontenancés.

Pontalès avait sur le visage son bon petit sourire, doucement moqueur.

Il attira la poularde et se servit une aile.

Lehivain et Bibandier attendaient qu'il leur dit de s'asseoir.

Pontalès mangea son aile de volaille et but un verre de vin avec un plaisir manifeste.

Puis il partagea entre ses deux compagnons un signe de tête protecteur.

—Je suis content de vous, mes enfants, dit-il avec sa tranquille bonhommie. Allez manger un morceau à l'office.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

DEUX RÉSURRECTIONS

I

LA COUR DES MESSAGERIES

Il était environ huit heures du matin. Dans la cour de l'hôtel des Messageries, à Rennes, on faisait beaucoup de bruit et l'on se donnait de rudes coups de coude. C'était le départ pour Paris. Au milieu de la cour stationnait une voiture jaune, étroite par la base, large par le haut et dont la construction semblait calculée pour obtenir le plus d'accidents possible. Autour de cette voiture, à laquelle s'attelaient déjà trois chevaux réformés pour diverses maladies, un monde de facteurs, de voyageurs et de mendiants se pressait.

Nous parlons de chose d'hier, et qui semble déjà plus vieille que le déluge.

Il y avait là cette famille qui occupe l'intérieur des diligences depuis le commencement des temps; le père, avec son bonnet de soie noire et le grand sac de nuit; la mère, qui porte le panier aux provisions, bourré de veau froid, et dont le couvercle trop petit laisse passer le goulot des bouteilles; les deux demoiselles, qui se sont coiffées de chapeaux antiques pour mettre ceux du dimanche dans la malle, et la bonne revêche, avec les trois petits enfants, payant demi-place, dont le roulement de la voiture va bientôt déranger les jeunes estomacs.

Cette famille encombrait à elle seule une cour des messageries, tant elle avait d'amis qui venaient pleurer sur son départ et lui souhaiter bon voyage. Elle se chargeait des commissions de toute une ville : quand elle partait, la malle-poste n'avait plus rien dans ses coffres.

Il y avait pour la rotonde, le petit jeune homme qui va faire son droit à Paris, emportant avec lui le cher manuscrit de cette tragédie que le Théâtre-Français, hélas ! ne voudra point jouer; la petite fille, sournoise et pauvre, que vous rencontrez peut-être, au bout d'un mois, pimpante et bien changée dans une loge de l'Opéra; enfin, la nourrice discrète, vaste, rouge, qui va voir si Paris lui garde un rejeton royal à allaiter.

Pour l'impériale deux hommes à moustaches et à pipe.

Restait ce compartiment aristocratique, le coupé, que l'on nommait à Rennes, en ce temps, le *cabriolet*.

Dans la foule bavarde et attendrie, qui entourait la voiture, on se disait qu'un monsieur venant de Brest avait pris le cabriolet pour lui tout seul ; on ajoutait, entre deux poignées de mains arrosées de larmes, que ce monsieur était un Anglais, et que les Anglais sont des originaux qui ne font rien comme tout le monde.

Les mendiants et les désœuvrés qui l'avaient vu arriver, la veille au soir, affirmaient qu'il était bel homme et militaire, pour sûr.

Il était descendu à l'hôtel de France, dont les portes donnent sur la cour même des messageries. Là, il avait trouvé deux grands nègres et un certain nombre d'autres serviteurs. Tout ce monde, qui semblait faire partie de sa maison était arrivé à Rennes en même temps que lui, mais dans deux chaises de poste surchargées de bagages.

Pourquoi voyageait-il seul dans une diligence ? Pourquoi les deux grands nègres s'étalaient-ils dans une commode berline, tandis que leur maître présumé allait en patache ?

Les Anglais, cela fait ce qu'il leur plaît !

Et les manières de rouler ! L'un avait connu un *Goddam* qui mangeait son potage au dessert ; l'autre avait fréquenté un gentleman qui ne voyageait jamais qu'avec son cheval, seulement ce gentleman tenait toujours son cheval par la bride, et autres facéties de la même force.

Plus on parlait des drôleries britanniques, plus les regards se fixaient, curieux, sur la porte de l'hôtel de France, par où l'Anglais devait passer pour entrer dans la cour des messageries.

L'heure du départ avait sonné, l'Anglais se faisait attendre.

La famille de l'intérieur, le petit étudiant la vaste et nourrice commençaient à murmurer contre les privilèges des gens riches.

—Viendra-t-il aujourd'hui ou demain, l'Englishman ? disait la bonne.

—S'il s'agissait d'un pauvre malheureux, grondait la nourrice, on le laisserait prendre ses jambes à son cou et courir après la diligence !

Les mendiants gémissaient :

—Bonnes âmes charitables... bons chrétiens, pour l'amour de Dieu.

Les facteurs criaient :

—Une caisse pour Alençon,—quarante livres... deux paniers de poisson pour Vitré !

Et auprès de la portière de l'intérieur :

—Vous ne nous oublierez pas auprès de M. et madame Grimbet, n'est-ce pas.

—Bien des choses à l'avoué, surtout à son épouse.

—Si vous m'en croyez, vous entortillerez vos pieds dans la paille... les matinées sont fraîches.

—Ah ! vous allez trouver sur la route de quoi vous distraire ! Tous les regrets sont pour ceux qui restent !

—Amitiés à Victor, à Joseph, à Sophie. Vous auriez mieux fait de mettre le chien sur l'impériale.

Au beau milieu de ces caquetages croisés, le silence se fit tout à coup : la porte de l'hôtel de France venait de s'ouvrir, et les deux nègres de l'Anglais se montraient sur le seuil.

—Deux beaux brins d'hommes, ma foi ! murmura la nourrice.

C'étaient en effet des noirs magnifiques, vêtus d'une riche livrée et coiffés de turbans blancs, qui faisaient ressortir l'ébène luisant de leur peau.

Ils traversèrent la cour, sans s'occuper de tous ces regards fixés sur eux avidement, et déposèrent dans le coupé un manteau, un châle de cachemire et un coussin de fourrure de toute beauté.

—Avec ça, dit l'un des hommes à moustaches et à pipe de l'impériale, le milord ne gagnera pas la coqueluche !

Le petit étudiant philosophe par nécessité, lançait au riche manteau et à la belle fourrure des regards de mépris stoïque.

Les deux noirs s'en allèrent en silence, comme ils étaient venus, et l'Anglais parut, à son tour, sur la porte de l'hôtel.

C'était un homme d'aspect noble et véritablement remarquable. Cette épithète d'original que la province accorde au premier paltoquet qui laisse croître ses cheveux ou sa barbe et porte un chapeau ridicule ne lui allait point à la cheville.

Il y eut dans la foule un murmure d'étonnement, nous allions dire de respect.

L'Anglais ne portait cependant qu'un costume de voyage, assez simple : une redingote à brandebourgs, comme c'était la mode alors, serrait sa taille haute et d'une rare élégance ; pour coiffure, il avait une petite casquette anglaise, de laquelle s'échappaient, en boucles naturelles, ses cheveux noirs, soyeux et lustrés.

Tandis qu'il traversait la cour lentement, chacun put admirer son visage noble et fier et le dessin régulier de ses traits, brunis par le soleil.

Une nuée de ses mendiants sales et hideux qui pullulent dans les rues de Rennes, se pressait sur son passage, en faisant assaut de criailleries et de lamentations.

La foule pensait que l'Anglais allait les combler de gros sous ; mais celui-ci n'eut pas même l'air de les apercevoir : il monta dans le coupé, dont il ferma la porte sur lui.

—En route cria le conducteur en se penchant à la courroie de l'impériale.

Le postillon fit claquer son fouet.

—Bonne âme charitable ! chantait le chœur plaintif des mendiants ; bon chrétien, pour l'amour de Dieu !

Et le même grondait en aparté :

—Coquin d'Angliche ! si nous pouvions t'étrangler tout vif !

Les badauds s'étonnaient et disaient :

—Le fait est qu'il pourrait bien leur donner quelques pièces de deux sous, ce richard-là ! Mais les Anglais, ça a le cœur dur comme un caillou.

Au moment où la voiture s'ébranlait, une main blanche et fine

sortit de la portière du coupé, et une pleine poignée de louis d'or tomba sur le pavé de la cour.

Ce fut alors une épouvantable bataille entre les mendiants ameutés.

De mémoire de gueux, on n'avait jamais vu à Rennes une magnificence pareille. Les badauds ouvraient de grands yeux, et plus d'un, parmi eux, avait bonne envie de prendre part à la mêlée.

CAMARADERIE IMPROVISÉE

Tandis que les mendiants, hommes, femmes et enfants, se ruaient les uns contre les autres avec une ardeur digne de l'aubaine, la diligence, à peine lancée, subissait un temps d'arrêt à la porte même de la cour. Tout le monde s'élança de ce côté, dans l'espoir d'un accident; mais ce n'était qu'un voyageur, portant pour bagage une petite valise assez plate, et demandant une place pour Paris.

En pleine rue, on ne se fût certes pas arrêté pour ouïr les instances de ce voyageur inconnu; mais, sous l'étroite voûte qui sépare la voie publique de la cour des messageries rennaises, un seul homme fait obstacle, et peut disputer le passage au postillon le plus absolu.

Le conducteur se pencha sur son siège et dit:

—Monsieur, la voiture a sa charge. Après-demain, vous aurez un autre départ.

Le voyageur n'était rien moins que notre ami Etienne Moreau, le peintre, arrivant de Redon avec son léger bagage.

—Il faut pourtant que je parte aujourd'hui, répliqua-t-il.

—S'il n'y a pas de place?

—Je ne suis pas difficile: je me mettrai n'importe où.

—Voilà un être entêté! grommela le conducteur; puisque je vous dis que la diligence est comble! Adressez-vous en face, à la *Concurrence*. Il n'y a pas de danger qu'on refuse un voyageur dans cette boutique-là!

—J'en viens pourtant, dit Etienne; et l'on m'a refusé.

—Alors, au large, s'il vous plaît! En avant, postillon!

Le postillon fit claquer son fouet; les chevaux piaffèrent sur place. Etienne resta ferme au beau milieu du défilé, comme un Spartiate des Thermopyles.

Gueux et badauds se pressaient dans la cour, à l'entrée de la voûte, et cherchaient en vain à reconnaître la nature de l'obstacle qui arrêtait ainsi la diligence dès le début de sa carrière.

Etienne ne se décourageait point.

—A ça! conducteur, disait-il sans quitter sa position au milieu du passage, c'est mauvaise volonté pure! Je vois d'ici qu'il y a pour le moins, deux places vides dans votre coupé.

—Elles sont retenues par milord, répliqua le conducteur.

—Est-ce que vous vous moquez ? Votre milord a-t-il besoin de trois places pour lui tout seul ?

A cette dernière apostrophe, on vit se pencher à la portière du coupé la belle et froide figure de l'Anglais. Pendant une ou deux secondes, l'Anglais examina d'un air indifférent notre jeune peintre qui gesticulait au-devant de la voiture.

Puis l'Anglais bâilla et remit sa tête au coin rembourré du coupé.

—Faudra-t-il que je descende ? s'écria le conducteur en colère. Puisqu'il vous faut une place, mon joli garçon, si vous ne vous rangez pas à l'instant même, je vais vous en procurer une au bureau de police, moi !

—Qu'est-ce qu'il y a donc ? qu'est-ce qu'il y a donc ? demandèrent à la fois gueux et badauds.

Le conducteur répondit en mettant pied à terre :

—C'est cet olibrius qui veut prendre les places de milord !

—Les places de milord ! cria la foule indignée. On va lui en faire voir de drôles, à ce petit-là !

—Qui m'a donné un vagabond pareil ?

—Postillon, un coup de fouet ! sanglez-lui proprement la figure !

Les mendiants retroussaient les manches de leur chemises noirâtres ; les bourgeois eux-mêmes prenaient des poses belliqueuses. Il n'y avait là personne qui n'eût la velléité de faire un peu le coup de poing pour un homme dont les poches sont si bien garnies.

Etienne avait l'air bien résolu à subir toutes les conséquences de son équipée. Il avait déposé à terre son petit paquet, et regardait en face la foule menaçante.

L'Anglais remit sa tête à la portière, et cette fois sa physionomie exprimait de l'impatience et de la mauvaise humeur.

—Eh bien ! dit-il avec un accent fort britannique, cela va-t-il bientôt finir ?

Ce fut comme un signal, le conducteur et le postillon d'un côté, la foule de l'autre, se ruèrent en même temps sur Etienne. Celui-ci se défendit vaillamment, et, malgré l'inégalité de la lutte, il réussit, pendant deux ou trois secondes, à tenir ses nombreux adversaires à distance.

La figure de milord s'éclaira.

—Aôh ! fit-il en modulant sur trois notes étranges cette fameuse exclamation que Beaumarchais ne connaissait pas quand il a fait du mot *goddam* le fond de la langue anglaise.

En ce moment, Etienne, poussé à bout, s'adossait contre la muraille, et lançait un coup de poing qui envoya le plus gros des bourgeois rouler au milieu du ruisseau.

—Aôh ! répéta l'Anglais sur un mode presque joyeux ; *it's a regular gentleman !*

Sa tête rentra dans le coupé, et l'on entendit un coup de sifflet aigu : les deux grands noirs parurent comme par enchantement aux portières. Milord prononça quelques mots : les deux nègres s'élancèrent.

Le conducteur fut repoussé d'un côté, non sans quelque rudesse

et les bourgeois de l'autre ; mais Etienne n'eut pas le temps de se réjouir de cette délivrance inattendue, car l'un des deux noirs le saisit à bras-le-corps et l'apporta littéralement à son maître.

La foule, battue, applaudit à tout hasard.

—Laissez ce gentleman, dit l'Anglais à son nègre.

Etienne se sentit aussitôt sur ses pieds et libre.

—Monsieur, lui dit l'Anglais, dont la voix s'adoucit jusqu'à devenir courtoise, un peu plus de prudence dans la garde et vous boxeriez comme Colburn, parbleu ! Voulez-vous me permettre une question ?

—Faites, répondit Etienne.

—Etes-vous Breton ?

—Non, milord.

—En ce cas, je me ferai une vraie joie de vous offrir une place dans cette voiture.

—Et moi, j'accepte de grand cœur, milord ! s'écria Etienne, qui ramassa son paquet.

L'un des noirs ouvrit la portière, et notre jeune peintre s'installa triomphalement dans le coupé.

Il allait se mettre en devoir de renouveler ses remerciements, mais il s'aperçut que milord ne faisait plus attention à lui. Milord regardait de tous ses yeux de l'autre côté de la rue, où la Concurrence faisait, elle aussi ses préparatifs de départ.

C'était une pauvre petite voiture, étroite et maigre, traîné par deux chevaux à qui l'attelage poussif de la déligence faisait honte.

Pour singer en tout son opulente rivale, la Concurrence était divisée en trois compartiments ; mais il n'y avait que deux places de front dans chacune de ces boîtes étroites et basses.

Ce qui attirait en ce moment l'attention de l'Anglais, c'étaient deux petits chapeaux de paille qu'on apercevait à demi dans la rotonde de la Concurrence.

Du moins Etienne ne voyait-il que les deux petits chapeaux de paille. Mais ceux-ci coiffaient deux jeunes filles, que l'Anglais avait aperçues au moment où elles montaient en voiture.

Et il fallait que ces jeunes filles fussent bien charmantes pour attirer son attention à ce point, car nous pouvons dire que milord ne perdait pas pour peu de chose son flegme britannique et sa nonchalante indifférence.

La planchette qui servait de store à la Concurrence se releva, les deux petits chapeaux de paille disparurent. Les noirs s'en étaient allés comme ils étaient venus.

Dans ce petit incident, la bonne ville de Rennes allait avoir matière à conversation pour toute la journée, et même pour le lendemain. Aussi, lorsque la déligence s'ébranla définitivement, une dernière acclamation s'éleva dans la foule.

L'Anglais s'enfonça dans un coin du coupé et ferma les yeux, comme s'il eût oublié complètement la présence de son compagnon.

III

MILORD

Tandis que la diligence partait au milieu du bruit, sa modeste, rivale, la Concurrence, s'ébranlait à son tour. La Concurrence était venue se loger à deux pas des messageries, pour attirer les voyageurs par l'appât du bon marché. Son bureau portait pour enseigne ces deux mots pleins d'attrait : MOITIÉ PRIX ! Mais elle était si étroite et si délabrée, la pauvre Concurrence ! ses roues criaient si aigrement, ses chevaux souffraient d'une toux si maligne !

Le postillon, maigre et mal habillé, qui conduisait aujourd'hui les deux pauvres bêtes, fit pourtant de son mieux pour fournir un départ convenable. La rue était pleine ; il fallait soutenir l'honneur du rabais. Le postillon fit claquer gaillardement son fouet, et tâcha de brûler comme on dit, l'anguleux pavé de la capitale bretonne.

Mais, hélas ! c'était pitié de voir le triste véhicule s'en aller cahin-caha, gémissant et chancelant à chaque tour de roue. Les acclamations qui avaient salué le départ de la diligence, se changèrent ici en sifflets.

La Concurrence s'en allait piteuse et mélancolique ; on ne voyait personne à ses portières éraillées, comme si les gens qu'elle emmenait avaient eu honte de se montrer en si misérable équipage. Les deux petits chapeaux de paille lorgnés naguère par l'Anglais avaient poussé la précaution jusqu'à relever les planches figurant des persiennes rouges et servant de store à la rotonde.

C'étaient deux jeunes filles qui semblaient à peine sorties de l'enfance. Elles étaient seules ; elles se pressaient l'une contre l'autre dans une pose inquiète et craintive.

Il faisait presque nuit dans la rotonde, à cause des stores baissés. Néanmoins, on eût pu distinguer, sous les chapeaux de paille, deux gracieuses et charmantes figures, qui méritaient assurément l'attention de milord.

Les deux jeunes filles étaient arrivées à Rennes la veille au soir, par la route de Nantes, sur une charrette de paysan. Elles avaient l'air d'être pauvres. Elles ne voulaient point dire leur nom et refusaient de montrer leurs passeports. Heureusement pour elles que la Concurrence était indulgente par état.

La vieille femme chargée d'inscrire les places jugea bien, du premier coup d'œil, que nos deux jeunes voyageuses étaient des filles mineures, désertant le toit paternel ; mais, en somme, elle n'avait pas à leur demander leur extrait d'âge. On en voit tant partir, comme cela, pour aller chercher fortune à Paris !

A ce premier instant du voyage, les deux jeunes filles gardaient le silence ; elles se tenaient par la main. Il y avait une tristesse grave sur leurs traits pâlis et fatigués, il y avait aussi comme une vague épouvante : on eût dit qu'elles en étaient à hésiter sur les résultats d'une entreprise étourdiment commencée.

Il était un peu tard pour réfléchir. La petite voiture avait déjà dépassé les dernières maisons du faubourg, et l'on n'apercevait

déjà plus les tours Saint-Pierre, ces deux sœurs de granit, trapues, carrées, robustes comme les épaules des vieux guerriers bretons.

Toute dédaignée qu'elle était, la Concurrence suivait de près son orgueilleuse rivale ; on pouvait même prévoir qu'avant peu elle allait prendre les devants.

Dans le coupé de la diligence, nos deux voyageurs avaient gardé la position que nous leur avons laissée en quittant la cour des messageries. Ils n'avaient pas encore échangé une parole. L'Anglais s'était enfoncé dans son coin et fermait les yeux comme un homme qui prétend écarter toute communication importune. Etienne n'était pas d'humeur à entamer la conversation de force : il y avait en lui trop de souvenirs, joyeux ou tristes qu'il accueillait chèrement, et ce muet compagnon que le hasard lui donnait n'avait garde de lui déplaire.

Sa pensée était à Penhoël. Son cœur lui parlait de Diane, si belle et si aimée, de Diane qui semblait l'avoir fui au moment de l'adieu.

Que s'était-il passé à Penhoël depuis son départ ?

Etienne se voyait encore dans la grande allée de châtaigniers du château.

Un pas léger se faisait entendre derrière le rideau de châtaigniers ; le cœur d'Etienne se prenait à battre, ses yeux sourirnts étaient humides.

Diane venait. Qu'elle était belle ! Oh ! la joie des jeunes amours ! Ce qu'ils se disaient, peut-on l'écrire ? Et le cœur a-t-il besoin des lèvres pour parler ?

La tête d'Etienne se penchait sur sa poitrine, ses mains étaient jointes comme à l'heure où l'on prie.

L'Anglais dormait dans son coin.

Puis le cœur du jeune peintre, un instant amolli, se redressait dans sa force vive. Il se retrouvait lui-même courageux et plein de sève ; il comptait par avance ses heures de travail ; il fixait son effort. Vaincre ! vaincre ! pour revenir chercher Diane, qui était le prix du triomphe et de la couronne.

A cette heure, Roger s'était acquitté sans doute de la mission confiée. Diane savait le motif du départ d'Etienne ; pour la première fois elle avait reçu l'aveu de cette amour qui durait depuis si longtemps.

Qu'avait-elle dit ? Etienne aurait voulu voir les grands cils baissés de sa paupière, et la rougeur pudique montant à son front de vierge.

Roger lui écrirait à Paris... mais quand ? Mon Dieu ! des jours entiers avant de savoir...

Etienne fit trêve à ses souvenirs pour admirer le dessin régulier de cette tête si complètement belle. Il ne se souvenait point d'avoir rencontrer dans sa vie d'artiste, un modèle aussi parfait.

Plus il contemplait l'Anglais, plus il découvrait de noblesse intelligente et mâle dans ses traits au repos.

L'Anglais fit un mouvement dans son sommeil : le jeune peintre détourna les yeux, pour ne point paraître indiscret.

Son regard se porta naturellement sur le paysage.

En somme, l'aspect n'avait rien de remarquable. C'était un de ces paysages de la haute Bretagne qui peuvent se résumer ainsi : des pommiers et un ruisseau.

Mais tout à coup la route fit un coude brusque, et le jeune peintre laissa échapper un cri de plaisir, qui réveilla son compagnon de voyage.

C'était une scène de changement à vue. Au lieu du monotome coup d'œil, l'horison, soudainement élargi, montrait l'admirable paysage au milieu duquel s'assied la vieille ville de Vitré.

Il y avait de quoi ravir un peintre. On inventerait difficilement un tableau plus frappant. Etienne regardait avec des yeux charmés ces maisons de style bizarre, jetées pêle-mêle sur le penchant de la colline et s'ameutant, pour ainsi dire, autour de la grande masse du château. Il lui semblait voir une fantasque danse de pignons antiques et de toits aigus, découpés comme les pièces d'orfévrerie.*

On dit qu'entre toutes les villes de France, Vitré est la plus indigente ; qu'elle se vende à un marchand de curiosités, et sa fortune est faite.

Etienne regardait. A mesure que la voiture avançait l'aspect changeait pour lui comme s'il eût mis son œil à la lentille d'un kaléidoscope.

Sans savoir qu'il parlait, il murmurait :

—C'est beau ! c'est beau !

---

*Le vent chassait les nuages au ciel. Quand un rayon de soleil venait à percer tout à coup, c'était une étrange vie parmi ces maisons dix fois séculaires, qui grimpaient, serrées et en désordre, aux flancs rocheux de la montagne.

L'œil se perdait à vouloir suivre les innombrables détails du tableau. Depuis la belle prairie où serpentait la Vilaine jusqu'au sommet lointain de la rampe, c'était comme un grand perron aux marches inégales, formées de constructions qui chancelaient de vieillesse. Tout en bas, au-dessus du moulin dont la roue a son cri monotone, une auberge s'élevait avec sa toiture de chaume ; sur la [illegible] s'appuyait la maison d'un bourgeois vitrinie, entourée d'un porche brunâtre ; sur la maison se dressait un hôtel décharné, gris, maussade, coiffé de girouettes monstrueuses, ceint de longues balustrades de fer ; au-dessus, de grands rochers, des églises raides et tristes, des arbres vieux comme la ville elle-même qui est la doyenne des cités de Bretagne ; au-dessus, encore, le château, ce débris dont le temps a fait une merveille.

N'y a-t il point là le caprice d'un génie artiste ? n'est-ce que le résultat du patient travail des années ? La main de l'homme a-t-elle aidé à cette confusion puissante, qui mêlant le riant et le terrible, va couronner ce sombre géant de pierre d'une chevelure odorante et fleurie ?

On ne sait pas où commence, on ne sait où finit la lourde enceinte, flanquée de tours rondes et ventrues. Elle se perd parmi les maisons ; elle disparaît derrière les arbres ; on la voit montrer, au détour d'une rue, sa maçonnerie cyclopéenne, dont la base plonge au fond des vertes douves transformées en jardins. Ce furent des bras de Titans qui portèrent au haut de la montagne ces énormes blocs de granit. Et quel contraste ! sur cette ruine verte, noircie, caduque, des fleurs partout ! chaque crevasse présente son brillant bouquet ; chaque meurtrière laisse échapper sa joyeuse guirlande. Au bas des murailles, où commence l'épais manteau de lierre qui voile la décrépitude du géant, la campanule agite à la brise ses clochettes légères ; les liserons blancs et roses dessinent leurs festons sur le vert foncé des vignes sauvages, et, du haut des créneaux à jour, pend la moisson d'or des giroflées.

—Qu'est-ce qui est beau? demanda auprès de lui une voix brusque et grondeuse.

Etienne se retourna vivement. A son tour il avait oublié l'Anglais. Celui-ci frottait ses yeux chargés de sommeil, et portait sur son visage les traces d'une humeur détestable.

—Vous m'avez réveillé, monsieur, reprit-il avec vos soubresauts et vos cris. Ne pouviez-vous me laisser dormir en paix?

Etienne, étonné de cette sortie, voulut s'excuser; l'Anglais lui coupa la parole.

—Je vous demande, monsieur, répéta-t-il, où vous prenez ces belles choses qui vous arrachent ces cris d'admiration.

Etienne étendit la main vers la ville et le château de Vitré, que l'on apercevait en ce moment sous leur point de vue le plus pittoresque.

L'Anglais eut un rire sec et provoquant.

—Ah! diable! fit-il, c'est cela qui vous trouvez beau, monsieur? un sale feuillis de maisons poudreuses, où je ne voudrais pas demeurer, si j'étais un mendiant!

—Mais, milord, dit Etienne, veuillez donc remarquer...

—Je remarque, monsieur, et je prétends que ces taudis misérables sont la honte d'un pays civilisé.

—Cependant...

—Monsieur, je déteste de toute mon âme cette espèce de badaud qui tombe en admiration devant les vieilles murailles et les maisons lépreuses. De tous les travers je suis fâché de vous l'avouer, celui-là est sans contredit le plus sot que je sache.

Etienne restait abasourdi devant cette attaque brutale et imprévue.

—Milord, dit-il en essayant de sourire, j'ai eu tort, assurément, de troubler votre sommeil...

—Oui, monsieur! interrompit l'Anglais, grand tort! Mais il ne s'agit pas de cela. Ce qui me déplaît, c'est la peine que vous vous donnez de rester en extase à la vue de ce monceau de poussière. Je suis certain, moi, que vous trouvez cela très laid.

—Je vous proteste...

—Du tout! A quoi bon soutenir cette comédie? Parmi certaines gens à moitié fous et désœuvrés, on est convenu de se pâmer à froid devant ces vilenies.

Etienne fit un mouvement d'impatience.

—C'est comme cela, monsieur.

—Ce qui serait fou, milord, dit le jeune peintre, ce serait de discuter sérieusement avec vous un sujet que vous ne paraissez pas comprendre.

—Comprendre! s'écria l'Anglais, dont l'accent britannique semblait en ce moment plus désagréable et plus discord, voilà le grand mot! Quand on est à de bonnes raisons, on se croise les bras, et l'on dit: « Profanes que vous êtes, vous ne savez pas me comprendre! »

Etienne était un garçon de sang-froid et d'esprit; mais toute cette boutade le prenait hors de garde.

Il examina en fronçant le sourcil cette noble et belle figure de

son compagnon de voyage, que naguère encore il admirait de tout son cœur. En ce moment, il ne voyait plus avec les mêmes yeux : cette physionomie fière et calme lui semblait méchante, petite, hargneuse.

—Brisons là ! dit-il avec un commencement de colère ; dans notre position, une querelle serait souverainement ridicule. D'ailleurs, je n'en suis pas à savoir que, sur certains sujets, le diable ne ferait pas concorder l'instinct d'un bourgeois avec le sens d'un artiste.

—Ah !... ah !... ah !... fit par trois fois l'Anglais ; nous sommes donc artiste, monsieur ? Franchement, j'en suis fâché pour vous. Les bras manquent à la culture de la terre ; il n'y a pas assez de boulangers ; les tailleurs demandent en vain des apprentis... et il se trouve des gens qui n'ont pas honte d'avouer tout bonnement leur fainéantise. C'est pitoyable !

Etienne frappa du pied et se redressa ; des paroles de défi étaient sur sa lèvre. L'Anglais le regarda encore un instant avec son sourire sec et dédaigneux.

Puis, au moment où Etienne allait parler, l'Anglais haussa les épaules, ferma les yeux et remit sa tête sur son beau châle de cachemire.

—Pour Dieu ! monsieur, dit-il, ne me réveillez plus : j'ai sommeil.

Etienne demeura tout déconcerté. Il garda le silence, rongeant son frein et se demandant s'il avait décidément affaire à un maniaque.

L'Anglais avait repris pour tout de bon son sommeil interrompu.

On avait eu des chevaux frais à Vitré : la voiture roulait tant bien que mal sur les confins de la Bretagne et du Maine. A mesure que le temps passait, Etienne reprenait son calme et revenait à ses souvenirs.

Au bout de deux heures, employées par le jeune peintre à rêver et par l'Anglais à dormir, la diligence atteignit un relais. Tandis qu'on changeait de chevaux, les voyageurs la tête à la portière, faisaient les questions d'usage :

—Où sommes-nous ici, mon brave ?

Au bourg de la Gravelle, où finit la Bretagne et où commence la France.

L'Anglais bondit dans son coin et se frotta les yeux.

—Ah ! fit-il en poussant un soupir de soulagement, enfin, nous sommes débarrassés de ce maudit pays !

Il s'adressait à Etienne qui lui tournait le dos et faisait mine de ne pas l'entendre.

—Monsieur ! reprit-il.

Point de réponse.

—Monsieur !...

Nul signe de vie. Etienne trouvait un charme incomparable à contempler les tristes coursiers qu'on attelait à la voiture.

L'Anglais s'agita dans son coin. Il tira de sa poche un étui mignon en nacre de Chine, et l'ouvrit.

—Monsieur, dit-il encore, voulez-vous me permettre de vous offrir un cigare ?

—Je ne fume pas, répliqua Etienne sans se retourner.

—Et l'odeur du tabac vous incommode peut-être ?

—Beaucoup. Mais je n'ai pas le droit de vous gêner, milord : vous êtes chez vous.

L'Anglais referma son étui à cigares, et le remit tristement dans sa poche.

Etienne qui s'était retourné à demi, suivait ses mouvements du coin de l'œil.

L'Anglais s'était croisé les bras sur sa poitrine d'un air de bonne humeur.

—Monsieur, poursuivit-il en se rapprochant du jeune peintre, je vous sacrifie là une habitude de vingt ans. A tout le moins causons, pour faire quelque chose.

—Ma foi, milord, répliqua Etienne d'un ton piqué, je trouve que nous avons causé suffisamment tout à l'heure.

—Allons donc ! s'écria l'Anglais : vous me gardez rancune ? Faut-il vous demander pardon ?

Il y avait dans les inflexions de sa voix une franchise si communicative et si bonne, qu'Etienne ne put s'empêcher de se retourner tout à fait. L'Anglais souriait ; son sourire attirait, comme un charme ; son accent britannique si désagréable tout à l'heure, s'adoucissait, et n'était plus qu'une sorte d'assaisonnement à son langage.

—S'il ne vous faut que des excuses, reprit-il, avec une grâce avenante, je vous en offre bien volontiers. Chacun a ses travers en ce monde, un peu plus, un peu moins. Moi, j'en ai un peu plus... Mais, voyez-vous, je suis déjà un vieil homme, et j'ai bien souffert en ma vie. Allons, prenez ma main, et soyons amis.

Etienne n'eut même pas la pensée de refuser. Ce sentiment de sympathie respectueuse qu'il avait éprouvé en contemplant l'étranger pour la première fois, se réveillait plus vif en lui, et déjà toute trace de rancune était effacée. Il donna sa main ; l'Anglais la toucha cordialement, et poursuivit :

—C'est cet odieux ciel de Bretagne qui me donnait la migraine et me rendait nerveux comme une vieille femme.

—Ah çà ! dit Etienne en souriant, vous détestez donc bien cette pauvre Bretagne ?

Il se souvenait de la question singulière que l'Anglais lui avait adressé avant d'admettre en sa compagnie. Le front de milord se rembrunit quelque peu.

—On ne sait pas expliquer ces choses-là, répondit-il. J'arrive de Brest. J'ai fait malgré moi, quatre-vingts lieues en Bretagne, et je promets bien qu'on ne m'y reprendra plus ! C'est peut-être un travers... mais ces trois jours m'ont paru plus longs que trois années. J'avais envie de contrarier quelqu'un, de blesser, de me venger.

—Et vous m'avez pris pour victime ?

—Je trouverai bien l'occasion d'expier ma faute, mon jeune ca-

marade. Pour commencer, je vous dirai que Vitré est un admirable point de vue.

—Franchement?

—Franchement. Que de poésie dans ces ruines antiques! J'avais à peu près votre âge, je voyageais à pied, un bâton de houx à la main et mon petit paquet sur le dos; je me souviens que je m'arrêtai au détour de la route, à l'endroit même où vous avez poussé ce cri qui m'a réveillé en sursaut. Je m'assis au revers d'un talus, et je restai là une grande demi-heure en extase.

—Que trouviez-vous donc de remarquable en ce monceau de ruines poudreuses, qui est une honte pour un pays civilisé?

—Vous êtes méchant! J'y trouvais ce que vous y trouvez vous-même: des souvenirs du temps passé, une voix qui parle au cœur, que sais-je? La jeunesse à des émotions délicieuses qu'un autre âge s'efforce en vain d'évoquer et de faire renaître... Mais parlons de nous, s'il vous plaît, et faisons connaissance. A moi de m'exécuter le premier. Je suis Anglais d'origine: je m'appelle Berry Montalt, ancien général en chef des armées de l'iman de Mascate. Vous n'avez peut-être jamais entendu parler de ce petit prince?

—Si fait, mais vaguement.

—En Arabie, où est sa capitale, et sur les côtes d'Afrique, il possède quelques provinces dont chacune est grande comme la France, à peu près,—mais plus riches.

—Ah! fit le jeune peintre étonné.

—Oui... vos grands richards de Paris et de Londres seraient des mendiants à Mascate, la ville des perles et des diamants, l'entrepôt de l'Inde. Mais il y fait trop chaud. Je reviens en France pour prendre le frais. D'ailleurs l'iman avait fait la paix avec l'Egypte, et mes soldats cipayes n'avaient plus de besogne. J'ai laissé mon palais et vingt-cinq lieues de côtes qu'on m'avait données. Je rapporte à peine quelques millions. A votre tour, mon jeune camarade.

IV

DEUX PETITS CHAPEAUX DE PAILLE

Montalt avait énuméré ses titres pompeux avec une grande simplicité; mais cette simplicité même parut au jeune peintre un surcroît de fanfaronnade. Elle le mit en défiance, et rompit tout à coup le charme qui l'entraînait vers son compagnon de voyage. Ce charme, d'ailleurs, agissait contre son désir. Il était bien jeune et tenait d'autant plus à la dignité de sa moustache naissante. Il eût voulu montrer plus de constance dans sa rancune; il se reprochait un peu la rapidité de son facile pardon. En somme la conduite de l'Anglais avait été insultante; ses tardives excuses ne pouvaient effacer qu'à demi la grossièrté de son procédé.

Et puis, qui ne sait que ces excuses octroyée de bon cœur et sans qu'on les demande ont l'air parfois d'une aumône faite à la faiblesse?

Etienne se disait tout cela depuis dix minutes, et bien d'autres choses encore ! S'il ne pouvait point parvenir à froncer le sourcil, c'est que Montalt le dominait déjà par l'attrait de sa nature séduisante et sympathique.

Mais en ce moment on se moquait de lui trop à découvert : sa susceptibilité engourdie se réveilla. Pour répondre à la question du nabab, il tâcha d'aiguiser son sourire le plus railleur.

—Parbleu ! milord dit-il, nous n'avons pas eu de bonheur ! Attendre si longtemps pour nous rencontrer, quant nous étions si près l'un de l'autre. Tel que vous me voyez, je suis premier ministre démissionnaire de Sa Majesté le bon roi de Lahore.

—Vous ne me croyez donc pas ? demanda Montalt sans perdre son sourire ami.

—Pourquoi cela ?

—Parce que vous me répondez comme on fait à ces hableurs d'auberge connus pour raconter des aventures impossibles.

Etienne se pinça la lèvre avec triomphe : le coup avait porté.

—Il me semble, dit-il, que, si vous avez été général en chef des armées de l'iman de Mascate, je puis bien...

—Enfant que vous êtes ! interrompit Montalt. Sur ma parole, l'ignorance est plus incrédule encore que l'expérience. Mes dignités passées et mes millons vous semblent une plaisante rodomontade, parce que vous me trouvez dans une voiture publique, n'est ce pas ?

—Le fait est...

—Eh bien ! mon jeune camarade, tout ce que contiennent ces chaises de poste est à moi, quoique j'aie laissé à Brest les cinq sixième de mon bagage.

—Ah ! fit Etienne ; et pourquoi prendre la diligence, alors ?

—Je suis très capricieux. Mais ne trouvez-vous pas que ces chaises de postes nous envoient beaucoup de poussière ?

—Si fait.

—Attendez !

Montalt mit sa tête en dehors, et siffla comme il l'avait fait déjà sous la voûte des messageries.

Les deux chaises de postes arrêtèrent immédiatement et du même coup.

Etienne ouvrit de grands yeux.

Quand la diligence passa auprès des chaises arrêtées, Etienne vit à la portière de chacune une tête noire.

Montalt ne prononça qu'un seul mot :

—*Rear !* (arrière !)

Les deux têtes noires s'inclinèrent silencieusement, et de tout le voyage on ne revit plus les chaises de poste.

—Je suis très capricieux, répéta Montalt en se tournant vers le jeune peintre ; et puis, bien que j'aie couru le monde, il me vient parfois des idées naïves, qui ressemblent à celle des enfants.

Sa voix prit un accent mélancolique et doux.

—Personne ne m'aime en ce monde, poursuivit-il, et je voudrais tant être aimé ! Je suis seul toujours seul. Aux heures de tristesse,

nul ne me console ; et quand je suis heureux, je cherche en vain un sourire ami qui réponde à ma joie. Vous allez me railler encore mon jeune camarade et c'est pourtant la vérité tout entière. Je suis monté dans cette diligence, espérant que les hasards du voyage amèneraient sur mon chemin un être que je puisse aimer.

Etienne l'écoutait avec un étonnement où l'émotion se glissait malgré lui : la voix de Montalt était chaleureuse, et ses paroles semblaient partir du cœur.

—Mais, dit pourtant Etienne, êtes-vous donc complètement abandonné comme vous le dites ! et pourquoi le seriez-vous ?

—Je ne sais... Mais vous ne m'avez pas dit encore qui vous êtes, mon jeune camarade.

Au moment où Etienne ouvrait la bouche pour répondre, deux têtes de chevaux, pointues et basses, dépassèrent la portière du coupé. On entendit en même temps le son d'un fouet et une voix enrouée qui criait :

—Hie ! Dindonnet ! voleur que vous êtes ! Hie ! Coco, vieux faignant !

Coco et Dindonnet étaient les coursiers de la Concurrence, dont le postillon, par un effort désespéré, voulait en ce moment dépasser la voiture rivale. Le postillon de la diligence lutta tant qu'il put ; mais les deux rosses de son adversaire avaient de l'élan, et d'ailleurs il était superflu de ménager leur agonie.

Nos deux voyageurs du coupé virent passer lentement le long de portière le corps jaunâtre et poudreux de la patache ennemie, qui prenait décidément l'avance.

Pendant cela, Etienne déclinait ses noms et qualités ; mais Montalt ne l'écoutait plus.

Son regard s'attachait, avide et perçant, à la rotonde de la Concurrence, où se montraient, à demi cachées par les bords de leurs chapeaux de paille, deux ravissantes figures de jeunes filles.

—Morbleu ! murmurait Montalt, Dieu sait pourtant que j'en ai vu beaucoup en ma vie ! mais jamais de si délicieuses !

Etienne disait :

—Je n'avais pas de parents ; et, ma foi, j'acceptai volontiers la proposition de ce gentilhomme breton qui m'appelait pour décorer son château. Voilà comment j'ai quitté Paris, milord.

—Laquelle est la plus charmante ? pensait tout haut Montalt. Mais, Dieu me pardonne ! il me semble qu'elles pleurent, les pauvres enfants.

—J'ai passé là deux ans, reprenait le jeune peintre, qui s'écoutait lui-même et ne prenait point garde à la préoccupation du nabab ; deux ans, mon Dieu ! et cela m'a paru à peine plus long que deux journées heureuses.

Montalt se retourna vivement.

—Mais voyez donc, s'écria-t-il : leurs petites joues sont baignées de larmes !

—Qu'est-ce ? demanda Etienne.

Montalt lui montra du doigt la rotonde de la Concurrence, où le

jeune peintre ne vit rien, parce que les deux voyageuses venaient de relever le store de leur portière.

Montalt fit un geste de dépit.

—A peine sorties de la coque, grommela-t-il, elles ont déjà reçu de bonnes leçons du diable; elles savent se cacher à propos, pour aiguiser le désir... et tout ce manège d'enfer où se prennent tous les fous depuis le commencement du monde!

—M'expliquerez-vous?... commença Etienne.

—Je suis tout à vous, mon jeune camarade. Nous disions que vous avez nom Moreau et que vous marchez sur les traces de Raphaël. Belle carrière, sur ma foi! La chose qui me ravit en tout ceci, c'est que vous n'êtes pas gentilhomme.

—Quoi! dit Etienne, détestez-vous aussi les gentilshommes?

—Bien moins que les Bretons et pas autant que les femmes. Je vous avertis d'ailleurs, que c'est le dernier article de ma liste. A part ces trois catégories d'individus, je suis assez philanthrope.

—Vous voyez bien ces deux bonnes chaises de poste qui courent au-devant de nous? interrompit encore Montalt.

Depuis quelques heures, en effet, deux chaises de poste avaient dépassé sans effort la lourde diligence, et semblaient ne point vouloir la perdre de vue.

—Eh bien? dit Etienne.

—En abhorrant à peu près les trois quarts de l'espèce humaine?

—Le compte n'y fait rien. Passons à un sujet plus intéressant. Mon jeune camarade, vous me plaisez. En pourrez-vous dire autant de moi.

Les yeux noirs et brillants de Montalt laissaient voir l'importance singulière qu'il attachait à la réponse d'Etienne. C'était une déclaration d'amitié à brûle-pourpoint.

Le jeune peintre hésita franchement, et le visage de Montalt eut le temps de se rembrunir.

—Milord, dit enfin Etienne avec un peu de froideur, vous êtes un homme puissant; moi, je suis un pauvre diable d'artiste, à la bourse légère, aux pinceaux inconnus. Que peut vous importer ma chétive opinion?

—C'est-à-dire que je ne vous plais pas?

—Permettez! s'il me semblait convenable de parler avec liberté entière...

—Parlez! s'écria l'Anglais, dont le dépit ne se cachait point. Pour Dieu, monsieur, je ne vous demande pas de grâce!

—Eh bien! milord, au premier regard que j'ai jeté sur vous, j'ai ressenti une impression étrange: quelque chose m'entraînait à vous respecter...

—Je ne veux pas de respect!

—A vous aimer. Puis est arrivée votre bizarre boutade...

—Vous y songez donc toujours?

—Mon Dieu, non! Et pour achever en un seul mot, ce qui me... comment dirai-je cela? ce qui me repousse en vous, ce sont vos haines fantasques et le mépris odieux que vous avez pour les femmes.

—Oh! oh! vous êtes amoureux, monsieur Etienne?

—Eperdument, milord.

—Peste ! à votre âge, j'aurais dû m'en douter. Ah çà ! c'est une chose bien merveilleuse que les femmes puissent ainsi me faire du mal, même quand je les fuis comme la fièvre jaune. Si vous saviez...

Il y avait un souvenir aigu et douloureux derrière ces paroles, qui sonnaient comme une plainte.

Etienne se repentit.

—Pardonnez moi, milord, dit-il doucement : mon intention n'était pas de réveiller des chagrins...

—Des chagrins ! interrompit Montalt en se redressant : quels chagrins ? N'allez-vous pas me prendre pour une victime de l'amour ? Mon jeune camarade, gardez votre pitié pour une occasion meilleure. Je n'ai jamais aimé, moi, et c'est sur votre sort que je m'apitoie sincèrement.

Etienne eut un sourire triste.

—Je ne suis pas comme vous, dit-il en secouant la tête ; je ne repousse pas la pitié, car je souffre.

Montalt lui prit la main dans un mouvement d'irrésistible affection.

—Elle ne vous aime pas ? murmura-t-il.

—Je crois qu'elle m'aime.

—Vous croyez ?... Oh ! elles vous prennent ainsi, jeunes, beaux, généreux, pour exalter d'abord vos cœurs jusqu'au délire, et pour vous briser ensuite sans pitié ! Elles se sentent invulnérables, parce qu'elles ne boivent point leur part du philtre mortel... !

V

LA CONSTANCE D'ETIENNE

—Vous ne parlez pas d'elle, n'est-ce pas ? dit Etienne.

—Je parle de toutes les femmes.

—Vous ne parlez pas d'elle ! répéta Etienne d'un ton impérieux ; car je ne permettrais pas qu'on lançât, même au hasard, l'insulte qui pourrait retomber sur sa tête. Tant pis pour vous, milord, si vous n'avez jamais rencontré en votre vie une jeune fille à l'âme angélique et sainte ! tant pis pour vous si Dieu vous a refusé la joie d'aimer ! Votre malheur ne vous donne point le droit de calomnier ce que vous ne connaissez pas. Elle est pure, entendez-vous ? elle est noble ! et c'est à genoux que je l'aime !

La joue du jeune peintre s'était colorée vivement ; ses yeux brillaient ; l'émotion faisait trembler sa voix. En l'écoutant Montalt s'était pris à rêver.

—Toujours la même histoire ! murmura-t-il ; et ce sont les plus belles âmes que Dieu choisit pour les frapper de cette folie ! Ecoutez : mon amitié peut être plus forte que mes aversions. Qui sait si vous n'allez pas me convertir, mon jeune camarade ? Voulez-vous me parler d'elle, et me confier le roman de vos amours ?

—A vous? se récria Etienne.

—A moi qui suis déjà votre ami, répliqua l'Anglais avec prière ; à moi qui l'aimerai si elle vous aime.

Il avait mis dans ces derniers mots cette éloquence persuasive et vraie qu'il semblait prendre tout au fond de son cœur.

Etienne résista faiblement, puis il parla. C'est un bonheur si grand que de confier certains secrets, ne fût-ce qu'à demi. Montalt souriait en l'écoutant : on eût dit que ces jeunes souvenirs lui réchauffaient le cœur.

Etienne, sans prononcer aucun nom, raconta son arrivée au château et cette douce pente qui l'avaient entraîné à son insu vers Diane ; il dit les premiers sourires de la jeune fille et ces vagues espoirs qui d'abord avaient fait battre son cœur.

Ce n'était pas un roman comme l'avait pensé le nabab, c'était une simple histoire : la vie tendre et douce de deux enfants qui s'aimaient sans se le dire.

Il n'y avait pas d'incidents, car Etienne taisait une partie de la vérité. Ce n'était pas au sceptique étranger qu'il eût voulu confier ce mystère qui entourait depuis si longtemps la conduite des deux sœurs.

Et quoiqu'il n'y eut rien dans le récit pour réveiller une curiosité blasée, rien qu'un pur et doux tableau d'amour, le nabab écoutait les yeux baissés et le front rêveur.

Etienne laissait dire son cœur. Tout ce qu'il avait ressenti pendant ces deux belles années, il se le rappelait tout haut avec délices ; aucun détail, si petit qu'il fût, ne se perdait. On reconnaissait les mots charmants et timides qui tombent d'une bouche de vierge ; on devinait l'aveu muet que laisse échapper le sourire...

C'était gracieux comme le premier amour lui-même.

Et le jeune peintre, qui s'était fait prier d'abord, ne tarissait plus maintenant : il cherchait, au contraire, à prolonger la confidence ; il carressait, comme en se jouant, la poésie chaste de son histoire.

Montalt ne l'interrompit point.

Mais que de fois son visage mobile avait changé pendant le récit !

Tantôt il écoutait pour Etienne, et alors ses beaux traits gardaient ce sourire tout plein de tendresse et de paternelle protection. D'autres fois, la ligne fière de ses sourcils se brisait tout à coup ; une pensée d'amertume venait assombrir sa figure pâle ; c'est qu'alors il écoutait pour lui-même, et qu'il faisait un retour sur son propre cœur.

—Oh ! milord, s'écria le jeune peintre en joignant les mains, et tout cela est fini ! J'ai vingt ans, et c'est du passé que je vous parle ! Diane ! ma pauvre Diane ! sais-je si je la reverrai jamais ?

Montalt avait les lèvres serrées et appuyait sa tête contre les parois de la voiture. Il était en un de ces moments où l'amertume d'un souvenir lointain semblait raviver et faire saigner de nouveau quelque vieille blessure de son âme.

Etienne ne prenait point garde.

—Vous, vous-même, reprit-il dans son enthousiasme, vous qui

niez tout, milord, vous l'auriez aimée comme moi, j'en suis sûr! Que ne puis-je vous la montrer sous les grands ombrages de ce pays enchanté !...

Il ferma les yeux, comme pour la retrouver en un rêve.

—Dix-huit ans ! reprit-il d'une voix plus basse ; un front naïf comme celui d'un enfant, mais qui se redresse parfois orgueilleux et vaillant comme le front d'une reine ; des yeux rieurs, où les larmes mettent une tristesse céleste... la talie d'une fée, la voix d'un ange ; et un cœur ! Dites milord, qu'eussiez-vous fait à ma place ?

Montalt se redressa à demi : il souriait d'un sourire froid et dur.

—A votre place, monsieur Etienne ? reprit-il dédaigneusement. Comment voulez-vous que je me mette à votre place ? Je ne sais pas ce qu'est l'amour : je n'ai jamais aimé.

Puis il s'étendit dans son coin, les bras tombants, la tête renversée, reprenant cette pose indolente où toutes ses facultés semblaient sommeiller à la fois.

Le silence régna dans le coupé pendant une grande heure.

Quiconque eût assisté au dénouement de la dernière scène, aurait cru s'en doute que c'en était fait de cette liaison si rapidement nouée. Etienne suivant tout apparence, ne devait plus se laisser prendre aux avances de cet être fantasque qui comblait les gens de caresses pour les blesser ensuite plus sûrement et mieux.

C'était là, du moins le sentiment d'Etienne lui même. Mais il comptait sans le nabab.

Celui-ci avait de merveilleux secrets pour faire oublier ses incartades : il savait s'excuser avec une grâce si bonne et demander pardon, sans perdre absolument rien de cette dignité innée qui avait plus d'une fois mis le mot respect dans la bouche d'Etienne, depuis le commencement du voyage.

On avait beau s'irriter : la colère ne tenait point contre cette gracieuse franchise de l'homme évidemment supérieur qui revenait de lui même, repentant et contrit.

Car Montalt se repentait sincèrement, —quitte à pécher de nouveau, à ses heures.

Et puis, sous le scepticisme provoquant et brutal dont le nabab semblait faire montre, son noble caractère perçait si souvent malgré lui ; c'était un fanfaron d'incrédulité.

Les contrastes se luisent. A son insu, Etienne subissait le charme de Montalt, et s'étonnait de voir ses grands courroux se dissiper au moindre vent.

En vérité, cet homme le traitait comme un enfant. Etienne s'indignait ; Etienne se cabrait, et, au beau milieu de sa colère, il se sentait apaisé par un sourire, par un mot, par un rien.

Entre la Gravelle et Laval, le nabab et lui se fâchèrent bien trois ou quatre fois ; et cependant, aux approches de cette dernière ville, vous les eussiez pris pour des amis de vingt ans.

Leur liaison, qui datait à peine de quelques heures, s'était serrée comme par enchantement, et comportait déjà de ces coquetteries

qui font de la brouille la plus sérieuse en apparence un pont joyeux, conduisent tout droit à la réconciliation.

Et à mesure que le temps passait, le chab faisait petit à petit la conquête de son franc parler. Etienne repoussait bien encore les désolantes théories de son compagnon de route, mais il ne se croyait plus obligé de tourner le dos à la moindre parole effrontée pour le beau sexe. Il écoutait, il discutait, quoique sur le terrain de la moquerie il se fût vraiment pas le plus fort.

La diligence arrivait au faubourg de Laval, ayant toujours devant elle la victorieuse patache, dont les chevaux se tuaient héroïquement pour soutenir le triomphe.

—Eh bien ! dit Montalt, vous voyez que je ne suis pas si fou d'avoir laissé mes noirs se carrer en chaise de poste, pour prendre, moi, la voiture publique. J'ai rencontré ce que je cherchais, et je vous promets bien que je ne vous lâcherai pas, monsieur Etienne !

—Tout ce que je puis dire, milord, c'est que votre caprice a été pour moi une excellente chance.

—Eh ! eh ! fit Montalt, nous nous disputerons bien encore pourtant plus d'une fois avant d'être arrivés à Paris, s'il plaît à Dieu ! Mais il y a déjà un progrès dans votre humeur ; et sous deux ou trois jours, que je sois sage ou fou, vous m'écouterez sans colère aucune, parce que vous reconnaîtrez toujours la voix d'un ami.

—Mais qui donc nous force de choisir ces sujets où ne nous pouvons pas nous entendre ?

—Mon cher Etienne, justement parce que je veux aime, je prétends vous convertir. Il est déplorable de voir un charmant garçon tel que vous s'affadir dans des principes d'une naïveté ultra-bourgeoise. Tenez vous ne m'empêcherez pas de vous dire que votre conduite à ce manoir dont j'ignore le nom...

—Milord ! milord ! par grâce ! interrompit Etienne.

—Au temps de la chevalerie errante, ces manières-là eussent été très spirituelles ; mais aujourd'hui nos jeunes filles, croyez-moi, préfèrent des façons plus gaillardes. Heureusement, les anges ne sont pas rares en notre bon pays de France. Nous trouverons à nous consoler.

Etienne protesta par un gros soupir.

—Sans aller bien loin, reprit Montalt, nous avons là deux petites almées comme je n'en ai pas rencontré souvent, moi qui ai vu pourtant bien du pays ! Que dites-vous de leur minois, jeune troubadour ?

—Je ne les ai pas encore aperçues.

—Vraiment ! s'écria Montalt, vous êtes le roi des amants fidèles ! Le fait est qu'elles se cachent comme deux petites coquettes qu'elles sont probablement. Mais cependant, moi qui n'ai nulle raison de conscience pour mettre mes yeux dans ma poche, j'ai pu les lorgner déjà une douzaine de fois depuis Rennes. Ah ! mon jeune ami, j'ai peine à croire que votre ange et sa sœur soient de moitié aussi jolies que ces deux enfants-là !

Etienne haussa les épaules.

—Je vous dis que ce sont des perles ! Et quelles singulières créa-

tures ! Vous ne pouvez vous figurer cela. Tantôt je vois leurs grands yeux rougis de larmes, tandis j'aperçois un espiègle sourire autour de leurs lèvres roses. Elles pleurent comme des Madeleines, elles rient comme des folles ! Qu'elles pleurent ou qu'elles rient, elles sont toujours délicieuses !

Il s'interrompit, et serra brusquement le bras d'Etienne.

—Tenez ! s'écria-t-il, les voyez-vous, cette fois ?

Les deux jeunes filles de la Concurrence venaient en effet de relever leur portière pour respirer un peu d'air frais, et montraient à la fois leurs figures gracieuses et souriantes ; mais au moment où Etienne cherchait des yeux pour obéir au geste du nabab, la Concurrence tourna l'angle d'une rue, et les deux jeunes filles disparurent avec elle.

Montalt frappa du pied avec impatience.

—Les amoureux platoniques, grommela-t-il ont des yeux pour ne point voir et des oreilles pour ne point entendre. Vous avez grand'peur de manquer à vos serments de constance ! Mais c'est égal, on ne peut pas tout faire le premier jour... Nous verrons bien !

La diligence s'arrêtait dans une sombre rue de la vieille ville, à l'hôtel où les voyageurs devaient prendre leur repas et passer la nuit.

Il va sans dire que Montalt et le jeune peintre soupèrent ensemble : c'étaient deux inséparables. On ne se disputa guère que deux ou trois fois durant le repas ; et Montalt but, sans trop d'ironie, à la santé de Diane, à la santé de Cyprienne, et même à la santé de Roger, le Pylade absent.

VI

UN TROISIÈME

Etienne venait de se retirer dans sa chambre à coucher. Pendant toute cette journée, il était resté sous l'empire d'une sorte de fascination. Maintenant qu'il se trouvait seul, il cherchait, mais en vain à dépouiller Montalt de son bizarre prestige et à le juger froidement. Montalt échappait à tout examen ; son image, évoquée, apparaissait à l'esprit d'Etienne plus fugitive encore et plus capricieuse que la réalité même.

Etienne faisait d'inutiles efforts pour fixer ce fantôme insaisissable : il le voyait à la fois bon, méchant, généreux, cruel, sincère, menteur, et mille autres choses impossibles à concilier ; il l'aimait, il le maudissait, il le craignait et le nabab avait presque gain de cause, en définitive, car on ne pensait guère à Diane ni au manoir de Penhoël.

Etienne se promenait dans sa chambre, repassant au fond de sa mémoire toutes les phases de ce long entretien qui l'avait tour à tour effrayé, indigné, enchanté. Il s'arrêta court au milieu de sa promenade : on frappait vigoureusement à sa porte.

—Encore quelque nouvelle imagination ! pensa Etienne. Milord, que voulez-vous ?

Mais ce ne fut pas la voix du nabab qui répondit.

—C'est moi, Étienne, cria-t-on à travers la porte! Ouvre vite! je tombe de lassitude.

Étienne s'élança; il ne pouvait en croire ses oreilles. La porte s'ouvrit; Roger était dans ses bras.

—Déjà! dit le peintre, quand la première émotion passé lui permit de parler.

—Mon pauvre ami, répliqua Roger, tu avais devinéjuste: on m'a renvoyé comme toi. Mais sois tranquille, ta commission est faite tout de même. Avant de partir, j'ai écrit une longue lettre à Cyprienne, et Dieu sait que j'ai parlé de toi encore plus que de moi!

Étienne lui serra la main.

—Merci! dit-il; mais pouvait-on croire que mes craintes se réaliseraient si tôt? Toi, mon pauvre Roger, qu'on aimait tant au manoir de Penhoël.

—On m'aimait, je le crois, et je n'en veux pas aux maîtres du manoir, car ils ont dû me défendre tant qu'ils ont pu contre la haine des Étrangers; mais ils ne sont pas les plus forts maintenant... et ce qui me désole, Étienne, c'est de n'être plus là pour veiller au besoin, sur ceux que nous aimons.

—As-tu donc appris quelque chose depuis mon départ?

—J'ai quitté Redon deux heures après toi; mais pendant ces deux heures, j'ai causé avec le vieux Gérand. Il paraît que les affaires de Penhoël était dans un bien triste état. Gérand ne m'a pas tout dit ce qu'il sait, car sa discrétion égale son dévouement! mais le peu qu'il m'a confié donne déjà bien à réfléchir! Figure-toi que Penhoël en est réduit, et cela depuis longtemps, à emprunter de l'argent au vieil aubergiste.

—Ils l'ont ruiné! murmura le jeune peintre.

—Ils l'ont ruiné, répéta Roger; et je tremble en songeant que Cyprienne et Diane n'ont pas d'autre ressource en ce monde que l'appui de René de Penhoël.

Les deux amis étaient assis l'un près de l'autre sur le lit d'Étienne. Il y eût un silence: tous deux baissaient la tête et se donnaient à leurs réflexions tristes.

—Mais foin de l'inquiétude! s'écria tout à coup Roger en sautant sur ses pieds; Penhoël a toujours bien quelques mois devant lui. Pendant ce temps, nous travaillerons; et si Dieu nous aide, les deux filles de l'oncle Jean n'auront plus besoin de la protection de personne. Fais-moi servir à souper, veux-tu? car j'ai dépensé mon dernier sou en route, et j'ai une fin de possédé!

Étienne sonna, et Roger fut bientôt devant les restes demi froids du repas des voyageurs.

—Tout n'est pas malheur, reprit-il la bouche pleine, et j'ai à remercier le hasard qui m'a fait te rejoindre enfin! Si je t'avais manqué ici, j'étais un homme perdu. Impossible d'aller en avant ou en arrière; car j'ai laissé ma montre à Penhoël, et mon costume de chasse ne vaut pas un louis. Vive la cuisine d'auberge, ma foi! c'est détestable, et cela se mange avec un plaisir!

—Parlons donc un peu du manoir... dit Etienne.

—Non pas ! j'ai besoin de tout mon courage pour achever ces côtelettes. Verse-moi donc plutôt un verre de vin... Mon pauvre Etienne, ma gaieté te blesse peut-être, mais je suis si content de t'avoir retrouvé ! Le commencement de mon tour de France a été rude, vois-tu ! De Redon à Rennes je suis allé tantôt à cheval tantôt à pied, tantôt en charrette. A Rennes je pensais bien te rattraper ; mais la diligence était partie depuis deux heures. J'ai pris la petite voiture de Vitré : une boîte antique, spécialement destinée à transporter les solennels bourgeois de la dite ville et leurs familles. A Vitré, mème histoire : tu venais de partir ! J'avais encore deux écus de six livres : j'ai pris un cheval vitréis qui portait la tête basse entre ses jambes pollues, et dont la queue rouge eût fait honte à la chevelure d'Absalon. Pauvre bête ! j'ai violemment dérangé ses habitudes en la faisant galoper six heures durant. A quatre lieues de Laval, elle est tombée devant un bouchon, où je l'ai laissée à la garde de la cabaretière. Quatre lieues, cela se fait à pied quand on sait un ami au bout du voyage. Je suis arrivé ; je t'ai embrassé, j'ai soupé. A ton tour de me conter tes aventures.

L'histoire d'Etienne ne fut pas longue, apparemment : car, une demi-heure après, nos deux amis dormaient tranquillement côte à côte.

Le lendemain matin, un domestique de l'hôtel vint frapper à la porte et prévenir M. Moreau que milord l'attendait pour déjeuner.

—Qu'est-ce que c'est que milord ? demanda Roger.

—C'est ce singulier personnage dont je t'ai parlé hier, répondit Etienne.

—Ah ! ah ! l'ennemi des gentilshommes, des Bretons et des femmes ! le général en chef des armées du roi de je ne sais où ! Je serais enchanté de faire son illustre connaissance.

—Ne va pas te moquer ! interrompit Etienne : le coup lui appartient. Jusqu'à Paris, et la voiture est pleine. Si tu n'as pas le bonheur de lui plaire, tu peux être bien sûr d'avance que tu resteras à Laval.

Les deux jeunes gens étaient habillés ; ils descendirent au salon.

—Milord, dit Etienne, encouragé par les bontés que vous avez bien voulu me témoigner...

Montalt lui prit la main et la lui secoua rondement.

—Que le diable vous emporte ! s'écria-t-il. Hier soir, vous me parliez comme il faut. Une nuit a-t-elle suffi pour nous replonger jusqu'au cou dans l'ennui des cérémonieuses formules ! Mais qui avons-nous là ?

Etienne se retourna en souriant vers Roger.

—J'ai l'honneur de vous présenter Pylade, dit-il.

—Oh ! oh ! fit gaiement Montalt, le vrai Pylade ?

—Le vrai Pylade.

—Le compagnon des courses poétiques dans la grande allée des châtaigniers, l'enfant du romanesque manoir, l'amoureux de l'autre ange ! Monsieur Roger, nous savons du moins votre nom de bap-

tème. Soyez le très bien venu. Au lieu de deux amis, nous serons trois, voilà tout!

Il tendit la main à Roger, qui se prêtait de la meilleure grâce du monde à cet accueil, moitié moqueur, moitié cordial.

Roger, bien plus qu'Etienne, était fait pour les brusques liaisons d'aventures.

A la fin du déjeuner, vous eussiez dit une petite famille composée de deux neveux parfaitement insouciants, et d'un oncle trop jeune pour parler en sage.

On se remit en route sous de joyeux auspices, non sans avoir fait sauter deux ou trois bouchons de champagne. Il y a du champagne à Laval. Nos trois compagnons étaient d'une gaieté folle, et durant cette journée, il se dit dans le coupé de la diligence des choses extrêmement jolies.

Roger, peut-être parce qu'il avait été prévenu d'avance, ne se montra point trop scandalisé des hérésies de Montait en fait de sentiment. Il était placé entre Etienne et le nabab; lorsque les deux adversaires discutaient, il jugeait les coups. Bien qu'il donnât le plus souvent raison à Etienne, parfois nous devons le dire, la facile morale de Montait trouvait un écho au fond de sa nature un peu molle et sensuelle.

Etienne, au contraire, demeurait ferme comme un roc; toute l'éloquence du nabab se brisait contre sa vertu héroïque.

VII

LES DEUX PETITS ANGES

Les heures passaient vives et rieuses.

La Concurrence se montrait encore quelquefois aux relais, ou elle prenait pour un instant les devants. Montait ne manquait jamais alors de lancer un avide coup d'œil à la rotonde. Roger aussi regardait aussi de tous ses yeux, car on lui avait fait un ravissant tableau des deux petits chapeaux de paille. Mais, précisément depuis que Roger était venu se mettre en tiers dans le coupé, les deux jeunes filles ne montraient plus la même confiance.

Pendant la première partie de la route, et tant que le nabab avait seul à les poursuivre de ses œillades, les deux petits chapeaux de paille s'étaient montrés bien des fois à la portière de la rotonde.

Maintenant que Roger regardait aussi, elles affectaient de se cacher. Leur portière restait obstinément fermée, en dépit de la chaleur; et Roger, malgré son envie, n'eut pas une seule occasion de les entrevoir.

La journée avait passé comme un rêve. Le nabab, quand il lui plaisait de mettre de côté ses paradoxes favoris, racontait avec une verve entraînante, de ces histoires étranges qui réveilleraient la curiosité d'un mort. Il avait tant vu de choses et tant parcouru de pays! Les fabuleuses légendes de l'Inde prenaient, en passant par sa bouche, un attrait nouveau; et quand il peignait à grands traits

les mœurs inconnues de ces lointaines régions, où s'était écoulée la moitié de sa vie, les deux jeunes gens immobiles et bouche béante, ne pouvaient point se lasser de l'écouter.

Quand on eût laissé derrière soi Alençon, Mortagne, Dreux, quand on vit prochaine la fin du voyage, Etienne et Roger, furent pris d'un sentiment de tristesse à la pensée de la séparation.

Les idées de Montalt se portaient peut-être vers le même sujet, car, depuis quelques minutes, il gardait le silence, contemplant tour à tour les deux jeunes gens avec une expressions de mélancolie.

—A quoi pensez-vous, milord ? dit enfin Roger.

—Je pense, répliqua Montalt, que voilà deux beaux garçons, loyaux, intelligents, braves tous les deux, je voudrais en faire la gageure, ayant tout ce qu'il faut pour faire leur chemin dans le monde, et que ces deux enfants-là se sont attachée de gaieté de cœur une pierre au cou.

—Comment donc ? voulut dire Roger.

—Ne vois-tu pas, s'écria Etienne, que milord remonte sur son dada ? Il veut parler de nos amours.

—C'est vrai, mon cher ami, et je donnerais beaucoup pour avoir tort. Vous, Etienne, vous avez du talent j'en suis sûr.

—Vous êtes bien bon.

—Vous Roger, vous êtes un spirituel enfant, et votre caractère aimable vous ouvrirait toutes les portes. Vous m'avez confié que vous étiez pauvres tous les deux. Ecoutez-moi je ne raille plus. Vous allez commencer une lutte dont l'issue sera votre bonheur ou votre malheur. Quand on marche au combat, dites-moi, est-ce l'instant de se lier bras et jambes ?

—C'est le moment de prendre un drapeau, interrompit Etienne vivement, quelque chose qui vous guide dans la bonne chance et qui vous soutienne dans la mauvaise. Nous ne sommes pas des philosophes, nous, milord ; nous sommes cousus de préjugés. Faire fortune ne serait pas un but pour nous, si nous n'avions à partager avec quelqu'un de cher le bonheur conquis par nos efforts.

Roger serra la main d'Etienne, comme pour dire : Il a parlé pour nous deux.

—C'est bien là le diable ! soupira Montalt. Ce sont toujours les cœurs généreux qui tombent dans ce travers ! Ah ! si j'avais à convertir certains jeunes messieurs sachant compter et ne sachant que compter, ma besogne serait bientôt faite. Mais répondez : avez-vous confiance en moi ?

—Certainement.

—Eh bien ! je vous affirme du fond de ma conscience que l'amour comme vous l'entendez, est un obstacle qui arrête tout élan, un fardeau qui accable toute vigueur, un poison qui énerve et qui tue.

—Mais je sens le contraire en moi ! s'écria Etienne, qui mit la main sur son cœur : l'amour comme je l'entends, est un aiguillon pour le courage, un cordial pour l'âme qui faiblit, un appui pour la volonté qui cède.

—Enfants ! enfants ! murmura Montalt d'un ton sérieux, je parlais de la pierre qu'un malheureux se met au cou pour se noyer. De toutes les pierres, la plus lourde, la plus cruelle, la plus mortelle, croyez-moi, c'est une femme aimée.

Etienne savait désormais le moyen de clore ces discussions sans issue.

—Vous parlez en homme qui a fait de cruelles expériences... répliqua-t-il.

Le nabab sauta comme s'il eût trouvé la pointe d'un poignard sous le coussin de la diligence.

—Nous avons donc un petit peu de mauvaise foi malgré notre vertu, mon jeune camarade ! dit-il avec impatience. Faut-il vous répéter encore que je n'ai jamais aimé ? S'il en fallait une preuve, j'ai fait fortune, moi... mais j'ai vu de si terribles exemples ! j'ai vu des cœurs si robustes anéantis et broyés...

Il passa la main sur son front. On eût dit qu'il allait parler encore ; mais sa tête se pencha sur sa poitrine, et il garda le silence.

Au bout de quelques minutes, il se redressa. La sombre expression qui était naguère sur ses traits avait disparu, pour faire place à une gaieté communicative.

Eh bien ! mes fils, s'écria-t-il, gardez vos infirmités. Il m'est évident que votre commune maladie ne peut pas être traitée par des remèdes violents ; il faut un régime ; je serai votre médecin malgré vous. Et, en attendant, nous commencerons tout doucement notre petite fortune.

Etienne et Roger le regardaient sans oser l'interroger.

—Mon majordome m'a précédé à Paris, reprit Montalt ; je pense que nous allons le trouver au bureau des messageries qui m'attend sans doute, comme c'est son devoir. Il a dû m'acheter un hôtel, quelque chose de très beau : le prix m'est indifférent. J'aurai besoin d'un peintre pour décorer mes salons.

—Ah ! milord ! interrompit Etienne avec émotion, je ne suis qu'un apprenti dans mon art, et vous ne connaissez rien de moi...

—Je vous dis que vous avez du talent ! Et ce que vous allez me refuser ?

—J'en réponds, moi, qu'il a du talent ! s'écria Roger en prenant la main de Montalt. Vous êtes un noble cœur, milord ; et si Etienne refuse, je me brouille avec lui pour tout de bon !

—J'accepte, dit le jeune peintre à voix basse.

—Et moi, je vous remercie, mon ami. Quant à notre joyeux camarade Roger...

—Ah ! par exemple, quant à moi, interrompit celui-ci en secouant la tête, vous serez bien habile, milord, si vous pouvez trouver ce à quoi je suis bon... je ne sais rien faire.

—Ce sont les paresseux qui disent cela, monsieur de Launoy ! Si vous vouliez accepter près de moi, votre ami, une position dont je n'abuserais jamais, je vous le jure... j'ai absolument besoin d'un secrétaire.

Roger avait des larmes dans les yeux ; mais le nabab semblait plus ému que lui encore.

—Je sais bien, reprit-il avec un embarras qui avait sa source dans la plus exquise des délicatesses, qu'un jeune homme bien né... habitué jusqu'à présent à une vie... Mais, je vous le répète... je suis votre ami avant tout.

—Milord ! milord ! interrompit Etienne, vous voyez bien que Roger accepte... et qu'il est heureux comme moi de ne pas se séparer de vous.

—Est-ce ainsi ? s'écria joyeusement le nabab. Eh bien ! je ne sais comment vous remercier, mes amis ! Et je ne donnerais pas pour mille guinées la bonne fantaisie que j'ai eue de m'embarquer dans cette diligence ! Ah ! vous serez mes fils et mes frères... et, si vous voulez, jamais nous ne nous séparerons !

—Jamais ! répétèrent Etienne et Roger, tandis que leurs mains étaient dans celles de Montalt.

La diligence venait de s'arrêter à la barrière de Passy. La Concurrence, arrêtée un instant auparavant, subissait la première, la visite de la douane. Les voitures se touchaient, de telle sorte que la portière de la Concurrence était à un demi-pied seulement de la portière du coupé.

Le store qui cachait les deux petits chapeaux de paille restait clos hermétiquement.

Mais, à l'instant où la petite voiture s'ébranlait, laissant la diligence subir la visite à son tour, une main mignonne souleva le store baissé, et deux papiers, jetés adroitement, tombèrent aux pieds de nos trois voyageurs.

Ce fut Montalt qui les ramassa.

—Enfin ! s'écria-t-il, elles nous donnent signe de vie ! Je savais bien que mes œillades ne pouvaient être perdues !

Ses yeux tombèrent sur les deux papiers : il fit un geste de désappointement comique.

—Oh ! les femmes ! les femmes ! reprit-il : toujours le même esprit contrariant et à l'envers ! C'est moi qui les ai regardées... et c'est vous, mes amis, qu'elles choisissent !

—Nous ? dirent en même temps les deux jeunes gens.

—Elles se sont procuré vos noms, poursuivit le nabab, auprès du conducteur, à Laval où à Alançon. Ce qui est certain c'est que vos noms sont sur les adresses.

L'un des billets portait, en effet : A Monsieur Etienne Moreau ; l'autre : A monsieur Roger de Launoy.

On en fit l'ouverture. Ils étaient tous deux pareils et contenaient ces seuls mots :

« Ce soir, à huit heures, devant l'église Notre-Dame. »

Les billets portaient la même signature, tracée par deux mains différentes ; on lisait au bas de chacun d'eux : « BELLE DE NUIT. »

Si Etienne et Roger avaient quitté un jour plus tard le manoir de Penhoël, ce mot : « Belle de Nuit », aurait fait sur eux une impression pénible. Tout de suite leur mémoire eût évoqué la légende douce et triste que Cyprienne et Diane chantaient si souvent naguère ; ils eussent songé aux deux pauvres filles mortes.

Mais ils ne savaient rien. Quand ils avaient vu pour la dernière

fois Diane et Cyprienne, elles dansaient, riantes et belles, au salon de verdure. Ils ne virent rien sous cette appellation mystérieuse, sinon quelque voluptueux défi et un commencement d'aventure.

—*Belle de Nuit !* murmura le nabab : c'est très joli, cela ; c'est de la fine fleur de poésie ! Pourtant nous avons affaire à des provinciales renforcées, puisqu'elles donnent rendez-vous à Notre-Dame. Elles croient sans doute que tout le monde va se promener là, le soir, comme on fait devant l'église de leur bourgade. C'est égal, vous êtes d'heureux coquins !

—Nous n'irons pas, dit Etienne.

Roger fit une légère moue.

—Bravo ! s'écria Montalt : don Quichotte n'aurait pas mieux dit !

—Je ne verrais pas grand... commença Roger.

Etienne se pencha à son oreille.

—A l'heure qu'il est murmura-t-il avec reproche, Cyprienne relit peut-être ta lettre en pleurant...

Nous n'irons pas ! répéta résolument Roger.

—Alors, dit le nabab, il faudra donc que j'y aille, moi !

.....

Quelques minutes après, on arrivait à la cour des messageries, où M. Jones, le majordome de milord, attendait son maître, en bel habit noir et chapeau bas.

Roger, Etienne et le nabab montèrent de compagnie dans une élégante calèche qui les emporta, au galop de deux chevaux magniques, vers le faubourg Saint-Honoré.

VIII

L'ANGE DE PENHOEL

On avait vu s'établir, depuis six semaines ou deux mois, au grand hôtel des Quatre-Parties du Monde, situé rue de Valois-Batave, devant le Palais-Royal, une colonie composée d'étrangers assez marquants.

Ils étaient trois hommes et deux femmes, sans compter les domestiques, et vivaient en famille, bien qu'ils portassent tous des noms différents.

En 1820, les nombreux hôtels groupés autour du Palais-Royal étaient encore habités presque exclusivement par ce peuple cosmopolite de joueurs et de viveurs qu'attiraient la roulette et la gloire européenne des déesses parquées dans les galeries.

Dans ce monde bigarré qui se renouvelait sans cesse, il y avait presque autant de véritables seigneurs que d'aventuriers de bas lieu ; et certes, il était bien difficile de reconnaître les uns avec les autres ; aussi ne se donnait-on pas pour cela beaucoup de peine. On ne divisait pas les hommes en chrétiens et en païens, en royalistes et en libéraux, en nobles et en vilains ; il y avait seulement des bourses vides et de bourses pleines.

Les bourses pleines constituaient les gens comme il faut ; les bourses vides donnaient droit au titre de polisson.

Et comme le hasard donnait le bon dieu unique et suprême, tout polisson pouvait devenir homme comme il faut en une heure, et réciproquement.

Quant à la morale, on ne s'en occupait guère. Chez les maîtres d'hôtel, on trouvait la plus parfaite indifférence pour le visage d'un passeport.

Il était le comble. Il va sans dire que on avait voulu la cette idée de [illegible] monsieur le marquis [illegible] des patrons vraiment [illegible] de prendre [illegible] sur la question de savoir [illegible] le prince [illegible] pas plaisait pas.

Dans nos sociétés [illegible] la petite colonie [illegible] d'une considération très [illegible] dans la caisse commune [illegible] on jouait [illegible] on dînait royalement [illegible] pas encore montré une seule fois son [illegible]

[illegible] la douane [illegible] pourrait. Ils voyageaient [illegible] cachaient sous [illegible] intérêts.

[illegible] Ferdinand de [illegible] qui [illegible] les bases de la charte portugaise, [illegible] le noble baron de Brummer, de Berlin, venait communiquer aux [illegible] les [illegible] idées de l'illuminisme allemand.

Avec eux voyageait madame la marquise d'Urgel, veuve d'un grand d'Espagne de première classe et [illegible] de chevalier de Las Salinas.

Elle n'avait habité l'hôtel qu'un mois ou cinq semaines, après quoi on l'avait vue partir avec une jeune dame dont il nous reste à parler. Elle demeurait maintenant dans un autre quartier, mais elle venait plusieurs fois par jour à l'hôtel.

La jeune femme qui l'avait suivie, et que devons faire connaître aussi au lecteur, semblait à peine sortie de l'enfance. A l'hôtel des Quatre-Parties-du-Monde, on n'avait fait que l'entrevoir au moment de l'arrivée. Depuis lors, elle n'avait pas quitté sa chambre une seule fois.

Elle était souffrante, sans doute, et c'était la camériste de madame la marquise qui seule avait le droit de lui donner des soins.

Les gens de l'hôtel parlaient quelquefois entre eux de cette jeune dame, autour de qui tombait un voile mystérieux. Bien qu'on ne l'eût aperçue qu'une seule fois, chacun se souvenait de sa beauté douce et vraiment exquise. En traversant les corridors pour se rendre à cette chambre reculée qu'elle ne devait plus quitter, sinon pour suivre la marquise à sa nouvelle habitation, la pauvre enfant avait l'air bien triste ; son visage pâle exprimait l'abattement et la [illegible]

Quoi qu'il en fût, la camériste de madame la marquise se plaisait à vanter l'attachement de sa maîtresse pour la jeune femme.

— Ah ! celle-là, disait-elle à tout propos, peut remercier le bon Dieu d'avoir donné un cœur !... c'est carrément toute la journée !

— Mais elle ne vient donc jamais voir ces messieurs ? demandaient parfois les gens de l'hôtel.

[illegible]

[illegible] commençait à fraîchir. Dans [illegible] notre petite colonie à l'hôtel [illegible] chevalier de Les Mats, le bon [illegible] se [illegible]

[illegible] avait un bon feu [illegible] chauffer ses trois nobles personnages, et le [illegible] au milieu de la [illegible] chevaux de bois, [illegible] étaient, sur leurs [illegible]

En leur quatrième [illegible] le chevalier de Les Mats, le comte de Montelre et le baron de Bibander, en remarquant qu'ils ressemblaient à des [illegible]

C'étaient, en vérité, des personnages [illegible] pour mériter une description détaillée ; mais nous avons un moyen d'abréger, en disant tout de suite au lecteur que le chevalier de Les Mats, le comte de Montelre et le baron de Bibander étaient tout bonnement ses anciennes connaissances, Robert, dit l'Américain, Blaise, surnommé l'Endormeur, et Bibandier, l'ancien chef d'une ubiane de Bretagne.

Les deux premiers avaient jugé à propos de se déguiser complètement et de changer de nom, pour parer aux poursuites de la police, qui possédait en portefeuille leur signalement et leur histoire.

Quant à l'ancien ubian, son cas était le même avec un danger moindre, car il avait eu l'adresse de ne jamais comparaître en justice son beau nom de Bibander.

Robert et Blaise s'étaient dirigés sur Paris immédiatement après leur expulsion du manoir. Ils emmenaient la pauvre Blanche, que Robert avait cachée comme une proie dans l'ancien trou de Bibandier, sur la lande de Bain. Cet enlèvement, avait eu lieu contre l'avis formel de l'Endormeur, qui n'aimait pas plus aujourd'hui qu'autrefois les bouches inutiles. Mais Robert s'était raidi dans sa résolution ; il avait son idée, et à présent moins que jamais, il eût consenti à se dessaisir de l'héritière de Penhoël.

A peine hors du manoir, Blaise et lui étaient redevenus, du reste les meilleurs amis de la terre. L'Endormeur osait à peine discuter au sujet de Blanche, tant il avait regret, le bon garçon, de cette scène faite à son vieux camarade dans le salon de Penhoël.

Maintenant qu'il n'y avait [illegible] d'administrer sans partage les vingt mille livres de [illegible] tout repentir.

Robert ne songeait [illegible] reproche. Le triomphe les avait [illegible] avaient [illegible] ligues plus [illegible] veaux [illegible]

La possession de Blanche [illegible] corde [illegible]

Robert avait pour [illegible] vue Blanche était [illegible] cronne [illegible] larmes dans les yeux, de la reconnaissance [illegible]

Robert lui dit d'un air étonné :

—Pensez-vous donc [illegible] rez dans [illegible]

L'Ange ouvrait [illegible]

—Hélas ! pauvre [illegible] Elle vous [illegible] malheur [illegible] Mais n'avez-vous [illegible] dans ses [illegible]

—Oh ! oui ! murmura l'Ange [illegible]

—Et ne vous êtes-vous jamais aperçue qu'elle me cherchait parfois pour m'entretenir en secret ?

—Si ! dit encore l'Ange.

—C'est que j'étais son confident, mademoiselle. Je savais combien elle souffrait, la pauvre sainte femme ! Je tâchais de la consoler ; mais je n'ai pas pu la défendre !

—Mon Dieu ! murmura l'Ange, qu'est-il donc arrivé à ma mère ?

—Le maître de Penhoël a vendu petit à petit ses métairies, ses moulins, son manoir, répliqua Robert à qui la vérité donnait ici une grande force de persuasion ; Pontalès lui a tout acheté, Pontalès qui se disait son ami ! Et votre bonne mère qui a confiance en moi, mademoiselle Blanche, m'a prié de vous conduire à Rennes, où elle viendra vous retrouver.

Blaise, qui trottait en avant, s'émerveillait qu'on pût dépenser tant de bonne fourberie, tout exprès pour se mettre sur les bras une petite fille pleurnicheuse et malade, une héritière ruinée, une bouche inutile, s'il en fut jamais.

—Mais, demandait l'Ange, pourquoi ma mère ne m'a-t-elle pas conduite elle-même ?

L'Américain baissa la voix, comme pour faire une grande confidence.

—Pauvre demoiselle ! répliqua-t-il, c'est qu'il fallait vous défendre contre votre père !

—Contre mon père !

—Je n'ose pas vous dire cela... votre père est à la merci des Pontalès... et le jeune comte Alain vous aimait !

—Oh ! fit Blanche effrayée.

[illegible]

[illegible] à Rennes [illegible] Bretagne ; et quand elle [illegible] Ils arrivèrent à [illegible] Montalt et nos deux [illegible]

Tout d'abord, ils [illegible] de prendre [illegible]

Blanche, malade, [illegible]

Pour [illegible] aux [illegible] taient dans [illegible] quise et chevalier tous deux de la même [illegible] longue date. Dans l'affaire [illegible] leurs noms, leurs [illegible] La marquise d'Urgel emmena Blanche dans son hôtel.

TROIS GENTILSHOMMES

Mais un autre associé se présenta bientôt. Le baron de Bibander entra [illegible] Robert et Blaise s'étaient provisoirement installés, et les serra tous deux contre son cœur avec effusion.

—Pas de reproches ! dit-il. Je vous ai balancé pas mal l'autre jour ; mais j'ai quinze mille francs, moi et je mêle !

Les cœurs bien nés n'ont point de rancune. On fit monter du vin et l'on tint conseil, à la suite duquel nos trois amis changèrent de nom, pour faire figure convenable dans le beau quartier.

Le soir même, le chevalier, le comte et le baron firent leur entrée au grand hôtel des Quatre-Parties du Monde.

La matinée avançait. Le chevalier de Las Matas et le comte de Monteira étaient encore en robe de chambre ; mais le baron de Bibander s'occupait déjà de sa toilette.

Le chevalier était assis, les pieds au feu, devant une petite table portant ce qu'il faut pour écrire. Il avait sous la main une large feuille de papier, couverte d'écriture et de chiffres. Autour de lui s'ouvraient quatre ou cinq ouvrages d'arithmétique et d'algèbre, qu'il consultait d'un air fort entendu.

De l'autre côté du foyer, M. le comte de Manteira fumait sa pipe en biseautant fort adroitement un jeu de carte.

Le baron de [illegible]

[illegible]

[illegible] et [illegible] Robert, qui était un fort [illegible]

[illegible]

[illegible] bellement, qu'à la rigueur son embonpoint [illegible] lui servir de manque.

Son teint, naguère si jaune, fleurissait maintenant ; [illegible]

[illegible]

—Ah ça ! dit Blaise en passant [illegible] de cartes, est-ce que tu n'as pas bientôt fini de [illegible]

[illegible]

—C'est étonnant comme j'[illegible] répliqua Bibandier [illegible] soutenant à lui-même dans le miroir [illegible] de [illegible] des pépinières à ma barbe. Vous savez que [illegible] aux bons ?

[illegible]

[illegible]

—[illegible] pas encore plus laid qu'autrefois ?

—Beaucoup plus laid, répliqua Robert, qui se renfonça aussitôt dans son algèbre.

Bibandier fit une pirouette et haussa les épaules.

—Mes petits, murmura-t-il, on vous laisse dire. Vous êtes jaloux, ça se voit.

Il continua de se sangler à tour de bras et de faire exécuter à sa grande figue halée toutes sortes de grimaces mignonnes. Il mettait à se trouver charmant une bonne foi non suspecte.

—Voilà le jeu arrangé ! dit Blaise. Si tu avais le temps de me montrer un peu à faire danser Sa Majesté, Américain ?

Robert fit un geste d'impatience.

—Tu vois bien que je suis perdu au milieu de mes chiffres, répliqua-t-il. Chaque fois que tu viens me conter comme cela quelque fadaise, je suis obligé de recommencer des calculs du diable. Sans toi, étourneau que tu es, je tenais ma martingale !

—Ah ! ah ! fit l'Endormeur, un bel oiseau que ta martingale ! mets-lui un grain de sel sur la queue.

—Voyons ! s'écria Robert veux-tu me laisser en paix, oui ou non ?

Blaise se prit à battre ses cartes biseautées.

—Sois calme, Américain, dit-il : on respecte ta martingale, mon fils... et on va tacher de travailler tout seul.

Il étala ses cartes sur un coin de la table, et commença une série de tour d'adresse qui n'était pas sans mérite.

On frappa doucement à la porte.

Je n'dese Graff... pour fus, c'est parceque fus êtes graff, fus gombrez ?

—Parfaitement, monsieur.

Robert se frappait le front et pardait le fil de ses calculs.

—*Un besogne ?* s'écria Bibandier, qui apportait une main de papier à papillotes.

Il s'assit devant la glace et Graff s'empara de sa tête poilue. Tout en maniant la chevelure épaisse et rude de M. le baron, l'Alsacien répétait entre ses dents :

—*Et chi pondre le pabillon ? Mon tieu ! chest pour chose grand-tort...*

—Allons, Graff ! dit Bibandier, faisons d'une pierre deux coups : donne-moi la leçon.

—*Che veux pien. Dègue le faire attention. Si fus allez chez des burgeois, fus tites : Ponchur, messieu, mestame...*

—*Ponchur messieu, mestame*, répéta Bibandier.

—*Et la gombagnie*, ajouta Graff.

—*Et la gombagnie*, ajouta également le baron. Après ?

—*Abrès, fus tites : Il vait crand jaud !*

—*Il vait crand jaud.*

—*U pien : Il vait crand vroid !*

—*Il vait crand vroid.*

—*Ein vroid de gien, matame, ou messié !*

—Assez la-dessus ! Après ?

—*Abrès, fus tites : Matame, aimez fus pien à prendre une demi-dasse abrès le tiner ?*

Le baron, docile, répéta encore cette phrase tant bien que mal.

—Après ?

Graff se gratta le front.

—*Abrès, fus tites : Matame, aimez fus pien à l'entre une petit verre abrès votre tiner dasse ?*

—Le café et le pousse-café, dit Blaise.

—Impossible de se retrouver, grommela Robert.

—*Messié Pibandier*, reprit Graff, *fos babiottes sont installées.*

Bibandier était charmant, la tête couronnée de papier rose. Pendant une bonne minute, il fit à son image réfléchie par la glace des grimaces coquines, puis il se pencha vers son professeur alsacien.

—Et quand on veut faire la cour à une femme, prononça-t-il tout bas, que faut-il dire ?

—*Ah ! tame !* répliqua Graff avec embarras, *fus tites : Matemoiselle, fulez fus prendre quelque chose tessus le gontoir ?*

Blaise battit des mains et cria bravo.

—Imbécile ! s'écria Bibandier. Est-ce que les duchesses à qui je fais la cour prennent des petits verres sur le comptoir ?

—*Che sais pas, moi, messié Pibandier.*

—Tu n'as donc aucune idée de ce que c'est qu'une femme du grand monde ? Va-t'en ! on n'a plus besoin de toi !

Graff remit son shako sur sa tête plate et rase, mais il ne se pressa point de sortir.

—Eh bien ? fit le baron.

—*C'est que, messié Ripandre*, répliqua l'Azacien, qui remonte, imidement sa buffleterie, *fus m'aflez bromis une petite agente.*

—C'est juste, dit Bibandier, qui fouilla dans sa poche.

Puis il ajouta :

—Mais je n'ai que des billets de banque, mon fils ; ce sera pour une autre fois.

Le pauvre Graff salua à la ronde d'un air résigné.

—*Pouvoir, messié*, dit-il, *et la gombagne.*

A peine fut-il sorti, que M. le chevalier de Las Matas se leva brusquement et frappa un grand coup de poing sur la table.

Archimède devait avoir cet air radieux lorsqu'il parcourut, dans son négligé historique, les rues de Syracuse étonnée.

—Je la tiens ! s'écria-t-il ; je la tiens !

—Ta martingale ? demandèrent à la fois Blaise et Bibandier.

Robert s'essuya le front.

—Ça n'a pas été sans peine ! répliqua-t-il ; mais de par tous les diables, Montalt me la paiera mon pesant d'or !

X

LA MARTINGALE

Blaise et Bibandier avaient l'air également incrédule.

—Américain, dit Blaise, tu as du talent pour ce qui est des cartes, ça, c'est une chose incontestable ; mais voilà bien des fois que tu la trouves, ta martingale !

—Ta martingale, fit observer Bibandier, c'est comme le merle blanc ou le trèfle à quatre feuilles.

Il s'occupait en ce moment à boutonner, par-dessus son pantalon d'un bleu vif, un superbe gilet de velours ponceau, à boutons brillantés.

—Vous n'entendez rien à tout cela ! s'écria M. le chevalier de Las Matas. Je connais maintenant Berry Montalt comme si je l'avais inventé, voyez-vous. J'ai cru d'abord qu'il faisait un peu comme nous, et que sa grande fortune était dans les nuages ; mais j'avais tort de croire cela. Il est riche, il est puissamment riche !... et tout ce que possédait ce pauvre diable de Penhoël n'aurait pu fournir à milord son argent de poche seulement !

—Ça ne prouve pas que tu aies trouvé ta martingale, dit l'Endormeur.

—Attends donc ! Quant à savoir d'où lui vient cette grande fortune, je m'en doute. A Londres on n'a pas besoin d'être un aigle pour faire des coups de tous les diables, et je veux être pendu si Montalt a jamais vu son iman de Mascate autre part que dans l'*Histoire des voyages*. Il aura eu de la chance ; il sera tombé sur une bonne affaire. Et puis l'air de Londres lui aura semblé malsain.

—Si c'est comme cela, interrompit le baron, qui mettait ses soin

à nouer autour de son cou ceux une cravate de satin blanc à raies à couleur feu, il n'y a rien à faire !

—Par exemple ! s'écria Robert : c'est justement ces hommes-là que j'aime ! Si Montalt était un honnête gentilhomme, comme il veut bien, on n'aurait pas trouvé tout de suite son côté faible ; mais j'ai causé avec lui, je l'ai retourné en tous sens. Croyez-moi, Montalt est des nôtres ; il n'a ni foi ni loi. Et, après deux ou trois verres de punch, il faut voir sa face d'Anglais s'épanouir quand on lui raconte un bon tour ! La seule différence qu'il y ait entre lui et moi, c'est que j'ai soulevé des montagnes pour gagner quelques misérables sous, tandis qu'il n'a eu qu'à se baisser probablement pour ramasser des millions : car il a des millions, et l'histoire en est assez singulière. [illegible]

—Je sais, je sais, interrompit Blaise ! La petite boîte de sandal, dont le couvercle est en diamants. C'est peut-être un strass.

—Mon bonhomme, dit Robert avec gravité, l'autre soir, Montalt avait perdu et cinquante et tant de mille francs au trente et quarante des Étrangers. Je l'ai vu se lever et se rendre dans un coin de la chambre ; il nous tournait le dos. Il a pris dans sa poche un objet que je n'ai pu apercevoir ; mais c'était la première boîte, j'en suis sûr.

—C'est une idée à toi, interrompit Bibandier.

—Après ? dit Blaise.

—Si c'est une idée à moi, jugez-en, reprit Robert ; cet objet mystérieux dont je vous parle, il l'approcha de sa bouche, et l'on entendit un petit bruit sec comme s'il eût cassé un morceau de sucre avec ses dents. L'instant d'après il revint et dit au banquier : Je n'ai pas d'argent sur moi ; voulez-vous m'escompter cela ?

Robert s'arrêta.

—Et qu'est-ce que c'était que cela ? demandèrent Blaise et Bibandier.

—Cela était un petit morceau de strass, comme dit M. le baron de Bibander, sur lequel le banquier du cercle des Étrangers compta soixante et sept billets de mille francs à Berry Montalt. Sonne un peu, l'Endormeur, et dis qu'on apporte du vin chaud : nous avons à causer de nos affaires aujourd'hui, et il faut tâcher d'en causer le plus gaiement possible.

—Ça va-t-il durer beaucoup ? demanda le baron de Bibander, qui dirigeait vers ses deux oreilles les bouts aigus de sa flamboyante cravate.

—N'avons nous pas le temps ? répliqua Robert.

—C'est que, dit l'ancien uhlan avec un joli sourire de jeune fat, j'ai reçu ce matin de mon coquin de tailleur une polonaise dans le dernier goût. J'aurais voulu me montrer un peu au Palais-Royal et sur le boulevard, pour voir l'effet.

—Tu te montreras demain.

—Sans doute. Mais, demain, mon coquin de tailleur aura peut-être livré d'autres polonaises pareilles à la mienne... de sorte que je me trouverais en danger de croiser sur ma route le premier faquin venu habillé tout comme moi.

—Ce sera piquant pour le [illegible], grommela Blaise. —Joseph, ajouta-t-il en s'adressant au garçon qui entrait, un pot de vin chaud pour M. le chevalier et un punch pour moi.

—Et pour M. le baron? demanda le garçon.

Bibandier eut un [illegible]

—Le punch, le vin chaud, me feront-ils ça fait monter le sang à la tête, et vous devenez rouges comme des homards. Moi, j'aime les teints pâles. Joseph, vous me donnerez un bischoff.

—Ah ça! dit Blaise quand le garçon fut parti, tu oublieras donc toujours que tu es Allemand. Le chevalier [illegible] vers la porte.

—*Empêchez-le!* cria [illegible] *...ous me tonnerez esse pischoff!*

Ayant ainsi réparé très adroitement son étourderie, M. le baron revint s'asseoir au devant de la glace.

—Pour en finir une bonne fois avec Montalt, reprit Robert, je suis moralement certain que le vaillant a enlevé quelque aventure ne lui manque pas. Seulement, il n'est pas très fort, et comme, d'un autre côté, il se sent riche, rien ne le presse. Mais si l'on parvenait à lui persuader que, sans danger aucun, on peut faire une rafle honorable, vous verriez comme il sauterait!

—Le vin chaud de M. le chevalier! dit le garçon.

Les deux autres garçons qui suivaient ajoutèrent:

—Le punch de M. le comte!

—Le bischoff de M. le baron!

Les trois gentilshommes se versèrent à boire.

—Je l'ai sondé, poursuivit Robert: cet homme-là n'a pas du moins le défaut d'être hypocrite. Vous lui diriez que vous avez volé le tronc des pauvres dans une église, qu'il trouverait cela tout simple. Mais ce qui le séduit par-dessus tout, c'est l'idée de faire sauter comme cela, l'une après l'autre, toutes les banques des maisons de jeux de Paris.

—A la santé de ta martingale! dit Blaise.

—*A la sandé de maddingale!* répéta le noble baron, qui baragouinait de tout son cœur, maintenant que cela n'était plus nécessaire.

—Buvez, mes braves, continua Robert: cela en vaut parbleu bien la peine. Et d'abord, ma martingale, dont vous faites tant de gorges chaudes, aura du moins eu ce résultat de vous valoir notre invitation de ce soir.

—Du tout! se récria Bibandier. Ce Montalt a un certain coup-d'œil; il a reconnu en moi un homme comme il faut, et il m'a engagé à lui faire l'honneur de dîner à son hôtel. Quoi de plus simple?

—Le fait est, dit Blaise, que tu te donnes ici des gants, monsieur Robert. Le Montalt est venu à moi et m'a dit: Cher comte, vous êtes un bon enfant et je m'estimerais heureux de vous voir assis à ma table.

Robert haussa les épaules.

—Fous que vous êtes? dit-il, et ingrats! Vous verrez que je rem-

plirai vos poches sans avoir [illegible] la moindre reconnaissance.

—Remplis toujours, Américain, et ne t'inquiète pas du reste.

Robert but à petites gorgées un verre de vin chaud et rassembla les notes éparses sur [illegible]

—Voulez-vous que je [illegible] til [illegible]

Blaise [illegible] pris [illegible]

Robert [illegible] phase vive et [illegible]

—Mon système peut s'appliquer à [illegible] chances contraires [illegible] nombre de joueurs indépendants d'une part [illegible] de l'autre force de tenir toutes les mises, soit [illegible]

L'avantage de la banque dans [illegible] veillance [illegible] d'ordinaire est d [illegible] pour [illegible]

[illegible]

je donne [illegible] princi[illegible] second [illegible] con[illegible]

—C[illegible] l'ancien [illegible]

—Oh [illegible] mon vieux, s'écria Robert, tu parles vrai en proyant [illegible] c'est en effet une mécanique, une mécanique dont les rouages subtils et compliqués s'engrènent d'une façon merveilleuse.

Blaise et Bibandier écoutaient bouche béante. Ils firent seulement un peu la grimace lorsque Robert ajouta :

—Ces notions préliminaires étant posées, je suis obligé d'appeler l'algèbre à mon secours, pour expliquer le mécanisme de mes combinaisons.

—Sais-tu l'algèbre, toi, l'Endormeur ? demanda Bibandier.

—Non, et toi ?

—Moi, mon éducation a été tournée entièrement vers la littérature. C'est égal, Américain, va toujours !

—J'établis une progression géométrique, reprit Robert en feuilletant ses notes comme un avocat qui plaide. Le nombre des termes importe peu, et la raison de ma progression est invariablement le nombre 2, puisque la série des coups double toujours la mise pour le gagnant quel qu'il soit, ceci dans le jeu simple.

Je dis donc : a est à b comme b est à c comme c est à x soit : : $a : b : c : d$, etc.

—Comprends [illegible] interrompit Bibandier.

—Voilà qui est fatal ! s'écria Robert : inventer une théorie [illegible]

thématique et transcendante, pour venir se briser contre l'ignorance [illegible]

—Ne te désespère pas, Américain, [illegible] lord sait les mathématiques.

M. le chevalier [illegible] de ses lèvres [illegible]

—Il ne faudrait pas [illegible]

[illegible] et moi nous [illegible] poids, comme [illegible]

[illegible] dormeur est [illegible]

—Mais pourquoi [illegible] chances? demanda [illegible]

[illegible] nous allons ensemble, parceque [illegible] teur d'une martingale est de [illegible] série de parolis [illegible] faire; si c'est un [illegible], on neutralise [illegible] Vous comprenez bien qu'il ont aussi leur algèbre. Moi, j'ai [illegible] qui me sert à dérouter tout [illegible] ce qui lui donne la chance. Comprends-tu maintenant?

—Un petit peu, dit Blaise.

La [illegible] un plein bacon d'huile antique, fit un [illegible]

—Un petit peu! répéta-t-il; moi, j'ai beau ne pas savoir la chimie, je trouve que la mécanique de l'Américain n'a qu'un seul défaut: c'est d'être trop simple. Va, mon bonhomme, on te saisit!

—De la seconde équation posée plus haut, reprit Robert, découle cette première conséquence rigoureuse, savoir que si la partie s'engageait et se continuait sur ces bases, la perte et le gain devraient se balancer complètement...

—Il est évident, continua Robert, que l'on peut perdre; sans cela, M. le [illegible] des jeux ne paierait pas un si beau bail au gouvernement. Mais, à l'aide de mon registre, je vous prouverai quand vous voudrez que toutes les chances sont pour nous dans ce cas particulier. La série gagnante suit la même marche en sens contraire, et je regarde comme superflu, mon cher lord...

—Comment! mon cher lord! interrompit Blaise. Tu bats la campagne.

—L'Endoumeur! prononça gravement Bibaudier, j'ai parcouru

[illegible]

[illegible] mon cher ami. Vous croyez donc que l'Américain [illegible]

[illegible]

[illegible] monstrueux registre.

—Américain, dit Bibandier, tu tiens ton affaire [illegible] la véritable [illegible] [illegible] une combinaison certaine ! La [illegible] un misérable surcroît [illegible] notre chance, à nous ? Un sixième et quelque chose, [illegible] presque un cinquième !

[illegible] le regarda d'un air [illegible]

[illegible] ce que tu as fait pour nous sur le marais de Glénac, la nuit de la Saint-Louis.

XI

LA FIANCÉE DE ROBERT

Robert repoussa la table où se trouvaient ses alculs, et mit ses pieds au feu.

—Sonne, Blaise ! dit-il, et approchez-vous tous les deux. Que mon système soit vrai ou faux, je veux en faire de l'argent dès ce soir ; et vous ne rirez plus, mes camarades, quand vous verrez notre caisse pleine.

—Du punch, Joseph ! et lestement !

Une fois les bols remplis, nos trois gentilshommes trinquèrent fraternellement, et Robert reprit :

—Je regarde l'invitation de Montait comme le commencement d'une ère nouvelle pour nous trois, mes enfants. Il faudra jouer serré. Blaise et moi, nous avons fait là-bas à Penhoël une école qui nous vaut vingt ans d'expérience. Ne donnons rien au hasard,

croyez-moi, et faisons un peu le bilan de notre situation. Blaise et moi, nous avons apporté chacun dix mille francs à la masse.

—Et moi, dit Bibandier, [illegible] Pontalès [illegible] vieux Pontalès [illegible]

Les sourcils de [illegible]

—Entre lui et [illegible] finie [illegible] dier [illegible]

—Allons ! [illegible] cunes. J'ai donné cinq mille francs [illegible] rachetés [illegible] rendus [illegible] j'ai [illegible]

—[illegible] cinq mille francs. Depuis six [illegible] nous [illegible] une cinquantaine de mille francs en caisse.

—[illegible]

—[illegible] soumettre [illegible] belle passe : si, comme je le crois d'[illegible] ments pris [illegible] [illegible]

—[illegible]

Blaise [illegible]

—Mes bons amis, dit Robert, il est manifeste que nous n'épouserons pas tous les trois ma jolie fiancée [illegible] contre un quel l'oncle d'Amérique fera le diable [illegible] il passe [illegible] petite [illegible] telles, et il faudra de la résolution [illegible] L'ami Blaise est connu... Et toi Bibandier, nous n'avons pas oublié ce que tu as fait pour nous sur le marais de Glénac, la nuit de la Saint-Louis.

Bibandier, à qui le bischoff donnait de belles couleurs, devint pâle tout à coup et baissa les yeux à ce souvenir brusquement éveillé.

—Moins tu parleras de cette nuit-là, monsieur Robert, dit-il d'un ton sec, mieux cela vaudra pour nous tous.

—Je croyais te faire un compliment. Si au contraire, l'oncle d'Amérique est une chimère, eh bien ! on rendra l'Ange à sa mère éplorée, et l'on se livrera à l'exploitation sérieuse de Berry-Montait, ancien général en chef des armées du roi des Antipodes... et je vous réponds de celui-là corps pour corps. Mais, dans l'un et l'autre cas, il faudrait attendre et nous ne le pouvons pas.

—Pourquoi ? dit Blaise : nous avons de l'argent devant nous.

—Oui, mais le terme du réméré tombe dans quelques jours.

—Quel réméré ?

—Celui de nos fortes, moulines, soyeries et futaies du Penhoël.

Ils échangèrent un coup d'œil, et éclatèrent ensemble, Blaise et Bibandier.

—Il me semble que c'est bien, répliqua Robert. Peste! mes fils, vous oubliez que c'est l'héritage légitime de ma petite chère femme. J'y tiens énormément, et si vous êtes de mon avis, vous y tiendrez autant que moi. Ne soyons pas absolument de corsaires, mais, à souverain, ce vieux routier de Pontalès!

—Pour ça, dit Bibandier, avec force jurons d'une politesse de manière.

—Quand je songe au sourire narquois qu'il avait en me mettant à la porte!... appuya Bibandier. Vrai, ce m'a été plus sensible que s'il m'avait secrètement traité comme vous deux! parce que mon fort à moi, comme vous savez bien, c'est la délicatesse.

—Vengeons-nous! s'écria Robert, rachetons Penhoël!

—Ah! ah! l'endormeur! demanda Bibandier; moi, le pays me plaît assez.

—Un pays de cocagne! murmura Blaise. Quelle bonne vie nous faisions dans ce manoir, là... Il nous manque trois, reprit Robert; et une [illegible] à M. le marquis! Les paysans le détestent: on leur montrerait la tête. Et qui sait si un [illegible] ne nous chassera pas, vieux renard de son propre château de Pontalès!

Le baron de Bibandon se frotta les mains.

—Je me charge de l'exécution, s'écria-t-il.

Il cambra sa longue taille et se mit à se chiffonner son jabot.

—Mes amis, dit-il, réfléchissons. Pontalès absent, avant de partir je vous permets de manger un morceau à l'office!

—Avant tout, dit Blaise, il y a un petit inconvénient; n'est-ce pas, cinq cent mille francs que s'élève le taux du réméré?

—Juste.

—Nous ne les avons pas, ce nous semble?

—Cinquante-huit.

—Je le veux bien mais comment?

—Je ne dis pas que ce sera tout seul; mais, ce soir, nous aurons un pied à l'hôtel de Soligny: profitons-en. Que chacun de nous prenne sa part de besogne à toi, Blaise, avec ton air sans-souci, lève [illegible] carte des localités; toi, Bibandier, tâche de savoir où se nichent ces diamants qu'on arrache avec les dents, comme des morceaux de sucre candi; moi, je resterai dans mon rôle: je tâterai, je chercherai le joint. Soit avec ma martingale, soit avec autre chose, je compte bien le bloquer. Mais en définitive, si on ne pouvait pas, resterait à tenter le grand coup de force... Que diable ce n'est pas de mettre à bout que de fouiller les poches d'un homme ivre ou que de crocheter un méchant petit secrétaire en bois de rose!

—Moi, ça m'irait assez, dit le baron de Bibander: ma main se gâte.

—Moi aussi ajouta Blaise. Je me ferais mieux à ce jeu-là qu'à la

meilleure des marlingades. Mais il y a encore un autre obstacle.

—Quoi donc?

—C'est René de Penhoët qui a droit au rachat.

—C'est vrai, s'écria Robert d'un ton dolent, je vois bien que quand je prends une affaire, ce n'est pas pour moi. C'est au nom de Penhoët que j'ai acheté le château Penhoët, ce pauvre diable qui nous demande un prolongement pour un moment de pain.

—Si on peut le trouver, interrompit Blaise.

—On le trouvera.

—Tu crois?

—Oui, certainement.

—Ce diable d'homme!

—Où est-il? demanda Blaise.

—A Paris, mais il repart demain. Il faut absolument lui faire signer tout ce que nous voudrons.

La pendule du salon sonna une heure.

Nos trois gentilshommes se levèrent.

—Oh! oh! fit Robert, le beau de Brissac a bien raison quand on est comme cela, jeune, riche, aimé, on ne doit pas perdre une heure pour vous habiller, n'est-ce pas?

—Bah! dit Robert, les gens de théâtre se font toujours un peu attendre.

—Et la voiture que nous avons commandée pour aller aux Champs-Elysées? reprit Blaise.

—Elle est en bas, dit Robert, mais, comme première fois, il ne faut pas arriver trop tôt.

Le jour commençait à tomber. Le chevalier de Brissac et le comte de Beaumont passèrent dans leur chambre pour y changer leur chambre et procéder à leur toilette.

Une demi-heure après, nos trois seigneurs sortaient de l'hôtel. Le temps était sec et très froid. Ils gagnèrent à pied les Champs-Elysées, où ils avaient commandé un équipage.

La nuit se faisait. Les Champs-Elysées étaient déjà presque déserts. Seulement, au tournant de l'avenue Gabrielle, deux petites chanteuses des rues s'étaient établies pour leur soirée, elles allaient et venaient fumant la flamme, fumées, elles chantaient des chansons en s'accompagnant de la harpe.

En passant devant elles, Blaise, qui parlait avec calme, renversa du pied une des chandelles et poursuivit sa route sans même donner un regard aux deux pauvres filles, qui avaient interrompu leur chanson.

Il n'en fut pas de même de Blaise, qui marchait en avant et qui se retourna.

A la vue des deux jeunes filles, l'ancien abbé s'arrêta court, comme si une main de fer l'eût saisi au collet.

Il était pâle comme un mort.

—Qu'as-tu donc? demanda Robert.

—Rien... rien ! balbutia le baron ; un éblouissement subit... J'ai cru que j'allais me trouver mal.

Il poursuivit sa route avec rapidité et comme on prend la fuite.

On entendait les voix tristes et mourantes des deux pauvres filles, qui continuaient leur chanson pour gagner le pain de la soirée.

XII

CHANTEUSES DES RUES

Aux Champs-Élysées, l'allée Gabrielle protégée par les fortifications de Louis-Philippe, la seule qui soit restée [illegible] après la brune, encore étaient-ce des promeneurs [illegible], car les Tuileries, maintenant délaissées, [illegible] raient la foule. La place Louis XV [illegible] un large bassin séparait la ville [illegible]

Les deux petites chanteuses étaient bien [illegible] faire bonne recette; mais elles n'y [illegible] abord, et c'était comme un désespoir de cause qu'elles avaient choisi ce lieu. Après avoir chanté longtemps devant la grille des Tuileries, et vu la bise piquante chasser de là tous ceux qui s'y trouvaient, que pendant les beaux soirs de l'été, l'allée Gabrielle leur avait paru bonheur ; elles avaient traversé [illegible] Louis XV à tout hasard.

Depuis une heure elles étaient là sous un réverbère, entre deux chandelles allumées.

Tout autour, sous et au-dessus de leur, les bandes des masques voltaient, s'enlaçaient, s'éloignaient, revenaient, tantôt pour crier et se moquer, tantôt pour chanter et se taire.

Jamais pour donner.

Les passants riaient, riaient comme les bambins. Quand un élégant équipage glissait sans bruit sur le sable de l'allée, et que la jeune femme à la toilette riche se penchait à la portière, et laissait tomber sur les deux pauvres filles un regard de ses beaux yeux ! Mais c'était tout.

L'équipage filait, rapide, au trot balancé de ses grands normands et la jeune femme s'adossait de nouveau aux coussins doux de sa voiture.

La tasse restait vide entre les deux chandelles.

Une seule fois, un bel enfant qui entrait à l'hôtel de sa mère, après avoir joué l'après-midi aux Tuileries, s'était approché en souriant. Le fer-blanc de la sébile avait rendu un son métallique. Et l'enfant, joli ange à la longue chevelure d'or, était allé cacher sa tête rieuse dans le sein de sa bonne.

Hélas ! ces enfants heureux ne soupçonnent pas le malheur, et sont impitoyables. Les deux pauvres filles regardèrent dans la tasse, y trouvèrent un caillou, offrande railleuse du blond chérubin.

Les deux jeunes filles n'avaient plus de courage. On devinait des sanglots sous les notes mélancoliques de leur chant. Après

chaque couplet, elles s'arrêtaient abattues et brisées. Puis elles recommençaient avec une résignation si douce, que le cœur le plus froid se fût senti ému de compassion.

Elles étaient à peu près du même âge : dix-huit à dix neuf ans. La lueur faible du réverbère montrait leurs figures pâles, que la souffrance n'avait pas encore eu le temps de flétrir.

Elles n'avaient, pour elles deux, qu'une seule harpe, dont elles jouaient tour à tour. Leurs costumes étaient propres et gardaient une certaine élégance, parmi des indices trop évidents de pauvreté ; c'étaient deux petites robes légères, dessinant la grâce exquise de deux tailles souples et jeunes, mais ne pouvant rien contre le vent glacé de cette soirée d'automne.

Leurs coiffures consistaient en de petits bonnets ronds, collants, qui laissaient échapper à profusion le luxe de leurs beaux cheveux dont les boucles larges et flexibles ondoyaient sur leurs épaules découvertes.

Elles étaient toutes deux délicieusement belles, malgré la souffrance qui inclinait leurs fronts découverts. Si quelquefois elles en regardaient un essayant de sourire, il y avait sur leurs jolis visages comme le reflet d'une gaieté enfantine, qui n'était pas bien loin encore.

Mais leurs yeux se baissaient, et il n'y avait bientôt plus de sourire à leurs lèvres.

Au moment où nos trois gentilshommes passaient et où le pied de Blaise couvrait une des deux chandelles, l'attention des deux jeunes filles avait été attirée par le geste de Ribaudier, qui s'était arrêté court à les regarder.

Mais, l'affaire d'un instant. Le baron entraîné par ses deux compagnons, avait disparu bien vite au détour d'une allée. C'est à peine si les jeunes filles avaient distingué les traits de son visage.

Il y avait de cela une heure. Les chandelles touchaient à leur fin, et la tasse de fer-blanc restait toujours vide. Celle des deux jeunes filles qui tenait la harpe en ce moment laissa tomber ses bras le long de ses flancs.

—Mon Dieu ! murmura-t-elle.

L'autre jeune fille s'approcha d'elle et la serra contre son cœur.

—Du courage ! ma pauvre Cyprienne, dit-elle ; chantons encore une fois, peut-être que la sainte Vierge aura pitié de nous.

Celle qu'on nommait Cyprienne s'appuya contre le poteau du réverbère, et posa ses deux mains sur sa poitrine.

—Diane, dit-elle en pleurant, je n'ai plus de forces ! Souffre-t-on longtemps ainsi avant l'heure de la mort ?

Diane toucha son front pâle, qui brûlait. Ses yeux étaient secs ; mais on y voyait une sorte d'égarement.

—Si seulement il n'y avait que moi à souffrir ! murmura-t-elle en lançant vers le ciel un regard de reproche.

Cyprienne s'accroupit, épuisée, au pied du poteau. Diane revint entre les deux chandelles, dont la flamme tremblait, et saisit la harpe avec une sorte d'emportement. Les cordes frémirent sous ses

doigts. Dans le silence qui régnait à l'entour, sa voix s'éleva sonore, vibrante et forte, comme un élan de désespoir,

Elle disait un chant de Bretagne aux accents mélancoliques et graves : c'était comme une voix de la patrie, pleurant du fond de l'exil.

Personne n'écoutait, pas [illegible] n'était ouverte, aussi loin que le chant put s'entendre, personne, [illegible] un pauvre soldat en faction à la grille de l'Elysée-Bourbon.

Cyprienne, immobile et affaissée sur elle-même, était plongée dans une sorte de sommeil.

Et Diane chantait, emportée par sa fièvre. Et le pauvre soldat avait la main sur son cœur [illegible] il était Breton, et il reconnaissait la voix lointaine du pays.

Sans y songer, il avait déposé son fusil auprès de sa guérite, et, comme si une invisible main l'attirait dans la nuit, il s'approchait lentement et désertait son poste.

Pendant que les dernières notes de la chanson s'éteignaient désolées, le soldat se penchait vers Cyprienne immobile, qui ne le voyait point. Il avait à la main les quelques gros sous composant sa fortune. Et sa fortune [illegible] bruit dans la poche du tablier de la jeune fille, qui n'en eut pas conscience.

Puis le pauvre soldat Breton regagna son poste, le cœur léger, les yeux humides.

Diane se taisait ; un instant elle resta appuyée sur sa harpe muette. Les lumières jetèrent une dernière lueur et s'éteignirent.

Le regard abattu de Diane parcourut l'allée solitaire.

—C'est fini ! murmura-t-elle ; viens Cyprienne !

Elle se chargea de la harpe ; les deux jeunes filles descendirent vers la place Louis XV. Leurs pas étaient lents et pénibles. Elles traversèrent la place, puis le pont de la Concorde. Diane soutenait sa sœur par la taille et lui disait :

—On n'a pas du malheur comme cela tout les jours.

—Tu me disais la même chose hier, répliqua Cyprienne, quand nous avions froid et faim dans notre chambre ! Oh ! Diane ! chez nous, en Bretagne, les plus pauvres gens trouvent place au foyer de la ferme. Et quand ils disent : J'ai faim ! on leur donne un morceau de pain noir. Du bon pain noir ! ajouta-t-elle avec ce ton de sensualité avide que prend le gourmand pour parler du mets préféré ; si nous avions seulement un morceau de bon pain noir !

L'eau vint à la bouche de Diane.

—Oh ! oui, dit-elle. Nous n'en voulions pas autrefois.

Elle s'arrêta, et mit à terre sa harpe, dont le poids l'accablait.

—Reposons-nous un peu, reprit-elle ; je suis bien lasse.

Cyprienne et elle s'assirent, côte à côte, sur le parapet du quai Voltaire.

—Si Roger savait cela ! dit Cyprienne ; il est riche maintenant... Etienne aussi... Mais peut-être qu'ils nous ont oubliées.

Diane murmura :

—Etienne est un noble cœur !

—Nous sommes si malheureuses ! Quand je les vois passer dans

—Peut-être ! car nous n'avons pas vu de vieux depuis notre enfance. Mais leur vit-on autrefois ? Les verra-t-on descendre et accourir vers nous ?

Diane chantait, emportée par sa joie.

Cyprienne souriait entre ses larmes.

—Chanteuses des rues, murmura-t-elle, nous sommes au fond de nous-mêmes quand je songe à ce que je suis, je vois que l'on est déjà comme si une invisible main nous poussait vers la tombe.

Il ne le ferait pas, répliqua Diane, de nous voir de la manière dont nous sommes. Notre malheur est de ne point inspirer de haine. Si nous nous battions, nous serions dans la dignité, nous vivrions à notre point. Il aurait à lutter contre nous, il aurait à lutter contre notre fortune. Et sa fortune ne serait-elle pas de nous servir ?

—Ne seraient-ils pas de nous servir ! Pendant ! Ah ! ma sœur, notre premier douleur, dans ce Paris où nous devions tant souffrir, quand nous nous vîmes seules au rendez-vous devant la grande rose sculptée de Notre-Dame ! ils ne vinrent pas. Sais-tu, ma sœur, ce que je pensais ? Elle ne voulait pas que nous nous aimassions.

Le regard ébloui de Diane parcourut l'île.

—Que Dieu le maudisse ! Mais si nous avions eu nos parures, nos voitures, nos gens, nous aurions pu le retrouver. Notre voyage était fait pour la patrie. Notre Dame ! il nous chercherait, comme nous le chercherions.

Diane fut quelques temps avant de répondre.

—C'est une chose étrange, reprit-elle enfin, comme les traits de notre mère sont restés dans nos mémoires. Il semble que je la vois encore, telle qu'elle était alors, et je ne l'ai jamais revue en Bretagne, les plus heures de ma vie.

Elle songeait à ce qu'il nous regardait pendant le voyage ! On entendait qu'il nous connaissait et qu'il nous aimait.

Cyprienne gardait une attitude plus calme. En pensant, elle oubliait presque sa souffrance ; mais à ses derniers mots sa voix faiblit, et Diane, qui la vit chanceler, n'eut que le temps de la soutenir.

—Ce matin, murmura la pauvre enfant. Notre chambre est bien loin encore... et je ne sais pas comment je ferai pour y arriver.

Diane l'attira sur son cœur.

Cyprienne regarda la Seine qui coulait derrière elle.

—Ce pourrait être notre dernier jour de misère ! murmura-t-elle.

Diane couvrit son front de baisers en pleurant.

—Ma sœur ! ma petite sœur ! dit-elle, ne parle pas ainsi ! Dieu aura pitié de nous, j'en suis sûre. Et laisse-moi te dire ce que je veux faire demain... Jusqu'à présent je n'en ai pas eu la force ; mais je ne veux pas que tu meures, ma Cyprienne. Et demain je l'oserai !

—Quoi donc ? demanda Cyprienne.

—Tu sais bien qu'ils passent tous les jours aux Champs-Elysées, dans leur voiture. Quand nous sommes sous les arbres, ils ne nous [illegible] pas. [illegible] je les appellerai par leurs noms... et il faudra bien qu'ils nous reconnaissent.

Cyprienne releva la tête.

—J'irai avec toi ! dit-elle. Quand nous serons là toutes les deux, nous verrons si notre dernier espoir nous abandonne. Et s'ils ne nous repoussent pas, ma sœur, quelle [illegible] de porter [illegible] à madame et au pauvre Pennoël !

—Si [illegible] Diane [illegible] !

En attendant reprit-elle tristement, nous n'avons rien à leur donner ce soir !

Elle sauta sur le pavé.

—Mais ce n'est plus qu'un jour d'attente ! poursuivit-elle, et l'espoir va nous donner une bonne nuit.

Cyprienne un peu ranimée, se mit aussi sur ses pieds. Pendant [illegible], les deux sœurs se disputèrent le fardeau de la [illegible], et se fut Diane encore qui s'en chargea. Puis elles continuèrent à descendre les quais jusqu'à la rue des Petits-Augustins, où elles s'engagèrent.

Plus d'une fois leur pas se ralentit, jusqu'au moment où elles se signèrent toutes les deux en passant devant le portail de Saint-Germain des Prés.

Elles étaient arrivées au terme de leur course. Après avoir tourné l'angle de la place, elles jurent voir la maison où se trouvait la chambre qu'ils habitaient. Cette maison était située au bout de la rue Sainte-Maguerite, vis-à-vis et un peu au delà du bâtiment en saillie qui flanque la prison de l'Abbaye.

Comme elles passaient devant le corps de garde, hâtant de leur mieux leur marche pénible, elles s'arrêtèrent tout à coup d'un commun mouvement. Leurs mains se joignirent et se serrèrent.

—Oh ! fit Diane avec un étonnement profond.

Cyprienne regardait stupéfaite, une voiture qui venait de s'arrêter précisément à côté d'elle. Par la portière ouverte de cette voiture, on apercevait une tête de jeune fille, dont la figure maladive et pâle s'entourait de longs cheveux blonds.

Le marchepied tomba en même temps que s'ouvrait la porte de la maison voisine. Une dame descendit de la voiture, et prêta son aide à la jeune fille malade.

—L'Ange ! murmura Cyprienne.

—L'Ange ! répéta Diane.

La dame et la jeune fille entrèrent dans la maison. La porte se referma sur elles, avant que Cyprienne et Diane, immobiles de surprise, eussent songé à faire un mouvement.

XIII

C'était une chambre petite et presque nue où se trouvaient pour tous meubles deux chaises et une [illegible] blanc. Dans un coin se voyait une pauvre petite [illegible] ni peinte, ni sculptée, ni dorée, comme celle de Penhoël.

Dans la ruelle du lit, au-dessus d'un petit bénitier de verre, pendait une image de la Vierge.

Diane et Cyprienne venaient de rentrer. [illegible] qui séparaient leur chambre de la rue avaient été [illegible] fermées. Cyprienne s'était laissée choir sur [illegible] était tombée à genoux devant le lit, et sa tête brûlante se cachait entre ses deux mains.

En ce moment, il n'y avait aucune différence entre les deux jeunes filles : le courage de Diane fléchissait enfin, si accablement égalait celui de Cyprienne.

Elles ne parlaient point ; un [illegible] était sur leur pensée confuse. Elles se laissaient aller à [illegible]

En ce moment de suprême [illegible] elles ne songeaient même pas à [illegible] Il venait à peine deux ou trois minutes qu'elles avaient vu Blanche de Penhoël, leur cousine aimée, et nulle parole [illegible] entre elles à ce sujet. Elles ne pouvaient plus.

Et pourtant, par suite de circonstances que nous connaîtrons bientôt, Diane et Cyprienne étaient même de mesurer l'importance de cette rencontre fortuite.

Diane et Cyprienne n'ignoraient rien de ce qui s'était passé à Penhoël après la nuit de la Saint-Louis : elles savaient l'enlèvement de l'Ange, l'expulsion des maîtres du manoir et tout ce qui s'y rattachait ; elles savaient que madame [illegible] de douleur, — madame, qu'elles aimaient si tendrement autrefois ! — cherchait sa fille depuis deux mois, courant la ville au hasard, et arrêtant les passants comme une pauvre folle, pour leur demander son enfant.

Mais il est des heures où l'âme épuisée reste sourde à toute voix. On dit que dans les vastes solitudes d'outre-mer, le voyageur, accablé, se couche parfois par terre, il reste là, immobile, haletant : il voit, s'il entend au loin la voix menaçante du lion ou du tigre ; et si, tout près de lui, sous l'herbe, ce bruit sinistre se fait ouïr qui annonce l'approche du serpent, il reste encore...

Une demi-heure se passa ; puis Diane jeta un regard sur sa sœur.

— Tu souffres ? dit-elle.

Cyprienne serrait toujours sa poitrine à deux mains. Elle ne répondit pas.

Diane se redressa, galvanisée par un élan de colère. Le sang remonta brusquement à sa joue ; elle secoua les masses bouclées de ses beaux cheveux.

—Paris ! s'écria-t-elle avec une amertume déchirante ; Paris que nous voyions si beau ! Paris où nous allions mourir désespérées ! Oh ! que de brillants rêves et de promesses mensongères ! N'était-ce pas plus que le paradis même ! —Du pain, mon Dieu ! du pain !... Faut-il nous châtier si cruellement pour avoir été aveugles ! Sainte Vierge ! vous savez bien que, si nous avons abandonné la maison de notre père, ce n'était pas pour nous ! Sainte Vierge, ayez pitié ! Du pain ! un peu de pain !

Elle se tordait en une sorte de délire. —Et Cyprienne, morne ne prenait point garde à elle.

Il y avait deux jours entiers qu'elles s'avaient mangé.

La veille, elles avaient encore un dernier morceau de pain. Mais Marthe de Penhoël, son mari et le pauvre oncle Jean souffraient non loin de là d'une misère pareille. C'étaient eux qui, sans le savoir, avaient mangé le dernier morceau de pain de Diane et de Cyprienne.

Diane poursuivait, soutenue par sa fièvre :

—Pourquoi ces choses-là sont-elles possibles ? pourquoi Dieu laisse-t-il ces espoirs insensés entrer dans le cœur de deux pauvres enfants ?

Elle eut un sourire amer, désolé.

—Te souviens-tu de ce que nous venions chercher à Paris, ma sœur ? dit-elle ; sais-tu encore ce que nous voulions gagner avec nos harpes et nos pauvres chansons ? Cinq cent mille francs pour reconquérir les biens volés de Penhoël ! cinq cent mille francs !

Sa taille se renversa en arrière, ses mains jointes se levèrent au ciel.

—Et nous avons dépensé les pièces de six livres du pauvre Benoît Haligan, reprit-elle ; et nous avons vendu l'une après l'autre nos robes apportées de Penhoël, nos croix d'or que notre père nous avait données... tout, jusqu'au médaillon où étaient les cheveux de notre mère ! Oh ! maudit sois-tu, Paris ! je te déteste !

Cyprienne rendit une plainte faible. Diane s'élança vers elle, et se mit à genoux à ses pieds.

—Si tu savais comme cela me fait mal ! murmura Cyprienne en se tordant les mains. Cherche... oh ! cherche, ma sœur s'il y a encore quelque chose à vendre !

Le regard de Diane fit le tour de la chambre.

Rien ! murmura-t-elle désespérée ; nous n'avons plus rien !

Elle entoura de ses bras le corps de Cyprienne, comme pour la défendre contre la torture qui l'accablait. Dans ce mouvement, elle sentit un objet résistant sous l'étoffe légère du tablier de sa sœur.

—Qu'est-ce que cela ? s'écria-t-elle.

Cyprienne réveillée par cette exclamation, porta la main à la poche de son tablier.

Et aussitôt vous l'eussiez vu bondir sur ses pieds, joyeuse et ranimée.

—De l'argent ! de l'argent ! s'écria-t elle. Merci, sainte Vierge ! vous avez eu pitié de nous !

—De l'argent ! répéta Diane étonnée.

Cyprienne ouvrit la main devant le regard avide de sa sœur. Elles tombèrent dans les bras l'une de l'autre.

Vous le leur avez point reconnues. C'était la gaieté vive de leur jeune bonheur. Que le désespoir était loin d'elles ! Avaient-elles seulement désespéré ?

Leurs joues se coloraient, leurs yeux pétillaient. Elles étaient jolies comme autrefois, quand le plaisir animait leurs gracieux visages, dans le salon de verdure de Penhoël.

Avec quelle ivresse pour elles, qui étaient venues chercher à Paris cinq cent mille francs, afin de racheter le manoir ! trois gros sous, glissés dans la poche de Cyprienne par le pauvre soldat breton ! Un bon gros morceau de pain !

Pauvre soldat, que Dieu vous le rende ! Puissiez-vous quand vous retournerez au pays, trouver votre fiancée fidèle et les bras ouverts de votre vieille mère !

Cyprienne descendit l'escalier quatre à quatre. Diane était seule.

Un instant elle demeura immobile ; puis comme si un souvenir s'était éveillé en elle tout à coup, elle franchit la porte à son tour. La joie vive qui naguère animait son joli visage faisait place à un grave recueillement.

Elle monta un étage, puis deux. Elle se trouva sur un étroit carré, souillé de poussière, sur lequel s'ouvrait la porte d'un grenier vide.

Elle entra dans ce grenier, dont la charpente trouée donnait passage au vent froid du soir et aux rayons de la lune. Une cloison délemparée se trouvait du côté opposé à la porte. Diane s'en approche sur la pointe des pieds.

Elle colla son œil à l'une des fentes larges et nombreuses qui séparaient les planches. Au delà, il y avait un second grenier à peu près semblable au premier, mais qui était habité.

Point de sièges ; un seul matelas par terre, où gisait un vieillard pâle comme la mort.

D'un côté du grenier, sur un soliveau vermoulu, un homme à la figure hâve, creuse et comme stupéfiée, s'essayait auprès d'une bouteille qui semblait vide. Il portait un habit en lambeaux ; sa barbe et ses cheveux gris se mêlaient. Il appuyait ses deux coudes sur ses genoux maigres, et sa tête entre ses mains. A l'autre bout de la misérable chambre, une femme s'asseyait sur le sol même ses cheveux noirs dénoués entourait un visage qui avait la blancheur et l'immobilité du marbre. Elle regardait devant elle d'un œil fixe et sans pensée. On voyait sur ses traits réguliers une douleur si poignante que le cœur en restait navré.

Le vieillard couché sur le matelas était le père Géraud, ancien aubergiste du *Mouton couronné* ; la femme accroupie à terre était madame Martha ; l'homme à la barbe grise assis sur le soliveau, se nommait René, vicomte de Penhoël.

Le temps avait fait de la cloison une véritable claire-voie : elle

n'empêchait pas plus d'entendre que de voir. Chaque jour, Diane et Cyprienne venaient là au moins une fois.

Elles ne se découvraient point, parce qu'elles eussent été forcées d'avouer qu'elles faisaient, elles, filles de Penhoël, le métier de chanteuses des rues : parce qu'on les aurait peut-être retenues et qu'il leur eût fallu renoncer à leurs chimériques espoirs. Mais elles se sentaient moins seules et moins abandonnées, lorsqu'elles avaient rendu leur pieuse visite aux anciens maîtres du manoir.

Ces visites, d'ailleurs, étaient autre chose qu'un culte stérile. Les Penhoël vivaient là depuis deux mois, bien qu'ils fussent dépourvus de toute ressource ; ils vivaient, uniquement grâce aux deux jeunes filles.

Le malheur semble s'acharner sur les vaincus. Le pauvre aubergiste de Redon avait tout quitté pour suivre ses anciens maîtres et les servir. Il s'était dit : « Je travaillerai, dans ce grand Paris je trouverai bien de l'ouvrage. » Mais, au lieu de venir en aide à la famille, il se trouvait peser lourdement sur elle : car, dès les premières semaines, le père Géraud était tombé malade d'un excès de travail, et depuis lors il n'avait pu se relever.

Quant au bon oncle Jean, il avait caché sa croix de Saint-Louis et passait ses jours entiers à parcourir la ville, demandant partout de l'emploi, n'importe quel emploi, et n'en pouvant trouver nulle part.

Marthe et son mari n'essayaient même pas. Madame se courbait anéantie, sous le poids de sa douleur de mère. Elle n'avait plus ni volonté ni force. Parfois elle restait du matin au soir accroupie dans la poussière, à l'endroit où nous la voyons maintenant, sans bouger, sans parler. D'autres fois elle sortait furtivement dès l'aube : c'était pour aller au loin, dans ce Paris inconnu, tant que ses pauvres jambes pouvaient la porter ; c'était pour chercher sa fille.

Les gens du quartier la regardaient comme une folle.

René, lui, buvait le plus qu'il pouvait. Dès qu'il n'avait plus de quoi boire, il tombait dans une apathie morne.

Il se passait des semaines sans qu'une parole sortît de ses lèvres.

Chaque soir, il quittait son soliveau, et allait disputer au vieux Géraud malade une part de son matelas.

Marthe et l'oncle Jean couchaient sur la terre.

Tant qu'il était resté un peu d'argent à Diane et à Cyprienne, elles avaient fait passer chaque jour la petite offrande par les trous de la cloison. Plus tard, c'avait été du pain, le pain dont elles manquaient elles-mêmes !

Telle était l'atonie profonde où s'engourdissaient les pauvres hôtes du grenier qu'ils ne songeaient point à chercher la source de cette mystérieuse aumône. Penhoël se jetait sur le pain comme une brute affamée. Ce qu'il laissait prolongeait l'agonie de sa femme et du père Géraud.

L'oncle Jean vivait on ne savait comment. Jamais il ne diminuait la part de ses compagnons d'infortune.

Quand l'offrande arrivait, à l'heure ordinaire, la voix de madame

s'élevait parfois pour bénir le bienfaiteur invisible. Les deux jeunes filles, alors, baisaient en pleurant la cloison qui les séparait de Marthe. Leur cœur battait bien fort, car elles n'avaient rien perdu de cette ardente tendresse qu'elles portaient jadis à madame. Elles étaient obligées de s'enfuir, pour ne point s'élancer vers elle et se coucher à ses genoux.

XIV

MISÈRE ET DÉVOUEMENT

Le silence régnait presque toujours dans la triste demeure, un silence lugubre, interrompu seulement par les plaintes du malade. Parfois pourtant, vers le soir, madame causait à voix basse avec l'oncle Jean. Dans ces occasions, elle venait vers la cloison pour s'éloigner de son mari. C'était ainsi que Cyprienne et Diane avaient appris les affaires de Penhoël : elles savaient dans les plus petits détails la monotone histoire de l'exil, les regrets amers, les espoirs déçus, la longue torture ; elles connaissaient même le terme fatal après lequel il ne serait plus possible de rentrer dans la possession du manoir.

Mais les pauvres filles avaient perdu leurs illusions folles. On n'importait le jeune maintenant ?

Diane, était derrière la cloison, regardant, le cœur gros, cette scène de désolation muette et morne. Une porte, qui se trouvait au pied du matelas, s'ouvrit en criant sur ses gonds faussés, et la tête blanche de Jean de Penhoël se montra sur le seuil.

Il était moins changé que les autres. C'était bien toujours ce visage vénérable et doux jusqu'à la faiblesse. Il portait le même costume qu'autrefois ; seulement sa veste de paysan était bien usée et le ruban de Saint-Louis ne pendait plus à sa boutonnière. Il traversa le grenier d'un pas lent. Le bruit de ses sabots s'étouffait sur la poussière épaisse.

—Bonsoir, mon neveu ! dit-il en tendant la main à René.

René leva sur lui son regard pesant et privé de pensée.

—Bonsoir ! grommela-t-il. Je n'ai plus d'eau-de-vie.

Il montra du doigt la bouteille vide, qui était auprès de lui sur le soliveau. L'oncle Jean fit comme s'il n'avait pas entendu, et gagna le lit du malade.

Penhoël grondait entre ses dents :

—Ils m'ont mis là tous deux ! tous deux ! mon frère et ma femme !

—Eh bien ! mon vieux Géraud, dit l'oncle, comment ça va-t-il ce soir ?

Géraud fit un effort pour se soulever sur le matelas.

—Que Dieu vous bénisse, Jean de Penhoël ! répliqua-t-il d'une voix épuisée. La fièvre me tient bien fort. Ah ! si je m'en allais, ce serait pour le mieux, car je ne pourrai pas travailler de longtemps.

—Vous vous guérirez, mon brave ami, et nous verrons tous ensemble de meilleurs jours.

—Je ne sais pas, dit le vieillard accablé, je ne sais pas, monsieur Jean !

Il se laissa retomber sur sa couche. L'oncle en sabots se dirigea vers la porte, [illegible] vers elle et prit sa [illegible] à son tour, un [illegible] prononçant [illegible] repoussante [illegible] visiblement douloureuse.

—Ma pauvre fille, reprit l'oncle, il me semble que vous êtes plus pâle encore qu'hier.

—Mon Dieu ! répondit-elle, dont les grands yeux bleus se levèrent au ciel avec une expression douloureuse, je fais pourtant ce que je peux ! Je [illegible] mes cheveux blancs qui les arrêtent. J'ai beau leur dire : Voyez mes bras, je suis vigoureuse encore, on me répond : Il est temps de vous reposer, mon vieux. Me reposer ! quand ma pauvre belle Marthe souffre, [illegible] Il est là son fiel, il savait de la misère.

—Je suis bien las, ma fille, reprit-il. Paris est grand, et je n'ai pas pris un seul instant de repos toute cette journée. Sais-je à combien de portes j'ai frappé ! partout où je me présentais, je disais : Donnez-moi de l'ouvrage, je ne demande pas à choisir la besogne, je ferai ce que vous voudrez.

Pauvre père ! pensait Diane qui écoutait les larmes aux yeux.

—Je ne demande pas un gros salaire, poursuivit Jean de Penhoël, quand j'aurai bien travaillé, vous me donnerez ce que vous voudrez. La porte se refermait avant que j'eusse fini, ou bien on me demandait :

—Brave homme, que savez-vous faire ?

—Mon Dieu ! autrefois je savais monter à cheval, porter un mousquet et manier l'épée, je n'ai jamais été obligé d'apprendre d'autre métier, grâce au pain que me donnait Penhoël. Et maintenant que Penhoël n'a plus de pain, je ne peux pas lui en donner, moi, je regardais : Je sais bêcher la terre des jardins, porter des fardeaux, balayer les écuries. Ayez pitié ! Faites-moi le valet de vos serviteurs !

—Non, non, la même parole toujours ! Dans cet immense Paris où tant d'or se prodigue, quand on est pauvre et qu'on a les cheveux blancs, il faut donc se coucher sur la terre et attendre la mort !

Diane collait son oreille aux planches ; elle sanglotait tout bas, Marthe de Penhoël restait froide, et semblait saisir à peine le sens de ces paroles désolées. L'oncle Jean s'assit auprès d'elle et prit ses mains qu'il serra tendrement dans les siennes.

—Et pourtant, continua-t-il en retrouvant son mélancolique sourire, j'ai tort de murmurer, car aujourd'hui Dieu m'a envoyé un espoir. Marthe... si le pauvre vieillard pouvait vous secourir !

Il baissa la voix comme pour faire une confidence.

[illegible]

—Écoutez, reprit-il, je crois bien que nous ne serons pas long-[illegible] de langue et le découragement [illegible] [illegible] quelle des fleurets qui [illegible] et le coup [illegible] la sandale claquant contre le sol. J'étais auprès d'une [illegible] autrefois, du temps de ma jeunesse, je faisais un [illegible] petite Marthe ! c'est moi qui donnai des leçons à notre [illegible] la forte lame de Bretagne.

A ce nom de Louis, le regard de madame eut un [illegible] soudain et fugitif. Jean de Penhoël [illegible] :

—Comme il se tenait sous les armes ! Il [illegible] encore [illegible] à la parade. [illegible] ... [illegible] Ils étaient là une vingtaine de jeunes gens prenant leçon ou faisant assaut. Moi qui ai vu Saint-Georges, Fabien et la Boissière, je puis bien dire cela : on ne se bat plus comme autrefois ; les belles manières sont perdues !

Son beau sourire se teignit d'un peu d'ironie.

—[illegible] s'écria-t-il emporté par une distraction soudaine, ces beaux [illegible] d'à présent sont incroyables ! Si vous les voyiez, Marthe, saluer négligemment et tirer le mur comme par [illegible] Plus de grâce ! [illegible] des compas pour se donner au hasard quelques méchants coups de fleurets dans les cuisses, on dirait une douzaine de paires de boutiquiers qui se battent avec leurs aunes !

L'oncle en sabots eut un petit rire sec et décidément moqueur. Puis tout à coup sa figure redevint grave.

—A qui vais-je parler de cela ? Et devrais-je censurer, moi qui demande l'aumône ? Je me suis approché du maître, du *professeur* comme on les appelle maintenant, — et je lui ai dit en rassemblant tout mon courage : Monsieur, avez-vous besoin d'un prévôt pour votre salle ?

Le professeur m'a toisé d'un regard dédaigneux.

—Est-ce qu'on faisait des armes avant le déluge ? m'a-t-il demandé.

Toujours mes malheureux cheveux blancs !

—Je pense bien que l'art a fait des progrès, ai-je répondu ; et, sous votre direction savante...

—Mon vieux, on n'apprend plus rien à votre âge !

Je m'en allais tristement, lorsqu'il se ravisa pour mon bonheur.

—Au fait, dit-il, je n'aime pas à renvoyer comme ça les pauvres diables. J'ai besoin de quelqu'un pour balayer la salle, moucheter les fleurets et mettre tout en ordre. Vingt francs par mois, l'ancien, ça vous va-t-il ?

—Si cela m'allait, ma pauvre petite Marthe ! vingt francs par mois ! Comme je l'ai remercié ! Et j'entre en fonctions dans huit

Le pauvre oncle Jean ne se possédait pas de joie.

Marthe secoua la tête.

Elle n'acheva point sa pensée, mais ses deux mains touchèrent sa

Elle s'élança tremblante d'émotion.

Les deux jeunes filles la regardaient manger. Elles riaient toutes deux.

—Ma sœur disait Cyprienne, à voir cela on n'a plus faim.

XV

MADAME COCARDE

Il y avait cinq minutes que Diane et Cyprienne étaient rentrées dans leur chambre, dont la porte restait entr'ouverte. Elles étaient agenouillées toutes deux côte à côte, devant l'image de la Vierge clouée au mur dans la ruelle du petit lit, elles disaient ensemble leur prière du soir.

Quand elles eurent achevé, Diane ajouta d'un ton simple, qui révélait l'habitude de chaque jour:

—Sainte Marie, mère de Dieu, intercédez auprès de Jésus votre fils afin qu'il nous envoie cinq cent mille francs pour racheter les biens de Pardaillan.

—Ainsi soit-il! répondit Cyprienne.

Pauvres enfants!

Elles restèrent un instant agenouillées et priant tout bas. Parmi

jours. Entends-tu bien ? nous n'avons plus qu'une semaine de misère !

Le pauvre oncle Jean ne se possédait pas de joie.

— Eh bien ! reprit-il voyant que Marthe ne répondait pas, vous ne dites rien, ma fille ?

Marthe secoua la tête.

— Huit jours ! murmura-t-elle d'un ton si bas que Diane ne put l'entendre à travers la cloison, c'est bien long ! c'est trop long !

Et comme l'oncle Jean l'interrogeait du regard, elle ajouta :

— La main qui nous jetait chaque soir un morceau de pain, s'est lassée sans doute...

Elle n'acheva point sa pensée, mais ses deux mains touchèrent sa poitrine.

Le dos du vieillard se pencha vers la terre.

Diane n'avait rien entendu de ces dernières paroles ; mais elle avait vu le geste de Marthe et cela suffisait.

Elle s'élança tremblante d'émotion. En trois sauts elle eut regagné sa chambre, où Cyprienne rentrait en ce moment, tout essoufflée. Cyprienne, joyeuse et consolée, mordait à belles dents un gros morceau de pain qu'elle rapportait.

— Ils souffrent là-haut... dit Diane. Madame a faim !

Les dents de Cyprienne, qui venaient de rompre avidement la croûte appétissante et dorée, lâchèrent prise aussitôt.

— Et moi qui ne pensais pas ! s'écria-t-elle. Vite, ma sœur ! Heureusement que je ne leur ai pris qu'une bouchée !

Elles remontèrent, lestes comme des sylphides, les marches vermoulues des deux derniers étages ; et l'instant d'après, le pain glissant entre deux planches, tomba sur le sol poudreux du grenier.

Marthe poussa un cri de soulagement.

Les deux jeunes filles la regardaient manger. Elles [illegible]

les paroles que leur cœur prononçait, à défaut de leur bouche muette, on eût trouvé sans doute les noms d'Etienne et de Roger...

Tout à coup, elle se levèrent tressaillant. La porte entr'ouverte de leur chambre avait crié, en même temps qu'on y frappait trois coups discrets.

—C'est moi, madame Cocarde ! dit, sur le palier, une voix chevrotante, mais fluttée, sucrée et gardant évidemment des prétentions à la douceur. Etes-vous couchées, mes tourterelles ?

—Pas encore, répondit Diane ; [illegible]

—[illegible] mon ange [illegible] sucrée, cassée, etc. [illegible] de ville. [illegible] comme elles étaient jolies ainsi à genoux faisant [illegible] de prières !

En 1820, les dames du genre de madame Cocarde étaient [illegible] nes comme une chanson de Béranger. [illegible] à des sentiments meilleurs, elles [illegible] leur ceinture et une chaise [illegible] tre de Notre-Dame de Lorette.

Madame Cocarde [illegible]

C'était une petite femme [illegible] un peu effacés, aux grands yeux d'[illegible] on dit, craignant la lumière et [illegible] cette couleur [illegible] d'une assez [illegible] de chambre de [illegible] De loin un myope l'eût [illegible] arrivées à la trentaine [illegible] mi-gnardes un peu au delà de l'âge [illegible]

Mais de près l'aspect [illegible] sa figure était comme sa voix, quelque chose de [illegible] c'était une ruine à grand peine replâtrée, et que toutes les réparations du monde ne pouvaient empêcher d'être une ruine.

Non pas que madame Cocarde eût dépassé de beaucoup la trentaine. Parmi des signes d'une vieillesse précoce, elle gardait certains indices qui parlaient encore de jeunesse. Madame Cocarde avait probablement vécu à grande vitesse.

On se fait ainsi parfois une position bien honnête. Madame Cocarde avait l'estime de son quartier. Elle possédait des rentes ; elle était principale locataire des trois derniers étages de la maison où nous sommes. On ne faisait point de bruit chez elle. Et, bien que certaines langues méchantes se permissent un narquois sourire en parlant du genre d'affaires auxquelles se livrait madame Cocarde, tout ce qui vendait vin, sucre, café, viandes ou légumes, de la rue Sainte-Marguerite, la déclarait une femme comme il faut.

Madame Cocarde traversa la chambre d'un pas sautillant, et vint s'asseoir à côté du lit, en ayant soin de tourner le dos à la lumière. Cyprienne et Diane restaient debout. Il était facile de voir que cette visite attardée ne leur faisait point un plaisir infini ; mais on pou-

vait deviner également qu'elles avaient intérêt à ménager la visiteuse. Madame Cocarde souriait et les caressait du regard.

—Ça va bien à des petit chérubins comme vous, d'être dévotes, reprit-elle quand elle fut assise : le bon Dieu, la bonne Vierge, les bons anges gardiens ! Moi aussi, je croyais à tout cela quand j'étais petite fille. Ah ! mes pauvres belles ! lorsqu'on arrive à vingt-cinq ans... vingt-six ans... ces enfentillages-là sont déjà bien loin, et l'on songe à des choses plus sérieuses !

Elle fourra ses deux mains dans les poches de sa douillette.

—Savez-vous qu'il fait frais chez vous ? reprit-elle en se pelotonnant sur elle-même avec un mouvement frileux. Il y a déjà six semaines que je fais du feu, moi. Je sais bien qu'il y a la différence des situations ; mais c'est égal, mes anges, vous devriez avoir un petit poêle allumé le soir en rentrant.

Nous verrons, dit Diane, quand l'hiver sera venu.

—C'est qu'il vient, ma pauvre biche ; il approche à grands pas ! Moi qui vous parle, j'ai mis mes robes d'été dans l'armoire. Et je trouve que les jupons ouatés ne sont pas de trop.

Elle toucha l'étoffe de la robe de Cyprienne qui se trouvait le plus près d'elle.

—De l'indienne ! s'écria-t-elle ; et encore de la petite indienne ! Mes chers cœurs, comme vous devez grelotter avec ça !

La principale vertu de Cyprienne n'était point la patience.

—Mon Dieu ! madame, dit-elle en reprenant sa robe d'un geste brusque, nous faisons comme nous pouvons, et nous ne nous plaignons pas...

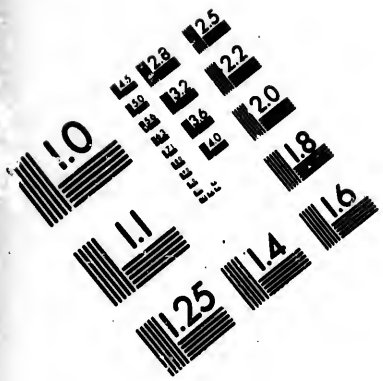
—Est-ce que je vous aurais fâchée, ma perle ? demanda madame Cocarde, dont la voix flutée prit des accents plus doucereux encore. Je ne me le pardonnerais pas, car je vous aime de tout mon cœur. Voyez-vous, c'est dans votre intérêt que je parle. Un rhume est bien vite gagné ; puis vient la fluxion de poitrine. Mes petits enfants, je sais bien qu'il y a la différence des situations. Je ne vous dis pas de mettre des robes de soie, comme moi ; mais de bons corsages en laine bien doublés, voilà ce que je voudrais vous voir !

Elle sortit de sa poche un petit couteau d'écaille un peu plus long qu'une épingle, et s'en servit en guise de cure-dents.

—Il n'y a rien d'ennuyeux comme des cuisses de bécasse pour rester comme cela entre les dents ! poursuivit-elle sans ponctuer par le moindre silence son intrépide bavardage. Aimez-vous la bécasse, mes amours ? Je crois bien que vous ne connaissez pas cela. C'est toujours assez cher ; mais, Dieu merci ! ma situation me permet de ne pas regarder à la dépense. Asseyez-vous donc sur votre lit, mes belles, car il n'y a plus qu'une chaise. Vraiment, pour bien peu de chose, vous pourriez avoir un joli petit mobilier. Je ne vous parle pas d'acheter des meubles comme les miens... la différence des situations... mais enfin...

—Madame, interrompit Diane, ce que nous avons nous suffit.

—A la bonne heure, mes trésors ! s'écria madame Cocarde :— on peut dire que vous n'êtes pas difficiles à contenter... Mais, si



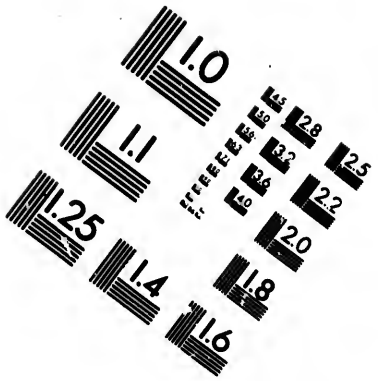
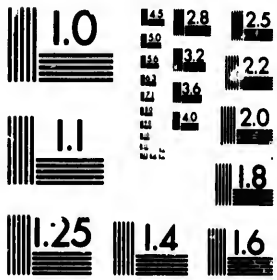
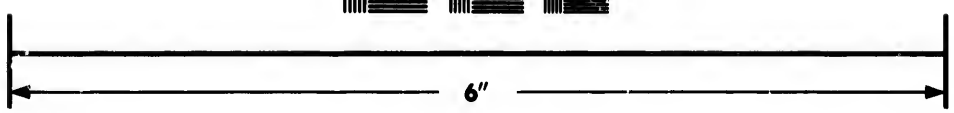
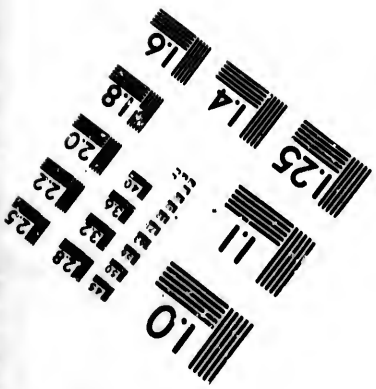
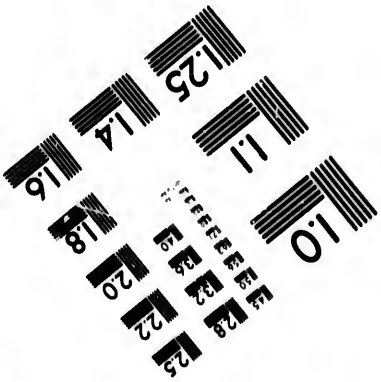


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)









Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

vous ne vous asseyez pas, je croirai que vous voulez me renvoyer.

Manifestement, madame Cécarès avait le droit en effet de croire cela, car les deux jeunes filles [illegible] froides, [illegible] et [illegible] Cécarès.

C'était là tout le secret de la [illegible] Diane et Cyprienne.

[illegible] enfants, l'excellent dîner [illegible] de bécasse ; après cela, [illegible]

Pendant cette complaisante énumération, Diane [illegible] vive ; on apportait le dîner [illegible] elle ; mais j'avais déjeuné plus matin qu'à l'ordinaire... [illegible] parce que je vous aime.

Les deux jeunes filles ne répondirent point. Sous la paupière brûlante de [illegible]

Et bien, [illegible] soupe, un gentil aux choux et du fromage.

Pour la [illegible] était plus appétissant [illegible] de madame Cécarès.

—Mon Dieu ! Mon Dieu ! [illegible]

Le rouge monta au visage de Diane.

—Vous avez deviné à peu près, madame, dit-elle : mais je vous le répète, nous sommes contentes de ce que nous avons.

—Voilà la vraie philosophie, mon ange ! Eh bien ! moi, je suis désolée... désolée de voir de charmantes filles comme vous dans la misère.

—Madame !

—Pas de colère, mon enfant ! se montrer orgueilleuse vis-à-vis d'une véritable amie, c'est avoir un mauvais cœur. Fâchez-vous tant que vous voudrez, du reste : vous ne m'empêcherez pas de dire tout bas que je pense. J'ai le cœur serré, voyez-vous, chaque fois que j'entre dans cette chambre. Deux pauvres chattes, un grabat : cette harpe, qui est seule maintenant, parce que vous avez vendu l'autre, je parie...

—Madame ! dit encore Diane.

La principale locataire prit ses deux mains, qu'elle joignit avec celles de Cyprienne.

—Je vous dis que je vous aime, mes pauvres enfants ! prononça-t-elle d'un accent pénétré : ayez confiance en moi. Je suis plus vieille que vous : laissez-moi vous sauver !

XVI

Ce n'était pas la première fois que madame Cocarde parlait ainsi. Diane et Cyprienne avaient toutes raisons pour suspecter la franchise de ses paroles ; et pourtant elle eut la confiance de tout à-la-fois, que les deux jeunes filles relevèrent sur la principale locataire leurs regards émus et presque crédules.

—Des robes d'indienne en plein hiver ! reprit madame Cocarde, pas de feu ! à peine une misérable chandelle !... et pour soutenir ces corps si délicats, si charmants, une nourriture grossière !... peut-être insuffisante ?

Elle sentit frémir la main de Cyprienne.

—N'est-ce pas ? poursuivit-elle, insuffisante ?

—Oh ! murmura Cyprienne, par grâce, ne nous parlez pas de tout cela, madame : si vous saviez de quoi je souffre !

—Bah ! fit madame Cocarde avec curiosité.

Diane regarda sa sœur à la dérobée ; son front devint pourpre ; elle releva les yeux sur madame Cocarde et dit à voix basse :

—Elle souffre, parce qu'il y a deux jours qu'elle n'a mangé.

—Deux jours ! répéta froidement la petite femme. Moi qui ai mal à l'estomac quand j'oublie mon second déjeuner ! C'est bien long !

Elle retira sa main pour la replonger dans la poche de sa douillette.

—Deux jours ! répéta-t-elle encore, mais cette fois avec lenteur et comme en faisant un retour sur elle-même. Moi aussi... ces choses-là ne s'oublient pas— ; moi aussi, j'ai été deux jours sans

manger. Bon Dieu ! mes filles, tout le monde a passé par là. C'est le coup d'épaule qui fait le faire le monde, et je vous promets que les autres ne seront guère plus heureuses.

Cette froideur subite refroidit l'émotion des jeunes filles et Diane regrettait déjà son aveu.

—Oh ! oh ! continua la petite femme en suivant le cours de ses réflexions, je savais bien que vous n'étiez pas millionnaires ! mais deux jeunes anges ! Ah ! le métier ne va pas du tout, du tout !

Comme Diane se répondait point, madame Cocarde fouma les yeux, rentra et changea brusquement de visage, de ton et de manières pour faire place à cette douceur mielleuse et traînante qu'elle savait donner à sa physionomie.

—Vous me voyez anéantie, mes beaux anges, dit-elle. Comment ! singer de moi ! de moi qui vous porte une amitié si véritable ! Mais vous ne vous souvenez donc plus de ce que je vous ai dit dans la voiture ?

La voix de Diane prit un accent pénétrant et mystérieux.

—Nous avons tâché de l'oublier, madame, explique-t-elle.

—Comme vous êtes ravissante ainsi, mon ange ! s'écria madame Cocarde, qui la regardait avec une sincère admiration : la fierté vous sied comme à une reine ! Ah ! que je voudrais jeter au feu cette petite robe qui m'impatiente, et mettre à la place de la soie, du velours, des dentelles ! Ces sont si faciles, vous me remercieriez tant lorsque vous seriez devenues plus raisonnables !

Diane, le front haut, les yeux pleins de jeunesse et de fierté, semblait belle comme l'orgueil de la pudeur.

—Nous sommes obligées de nous lever dès le matin, madame, dit-elle, et voilà qu'il est bien tard.

—C'est-à-dire que vous me chassez ! répond la petite femme, moi, votre meilleure amie ! Et pourquoi ? Parce que je vous cherche votre bonheur ?

Elle se leva, et parut sans s'éloigner encore.

—Souvenez-vous de ce que je vous dis là ! je vous prédis que vous vous mordrez les doigts, mes pauvrettes, à cause de votre conduite de ce soir. Qui refusera-t-on attendra pas ces demoiselles jusqu'à la fin du monde. Ah ! mon Dieu ! comme si on ne savait pas ça par cœur ! On se cabre, on fait la petite reine, on rejette bien loin la fortune qui se présente... Ah ! les plus sages ! Et celle qui a repoussé tout l'or de la terre, des châles, des toilettes des rentes... une situation, quoi ! pourquoi madame Cocarde s'est-elle emplacée, se laisse-prendre par un artiste ou un va-nu-pieds !

Diane fronce le sourcil, madame Cocarde haussa les épaules, et se dirige vers la porte.

—Voilà comme ça se joue ! grommela-t-elle en levant les yeux au plafond. Quand je pense que ses petites se laissent mourir de faim auprès de la soupière pleine ! car je vous le dis encore, quoique ce soit inconscience de jeter des perles... je m'entends bien ! si vous vouliez, demain vous auriez équipage !

Point de réponse. Diane releva l'oreiller du lit pour faire la cou-

[illegible] Le yeux [illegible] un éclair et sa bouche pincée [illegible]

—Equipage, mademoiselle Diane, répéta-t-elle, [illegible] plus de souliers... entendez-vous ?

Ceci fut dit avec une explosion d'aigreur [illegible] La petite femme [illegible] la bride à [illegible]

[illegible] On allait en entendre de belles.

La pauvre Cyprienne ne [illegible] la couverture à moitié [illegible] Un sourire [illegible] et ses grands yeux, perdant leurs [illegible] tout à coup rêveurs.

—Entendez-vous ? reprit [illegible] rire de la jeune fille ; [illegible] reille, je me serais fait fort de vous [illegible] auriez voulu. Trente bonnes mille livres de rente ! [illegible] vous l'argent de votre mois pour me payer ! Ah ! ah ! j'ai été trop bonne avec vous ! Demain soir, foi d'honnête femme, les gens au grenier iront coucher dans la rue !

Diane restait immobile. A la voir, on eût dit que toutes ces paroles insultantes ne lui étaient point adressées. A ces derniers mots pourtant, elle se tourna vers madame Cocarde avec lenteur.

La principale locataire, qui crut à une [illegible] sur la hanche d'un air intrépide ; mais ses bras [illegible] lorsqu'elle entendit la jeune fille lui demander froidement :

—Combien faut-il d'argent pour faire trente mille livres de rente ?

—Comment dites-vous, mon cœur ? balbutia madame Cocarde, combien il faut d'argent ? en capital ?

—Oui.

—Six cent mille francs, au denier vingt.

—Six cent mille francs ! répéta Diane en regardant sa sœur à la dérobée.

La petite femme se rapprochait.

—Est-ce que nous allons être gentilles ? murmura-t-elle avec un retour subit de caressante douceur.

Diane dit d'un ton tranquille :

—Cet homme que vous m'avez déjà dit nous avoir demandées, — pourrait-on aller chez lui aujourd'hui ?

Madame Cocarde recula d'un pas, et Cyprienne releva la tête en sursaut pour jeter à sa sœur un regard stupéfait. Elle se croyait le jouet d'un rêve. Il n'y avait pas la moindre trace d'émotion sur le beau visage de Diane.

—Peste ! fit la petite femme : aujourd'hui ! Ah çà ! mignonnes, vous vous êtes joliment moquées de moi !

—Diane ! prononça tout bas Cyprienne.

Diane lui imposa silence d'un geste glacé.

—Je vous demande s'il y a un gentleman à la principale locataire, qu'elle aille... elle ne veut pas aller chez cet homme aujourd'hui.

—Mais... balbutia madame Cécarde, sans doute...

Elle ajouta un chiffre.

—Ah! mon Dieu! il paraît que les petits anges ne veulent pas passer une nuit dure!

—Tout de suite, mon séraphin! reprit-elle en souriant à Diane, et je vous promets que vous serez bien reçues, et que vous trouverez là un souper tout servi!

—C'est bon, dit Diane. Voulez-vous nous y conduire?

—Oh, mon cœur! fit Cyprienne en joignant les mains.

—Je vais vous y conduire, répondit madame Cécarde; mais donnez-moi un chiffre, je vais chercher une voiture. Attendez-moi: je suis à vous dans deux minutes.

Elle sortit en courant. Les deux jeunes filles restèrent seules. Diane était pâle et ses yeux brillaient, et ne [illegible] Diane était impatiente [illegible]

—Ah! mon Dieu! fit Cyprienne.

—Ecoute! reprit Diane, pendant que tu allais acheter du pain, [illegible] et je les voyais mourir! [illegible] Changer! Et [illegible] qui va chaque soir [illegible] ou porte repoussé partout [illegible] partout [illegible] Cyprienne pleurait.

—C'est vrai! c'est vrai! dit-elle parmi ses larmes; mais la honte! Diane la prit entre ses bras et la couvrit d'un regard de mère.

—Tu as raison, pauvre enfant! murmura-t-elle; mais, crois-moi, je ne veux point offenser Dieu. Toi, ne viens pas, car c'est encore un combat... et si l'on échoue, cette fois, il faudra bien mourir.

—J'irai, dit Cyprienne.

XVII

L'HÔTEL MONTALT

Nehemiah Jones le majordome de Montalt, était un gentleman et un homme de goût parfait. Il avait acheté pour son maître un des plus confortables hôtels du faubourg Saint-Honoré, un hôtel largement séparé de la voie du fourmille la foule bruyante et gênante isolé au milieu de la grande ville, ombragé par des arbres centenaires, et ouvrant la haute perle de ses salons sur des jardins de prince.

Nehemiah Jones avait trouvé cela entre les Champs-Elysées et la place Beauvau. C'était une retraite choisie, d'où la vue rencontrait partout des arbres, du gazon, des fleurs: et nulle part l'autre

côté de la rue, cette odieuse barrière qui borne l'horizon parisien ; nulle part la fenêtre [illegible] le dos de ces civilisés qui passent des nuits [illegible] des cordonniers ou des menuisiers.

C'était charmant. Une [illegible] sous le règne de Louis XV, alors que les [illegible] sur leur jour de Paris encore et cachaient seulement [illegible] des fêtes nobles ou bourgeoises.

L'hôtel Montalt, comme on [illegible] déjà dans le faubourg, affectait la forme régulière d'un [illegible] entre cour et jardin par l'escalier ou Galerie.

C'était un corps de [illegible] flanqué de deux pavillons symétriques. Au-dessus du [illegible] terrasse, dont chaque balustre [illegible] des statues ou des vases, [illegible] contour du toit et le mouvement [illegible] sur le fronton triangulaire. Cousteau le Jeune avait sculpté deux dryades [illegible] et soutenant un écusson de marbre.

Sous le fronton, quatre colonnes doriques supportaient un large balcon, dont la saillie abritait le dernier [illegible] d'un perron circulaire, où retombaient deux [illegible] Quelques [illegible] pleuraient sur les degrés du perron, vous trouviez un spacieux vestibule, soutenu par un péristyle d'ordre corinthien en marbre violet avec chapiteaux de bronze ; l'œil infiltrait le corps de logis, [illegible] sur la belle verdure du jardin, situé derrière l'hôtel.

Aux deux côtés du vestibule, [illegible] s'ouvraient, à droite, le salon, la galerie, la bibliothèque, le [illegible] en enfilade ; à gauche, sous une [illegible] la salle à manger, où pouvaient s'asseoir [illegible] convives.

En face du perron, l'escalier d'honneur montrait sa haute rampe de soie, ciselé, ramassé de volutes d'or, de pampre et de fleurs. Du côté opposé à la rampe, au-dessus d'un lambris en marbre violet comme celui des colonnes, Desportes avait mis quelques-uns de ses larges peintures, sur lesquelles le dôme transparent qui terminait l'escalier jetait la lumière à grand flots.

La terrasse, tournant deux fois sur elle-même avec ses balustrades de marbre blanc, s'ouvrait au delà du vestibule et descendait au jardin. C'était un vrai petit parc, qui s'étendait à gauche de l'avenue Marigny jusqu'aux maisons du faubourg, d'une part ; de l'autre, jusqu'aux abords des Champs-Elysées.

On était là en plein dix huitième siècle. Après le beau parterre, venait le boulingrin Pompadour et les tilleuls énormes, taillés en arcades. Puis c'étaient des statues habillées de mousse et cachées dans des niches de verdure, des tritons, Neptune, Amphitrite, etc., le tout [illegible] d'un cercle de buis centenaires à qui le ciseau avait donné mille formes architecturales ou fantastiques.

Lors de son arrivée, Montalt avait trouvé ce mythologique paradis en pleine verdure et en pleines fleurs. Il n'avait eu garde de regretter son froid palais de Portland Place, à Londres. Mais quand

viennent les jours pluvieux de septembre, adieu la riche feuillée des grands arbres ! adieu les corbeilles de fleurs !

Le nabab était incapable [illegible]. Il se sentait [illegible] plus vite des fleurs [illegible] par [illegible] son caprice [illegible] avant [illegible]. Il fit appeler Nehemiah Jones son majordome, et lui dit :

— Monsieur Jones, [illegible] pas [illegible] jardin [illegible].

— Si c'est la volonté de milord, répliqua Nehemiah Jones le plus simplement du monde, [illegible].

Il eût semblé, en vérité, à entendre ce bon Anglais, que la volonté de milord était la règle de l'univers. Milord répondit :

— C'est ma volonté, monsieur Jones.

Nous devons remarquer en passant que ce titre de lord [illegible] à Montalt était de pure convention. L'Angleterre [illegible] seigneurie ; seulement, tout [illegible] pas [illegible] Montalt, d'ailleurs, n'y tenait point et se vantait volontiers d'être sorti du peuple.

Nehemiah Jones salua et se retira. Quelques heures après, une armée d'ouvriers envahissait le jardin, au-dessus duquel s'éleva comme par enchantement une toiture transparente. Cela coûta un prix insensé. Mais Nehemiah Jones revint dire à Montalt un beau matin :

— Milord, on a mis en serre le jardin de Votre Seigneurie.

C'était bien la perle des majordomes, que ce Nehemiah Jones !

Paris s'est ému, un jour, ému pour tout de bon vraiment, parce qu'on lui a ouvert, moyennant un franc d'entrée, un Éden qui se nommait le *Jardin d'hiver*, et qui était grand comme la salle des Pas perdus au palais de justice. Le parc de Montalt aurait contenu à l'aise une demi-douzaine de jardins d'hiver.

Jugez si Paris se mit en fièvre ! Les premiers qui entendirent parler de cette merveille n'y voulurent point croire ; puis comme on racontait des détails précis, vraisemblables, circonstanciés, les moins curieux désirèrent voir.

Mais il ne s'agissait pas ici de donner un franc et de confier au contrôle sa canne ou son parapluie : personne n'entrait, sinon les amis de Montalt, ou encore les protégés de Nehemiah Jones.

C'est à peine si, des fenêtres du faubourg, on voyait briller à travers les arbres, dans ce pays de jardins et de bosquets, l'immense voûte de verre ; mais on n'en grimpait pas moins aux mansardes, et c'étaient souvent de belles dames qui laissaient en bas leurs équipages pour entreprendre cette ascension.

Il y eut des grisettes aussi pauvres qu'honnêtes qui gagnèrent trois cents livres de rente à prêter ainst leur modeste asile, — d'où l'on apercevait le dôme des Invalides, le Val-de-Grâce, l'Institut, la Salpêtrière, mais non du tout le mystérieux paradis du nabab.

Le champ était ouvert aux suppositions, aux descriptions apocryphes, à la poésie des nouvellistes rêveurs, et Dieu sait que nul ne se faisait faute d'avoir en poche son petit plan de jardin miraculeux ! On en comptait le berceau, les grottes et les statues. Plus

il était difficile d'y pénétrer, plus il y avait de véritable gloire à dire : Je l'ai vu.

Personne ne s'en privait. Et comme le thème descriptif était varié par l'imagination de chacun, l'idée que s'en faisaient les simples dépassait toutes les limites du merveilleux.

Les uns, frottés de saine littérature, refaisaient tout doucement les bosquets d'Armide ou l'Eden de Milton ; les autres prouvaient certaines connaissances d'histoire naturelle en décrivant les mille plantes des plates-bandes et des corbeilles ; d'autres enfin, prenant soin d'animer la scène, montraient le beau nabab errant sous ses féeriques ombrages, au milieu d'un essaim d'esclaves.

Quant à l'idée qu'on se faisait des richesses du nabab, c'était quelque chose de prodigieux et de fou. Ceux qui ne voulaient pas exagérer disaient seulement qu'il était plus riche que le roi ; mais le commun des croyants ne cherchait pas même une comparaison.

Les hableurs parlaient de fourgons chargés d'or...

Et de tout cela se dégageait une sorte de crainte superstitieuse. Un homme qui disposait de tels trésors devait être au-dessus des lois du monde et se rire des barrières imposées à la foule.

Parmi tous ces on-dit, le vrai avait sa part, le faux la sienne. Ce qu'il faut affirmer, c'est que ce fameux jardin n'avait point peut-être son pareil en Europe.

Quant à l'hôtel, œuvre d'une ère sensuelle s'il en fut, Montalt l'avait orné suivant son goût bizarre. Là se mêlaient aux voluptueux souvenirs de notre dix-huitième siècle les molles délices des mœurs asiatiques. Le confort anglais brochait sur le tout, et doublait l'originalité de cet hybride accord.

Boucher se trouvait avoir jeté en grappes ailées ses amours dodus sur les panneaux d'une salle que Montalt avait fait daller de marbre, et où des tuyaux lançaient l'eau tiède et parfumée des bains suivant la mode de Tebriz ou de Dir. Sous les tentures se montraient encore les guirlandes de fleurs et de fruits. Les vives couleurs des pans de cachemire faisaient tort aux nuances un peu passées qui chatoient encore aux robes des marquises bergères de Watteau.

Et tout près, à dix pas des coussins paresseusement amoncelés, l'attirail austère du sport britannique.

Le palais de Montalt réunissait la mollesse du dix-huitième siècle aux mollesses de l'Orient, sans craindre le voisinage des modes raides du sport.

Car Montalt, malgré toute sa puissance, ne pouvait façonner que le dedans à sa guise. Entre les murs de l'hôtel, ses souvenirs pouvaient prendre une forme et lui rendre aisément l'aspect aimé de sa vie indienne ; il pouvait se croire encore à Mascate, ou parcourant en vainqueur, avec ses cipayes, un coin de la Perse, une province du Kaboul. Mais au dehors, c'était l'Europe. Impossible de refaire les mœurs de tout le monde. Au lieu du palanquin asiatique aux balancements indolents, il fallait le fougueux attelage.

Et point n'est besoin de dire que les écuries du nabab n'avaient pas de rivale dans Paris.

La richesse, le luxe prodigue et somptueux étendaient comme un vernis sur les contrastes trop heurtés qui eussent pu déparer la demeure de Montait. Montait était là, d'ailleurs, servant lui-même de lien vivant à toutes ces choses disparates, et adoucissant les contrastes, à force de présenter en sa propre personne tous les contrastes réunis.

Suivant la morale commune, il menait dans sa délicieuse retraite une existence assez peu exemplaire. Il buvait comme un vrai lord, et jouait comme un possédé du diable.

On est allé parfois, à la suite d'un de ses amours mortels où l'on avait mis tout son être et que la déception a brisé. Mais le nabab dînait bien souvent que jamais il n'avait aimé.

Il fallait croire cela, bien que difficilement on pût concilier ce vide absolu du cœur, ce matérialisme sans contrepoids, avec la haute générosité qui perçait, non point dans ses paroles, mais dans ses actions.

Ceux qui l'approchaient intimement n'auraient pas osé le louer, encore moins le décrier. En principe, son âme semblait perdue ; il n'y avait plus rien en lui que doute, négation, [illegible] tout ce qui est bon, tout ce qui est saint, excitait son mépris ou sa raillerie. Il ne voulait croire qu'au mal. Et pourtant à par les fautes de sa vie systématiquement dissolue, il ne faisait que le bien.

C'était comme une lutte entre sa nature [illegible] cordieuse, et quelque système impie, qu'il s'était imposé de force à lui-même. C'était, si l'on peut s'exprimer ainsi, un homme arrivé à la religion du vice, et tâchant d'expier ses vertus. C'était surtout du moins aurait on pu le croire, il n'avait pris à tâche de le nier constamment, un homme blessé par le sort injuste, et qui avait cette folie bizarre de tourner sa vengeance contre Dieu même. Ils ne sont pas rares, ces fous qui croyant punir Dieu, l'abandonnent, pour se jeter à corps perdu dans le vice. Dieu qui n'a besoin de personne, se contente de les plaindre, et eux s'éloignent de l'unique médecin qui pourrait guérir la blessure de leur cœur.

Ses bonnes actions, il les cachait avec un soin minutieux et jaloux avec un soin presque égal à celui qu'il mettait à se parer de ses fautes. Vis-à-vis même du serviteur chargé de répandre ses bienfaits, il s'en excusait comme d'une faiblesse honteuse.

C'était un Anglais appelé Smith, qui avait du talent beaucoup.

Le nabab qui se montrait gai quelquefois, n'était sûrement pas heureux. Du cercle où il allait chercher le plaisir dans les émotions du jeu, il revenait le plus souvent triste et sombre.

Ces soirs-là, il entrait seul dans son appartement, dont il fermait la porte à double tour. On l'entendait se promener longtemps et à grands pas sur le parquet de sa chambre à coucher. Parfois ses serviteurs curieux prétendaient avoir ouï, à travers la porte, comme un sourd gémissement.

Le lendemain, on le trouvait sur son lit pâle et brisé de lassitude On n'osait point lui adresser la parole ; à peine prenait-on le courage de regarder à la dérobée son visage défait et bouleversé.

Ces jours-là, il ne mangeait point ; il restait jusqu'au soir sur

son divan, tandis que ses nègres, immobiles et muets, attendaient ses ordres.

Ceux qui eussent pu pénétrer le secret de sa vie auraient remarqué que ces tristesses mornes et profondes le prenaient chaque fois que le hasard du jeu le forçaient à enlever un diamant du couvercle de sa boîte de sandal.

Et assurément ce n'était pas la perte elle-même qui le navrait ainsi, car on n'avait jamais vu au cercle des Etrangers un joueur plus calme et plus impassible.

Les jours dont nous parlons, personne ne pénétrait près de lui, pas même Etienne et Roger qu'il aimait tant à voir chaque jour.

Car en effet du moins, le nabab avait fait exception à son insociabilité. Cette amitié du hasard, nouée dans le coupé d'une diligence, eût gardé pour bien des gens, dans son origine même, un germe de rupture. Mais pour Montalt, il était tout le contraire. Il se disait avec un souverain plaisir que cette liaison n'avait aucune cause logique : on n'était ni parent ni voisin, on n'avait point été élevé ensemble, on ne s'était point devoué mutuellement l'un pour l'autre ; donc il y avait chance que l'on pût s'aimer.

Pour sa part, il aimait les deux jeunes gens beaucoup plus que le premier jour. Il était fou du talent d'Etienne ; il applaudissait de tout son cœur aux moindres saillies de Roger. Vous auriez dit parfois, lorsqu'ils étaient ensemble, un père entre ses deux fils chéris.

Mais c'était plus souvent encore un joyeux camarade, et alors il n'était plus possible de ramener la moindre idée paternelle. Montalt jeune comme eux par la beauté, par l'esprit, par l'élégance exquise, pouvait passer facilement pour le frère aîné, à qui deux ou trois années de plus donnent du poids et de l'aplomb.

Il poursuivait avec une héroïque patience, l'œuvre entamée sur la route de Rennes à Paris. Chaque fois que les deux jeunes gens et lui se trouvaient ensemble, il prêchait : c'était sa manie. Il voulait faire d'Etienne et de Roger des philosophes à son image ; il voulait leur donner surtout ce profond mépris de l'espèce féminine qu'il affectait en toute occasion.

Etienne et Roger résistaient vaillamment ; Etienne surtout, dont le cœur était plus fort.

Du reste, ils se laissaient aller tous deux sans trop réfléchir, et avec l'insouciance de leur âge, à la pente de cette bonne et molle vie que le hasard leur faisait. Etienne travaillait, et recevait de son labeur une récompense royale ; Roger ne travaillait point, mais il portait le titre de secrétaire de milord, et touchait, sous ce prétexte, des appointements magnifiques.

Tout dans la maison du nabab, voitures, chevaux, valets, était à leurs ordres. Charmants cavaliers comme ils l'étaient, distingués, spirituels, élégants, et riches par le hasard, ils faisaient, en vérité, figure dans le monde.

Au commencement, et d'un commun accord, ils s'étaient promis de mettre à exécution ce cher dessein qu'ils avaient fait un soir dans le jardin de Penhoël : thésauriser, thésauriser comme des

avares, pour revenir bien vite en Bretagne, où les attendait le bonheur.

Etienne restait fidèle à son projet. Chaque somme que lui donnait le nabab était religieusement placée, et le jeune artiste tressaillait d'aise en voyant s'augmenter rapidement son trésor, car c'était la dot de Diane, de Diane, qui était son rêve de toutes les heures, son amour unique et passionné.

Roger pensait bien, lui aussi à Cyprienne ; mais sait-on comment l'argent se dépense à Paris ? La dot de Cyprienne était lente à venir.

[redacted]

Il aimait pourtant, le bon garçon !

Tandis qu'Etienne peignait des panneaux ou esquissait des cartons, Roger allait se promener. Quand il revenait et qu'Etienne le questionnait en frère, Roger ne faisait pas toujours confession générale.

[redacted]

Une chose cependant rapprochait les deux jeunes gens et les réunissait en une commune inquiétude : c'était l'absence de nouvelles de Bretagne, le silence complet et inexplicable des amis qu'ils avaient laissés derrière eux. Etienne avait écrit à Diane plusieurs fois ; Roger avait écrit à Cyprienne et à madame ; point de réponse.

Des lettres avaient été adressées au vieux Gérard, qui de tout temps avait témoigné à Etienne et à Roger une affection sincère : point de réponse encore.

Les semaines s'étaient écoulées : on attendait toujours.

En désespoir de cause, Etienne avait écrit à un de ses confrères dont la famille habitait les environs de Redon ; et il comptait les heures en attendant la réponse, qui, cette fois, ne pouvait pas lui manquer.

Au jour où nous sommes arrivés, la réponse n'était point encore venue. Etienne cependant faisait trêve à son inquiétude, parce que c'était grande fête à l'hôtel du nabab, et qu'un visage triste n'eût point été de saison.

XVIII

LE BAL DU NABAB

Au dehors, dans ces ruelles à peine habitées qui montaient alors vers les terrains vagues de Beaujon, rien ne transpirait. La cour, plantée d'arbres touffus, masquait entièrement l'hôtel illuminé ; mais dès qu'on avait dépassé le petit jardin anglais situé devant la maison, le perron apparaissait chargé de fleurs, et l'œil plongeait, à travers le vestibule, dans les galeries éblouissantes.

M. Jones savait faire les choses.

Il était environ huit heures du soir, et deux tables, servies dans deux salles séparées par une galerie, allaient recevoir leurs convives.

Ce double festin était une idée de Montalt qui en avait souvent de bizarres.

Un autre idée, qui lui appartenait encore, avait été de donner à

sa fête une physionomie asiatique. Ceci non point à la rigueur ; car les mets qui couvraient les tables étaient tous français, et un bal encore plus français allait suivre le repas.

Nous parlons surtout du coup d'œil. Les salles étaient tendues à l'indienne, et l'on voyait partout des gens portant le riche costume des cipayes, et dont l'emploi devait consister tout simplement à servir des rafraîchissements durant le bal.

Ces gens, il faut le dire, [illegible] ribuaient merveilleusement à [illegible] C'était un complément aux [illegible] décorations qui transformaient ce château Louis XV en un palais des *Mille et une Nuit*.

Au premier rang de ces fiers cipayes, empruntés par l'habile majordome à quelque administration chargée de fournir des comparses aux théâtres, on distinguait une face maigre et jaune : front étroit, cheveux plats, mâchoires énormes. Malgré l'effet du déguisement, nous n'eussions pu manquer de nous arrêter devant ce visage-là, comme on fait à la vue d'une ancienne connaissance.

Cet honnête cipaye semblait être un peu le caporal de la troupe. Au moment où les convives au complet allaient prendre place, le cipaye s'approcha mystérieusement du majordome.

Nous rapportons les quelques paroles échangées entre eux parce qu'elles ne furent pas sans influence sur les événements de notre histoire.

—*Messié Chônes*, dit le cipaye, qui n'était autre que notre ami Graff, le soldat professeur, *le badran gagnait tous messié Pipandre ?*

—Qui appelles tu monsieur Pipandre ? demanda le majordome.

—*Ce grand sec, messié, Chônes, que ché lui ai mis ses babiottes duchurthui...*

—Après ?

—*Eh pien ! c'est qu'il est paron, bomme ché suis, moi, maréfal de France, messié Chônes.*

Explication s'ensuivit, pendant laquelle l'honnête Graff montra successivement de l'œil le baron de Bibander, le comte de Manteira et le chevalier de Las Matas, qui étaient là tous trois en costume d'apparat.

Graff sembla désigner le chevalier comme étant le chef de la bande.

Puis il ajouta :

—*Mauvaises bradigues, messié Chônes !*

Le majordome passa derrière le rang des convives et alla jusqu'à Montalt, qui prenait sa chaise pour s'asseoir. Il lui dit quelques mots à l'oreille. Montalt jeta un rapide coup d'œil sur nos trois gentilshommes disséminés parmi les convives.

Graff avait regagné le groupe de cipayes en grommelant :

—*Ça fus apprentra, messié les trôles, à bayer vos tettes en monnaie de sinche.*

La place de Robert était marquée à quelques distance du nabab. Celui-ci dit à son majordome, de manière à être entendu par Robert :

—Monsieur Jones, veuillez demander à M. le chevalier de Las [illegible] s'il veut me faire l'honneur de se placer auprès de moi.

La figure de Robert [illegible] ; il échangea un regard furtif avec ses compagnons.

[illegible] et Sibaudier se dirent : Ça va marcher !

[illegible] on vit le chevalier de Las [illegible] le suivre [illegible] de Berry-Montait.

Le [illegible] Il avait pour chacun de ces [illegible] qui [illegible] jusqu'au [illegible] de toute description, et la plume [illegible] qui continue Antonin Carême [illegible] devant tant de splendeurs.

Par exemple, il faut bien l'avouer, les convives assis autour de cette table [illegible] étaient un peu mêlés. Nous parlons seulement de la première table : car il y en avait deux ; et la seconde, réservée aux [illegible] pas mêlée du tout.

Dans ce [illegible] titré qui se groupe autour d'une maison de jeu dès qu'une maison de jeu [illegible] il est vraiment bien difficile de distinguer l'aventurier du grand seigneur. En effet, l'aventurier se frotte si aisément au gentilhomme, et le gentilhomme si fatalement à l'aventurier, qu'ils [illegible] l'un sur l'autre, —si bien que tel vrai marquis, possédant un nombre de quartiers sincères, vous fait l'effet d'un aigrefin, [illegible] que tel [illegible] tours d'adresse, cachait soigneusement ses diplômes, vous [illegible] à l'œil comme la plus pâlissée des marquis.

Il y a longtemps que la mode française est à l'anglomanie. Montait, avec ses millions, sa romanesque histoire où il n'y avait pas un mensonge, sa grande mine et la haute distinction de sa personne n'aurait eu qu'à se laisser faire pour devenir le lion des salons aristocratiques.

On eût abaissé à plaisir les raides barrières de l'étiquette devant ses fantaisies, et, de par l'audace même de ces caprices, il eût conquis le royaume de la mode.

Mais il n'en voulait pas. Il lui plaisait d'attirer le faubourg Saint-Germain et de ne point lui rendre sa visite.

Il lui plaisait d'amuser tout ce monde orgueilleux, mais en l'humiliant à sa manière.

Chez lui le plaisir ne s'arrêtait jamais avant d'atteindre aux folles nuances de l'orgie : on le savait. Il se divertissait à voir les puritains passer le seuil de son enfer.

Autour de la table de Berry-Montait, il y avait assurément de vrais grands seigneurs ; mais on y voyait aussi, à part même de nos gentilshommes de l'hôtel des Quatre-Parties-du-Monde, un nombre assez notables de chevaliers d'industrie. Les uns et les autres, du reste, s'emboîtaient passablement et formaient un très noble ensemble.

On voyait là la fine fleur de trois ou quatre aristocraties et la crème de cinq ou six tripots.

[illegible] Étrangers, surtout, alors dans toute sa gloire, four- [illegible] étaient [illegible] pour le moins [illegible] marquis [illegible]

[illegible] Ce qu'il y avait d'alliage [illegible]

[illegible]

Entre les plus élégants, M. le chevalier de Las Matas se faisait remarquer ; il méritait à tous égards l'honneur que lui avait fait [illegible] gentilshommes ne [illegible] Portugal et l'Allema- [illegible] ne croit pas en pleine [illegible] le bon baron de Bibander étaient, en somme, convenables : c'était tout ce qu'il fallait exiger d'eux.

En arrivant à l'hôtel du nabab, nos trois gentilshommes avaient [illegible] jusqu'alors Montalt qu'au [illegible] la composition de son intérieur.

En entrant, ce soir, les premières figures aperçues par Bibandier Blaise et Robert avaient été justement deux visages de connaissance, qu'ils ne s'attendaient certes point à trouver là : nous voulons parler d'Étienne et de Roger.

Les deux jeunes gens étaient aux côtés de Montalt, et faisaient avec lui les honneurs.

La surprise de nos trois gentilshommes fut si grande, qu'ils pensèrent se trahir, au premier moment. Mais ils étaient bien déguisés : l'aplomb leur revint tout de suite d'autant mieux qu'ils purent voir tout de suite qu'on ne les reconnaissait point.

Par le fait, Étienne et Roger étaient à cent lieues de songer à Robert de Blois, à Blaise, son domestique, ou même au pauvre fossoyeur Bibandier.

L'alerte était passée depuis longtemps. Le dîner marchait suivant les règles de l'art. Le sommelier de milord, personnage classique et nourri des traditions les plus respectables, dirigeait avec méthode et sang-froid son bataillon de porte-bouteilles ; les vins étaient non seulement choisis, ce qui est beaucoup, mais selon le code de la gastronomie, ce qui est davantage.

On causait fort gaiement déjà. Le baron de Bibander, une fois la glace rompue, se prenait à baragouiner d'une si triomphante façon, que le bon Graff était tout fier de son élève.

Montalt avait des prévenances pour chacun, mais il donnait la principale part de son attention à M. le chevalier de Las Matas, qui l'entretenait avec une rare vivacité. Montalt lui repondait, lui souriait, et ne laissait jamais son verre vide.

[illegible]

[illegible] les trois quarts des convives marchaient en avant de lui.

[illegible]

[illegible] C'était [illegible] de ses hôtes.

Il se leva de table, et la foule des convives le suivit dans le jardin où les attendait un nouveau spectacle.

Dans ce jardin [illegible] régnait une atmosphère [illegible] des mille plantes [illegible] la toiture de verre et [illegible] moul.

Les jets d'eau [illegible] de chacune des colonnes qui [illegible] des guirlandes de fleurs s'enroulaient en festons [illegible] sous les grands arbres au feuillage sombre et immobile, il y avait des recoins ténébreux où la nuit appelait profonde et pleine de mystères.

Les buis centenaires prolongeaient leurs arcades noires, au travers desquelles on apercevait une longue perspective de [illegible] et au milieu de ces clartés éblouissantes, apparaissaient [illegible] dieux et ces déesses de marbre que nous a légués l'art antique.

Au premier plan du tableau, sur la velours des gazons, [illegible] les corbeilles fleuries, on voyait douze femmes, douze [illegible] drapées gracieusement dans leurs costumes étranges, [illegible] de pierreries et d'or, et qui dansaient aux sons de l'orchestre des danses orientales.

L'orchestre, qui avait d'abord voilé ses accords lents et balancés, montait en un crescendo de plus en plus rapide. La danse suivait l'orchestre. On voyait les bayadères se mêler, se perdre, se reprendre, tourner sur elles-mêmes, en agitant leurs voiles, et former comme une chaîne vivante, dont les souples anneaux se nouaient et se dénouaient.

A mesure que le rythme devenait plus vif, une sorte de fièvre enthousiaste s'emparait d'elles. Les musiciens haletants pressaient la mesure, pressaient toujours.

Un instant encore on vit la troupe charmante précipiter ses pas avec frénésie ; puis tout à coup, l'orchestre se tut. Les danseuses avaient disparu comme un songe.

XXX

UNE CONFIDENCE DE ROBERT

Pendant que Blanche et Roger se perdaient dans les méandres des allées embaumées, le nabab jouissait de son triomphe. Il se tourna vers M. le chevalier de Las Matas, qui, depuis quelques minutes, prêchait dans le désert.

—Eh bien ! milord, demanda ce dernier, que pensez-vous de mon idée ?

Sa figure était pourpre, ses yeux bâillaient outre mesure, mais ses paupières lourdes avaient ce battement impossible à rendre qui annonce l'ivresse. Le nabab lui avait tant et si bien versé à boire !

Comme on fait aux approches de l'ivresse, il s'enfonçait de plus en plus dans son idée fixe, se mettait à convoiter Mercédès, une chose sacrée. Comme le regardait en souriant.

—Je pense, monsieur le chevalier, répondit-il, que vous êtes un homme très entendu, mais je n'aime pas beaucoup ces affaires où il faut compter avec le hasard.

—On peut en corriger d'autres ! s'écria vivement Robert, il y a plus d'une carte forcée, et je vous connais, milord.

—Que je connais, monsieur, répliqua Montalt, avec négligence, si vous êtes riche ; mais nous parlerons de cela plus tard. Votre fortune serait assez grande pour satisfaire aux prodigalités inexplicables !

Il montrait du geste le jardin, et semblait supputer mentalement les sommes énormes qu'il avait fallu jeter dans ces féeriques enchantements.

—Le fait est, dit Montalt simplement, que je dérange mon capital, monsieur le chevalier.

—Je savais bien ! Ah ! milord, si vous vouliez me comprendre !

—Mais, monsieur le chevalier, je vous comprends parfaitement.

—En vérité ? dit Robert, qui baissa les yeux ; oh bien !

—Eh bien ! répéta Montalt, je sens qu'avec un homme habile, on pourrait... Mais, monsieur le chevalier notre connaissance date à peine de quelques semaines... et je ne sais pas encore.

—C'est vrai ! interrompit Robert ; vous ne m'avez jamais vu à l'œuvre.

—Vous comprenez qu'en ces sortes de choses, reprit Montalt, dont le sourire devint plus gracieux, ce n'est pas précisément sur la moralité d'un homme qu'on désirerait être fixé.

—J'entends bien : c'est sur son savoir-faire.

—Vous l'avez dit, monsieur le chevalier.

Robert se rapprocha de Montalt, et prit la hardiesse de s'appuyer familièrement à son bras.

—Que diriez-vous, poursuivit-il en baissant la voix, d'un pauvre gaspen qui serait arrivé un beau jour sans recommandation ni appui dans un château où il ne connaissait âme qui vive, et qui, dans l'espace de trois ans, serait parvenu au moyen de sa seule industrie,

à mettre tout bonnement à la porte le maître du château, pour s'installer en son lieu et place ?

—C'est très fort, répliqua [illegible]

—J'entends légalement, reprit Robert ; avant par devers lui cet homme dont je vous parle. Un acte de propriété en bonne et due forme ?

—C'est encore plus fort.

Robert lui serra le bras.

—Aurez-vous le temps d'écouter une histoire ? dit-il.

—Est-elle longue votre histoire ?

—Passablement ; mais quand vous l'aurez entendue vous serez mon cher lord, le meilleur complaisant de mes caprices.

—C'est que je suis vengé, dit Montalt avec une émotion vraie ou feinte ; —et je voudrais...

—Mieux ! s'écria le chevalier en le retenant de force. Cet homme a fait vingt mille livres de rente avec [illegible] votre père, votre milliards avec la moitié seulement de votre fortune. Il faut que vous [illegible]

Montalt jeta un regard de regret [illegible] déjà de jouer.

—Allons, dit-il, puisque vous le voulez [illegible]

Robert l'entraîna [illegible]

Tandis qu'ils traversaient [illegible] berceaux leur promenade enchantée.

[illegible] Milord était au jeu. Le baron de Bibander papillonnait [illegible] de son [illegible] et le démenait [illegible] insupportable.

Robert et Montalt s'assirent. Tout [illegible]

—Il y a vingt ans de cela, dit Robert [illegible] ne vois pas pourquoi je vous [illegible] ; c'était M. [illegible]

—Ah ! et il se nomme, ce gros garçon de cent [illegible] un colosse d'habileté ?

—Non pas ! mais il veut son prix. Vous allez voir. Nous avions été forcés de quitter Paris tous les deux pour des affaires de famille. Nous [illegible] de la Bretagne. En arrivant dans certaine ville de [illegible] à nous deux, sept francs cinquante centimes.

—Du vin ! cria le nabab à un [illegible]

En ce moment il se passa à l'insu de tous [illegible] chevalier, et pour lequel les familiers de l'hôtel n'avaient pas trouvé d'explication.

Les fêtes données que nous avons vues ouvrir le bal étaient officieusement [illegible] et fidèlement partie tout comme les cipayes, de la mise en scène de la fête. C'était M. Smith qui leur avait fourni ces gracieux costumes de bayadères. Il y avait douze femmes de-

guisées ainsi, et il ne pouvait y en avoir davantage, car on eût mis tous les tailleurs parisiens au défi de livrer des costumes pareils.

Ces costumes qui gardaient un cachet tout particulier d'exactitude, avaient été faits, sous la direction de [illegible] dans la maison même.

[illegible] en [illegible] mire.

Il y en avait deux de trop : deux qui [illegible] le droit d'assister à ces fêtes, et [illegible] la faveur du déguisement officiel.

Mais [illegible] seul était à la rigueur, admissible, quoique [illegible] surintendante des [illegible] quelques [illegible] rassemblait [illegible] dans cette chambre peut-être ; on avait vol[illegible] d'or [illegible]

Quoi qu'il en [illegible] jeunes filles [illegible] qui perçait dans leur maintien. Elles se tenaient au bas du [illegible] ébahi[illegible]

[illegible] trois paroles rapides, et se séparèrent brusquement.

[illegible] cet air d'effroi qui aurait [illegible]

La première, qui portait [illegible] rouge à [illegible] faisait [illegible]

La seconde, dont la ceinture [illegible] baron de [illegible] massif [illegible]

[illegible] deux [illegible]

L'effet fut assez remarquable.

M. le comte de Manteira laissa échapper ses cartes et devint tout blême.

La [illegible] un bâton.

Il regardait, bouche béante et avec [illegible] bayadère à la ceinture [illegible] côtés.

L'autre, la bayadère à la ceinture [illegible] jeu, [illegible] au comte de Manteira [illegible]

Les paroles prononcées par les deux jeunes femmes inconnues, à l'oreille du baron de Bibander et du comte de Manteira, étaient pourtant bien simples. La ceinture rouge frangée d'or avait dit au comte :

— Bonjour, monsieur Blaise.

La ceinture verte avait dit au baron :

— Bonjour, monsieur Bibandier.

Et cela tout doucement, d'un ton amical et discret, où il n'y avait certes point de menace.

Le comte de Manteira se retourna, se chercha d'abord à discerner sous le [illegible] les traits de son interlocutrice. Mais impossible. Il ne pouvait voir qu'une taille élégante et de magnifiques cheveux châtains qui s'échappaient [illegible] de [illegible].

Le comte de Manteira fit [illegible] et reprit [illegible] qui, malgré lui, tremblait.

— Ne faites pas attention à moi, monsieur Blaise, dit la ceinture rouge avec simplicité, et continuez votre partie. J'ai de l'air, j'attendrai.

Le comte n'avait pas le choix, et ne pouvait faire autrement que d'obéir. On l'observait ; son trouble avait été remarqué ; mais on trouvait à cette émotion une cause toute naturelle : la jeune femme semblait admirablement belle.

La partie engagée était un écarté. Le comte avait quatre points, et son adversaire n'en marquait pas un seul.

— [illegible] dit celui-ci [illegible] en amour, malheureux au jeu, monsieur le comte. Nous allons piquer sur quatre.

Blaise écoutait à peine. Ses yeux, au lieu de suivre son jeu, cherchaient à pénétrer sous le masque de l'inconnue. Le garçon marqua le roi et fit la volte. Le cercle des assistants se prit à rire. La ceinture rouge se pencha de nouveau à l'oreille de Manteira.

— Monsieur Blaise, dit-elle, vous sauriez jouer autrefois mieux que cela. Vous trichiez à l'office pendant que votre maître trichait au salon. Ne vous gênez pas à cause de moi, je vous en prie. Faites sauter la coupe.

— Voyez donc, disait-on dans le cercle, comme la main de Manteira tremble, pendant que la petite bayadère lui chuchote des douceurs à l'oreille.

— Il y a de quoi, vraiment !

— Je gagerais qu'elle est délicieusement jolie !

— Messieurs, le comte est un heureux mortel !

L'infortuné Blaise avait au front de grosses gouttes de sueur.

Pendant cela, il ne faut pas croire que le noble baron de Bibander fut sur un lit de roses. La ceinture verte avait la langue pour le moins aussi aiguë que celle de sa compagne. Mais le trouble de l'ancien uhlan ne ressemblait pas tout à fait à celui de Blaise ;

il avait l'air plus effrayé qu'intrigué : on eût dit qu'il savait à peu [illegible]

[illegible] avons laissé là-bas, je le vois bien, notre pauvre veste [illegible] !

[illegible] au moins : *Matâme, ché ne fus gombrends bas* [illegible]

— *Matâme !*..... répéta [illegible]

[illegible]

— *Eine bedite* [illegible]

La ceinture verte éclata de rire.

— Bien dit, cette fois [illegible] que je me meurs de jalousie ! Ah ! monsieur [illegible] comme [illegible] que vous êtes le fossoyeur du bou[illegible]

L'ancien uhlan se tournait et se [illegible] coussins, comme [illegible]

— Je ne vous conn[illegible] *fus* [illegible]

La bayadère [illegible] à le regarder fixement à travers [illegible]

Le malheureux baron était à [illegible]

— Ah ça ! reprit [illegible] ? car [illegible] poser sur ce bon pied dans le monde.

[illegible] malheureux [illegible] une belle partie : piqué sur quatre [illegible]

[illegible] un sourire [illegible]

[illegible] les choses à vous demander, monsieur Blaise, dit la [illegible] et d'abord [illegible]

[illegible] ! Vous ne voulez pas me dire où est votre ancien maître ?

— Ici.

— A merveille ! Vous êtes au moins véridique ; et vous avez raison, monsieur Blaise, car je ne suis pas en humeur de vous épargner !

— Mais qui êtes-vous, au nom du ciel ?

— Vous qui avez été si longtemps en Bretagne, vous savez bien que les pauvres jeunes filles mortes avant le mariage reviennent sur terre parfois.....

Blaise tressaillit. Il lui semblait que les yeux de la bayadère brûlaient, derrière son masque de velours, comme deux charbons ardents.

— Et vous savez bien, reprit-elle en donnant à sa voix des inflexions profondes, que Dieu renvoie parfois ici-bas les victimes pour dévoiler le crime des assassins.

Blaise n'interrogeait plus ; mais il [illegible] jeune [illegible] de [illegible] que je [illegible]...

[illegible] d'un cauchemar ; impossible.

La ceinture [illegible]

— Ne m'en [illegible] de Penhoël est-elle parmi ces [illegible]

— Non, répondit Blaise.

[illegible]

[illegible] qui étaient avec vous [illegible]

[illegible]

— Le [illegible]

[illegible]

Les yeux de la jeune femme se baissèrent, et Blaise [illegible] ce [illegible]

— Que [illegible]

— Ils sont ici, répondit [illegible]

[illegible] et [illegible]

[illegible] voulais [illegible] nos complices, monsieur Blaise, car il pourrait devenir votre secret. [illegible] faites et [illegible] une [illegible] pas tuer deux fois ?

Blaise était tout tremblant, et néanmoins son être se révoltait [illegible] contre cette [illegible] impossible. Il avait, pour étayer son incrédulité, le bruit et la fumière de la fête. Ce n'était point le lieu d'une apparition.

Peut-être que si pareille vision s'était présentée à lui là-bas, en Bretagne, sous les murailles noires de la Tour-du-Gazet, le long des rives mélancoliques du marais de Glénac, peut-être fût-il tombé foudroyé.

Car, en ces lieux tristes et consacrés par les [illegible] populaires, tout parle à l'âme un langage mystérieux et surnaturel.

Et puis le théâtre du meurtre eût été là, tout près !

Et cette jeune femme, qui connaissait les secrets de la nuit ter-[illegible]e, avait, en vérité, la taille et jusqu'à la voix de l'une des deux [illegible]imes...

[illegible]ais ici, sous ces clartés étincelantes, au beau milieu de ces

[illegible] joyeuses rumeurs, à cent lieues du gouffre [illegible]

[illegible] cache pas que vous m'avez [illegible]

[illegible] d'horreur.

[illegible]

— Que veux-tu, mon bonhomme? répliqua l'ancien [illegible]

[illegible]

— Où est-elle passée?

— L'enfer le sait.

[illegible] ajouta tout [illegible] au ciel :

[illegible] un bon cœur, [illegible]

Le bal se montrait sous un aspect plus gracieux [illegible] de voluptueux repos. La danse faisait trêve, [illegible] des coupes [illegible] portaient à leurs lèvres [illegible] le [illegible] taille des verres. Vous avez vu de ces tableaux représentant des fêtes antiques, des groupes souriants sous les grands arbres, des femmes couronnées de fleurs, et l'écume rose au bord de la coupe pleine.

C'était ainsi ; c'était plus beau.

L'atmosphère tiède du jardin enivrait presque autant que les mille breuvages servis à profusion.

Pauvres souvenirs de Penhoël ! où étiez-vous ? Etienne et Roger n'étaient plus seuls : chacun avait sa danseuse, et le souvenir de Diane et de Gyprienne s'effaçait peu à peu dans leur cœur.

Roger était déjà vaincu ; Etienne chancelait et se débattait encore, mais il y avait un symptôme terrible. Vers le milieu du bal, un domestique lui avait remis une lettre portant le timbre de Redon ; et cette lettre si chèrement attendue, Etienne l'avait serrée sans l'ouvrir !

Hélas ! pauvres filles de Bretagne ! Montalt était le plus fort.

XXI

bouleversées, appartenaient à nos deux gentilshommes, qui, depuis quelques minutes déjà, s'efforçaient en vain d'étouffer leurs éclats de rire.

Blaise toussait discrètement, et Bibandier exécutait à demi-voix de son grand timbre rauque les plus grivois refrains de corps de garde.

— Dès ce soir, disait Robertin, qui appartenait à la première catégorie des amoureux, j'irai sous les fenêtres de la belle, et je lui donnerai une sérénade.

Comme Etienne et Roger avaient disparu derrière les arbres, le nabab se reprit à écouter la récit de Robertin.

Les yeux de Monsieur étaient grands ouverts, brillants, et ses lèvres minces laissaient voir ses dents blanches et aiguës. Il paraissait prendre un vif intérêt à l'histoire de Robertin, et il semblait même que les détails de cette histoire lui fussent connus, car il souriait avec complaisance à chacun de ces propos de corps de garde. Enfin, cette liqueur qui avait achevé l'œuvre du poison au lieu d'une, commençait à produire son effet ordinaire sur le cerveau du nabab. Son regard, d'habitude, pâle et froid, devenait vif, ardent, presque humain. Il interrogeait bien souvent le visage de Robertin avide. Son regard semblait dire : Parle encore, parle toujours, je t'écoute.

L'obscurité qui régnait sous les arbres cacha la pâleur subite de deux jeunes gens qui, à quelques pas de là, avaient entendu les paroles de Robertin.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Roger à son ami, qui, depuis quelques minutes déjà, s'efforçait en vain de se débarrasser de son bras.

Etienne et Roger gardèrent le silence, mais ce ne fut pas pour longtemps.

— Vous ne partirez pas, dit Etienne, vous ne partirez pas, vous ne voulez pas que deux mois suffisent pour oublier.

— Vous le voulez donc, continua-t-il, car votre voix avait un accent si triste que Roger en avait le cœur serré, quand vous lui disiez là-bas, dans la grande allée de châtaigniers qui borde le marais : Je n'aimerai jamais que vous, et je vous aimerai toujours.

Les deux jeunes gens étaient convaincus tous les deux que c'était une mystification préparée par le nabab lui-même : Mentalt aimait tant à se jouer de leurs souvenirs !

Mais le jeu leur était cruel, et cette plainte qui leur arrivait au moment même où ils oubliaient un instant le passé, retentissait à leur cœur comme un reproche amer.

Il était de la connaissance de Roger que Robertin mettait un peu de fanfaronnade

— Si cependant, disait-il en tâchant de rendre sa voix dégagée, ce sont là des histoires inventées comme à plaisir.

Il sentit trembler les mains de la femme sur son épaule qui s'appuyait à son bras.

Etienne murmura la ceinture rouge. Dieu vous bénira pour n'avoir point parlé comme votre ami. Bien des malheurs sont tou-

bés sur le manoir, et vous les ignorez sans doute. Faites éloigner ces [illegible] ce que [illegible] aimiez autrefois.

[illegible]

[illegible] vous en veux point, car vous [illegible] me faites.

[illegible] danseuse avec une froideur polie, [illegible] quitte. [illegible] me d'honneur devrait n'oublier [illegible]

Il s'éloigna, laissant sa compagne surprise et [illegible] pointée.

—Et vous ? dit tout bas la ceinture verte, qui [illegible] de Roger.

[illegible]

[illegible] rent [illegible]

A quelques pas de la [illegible] semblait absorbé par sa [illegible] ses dents et [illegible] de sa mésaventure. Ce fut le jeune peintre qui [illegible]

—Elles ont parlé de malheur ! pensa-t-il [illegible]

—[illegible] sans prendre la peine de cacher sa désespérable humeur.

—Je ne sais, répondit Etienne, qui comme un [illegible]

—Peuh ! siffla le secrétaire.

Etienne poursuivit.

—Le [illegible] change la voix... et ce brillant costume est bien loin des [illegible] robes qu'elles portaient à Penhoël.

Roger fit une moue dédaigneuse.

—S'il était possible de croire !... murmura le jeune peintre.

—A la bonne heure ! s'écria Roger, te voilà parti ! Du diable si l'on peut prévoir où nous allons sur cette route-là !... Mais, mon pauvre garçon, elles sont toutes deux au manoir bien tranquillement. Et Diane ne pense pas plus à toi que Cyprienne à moi, je te le garantis !

—Des malheurs ! répéta Etienne ; c'est que le malheur menaçait, en effet, quand nous sommes partis de Bretagne !

—Bah ! fit Roger qui se vengeait à force de scepticisme de l'effort vertueux qu'il venait de faire, on n'a mangé personne !

Etienne poursuivait sans l'écouter.

—Si cette voix qui est venu nous éveiller au milieu de notre rêve était un écho de leurs voix !

—Tudieux ! à cent lieues de distance ! voilà un troubadour d'écho !

bliées !

Etienne et Roger étaient à l'endroit le plus sombre de la salle, et cependant une simple charmille les séparait d'un bal encore plus joyeux, après quelques instants de repos Roger prit le bras d'Etienne pour l'entraîner vers la fête. Ils se retournèrent ensemble. Les deux inconnues étaient à leur côté.

—Elles ne croient plus rien ! dit celle qui portait une ceinture rouge, en répondant aux dernières notes du quatuor, jouons donc ce qui reste au cœur !

Etienne garda le silence, pensant que l'inconnue prétendait agir sur lui par ces paroles, et l'idée qu'il gardait que tout cela était une comédie. Roger murmura entre ses dents :

—Je sais une chose, moi ! c'est qu'on n'a pas daigné répondre à mes lettres... et que, s'il s'agit d'oubli, ce n'est pas moi qui commencé ! Mais milord me paiera cette mascarade !

—Vous ne répondez pas ! reprit la ceinture rouge, dont la voix inconnue éveillait pourtant au fond du cœur d'Etienne une émotion étrange. N'avez-vous rien appris, Etienne, de cette triste histoire ? Je vais donc vous la dire moi. Tous ceux que vous avez connus autrefois au manoir, le maître, madame, — que vous aimiez tant, M. Roger, — tous...

—Tous ! répéta Etienne avec une nouvelle impatience.

—Oh ! je le savais, ils se mettaient au service de ceux qui étaient...

Roger, malgré lui, n'était pas de la première fois ému par cette exclamation d'étonnement. Etienne ne raisonnait plus. Que ce fut ou non une scène préparée par le hasard, les souvenirs, vivement évoqués, envahissaient son cœur. Il croyait...

—Tout ce que nous avons est à eux ! s'écria-t-il. Où les trouver ?

D'un mouvement involontaire, il avait saisi la main de l'inconnue, qui était froide. La ceinture verte n'avait point parlé encore. Ce fut elle qui répondit. Sa voix sèche et brève s'adressait à l'adresse de Roger.

—On n'a pas besoin de vous, dit-elle. Ceux qui n'ont point abandonné Madame et son mari à l'heure de la détresse se chargeront de les secourir...

—Ce n'est pas tout encore, reprit l'autre jeune fille. Blanche, celle que vous appeliez l'Ange, des misérables l'ont enlevée à sa mère !

—Nous voilà prêts à faire tout ce qui est possible pour la retrouver ! dit Etienne.

—D'autres se chargeront encore de ce soin, répliqua la ceinture verte. On n'a pas besoin de vous !

— Mais, reprit Etienne en hésitant, vous ne nous parlez plus de celles... que nous aimons !

Les deux inconnues gardèrent le silence. Elles étaient immobiles, dans l'ombre du berceau, et ne tenaient par la main.

Roger s'était approché

—Je vous en prie ! dit Etienne, nous aurions pu chercher à

savoir qui vous êtes, et nous ne l'avons pas fait. Je vous en prie, donnez-nous des nouvelles [illegible]

[illegible]

Les deux jeunes gens [illegible] moment d'angoisse, [illegible] Ce fut seulement au bout de quelques secondes que Roger s'écria, tremblant d'indignation :

— Tout cela n'est que mensonges odieux ! Etienne, viens ! laissons ces femmes !

Il voulut entraîner [illegible] celui-ci résista.

— Qui que vous soyez, dit-il d'une voix brisée par l'émotion, [illegible] vers nous, par ordre [illegible] dites-nous, oh ! dites-nous bien vite que tout cela n'est qu'une [illegible] !

[illegible]

Elles tremblaient.

Roger se couvrit le visage, et des [illegible] entre ses doigts.

[illegible]

Etienne fit un pas en arrière, [illegible] de [illegible]

— Assassinées par un [illegible] !

[illegible]

— Son nom ! s'écrièrent à la fois Etienne et Roger.

[illegible]

[illegible] rouge : puisque vous [illegible] répondu à vos [illegible]

[illegible] tout à coup [illegible]

Il fouilla [illegible] dans la poche de son habit, et en retira le message [illegible] Rouen. La lettre était du confrère d'Etienne, et [illegible] ce que les deux jeunes gens venaient d'apprendre. [illegible] était maître du manoir ; les Penhoël dépouillés, [illegible] on ne savait où ; les deux jeunes filles de l'oncle Jean, [illegible] Belles de nuit, disait l'artiste breton en faisant allusion à la légende de Bretagne, avaient été enterrées dans le cimetière de [illegible].

Roger pleurait comme un enfant ; Etienne les yeux secs et le visage livide, se retourna précipitamment vers les deux inconnues.

Sous le [illegible] toutefois, à la même place où étaient restées les deux jeunes filles, il n'y avait plus personne.

[illegible] fort, mais pour un [illegible] Vous [illegible] chez vous, [illegible] vous [illegible] La [illegible] de notre [illegible] Capulet, la fa- [illegible] ennemi héréditaire, avait déposé chez maître la Chicane de [illegible] de [illegible] proprié- [illegible] pour [illegible] et Penhoël ces deux pseudonymes [illegible] [illegible] d- [illegible] son [illegible] une [illegible] fait [illegible] tout d'un coup. Mais en définitive, [illegible] que [illegible] me [illegible]

[illegible] Pourtant un regard plus [illegible] que celui de Robert eût distingué peut-être, à travers [illegible] [illegible] de [illegible] : [illegible] grand [illegible]

[illegible] en s'interrom- [illegible] de [illegible] dit-on, [illegible] riche, et donc j'espère [illegible] hériter quelque jour.

—Vous êtes un homme admirable ! dit le nabab.

[illegible] Je vous parle de l'Amérique, parce que la [illegible] que la [illegible]

Un imperceptible tressaillement agita la face de Montait, qui [illegible] comme s'il eût craint, cette fois, de croiser son [illegible]

—Quel crime innocent, mon cher lord ! s'écria ce dernier, et que de tonneaux de larmes, pourtant, versées à l'occasion de ce crime comme on n'en fait plus ! Vous diriez une page mouillée des pleurs de trois cents femmes, et arrachée à un roman puérile et honnête de ce bon monsieur Ducray-Dumini !

Il s'interrompit pour rire de tout son cœur. Il était ivre.

—Ah ! ah ! ah ! continua-t-il en se tenant les côtes ; n'est-ce pas que c'est drôle ? Et du drame, corbleu ! dans ce paradis terrestre ! [illegible] par les deux frères ! l'aîné qui la cède au cadet ! —en voilà un présent !... —et le cadet épousant Ève !...

Un verre de quelque chose, s'il vous plaît !... Et l'aîné, partant pour la Syrie, toujours avec des larmes dans les yeux ! Vivent les [illegible] ! [illegible] !

Oh ! oh ! qu'y avait-il donc dans ce vin ? Vous devinez ce que contenait la lettre, j'en suis sûr. Madame Montaigu disait dans un style à fendre l'âme :

Pourquoi m'as-tu abandonnée ? pourquoi ton frère m'a-t-il épousée ? pourquoi [illegible]

[illegible] de [illegible]

[illegible] se creuser et prendre une [illegible]

et il [illegible]

[illegible] la bar- [illegible]

[illegible] plement le jeu de la lumière lointaine [illegible]

[illegible] dix [illegible]

[illegible] ces [illegible] vous [illegible]

[illegible] répli- qua Montaigu, dont la voix était ferme, [illegible] en effet.

[illegible] lettre, pensant bien qu'à l'occasion [illegible] naturellement sur madame, car Montaigu [illegible] montrée.

—Ah ! [illegible]

Robert le regarda.

—Ma parole ! s'écria-t-il, [illegible] des histoires ! Vous n'êtes pas excessivement [illegible] mais au moins vous écoutez, et c'est [illegible]

Une fois les deux lettres [illegible] n'avait plus un mot à dire. [illegible] te, je faisais le geste de mettre la main à [illegible] tôt elle courbait la tête, comme si j'avais eu [illegible] lui montrer.

Aussi tout alla comme sur des roulettes. Montaigu vendait, vendait... Capulet achetait, achetait ! si bien qu'un beau jour Montaigu n'eut plus à vendre que l'héritage de son frère absent.

Il fallait pour cela une précaution.

Montaigu ne fit point trop la difficile. Un soir que sa bouteille d'eau-de-vie était vidée plus lestement que de coutume, il fit un premier faux pas, puis deux, puis trois, sans effort ni douleur.

Il faut vous dire que ce pauvre diable de Montaigu avait bien de la répugnance à exercer son métier de... mais outre que nous ne laissions jamais rien dans la caisse, il croyait se rendre ainsi de son côté utile à l'humanité souffrante.

Car je dois encore vous admirablement, après avoir fait la sottise de s'en aller, avait fait la sottise de revenir un beau jour, bercer aux oreilles de nos merveilles du viaduc.

La date de cette apparition coïncidait justement avec la naissance de l'Ange. Comme bien vous le pensez, je n'étais pas homme à négliger cette coïncidence.

—Je m'en fie à vous! dit Montaigu, au front duquel brillaient quelques gouttes de sueur, amenées là sans doute par la chaleur croissante qui régnait dans le jardin : vous fîtes croire à notre homme que l'Ange n'était point sa fille...

—Précisément! Et le voilà de plus en plus enragé contre son propre fils, qu'il ne pouvait manger...

Dès ce moment, la fortune était dans le sac, si nous n'avions pas contre nous un obstacle d'un autre genre, fantastique.

Pardieu! milord, nous sommes dans le pays des fées, il faut bien que nous ayons quelques diableries...

L'obstacle dont je vous parle consistait en deux petits démons qui ne cessaient de tirer du fil à retordre... Mais il me semble que vous ne versez plus à boire!

Montaigu, en effet, jugeait que son patron était en bon point, il ne voulait pas embarrasser davantage le langue et la tête de Robert.

Le chevalier saisit la bouteille et se versa lui-même un plein verre.

—Deux petits démons, reprit-il en cherchant le fil perdu de sa pensée, deux petits démons... Ah! oui! Blaise et Bibandier, qui ne passent leur saison à me faire des signes sur le dos derrière les arbres! Morbleu! ajouta-t-il en se levant et en menaçant nos deux gentilshommes, qui demeuraient, la tasse d'un pistolane, cherchaient en effet à attirer son attention. Jouez, pendu, triche, mais ne me regardez pas. Je fais cette affaire avec mon ami Montaigu, vous voyez bien... Si j'aperçois encore vos figures détestées, je vous brise une bouteille sur la tête!

Blaise et Bibandier disparurent... De cet incident le nabab ne parut pas s'émouvoir plus que de raison.

—Au diable! fit Robert en se rasseyant, les brutes ne savent pas de quoi il s'agit, et je veux être pendu si nous partageons avec eux!

Où en étais-je?

—Deux petits démons!

—Bien, bien! deux monstres d'enfants! les filles de l'oncle crus-

tacé. Je ne peux pas vous dire, moi, tout le mal qu'elles nous ont donné, volant nos actes, [illegible] créatures. Ah ! si le Montaigu n'avait pas été une poule mouillée, ou si seulement ces deux petites virages avaient porté des pantalons au lieu de jupons, ma foi ! je ne peux pas dire ce qui serait arrivé.

Mais en définitive, avec toutes leurs jongleries, les petites n'ont pu que retarder de deux ou trois mois le dénouement de l'histoire.

Et le dénouement fut beau, [illegible]

Ici Robert s'interrompit pour se recueillir un instant. Puis il commença le récit des événements survenus à Penhoël depuis la nuit de la Saint-Louis jusqu'à cette nuit qui vit le départ de la famille dépouillée.

Loin de chercher à gazer les faits, il amplifiait et il exagérait tant il avait à cœur de [illegible] pour un coquin de première force.

[illegible]

EMOTIONS [illegible]

Montalt écoutait d'un air de complaisante [illegible] point perdu son sourire. [illegible] visage pouvait [illegible] depuis bien longtemps.

C'était toujours ce front tranquille et [illegible] front d'un jeune homme.

Rien n'avait changé, dans son attitude ni dans l'expression de sa physionomie.

Seulement, ses yeux [illegible] s'étaient plongés [illegible]

Aux beaux moments du récit, lorsque l'éloquence de Robert atteignait à son comble, on voyait cette main s'agiter imperceptiblement à travers l'étoffe des habits de Montalt.

Cette dernière nuit de Penhoël, cette nuit [illegible] vante où René avait levé l'épée sur madame, fut racontée par Robert avec une sorte d'enthousiasme.

L'auditeur le plus froid eut donné là quelque signe d'émotion. Il n'en fut pas de même de Montalt.

Sa respiration resta égale et calme. Il ne fronça les sourcils qu'une seule fois, et encore si faiblement, ce fut lorsque Robert lui montra madame se traînant aux pieds de son mari et demandant grâce pour la mémoire de l'absent...

—Elle aimait donc encore ce frère absent ? murmura le habit.

—Hé ! hé ! fit Robert, la chose était de la plus grande évidence. Quant au vieil oncle antédiluvien, il mangeait le pain de la maison, ménageant assez bien la chèvre et le chou. Pardieu ! en définitive on s'occupait peu du frère absent ! C'est moi, moi tout seul qui-

donnais de l'importance à ce fantôme ; c'est moi qui ressuscitais cette prétendue passion, et je puis dire sans vanité que j'ai bâti mon château sur la pointe d'une aiguille.

Il se renversa sur le dos de son siège.

—Le frère ! reprit-il en riant ; qui songeait au frère ? Ah çà, milord, un verre de vin, s'il vous plaît... J'ai fini... Ma conduite en tout ceci vous semble-t-elle convenablement adroite ?

—C'est le sublime de l'art, répliqua Montalt, et je m'estimerais heureux d'avoir un associé de votre force.

—A la bonne heure ! Tel que vous me voyez, je vous avais deviné, moi ! et quoique je vous visse jouer comme une dupe, là-bas, au cercle, je savais bien que vous n'étiez pas un homme à préjugés. Il ne vous manque qu'un peu de triture.

—Vous serez mon maître, monsieur le chevalier.

—Et nous irons loin ensemble, milord ! Examinez-moi donc le nœud de cette intrigue ! comme c'est arrangé ! comme tous ces personnages y jouent leur rôle sans le savoir !

Robert oubliait, volontairement bien entendu, que c'était le marquis de Pontalès qui avait tenu en réalité dans sa main les fils de cette merveilleuse intrigue, et que lui, Robert, y avait joué un rôle, important il est vrai, mais au profit de M. le marquis.

Il continua, tandis que Montalt s'inclinait en signe d'approbation entière et sans réserve :

—Il n'y a pas à dire ! ce n'est point là une histoire de poignard et de poison, où des bandits subalternes jouent quelques milliers de francs contre la chance du bagne. Pas de moyens violents ! rien que des combinaisons où la loi pénale n'a rien à voir ! on entre chez les gens, on s'assied à leur place, on les prie poliment de sortir, et voilà !

Montalt se leva, et ce mouvement, qui mit en lumière les beaux traits de son visage, montra en même temps d'une façon plus apparente la pâleur de son front et le cercle bleuâtre qui se creusait au-dessous de ses yeux. Il avait toujours la main droite appuyée contre son sein sous la toile de sa chemise.

—Pas un moyen violent ! reprit Robert en cherchant quelques gouttes de vin au fond du dernier flacon vide ; pas un meurtre !...

Derrière lui, une voix s'éleva qui perça le feuillage du berceau

—Tu mens ! dit-elle.

Robert se leva en sursaut et retomba pesamment sur son siège. Montalt se tourna lentement vers l'endroit d'où la voix était partie.

—Est-ce vous qui avez parlé, milord ! balbutia Robert.

—Non, répliqua Montalt.

La voix se fit entendre de nouveau derrière les arbres, faible, basse, et arrivant à peine aux oreilles du nabab et de son compagnon.

—Tu mens ! répéta-t-elle ; tu as assassiné ! non pas des hommes forts... mais deux pauvres jeunes filles, que la main de Dieu vengera, Robert de Blois !

L'Américain semblait frappé de la foudre.

— Nous venons de parler du pays des apparitions surnaturelles, monsieur le chevalier, dit froidement le nabab, que rien ne pouvait étonner : vous avez évoqué des fantômes.

Il salua d'un geste plein de courtoisie, et laissa Robert seul dans le berceau.

Blaise et Bibaudier s'y élancèrent aussitôt.

Le nabab rentra dans le bal. Il avait pour coutume de se retirer longtemps avant la fin de ses fêtes : ce fut donc sans étonnement qu'on le vit se diriger vers le perron de l'hôtel.

Il traversa les groupes joyeux en s'inclinant à droite et gauche, sans retirer la main qui pressait toujours sa poitrine.

Sa figure pâle avait ce même sourire qu'on lui avait vu au moment où l'orchestre donnait le premier signal de la danse.

Il franchit le péristyle jonché de fleurs, et rentra dans l'hôtel.

Quand il eut fermé sur lui la porte de son appartement, tout ce calme qui était sur ses traits disparut comme par magie ; ses sourcils se froncèrent ; des rides se creusèrent à son front ; un feu sombre brûla dans son regard ; sa gorge oppressée rendit un gémissement.

Il se laissa tomber sur un divan, comme si ses jambes n'avaient plus la force de le soutenir.

Vous eussiez dit un patient qui vient de subir la longue et intolérable torture.

Quand il retira sa main cachée dans sa poitrine, la toile de sa chemise, en touchant son sein palpitant, se teignit d'une large empreinte de sang.

XXIV

CE VIL COQUIN !

Il est des natures vigoureuses qui prodiguent volontiers, sans but, l'effort d'un héroïsme inutile. Donnez-leur, à ces hercules, un monde à soulever, ils essayeront ; ils réussiront peut-être. Jetez les au milieu de la vie commune, ils s'endormiront. Mais que surgisse l'occasion, ils vont tendre les muscles de leur corps ou les ressorts de leur âme. Vous les verrez bondir à l'attaque ou demeurer fermes à la défense.

Si l'occasion n'arrive pas, ils se lasseront en des batailles imaginaires ; ils dépenseront à plier un roseau la puissance qu'il faudrait pour déraciner un chêne.

Montalt était un de ces cœurs robustes qui se laissent engourdir par l'indolence découragée. Il ne savait plus où allait sa vie. S'il s'éveillait parfois, c'était pour prodiguer sa force en des luttes vaines.

Il venait de soutenir le plus épuisant combat qu'il eût affronté jamais. Pendant plus d'une heure, il s'était forcé à rester froid, calme, souriant, avec l'enfer dans le cœur.

Mais pourquoi cet effort ? était-ce une gageure folle tenue contre lui-même ? Et cette souffrance d'où venait-elle !

A cette question, il n'aurait pu répondre lui-même peut-être, car tout était ténèbres et doute au fond de son esprit. Mais il savait, ce, à tout le moins, était vrai. Il suffisait pour s'en convaincre de regarder les traits ravagés de Montal, et cette main qui sortait sanglante de sa poitrine déchirée.

Il y avait ressemblances étranges, qui faisaient reconnaître au vif l'angoisse sourde depuis des années.

Montal qui passait sa vie dans un sophisme perpétuel, reniant ce qu'il aimait, exaltant ce qu'il méprisait. Montal, le contempteur acharné de la vertu, de l'honneur, de l'amour, devait avoir l'âme une blessure envenimée.

Tout en lui semblait provenir d'une réaction funeste, et poussée jusqu'à ses plus extrêmes conséquences. Cet homme avait du adorer passionnément tout ce qu'il conspuait maintenant. On aurait pu reconstruire son passé rien qu'avec ses haines.

Il y en avait une, puérile en apparence et qui nous a fait parfois sourire: nous voulons parler de son aversion pour la Bretagne. Peut-être eût-on trouvé, dans ce sentiment même, la source de l'intérêt si grand qu'il prenait au récit de Robert.

Il y avait bien un quart d'heure qu'il était sorti du bal. Depuis ce temps, il restait comme anéanti: ses bras tombaient le long de son corps; sa belle tête, renversée sur les coussins du divan, exprimait la tristesse amère et désespérée.

Il se redressa au bout de quelques minutes, et passa le revers de sa main sur son front, que baignait une sueur froide.

—Non! murmura-t-il, je ne veux pas avoir pitié; je veux sourire en songeant que la main de Dieu, s'il y a un Dieu, a pu s'appesantir sur eux!

Il se couvrit le visage de ses mains.

—Oh! fit-il avec un sanglot, n'y a-t-il pas des années que je les déteste? Tant mieux si le hasard me venge!

Il se leva brusquement, et se mit à parcourir la chambre à grands pas.

—Et puis, poursuivit il en rejetant en arrière les boucles de ses cheveux, qui se collaient à son front humide, que m'importe cela? Est-ce que je connais ces gens? Faut-il que je devienne fou parce que trois ou quatre misérables coquins ont mis au pillage une gentilhommière de Bretagne?

Il eut un rire contraint et saccadé.

Sur ma parole, reprit-il, j'aisouffert comme s'il se fût agi de quelque chose! J'avais la fièvre à écouter ce lache coquin qui me contait ses prouesses contre une femme... Par le nom de Dieu! s'interrompit-il en contenant sa voix qui voulait éclater, je crois que je me serais guéri, si je l'avais broyé sous mon talon comme une vipère!

Son pas se ralentit et ses lèvres eurent un sourire amer.

—Et pourquoi cela? continua-t-il en se répondant à lui-même; que m'a fait cet homme? n'a-t-il pas le droit d'être un empoisonneur et un assassin? Est-ce un crime de vaincre en tromperie la femme astucieuse et perfide? Encore une fois que me fait tout cela?

Pourquoi ma tête est-elle en feu ? pourquoi mon cœur se déchire-t-il dans ma poitrine ?

Ses yeux s'égaraient. Il se laissa choir de nouveau sur le divan.

—Mon Dieu ! fit-il après un long silence, pendant lequel sa physionomie, changeant peu à peu, vint à exprimer une rêverie douce et mélancolique ; pauvre Bretagne ! pauvre petite église où l'on priait Dieu du fond du cœur ! pauvre enfant, qui aimait peut-être et qu'on abandonne pour l'ombre d'un extravagant héroïsme ! Que de souvenirs bons et chers ! Tout le reste ne fut-il pas un rêve pénible ? Qu'y eut-il après ces années heureuses ? Vingt années d'efforts fiévreux, de luttes entreprises pour s'étourdir et pour oublier ; le jeu terrible des batailles ; de l'or conquis sans joie ; une vie perdue !

Sa tête se pencha sur sa poitrine.

—Et tant de bonheur là-bas ! murmura-t-il. L'autre n'avait pas raison de défendre son trésor ?... Mon Dieu ! mon Dieu ! se reprit-il en tressaillant, sais-je où va pensée ? S'il était vrai ! si ma souffrance avait un écho au fond de son cœur ! A ma plainte le silence a répondu... mais entendit-elle ma plainte ? —Oh ! l'histoire de cet homme !... Pauvre enfant ! pauvre enfant ! Ne lui cacha-t-on pas mes regrets et ma misère ?...

Sa main se glissa dans son sein, et il en retira cette boîte de sandal dont le couvercle était chargé de diamants... Il la contempla en silence, et ses yeux devinrent humides.

Mais, au moment où il allait l'ouvrir, ses sourcils se froncèrent ; il la remit dans son sein d'un geste plein de courroux. Il se leva encore une fois, révolté contre lui-même.

—Fille ! s'écria-t-il. Que reste-il d'un rêve ? Je suis Berry-Montalt, l'homme qui n'a ni regret ni espérance ; J'ai mis un voile sur mon passé ; je ne crois pas à l'avenir ; je suis seul et je suis fort !

Il s'arrêta en face d'un miroir, et regarda sa taille haute et fière. Ses cheveux noirs bouclaient autour de son front. Il était jeune, brillant, superbe. La glace lui renvoya l'orgueilleux défi qui était sur son visage.

Il sonna. Séïd montra sa face noire à la porte de la chambre à coucher.

—Mon opium ! dit Montalt, et déshabille-moi.

Il y avait bien longtemps que le nabab appelait ainsi, chaque soir, le sommeil rébelle à son chevet.

Tandis que Séïd préparait le breuvage, on frappa doucement à la porte extérieure.

Montalt fit signe d'ouvrir. C'était M. Smith, tout de noir habillé, comme il convient à un homme décent et qui sait vivre. Montalt le reçut le verre à la main.

—Pardon, milord ! dit M. Smith, qui gardait en toute occasion une gravité puritaine. Votre Seignerie me paraissait occupée, cette nuit, d'affaire si importantes que je n'ai pas osé la déranger. J'avais pourtant une bonne nouvelle.

—Qu'est-ce ? demanda Montalt en buvant une gorgée.

—Les deux charmantes miss que nous cherchons depuis votre arrivée réplique M. Smith, demandent à nous voir.

—Mes deux petits chapeaux de paille, s'écria le nabab.

—Oui, milord.

—Elles sont venues seules ?

—Conduites par une honorable lady de ma connaissance... mistress Cocarde.

Montalt tenait son verre à la hauteur des lèvres.

—Pauvres enfants, dit-il en se parlant à lui-même, elles aussi !

Il avala d'un trait le reste du breuvage.

XXV

LE SOUPER

Il était un peu plus de neuf heures du soir quand madame Cocarde et ses deux protégées descendirent de voiture à la porte d'une maison de grandes apparences, qui semblait illuminée pour une fête. Diane et Cyprienne, tremblantes, se laissaient conduire par madame Cocarde, laquelle était au contraire fort à son aise, et paraissait connaître à fond les localités.

Les deux jeunes filles ne portaient plus le costume que nous leur avons vu quelques heures auparavant dans l'arcade Gabriella. Par une sorte de pieux instinct, au moment d'affronter le danger, elles avaient repris leurs vêtements pretons : le bonnet des Normandes, le chaste mouchoir de cou et la petite jupe en laine rayée.

Madame Cocarde avait un chapeau à hautes plumes frisées et un cachemire Ternaux de qualité supérieure.

Elle sonna : un domestique vint ouvrir, puis arriva un monsieur en habit noir, qui accueillit Madame Cocarde avec politesse.

—Votre servante, monsieur Smith, dit d'un air dégagé la principale locataire. Vous ne m'attendiez pas à pareille heure, je parie ?

—Il est toujours temps, belle dame... commença M. Smith.

—Bien ! interrompit madame Cocarde. Je me suis un peu pressée... et voilà des petits anges qui prendraient bien quelque chose. Entrons !

M. Smith mit le binocle à l'œil et le braqua sur les deux jeunes filles.

—A-oh ! fit-il, modulant malgré lui les tons chromatiques de l'interjection anglaise.

Puis il ajouta tout bas :

—Est-ce que ce sont elles ?

Madame Cocarde cligna de l'œil et répondit :

—En propre original.

M. Smith salua et passa devant. On monta un petit escalier dont les marches disparaissaient sous la laine moelleuse d'un tapis, et M. Smith ouvrit bientôt une porte au premier étage. Il s'effaça et salua encore.

Diane et Cyprienne hésitaient.

—Allons, mes perles ! s'écria madame Cocarde, entrez, on va vous servir à souper.

—C'est fait, interrompit M. Smith.

—Alors, bon appétit, mes mignonnes ! dit madame Cocarde, qui poussa ses deux protégées dans la chambre, et referma la porte sur elles.

M. Smith prit un carnet dans sa poche et en sortit deux ou trois chiffons soyeux, qu'il déposa dans la main tendue de madame Cocarde. Celle-ci fit une belle révérence et disparut.

Cyprienne et Diane restaient immobiles auprès de la porte fermée. Elles n'osaient point lever les yeux, parce qu'elles croyaient voir là, quelque part, devant elles, l'objet de leurs vagues terreurs

Un homme sans doute, en définitive ; mais cet homme aux proportions fantastiques, ce monstre que rêve la frayeur des jeunes filles.

Ce fut Cyprienne qui se hasarda la première à relever les yeux, bien lentement d'abord et bien timidement. Elle vit une pièce de moyenne grandeur, doucement éclairée par deux lampes à verres dépolis, et tapissée de velours sombre depuis le parquet jusqu'au plafond où des caissons sculptés encadraient de glaces. Sur le velours des lambris tranchait un cordon de cadres d'or, dont la forme élégante et les mignardes ciselures allaient bien aux toiles charmantes qu'ils renfermaient.

Les meubles étaient comme tous ceux de l'hôtel, de la première époque du règne de Louis XV : c'étaient de véritables joyaux qu'on avait dû payer un prix fou. Dans une embrasure, une harpe, soulevant le draperie de mousseline des Indes, montrait à demi la courbe gracieuse de son accolade incrustée. La couleur chatoyante des étoffes et l'or sculpté des membrures tranchait sur le fond sombre de la tapisserie, qui doublait leur coquette fraîcheur. Il était impossible d'imaginer un boudoir plus délicieux.

Cyprienne poussa un petit cri de joie, non pas peut-être à la vue de toutes ces merveilles, mais à l'aspect d'un guéridon aux pieds de bronze, dont la tablette supportait un souper adorable. L'eau vint à la bouche de Cyprienne, qui ne put s'empêcher de sourire. Mais elle baissa les yeux, parce que ce premier regard n'avait pas éclairé tous les coins de la chambre, et que la jeune fille gardait une bonne part de sa frayeur.

Diane, immobile et pâle, avait l'air d'une victime qui attend. Ses idées étaient autres et plus graves que celles de sa sœur : peut-être devinait-elle mieux la nature du danger.

La paupière de Cyprienne s'ouvrit une seconde fois, ses narines s'enflèrent pour saisir toutes les effluves aromatiques que lui envoyait la table servie.

—Diane ! dit-elle tout bas.

Et comme sa sœur ne répondait point, elle lui secoua le bras doucement.

—Vois donc ! reprit-elle, il n'y a personne...

Les longs cils bruns de Diane se relevèrent, son regard triste fit le tour de la chambre. Sa poitrine oppressée rendit un soupir.

—Personne, reprit-elle ; mais on va venir...

Cyprienne traversa la chambre sur la pointe des pieds, comme si elle eut craint de réveiller Barbe-Bleue endormi. Il y avait sur la table des petits pains tendres, dorés, appétissants. La pauvre fille avança la main, la retira, puis l'avança encore. Était-ce du poison ?

Elle prit un petit pain et l'approcha de ses lèvres, qui étaient toutes pâles. Elle n'osait pas.

Mais qu'ils semblaient bons, ces petits pains ! comme ils cédaient, en craquant, sous les doigts de Cyprienne, qui n'avait pas mangé depuis deux jours !

Sa bouche s'ouvrit ; ses dents blanches et fines attaquèrent la croûte blonde, et le petit pain disparut comme par enchantement. Elle en saisit deux autres, et revint vers sa sœur.

—Tiens, Diane ! dit-elle en lui présentant la moitié de sa proie : il n'y a rien dedans, j'en suis sûre !

Diane, qui n'avait pas laissé échapper une plainte, était exténuée autant que sa sœur, et souffrait de la faim davantage peut-être, car la dernière bouchée avait été pour Cyprienne. Elle jeta sur le petit pain un regard de convoitise. Elle hésita, puis sa main s'ouvrit à son tour.

Elle mangea.

—Sans toi, ces viandes froides ! dit Cyprienne. Nous n'en aurions pas vu depuis le grand dîner de Pantoël ! Si nous y goûtions ?

Diane ne répondit point.

Cyprienne fit une seconde fois le voyage, et mit deux blancs de faisan sur une assiette ; mais, au retour, elle s'arrêta à moitié chemin.

—J'y pense, dit-elle ; nous serons mal là-bas... pourquoi ne resterions-nous pas auprès de la table ?

Elle n'était plus si pâle, et son sourire mutin se montrait à demi, déjà, autour de sa lèvre. Diane ne songeait pas.

—Viens donc ! reprit Cyprienne ; je te dis que nous serons mieux auprès de la table... ce souper là est à nous.

Ces derniers mots parurent produire une impression pénible sur Diane, qui tressaillit et leva les yeux au ciel. Mais Cyprienne, tout entière à sa fantaisie, la prit par le bras et l'entraîna, bon gré mal gré, vers la table.

—C'est moi qui fais le ménage ! dit-elle en roulant deux sièges sur le tapis ; commandez, mademoiselle... on vous servira.

L'instant d'après, elles étaient assises toutes deux, côte à côte, devant leurs assiettes pleines. Il y avait, ma foi, du vin dans leurs verres, et le faisan avait subi une attaque assez notable.

Diane avait résisté ; mais devant cette tentation d'une table bien servie, sa faim l'avait vaincue. Et puis là n'était pas le danger. La prudence ne conseillait elle pas, au contraire, de prendre des forces pour se défendre contre le péril inconnu ?

Pendant les premiers instants, les deux jeunes filles se tenaient assises sur l'extrême bord de leurs sièges ; au moindre bruit qui se faisait dehors, elles frissonnaient de la tête aux pieds laissant

échapper couteaux et fourchettes. Mais personne ne venait. Elles s'enfoncèrent plus avant dans leurs fauteuils douillets. Leur verre se vida deux ou trois fois.

Les yeux de Cyprienne commencèrent à briller, son sourire s'épanouit plus franchement ; le front soucieux de Diane elle-même perdait peu à peu ses nuages.

C'étaient deux enfants, et les luttes récentes où les avait jetées leur enthousiaste dévouement leur avait appris la témérité. Elles étaient femmes par leur sensibilité profonde et aussi par la pudeur ; mais, pour tout le reste, vous les eussiez trouvées hardies plus que sages. Elles avaient si souvent gardé leur gaieté vive en bravant le danger de la mort !

Ici le danger était autre, et les effrayait d'autant plus que leur ignorance ne savait point le définir ; mais cette ignorance même laissait à leur esprit romanesque le loisir d'imaginer des choses impossibles et de se bâtir une foule de beaux espoirs.

Elles se sentaient redevenir vaillantes. La gaieté de Cyprienne gagnait Diane, dont le front se redressait maintenant haut et brave.

Elles mangeaient d'un appétit joyeux. Cyprienne servait de tous les plats, de tous ! leur faim tenace était de taille à faire table nette.

Leurs verres se vidaient lestement. Ce qu'il y avait de terrible dans leur position disparaissait à leurs yeux. Elles jasaient, elles riaient presque. Vous eussiez dit deux espiègles enfants, faisant une équipée folle en l'absence de la famille, n'ayant rien à redouter, sinon le retour de leur mère.

Et certes, le pauvre soldat breton veillant aux grilles de l'Elysée aurait eu peine à reconnaître en elles les deux jeunes filles, abattues par la faim et transies de froid, dont la détresse avait ému son brave cœur au commencement de cette soirée. Leurs joues étaient vivement colorées ; leurs yeux pétillaient ; leurs voix se mêlaient libres et gaies. Elles étaient jolies à ravir !

Diane repoussa son assiette.

—On ne nous empêchera pas d'avoir bien soupé, toujours ! dit Cyprienne.

XXV

RÊVENT DES FÉES ET DU BON GÉNIE

Diane l'entoura de son bras et le baisa au front, puis elle se renversa sur le dos de son fauteuil. Son regard, souriant et le tour de la chambre.

—Comme tout cela est beau ! murmura-t-elle.

—Oh ! dit Cyprienne, la chambre de madame que nous admirions tant n'étaient rien auprès de ces belles choses !

—Voilà le Paris que nous avions deviné ! reprit Diane, dont les grands yeux noirs se voilèrent de rêverie. Te souviens-tu de ce que disaient nos livres, ma sœur ? et de ce que nous disions dans nos longues promenades au bord du marais ? Nous voyions des riches

ses pareilles, et bien d'autres enchantements ! et il nous semblait que nous étions déjà au milieu de toutes ces merveilles, assises dans un salon tout de velours et d'or comme celui-ci... et demi-couchées sur le gazon, rempli de fleurs et de lumières...

—Je m'en souviens, ma sœur.

—Petites folles que nous étions ! c'est que nous en perdions l'esprit ! Moi, d'abord, je voyais cela comme je te vois...

—Et moi aussi !

—Il me semblait que nos pauvres vêtements tombaient et que nous avions de belles robes de soie, des perles dans les cheveux, des diamants au cou, des dentelles sur les épaules... Comme je te voyais jolie, ma Cyprienne.

—Et comme tu me semblait belle, Diane.

—Et, sous ces brillantes parures, nous traversions toutes ces féeries. Te souviens-tu ? A la fin, il venait toujours un bon génie... et que son sourire était doux !... qui nous disait : Mes filles, tout cela est à vous ; voici de l'or pour sauver Penhoël. Je vous donne le choix : restez ici ou retournez en Bretagne.

—Et nous répondions bien vite, s'écria Cyprienne : Merci, merci, bon génie, nous voulons revoir ceux que nous aimons !

Elles se tenaient par la main, et leurs regards se croisaient.

—Qui sait ? reprit Cyprienne en baissant la voix : le bon génie va venir, peut-être...

Diane secoua la tête gravement.

—Ma pauvre petite sœur, dit-elle, tu parles comme une enfant... il n'y a plus de bons génies.

—Oh ! s'il venait ! s'écria Cyprienne en suivant son idée, il faudrait tout d'abord délivrer l'Ange...

—Dès cette nuit, appuya Diane entraînée à son insu.

—Mettre madame et Penhoël dans une belle maison...

—Avec notre bon père !

—Et puis courir, courir bien vite jusqu'à Penhoël pour racheter le château.

—Nous aurions le temps, dit Diane.

—Et comme ils seraient heureux !

—Comme le pauvre Ange nous sourirait doucement !

—Et madame !...

—Et tous ! ah ! c'est trop de bonheur !

Cyprienne se leva en frappant dans ses mains. Elle se jeta au cou de Diane dans un mouvement d'enthousiasme, et toutes deux se tinrent embrassées. Elles avaient des larmes de joie dans les yeux.

En ce moment, le son d'une musique lointaine et suave arriva jusqu'à leurs oreilles. Elles se séparèrent pour écouter. C'était un mouvement de valse, lent, gracieux, balancé, qui empruntait à l'éloignement une douceur étrange.

—Qu'est-ce que cela ? dit Cyprienne.

Diane avait la tête penchée ; elle écoutait avec ravissement. Les pauvres filles ne buvaient que de l'eau, d'ordinaire. Il avait suffi

de quelques gouttes de vin pour exalter leurs têtes ardentes et vives.

Cyprienne ne se rendait pas compte du motif qui les avait amenées. Elle s'élança vers la porte de sortie, tout simplement pour entendre de plus près cette délicieuse musique.

La porte était fermée.

Il y en avait une autre au bout opposé de la chambre. Cyprienne y courut et l'ouvrit. Aussitôt que les battants sculptés eurent tourné sur leurs gonds, les deux sœurs poussèrent un cri de surprise : une lumière éblouissante inondait le boudoir. La porte donnait sur une chambre déserte comme la première, mais dont la fenêtre large et haute, s'ouvrait sur le jardin illuminé.

Juste en face de la fenêtre, derrière les branches à demi dépouillées d'un platane, une splendide girandole était suspendue. Cyprienne s'élança dans la chambre, les bras tendus, la bouche béante ; puis elle s'arrêta muette d'étonnement. La musique se faisait entendre plus rapprochée. Cyprienne fit encore quelques pas, afin de voir. Elle se mit à la fenêtre et risqua un regard au dehors.

—Oh ! ma sœur ! dit-elle en plaçant ses deux mains devant ses yeux éblouis ; c'est le jardin de notre rêve ! nous sommes dans le palais des fées.

De la fenêtre, en effet, le jardin présentait un aspect magnifique. Derrière la girandole, dont les cristaux mouvants scintillaient en quelque sorte la croisée, une double ligne de feu dessinait les rampes d'un escalier de fleurs. Cette partie du jardin, correspondante à l'aile gauche de l'hôtel, était déserte ; mais le regard en se portant à droite, découvrait, à travers les feuilles clairsemées d'un rideau de tilleuls, l'illumination des parterres et des pièces de gazon où déjà commençait le bal. Les jets d'eau reflétaient en gerbes colorées l'éclat des mille lumières courant le long des charmilles et marquant le dessin élégant des arcades de verdure. Partout où l'œil pouvait percer, ce n'étaient que feux étincelants et guirlandes de fleurs.

Diane et Cyprienne n'avaient rien vu jamais, même dans leurs songes d'enfants, qui pût se comparer à ces splendeurs enchantées.

Quand la danse fit trêve, au delà des tilleuls, quelques couples se dirigèrent vers cette partie du jardin qui jusqu'alors était restée déserte.

Diane et Cyprienne quittèrent la croisée, afin de n'être point aperçues.

Ce mouvement les força d'examiner la pièce où elles se trouvaient. Il n'y avait là aucun miracle nouveau, et pourtant les deux jeunes filles durent s'étonner encore. C'était une pièce assez vaste ayant deux portes, dont l'une communiquait avec le boudoir et dont l'autre était fermée à clef. Quelques sièges modestes en formaient tout l'ameublement, avec trois ou quatre armoires vitrées. Mais dans ces armoires et entre chacune d'elles, le long des boiseries, pendait un pêle-mêle de costumes d'une richesse extrême. Il y en avait de tous les pays ; il y en avait de tous les temps. On eût pu se faire là, suivant sa fantaisie, Turc ou Turque, Persan ou Per-

sane, brahme ou devedaskee, châtelaine du moyen âge, dame du temps de Louis XIII, marquise Pompadour ou déesse de la Raison, car les costumes féminins étaient en majorité ; et parmi ceux de l'autre sexe, le plus grand nombre, par leur taille et leur coupe semblaient encore destinés à des femmes. Il y avait de jolis petits uniformes, des sabres, mignons, des poignards d'Andalouse ; des dominos de toutes nuances, des masques de toutes formes. Il y avait même des redingotes à fine taille et des pantalons remontés aux hanches, comme ceux que portent nos amazones aux jours consacrés du carnaval.

C'était un vrai magasin.

De fait, l'hôtel Montali possédait un théâtre, et chaque fois que le rabbi donnait bal, Nehemiah Jonas, le majordome, montrait quelque danse de caractère.

Cette chambre remplissait l'office d'une grande armoire, où s'entassaient le lendemain des fêtes, toutes les défroques du plaisir.

Diane et Cyprienne étaient femmes. La vue de ce trésor de chiffons, de ces précieuses étoffes, de ces fines broderies, de ces dentelles, les intéressait presque aussi vivement que le jardin merveilleux. Elles touchaient la soie épaisse, le moelleux velours ; puis elles regardaient en soupirant l'étoffe grossière de leurs petites robes de laine.

Il y avait surtout deux costumes qui excitaient leur admiration. Ils avaient dû, sans doute être préparés pour la fête de ce soir, et ils étaient étendus sur des sièges, et semblaient attendre la camériste. C'étaient deux vêtements complets de bayadères hindoues : le pantalon bouffant de mousseline pailletée d'or, la tunique collante ; le diadème de perles, la riche ceinture de cachemire. L'œil de Cyprienne allait de ces costumes à la fenêtre, et trahissait naïvement la pensée qui venait de naître dans son esprit.

On entendait des voix sous la croisée.

—Rentrons, ma sœur, dit Diane.

—Le bal est bien beau ! répliqua Cyprienne en soupirant.

Elle retourna vers la fenêtre, et se pencha pour jeter un dernier regard. Sous la girandole, une femme s'était arrêtée ; elle essuyait son front en sueur.

Au moment où le regard de Cyprienne tombait sur elle, cette femme, qui venait de quitter la danse, ôta son masque. Cyprienne étouffa un cri, et attira sa sœur vivement vers la fenêtre. Le visage de la femme démasquée était éclairé en plein par la girandole.

—Regarde, murmura Cyprienne : n'est-ce pas la femme qui emmenait l'Ange tout à l'heure ?

—C'est bien elle ! prononça Diane tout bas.

A son tour, son regard glissa de la fenêtre aux costumes étendus sur les chaises.

—Elle ne peut être seule dans ce bal, dit Cyprienne, dont les yeux pétillaient d'audace et de désir : si nous pouvions nous mêler à la fête, nous saurions peut-être bien des choses !

—Notre pauvre Blanche !... pensa tout haut Diane, dont le regard rêvait.

—Si elle l'avait amenée !... insinua Cyprienne.

Diane ne répondit point ; mais son front, plus pensif, s'inclinait sur sa poitrine.

—Et puis, reprit Cyprienne en baissant la voix involontairement, qui sait si nous ne trouverions pas leurs traces ?...

Et comme Diane gardait encore le silence, elle ajouta :

—Je parle d'Étienne et de Roger.

L'œil de Diane se tourna de nouveau vers les costumes, qui paraissaient coupés juste à la taille des deux jeunes filles.

—C'est impossible ! murmura-t-elle en secouant la tête.

—Pourquoi impossible ? s'écria Cyprienne, qui frappait le parquet de son petit pied impatient. Nous sommes seules ; personne ne nous voit ; la fenêtre est basse... et nous avons pour cacher les branches du platane.

Elle prit sa sœur par la main, et l'entraîna doucement vers les costumes.

Tout en se jouant, elle dénoua le bonnet de Diane, et plaça un diadème de perles sur ses cheveux bouclés.

—Si tu savais comme te voilà jolie ! dit-elle.

Diane se prit à sourire tristement.

Cyprienne attacha le diadème de perles.

—Écoute, reprit-elle d'un ton sérieux : quelque chose me dit que nous trouverons là des nouvelles de ceux que nous aimons ; mes pressentiments ne me trompent guère, tu le sais bien. Et si nous sommes venues jusqu'ici, est-ce pour faire le danger ?

Tout en parlant, elle dégrafait le corsage de Diane, qui se laissait faire. La petite robe tomba, et fut remplacée par le pantalon bouffant de mousseline, par la tunique de drap d'or et par la veste collante.

Cyprienne sauta de joie.

—Je vais donc être ainsi ! s'écria-t-elle en remplaçant par des babouches orientales les chaussures de sa sœur. A ton tour de faire la femme de chambre, Diane.

La seconde toilette fut moins longue encore que la première. Cyprienne s'y prêtait de si bon cœur ! Quand elle fut habillée des pieds à la tête, elle se regarda, rouge de plaisir.

—S'ils nous voyaient ! murmura-t-elle.

Puis elle saisit deux masques de velours, un pour elle, un pour sa sœur.

Il ne restait plus que les ceintures à nouer. Celle que choisit Cyprienne était verte ; Diane en prit une de cachemire rouge à franges d'or.

Au jardin, la danse avait recommencé. Il n'y avait plus personne entre l'escalier et la fenêtre.

Cyprienne jeta ses bras autour du cou de sa sœur. Elle était un peu pâle et son cœur battait bien fort ; mais c'était de plaisir autant que de crainte.

—Une... deux... trois ! dit-elle en frappant ses petites mains l'une contre l'autre, pour donner le signal.

Au troisième coup elle sauta légère comme un oiseau sur l'appui

du balcon. L'instant d'après, elle retombait sur ses pieds au bas du platane, et recevait dans ces bras Diane qui tremblait.

XXVII

LE REGARD D'UNE FEMME

Au sortir de son appartement, Montalt se dirigea tout de suite vers le boudoir où l'on avait introduit à leur arrivée Diane et Cyprienne, et en dehors duquel les deux noirs restèrent en faction. C'était encore là une réminiscence de l'Asie, où l'on met volontiers un esclave aux portes.

Montalt entra. Les deux jeunes filles étaient assises côte à côte, tremblantes toutes deux, à l'autre extrémité du boudoir. Elles avaient eu le temps de reprendre leurs vêtements de paysannes bretonnes.

Rien ne trahissait leur récente escapade, sauf la porte de la chambre aux costumes qu'elles avaient oublié de refermer, et qui laissait voir les illuminations du jardin.

Montalt ne prit point garde.

Il s'arrêta tout près du seuil pour examiner les deux jeunes filles qui avaient les yeux cloués au parquet, mais qui le voyaient néanmoins parfaitement, le nerf optique des femmes ayant, comme chacun sait, le pouvoir de percer la membrane de leurs paupières.

Cyprienne sentait le cœur lui manquer. Diane rassemblait tout son courage ; mais, en ce premier moment, la peur était la plus forte. C'était l'heure terrible.

Le nabab traversa la chambre à pas lents. Diane, qui était la plus rapprochée de lui, ne perdait pas un seul de ses mouvements. Montalt prit un siège, qu'il roula au-devant d'elles ; mais il resta debout. Ses yeux peignaient une légère surprise ; c'était la première fois qu'il voyait les deux jeunes filles sous leur costume de paysannes. Cette surprise, du reste, n'avait rien de pénible ; au contraire, à mesure qu'il les contemplait en silence, son visage exprimait une sorte d'émotion attendrie.

—Pauvre Bretagne ! murmura-t-il enfin d'une voix si basse, que les deux sœurs ne l'entendirent point.

Cette exclamation, qui sortait du fond de son cœur, avait l'accent doux et triste qu'on prend pour plaindre un ami méconnu.

Il va sans dire que du premier coup d'œil, Diane et Cyprienne l'avaient reconnu non seulement pour le voyageur du coupé, mais pour l'homme du portique de Notre-Dame et aussi pour l'interlocuteur de Robert dans la scène qui venait d'avoir lieu au jardin, sous le berceau : car elles avaient assisté à la fin de cette scène, et c'étaient elles qui avaient jeté, à travers la charmille, le double et mystérieux démenti.

De leur cachette, elles avaient vu le calme obstiné que gardait Montalt en écoutant l'odieuse histoire ; mais elles avaient vu aussi, et c'était maintenant pour elles un vague sujet d'espoir, la figure

du nabab se décomposer tout à coup et trahir l'amertume profonde qui était sous sa feinte froideur.

Comme son œil noir avait brillé soudainement! et quelle menace dans le feu sombre de sa prunelle!

En ce instant si court où Montalt avait laissé tomber son voile d'indifférence glacée, Diane avait entrevu en lui un juge du crime. Un prisme s'était mis entre son œil ébloui et cet homme si beau, si puissant, le maître de toutes ces merveilles, le roi de ce palais enchanté. Le penchant qu'elle avait à voir les choses sous un aspect surnaturel s'était réveillé.

Ce qu'elle pensait, ce qu'elle sentait surtout, elle n'aurait point l'exprimer peut-être; mais son âme se recueillait en une émotion respectueuse comme aux heures de la prière.

Elle espérait quelque chose qui l'initiât à respecter Montalt dont elle ne savait même pas le nom, et à croire en lui.

Et, à ce moment, où, de retour dans le boudoir, les deux jeunes filles attendaient, reprise par leurs inquiétudes effrayées, c'était bien Montalt que Diane s'attendait à voir paraître.

Quand la porte s'ouvrit, il n'y eut que Cyprienne à tressaillir.

Diane était immobile et droite sur son siège, l'œil au guet, l'oreille tendue. Elle ne tremblait point; son sang-froid l'étonnait elle-même. Cyprienne se rassurait presque, à la voir si tranquille.

Montalt les contemplait toutes deux en silence, et la rêverie semblait le prendre. L'opium agissait sur lui déjà, du moins comme calmant, et rendait à son visage toute la pâle sérénité.

—Pourquoi ce déguisement? dit-il enfin d'un accent aimable et bon: vous n'en avez pas besoin pour être jolies comme des anges.

—Ce sont les vêtements de notre pays, répondit Diane à voix basse et sans lever les yeux.

—Ah! fit Montalt, l'aimez-vous bien, votre pays?

A cette question inattendue, Cyprienne risqua un timide regard. Puis elle tourna la tête aussitôt pour cacher sa rougeur.

Mais elle avait eu le temps de voir en face Montalt, dont le sourire s'imprégnait en ce moment d'une sorte de bonté paternelle.

Le fardeau d'épouvante qui pesait sur le pauvre cœur de Cyprienne fut allégé de moitié pour le moins.

—Si nous aimons notre pays! dit Diane; nous sommes Bretonnes!

—Ah! fit encore Montalt, dont la voix changea légèrement, c'est une grande gloire que d'être Bretonne, à ce qu'il paraît, mes belles enfants! A tout hasard, je vous en fais mon compliment sincère.

—Il y a longtemps que vous savez d'où nous venons, murmura Diane.

—Oh! oh! s'écria le nabab, dont le sourire devint plus franc: vous m'aviez donc remarqué sur la route?

Cyprienne fit un petit signe de tête affirmatif.

L'homme étrange que ce Montalt!

Nous l'avons vu, dans le coupé de la diligence, prendre, pour

ainsi dire, Etienne et Roger au collet et leur demander leur amitié comme un voleur demande une bourse.

Le voilà maintenant qui malgré ses airs fanfarons, sa haine pour la Bretagne et son mépris pour les femmes, le voilà qui se sentait incliné vers Diane et Cyprienne. Ce qu'il éprouvait pour elles, il n'aurait pu le dire; mais il y avait dans le sentiment qui envahissait son âme, comme un mélange de respect et de tendresse paternelle.

—Voulez-vous que je sois votre protecteur? dit-il aux deux sœurs de sa voix la plus douce.

—Oh! répondit Diane vivement, nous le voulons de tout notre cœur.

Le silence régna de nouveau dans le boudoir. Montalet promenait son regard incertain de l'une à l'autre des deux jeunes filles. Il contemplait avec une émotion croissante ces beaux fronts, tout brillants de candeur; ces traits purs et charmants, auxquels le petit bonnet des paysannes morbihannaises était comme une virginale couronne.

Ceux qui le connaissaient auraient deviné qu'une pensée généreuse et bonne livrait combat, au dedans de lui-même, aux théories de son scepticisme entêté; mais le scepticisme était bien fort, et le temps avait fait pénétrer ses racines jusqu'au cœur.

Il se redressa et prit une attitude dégagée. Sa voix devint froide et railleuse.

—Savez-vous, dit-il, que vous me paraissez bien hardies sous vos petits bonnets? Je suis très heureux, moi, de votre présence ici; mais vous mêmes, qu'en pensez-vous?

Le coup avait porté. Diane devint pâle, tandis qu'une épaisse rougeur tombait du front de Cyprienne jusqu'à ses blanches épaules.

La ressemblance des deux sœurs disparaissait en ce moment, où la même émotion exagérait les caractères différents de leur beauté. Cyprienne n'était qu'une pauvre enfant effarouchée et surprise; Diane avait la fierté assurée d'une reine.

—Nous ne savons rien, dit-elle d'une voix lente et basse; à peine pourrions-nous dire ce qui nous blesse dans vos paroles, monsieur.. et pourtant, de confiance que nous étions, nous voilà tristes et humiliées. On est venu vers nous, au moment où la détresse nous accablait, et où ma pauvre sœur, trop faible contre sa souffrance, parlait de mourir. Auprès de notre, se prolongeait l'agonie d'une femme sainte que nous aimions comme si elle était notre mère. Et je ne vous fatigue pas du compte de nos autres douleurs! On nous a donné une espérance qui bien longtemps, nous a semblé un rêve. Quelquefois, pauvres ignorantes que nous étions, il nous semblait que Dieu devait avoir mis sur la terre, parmi tant d'hommes méchants, cruels, impitoyables, quelques cœurs généreux, pour que le ciel ne soit point une solitude après cette vie. Ne nous demandez pas si nous avons raisonné notre espoir, car notre conscience nous disait de rester. Et si nous sommes ici, c'est ma faute... oh! ma faute, à moi toute seule! ma sœur ne voulait pas venir.

Cyprienne se rapprocha de Diane, et appuya sa tête contre le sein de sa sœur.

—Je t'aurais suivie au bout du monde! murmura-t-elle.

—Ecoutez, reprit Diane : quand je vous ai reconnu, j'ai senti au dedans de moi-même une joie que je ne peux pas expliquer. Mon espoir m'a semblé moins fou. La crainte qui me serrait le cœur s'est calmée. Que sais-je? quand nous étions dans notre misérable chambre, nous nous étions souvenues de vous. Et votre image nous était parfois apparue... Mon Dieu! nous avons fait tant de rêves en notre vie, qui tous ont été suivis d'un dur réveil! Si nous avons eu trop de confiance en votre loyauté, monsieur, pardonnez-nous et laissez-nous sortir de cet hôtel. Nous sommes filles de gentilhomme. Nous mourrions de honte; il vaut encore mieux mourir de faim.

Diane avait dit ces derniers mots en regardant Montalt en face. Sa prunelle brûlait; le sang colorait vivement ses joues naguère si pâles. Mais toute cette indignation tomba comme par magie.

Montalt avait beau retenir son masque : le regard perçant de la jeune fille avait vu au travers.

Elle n'avait eu besoin que d'un coup d'œil; et sa paupière qui se baissait de nouveau maintenant, voilait presque son sourire.

Elle avait vu la physionomie du nabab démentir énergiquement ses cruelles paroles; elle avait vu la bonté derrière sa grimace impitoyable; elle avait même cru voir ses yeux humides...

Montalt avait mis grande hâte à recomposer sa physionomie; mais gagnez donc de vitesse le regard d'une femme!

En se voyant découvert ainsi à l'improviste, il fronça le sourcil, [illegible] tout de bon.

—Femmes! Bretonnes! et filles de gentilhomme? murmura-t-il avec une amertume non feinte : pardieu! vous êtes bien tombées!

Il repoussa son siège sur lequel il s'appuyait, et se mit à marcher dans la chambre en poursuivant :

—Et vous venez me parler d'honneur! Et vous venez me dire, comme dans les comédies : Nous préférons la mort à la honte. Mademoiselle, vous eussiez fait une actrice passable. L'honneur! s'interrompit-il en haussant les épaules; savez-vous bien à qui vous vous adressez? Je ne crois pas à l'honneur, moi... pas plus à l'honneur des femmes qu'à l'honneur des hommes! l'honneur des hommes est une stupidité sauvage; l'honneur des femmes est une niaiserie grotesque! Et quand aux menaces de mort qu'on fait en pareil cas, cela ressemble beaucoup à ces simagrées de chanteurs qui passent la moitié de la journée à se faire prier et l'autre moitié à gémir leur romance, quand personne ne veut plus les entendre.

Tandis qu'il parlait ainsi, en s'indignant à froid et en gesticulant de toute sa force, Diane s'était penchée à l'oreille de Cyprienne et lui glissait quelques mots à voix basse. Puis les deux jeunes filles se prirent à regarder le nabab à la dérobée.

Il y avait maintenant autant de curiosité que de crainte dans les jolis yeux de Cyprienne.

Quant à Diane, tout son courage était revenu.

XXVIII

CINQUANTE PIÈCES DE SIX LIVRES

Cet étrange pouvoir, elles l'ont toutes. Ici, l'ignorance importe peu, la candeur ne fait rien : la plus innocente comme la plus astucieuse a ce regard divinateur qui met l'âme à nu et perce tout voile. Il suffit d'être femme.

A moins que la femme n'aime. En ce cas, deux phénomènes contraires se produisent indifféremment : parfois la passion rend plus subtile encore cette perspicacité qui dépasse les limites du vraisemblable et devient tout bonnement de la sorcellerie ; plus souvent, l'amour attache en riant, sur ses beaux yeux jaloux, son mythologique bandeau.

Tandis que Montalt déclamait ses harangues incendiaires et se croyait le plus barbare tyran du monde, les deux jeunes filles se rassuraient tout doucement. Diane avait deviné ce cœur fantasque et bizarre.

Deviné, non pas peut-être au point de l'expliquer ou de le définir, mais assez pour donner une clef à ses capricieuses boutades, et ne plus voir en chacune de ses actions une énigme insoluble.

Elle était en ceci beaucoup plus savante que [illegible] qui, surtout à cette heure, ne savait ni ce qu'il voulait, ni ce qu'il faisait. Son paradoxe favori, joint à la crainte de [illegible] le rendait intraitable. Il se raidissait de toute sa force contre lui-même, il se battait les flancs pour se montrer sans pitié, parce qu'il ressentait l'émotion déjà victorieuse.

Elles étaient si charmantes toutes deux ! l'une si douce, et si naïve, l'autre si naïve et si fière ! Et puis elles parlaient de malheur...

L'émotion actuelle se mêlait chez Montalt à cette autre émotion récemment éprouvée durant le récit de Robert. Et tout cela le ramenait vers un passé lointain, mais qui vivait encore, malgré lui, au fond de ses souvenirs.

Car le pauvre de suicide où s'obstinait Montalt est heureusement impossible : on ne peut tuer son âme, et, sous les glaces factices que la misanthropie amasse laborieusement, la sensibilité immortelle dort et attend le réveil.

Dieu avait fait Montalt généreux à l'excès, facile à toutes impressions, ardent à aimer, dévoué, miséricordieux, sincère. Montalt avait essayé de tourner en vice chacune de ces vertus, cela très sérieusement. A cette œuvre, il avait employé toute la fougue de la jeunesse, toute la force de son âge viril ; — mais il n'avait pas réussi.

Dieu était resté le maître.

Tout ce que Montalt avait pu faire, c'avait été de se tromper lui-

même et de se regarder comme un damné de première force. Cette croyance était son orgueil et sa joie, d'ordinaire. Aujourd'hui pour la première fois depuis bien longtemps, elle faisait naître en lui de vagues remords. Il ne savait plus. Les douces voix des deux jeunes filles lui rappelaient confusément une autre voix ; leurs costumes bretons lui parlaient d'une terre haïe... mais bien-aimée...

Aussi, à de certains signes, on pouvait prévoir que cette redoutable colère allait se fondre. Le sarcasme amer était sur le point de se changer en caressante parole : car le nabab était fait ainsi, et, ce soir bien plus encore que d'habitude, son caprice tournait à tous vents.

L'opium commençait d'agir, préludant à cette ivresse douce qui précède le sommeil. Son regard glissa vers les deux jeunes filles, qu'il supposait terrifiées.

Il était égaré d'elles par toute la largeur de la chambre. Diane, jouait calme et souriante, avec les beaux cheveux ondés de Cyprienne.

Montalt eut un mouvement de dépit et de surprise. Les deux sœurs ne semblaient plus faire attention à lui. Il s'arrêta et croisa ses bras sur sa poitrine.

—Mesdemoiselles, dit-il en soutenant son ton de raillerie, ne me faites-vous plus la grâce de m'écouter ?

Diane se tourna aussitôt vers lui, le front libre, les yeux hardiment ouverts. Cyprienne avançait sa tête plus timide, derrière celle de sa sœur.

—Pourquoi nous chagriner ainsi ? murmura Diane, nous qui voudrions tant vous aimer !

—Vraiment ? fit Montalt avec un dernier effort d'ironie : ceci me paraît peu clair pour deux filles de gentilhomme.

—Bon ! répliqua Diane librement et comme si elle eût parlé à un vieil ami : vous voilà plus sévère que nous maintenant ! Ne voulez-vous plus que nous vous aimions.

Montalt tourna la tête et poursuivit sa promenade. Cette scène prenait, sans qu'il se fut présenté la moindre péripétie, un caractère si singulièrement inattendu.

Vous souvenez-vous de cette gracieuse allégorie du bonhomme la Fontaine dont on fait tant de tableaux, tous ou laids : une blonde enfant qui coupe en riant les griffes d'un lion d'une taille effroyable ? Il y avait ici quelque chose de pareil : seulement, le lion de la fable se laissait faire, et Montalt résistait tant qu'il pouvait.

Mais ses griffes n'en tombaient pas moins une à une.

Depuis qu'il était entré dans cette chambre, il éprouvait un de ces sentiments soudains et supérieurs contre lesquels sa systématique indolence ne se révoltait jamais d'ordinaire. Nous rappelons tout à l'heure sa liaison subite avec Etienne et Roger. Le charme qui entraînait Montalt vers les deux jeunes filles était du même genre, et plus irrésistible.

Mais il y avait une différence essentielle : Etienne et Roger étaient des hommes, et, dans le cas présent, il s'agissait de femmes,

c'est-à-dire d'êtres misérables et méritant tous les dédains ; de ces créatures qui, suivant la doctrine de Montalt, s'allient avec tous les vices ; de ces serpents gracieux et empoisonneurs, créés pour le malheur de l'homme ; de ces ennemis faibles et formidables, menteurs, traîtres, cruels, qu'un honnête homme doit, en toute circonstances, écraser et flétrir.

Le moyen de se laisser aller, sans démolir tout l'édifice de son système !

Pour comble, il se trouvait que les deux petites fées avaient deviné le silencieux combat dont sa conscience était le théâtre ! Elles souriaient au lieu de trembler. Les rôles étaient si complètement intervertis, que lui, l'accusateur, le tyran, était à la torture, tandis que les victimes contemplaient paisiblement sa peine.

Mon Dieu ! elles n'abusaient point de leur victoire, et il y avait dans leurs regards, pleins de clémence, un sincère désir d'accorder la paix.

—Les filles d'un gentilhomme ! reprit Diane, qui étouffa un soupir ; c'est vrai, nous l'étions ; mais, à présent, nos actions ne regardent plus que notre conscience.

—Votre père est mort ? demanda Montalt du bout des lèvres.

—Non, grâce à Dieu ! s'écrièrent ensemble les deux jeunes filles.

Puis Diane ajouta en secouant la tête.

—C'est nous qui sommes mortes.

Le nabab interrompit sa promenade pour les regarder d'un air sévère.

—Je ne raille pas, reprit Diane avec mélancolie ; nous sommes bien mortes pour tous ceux que nous aimions. Nous avions entrepris une tâche qui dépassait les forces de deux pauvres jeunes filles. Il y avait contre nous des hommes sans cœur ni pitié. Une nuit, on nous fit tomber dans un piège préparé lâchement, et un assassin subalterne fut chargé de nous tuer.

Montalt s'était rapproché jusqu'au milieu de la chambre.

—Tout cela est bien vrai, s'interrompit Diane, et je ne voudrais pas vous mentir, car quelque chose me dit que vous nous aimerez. Nous étions pauvres ; mais un vieux serviteur de notre famille, que Dieu a sans doute rappelé à lui maintenant, car il était alors sur son lit d'agonie, nous a fait héritières d'un petit trésor amassé pendant toute une vie de travail.

On allait nous noyer. Nous étions couchées au fond d'un bateau, la bouche bâillonnée et de grosses pierres attachées au cou...

Montalt fit deux pas de plus comme à contre-cœur. Diane poursuivait, en attachant sur lui le regard de ses grands yeux noirs :

—L'eau était profonde, le courant impétueux et nous n'avions point de secours à espérer dans cette nuit solitaire. Je donnai mon âme à Dieu, et je me tournai vers ma pauvre sœur, pour la voir encore une fois.

Notre assassin eut pitié en ce moment suprême, et nous rapprocha l'une de l'autre, pour que nous puissions nous embrasser avant de mourir...

—Oh ! murmura Cyprienne, qui était toute pâle à ce souvenir, et qui eût jurait Diane de ses bras, comme je priais Dieu de prendre ma vie et de garder la [illegible].

Le nabab était [illegible] près des deux jeunes filles ; ses yeux humides souriaient. Diane [illegible] au front, et continua :

—Je tâchai de parler à l'assassin avec mes yeux, car nos bras étaient garottés. Il y avait de l'émotion sur son visage, [illegible] espoir [illegible] fut [illegible] de lui dis : [illegible] dé- [illegible] pièces de [illegible] notre sort [illegible] miracle [illegible] en gagnant la rive à la nage, nous vous jurons que cette nuit même nous quitterons le pays sans dénoncer nos meurtriers à personne. Outre notre serment, vous en avez l'assurance dans le fait que la fuite seule est notre salut. Car ceux qui vous payent pour nous noyer ne manqueront pas de renouveler leurs tentatives jusqu'à ce qu'ils aient réalisé leurs desseins.

Cet homme était pauvre.

« —Cela fait trois cents francs, murmura-t-il et si vous échappez à la mort, je pourrai bien enterrer des cercueils vides. Mais vous partirez de suite et vous irez loin, bien loin ! Si non gare à vous !

« —Nous irons bien loin et nous prierons Dieu pour vous.

« —Quant à cela, ce sera pardessus le marché. »

Le trésor du pauvre vieux serviteur de notre famille contenait cent écus de six livres. Nous l'avions déterré avant notre expédition chez Lenivain, comptant qu'il pouvait nous servir à acheter de l'aide ou le silence de quelle serviteur. Suivant notre promesse, nous en donnâmes la moitié, celle que ma sœur cachait dans sa ceinture. L'autre je la sauvais avec moi.

Ce ne fut pas sans hésitation que notre exécuteur, après avoir pris pied à terre, repoussa notre pauvre barque dans le torrent. Nous recommandâmes encore une fois notre âme à Dieu lorque le courant nous lança dans l'abîme. Mais au moment où notre frêle embarcation se brisait sur une roche, une vague puissante nous poussa du côté de la rive. Nous nous sauvâmes facilement à la nage et prîmes de suite le chemin de Paris.

Le nabab s'était assis au-devant d'elles, et les regardait avec un sourire de père.

—Mais mon histoire vous fatigue... s'interrompit Diane justement à cet endroit.

—Coquette ! murmura Montalt d'un accent plein de caresse, vous savez bien que non !

Il ne cherchait plus dès lors à cacher son intérêt, excité au plus haut degré ; mais l'opium agissait, et le sommeil qui venait appesantissait déjà sa paupière.

—C'est alors que je vous rencontrai sur la route de Paris ? demanda-t-il.

—Précisément. Vous étiez avec deux jeunes gens que nous avions vus parfois au pays.

—Parfois... répéta Cyprienne, dans l'esprit duquel une idée venait de surgir ; ne les connaissez-vous pas particulièrement ?

Diane hésita pour être sûre de sa réponse, mais son hésitation ne parut point à Cyprienne.

—Nous répéta-t-elle enfin.

—Autrement, pensa-t-elle, Etienne et Roger m'auraient parlé de cette histoire.

Cependant, pour ne garder aucun doute, il ajouta tout haut :

—Louise, répliqua Diane, qui serra le bras de sa sœur.

Il y avait un peu d'ironie dans la voix de Diane lorsqu'elle reprit :

—Il ne faut pas juger de pauvres compagnardes, comme des jeunes [illegible] Nous étions très peu de chose, et je vous avouerai que jeunes gens [illegible] Mais si vous saviez quelle tendresse [illegible] Quand nous hésitons, ma [illegible] Paris, un seul mot [illegible] qu'on a voulu nous entraîner [illegible] accepté, si je n'avais pas dit : Nous ne sommes plus rien sur la terre. Ce qui arrête les jeunes filles [illegible] aime ne peut nous retenir [illegible] sommes libres comme le vent qui [illegible]

—Les Belles de nuit ! répéta le nabab : c'est ainsi que vous aviez signé vos deux billets.

Mais il ne demanda point l'explication de ce surnom mystique.

—Et depuis deux mois, reprit-il, vous avez dû bien souffrir, pauvres enfants !

—Nous avons eu à passer des heures cruelles, répliqua Diane : car, si nous étions seules, il y avait une autre misère à côté de la nôtre. Mais le bon Dieu nous a faites courageuses et gaies. Nous avons eu plus d'un moment de répit. Tant qu'ont duré les beaux jours, les passants s'arrêtaient volontiers pour écouter nos chansons. Et parfois nous revenions riches. Ma sœur chante si bien !

—Et toi, donc ! s'écria Cyprienne. Si vous saviez comme les beaux messieurs la regardaient et l'écoutaient !

—Mais l'hiver est venu, reprit Diane : on n'a plus voulu nous entendre. Il nous restait bien peu de chose, quand nous sommes arrivées, sur nos cinquante sous de six livres. Nous avons vendu peu à peu tout ce que nous avions. Et ces pauvres gens qui recevaient de nous le pain de chaque jour sans nous connaître, puisqu'ils nous croient mortes, ont un faix dans leur misérable retraite ! Oh ! s'il ne s'était agi que de nous ! mais il fallait les sauver, et nous sommes venues.

XIX

fils venaient aboutir à lui tour à tour. Le hasard amenait sur ses pas l'un après l'autre tous les personnages de la scène même [illegible] pour que la somme de ces confidences diverses pût former, à bien peu de chose près, un récit complet et sans lacune.

C'avait été d'abord Vincent de Penhoët, le gentilhomme breton de l'Ardèche.

Puis Etienne et Roger, deux diligences venues de Rennes.

Puis Robert de Blois, avec son acolyte Didier et Bibelbier.

Puis enfin les deux filles de Denis Jeannel.

Mais Vincent, ombrageux et fier, avait jeté un voile sur sa noble famille; mais Etienne et Roger, qui voulaient se plaindre de Penhoët, tout en conservant pour lui une haute affection, n'avaient pas cru devoir nommer leur père; mais Mr le chevalier de Las Matas, ceci pour cause, avait été généreusement des pseudonymes sous les personnages de son histoire.

Quant à Diane et à Berthe, embarquées dans une entreprise au moins audacieuse, elles avaient caché jalousement leurs noms de baptême.

Malgré cette communauté d'émotions, Montalt restait encore assuré sur la réserve, d'une part, ses perpétuelles railleries avaient obligé depuis longtemps Etienne à une réserve entière, et de l'autre, Robert n'eut pris grand soin d'arranger un peu les faits à sa guise. Nous avons vu, entre autre chose, qu'il avait glissé sur ce qui regardait les deux jeunes filles.

Et cependant, deux ou trois fois un soupçon vague avait traversé l'esprit de Montalt. Il y avait d'abord ce fantastique démenti jeté derrière la charmille; il y avait en outre ce double rendez-vous donné à Etienne et à Roger lors de leur arrivée à Paris.

Mais le moyen de penser que les deux jeunes gens eussent fait près de cent lieues sans voir, sur la route, au même gîte, les jolies voyageuses de la Cascarmence!

Et puis, ces noms de Louise et de Berthe égaraient le nabab dès ses premiers pas dans le champ des conjectures.

Montalt, d'ailleurs, avait une intelligence vive et haute: mais cette nuit, son indolence habituelle était augmentée par l'effet de l'opium, qui agissait maintenant avec une force croissante, et enveloppait déjà ces idées dans une brume confuse.

Il résistait, parce qu'il se sentait heureux et qu'il voulait prolonger la joie imprévue de cet entretien.

La séance avait tourné complètement. Montalt ne cherchait plus à se révolter contre le charme qui l'avait saisi à l'improviste; l'idée ne lui venait pas d'élever l'ombre d'un doute sur la romanesque histoire que Diane avait racontée.

C'étaient des faits étranges ; mais comment ne pas croire les paroles, toutes les paroles qui tombaient de cette charmante bouche, si pure et si sincère ! ce beau regard pouvait-il accompagner le mensonge ?

Montalt aurait voulu seulement interroger, pour entendre encore cette voix sympathique et douce, qui descendait tout au fond de son cœur.

Mais le temps lui manquait. Il sentait le sommeil vaincre, courber sa volonté forte ; ses paupières battaient, sa tête appesantie allait tomber sur sa poitrine. Tout autour de lui vacillait déjà, comme les objets que l'on voit en songe.

Il y avait dans cet état quelque chose de délicieux. Montalt se laissait aller voluptueusement à ce demi-sommeil qui le berçait. Il ne dormait pas encore, mais il rêvait déjà...

Quelques minutes à peine s'étaient écoulées depuis l'instant où sa voix, railleuse et dure, arrivait à l'oreille des deux pauvres filles comme un sarcasme et une menace. Maintenant, sa voix était douce, tendre, presque soumise. La tendresse paternelle est sœur. Pour trouver un objet de comparaison, il faudrait se représenter la jeune mère qui se penche, heureuse, sur le berceau de son enfant.

Elles ne sentaient point trop ce qu'il y avait d'inexplicable dans la tournure que prenaient les choses. Et, par le fait, pour tenter cette démarche téméraire, il fallait bien qu'elles eussent espéré un dénouement miraculeux.

—Ma belle Louise, dit Montalt, ma jolie Berthe, comme je vais vous aimer !

—Oh ! tant mieux ! devaient les deux sœurs : car, nous aussi nous vous aimerons bien !

—Voulez-vous être mes filles ?

—Si nous le voulons ! s'écria Diane ; Dieu a donc pitié de nous !...

Et Cyprienne murmurait avec son gracieux sourire :

—Je savais bien que vous étiez bon. Oh ! vous ne me faisiez pas peur !

—Écoutez, reprit le nabab, dont la voix se voilait ; tout va changer dans cet hôtel. Vous y serez maîtresses et reines. Voilà bien longtemps que je souffre : vous m'apporterez le salut et le bonheur. Vous ne me quitterez plus, n'est-ce pas ?

Les deux jeunes filles hésitèrent à répondre.

—Eh bien ? reprit Montalt.

—C'est que... répliqua Diane, il y a notre pauvre père... et madame.

—Puisqu'ils vous croient mortes.

—Oh ! s'écria vivement Cyprienne, nous ne nous cacherons plus quand vous nous aurez donné de l'argent pour les sauver.

A d'autres oreilles, cette parole eût peut être sonné mal. Montalt attira vers lui la jeune fille pour la remercier. Diane, dont le front s'était couvert d'abord d'un nuage d'inquiétude, leva les yeux au ciel avec reconnaissance.

Si beau qu'eût été son rêve, la réalité semblait vouloir le dépasser encore.

—Je vous donnerai donc de l'argent ? demanda le nabab en caressant Cyprienne du regard.

—Puisque vous êtes si bon ! répliqua la jeune fille, et que nous en avons besoin pour soulager ceux qui souffrent...

Puis elle ajouta brusquement, comme pour ne pas perdre une idée soudain venue :

—Vous ne savez pas ? si vous nous donnez une chambre dans notre hôtel, nous irons chercher l'Ange... vous ne lui refuserez pas un asile, n'est-ce pas ?

Et comme Montalt la contemplait sans répondre, elle ajouta en joignant les mains.

—C'est notre cousine... Oh ! si vous la voyiez, elle est bien plus belle que nous ! Et sa pauvre mère pleure parce que les méchants la lui ont enlevée !

—Nous avons encore bien des choses à vous dire, reprit Diane ; mais comme vous semblez las et assoupi !

Montalt, en effet, cédait malgré lui à l'effet de l'opium.

—Nous avons demain, répondit-il, après-demain, toute la vie pour causer, pour nous aimer ; vous, pour me conter vos désirs ; moi, pour les exécuter à l'instant même. Oh ! mes enfants ! mes filles chéries ! si vous saviez comme vous me faites heureux ! Mais ce soir je ne vous entendrai pas plus longtemps. Avant de venir ici, comme j'avais la mort dans le cœur, j'ai pris un breuvage pour appeler le sommeil... et le sommeil va venir... Mais tant que je puis encore vous écouter, parlez-moi... demandez-moi ce que vous voulez.

Diane baissa les yeux.

—Nous voulons beaucoup d'argent, réplique-t-elle.

—Combien d'argent ?

—Cette femme qui nous a conduites ici nous disait que vous nous donneriez trente mille livres de rente.

—Ah ! fit le nabab étonné.

—Et que trente mille livres de rente, ajouta Cyprienne, cela fait six cent mille francs. Six cent mille francs ! c'est plus qu'il n'en faut pour racheter le manoir où nous sommes nées ? Nous le porterions à madame qui redeviendrait heureuse.

XXX.

UN CHANT BRETON

Un instant les sourcils de Montalt s'étaient froncés ; mais, à mesure que la jeune fille parlait, son front se déridait, et il retrouvait son sourire.

—S'il ne vous faut que cela, reprit-il gaiement, nous vous les trouverons.

—Vrai ! s'écrièrent les deux jeunes filles en se levant toutes deux et en bondissant de joie.

—Mais, reprit Montalt, quand j'ai lu de l'opium, je dors tard dans la matinée, et les pauvres gens dont nous parlons ont sans doute besoin de retourner à Séïd.

A cet appel inopiné, pourtant d'une voix assourdie déjà par l'abattement du sommeil, un nègre qui était sur le seuil fit deux jeunes filles reculer effrayées.

—Prends deux bourses de perles, dit le nabab, mets cent louis dans chacune, et reviens tout de suite.

Le noir disparut et revint au bout d'une minute, rapportant les deux bourses qui valaient quatre ou cinq fois ce qu'elles contenaient. Cyprienne et Diane le regardaient pendant qu'elles étaient sur la table, le rouge au front et les yeux pétillants de plaisir.

—Regarde bien ces deux enfants, dit encore Montalt à Séïd, qui se retirait : tu es à elles comme à moi, tout ce qu'elles te diront fais-le.

Les yeux brillants du nègre s'attachèrent sur les deux sœurs, mais son visage n'exprima aucune surprise.

Il s'inclina et sortit.

—C'est à nous, ces belles bourses ? demanda Cyprienne.

La tête du nabab oscillait sur ses épaules, et ses yeux se fermaient.

—Pas encore, répliqua-t-il, tandis qu'un sourire rêveur errait sur sa lèvre : il faut que vous les achetiez.

Son doigt étendu montrait la harpe d'ivoire demi-cachée par les draperies dans un coin du boudoir.

—Une fois que je pensais, reprit-il tandis que ses accents s'imprégnait de mélancolie, je vous entendis chanter une chanson qui me plut, mes filles. Voulez-vous me la dire ? Je m'endormirai en l'écoutant, et je rêverai de vous.

Cyprienne s'élança vers la harpe.

—Quelle chanson ? demanda Diane.

—Je sais bien laquelle, répondit Cyprienne, dont les jolis doigts couraient déjà sur les cordes de la harpe, en exécutant le simple et doux prélude de la mélodie bretonne : *les Belles de nuit*. N'est-ce pas que c'est cela ? ajouta-t-elle en s'adressant au nabab.

Montalt fit un signe affirmatif, et se fit se renverser sur le dossier de son fauteuil. Les deux jeunes filles étaient debout au milieu de la chambre.

Quand le prélude cessa, elle chantèrent toutes deux mariant leurs voix charmantes aux accords de la harpe :

Belle de nuit, fleur de Marie,
O fleur chérie !
Toi que le vent prit aux remparts
Du Paradis,
Le frais parfum de ta corolle
Monte et s'envole
Aux pieds du Seigneur, dans le ciel,
Comme un doux miel.

A travers ses paupières demi-fermées, Montalt fixait sur elles un

regard enchanté. Pendant que Diane et Cyprienne disaient les autres couplets, une expression de bonheur intime se répandait sur les traits de Montalt. On eût dit que l'air et les paroles de ce chant faisaient revivre en lui tout un monde de souvenirs aimés.

Ses lèvres s'entr'ouvraient pour donner passage à son souffle facile ; sa joue s'était colorée doucement. Tout en lui annonçait le repos bienfaisant et heureux.

—Plus bas ! murmura Diane : le voilà qui s'endort.

La main de Cyprienne ne fit plus que caresser la harpe, dont les accords se voilèrent. Le dernier couplet tomba de la bouche des deux jeunes jeunes filles comme un murmure :

C'est bien toi qu'on voit sous les saules :
Blanches épaules,
Sein de vierge, front gracieux,
Et blonds cheveux.
Cette brise, c'est ton haleine,
Pauvre âme en peine !
Et l'eau qui perle sur les fleurs,
Ce sont tes pleurs.

Les voix moururent en même temps que les dernières notes de la harpe.

Montalt sommeillait. Ses yeux s'étaient fermés souriants.

Un songe délicieux semblait bercer déjà son repos. Les deux sœurs s'étaient rapprochées sur la pointe des pieds, et se tenaient debout à ses côtés.

Dans cette position, elles se trouvaient juste en face de la fenêtre, donnant sur le jardin, et la girandole les éclairait vivement à travers la porte ouverte de la chambre aux costumes.

Cyprienne, qui s'était retournée par hasard, crut apercevoir sur le tertre, derrière la girandole, deux ou trois ombres qui se mouvaient. Mais les myriades d'étincelles jaillissant des cristaux éblouissaient sa vue. Et puis qu'importait ce qui se passait au dehors ? Elle n'essaya même pas d'en voir davantage.

Elle ramena son regard vers Montalt, que Diane pensive contemplait toujours en silence. Les deux sœurs restèrent ainsi pendant quelques minutes. Elles ne parlaient point, mais leurs cœurs s'entendaient. Elles s'agenouillèrent, afin de prier pour lui.

Le bonheur mettait au front de Montalt comme une merveilleuse auréole.

—Dieu nous a exaucées ! dit Diane en se relevant : le voilà, notre bon génie !...

—Et comme il nous faudra l'aimer, ma sœur ! répondit Cyprienne.

Diane porta la main de Montalt à ses lèvres. Cyprienne imita sa sœur.

On entendit un cri au dehors. Les deux jeunes filles se retournèrent effrayées. Sur le tertre, ces ombres aperçues déjà par Cyprienne, et que l'éclat de la girandole rendait indistinctes, s'agi-

taient et parlaient. Etienne s'élança, et tambattit la draperie qui fermait la chambre aux costumes.

Mais il était trop tard; au même instant, un bruit confus et violent se fit derrière la porte entr'ouverte. Les deux sœurs pâles et tremblantes, crurent distinguer des cris étouffés.

Le nabab dormait paisiblement, et souriait dans ses rêves.

—Eh bien ! fit Roger.

—Eh bien ! répéta le jeune peintre avec effort, si c'étaient elles, en effet !... mais si elles étaient mortes !

Roger frissonna et garda le silence. Il n'en était plus à ces heures de joyeux scepticisme attentif. Sa souvenir de Bretagne, qu'il avait plein superstitieuse attente, les sonvenirs de Bretagne, qu'il avait plein

Dans le jardin, Etienne et Roger cherchaient toujours des traces en peine, cherchant toujours ces deux inconnues qui avaient interrompu si brusquement leur tête-à-tête.

Depuis plus d'une heure nos deux amis parcouraient le jardin dans toutes les directions. Ils avaient fouillé les moindres recoins, et arrêté, l'une après l'autre, toutes les femmes qui portaient le costume de leur sexe. Elles étaient seules et elles le disaient. Elles étaient deux, comme à l'ouverture du bal.

Etienne et Roger cherchaient en vain quelque fine dentelle, quelque gaze rose ou bleue, quelque chaussure de satin, quelque ceinture verte. —Mais rien ne devait guider le premier pas protecteur. Ils cherchaient toujours, continuaient toujours leurs recherches vaines.

Ils étaient dans un endroit où pouvaient être les femmes à voir quand Diane et Cyprienne [illegible]

Elles causaient de ces longues causeries où Diane et Cyprienne ramenaient toujours l'entretien sur Paris, le connaissant en sens et certains détails qu'elles avaient frappés autrefois : c'était chez les deux sœurs une véritable passion que ce lointain amour pour les merveilles [illegible] de la grande ville.

Et pourtant comment espérer ? Elles étaient [illegible] ant madame et leur vieux père !

Mais il y avait la lettre de Redon, qui disait que Marthe de Pennoel et l'oncle Jean avaient été chassés du manoir.

Hélas ! la lettre disait encore que Cyprienne et Diane étaient mortes...

Ils étaient rentrés par hasard dans le berceau où avait eu lieu leur entretien avec les inconnues.

Ce qu'elles ont dit me revient mieux en cet endroit, reprit Roger. Aucune de leurs paroles ne m'échappe. Qui connaîtrait mieux Penhoël, sinon elles ?

—Nous n'avons jamais rien précisé, répondit Etienne, dans les confidences que nous avons faites à milord... Oh ! ce sont elles !

Etienne venait de reprendre à la main la lettre qu'il avait reçue dans la soirée. Ils étaient là un Breton et un Parisien. Ce fut au Parisien que vint l'idée soudaine.

Etienne serrait le bras de Roger et sa voix tremblait tandis qu'il murmurait :

—C'étaient les deux bayadères cachées, que nous avons [illegible] cette voix qui disait : Belles de nuit [illegible]

Il [illegible] se fût refusé à prononcer des paroles trop [illegible]

—Eh bien ! fit Roger.

—Eh bien ! reprit le jeune peintre avec effort, si c'étaient elles, en effet !... mais si elles étaient mortes !

Roger frissonna et garda le silence. Il n'en était plus à ces heures de joyeux scepticisme où le plaisir cuirassait son esprit contre toute superstitieuse atteinte. Les souvenirs de Bretagne, qu'il avait plein le cœur, lui rendaient cette crédulité vague qu'il avait sucée depuis son enfance.

—Belles de nuit ! répéta-t-il ; [illegible], toi, Etienne ?

Le jeune peintre avait son front brûlant dans sa main. Il lâcha brusquement le bras de Roger.

—[illegible] tremblait ; mais quand j'ai touché sa main, [illegible] comme du marbre.

Il se laissa tomber sur un banc de gazon et se couvrit le visage.

—Mon Dieu ! murmura-t-il [illegible] morte ou vivante, faites que je la voie encore une fois, [illegible] tout ce que j'avais dans l'âme [illegible] Elle ne sait pas qu'elle [illegible] Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! morte ou vivante, que je la revoie !

Dans l'état de fièvre [illegible] ces paroles étaient pour lui une sorte d'évocation. Il releva la tête comme s'il se fût attendu à voir quelque blanche [illegible] glisser à ses pieds. Roger lui-même regardait [illegible] avec un superstitieux effroi.

Mais ils ne virent rien ni l'un ni l'autre, sinon deux têtes masculines et très barbues, qui semblaient en observation au coin de la charmille. Ces deux têtes disparurent précipitamment, mais leur aspect avait suffi pour rompre le charme. Etienne se releva brusquement de son rêve, et prit le bras de Roger pour rentrer dans le bal.

Les propriétaires de ces deux têtes masculines et barbues dont nous venons de parler s'effacèrent dans l'ombre, pour leur livrer passage, et les suivirent de loin.

Il y avait déjà longtemps qu'ils se livraient à ce manège. Ils semblaient avoir envie d'aborder nos deux jeunes gens et ne point oser. C'étaient M. le comte de Manteira et le noble baron de Bibander.

Nous savons qu'ils avaient eu, eux aussi, leur apparition fantastique. Depuis lors ils restaient fort inquiets, sous le coup de cette pensée qu'il y avait dans le bal deux personnes au fait de leur histoire ; deux personnes ennemies sans aucun doute.

Ils avaient fait ce qu'ils avaient pu, [illegible] pour rejoindre les deux bayadères, ensuite pour [illegible] l'attention de Robert

[illegible] habituel et l'homme à [illegible] de l'association.

Le tout inutilement : les deux bayadères [illegible] comme [illegible] de rompre son entrevue [illegible]

[illegible] son attention, Blaise et Bibandier [illegible] et quelques [illegible] l'entretien. [illegible] était un homme habile [illegible] mesure [illegible] de lui-même ; car [illegible] Penhoël, [illegible]

D'ordinaire, il [illegible] ses compagnons le savaient. Mais ils savaient aussi [illegible] ancienne il en avait été autrement. Au [illegible] recéleur, où Blaise méritait son [illegible] enfin, végétant dans les grades [illegible] encore *à l'américaine*, on lui [illegible] quand il était à [illegible]

Mais il ne valait plus rien après boire. L'ivresse gâtait tout : le rendait fanfaron, bavard, imprudent ; tout cela dans une propo[illegible] [illegible] une chose [illegible] dans ces circonstances, [illegible] gardait son caractère. Au [illegible] se croyait le plus profond des di[illegible]

Blaise et Bibandier n'avaient point oublié cela. Aussi à la vue de sa face avinée qui se penchait vers le nabab avec un air important et satisfait, l'idée du péril leur vint toute de suite.

Quand Montalt quitta le berceau, ils se hâtèrent de venir prendre sa place.

—Qu'as-tu dit, malheureux ? s'écria Blaise ; qu'as-tu dit à cet homme ?

Robert le regarda d'un air de dédain suprême.

—Où diable ce coquin de Montalt va-t-il pêcher du vin comme cela ? murmura-t-il ; on en boirait une tonne sans se griser.

—Mais tu es ivre, Américain ! dit Bibandier en le secouant.

—Tout beau, *messie Pipandre* ! répliqua Robert. Est-ce que vous m'allez seulement à la cheville, vous autres ! Je l'ai fait tourner comme une toupie organisée ! Ah ! ah ! voilà un homme bloqué ! Ma martingale ! il s'agit bien de ma martingale ! ma martingale ne vaut pas deux sous ! c'est mon histoire qui est bonne ! Capulet, Montaigu... le diable et son train ! Faites vos paquets, mes garçons, nous allons racheter Penhoël.

Blaise et Bibandier l'écoutaient, cherchant à comprendre.

—Nous ferons nos paquets, dit Blaise ; mais je crois que ce sera pour aller à la frontière. Tu ne sais pas ce qui se passe ici ?

Robert haussa les épaules.

—On boit, on rit, on chante ! répliqua-t-il.

[illegible] le diable qui rit, murmura Blaise en se rapprochant, et [illegible]

[illegible] des paroles entendues naguère sous le feuillage.

[illegible] plus en [illegible]

[illegible] com- [illegible] nabab [illegible]

[illegible] exprimait [illegible]

—Ne pourrait-on avoir [illegible] riches [illegible] Montalt [illegible] diamants !

[illegible]

—[illegible] dans [illegible]

[illegible] de le [illegible]

Il croisa ses deux bras sur la table pour se faire un oreiller.

—Bonne histoire ! grommela-t-il ; ça s'appelle [illegible] un homme.

[illegible] Blaise et [illegible] d'or- [illegible] quait. [illegible] ient à quoi se résoudre. [illegible] sinon évidente ; c'est qu'ils [illegible] et que le nabab serait le plus [illegible]

XXXII

VUE PAR LA FENÊTRE ET JALOUSIE

Tandis qu'ils se creusait la tête en pure perte, évitant d'instinct les endroits où s'ébattait la foule, le hasard les conduisit sur le tertre qui faisait face à la fenêtre de la chambre aux costumes. Blaise poussa une exclamation d'étonnement. Un spectacle étrange était devant ses yeux. Il montra du doigt, à l'intérieur du boudoir, un groupe vivement éclairé par les feux de la girandole.

—Les voilà ! dit-il à voix basse.

Le regard de Bibandier avait suivi la ligne indiquée, et ses joues étaient devenues blêmes. Le groupe se composait de Montalt et des deux filles de l'oncle Jean. La main de Blaise posa sur l'épaule de l'ancien [illegible]

—Les voilà ! répéta-t-il, en chair et en os ! Tu ne les as donc pas tuées, mons Bibandier ?

—Sur ma parole sacrée, répliqua celui-ci, je les ai mises au fond de l'eau, les deux pauvres petites, avec une pierre au cou, tu sais bien. Ça ne peut être que des fantômes !

Blaise le regarda en face et secoua la tête. En ce moment Mon-

talt pressait les mains réunies des deux jeunes filles contre son cœur.

—Des fantômes ! grommela Blaise ; je crois que tu t'es moqué de nous, monsieur le baron. Si c'est comme ça, tu ne le porteras pas en paradis... Mais vois donc ajouta-t-il en serrant les poings avec colère ; comme ils se parlent ! je suis bien sûr que Montalt sait déjà l'histoire de la nuit de la Saint-Louis.

—Si on filait ? dit le baron de Bibander à voix basse.

Blaise était assez de cet avis ; mais il avait grande confiance dans l'habileté de Robert à jeun : il sentait que le plus sage était de réserver la situation jusqu'au lendemain.

Comme il hésitait ainsi, Etienne et Roger passèrent au pied du tertre, pour s'enfoncer dans les massifs. Blaise se frappa le front.

—Nous avons encore quelque chose à faire ici, dit-il ; tu vois bien là-bas nos deux jeunes tourteraux de Penhoël !

—Ils ont l'air de chercher comme nous...

—C'est qu'ils cherchent ! Je ne sais pas bien comment Robert arrangera tout ça demain, mais je sens que j'ai une idée. Penses-tu qu'ils ne nous aient point reconnus ?

—J'en mettrais ma main au feu !

—Eh bien ! le nabab en verra de dures ! Avec ces deux tourteraux, là le petit Pontalès qui est à Paris... et d'autres que l'Américain nous dénichera, on peut monter un coup de tous les diables !

—Comment ça ?

—Nous aurons le temps d'en causer. Pour le quart d'heure, il faut agir. Suivons les petits, et fais ce que je te dirai.

Ils descendirent la rampe, et s'enfoncèrent sous les bosquets en causant à voix basse. Etienne et Roger étaient devant eux.

—C'est que, dit le baron de Bibander en poursuivant l'entretien, je ne me soucie pas beaucoup d'aller leur tirer ma révérence, moi... Pourquoi n'y vas-tu pas ?

—Y penses-tu ? ils me voyaient tous les jours, j'étais sans cesse sous leurs yeux ; ma voix seule me ferait reconnaître.

—Non pas, l'Endormeur, non pas ! je t'assure que tu es très bien déguisé : ta fausse barbe et tes cheveux postiches...

—Allons donc ! Toi, c'est à peine s'ils t'ont aperçu deux ou trois fois. Et encore sois bien sûr qu'ils ne t'ont pas remarqué.

—Mais si fait ! On a beau être mal habillé : quand on a une certaine tournure...

—Alors tu ne veux pas ? Fais attention que nous serons deux contre toi, en cas de brouille... car l'Américain ne croit guère aux fantômes !

Depuis le moment où la bayadère à la ceinture verte lui avait apparu, ou plutôt depuis la rencontre qu'il avait faite aux Champs-Elysées, des deux jeunes filles jouant de la harpe, le baron de Bibander avait perdu la meilleure part de ses allures victorieuses. C'est à peine si on eût retrouvé en lui l'ombre de ce fier seigneur de l'hôtel des Quatre-Parties-du-Monde, qui avait voix au chapitre et qui parlait même plus haut que les autres. Il se sentait en faute,

et plusieurs deux semaines étaient près de perdre leur position, plus il redoutait leur vengeance.

—Tu sens bien, Etienne, dit-il, que je me soucie de ses menaces comme de l'an quarante, mais j'ai besoin de toi, et je veux sauver votre jeune amour. Mais nous allons ensemble travailler un peu. Je me dévoue.

—Tu te souviens bien de ce que dit le baron ?

—Tu as vu, répondit Etienne ; mais il avait l'air...

Blaise demeura quelques minutes ; puis, au moment où les deux jeunes gens allaient quitter le bal, Bibandier, quittant sa position, les arrêta avec une rougeur toute germanique.

—*Oh ! j'ai l'honneur de vous saluer, messieurs*, dit-il en s'inclinant tout d'une pièce.

Ce qu'avait prévu Blaise arriva. Bibandier ne put pas deux jeunes gens qu'ils avaient vu voir quelque part ce singulier personnage.

—A vos ordres, monsieur, dit Etienne.

—*Pien aimaple !* fit Bibandier ; *vous m'avez l'air...*

—*Mais monsieur !*

—*Parlons pas, je sais le pien, je pense comme vous. Je crois que vous cherchez quelqu'un.*

—Mais monsieur !

—*Parlons pas, je sais le pien, je pense comme vous. Je crois que vous cherchez quelqu'un.*

—Mais monsieur !

—*Parlons pas, je sais le pien, je pense comme vous. Je crois que vous cherchez quelqu'un.*

A ces derniers mots, la pensée d'une mystification revint en même temps à Etienne et à Roger.

—Comment savez-vous cela ? dit Etienne avec surprise.

Et Roger ajouta d'un ton où perçait un peu de raillerie :

—Monsieur est donc un des acteurs de la comédie ? Le jeu peut ne pas être très fin.

Bibandier ne comprenait pas. Mais il était acteur, en effet, dans certaine comédie, et n'avait aucune prétention à la finesse.

—*Mes pon messieurs*, dit-il en faisant un pas en arrière pour rendre sa retraite possible en cas de malheur, *vous avez le pien raison. Pien, pien. Parlons pas. Ché fais tout ce que vous voudrez, je fus montrerai les bêtises témoignées à vos amis.*

Cela fut dit avec une bonhomie germanique si admirable, que Etienne et Roger se sentirent à moitié désarmés. Ils regardèrent fixément le baron, qui avait une bonne figure, malgré sa barbe horrifique.

—Voilà ce qu'il me faut, monsieur, dit Roger d'un air de dépit.

—*Vi...* répliqua Bibandier ; c'est-à-dire, *oui*.

—Alors, conduisez-nous.

L'ancien valet ne se le fit pas répéter. Il se dirigea aussitôt vers le terre-plein de la rampe, en précédant les deux amis. Il ne s'arrêta que devant l'endroit d'où l'on découvrait l'intérieur du boudoir.

Il étendit le bras alors d'une façon solennelle.

—*Tenez, voilà le baron de rétertein.*

Etienne et Roger poussèrent en même temps un grand cri. Le hasard avait servi Bibandier. Au moment où les deux jeunes gens

suivaient de l'œil sa main tendue. Cyprienne et Diane venaient d'achever leur chant, et s'étaient rapprochées du nabab endormi.

Impossible de ne pas les reconnaître, cette fois, car la girandole les éclairait d'une lumière aussi vive que celle du jour.

Ce fut un coup de foudre qui frappa les deux jeunes gens. Ils virent Diane et Cyprienne soulever la main du nabab jusqu'à leurs lèvres.

Ils se retournèrent du côté de leur guide. Le prudent Bibandier avait opéré sa retraite.

En ce moment les deux jeunes filles faisaient retomber la draperie. On ne voyait plus rien.

Étienne et Roger demeurèrent un instant atterrés. Puis Roger saisit le bras de son ami.

—Nous sommes joués tous les deux ! s'écria-t-il d'une voix que la rage faisait trembler ; ah ! je comprends maintenant le manège de milord ! Tout ce que nous lui avions dit d'elles excitait sa fantaisie blasée, et c'était pour nous aveugler sur son infamie qu'il attachait à nos pas ces deux femmes perdues. Ah ! se vengera-t-on assez en lui prenant sa vie ?

Étienne s'écria immobile et tête baissée.

—Diane ! murmura-t-il, comme s'il n'eût point voulu croire le témoignage de ses yeux ; est-ce possible ?...

Roger lui serra le bras.

—Viens ! s'écria-t-il. Je sens ma tête se perdre ! Oh ! Cyprienne ! m'avoir ainsi trahi !

Il entraînait Étienne à travers le jardin. Le jeune peintre se laissait faire ; sa pensée était comme morte.

Ils rentrèrent dans l'hôtel, et parvinrent au bout de quelques secondes à la porte du boudoir. Roger se rua le premier pour forcer l'entrée. Mais son élan furieux se brisa contre une sorte de mur vivant ; les deux noirs étaient devant au-devant du seuil.

—Misérables ! s'écria Roger, dites-vous bien nous résister ? Place ! il faut que je parle à milord !

Saïd et son compagnon gardèrent le silence et ne bougèrent point. Roger s'élança de nouveau, et n'eut point un meilleur succès.

Il criait, il menaçait, il pleurait.

Comme il allait se précipiter une troisième fois, Étienne le saisit à bras le corps et le contint.

—Milord est trop bien gardé ce soir ! murmura-t-il d'une voix profonde et pleine d'amertume.

Puis il ajouta en s'adressant aux deux noirs :

—Dites à votre maître que nous quittons sa maison pour toujours. Mais ce n'est pas un adieu que nous lui laissons... Dites-lui qu'il nous reverra demain.

Il entraîna Roger à son tour, tandis que les deux nègres restaient là, sentinelles impassibles et muettes.

.....

XXXIII

PAUVRE BLANCHE

Madame la marquise d'Urgel habitait le deuxième étage d'une maison de décente apparence, située rue Sainte-Marguerite, juste en face de la prison militaire. C'était, suivant l'opinion des gens du quartier, une veuve dans une position de fortune aisée, mais qui ne répondait pas tout à fait au fracas de son grand nom. Elle avait cependant un appartement fort digne, une toilette toujours recherchée, et une voiture.

Elle ne sortait guère, sinon pour accomplir ses dévotions, comme une Castillane de bon sang, et aussi, le soir, parfois, à l'heure où s'ouvrent les salons du grand monde. Mais comme elle ne recevait jamais personne, on ne supposait point qu'elle pût être fort répandue.

Sa nièce, jolie personne de seize à dix-sept ans, à la figure douce et souffrante, vivait encore bien plus [illegible]. C'est à peine si on l'avait vue sortir deux ou trois fois, — jamais à pied.

Dans les rares occasions où la marquise l'emmenait avec elle, les stores de la voitures étaient soigneusement [illegible]. Il y avait point là de mystère : c'était tout bonnement la santé faible de la jeune fille qui nécessitait ces précautions. On disait en effet que la pauvre enfant se mourait d'une maladie de langueur.

C'était Blanche de Penhoël qui passait ainsi pour la nièce de la marquise.

Blanche était dans cette maison depuis un mois. Avec les quelques semaines passées à l'hôtel des Quatre-Parties-du-Monde, cela faisait deux grands mois depuis son départ du manoir, et pourtant elle gardait toujours la pensée qu'elle allait la rendre à sa mère. Ces caractères faibles et crédules sont faits à désespérer.

La prétendue marquise d'Urgel, voyant qu'il était de son intérêt de ménager la santé frêle de Blanche, traitait cette dernière avec assez de douceur. Elle la voyait à peu près une fois par jour, et lui disait alors quelques mots de sa mère qui était toujours sur le point d'arriver pour l'emmener avec elle en Bretagne. Blanche n'avait pas l'idée du mensonge. On avait beau la tromper, elle ne se fatiguait point de croire.

Il y avait chez la marquise une femme de chambre de vertu douteuse, mais bonne fille au fond, et d'un caractère serviable, qui avait pris l'Ange en affection ! la pauvre enfant était si douce et si éloignée de la plainte ! Thérèse, la femme de chambre, lui tenait compagnie, la soignait et la consolait.

Mais Thérèse n'était pas toujours là. Souvent elle faisait des commissions pour madame la marquise, dont les revenus ne venaient pas tout seuls. Alors Blanche restait seule, et de vagues tristesses venaient l'accabler. Elle se souvenait de Penhoël, où son enfance s'était écoulée parmi les caresses. Mon Dieu ! que de bonheur ! et comme on l'adorait ! Elle croyait voir la vénérable et belle figure de l'oncle Jean qui lui souriait comme autrefois.

A son réveil, quand ses yeux s'ouvraient, elle cherchait le doux regard de sa mère.

Et Diane, et Cyprienne, ses cousines chéries, si complaisantes, si bonnes, si promptes à deviner ses moindres caprices !

En retournant au manoir, quand on allait venir la chercher, elle retrouverait l'oncle Jean et sa mère ; mais Diane et Cyprienne étaient mortes.

Elles, si jolies, pleines de santé, de force, de jeunesse ! elles dont la pauvre Blanche avait envié si souvent la gaieté insoucieuse et heureuse !

Elles ne seraient plus là. Dieu les avait reprises. Et Blanche pleurait en songeant qu'elle irait s'agenouiller entre leurs pauvres tombes, derrière l'église de Glénac.

Et Vincent le retrouverait-elle au manoir ? Elle ne se rendait point compte de cela ; mais, parmi les souvenirs qui visitaient sa solitude, celui de Vincent était le plus assidu. Elle songeait à lui presque autant qu'à sa mère.

Le malheur enseigne. Là-bas, au milieu du rebut, tranquille de Penhoël, l'enfant eût tardé longtemps, sans peut-être, à pouvoir femme ; mais dans cette chambre solitaire, où ses jours s'écoulaient si tristes, son cœur travaillait à son insu. Elle aimait, non plus de cette amitié douce du premier âge, elle aimait d'amour. Chaque fois que sa pensée se tournait vers l'avenir, Vincent était là, toujours partageant la joie comme la peine. Il ne lui semblait pas possible que Vincent pût lui manquer jamais. A cet égard, elle ne se faisait nulle question. Il était là, le compagnon naturel de sa destinée.

Pauvre Vincent ! Il y avait maintenant huit grands mois que son départ de Penhoël avait arraché à la jeune fille quelques larmes distraites. Qu'était-il devenu ? Pendant ce long espace de temps, point de nouvelles. S'il lui était arrivé malheur ! A cette pensée, Blanche avait froid au cœur. Tout ce qui lui restait de courage l'abandonnait. L'avenir se voilait pour elle.

Car les choses avaient bien changé pendant ces huit mois, et l'amour était venu pendant l'absence.

La chambre qu'elle habitait dans la maison de la marquise donnait sur le devant, car on ne la traitait pas en prisonnière, et son angélique douceur rendait toute précaution superflue.

Eût-on voulu prendre des précautions, sa chambre n'aurait point été encore mal choisie. De l'autre côté de la rue, il n'y avait en effet aucune fenêtre d'où les regards indiscrets pussent épier la solitude de la jeune fille. Du moins telle était l'apparence, puisque la croisée de Blanche regardait cette espace vide qui se trouve derrière la porte latérale de la prison militaire.

De l'intérieur de sa chambre, elle voyait seulement les derrières de la rue de l'Abbaye et le profil de la façade intérieure de la prison, c'est-à-dire quelques barreaux de fer, faisant saillie hors de l'épaisse muraille.

XXXIV

LA PRISON ET LA VISION DE BLANCHE

Mais, à cause de cette position même, si elle ne pouvait rien voir elle pouvait être vue.

Et, de fait, derrière une de ces croisées, que défendait un solide grillage, il y avait un prisonnier dont les yeux restaient fixés sur elle une grande partie du jour. Une ou deux fois, Blanche l'avait entrevu aux rares instants où le soleil, pénétrant dans la ruelle interieure de la prison, éclairait d'aplomb son visage. Mais elle n'avait pu distinguer ses traits, parce qu'il y avait les barreaux de fer entre le prisonnier et son regard.

D'ailleurs, elle n'avait point l'esprit assez libre pour se donner à une curiosité vaine.

Le prisonnier, au contraire, s'occupait d'elle sans cesse. Il avait en sa possession la lame d'un couteau qui, ébréchée, lui servait à limer ses barreaux. Toutes les heures de la nuit se passaient à ce patient travail; mais dès que s'ouvrait la croisée de Blanche, il ne travaillait plus, sa tête s'avançait avide, et il semblait que son âme s'élançait vers la jeune fille.

Pendant des heures entières, il restait en contemplation devant elle; et parfois, lorsque le front de Blanche s'appuyait plus triste sur sa main, les larmes venaient aux yeux du pauvre prisonnier.

Bien souvent il avait essayé d'attirer l'attention de la jeune fille, soit en l'appelant par son nom, car il savait son nom, soit en agitant ses mains à travers les barreaux. Mais sa voix s'était perdue parmi les chants rauques des autres captifs, et quand à ses signaux, Blanche ne les remarquait point, ignorant qu'ils lui fussent adressés.

Le prisonnier avait nom Vincent de Penhoël.

Dans cette maison, la pauvre Blanche se trouvait, à son insu, entourée de tous ceux qu'elle aimait. Vincent, qu'appelaient ses larmes muettes, pouvait la voir pleurer; quelques pas et deux ou trois murs la séparaient de sa mère, qu'elle demandait à Dieu chaque jour dans son ardente prière.

.....

Vincent était arrivé jusqu'à Paris, tantôt à pied, tantôt sur la charette de quelque paysan voyageur, comme il avait, pu enfin.

De Redon jusqu'à Rennes, les traces des ravisseurs avaient été faciles à suivre. A Rennes, au bureau des diligences, il avait acquis la preuve que Blanche était sur la route de Paris. Ceux qui l'emmenaient avaient dès lors changé de noms, et Vincent ne pouvait deviner en eux les anciens hôtes de Penhoël. Mais que lui importait?

Une fois acquise la certitude que Blanche était à Paris, Vincent ne calcula plus ni ses moyens ni ses forces. Il s'élança sur la route, comme s'il eût espéré joindre la voiture, qui avait sur lui vingt-cinq lieues d'avance. Il ne lui restait plus que bien peu de chose sur l'argent du nabab. Loin de pouvoir payer sa place à la dili-

gence, il n'avait pas même de quoi vivre durant le trajet. Il ne songea point à cela. Il ne vivait que pour [illegible] Blanche [illegible] et il [illegible] à Paris.

Plus d'une fois, cependant, Vincent fut obligé de mendier un gîte et un morceau de pain ; plus d'une fois il s'arrêta, vaincu par le besoin ou par la fatigue.

La route s'allongeait devant lui à perte de vue, et des larmes lui venaient aux yeux.

Enfin il arriva ! Oh ! ce grand Paris ne l'effraya point. Dès les premiers pas, il semblait rencontrer les indices. Il se disait : Je parcourrai toutes les rues, j'entrerai dans toutes les maisons, je visiterai les maisons de recors, je trouverai.

Il trouva, le soir même, comme il dormait, épuisé de lassitude sur un banc des boulevards, un fonctionnaire public curieux par état, lequel interrompit son sommeil pour lui demander son nom et son adresse. Le pauvre Vincent avait mis dix jours pour venir de Rennes, six jours sous la pluie et la poussière. Il était fait à peu près comme notre Bilboquet, à l'époque où ce noble baron n'était encore que général de brigands dans les taillis de l'Ille-et-Vilaine. Il semblait un vagabond d'une lieue.

A la demande du fonctionnaire, il resta fort embarrassé : d'adresse il n'en avait point, et la désertion, après le malheureux duel de Madère, ne lui donnait pas grand courage à décliner son nom et prénoms.

Comme il hésitait, le fonctionnaire public et curieux l'engagea poliment à le suivre.

Il se trouvait que le rapport du commandant de la station de Madère était arrivé depuis peu au ministère de la marine. Les bureaux venaient d'achever leur travail, et la police avait des notes toutes fraîches.

Vincent essaya bien de mentir ; mais c'était un métier nouveau pour lui : on le pressa, il se coupa. La prison de l'Abbaye lui ouvrit ses portes à deux battants, jusqu'au moment où un conseil de guerre déciderait de son sort.

Il était là sous les verrous depuis environ sept semaines.

Pendant la première moitié de ce laps de temps, un découragement lourd et accablant s'était emparé de lui. La pensée de Blanche perdue, de Blanche qu'il ne pouvait plus même essayer de secourir, le navrait. Il voulut se laisser mourir. Mais, un jour qu'il tentait d'entrevoir, à travers les barreaux de sa cellule, un petit coin de cette ville immense où Blanche souffrait peut-être abandonnée, la seule fenêtre qu'il pût apercevoir, de l'autre côté de la rue, s'ouvrit tout à coup, et deux femmes s'y montrèrent.

Il faillit tomber à la renverse, tant sa surprise fut profonde ! L'une de ces deux femmes lui était inconnue, l'autre était Blanche.

Il poussa un grand cri de joie, et des larmes vinrent à ses yeux. Puis ses mains crispées convulsivement, secouèrent les barreaux solides. Il voulait s'élancer. Il appelait Blanche ! Blanche !...

La jeune fille n'entendait pas. Mais Vincent la revit le lendemain à la même place, le surlendemain il la revit encore.

Son courage revint, sa force [illegible]. Oh! s'il avait pu échanger avec Blanche une parole, un signe [illegible] pour travailler, marché bien plus vite. La pauvre [illegible] avait [illegible] entre ses mains, [illegible] contre le fer à l'épreuve. La tâche allait bien lentement. Mais Vincent [illegible] avançait un peu tous les jours.

Cette nuit, tandis que le prisonnier travaillait sans bruit, et constatait que sa lame entrait maintenant tout entière dans la fête du barreau, Blanche veillait, elle [illegible] à l'ennui.

Elle était seule. Madame [illegible] avait [illegible] profitant de l'occasion, s'était [illegible] formelle de sa maîtresse.

Blanche était tout habillée sur son lit. Elle se sentait à la fois plus souffrante d'esprit et de corps. Sa bouche [illegible] plaintes faibles, auxquelles nulle voix ne répondait. Les bruits de la rue diminuaient peu à peu; les boutiques se fermaient; on n'entendait plus qu'à de rares intervalles le roulement des voitures attardées. Et personne ne remettait au logis de la marquise.

La pauvre Blanche avait peur. Elle sentait que la force allait lui manquer pour souffrir, et offrait son âme à Dieu, pensant que la dernière heure allait sonner pour elle. La fièvre venait, amenant des visions navrantes ou terribles : l'Ange voyait autour de sa couche tous ceux qu'elle aimait; mais ils étaient pâles, ils avaient les yeux pleins de larmes.

Elle essayait de prier. Les paroles de l'oraison se mêlaient dans sa bouche. Elle ne pouvait [illegible].

Dans sa frayeur, elle appelait, et sa voix changée, tombant au milieu du silence, l'épouvantait davantage.

Vers une heure du matin, la fatigue, plus forte que la souffrance, ferma enfin ses yeux. Elle s'endormit du sommeil de l'épuisement. Thérèse rentra. Blanche ne l'entendit point.

Son sommeil, que rien n'avait pu troubler, fut pourtant interrompu brusquement aux environs de cinq heures par un bruit de voix qui partait d'une chambre voisine.

Il semblait à Blanche que ces voix ne lui étaient pas inconnues.

XXXV

REINES DU PALAIS DU NABAB

Le nabab était endormi. Qu'allaient faire les filles de l'oncle Jean? Elles étaient libres, elles avaient de l'or, les fidèles noirs de Montalt étaient à leur service.

Diane fit un signe à Cyprienne, et les deux sœurs entrèrent dans la chambre aux costumes, qui, nous l'avons dit, donnait sur le boudoir.

—Maintenant, dit Diane, après avoir eu soin de pousser la porte, il nous faut sauver Blanche.

—Sauver Blanche! répéta Cyprienne avec tristesse. De pouvons-nous? Si encore elle était ici! Un moment je l'ai espéré moi-même.

Diane interrogea sa sœur du regard.

—N'avons-nous pas aperçu ses geôliers tout à l'heure? demanda-t-elle.

—Elle était seule, répondit Cyprienne.

—C'est ce qui nous sauve. Blanche est restée dans sa prison sous la garde de quelque camériste. Nous savons où elle est. Allons...

Contrairement à son habitude, Cyprienne semblait découragée: était-ce un effet de la blessure qui avait causé son évanouissement de tout à l'heure?

—C'est trop tard, dit-elle. Nos ennemis nous savent maintenant ici. Qu'elle fantaisie a eue Blanche de nous avoir voulu les faire, ce que nous avons donné d'éveil!

—N'importe! fit Diane avec résolution. Peut-être sont-ils encore au bal? Les chevaux du nabab sont rapides, et Dieu est avec nous. Hâtons-nous.

Se rappelle-t-on ces journées du commencement de juillet, dans la fin de l'automne où le vent semble souffler de tous les côtés à la fois? Sans transition aucune, la brise saute dans l'est, l'ouest, du nord et midi, et dans tous les sens souffle avec même intensité. La température ressemble à la brise de ces journées, et plus que Diane, Cyprienne était femme. Subitement, et souvent sans cause, elle passait d'une impressionnabilité extrême aux larmes à une autre qui était beaucoup plus virile, plus franche. Du reste, quand nous avons dit la confiance et la joie qui étaient plus naturelles que la tristesse et le découragement.

Ses hésitations avaient disparu devant la confiance de Diane.

—Partons, dit-elle en prenant la poignée de la porte.

Diane l'arrêta.

—Deux sûretés valent mieux qu'une, fit-elle. Si nous manquions notre coup peut-être serons-nous forcées de fuir. Ne pourrions-nous pas, en cas de lutte, demander leur secours à Etienne et à Roger?

Cyprienne ne trouva pas instantanément à répondre. Maintenant que la lutte était lancée, elle aurait mieux aimé courir seule les chances de la lutte. Il lui répugnait surtout de demander quoique chose à Roger depuis l'aventure du bal. Mais l'amour de Blanche eut bientôt emporté ses nouvelles hésitations.

—Probablement ils sont encore au jardin, répondit-elle: allons les chercher.

—Non, dit Diane. Il suffit d'une seule à deux, nous serions remarquées et aussitôt surveillées. Le temps presse. Je descends au jardin. En attendant, prends un costume d'homme. Il est peut-être aussi utile qu'une de nous soit déguisée.

Cyprienne n'insista pas.

Diane rentra dans le boudoir. Le nabab, étendu dans son fauteuil subissait les effets de l'opium. Elle passa et ouvrit la porte de sortie.

Les deux noirs, qui veillaient toujours au dehors, parurent d'abord surpris, et firent mine de s'opposer à son passage.

—Milord ne vous a-t-il pas dit d'obéir à toutes nos volontés? fit-elle d'un ton impérieux.

Seid hésita, puis s'inclina en signe de soumission.

—Indiquez-moi une porte d'où je puisse entrer dans le jardin sans être trop en vue.

Le noir précéda Diane immédiatement, et, après l'avoir fait descendre par un escalier de service, il ouvrit une petite porte qui donnait dans le jardin et que masquait un bouquet de buis et de laurier.

—Attendez-moi ici, lui dit Diane.

Puis elle se dirigea vers le bal avec précaution, en se cachant derrière les massifs.

La partie du jardin dans laquelle s'avançait Diane n'était pas éclairée : il lui fut assez facile de se rapprocher de la fête sans être aperçue. Le nombre des danseurs avait diminué, les groupes paraissaient moins animés.

Diane eut beau chercher, Etienne et Roger avaient disparu. La pauvre enfant ne savait pas qu'elle et sa sœur en étaient la cause. Pour comble de malheur, ni Bibandier, ni Blaise, ni Robert, ni cette dame qu'elle avait vue la veille avec Blanche et qui venait seule au bal, ne paraissaient. Avaient-ils deviné quelque surprise? étaient-ils allés changer Blanche de demeure?

Diane revenait triste à l'hôtel et presque découragée. Elle venait de rentrer dans la petite rue déserte, quand il lui sembla entendre derrière une charmille des gens qui causaient à voix basse. Était-ce une illusion? Le nom de Blanche vint frapper son oreille. Les ténèbres empêchaient Diane de voir, mais elles l'empêchaient aussi d'être vue. Elle s'approcha doucement. Elle ne s'était pas trompée : les voix lui étaient connues.

—A présent, disait l'ami Bibandier, le milord n'a qu'à se bien tenir : je lui ai lâché dans les jambes ces deux étourneaux d'Etienne et de Roger : ils sont furieux.

—Oui, répliqua Blaise; mais tu ne nous parles pas des deux petits démons. Ils vivent et nous ont vus.

Quels démons? fit une voix de femme que Diane ne put reconnaître.

—Ah! marquise, répondit Blaise, vous ne connaissez pas les filles de l'oncle Jean. Eh bien! prenez garde à vous : elles viennent jamais à savoir que leur cousine Blanche est chez la marquise d'Urgel.

Ces derniers mots furent pour Diane un trait de lumière. Elle qui jusque-là avait retenu sa respiration de peur de perdre un mot de la conversation, faillit pousser un cri de joie.

Avec le nom de la misérable à qui Robert avait confié la garde de sa cousine, Diane en savait assez. Elle revint à l'hôtel.

A la petite porte le noir attendait impassible.

—Faites atteler sur-le-champ, dit Diane.

Et elle monta en courant l'escalier dérobé. Elle passa devant le

camarade de Seid, qui veillait à la porte du boudoir, et depuis Montalt, qui dormait toujours.

—Vite, ma sœur dit-elle en entrant dans la chambre aux costumes, où Cyprienne l'attendait déguisée en élégant cavalier ; vite aide-moi à m'habiller, il nous faut partir.

—Etienne et Roger nous attendent ? demanda Cyprienne.

—Nous nous passerons d'eux.

—Mais... voulut faire Cyprienne.

—Allons, ma petite sœur ! Diane pressa : aide-moi à mettre cette belle robe que tu vois là. Je suis une grande dame maintenant, la marquise d'Urgel ; et toi, tu seras mon cavalier, un cousin, un ami, ce que tu voudras : n'es-tu pas fière !

Diane disait tout cela sur le ton de la plaisanterie, pendant qu'elle quittait sa petite jupe de paysanne. Cyprienne regardait sa sœur avec de grands yeux étonnés, se demandant si la grave Diane n'était pas devenu un peu folle.

Tout en tardant à changer de costume, elle hasarda un second *mais*, qu'elle fit immédiatement suivre de cet aveu fait par ses yeux depuis un moment déjà : Je t'avoue que je ne comprends rien ni à ce que tu dis ni à ce que tu fais.

Cette fois Diane éclata de rire.

—Ma chère Cyprienne, dit-elle en baisant sa sœur, tu comprendras tout quand nous serons en voiture, car alors je t'expliquerai tout. Maintenant dis-moi nous et hâtons-nous.

La petite jupe de Diane fut bientôt remplacée par une magnifique robe de soirée ; sur ses épaules elle jeta un manteau de fourrure, et dans ses beaux cheveux dépouillés de l'humble bonnet breton elle mit une coiffure de perles.

—Comme tu es belle ! disait Cyprienne en regardant sa sœur avec complaisance. Je voudrais bien que Etienne pût te voir ainsi.

—Et moi, reprit Diane en riant, je ne voudrais pas qu'il te vît avec ton costume élégant et ta fine moustache, il te prendrait pour un rival dangereux.

—Dangereux, je le suis, fit Cyprienne crânement, en tirant de sa poche un mignon pistolet.

La toilette était finie ; les deux sœurs partirent. En traversant le boudoir, elles regardèrent le nabab endormi, et demandèrent à Dieu de bénir ce bon père.

Seid était revenu à son poste.

—Est ce prêt ? dit Diane.

Le noir s'inclina.

—Suivez-nous, vous et votre compagnon, ajouta Diane.

Ils obéirent.

Les deux sœurs descendirent le grand escalier et traversèrent le jardin, sans se cacher cette fois.

Dans cette dame élégante et ce brillant cavalier, qui donc aurait reconnu les pauvres filles de l'oncle Jean ?

Elles aperçurent en passant Robert, Blaise, Bibaudier et la marquise d'Urgel, qui avaient quitté la salle champêtre de leur conseil

et qui maintenant revenaient vers le bal, sans doute pour y saluer leurs connaissances avant de partir.

—Vite, ma sœur dit-elle en montant, il faut nous hâter, dit Diane.

Et la voiture des attendait. Seid ouvrit la portière.

—Rue Sainte Maguerite, en face de la prison militaire, dit Diane à l'oreille de Seid, et vite!

—Nous nous passerons d'eux.

—Mais... voulut dire Cyprienne.

—Allons, ma petite sœur! pas de paroles : aide-moi à mettre cette belle robe que je vois là. Je suis une grande dame maintenant, la marquise [illegible] un cousin, un ami, ce que tu voudras : n'es-tu pas fière!

Quelques secondes après, la voiture était lancée au grand trot de ses deux chevaux.

Maintenant, dit Cyprienne, qui dans l'obscurité avait contenu sa curiosité, tu vas bien me dire ce dont il s'agit.

Diane ne se fit pas prier : elle raconta à sa sœur ce qu'elle avait entendu dans le jardin et la résolution qu'elle avait prise aussitôt de s'introduire dans la prison de Blanche en passant à la faveur de la nuit pour la marquise d'Urgel.

—Mais, objecta Cyprienne, en admettant que tu puisses cacher ton visage, on reconnaîtra bien que ta voix n'est pas celle de la marquise.

—Oui, répondit Diane, de parler est rien. C'est toi, la comtesse de Saint-Remy, qui feras tous les frais de la conversation. Je ne dirai pour ainsi dire que quelques mots.

La voiture venait de s'arrêter. Seid ouvrit la portière.

Puis, se tournant vers Cyprienne, elle ajouta :

—Comme tu es belle! disait-elle en admirant sa sœur dans sa robe de soirée. Tu vas faire sensation à l'entrée de l'hôtel.

Madame la marquise descendit de voiture, soutenue par M. le comte de Saint-Remy.

—Aidez-moi à soutenir madame, dit celui-ci à Seid debout à la portière.

Habitué à obéir aux ordres les plus fantasques, le nègre ne parut pas étonné; il prêta son bras à madame la marquise.

Ils entrèrent tous trois dans l'hôtel.

—Qu'est-ce donc? dit le portier, qui avait mis sa tête au guichet.

—Madame la marquise s'est trouvée souffrante, et je viens l'accompagner, répondit M. le comte de Saint-Remy, sans s'arrêter et sans daigner se retourner.

—Pourrais-je vous être de quelque utilité, monsieur? reprit le portier que l'espoir d'une pièce faisait poli.

—Merci, brave homme, cria Mlle de Saint-Remy, qui aidait en ce moment la marquise à mettre le pied sur la première marche de l'escalier.

Le concierge ferma son guichet et se remit à lire en bénissant la justice de Dieu, qui savait par des coups d'éventail établir l'égalité entre les riches et les pauvres, hélas! bien moins comme elle.

[illegible]

Elle arrangea sur ses cheveux, de façon à [illegible] du visage, un grand foulard des [illegible] se [illegible]

Cyprienne [illegible]

Ce fut Thérèse qui [illegible]

Elle faillit tomber d'étonnement et d'effroi.

Avant qu'elle eût eu le temps de pousser un cri, M. le comte de Saint-Remy, la prenait sans plus de façon par le bras [illegible] en lui disant :

— [illegible] pas de bruit, et montrez-nous le chemin de sa chambre.

Thérèse sans trop savoir ce qu'elle faisait prit la tête du cortège.

Madame la marquise soupirait à fendre l'âme : on eût dit qu'elle agonisait. Arrivés à sa chambre, [illegible] n'en pouvoir plus de fatigue, [illegible] jeu, [illegible] M. le comte [illegible] qui paraissait du visage de madame la marquise.

— Ah ! madame, s'écria Thérèse en se précipitant vers sa maîtresse, parlez-moi ! qu'avez-vous ?

M. le comte avait mille raisons pour ne pas permettre à Thérèse de se livrer aux témoignages de [illegible] sa maîtresse. Il arrêta encore la camériste.

— Appelez mademoiselle Blanche, dit-il avec l'assurance d'un homme au courant de tous les secrets de la maison, [illegible] de se hâter ; madame la marquise [illegible]

Thérèse ne bougeait pas ; elle semblait pétrifiée, et regardait avec des yeux hagards derrière M. le comte de Saint-Remy. Dans son trouble elle n'avait pas aperçu d'abord qui aidait M. le comte à soutenir sa maîtresse ; mais voilà que tout à coup, pendant que M. de Saint-Remy lui parlait, elle avait jeté ses yeux tournés jusqu'alors vers sa maîtresse, dans la direction de son interlocuteur, et derrière lui était apparu le visage [illegible] de Sud. C'était la tête de Méduse.

— Eh bien ! dit M. de Saint-Remy, avez-vous entendu ? Ne voyez-vous pas que madame la marquise est très mal, et que dans un moment il sera trop tard ?

Thérèse se précipita vers un coin de la chambre, et ouvrit avec fracas une porte dissimulée dans la tapisserie.

— Mademoiselle ! mademoiselle ! criait-elle en entrant dans la chambre de Blanche, levez-vous vite ! madame se meurt !

Les deux sœurs n'attendaient que cela. Elles n'avaient pas besoin désormais de perdre un temps précieux à chercher la chambre de leur cousine.

— Seid, dit en se levant madame la marquise subitement guérie, [illegible]ez-vous derrière la porte par où vient de passer cette fille ;

quand elle rentrera, saisissante, et sans lui faire trop de mal, arrangez-vous de façon qu'elle ne puisse ni s'échapper ni appeler. Il faut éviter tout bruit, ajouta Diane en se tournant vers sa sœur, et aussi il faut préserver cette fille de l'accusation de [illegible]. Robert est capable de tout.

Le noir était à son poste, tenant à la main le foulard que Diane avait laissé tomber en se levant et qu'il avait ramassé ; à ses pieds était le cordon de la consulte, qu'il avait eu soin de couper.

M. le comte de Saint-Remy se présenta discrètement à la porte de Blanche.

— Venez vite, ma fille, dit-il en faisant signe à Thérèse, on a besoin de vous.

Thérèse arriva aussitôt. En un clin d'œil, elle fut bâillonnée, garrottée, et déposée délicatement par Saïd dans une [illegible] ber-

.....

.....

Quelques minutes après, l'équipage marqué aux chiffres B. M. partait au galop, avec ses deux grands nègres devant et derrière.

Il n'avait pas fait cent mètres dans la rue Sainte-Marguerite, qu'il fut assisté par une voiture arrivant aussi vite que le pouvaient lui permettre les jambes de sa vieille haridelle.

— La marquise d'Urgel ! s'écria Blanche en s'enfonçant dans la voiture.

— Robert ! dit Diane.

— Trop tard ! ajouta Apprienne en embrassant sa cousine : la cage est vide !

Il était dit que le sommeil des paisibles habitants de la rue Sainte-Marguerite devait être troublé plus d'une fois cette nuit-là.

A peine l'équipage s'éloignait-il, en effet, dans la direction de la Croix-Rouge, que l'on put voir, aux premiers rayons du jour naissant, un homme s'élancer sur ses traces en courant de toute sa force. La sentinelle de la prison militaire avait fait quelques pas hors de son poste. Elle hésita un instant, et cria par trois fois : Prisonnier, arrêtez !...

Comme le fugitif n'en courait que mieux, le soldat mit la crosse de son fusil contre son épaule et lâcha la détente pour l'acquit de sa conscience.

En un instant, toutes les fenêtres de la rue furent garnies de coiffes de nuit et de bonnets de coton. Madame la marquise d'Urgel, seule avec sa servante Thérèse, resta, pour cause, à l'intérieur de ses appartements. En même temps la patrouille fit irruption hors du corps de garde.

La cause de ce remue-ménage était tout simplement l'évasion du pauvre Vincent de Penhoël.

Vincent avait achevé de scier son barreau vers cinq heures du matin, à peu près au moment où la voiture du nabab s'arrêtait devant la porte de madame la marquise d'Urgel.

Il n'avait aucune espèce de plan, et compstait s'en remettre à l'inspiration du moment, quand l'heure de partir serait venue.

Dès qu'il put passer la tête entre les barreaux, il regarda au-dessous de lui, et distingua vaguement une grosse masse noire sur le pavé de la cour.

C'était le dogue de garde, sentinelle dont la surveillance ne trompe jamais.

Vincent rentra dans sa cellule et fit une corde avec ses draps, car il fallait partir. Blanche était là de l'autre côté de la rue, qui souffrait et qui l'appelait.

Il attacha ses draps, tordus en forme de cable, à deux de ses barreaux qui restaient fixés dans la pierre ; puis il se laissa glisser, non pas jusqu'au sol de la cour, mais seulement jusqu'au premier étage de la prison. Au premier bruit, la masse noire gisant sur le pavé avait remué ; le dogue s'était dressé sur ses quatre pattes. Mais il n'aboyait point. — Il se contentait de hurler en sourdine, comme s'il n'eût point voulu effrayer sa proie.

Il attendait, la gueule ouverte et la langue pendante.

Vincent voyait briller dans l'obscurité ses yeux d'un rouge sombre, comme des charbons demi-éteints.

Le jour, qui commençait à poindre, n'éclairait pas encore la cour encaissée ; mais au dehors on distinguait déjà faiblement les objets. Vincent allait d'une fenêtre à l'autre, déchirant ses mains et ses genoux, mais se tenant ferme et ne perdant point courage.

Il fut longtemps à gagner la porte qui donnait sur la rue Sainte-Marguerite. Cette porte est située entre deux corps de bâtiment, qu'elle isole l'un de l'autre. Vincent se coucha sur la corniche pour reprendre haleine et pour mesurer le saut qui lui restait à faire.

Il jeta ses regards tout autour de lui. L'attention de la sentinelle n'était point encore éveillée.

En explorant ainsi les abords de la prison, il aperçut la voiture arrêtée juste en face de lui. Le jour grandissait ; on y voyait déjà assez pour qu'il pût distinguer les noirs visages des deux nègres. En un autre moment, peut-être les aurait-ils reconnus tout de suite car leurs figures l'avaient frappé autrefois sur le pont de l'*Erèbe*.

Mais il avait autre chose à penser. D'ailleurs, avant qu'il eût pu faire aucune réflexion, la porte de la marquise s'ouvrit pour donner passage d'abord à un grand nègre, puis à deux femmes, et enfin à un jeune homme.

L'âme de Vincent était dans son regard. Du premier coup d'œil il avait reconnu Blanche de Penhoël.

Quant aux autres personnages, il ne les avait pas même regardés.

Un cri rauque s'échappa de sa poitrine. Sans plus prendre désormais aucune précaution, il se pendit des deux mains à la corniche, et sauta sur le trottoir.

Le bruit de la voiture qui partait avait empêché le factionnaire d'entendre le cri de Vincent. Mais la chute du prisonnier éveilla enfin son attention ; du moins fit-il montre de bonne volonté, en envoyant une balle à la poursuite du fugitif. Vincent courait sur les traces de l'équipage, et tournait déjà l'angle de la rue d'Erfurt.

Il y a loin de la prison de l'Abbaye au faubourg Saint-Honoré

Les chevaux de Berry-Montalt allaient comme le vent. Mais le pas[illegible] avec le rapide équipage.

Il allait à perdre haleine, le front ruisselant de sueur, la gorge haletante.

Il appelait, sans le savoir, et poussait des cris déchirants.

Au moment où Dieu lui enlevait [illegible] Blanche pour toujours !

La voiture traversa le Pont-Royal et [illegible].

Vincent redoubla [illegible].

Il [illegible] concorde et [illegible] Tuileries.

Il [illegible] pensée, [illegible]

Il n'eut point [illegible]

Il attendait, la gueule ouverte et la langue pendante.

Vincent voyait briller dans l'obscurité ses yeux d'un rouge sombre, comme des charbons [illegible].

Le jour, qui commençait [illegible] n'éclairait pas encore la cour [illegible] mais on [illegible] déjà [illegible] les objets [illegible].

XXXVII

LES COMPLICES

Robert, Bibandier, Blaise et la marquise d'Urgel étaient réunis dans cette chambre de l'hôtel des Quatre-Parties-du-Monde où nous avons vu Vincent Malan prendre avec l'honnête [illegible] des leçons de [illegible] germanique.

Blaise et Bibandier se tenaient côte à côte à l'un des coins de la cheminée ; ils avaient l'air fort abattu. Le noble baron ne songeait guère ce matin à faire friser sa belle chevelure, et M. le comte de Montalt laissait de côté ses cartes bigarrées.

A l'autre extrémité du foyer, madame la marquise d'Urgel s'enfonçait dans une bergère et tenait ses yeux clouts au plancher. Elle avait [illegible] la main un flacon de sels dont elle se servait fréquemment. Son visage était très pâle ; toute sa personne gardait des traces visibles de l'émotion qui avait agité sa rentrée chez elle.

Robert était pâle aussi, mais plus peut-être que la marquise, mais il portait la tête haute, et une sombre résolution se lisait dans son regard.

Il pouvait être neuf heures du matin.

Nos quatre compagnons venaient d'avoir un entretien où les chagrines récriminations et les reproches amers s'étaient croisés en tous sens. Le plus maltraité avait été le pauvre Bibandier, qui ne savait comment pallier sa faiblesse. Sans lui, les deux filles de l'oncle Jean ne seraient jamais venues acquérir l'association !

Robert, de son côté, avait dû avouer ce qui s'était passé entre lui et le nabab. Pour se disculper, il prétendait bien que Berry-Montalt avait introduit quelque drogue enivrante dans son breuvage ; mais cela ne faisait rien à l'affaire.

La chose certaine, c'est qu'il avait raconté au nabab les événements de Penhoël, et que le voile transparent dont il avait enveloppé son histoire pouvait bien être déchiré par les filles de l'oncle Jean, qu'un hasard diabolique mettait sous la main du nabab.

On savait enfin, pour comble de malheur, que Blanche avait échappé à la garde de la prétendue marquise. Les deux démons de Penhoël, comme on les appelait autrefois, Lucrèce et Diane, se signalaient leur présence !

Il n'était pas difficile de deviner qu'elles auraient mis Blanche sous la protection du nabab.

Et maintenant que faire ? La partie semblait tellement compromise, tout espoir de plaire venait de s'évanouir, que Robert, à l'idée de jouer le tout pour le tout, se sentait pris d'une sorte de vertige. Il était peut-être encore trop tard, à supposer même que Berry-Mental prît en main les intérêts des Penhoël ; il n'avait pas eu le temps de donner conseil à la police, les portes étaient ouvertes, et aucune chaise de poste bien attelée pouvait trancher d'un seul coup toutes les difficultés.

Mais Robert de Blois était une étrange nature de coquin ; sa scélératesse naissait la faiblesse qu'aux heures de prospérité. Quand les cartes se brouillaient, quand les difficultés naissaient et grandissaient à l'improviste pour lui barrer la route, il s'éveillait, en quelque sorte, ce n'était plus le même homme : le courage du vaincu et l'escroc vulgaire se haussait à la taille des plus vaillants héros de la cour d'Blaise.

Il ne voulait pas fuir, lui.

Blaise et Bibandier avaient dans les talents de Robert une grande confiance que sa maladresse de la veille ne diminuait point ; ils espéraient ; quand à la marquise, elle laissait faire. Malgré les récriminations et les reproches, l'Américain restait le chef de la bande, et l'on attendait sa parole pour savoir au juste ce qu'il fallait espérer ou craindre.

Il ne s'était point expliqué encore, et continuait silencieusement sa promenade. Quand il s'arrêta enfin devant le foyer, tout le monde devint attentif.

—Nous étions des fous, dit-il à voix basse et comme en se parlant d'abord à lui-même ; nous voulions faire de la diplomatie, lorsque le bon sens aurait dû nous apprendre qu'il fallait y aller franchement et tout d'un coup. Ces moyens adroits réussissent parfois, mais il faut le temps, et nous avons à peine six jours devant nous ; sur lesquels il faut en prendre trois pour le voyage.

—Tu penses donc encore à Penhoël, demanda Blaise.

—Comment diable ! s'écria Robert, s'y j'y pense ! mais c'est là que nous avons enfoui toutes nos belles années ; c'est le domaine acquis par notre travail ; on nous a dépouillés, volés, trahis ; et tu demandes si je songe à ravoir notre héritage !

—C'est que, murmura Blaise, depuis hier notre position...

—Notre position ! elle est plus belle. Nous allions manquer le coche à force de précautions ; le hasard, ou mon imprudence, si vous voulez, a précipité les choses et nous force à jouer le tout pour le tout : c'est comme cela que j'aime à voir les parties s'engager !

Il se planta contre la cheminée le dos au feu, les mains crispées sur les basques de son habit. Sa tête pâle se redressait : il y avait du feu dans son regard ; nous aussions reconnu le hardi coquin par-

tant un beau soir de l'auberge de Rodez, et marchant à la conquête d'une fortune, sans autres armes que son audace.

Blaise et Bibandier se sentaient reprendre courage.

—Hier, poursuivit l'Américain, vous vous moquiez de mes calculs algébriques, et vous aviez raison, mes chiffres sanglants à fait fiasco. Le nabab est plus fort que je ne pensais. Pour lui, au lieu de lui piper quelques centaines de mille francs, nous prendrons son magot tout entier. C'est plus logique et plus franc.

Bibandier secoua la tête.

—Quand il s'agit de parler... commença-t-il.

—Taisez-vous, imbécile! l'Américain. On ne pardonne l'audace des petites, mais c'est à condition que vous garderez désormais le respect convenable envers ceux qui valent mieux que toi. Voyons, mes amis, avons-nous fait notre revenez-y? Bibandier connaît un coin de votre être de l'hôtel?

—Cotor! cotor! répliqua Blaise, on en rencontre à chaque porte ces grands diables de chevaux.

—Et toi, baron, as-tu la piste des millions?

Bibandier répondit en reprenant un peu de sa bonne humeur de la veille:

—Il y avait cette grande belle femme qui se cachait si mal, vous et qui ne m'aurait pas quitté d'une semelle pour un coup de canon!

—Est-ce de la belle sœur d'Hermine que vous parlez? demanda la marquise d'Urgel.

Tout le monde se courba vers elle et chacun s'interrogea du regard.

—Dites ce que vous savez! ordonna vivement Robert.

—Je vais réaliser la merveille que... Vous savez qu'il dort mal, quand il ne la porte pas sur lui, la belle reste, sous clef, dans le petit meuble de palissandre placé au pied de son lit.

Comme elle achevait, un domestique entr'ouvrit la porte du salon.

—Une lettre pressée pour monsieur le chevalier de Las Matas, dit-il.

L'Américain regarda la suscription, ne reconnut pas l'écriture, et se hâta de rompre le cachet. Aux premières lignes parcourues, il eut un sourire, puis sa figure exprima tout à tour l'incertitude et l'hésitation.

Le billet était ainsi conçu:

« Berry Montalt, esq., présente ses compliments à monsieur le « chevalier de Las Matas, et le prie de vouloir bien lui faire un ren- « dez-vous dans le marais. »

Etait-ce un piège?

Robert renvoya d'un geste le domestique et passa la lettre à Blaise.

—Que va-t-il faire? demanda celui-ci.

—Moi, dit Bibandier, je n'irais pas.

L'Américain garda le silence.

Il s'accouda contre la tablette de la cheminée, et mit sa tête entre ses deux mains. Au bout de quelques minutes, il releva les yeux

sur son associée, qui avait repris son apparence d'indifférente froideur.

—La chambre du nabab est-elle bien gardée ? demanda-t-il.

L'hôtel est plein de domestiques, répondit la marquise, et les deux nègres sont vigilants comme deux chiens d'attache.

—Quand le nabab sort, dit encore l'Américain, les nègres le suivent ?

—Toujours !

Robert se gratta le front comme un homme qui réfléchit profondément.

—Ça peut se faire, murmura-t-il. J'ai vu le temps où l'Endormeur était un gaillard déterminé.

—Il faudrait au moins savoir... interrompit celui-ci.

—Nous en causerons, mon bonhomme, et il y aura de l'ouvrage pour tout le monde, même pour notre amie, qui j'en suis bien sûr, garde une dent aux filles de l'oncle Jean.

La marquise, dont les joues s'étaient peu à peu ranimées, redevint pâle à ces derniers mots. Ses yeux brillèrent d'un éclat farouche, et sa bouche muette sourit amèrement.

—Voilà une petite main, dit Robert, qui vaut mieux désormais que la grosse patte de Bibandier. Si une fois notre chère amie tenait en son pouvoir Diane et Cyprienne de Penhoël...

—Je crois que je les tuerais ! interrompit la marquise d'une voix sourde.

Robert se frotta les mains.

—Le fait est qu'elles vous ont indignement jouée, reprit-il ; mais patience ! nous vous les livrerons pieds et poings liés. Ah ! elles s'attaquent à nous de nouveau !... Pour en finir avec certains embarras, on est mieux encore à Paris qu'en Bretagne.

Il alla prendre sur le divan son chapeau, qu'il lissa du revers de sa manche.

—Je ne sais, poursuivit-il d'un ton de gaieté forcée ou véritable ; mais je crois que j'ai là une idée qui va brusquer le dénouement de la comédie. Il est maintenant dix heures, et le cercle des étaangers n'ouvre qu'à onze... nous avons le temps.

—Mes fils, continua-t-il, nous avons d'abord, pour faire passer un mauvais moment au nabab, ces deux écervelés d'Etienne et de Roger.

—Pour ceux-là, s'écria Bibandier, après ce que je leur ai fait voir hier, je réponds d'eux.

—Tu es un bon garçon, et tu as fait là un coup de maître ! Moi, je vais lui déterrer un adversaire auquel personne n'aurait songé, j'en suis sûr, et qui tire l'épée comme feu saint Georges. Après ça, je m'occuperai de notre ami Penhoël, que je me charge de rendre doux comme un agneau. Peut-être irai-je à l'hôtel Montalt. Que je m'y rende ou non, bon courage, mes enfants ! la partie n'est pas perdue ; d'ici à demain nous avons le temps de travailler... et je vous promets qu'après demain à l'heure où nous sommes, nous roulerons en bonne chaise de poste sur la route de Bretagne !

Il franchit la porte et disparut.

La marquise s'éloigna à son tour, pour aller vaquer à l'un de ses innombrables et honnêtes métiers.

L'Endormeur et Bibandier, restés seuls, s'occupèrent le déjeuner. Ils se sentaient tout ragaillardis, et sans savoir encore quel était le plan de Robert, ils avaient confiance. Cette confiance, ils l'auraient perdue peut-être, s'ils avaient pu voir en ce moment, la mine soucieuse de leur compagnon.

XXXVIII

VINCENT FACE A FACE AVEC ROBERT

Robert, qui avait cessé de se contraindre aussitôt sorti de leur présence, allait en effet, maintenant, le long de la rue Saint-Honoré, la tête basse et l'air découragé. Il avait fait comme ces généraux intrépides qui raniment à tout hasard la vaillance de leurs soldats pour une dernière bataille, mais qui n'espèrent point la victoire.

Ce n'est pas qu'il crût être sans ressources; seulement, sa partie, qui semblait sûre la veille, s'était gâtée en une nuit : au lieu de jouer un jeu tranquille et sûr, il fallait recourir aux moyens violents et chanceux; il fallait en un mot, payer de sa personne, et Robert n'aimait point le danger.

Il avait fait semblant devant ses acolytes d'avoir un plan tout prêt, une ligne de conduite toute tracée. Maintenant qu'il n'avait plus à répondre qu'aux interrogatoires de sa propre conscience, il s'avouait son embarras et sa faiblesse.

Sans le savoir peut-être, l'Américain se dirigea vers l'hôtel du nabab. Tout en marchant, il travaillait à coordoner ses idées, à voir clair parmi les difficultés de sa situation.

Depuis des années, il regardait les biens de Penhoël comme étant son domaine. Selon lui, Poutalès l'en avait injustement dépouillé. C'était une nature obstiné dans ses desseins. La pensée de rompre une trame presque entièrement tissée, et de commencer une tâche nouvelle, le navrait. Il tenait à son œuvre plus que nous ne saurions dire, et puisait un courage inébranlable au fond de ses regrets.

Il n'avait point changé depuis sa première arrivée en Bretagne. Son rêve était toujours la vie paisible du propriétaire. C'est une chose bizarre, certainement, mais une chose avérée : les neuf dixièmes des voleurs de tout grade sont séduits par la pensée de cette transformation.

Entre les déboires récemment éprouvés, celui qui frappait Robert à l'endroit le plus sensible était l'enlèvement de Blanche. Blanche était pour lui une légitimation de son droit à l'héritage de Penhoël ; le caractère faible de la jeune fille lui était assez connu pour qu'il n'eût point fait entrer dans ses calculs la possibilité d'une résistance.

C'était Blanche surtout qu'il cherchait à remplacer. Pour cela il

n'y avait que René de Penhoël lui-même. Mais, pour se servir de René d'une manière utile, la première chose était de posséder la somme qui devait racheter le manoir.

Là était la plus grande perplexité de Robert. Tantôt il avait envie de se rendre à l'invitation de Berry-Montalt, et de recommencer avec lui une lutte d'adresse ; tantôt il reculait, vaincu d'avance, parce qu'il voyait, entre le nabab et lui, les sourires ennemis et moqueurs des deux filles de l'oncle Jean.

Celles-là, il les haïssait d'autant plus qu'il avait peur d'elles.

Au lieu d'aller à l'hôtel Montalt, il entra chez un écrivain public et demanda ce qu'il faut pour écrire. Il réfléchit quelques secondes puis sa plume courut sur le papier. La lettre était pour le vieux Jean de Penhoël.

Robert connaissait parfaitement le bon oncle en sabots : il savait comment le prendre. Son billet, tracé en deux minutes, était un petit chef-d'œuvre de concision et d'adresse. A la lecture de ces lignes, le vieux sang de Penhoël devait bouillir dans les veines de l'oncle Jean.

Et le bonhomme était une rude lame, malgré son air humble et ses cheveux blancs.

Robert plia sa lettre à la hâte, et la remit au commissionnaire du coin.

—Vous allez porter cela au numéro... de la rue Sainte-Marguerite, dit-il ; vous monterez, sans rien demander au concierge, jusqu'au dernier étage de la maison. En cherchant bien, vous trouverez la porte d'un grenier où demeure une pauvre famille. Là, vous demanderez M. Jean : s'il n'est pas là, vous garderez la lettre ; si M. Jean est là, il vous interrogera quand la lettre sera lue. Vous lui répondrez que ce billet vous a été remis par deux jeunes filles bien jolies, portant des jupes de laine rayée et des petits bonnets ronds.

Le commissionnaire leva ses regards sur Robert.

—Tout ça fait bien de l'ouvrage, dit-il.

Robert lui mit une pièce de cinq francs dans la main.

—Trouvez de la besogne comme ça tous les jours, mon brave, répliqua-t-il, et vous pourrez mettre de côté pour vos vieux ans. Allez vite ! Il s'agit d'une bonne œuvre, et vous savez que la charité se cache.

L'Auvergnat n'en demandait pas si long ; il empocha la pièce et partit comme un lièvre. Robert descendit au hasard une des rues qui conduisent aux Champs-Elysées.

Il voulait établir, en une heure de calme complet, le bilan de sa situation, et revenir auprès de ses acolytes avec un plan tout tracé.

Il faisait froid à cette heure matinale ; les Champs-Elysées étaient déserts : l'Américain ne pouvait choisir un endroit plus propice à ses méditations. Aussi s'en donnait-il à cœur joie, lorsqu'il rencontra au milieu d'un massif solitaire un sujet inattendu de distraction.

C'était un pauvre diable, revêtu du costume des détenus mili-

taires, qui dormait couché auprès d'un arbre, ou du moins qui semblait dormir, la tête penchée sur sa poitrine et les mains violettes de froid, dans l'herbe mouillée.

L'Américain n'avait nulle envie de voir la figure de cet homme ; et pourtant, par un mouvement machinal, il se pencha en passant près de lui. D'un seul coup d'œil il le reconnut.

—Vincent de Penhoël ! murmura-t-il avec étonnement.

Puis un sourire vint errer sur ses lèvres.

—C'est le cas ou jamais de renouveler connaissance, se dit-il en prenant la main froide du jeune homme.

Au premier attouchement, Vincent s'éveilla en sursaut, et se releva d'un bond. Il y avait bien des nuits que le pauvre garçon n'avait fermé l'œil. Au point du jour, après la course désespérée qu'il avait fournie, il s'était traîné jusque-là pour éviter les regards et la fatigue l'avait vaincu.

Son premier mouvement fut de fuir ; car il gardait un souvenir vague des événements de la nuit, et il pensait qu'on venait l'arrêter. Mais ses jambes étaient transies par le froid, et c'est à peine s'il put reculer de quelque pas en chancelant. Robert s'avança vers lui avec bonhomie et lui tendit la main.

—Pardieu ! monsieur de Penhoël, dit-il, je ne m'attendais guère à cette rencontre. Mais quel air effarouchée vous avez là ! Vous ne me reconnaissez pas ?

—Monsieur de Blois ! balbutia Vincent.

Il ne se hâtait point d'accepter la main qu'on lui offrait mais il ne la repoussait pas non plus. Robert avait été pour lui un rival ; mais avait-il été un rival heureux ? En amour, le vainqueur pardonne aisément au vaincu. Était-ce Robert qui avait enlevé Blanche ? Vincent ne savait pas tout : il ignorait la part que Robert avait prise à la ruine de Penhoël. Un soir, si le lecteur s'en souvient, le fils de l'oncle Jean, arrivant de la mer, avait traversé le passage du Port-Corbeau et gagné la loge de Benoît Haligan. Là, on lui avait dit : René de Penhoël et madame, et ton père ont été chassés du manoir ; tes sœurs sont mortes ; Blanche a été enlevé

Et il était reparti comme un homme frappé de folie.

Depuis lors il n'avait pas entendu prononcer une seule fois le nom de Penhoël.

Il avait réfléchi bien souvent, tantôt révoquant en doute les paroles du vieux Benoît, tantôt se demandant qui avait consommé la ruine de Penhoël. La pensée de Robert de Blois lui venait alors à l'esprit, car il se souvenait des assiduités de Robert auprès de Blanche. Mais une autre image se présentait bien vite à son esprit et laissait Robert au second rang ; le coupable devait être Pontalès, l'ennemi héréditaire, le vieux spoliateur de sa famille.

Robert devina la pensée qui était dans l'esprit de Vincent.

—Vous refusez de prendre ma main, monsieur de Penhoël ? dit-il en mettant de côté son sourire. Après si longtemps, vous rappelez-vous donc les petites discussions que nous avons pu avoir autrefois en Bretagne ? J'en serais fâché, monsieur, car j'ai gardé au fond du cœur une reconnaissance sincère à votre famille. S'il était per-

mis de parler ainsi, je dirais même que je crois l'avoir prouvé jusqu'à un certain point... ; et en vous trouvant ici dans une situation que je ne m'explique pas, j'avais l'espoir que vous me fourniriez l'occasion de vous rendre un service.

Vincent baissa les yeux et garda le silence.

—Monsieur de Penhoël, reprit Robert, je n'ai point de comptes à vous demander. Vous m'avez vu autrefois dans un cas difficile, et forcé d'accepter l'hospitalité qui s'est prolongée, j'en suis sur, trop longtemps à votre gré. Cette hospitalité, je l'ai payée depuis, et je voudrais vous convaincre que vous avez en moi un ami.

Vincent releva la tête et le regarda en face.

—Monsieur, dit-il en éclatant, entre vous et moi il y a ma cousine.

Robert gardait le plus grand calme.

—Mademoiselle Blanche ! répondit-il du ton d'un ami qui compatit au malheur de son ami. Hélas ! on s'acharne après elle. Ne savez-vous pas que Pontalès l'a fait enlever ?

—Pontalès ? demande Vincent d'un voix sourde.

—Oui, Pontalès, affirma de nouveau Robert. Il espère ainsi obtenir ce qui lui reste à voler des biens de Penhoël. Ah ! vous ne savez pas tout, monsieur Vincent.

Celui-ci écoutait d'un air sombre, les lèvres blèmes et les sourcils froncés.

—Il y a deux mois maintenant, reprit l'Américain comme en se laissant aller à ses souvenirs, que la catastrophe a eu lieu. Pontalès nous chassa tous du manoir, hôtes et maîtres. Votre oncle René n'avait plus rien ; moi, au contraire, j'ai reçu, par la volonté de Dieu, quelques fonds de mon pays : j'ai été bien heureux de rendre à mon pauvre ami une partie de ce qu'il avait fait pour moi. Grâce à mes petites ressources, René de Penhoël, sa noble femme et votre bon père, monsieur Vincent, évitent au moins la misère en attendant des jours plus heureux.

L'Américain prononça ces derniers mots avec un accent d'émotion véritable. Il passa son bras sous celui de Vincent, qui ne fit point de résistance.

—Mais vous, reprit-il, parlez-moi de vous, je vous en prie, mon jeune ami. Pourquoi cet uniforme, qui n'est point celui de la marine ? Et comment vous trouvez-vous en ce lieu ?

Au moment où Vincent allait répondre, ses yeux se portèrent par hasard vers la grande avenue de l'Etoile, où passait une escouade de soldats, suivie de loin par des sergents de ville. Il quitta précipitamment le bras de Robert pour se jeter derrière un arbre.

L'Américain eut un beau mouvement ; affectant de se douter, pour la première fois, d'un fait que le costume de Vincent lui avait révélé dès le début de leur entrevue, il déboutonna son riche pardessus d'hiver, s'en dépouilla vivement et le tendit au jeune homme. En de semblables instants on ne fait pas de façons. Notre fugitif endossa l'ample redingote, sous laquelle se trouva masquée sa livrée de prisonnier.

—Un pareil service fait oublier bien des choses, monsieur de Bloix, dit-il et je vous remercie de bon cœur.

Il se serrèrent la main avec une effusion mutuelle. Les soldats passèrent auprès d'eux sans même les remarquer.

—Il me reste à vous dire, poursuivit Robert, que votre famille et moi nous avons fait l'impossible pour retrouver votre cousine Blanche.

—Je l'ai retrouvée, moi, interrompit Vincent.

—En vérité ? dit joyeusement Robert.

—Pour la reperdre, hélas !

Vincent raconta en quelque mots son évasion du matin, et le nouvel enlèvement commis sur la personne de Blanche. Tout en l'écoutant, l'Américain semblait réfléchir profondément.

—Ce ne peut pourtant pas être Pontalès, cette fois ! murmura-t-il quand Vincent eut fini. Vous êtes bien sûr ? Combien étaient-ils avec votre cousine ?

—Deux : un jeune homme et une jeune femme.

—Un jeune homme et une jeune femme ! répéta l'Américain, un jeune homme et une jeune femme, et vous n'avez pas d'autre indice ?

Vincent chercha dans sa mémoire.

—Attendez donc ! s'écria-t-il. Il y avait sur le siège de devant et sur celui de derrière deux grands nègres.

—Oh ! fit Robert.

Puis il ajouta en serrant la main du jeune homme :

—Et quelle direction la voiture a-t-elle prise ?

—Je l'ai perdue de vue là-bas, répliqua Vincent, qui montra du doigt l'angle de l'avenue Magny.

—C'est cela ! s'écria Robert.

—Comment ! dit Vincent, qui respirait à peine. Vous sauriez ?...

—Il me semble que vous étiez fort sur l'escrime autrefois, monsieur Vincent ? dit Robert au lieu de répondre.

—Ma captivité, répliqua le jeune homme, vient de ce que j'ai tué en duel à Madère, un des bretteurs les plus redoutés de la marine française.

—Tant mieux ! car la justice est lente. Et quand il s'agit d'une jeune fille, d'une jeune fille enlevée... Pontalès voulait du moins faire d'elle sa femmme, tandis que cet homme...

—Ecoutez ! dit Vincent, dont le regard brûlait et qui parlait bref entre ses dents serrées, si vous me mettez en face de cet homme, je vous regarderai comme mon meilleur ami.

Robert tira sa montre, qui marquait onze heures.

—Venez donc, monsieur Vincent ! s'écria-t-il, et que Dieu vous aide !

XXXIX

RÊVE DE JEUNESSE

Il faisait nuit encore quand le nabab s'éveilla. L'habitude abrégeait pour lui les effets de l'opium. Il avait froid. Il se dressa lentement, et jeta autour de lui son regard appesanti par un reste de sommeil. Le boudoir était désert.

On eût dit que Montalt cherchait à retrouver les illusions d'un rêve enfui.

—Elles étaient là, murmura-t-il, quand j'ai fermé les yeux, vaincu par l'opium ; j'ai senti longtemps leurs mains dans mes mains... et à travers mes paupières closes, il me semblait encore que je les voyais sourire...

Il passa le revers de sa main sur son front.

—Sais-je ce que Dieu m'envoie ? reprit-il avec un accent de tristesse et de doute. Depuis hier, les souvenirs se pressent dans ma mémoire ; le passé prend une forme et surgit devant mes yeux incrédules. Mon cœur dormait : va-t-il s'éveiller pour de nouvelles tortures ?

Il se leva brusquement. Le froid gagné pendant le sommeil glissa rapide comme un éclair le long de ses veines et le fit frissonner.

—Je ne veux plus souffrir ! dit-il ; je ne veux plus croire... Oh ! le hasard aura beau m'apporter l'écho de mes espoirs passés : mon cœur est mort !

Il regarda encore autour da sa chambre, et murmura comme malgré lui :

—Mais où donc sont-elles ? Ce ne peut être un songe pourtant ! J'ai vu leurs longs cheveux sous la toile de leurs petits bonnets de Bretagne ; j'ai entendu leurs voix douces, dont l'accent me faisait plus jeune de vingt années. Voici encore la harpe au milieu de la chambre... Où donc sont-elles ?

Il se tourna vers la porte de la pièce voisine et appela doucement :

—Berthe ! Louise !

C'étaient les noms que les jeune filles s'était donnés.

On ne répondit point.

Le nabab attendit un instant. Ses yeux fixés sur la porte de la chambre aux costumes, où il s'attendait, sans doute, à voir paraître les figures souriantes des deux petites chanteuses, avaient une expression tendre et caressante. Personne ne parut sur le seuil. Montalt fit deux ou trois pas de ce côté, comme si une invisible main le poussait vers les jeunes filles. Puis il s'arrêta tout à coup au milieu du boudoir, et l'expression de son visage changea.

Un sourire amer vint à sa lèvre, tandis que son front se plissait.

—Fou que je suis ! pensa-t-il tout haut ; misérable fou ! Ce sont des femmes !... N'ai-je pas assez souffert ?

Il se tourna d'un mouvement brusque vers l'autre porte, où les nègres veillaient d'ordinaire.

—Seïd ! appela-t-il.

Point de réponse encore.

Il fit un geste d'impatience et ouvrit la porte. Sa voix résonna dans le silence du corridor.

—Seïd ! Obbah !

Rien! C'était la première fois que les noirs restaient muets à l'appel.

Mais Berry-Montalt était fait de telle sorte que les circonstances ordinaires de la vie ne le frappaient point. Au lieu de s'étonner ou de rechercher la cause de cet abandon inexplicable, il traversa le corridor et gagna sa chambre à coucher. Il se jeta tout habillé sur son lit, fuyant la fatigue inutile de ses réflexions et implorant de nouveau le sommeil.

Le sommeil ne voulut point venir. A de certains moments, il tombait dans une sorte d'assoupissement fiévreux et lourd ; mais son agitation, luttant contre les derniers effets de l'opium, entourait son chevet de fantômes : il revoyait des choses et des hommes absents depuis les jours de sa jeunesse.

Sa vie avait-elle été le rêve, et le rêve était-il la réalité.

Chaque fois qu'il fermait les yeux, les figures amies d'autrefois accouraient lui sourire. Il revoyait le paysage agreste que son enfance avait aimé ; il s'égarait dans des sentiers connus, et s'arrêtait à l'ombre du vieil arbre dont l'écorce fidèle avait gardé le chiffre gravé par sa propre main.

C'étaient les eaux tranquilles d'un grand lac, au milieu duquel montaient et se balançaient de blanches voyageurs. Les saules pleuraient au bord de l'eau, qui entraînait leurs branches pliantes. Le soleil se couchait tout pâle derrière les hautes châtaigneraies.

Et le long de ce sentier ombreux qui descendait la montagne, une jeune fille s'avançait à pas lents. Qu'elle était belle ! et que de douce candeur couronnait son visage de vierge ! Les dernier rayons du soleil semblaient se jouer avec amour dans les ondes molles de ses blonds cheveux.

Elle souriait, seule avec elle-même ; sa tête se penchait sur la marguerite des champs que sa main blanche et fine effeuillait avec lenteur. Montalt l'entendait. Elle demandait à la petite-fleur, la jeune fille crédule : M'aime-t-il un peu ? m'aime-t-il beaucoup ?...

Et, suivant que la petite fleur répondait, le sourire de la jeune fille rayonnait ou ses beaux yeux bleus se voilaient de larmes.

Montalt se retournait sur sa couche, qui le brûlait. Un nom venait mourir à sa lèvre.

Puis quelque voix mystérieuse s'élevait parmi le silence et modulait simplement les notes d'un chant rustique, ce doux chant des *Belles de Nuit*, dont les deux jeunes filles avaient bercé son premier sommeil.

Montalt écoutait, malgré lui, cette mélodie où il y avait du bonheur et des larmes.

Le soleil s'était caché derrière la châtaigneraie. La nuit tombait bleue, paisible, étoilée. La chason des pâtres mourait dans le lointain. Où était la blonde jeune fille ?...

Au sommet de la colline, il y avait un grand jardin, le jardin d'un noble château. La nuit était plus noire sous la tonnelle, où le chèvrefeuille et la clématite mariaient leurs feuillages protecteurs.

C'est à peine si l'on apercevait une forme blanche sur le banc de gazon. La jeune fille dormait. Berry-Montalt sentait sa respiration s'arrêter dans sa gorge, et le long de ses tempes ardentes de grosses gouttes de sueur coulaient.

Il se redressa sur son séant, pâle, haletant, épuisé de fatigue.

Le jour entrait dans son alcôve à travers les draperies des rideaux.

Il agita une sonnette placée sur la table de nuit. Les deux nègres parurent à la fois.

Montalt se mit entre leurs mains et subit sans mot dire les soins qu'ils lui donnaient chaque jour. Il ne leur demanda pas même compte de leur absence nocturne. Sa toilette achevée, il les renvoya d'un geste.

On eût trouvé, sur la belle régularité de ses traits, la trace de ses fatigues récentes, car cette nuit avait été pour lui pleines de navrantes et terribles secousses ; mais à part la pâleur de son front et la ligne bleuâtre qui s'élargissait au-dessus de sa paupière, son visage sévère et froid ne montrait aucun signe d'émotion.

Pendant une grande demi-heure, il se promena de long en large dans la chambre ; puis il ouvrit la fenêtre pour donner à sa poitrine oppressée et brûlante l'air frais des matinées d'automne.

La fenêtre s'ouvrait sur le jardin. Le regard de Montalt tomba sur ce berceau où la veille au soir, Robert lui avait raconté l'histoire de cette famille bretonne, ruinée et perdue par une lente trahison.

Il se rejeta violemment en arrière, et referma d'un geste brusque les battants de la croisée. Son front s'était chargé d'un nuage plus sombre.

—Si je croyais !... murmura-t-il.

Sa pensée ne s'acheva point, mais il joignit les mains et leva les yeux au ciel.

Il traversa la chambre et alla tomber dans un fauteuil, derrière son lit, à côté du petit meuble renfermant la boîte de sandal au couvercle de diamants. Il introduisit la clef dans la serrure et prit la boîte, qu'il tint, pendant plusieurs minutes, dans sa main, comme s'il n'eût point osé l'ouvrir. En ce moment, ses traits bouleversés peignaient des émotions contraires et indéfinissables.

—Si je croyais !... répéta-t-il en pressant son front à deux mains.

Il se releva et arpenta de nouveau la chambre ; mais, cette fois, à grands pas et avec une agitation qu'il ne cherchait point à réprimer. Tout en marchant il murmurait :

—Il faut que je sache ! peut-être ai-je à me repentir ? Si Dieu était bon !... et si mon cœur n'était pas mort !

Il s'élança tout à coup vers son secrétaire, et traça sur le papier quelques lignes rapides.

C'était une lettre ; sur l'enveloppe il écrivit :

« A Monsieur le chevalier de Las Matas, hôtel des Quatre-Parties-du-Monde. »

—Faites porter cette lettre à son adresse, dit-il à Seid, accouru au bruit de la sonnette. Qu'on dise à M. le chevalier que je l'attendrai ici jusqu'à onze heures.

Seïd sortit. Le nabab resta, les deux coudes appuyés sur la tablette de son secrétaire.

—Il me faut cette lettre ! murmura-t-il, après un silence ; si cet homme a dit vrai, il doit l'avoir conservée pour s'en servir à l'occasion. Il me la faut ! Dussé-je la payer au poids de l'or, je la veux !

Il regarda la pendule qui marquait dix heures. Puis il reprit en se renversant sur le dos de son fauteuil.

—Viendra-t-il.

Il se tut et demeura les yeux fixés sur la pendule, suivant la marche lente des aiguilles.

Onze heures sonnèrent à la pendule. Montalt se leva et secoua brusquement la tête, comme un homme qui veut se débarrasser une bonne fois du fardeau importun de ses pensées.

—Il ne viendra pas ! dit-il tant mieux ! Seïd ?

Le noir parut.

—Fais atteler, lui dit Montalt.

Seïd s'attendait peut-être à ce qu'on lui dirait du moins un mot de ces deux jeunes filles, à qui, la veille, on accordait une attention si chère, et que l'on avait même instituées, pour ainsi dire, les maîtresses de la maison.

Mais le noir était fait aux caprices inexpliquables de son maître.

Montalt arracha un des plus gros diaments de la boîte de sandal et monta dans sa voiture en disant au cocher :

—Au cercle !

XL

LE CALEPIN DE MONTALT

Le cercle des Etrangers était situé rue Saint-Honoré, un peu au delà du Palais-Royal. C'était une maison de jeu qui se donnait des airs de club, et qui empruntait un peu sa physionomie aux *enfers* de Londres. On jouait là des sommes énormes, à l'anglaise, avec l'habit noir, la cravate blanche et l'escarpin.

Montalt y venait d'ordinaire pour tuer les heures de son oisiveté ennuyée. Il y avait des jours où le jeu le passionnait, et où il trouvait encore quelques émotions dans les bizarres péripéties qui se succèdent autour du tapis vert.

Ce matin, il venait demander aux cartes, non point l'émotion, mais l'oubli et le sommeil du cœur. Il y avait des années que sa conscience n'avait parlé si haut, et ses souvenirs brusquement l'assiégeaient. Il était mécontent de lui-même ; il se reprochait amèrement ce qu'il appelait sa faiblesse ; il eût voulu faire retomber sur quelqu'un sa sourde colère.

Sa détestable humeur allait être servie à souhait, grâce aux bons soins de nos trois gentilshommes.

Il n'y avait encore que très peu d'habitués dans la salle du trente et quarante, où Montalt jouait d'ordinaire. C'était qu'il se rencontrait presque tous les jours avec M. le chevalier de Las Matas et ses

deux compagnons. Son regard fit le tour de la chambre ; c'était le chevalier qu'il cherchait ; mais il ne le vit point dans les groupes rares qui causaient avant de s'asseoir à la table de jeu.

Robert n'était pourtant pas bien loin. Il se cachait derrière la porte entre-baillée d'une salle voisine, et son doigt étendu désignait justement le nabab à Vincent de Penhoël, qui était debout auprès de lui. Vincent fit un geste de surprise.

—Quoi ! murmura-t-il, en êtes-vous bien sûr ?

—Positivement sûr, répliqua Robert.

Vincent courbait la tête et semblait indécis. Tout à coup il se redressa et ses yeux brillèrent, au grand plaisir de l'Américain, qui vit l'affaire faite.

—Oui, murmura-t-il en se parlant à lui-même, c'est vrai... les deux nègres !

Il se souvenait, en ce moment, d'avoir vu les deux noirs auprès du nabab, sur le bateau à vapeur.

—Voulez-vous me prêter six louis ? dit-il à Robert.

Celui-ci s'empressa de fouiller dans sa poche.

—Ne me nommez pas, surtout ! murmura-t-il, tandis que Vincent de Penhoël entrait dans la salle du trente et quarante.

Ce dernier franchit à pas lents l'espace qui le séparait du nabab. La figure de Montalt se dérida en l'apercevant.

—Eh ! mais ! s'écria-t-il, je ne me trompe pas, voici notre jeune matelot breton !

Il lui tendit la main cordialement. La main de Vincent de Penhoël resta immobile le long de son flanc. Il avait la tête haute et les yeux baissés.

—Milord, dit-il, j'ai contracté deux dettes envers vous : la première consiste en de l'argent prêté ; je l'acquitte. Voici vos six pièces d'or.

Un domestique du cercle passait, portant sur un plateau des paquets de cartes neuves.

—Joseph ! dit le nabab.

Le garçon s'avança. Montalt lui mit les six louis dans la main.

—Voici pour boire un verre de vin à ma santé, mon brave, dit-il.

Puis il ajouta en se tournant vers Vincent :

—Mon cher ami, nous sommes quittes à ce que je vois.

—Tout à l'heure ! répliqua Penhoël ; car je vais vous payer aussi le second service que vous m'avez rendu.

—Quel service ? demanda le nabab sans affectation aucune.

—Vous m'avez sauvé la vie, milord.

—C'est vrai, dit Montalt, je l'avais oublié.

—Moi, je m'en souviens, et au lieu de vous tuer comme j'en aurais le droit, je vous offre une chance de salut.

Montalt regarda le jeune homme avec suprise.

Il n'y avait pas moyen de croire à une plaisanterie, car la physionomie de Vincent avait cette expression sombre et presque sauvage que nous lui avons vu au moment du suicide. Sur ses traits amaigris par les souffrances, il y avait un courroux sourd et con-

centré ; ses yeux menaçaient et sa voix avait peine à ne point éclater.

C'était un enfant énergique et fier, dont la colère ne s'usait point en insultes vaines. Il avait le calme et la force.

Le nabab ne comprenait rien à cette scène.

—Ah çà ! mon jeune ami, dit-il, avons-nous par hasard un grain de folie ? Pourquoi voulez-vous me tuer ?

—Pourquoi je veux vous tuer ? répliqua Vincent dont les sourcils se froncèrent. Vous vous souvenez, milord, que je vous ai conté autrefois l'histoire d'une jeune fille que j'aimais...

—Je me souviens, monsieur ! interrompit précipitamment le nabab dont la joue se décolora tout à coup.

—Je n'avais qu'un but en ce monde et qu'un espoir : me rendre digne d'elle à force de dévouement et d'amour ! Après deux mois de recherches, deux mois de misère et de souffrances, je l'avais enfin retrouvée, j'allais me jeter à ses pieds, lui dire mon amour et lui donner ma vie tout entière, quand un misérable est venu enlever la jeune fille ! Savez-vous le nom de ce misérable, milord ?

—Comment le saurai-je ? demanda le nabab.

Vincent fit peser sur lui son regard dur et perçant.

—Ne mentez pas, dit-il, tandis que le nabab se redressait instinctivement devant cette insulte. C'est vous qui l'avez fait enlever, milord. Je le sais ! j'en suis sûr !

Le nabab tombait de son haut, car il ignorait complètement l'expédition nocturne faite, à l'aide de sa voiture et de ses nègres, par Diane et Cyprienne.

—Je vous tiens compte de vos bons sentiments à mon endroit, monsieur Vincent, dit-il sans éprouver encore d'autre sentiment que la surprise ; mais il m'est absolument impossible d'en profiter. En conscience, mon jeune ami, je ne puis rendre ce que je n'ai pas pris.

—Vous refusez ? murmura Vincent les dents serrées ; prenez garde, milorde !

—Menacez, insultez, répliqua Montalt ; vous pourrez me mettre l'épée à la main, monsieur Vincent, mais vous ne pourrez pas me fâcher. J'ai l'intime conviction, voyez-vous, que vous êtes de bonne foi et que vous battez la campagne.

Vincent garda un instant le silence.

—Milord, reprit-il ensuite, je vous ai offert la vie, vous n'en avez pas voulu. C'est maintenant que nous sommes quittes. Que votre sang retombe sur vous-même ! Moi, je me fais justice de mes propres mains, parce que je suis un proscrit et que je ne puis demander protection aux lois de mon pays.

Montalt tira son portefeuille.

—A quelle arme voulez-vous m'immoler, mon jeune ami ? demanda-t-il.

—A l'épée, répondit Vincent, et nous verrons si vous raillerez demain, milord.

—Demain, répéta Montalt, je serai libre à six heures. Vous con-

vient-il de venir me trouver à la porte d'Orléans, au bois de Boulogne ?

—Cela me convient.

Montalt écrivit sur son carnet :

« Six heures, M. Vincent. »

Celui-ci tourna le dos et se retira, tandis que M. le chevalier de Las Matas se frottait les mains, derrière la porte de la salle voisine.

Le jeu s'installait, et le banquier mêlait les cartes du trente et quarante. Les amateurs prenaient déjà place autour de la table. Vers ce moment, il se passait une petite scène dans le vestibule du club.

N'entrait pas qui voulait au cercle des Etrangers : il fallait être présenté par un adepte. Etienne et Roger venaient d'être arrêtés dans l'antichambre par l'employé chargé de reconnaître les arrivants ; ils avaient insisté de leur mieux, mais la consigne était inflexible.

Heureusement que depuis le matin, comme nous avons pu le voir, nos trois gentilshommes jouaient, autour de Berry-Montalt, le rôle du hasard, et lui fournissaient des aventures. Comme Etienne et Roger se retiraient de guerre lasse, ils rencontrèrent, à la porte extérieure, ce brave monsieur qui les avait accostés à la fête du nabab. Le noble baron de Bibander parut enchanté de la rencontre et leur offrit une cordiale poignée de main.

—*Eh ! eh ! eh !* dit-il, *on fient sé gonsoler tes bedits châcrins t'amour afec lé drente et garente, eh ! eh ! eh !*

C'était un coup de la Providence.

—Monsieur, dit vivement Roger, on refuse de nous laisser entrer. Pouvez-vous nous aider à lever cet obstacle ?

—*Gomment tonc !* répliqua Bibandier, *à merfeille ! engenté dé fus être acréable !*

Il s'avança d'un pas important et magistral vers le contrôleur des entrées ; il lui dit quelques mots à l'oreille et celui-ci salua.

—*Fenez, mes chennes amis,* reprit le baron de Bibander, *maintenant fus être chez jus !*

La porte du cercle s'ouvrit pour Etienne et Roger ; ils n'eurent pas même la peine de remercier leur introducteur, qui avait traversé la salle en trois enjambées et rejoint M. le chevalier de Las Matas, à son poste d'observation, dans la chambre voisine.

—Bravo ! dit Robert : je lui ai déjà jeté un bâton dans les jambes !

—Comment ?

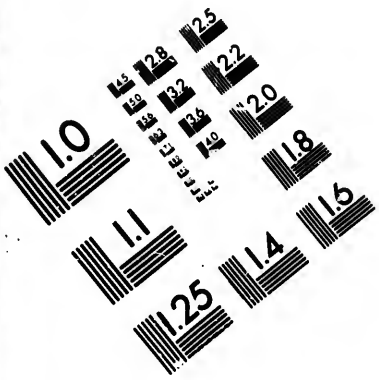
—Cet étourneau de Vincent, qui est revenu de je ne sais où, tout exprès pour nous prêter main-forte.

—Chut ! fit Bibandier. Voilà le bal qui commence.

Etienne et Roger venaient en effet d'aborder Montalt.

Celui-ci était arrivé au paroxysme de sa mauvaise humeur ; mais la provocation de Vincent ramenait ses idées sombres.

Il avait gardé de cet enfant un souvenir ami, et, pour prix du service rendu, Vincent revenait vers lui la main armée et la pro-



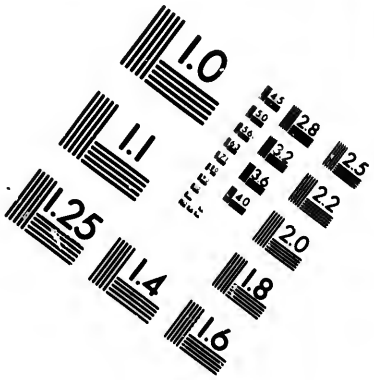
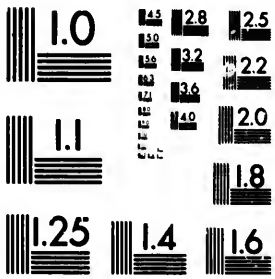
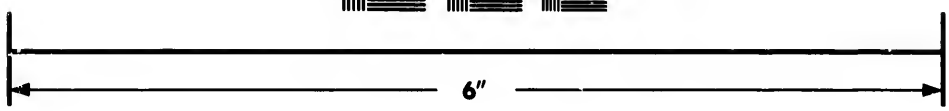
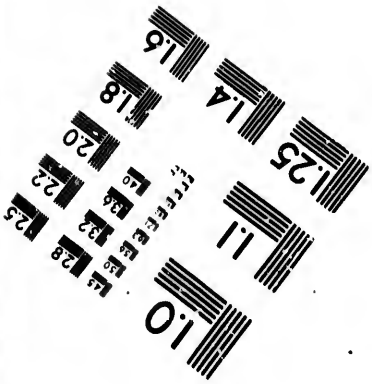
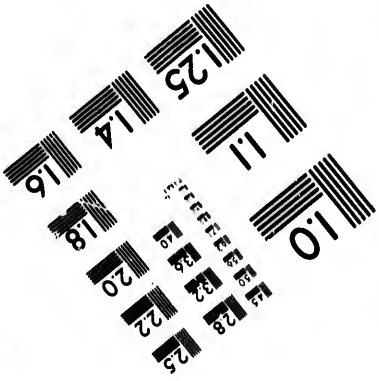


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)









Photographic Sciences Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

vocation à la bouche. Montalt ne fatiguait pas son indolence à chercher la cause de ce revirement bizarre ; mais il subissait l'impression triste et son cœur lui pesait.

Il était dans cette situation morale, lorsqu'il vit venir à lui Etienne et Roger. Le jeune peintre avait la figure pâle et le regard indécis ; les yeux de Roger brillaient, au contraire, et le sang lui montait aux joues.

Montalt ne se souvenait plus de ce que lui avait dit Seïd au sujet des deux jeunes gens. Leur aspect lui causa seulement de la surprise, parce qu'il ne les avait jamais vus en ce lieu.

—Par quel hasard ?... commença-t-il.

Etienne l'interrompit.

—Nous voudrions vous parler en particulier, milord, dit-il d'un ton froid et grave.

Il avait salué le nabab. Roger au contraire, restait droit et raide devant lui. Montalt les regarda tour à tour, et il eut un vague souvenir des paroles qui avaient glissé naguère sur son esprit.

—Au fait, murmura-t-il, je n'ai pas rêvé cela On m'a dit que vous vouliez me quitter.

—Nous voulions faire davantage, milord, répliqua Roger qui élevait la voix malgré lui.

—Silence ! dit Etienne, tu m'as promis de me laisser parler.

Le nabab, qui les regardait toujours, croisa ses bras sur sa poitrine.

—Ah çà ! s'écria-t-il, est-ce que vous allez me prendre à partie vous aussi ? vous ai-je, par hasard, enlevé vos maîtresses ?

—Milord ! interrompit Roger, dont la colère faisait bouillir le sang, la moquerie est de trop, je vous jure, et notre colère n'a pas besoin daiguillon.

Montalt ouvrit ses bras, et fit ce geste de l'homme qui tombe des nues.

—Ma foi ! dit-il, je crois que c'est une gageure ! J'ai donc deviné juste, messieurs, vous venez me chercher querelle.

Roger ouvrit la bouche pour répondre. Etienne l'arrêta.

—Milord, dit-il d'une voix lente et triste, nous vous aimions d'une affection pleine de reconnaissance et de respect ; vous-même, je crois que vous aviez pour nous de la tendresse. Les apparences sont trompeuses parfois...

—Les apparences ! répéta Roger en haussant les épaules : quand on a vu, de ses yeux vu !

Etienne lui demanda silence d'un geste.

—Je voudrais tant m'être trompé ! reprit-il, milord. Il s'agit ici non pas seulement de vous, mais de deux jeunes filles...

—Deux, interrompit Montalt en souriant ; cela fait quatre, en comptant les anges d'autrefois.

Un peu de sang monta aux joues pâles du jeune peintre. Il poursuivit pourtant avec le même calme :

—Il s'agit de mon bonheur et du bonheur de Roger. Nous deux, milord que vous avez traité en frères... en fils chéris, nous n'avions qu'un seul espoir et qu'un seul amour, vous le savez...

—Mademoiselle Diane et mademoiselle Cyprienne, grommela Montalt ; je n'ai pas l'avantage de les connaître.

—Vous ne les connaissez pas... vous ! s'écria Roger impétueusement ; par le nom de Dieu vous mentez, milord !

Les sourcils de Montalt se froncèrent légèrement.

—Il est clair comme le jour, murmura-t-il, que mes deux jeunes frères, mes fils chéris, pour parler comme M. Etienne, sont décidés à me couper la gorge. Je n'y puis absolument rien !

Etienne fixait toujours sur lui son regard douloureux.

—Je ne vous insulte pas, moi, milord, poursuivit-il d'une voix que l'émotion faisait trembler ; et je vous prie de pardonner à mon ami. Il est bien malheureux ! Si vous pouviez savoir tout ce que nous souffrons depuis hier !

Montalt fit un geste d'impatience. Peut-être que, dès ce moment la complète ignorance qu'il affectait de montrer n'était plus très sincère. Peut-être, malgré les noms de Berthe et de Louise que les deux filles de l'oncle Jean avait pris auprès de lui, soupçonnait-il déjà vaguement la vérité. Mais l'élément contrariant et fantasque de son caractère était vivement excité ; il recevait depuis le matin piqûres sur piqûres, et il n'en fallait pas tant pour faire regimber son orgueil.

Désormais, il n'y avait plus de côté par où le prendre ; il redevenait cet homme dur, intraitable irascible, répondant aux prières parties du cœur par la raillerie froide, et s'obstinant à plaisir dans son rôle impitoyable.

Roger supportait à grand'peine les ménagements pris par le jeune peintre ; mais celui-ci retardait l'heure de la colère, non pas tant pour Montalt que pour Diane elle-même, qu'il eût fallu croire perdue. Il hésitait tant qu'il pouvait ; il se forçait à douter ; sa confiance était grande comme son amour.

—Je vous en prie ! dit-il encore, ne faites attention qu'à notre souffrance et répondez-nous... dites-nous que nous nous sommes trompés ; donnez-nous une preuve la moindre...

Berry-Montalt bâilla. La rage étouffait Roger.

—Parfois, poursuivit Etienne, fantaisie vous prend, nous le savons, de cacher votre bonté sous des apparences de rudesses affectées ; mais vous nous voyez devant vous le cœur brisé... ne jouez pas avec notre torture !

Le nabab bâilla de nouveau.

—Messieurs, dit il, suivant l'impulsion de sa nature, qui, une fois lancée dans la voie mauvaise, exagérait le mal comme le bien, je crois bien que vous avez besoin de prendre l'air.

—Alors, dit Etienne, dont la tête calme et sévère se redressa, vous refusez toute explication, milord ?

—J'aime encore mieux me battre, monsieur

—Choissisez donc entre nous, dit Etienne d'une voix basse et sombre, et que ce soit un combat à mort !

—Moi ! s'écria Roger, c'est moi que vous choisirez, car je vous dis que vous êtes un lâche et un infâme ! Berry-Montalt ! vous

êtes un misérable sans cœur ni honneur ! et si je n'ai pas votre vie demain c'est que vous me tuerez !

Le nabab avait tiré de sa poche le fatal calepin.

—Ni l'un ni l'autre, murmura-t-il en traçant quelques mots au crayon ; je vous ferai la mauvaise plaisanterie de vous épargner mes jeunes camarades

La rage étouffa la voix de Roger.

—Eh bien ! dit Étienne lequel choisissez-vous ?

—Tous les deux, mon jeune ami, savoir : M. Etienne Moreau à six heures et un quart ; M. Roger de Launoy à six heures et demie. Je vous demande pardon de fixer l'heure moi-même. Vous n'êtes pas venus les premiers.

Etienne, depuis quelques secondes, tenait les bras de Roger pour l'empêcher de se ruer sur le nabab. Celui-ci salua et s'éloigna en disant :

—Bois de Boulogne, porte d'Orléans. Messieurs, au plaisir de vous revoir !

La scène s'était passée à l'une des extrémités de la salle. Montalt gagna la table de jeu et s'assit parmi les joueurs. Il plaça devant lui un paquet de billets de banque. Jamais, peut-être, on n'avait pu voir sa belle figure si indifférente et si froide.

Etienne avait entraîné Roger hors du club.

Il y avait un quart d'heure environ que le nabab était assis devant le tapis vert, et perdait, suivant son habitude, avec un magnifique stoïcisme, lorsqu'on entendit une vague rumeur dans l'antichambre. Après quelques secondes de pourparlers assez bruyants, la porte s'ouvrit, et un personnage, comme on en avait peut-être jamais vu au cercle des Étrangers, fit son entrée dans la salle.

Les domestiques lui avaient refusé longtemps le passage, et pour qu'on l'introduisit enfin dans la noble assemblée, il n'avait fallu rien moins que le nom de Berry-Montalt, prononcé avec autorité. Mais le nabab était une excellente pratique, et sa protection eut servi de passeport à un mendiant.

Il n'y avait point, du reste, du moins en apparence, une différence appréciable entre un mendiant et le personnage dont nous avons annoncé l'entrée. C'était un vieillard de grande taille, dont la tête courbée sur sa poitrine se couronnait de rares cheveux, blancs comme neige. Il portait des vêtements villageois, de forme antique, usés jusqu'à la corde ; sa chaussure consistait en de gros sabots, bourrés de paille.

Le bruit inusité que produisait sa marche sur le parquet de la salle fit tourner la tête à tout le monde. Montalt seul ne daigna point prendre garde.

Chacun se demandait ce que voulait dire cette mascarade. Nos trois gentilshommes, aux aguets derrière la porte de la chambre voisine, où le jeu ne fonctionnait point encore, auraient, seuls, pu donner le mot de l'énigme.

Le vieillard s'arrêta net en face du tapis vert. Sa taille se redressa et sa tête relevée montra la beauté vénérable et digne d'un noble visage de sexagénaire

—Quel est celui d'entre vous, dit-il d'une voix douce et ferme, qui se nomme Berry-Montalt ?

—C'est moi, répliqua le nabab sans se retourner.

—Alors, veuillez me suivre, répliqua le vieillard, j'ai à vous parler.

Montalt ne bougea pas.

Mon digne monsieur, dit-il seulement, je crois que je sais votre histoire. Il s'agit d'une jeune fille enlevée...

—Ma nièce, interrompit le vieillard avec simplicité.

Un sourire courut autour de la table.

—Votre nièce, soit ! reprit le nabab, et vous venez me provoquer en duel...

—C'est vrai... parce qu'on vous dit riche, au point de ne plus craindre les lois.

Montalt avait ouvert son calepin sur la table.

—Milord, lui cria de loin un joueur, est-ce que vous avez l'idée folle d'accepter le défi de ce pauvre diable ?

—Bois de Boulogne, porte d'Orléans, prononça froidement Montalt au lieu de répondre.

—Mais regardez-le donc ! disait-on parmi les joueurs.

—Quel nom inscrirai-je ? demanda Montalt, le crayon levé.

—Jean de Penhoël, répondit le vieillard.

Montalt tressaillit et fit un mouvement comme pour se retourner, mais il se reviss.

Une pâleur soudaine avait couvert sa joue ; sa main trembla visiblement tandis qu'il écrivait sur son calepin à la quatrième place :

« Jean de Penhoël... sept heures moins un quart. »

Derrière la porte de la salle voisine, nos trois gentilshommes ne se possédaient pas de joie.

—La farce est jouée ! dit Robert à ses deux acolytes ; le vieux surtout a été sublime ! Désormais, en supposant même qu'il en échappe, demain matin nous aurons carte blanche à dater de cinq heures... Du diable si notre partie n'est pas plus belle que jamais.

XLI

LA VENGEANCE DE PENHOEL

Le matin de ce jour, pour la première fois depuis deux mois, des regards étrangers avaient pu mesurer l'affreuse misère du grenier

* C'est ainsi que, suivant la folie dont est devenue si gravement malade la pauvre France de St. Louis, quatre gentilshommes, quatre *bons chrétiens* ne savent pas autrement venger l'honneur et la vertu, de ceux qui leur sont chers, que par des duels ! Et l'on s'étonne après cela qu'une pauvre nation dont les preux ne sont pas même capables de résister à cette aberration insensée, qui journellement pour sauver leur sot point d'honneur, sont prêts à tremper leurs mains dans le sang de leurs frères, tout comme Caïn le premier fratricide ; qui n'hésitent pas à violer le droit national et la loi de Dieu, tout comme le premier assassin venu, l'on s'étonne dis-je qu'une telle nation roule de chute en chute au plus bas de la dégradation morale et du déshonneur national

où se mourait les anciens maîtres de Penhoël. Jusqu'alors le secret de ce dénuement absolu et de cette mortelle détresse avait été surpris seulement par les deux filles de l'oncle Jean.

Madame Cocarde, la principale locataire, qui montait parfois l'escalier raide avec sa robe de satin et son bonnet aux rubans couleur de feu pour demander le pauvre loyer du taudis, avait connaissance officielle de cette lugubre agonie ; mais la petite femme ne se mêlait pas des affaires d'autrui. En descendant du grenier où la faim torturait toute une famille, elle s'asseyait à sa table solitaire, et mangeait avec cet appétit concentré des amoureuses en retraite.

Madame Cocarde eût appris que ses malheureux locataires étaient décidément morts de faim, qu'elle n'en eût pas perdu la moindre bouchée.

Il avait fallu que le hasard donnât l'éveil à un voisin charitable. Le matin même on était monté dans le grenier des Penhoël, et tout d'abord on avait transporté à l'hôpital le pauvre père Géraud, qui s'en allait lentement dans l'autre monde, sans autre maladie que l'épuisement et la faim.

Car, depuis que sa faiblesse l'avait cloué sur le matelas, le vieil aubergiste refusait obstinément de manger, pour ne point diminuer la part de pain de la famille. En se retirant, le voisin qui emmenait Géraud à l'hôpital, mit sur le coin du matelas un petit écu de trois livres. Il était pauvre aussi et ne pouvait faire davantage.

Dès que le matelas fut vide, René de Penhoël se glissa sur ses mains et sur ses genoux dans la poussière, enfin de prendre la place encore chaude du malade. Il trouva l'écu de trois livres et le glissa furtivement dans sa poche. Sa face hâve et comme pétrifiée eut un sourire idiot.

Madame était toujours assise à la place où nous l'avons vue la veille. Ses deux mains se croisaient sur ses genoux. Elle s'appuyait à la muraille et demeurait immobile. Sa figure amaigrie était si pâle qu'on aurait pu croire que la vie l'avait abandonnée.

L'oncle Jean était à genoux auprès d'elle, et la contemplait en silence. On frappa à la porte du grenier. L'oncle en sabots pensait que c'était le voisin qui revenait.

—Entrez, dit-il.

La porte s'ouvrit, et un homme portant le costume de velours râpé des commissionnaires entra. Il regarda tout autour de lui d'un air étonné.

—C'est ici que demeure M. Jean de Penhoël ?

—Oui, répliqua l'oncle ; c'est moi qui suis Jean de Penhoël.

—Alors, reprit l'Auvergnat, c'est à vous que je dois donner cette lettre.

Puis il ajouta tout d'un trait, pour avoir le droit de s'échapper, car la vue de cette misère lui chargeait le cœur :

—Il n'y a pas de réponse, et la commission est payée. Salue bien messieurs et dames.

Il sortit brusquement ; on l'entendit descendre l'escalier quatre à quatre.

L'oncle avait entre les mains la lettre que Robert avait tracée à la hâte, chez un écrivain public du faubourg Saint-Honoré. Cette lettre disait en substance.

« Vous avez du courage, vous aimez madame Marthe, et vous « êtes désormais le seul gardien de l'honneur de Penhoël.

« Blanche votre nièce est entre les mains d'un homme riche et « puissant, si puissant et si riche qu'on n'aurait point raison de lui « en s'adressant à la justice humaine.

« Vous avez été soldat, et vous êtes gentilhomme.

« Le personnage dont on vous parle est un Anglais du nom de « Berry-Montalt; vous le rencontrerez au cercle des Etrangers, rue « Saint-Honoré, n°...

« Pour être introduit au cercle, le meilleur passepert est le nom « de Berry-Montalt lui-même. »

Tandis qu'il lisait, Marthe avait relevé sur lui son regard. C'était quelque chose de si étrange qu'une lettre, arrivant au milieu de cette misère abandonnée. L'oncle Jean lui baisa les deux mains.

—Je vais sortir, ma fille dit-il. Courage! Dieu aura pitié de nous.

Marthe secoua la tête et baissa les yeux. Elle n'interrogea point. Elle n'avait plus la force d'être curieuse. L'oncle prit son chapeau de paysan et s'éloigna.

Marthe était seule avec le maître de Penhoël. Pareille circonstance ne s'était pas présentée une seule fois depuis leur départ du manoir; il y avait toujours eu entre eux soit l'oncle Jean, soit le pauvre père Géraud.

Pendant les deux mois qui venaient de s'écouler, personne n'avait jamais fait allusion à cette scène de violence sauvage qui avait eu lieu dans le grand salon de Penhoël au moment du départ.

René semblait l'avoir oubliée. Marthe ne voulait point s'en souvenir.

Quant à l'oncle Jean, il avait exercé longtemps sur Penhoël une surveillance active et cachée; mais depuis quelques semaines, cette surveillance s'était peu à peu ralentie. Tout semblait mort chez René, jusqu'à la colère, et il suffisait de le voir de près pour acquérir la certitude qu'il était incapable de se relever désormais jusqu'à une pensée de vengeance.

Sa nature morale et sa nature physique avaient fléchi pareillement. C'était un vieillard imbécile et faible; sa pensée dormait engourdie, comme le ressort de ses membres autrefois si robustes.

Il restait des journées entières accroupi dans son coin, immobile et ne secouant son inerte apathie que pour porter à ses lèvres la bouteille fêlée, où l'oncle Jean mettait parfois quelques gouttes d'eau-de-vie. Quant il n'y avait plus rien dans la bouteille, il laissait retomber sa tête barbue sur sa poitrine, et restait plongé, depuis le matin jusqu'au soir, dans un pesant sommeil.

Il ne bougeait pas; il ne parlait pas; il recevait les soins de sa femme sans témoigner ni plaisir, ni peine. Et quant son regard éteint tombait sur elle par hasard, on eût cherché en vain dans

cette morne prunelle l'indice d'un sentiment quelconque, haine ou tendresse.

L'oncle Jean se fiait à ces signes et ne craignait rien.

Une fois qu'on avait allumé une chandelle dans le pauvre grenier, le père Géraud disait avoir vu, en s'éveillant au milieu de la nuit, René de Penhoël dressé de son haut contre le mur, regarder sa femme avec des yeux flamboyants. Ses lèvres blêmes tremblaient en murmurant de menaçantes paroles, qui arrivaient confuses jusqu'à l'oreille du malade.

Marthe dormait couchée sur sa paille.

Les doigts de René se crispaient convulsivement : on eût dit qu'il allait s'élancer sur elle et l'étouffer entre ses bras décharnés.

Mais le vieux Géraud avait la fièvre, qui mêle les visions terribles et les mauvais rêves...

Le lendemain, René était toujours accroupi dans son coin, et rien n'avait troublé le pauvre sommeil de Marthe. L'oncle Jean ne songeait plus à cette circonstance. L'idée ne lui vint même pas de craindre, tandis qu'il fermait la porte du grenier sur René de Penhoël et sa femme.

René était étendu sur le matelas, à la place du père Géraud et faisait mine de dormir.

Dès que le bruit des sabots de l'oncle Jean s'étouffa au pied de l'escalier, il rouvrit les yeux pour jeter autour de lui son regard indécis et lourd. Puis il se souleva lentement et s'assit sur le matelas.

Il prit dans sa poche l'écu de trois livres ; il le plaça dans le creux de sa main, il le tourna, le retourna, l'examina dans tous les sens. Un vague sourire venait à sa lèvre.

Quand ses yeux quittèrent la pièce de monnaie, ce fut pour se tourner vers sa bouteille, qu'il avait laissée à son ancienne place. Son sourire se renforça plus joyeux.

Mais quand son œil, en faisant de nouveau le tour du grenier, vint à tomber sur Marthe qui lui tournait le dos, il n'eut plus de sourire. Ses prunelles éteintes brûlèrent tout à coup ; les rides de son front se creusèrent.

Quiconque eût vu ce regard aurait frissonné à la pensée d'un crime.

Le crime devait être hideux dans ce réduit tout nu, entre ces deux êtres affaiblis et brisés par la misère.

Marthe ne savait pas. Elle songeait, comme toujours, au martyre présent et au bonheur passé. Trois noms étaient sur sa lèvre et au fond de son cœur.

Diane, Cyprienne... Blanche. Blanche surtout qui vivait ; Blanche, l'idole adorée à genoux, l'amour de ce cœur flétri, l'espoir de cette vie brisée.

Les autres étaient mortes ; elles avaient le bonheur aux pieds de Dieu. Mais Blanche qui souffrait, Blanche la victime d'un piège mystérieux, inexplicable !

Marthe songeait ainsi.

René, pendant cela semblait subir une transformation étrange.

L'animation revenait à son visage inerte; ses yeux roulaient vifs et hagards. Un éclair venait de traverser la nuit profonde de son intelligence, et pour un instant son idiotisme montait jusqu'à la folie.

Il regardait toujours l'écu de trois livres. Ses lèvres remuaient, produisant un son vague et inarticulé. Son poing fermé menaçait Marthe, et sa bouche s'entr'ouvrait en un sauvage sourire.

Il se leva, tout chancelant : ses jambes n'étaient plus habituées à le porter; quiconque l'eût aperçu ainsi debout, se fut effrayé de sa maigreur cadavéreuse. On voyait en quelque sorte ses os à travers les trous de ses haillons souillés.

Il n'y avait plus rien en lui du maître de Penhoël, et ceux qui, autrefois, avaient bu le vin de sa table, se seraient refusés à le reconnaître.

Il se rendit d'abord auprès de la petite croisée à charnière qui s'ouvrait sur le toit, et l'examina soigneusement. Il nocha la tête d'un air satisfait.

Puis il redescendit vers la cloison derrière laquelle nous avons vu Diane épier, les larmes aux yeux, la misère de la pauvre famille. Il y avait à cette cloison une très grande quantité de trous et de fentes. René les compta l'une après l'autre, sans omettre la plus petite fissure. Il paraissait se complaire à ce patient travail.

Il était maintenant devant Marthe qui pouvait suivre chacun de ses mouvements ; mais la pauvre femme ne jetait sur lui qu'un regard machinal. Sa pensée allait ailleurs ; elle ne savait pas pourquoi Penhoël comptait ainsi les fentes de la cloison ; elle ne cherchait pas à savoir.

René mit son doigt dans la dernière fissure et hocha la tête encore. Ses grands cheveux gris suivaient le mouvement de son front et tombaient en désordre sur sa joue hâve.

Il les rejeta en arrière à deux mains; puis il fixa ses yeux assombris sur Marthe, qui ne le regardait plus.

Je suis le maître ! murmura-t-il avec emphase.

Il prit sous son bras la bouteille fêlée, où il ne restait plus une seule goutte d'eau-de-vie, et se dirigea vers la porte, avec le pas incertain d'un homme ivre. Marthe entendit la porte s'ouvrir puis retomber. Elle était seule.

Bien des fois, déjà, elle avait erré dans ce grand Paris, cherchant sa fille au hasard et toujours en vain ; mais l'espoir est immortel dans le cœur des mères. Sa première pensée fut de fuir et d'aller encore, si loin que ses pas pouvaient la porter, de maison en maison, le long des rues inconnues, demander Blanche. Elle se leva. Sa faiblesse, qui était grande, n'aurait pu l'arrêter ; mais René avait fermé la porte en dehors.

Marthe revint tristement à sa place, et se laissa retomber sur sa paille.

Elle ne devait pas attendre longtemps le retour de son mari. Au bout de quelque minutes la porte s'ouvrit de nouveau et le maître de Penhoël rentra. Marthe put entendre sa respiration essoufflée et

pénible. Il avait remonté à la hâte les six étages, et revenait bien chargé, malgré sa faiblesse.

L'écu de trois livres y avait passé tout entier. La bouteille félée était pleine d'eau-de-vie. Il apportait en outre un assez grand panier, plein de charbon, un cahier de papier et un pot de colle.

Il s'assis sur le matelas pour reprendre haleine et pour boire une longue gorgée d'eau-de-vie. Son excitation, loin de se calmer, semblait augmenter de minute en minute.

—Oui ! murmura-t-il la tête haute et l'œil brillant, je suis le maître !

Quand il se fut reposé un instant, il déchira le papier par bandes, et le mouilla de colle, pour boucher l'une après l'autre toutes les fentes de la cloison. Cela dura longtemps, car les planches vermoulues se déjetaient de tous côtés.

Marthe pensait que René en agissait ainsi pour éviter le froid des nuits d'hiver.

Mais la première fois que son regard rencontra celui du maître de Penhoël, sa croyance changea ; sans savoir pourquoi, elle se sentit frissonner.

René travaillait tant qu'il pouvait. Des gouttes de sueur glissaient sur sa tempe jaunie ; il ne s'arrêtait que pour boire. Et à mesure qu'il buvait, un enthousiasme sauvage secouait la morne apathie de ses traits. Tout le cahier était employé, mais il n'y avait plus de trous à la cloison. Avant de sortir René avait bien pris sa mesure.

Il passa le revers de sa main sur son front humide, et regarda joyeusement son ouvrage terminé.

—Celui qui vint l'autre fois se mettre entre nous deux, grommela-t-il, n'est pas ici... je suis le maître !

Il prit dans un coin un gril rongé de rouille oublié là sans doute par les anciens locataires du grenier, et disposa dessus en pyramide tout le contenu de son panier de charbon. Puis il battit le briquet et mit le feu au brasier.

Marthe le regardait faire maintenant Un instant ses yeux grands ouverts peignirent l'épouvante. Elle comprenait.

C'était la mort qui était là, tout près d'elle.

XLII

LE RÊVE DE LA MORT

La pensée de l'Ange de Penhoël lui vint. Elle voulut se lever et se défendre, pour que sa fille si elle vivait encore, ne fut point orpheline. Mais avant qu'elle eût quitté sa place, une autre idée vint à la traverse de sa terreur. Ses yeux bleus eurent un rayonnement doux.

—Dieu me les rendra au ciel, pensa-t-elle... toutes trois !

Elle croisa ses bras sur sa poitrine et s'endossa contre la muraille.

Les vapeurs du charbon commençaient à emplir la chambre. René, agenouillé auprès du gril, soufflait de toute sa force. Le bra-

sier s'allumait et mettait un sanglant reflet sur sa joue décharnée.

Il riait. Il prononçait le nom de sa femme. Il prononçait avec plus de haine encore le nom de son frère.

Et il répétait d'une voix sourde : J'étais riche ! j'étais heureux ! j'aimais ! Qui m'a pris mon bonheur, mon amour et ma richesse ? —Elle et lui ! Oh ! cette fois personne ne viendra... Je suis le maître !

La tête tournait déjà. Le brasier ne formait plus qu'un seul morceau de feu. Il avala d'un trait le reste de sa bouteille d'eau-de-vie et se laissa choir comme une masse sur le matelas.

Marthe avait les yeux fermés. Ses idées vacillaient et s'égaraient dans ce songe enchanté qui précède dit-on la mort par asphyxie.

En ce moment, comme toujours, elle était avec ses filles, la pauvre mère.

Mais entre ses trois filles il n'y avait plus de différence. Elle pouvait les aimer d'une tendresse égale, et partager entre elles ses baisers heureux.

Oh ! les trois beaux anges vêtus de longues robes blanches et couronnés de fleurs !

Dieu les lui amenait par la main, et les saints du paradis souriaient à son bonheur de mère.

Un poids était sur sa poitrine haletante, mais elle ne le sentait point, tant elle avait de joie !

Diane, Cyprienne, Blanche ! pauvres enfants perdus et retrouvés qui riaient et pleuraient sur son sein !

Comme elles s'aimaient toutes trois, et comme elles l'aimaient.

Et derrière leurs visages angéliques, à travers le voile diaphane qui couvre les visions, Marthe entrevoyait une autre figure, les traits mâles d'un homme qui semblait avoir honte et se cacher...

Oh ! Dieu pardonne à tous, et ce n'est pas au ciel qu'il faut garder souvenir du mal enduré sur la terre.

Le voile s'épaississait : la nuit se faisait ; Marthe se sentait mourir.

Tandis qu'elle essayait d'assembler les mots de sa suprême prière, sa léthargie reçut un choc soudain ; un souffle d'air frais tomba sur sa bouche vivifiée ; elle rouvrit les yeux.

Ou plutôt elle crût les rouvrir, et c'était sans doute une nouvelle phase de son dernier rêve, car ce qu'elle voyait maintenant était encore l'impossible.

Ses deux filles mortes étaient auprès d'elle, Diane et Cyprienne, non plus en longues robes blanches, mais avec ce costume des vierges de Bretagne qu'elles portaient lorsqu'elles lui étaient apparues dans la loge de Benoît Haligan.

—Pauvres Belles de nuit ! pensait Marthe aujourd'hui comme alors.

Et ses yeux s'étaient refermés.

L'air frais continuait cependant de tomber sur son front et sur sa bouche. Elle entendait autour d'elle un bruit de pas légers. Elle essaya encore de soulever sa paupière. Il y avait un nuage sur son regard.

Elle put voir néanmoins pendant une seconde Diane et Cyprienne qui lui souriaient de loin. Puis la vision disparut, comme si les jeunes filles eussent percé la cloison.

Le brasier était éteint, la fenêtre ouverte laissait passer à flots l'air libre. Comme elle baissait les yeux, Marthe vit briller quelque chose auprès d'elle dans la poussière.

C'était une poignée de pièces d'or

XLIII

LES ANGES PROTECTEURS

Diane et Cyprienne étaient rentrées à l'hôtel Montalt, vers le lever du jour, avec Blanche qui ne les reconnaissait point sous leurs costumes. Usant de l'autorité que le nabab leur avait conférée, elles avaient fait préparer une chambre pour la jeune fille, que sa faiblesse extrême empêchait de rester debout.

Dès que Blanche fut dans son lit, Diane et Cyprienne songèrent au pauvre grenier de la rue de l'Abbaye. Il leur restait un devoir à remplir. Elle revinrent au boudoir, que le nabab avait quitté déjà, et rentrèrent dans la chambre aux costumes. Pantalon, redingote et belle robe tombèrent en un tour de main, pour fair place à leurs habits de paysannes.

Cette seconde toilette fut bien moins longue que la première.

Elles quittèrent de nouveau l'hôtel, et refirent à pied la route qu'elles venaient de parcourir au galop des beaux chevaux de Montalt.

Il y avait à peine douze heures qu'elles avaient quitté leurs pauvres chambrettes, sous les auspices de l'excellente madame Cocarde. Mais que d'événements les séparaient déjà de la soirée précédente!

La sentinelle de la prison militaire, qui les vit arriver en se tenant par la main et frapper doucement à la porte de leur demeure, n'eut garde de les reconnaître pour la dame élégante et le brillant cavalier qui une heure auparavant avait troublé sa faction.

Elles montèrent tout droit à ce grenier inhabité, qui était séparé par une cloison du misérable asile des Penhoël. Le jour était clair déjà, et pourtant, à travers les fentes de la cloison, Cyprienne et Diane ne purent rien distinguer, parce que la lumière arrivait bien tard dans le grenier de la famille, éclairé seulement par une étroite croisée à charnière, dont le carreau unique était tout noirci de poussière.

—Ils dorment encore, murmura Diane. Descendons à notre chambre, nous remonterons dans quelques minutes.

Quand elles rentrèrent dans la petite mansarde aux murailles grises et nues, où elles avaient tant pleuré, les pauvres enfants, leur cœur bondit de joie. Les jours de misère étaient passés; ceux qu'elles aimaient tant allaient enfin être heureux.

—Te souviens-tu, ma sœur? disait Cyprienne: nous étions là

toutes deux à genoux, quand madame Cocarde est venue nous chercher hier.

—Hier! répéta Diane toute pensive : était-ce bien hier?

Cyprienne se mit à sourire.

—Oh! oui, dit-elle, c'était bien hier! que j'avais grand'faim, mon Dieu! Tu ne te plaignais pas; jamais je ne t'ai entendue te plaindre ; mais je suis bien sûre que tu souffrais aussi!

—Je souffrais pour toi, murmura Diane... et pour madame...

Cyprienne sauta de joie

—Madame! s'écria-t-elle, que Dieu est bon et que nous sommes heureuses! Ma sœur, c'est nous qui l'aurons sauvée, c'est nous qui lui rendrons son Ange bien-aimé.

Diane se laissa glisser sur ses genoux, devant l'image de la Vierge.

—Nous la verrons encore sourire comme autrefois, murmura-t-elle. Oh! sainte mère de Dieu, soyez bénie! car nous l'aimons comme si nous étions ses filles, et son bonheur nous est plus cher que notre bonheur.

Elles prièrent toutes deux.

Puis toutes deux se jetèrent sur le lit, car elles étaient bien lasses et leurs jolies têtes, rapprochées, s'appuyèrent ensemble sur l'oreiller. Elles ne voulaient point dormir ; mais tandis qu'elles s'entretenaient, mariant leurs sourires heureux, le sommeil les surprit et ferma leurs paupières

Une heure se passa, puis deux heures. Quand Diane s'éveilla enfin en sursaut, le soleil du midi, glissant à travers les carreaux de la lucarne, tombait d'aplomb sur son visage. Elle se jeta hors du lit en poussant un cri de surprise. A son tour, Cyprienne s'éveilla.

—Comment! dit-elle en se frottant les yeux, nous avons dormi!

—Et pendant cela, ils souffrent là-haut! ajouta Diane. Viens vite, ma sœur.

Elles s'élancèrent dans l'escalier. Mais en arrivant devant la cloison, leurs regards furent arrêtés par un obstacle imprévu. On avait bouché récemment tous les trous qui existaient entre les planches. Elles ne pouvaient plus voir.

—Comment faire? murmura Diane.

Le doigt de Cyprienne s'était introduit déjà dans l'une des fentes, afin d'éprouver l'obstacle. Elle sentit l'humidité du papier qui n'avait pas eu le temps de sécher encore. Son doit appuya un peu davantage et le papier déchiré, céda.

Elle mit son œil à l'ouverture. L'air vicié qui passa immédiatement par le trou, la prit à la gorge et la fit reculer.

—Qu'est-ce cela? murmura-t-elle, car elle n'avait rien vu.

A son tour Diane regarda. Elle vit le maître de Penhoël étendu, les bras en croix sur le matelas. Elle vit madame affaisée contre la muraille et plus pâle qu'une morte. Au milieu de la chambre, elle vit le brassier qui brûlait encore. Elle devina tout.

Ses mains qui tremblaient ébranlèrent par la base une des planches de la cloison. Heureusement que les planches ne tenaient

guère. Les efforts réunis des deux jeunes filles parvinrent à en soulever une, qui resta néanmoins fixés par le haut.

Elles passèrent, et quand elles furent passées, la planche, retombant par son propre poids, referma l'ouverture.

Ce n'était point un rêve que Marthe de Penhoël avait fait. Elle avait revue Diane et Cyprienne. Et ce n'étaient point de pauvres Belles de nuit, échappées un instant du cercueil. L'air frais qui tombait maintenant sur son visage et rendait le souffle à sa poitrine oppressée, venait de la fenêtre, ouverte par leurs mains. Cet or qui brillait dans la poussière était un don des deux jeunes filles.

Elles étaient ici comme toujours, la douce providence de Penhoël. Si elles avaient disparu, ce n'était pas pour longtemps, sans doute. Il n'y avait rien dans le pauvre grenier, pas même une goutte d'eau. Elles étaient allées chercher du secours.

Le regard troublé de Marthe les vit disparaître et tâcha en vain de trouver qui leur avait donné passage : la planche était retombée comme la première fois et laissait la cloison intacte, en apparence. Marthe se persuadait de plus en plus qu'elle avait été le jouet d'une vision. Mais d'autres yeux plus clairvoyants que les siens étaient ouverts sur cette scène et ne pouvaient prendre le change.

XLIV

UN FAUX SAUVEUR

Robert de Blois ne croyait point aux choses surnaturelles.

En quittant le cercle des Etrangers, après l'excellente comédie au moyen de laquelle il avait dirigé quatre bonnes épées contre la poitrine de Montalt, l'Américain avait pris une voiture et s'était dirigé vers la rue Sainte-Marguerite.

C'était une démarche pénible qu'il allait entreprendre, car, bien qu'il fût débarrassé de tous préjugés importuns, l'Américain éprouvait une certaine répugnance à se retrouver en face de ses victimes. Penhoël lui avait sauvé la vie. Il avait mangé le pain de Penhoël et habité son toit. En ces heures de gaieté, ce n'était point ainsi que M. le chevalier de Las Matas traitait la question avec ses dignes amis; il trouvait même parfois le courage de faire des gorges chaudes sur la chute de Penhoël, ce brave homme comme ils l'appelaient.

Mais à cette heure où il s'agissait d'affronter la vue de ce malheureux, ruiné, dégradé, moralement assassiné, M. le chevalier de Las Matas se sentait comme un petit remords.

Si encore la détresse de Penhoël lui avait profité dans une bonne et large mesure !... Mais non. C'était ce vieux coquin de Pontalès qui avait emmagasiné la récolte coupée par autrui.

En somme, il n'y avait pas à reculer. Les délicates répugnances étaient d'autant moins de saison que cette entrevue avec l'ancien maître de Penhoël pourrait fournir les moyens de faire rendre gorge à cet odieux Pontalès. Et Robert tressaillait d'aise, rien qu'à cette pensée.

En arrivant sur le palier poudreux qui précédait le grenier, il mit son œil à la serrure, pour éviter toute surprise.

Il aperçut justement Cyprienne et Diane, faisant irruption par la cloison disjointe, et ouvrant précipitamment la fenêtre.

Lui aussi devina tout.

Mais ce qui le préoccupa principalement, ce fut la vue des deux jeunes filles. Décidément, il n'y avait pas moyen de faire un pas sans se heurter contre elles.

Sans le hasard diabolique qui les amenait là, Robert allait entrer le premier. On lui volait son rôle de Providence !

Ces réflexions chagrines et sa mauvaise humeur ne l'empêchaient pas de tenir son œil collé à la serrure : il vit parfaitement la poignée d'or rouler dans la poussière.

—Cela sent son nabab ! pensa-t-il en fronçant le sourcil ; les petites sont décidément chez lui, et j'ai bien fait d'entamer la guerre !... Coquin de Bibandier !

Au moment où il allait quitter son poste, Cyprienne et Diane soulevèrent la planche et disparurent de l'autre côté de la cloison. Les idées de l'Américain changèrent. Un plan surgit tout à coup de son cerveau.

Il était sûr que pas une parole n'avait été prononcée depuis qu'il avait l'œil à la serrure. Puisqu'on lui cédait la place, c'était le moment d'agir et de se hâter.

La clef était toujours en dehors de la porte, où René l'avait laissée. L'Américain entra sans bruit. Il passa franc devant René, qui n'avait point encore repris connaissance et ne s'arrêta qu'auprès de madame. Il fit tinter légèrement l'or déposé sur le carreau. Marthe rouvrit à demi les yeux et les referma aussitôt avec un mouvement de frayeur.

—Madame, dit Robert doucement, écoutez-moi. Voilà déjà longtemps que je suis ici à tâcher de vous secourir : par pitié, ne repoussez point mon aide et voyez en moi un ami.

Marthe demeurait affaissée sur elle-même. Elle se redressa au choc d'une pensée soudaine.

—Ma fille ! dit-elle.

—M. Jean de Penhoël n'a-t-il pas reçu ma lettre ? demanda l'Américain.

—Je ne sais pas, répliqua Marthe, qui joignit les mains ; je vous en prie, dites-moi ce qu'est devenue ma fille !

—Je n'ai pas osé signer la lettre reprit Robert au lieu de répondre, de peur que M. Jean n'eût pas confiance. C'est un grand malheur, madame, que d'avoir donné aux gens qu'on respecte et qu'on aime le droit de douter...

—Oh ! monsieur ! interrompit Marthe. Vous ne voulez pas me parler de ma fille !

—Je parlais d'elle dans la lettre madame : ce n'est pas ici le lieu de nous expliquer. Les anciens maîtres de Penhoël ne peuvent rester un instant de plus dans cette misérable retraite. Je suis venu vous chercher.

—Nous chercher ! répéta Marthe, qui détourna les yeux. Vous, monsieur !

Robert prit un air de contrition résignée. Cela ne l'empêcha point de jeter un furtif regard vers la cloison. Il sentait que l'entrevue s'engageait mal. La discussion n'était pas de saison ; il fallait agir, car son instinct lui disait que l'absence des deux jeunes filles ne serait pas de longue durée.

—J'ai mérité cela ! murmura-t-il en baissant la tête ; je sais bien que vous devez me haïr, madame. Et pourtant, s'il est vrai que toute faute s'expie, j'espère obtenir un jour votre pardon. Dussé-je ne jamais l'obtenir, ajouta-t-il en feignant une émotion plus grande je me féliciterais encore d'avoir payé aujourd'hui une partie de ma dette en sauvant votre vie.

—C'est donc vous... dit Marthe faiblement.

L'Américain regarda tout autour de la chambre, comme si cette question l'eut étonné.

—Et qui donc serait-ce? demanda-t-il.

—Je ne sais, murmura madame qui parlait surtout pour elle-même, j'avais cru... ma pauvre tête est si faible ! Cependant, je suis bien sûre d'avoir vu de l'or.

—J'aurais voulu vous l'emporter plus tôt, répliqua Robert, mais j'étais bien pauvre aussi, moi, madame ! Quand on vous chassa indignement de Penhoël, pensez-vous donc que j'y sois resté après vous ?

La porte, qui restait ouverte, établissait avec la fenêtre un courant d'air vif. Le poids qui était sur la poitrine de Marthe s'allégeait et sa présence d'esprit revenait. Le maître de Penhoël lui-même recouvrait lentement la vie, il s'agitait par intervalles sur son matelas, et c'était maintenant le sommeil de l'ivresse qui l'empêchait d'ouvrir les yeux. Marthe regarda Robert en face.

—Il ne nous reste rien, monsieur dit-elle ; je ne sais pas quel intérêt vous avez encore à nous tromper.

—Oh ! fit l'Américain en levant les yeux au ciel; n'ai-je donc pas été assez cruellement puni, madame? Je ne cherche pas à pallier ma faute ; je me suis laissé autrefois séduire par les belles paroles du marquis de Pontalès; je me suis ligué avec lui contre Penhoël ; j'ai été dur envers vous, madame ; j'ai abusé du secret que le hasard avait mis entre mes mains. Mais, sur ma conscience je vous le jure, tout cela n'avait qu'un but, je voulais vous forcer à me donner votre fille que j'aimais. Je me disais : La fortune que j'emprunte, je la rendrai en épousant Blanche. Mon amour était si grand, madame, qu'il excusait tout à mes yeux !

Il s'arrêta, comme si l'émotion qui l'oppressait l'eût empêché de poursuivre. Marthe l'écoutait incrédule encore, mais attentive déjà. Ce long malheur qui pesait sur elle n'avait pu laisser intacte l'énergie de son intelligence.

—Le jour fatal arriva, reprit Robert. J'enlevai votre fille, ajouta-t-il plus bas, tandis que Marthe cachait son front entre ses mains. Le soir même de votre départ, je fus chassé à mon tour, dit Penhoël. A Paris, où je vins tout de suite, je vous cherchai longtemps.

Dans votre misère, madame, n'avez-vous pas reçu parfois de mystérieux secours ?...

Robert disait cela au hasard.

—Quoi ! s'écria madame, ce pain qui soutenait notre vie ?...

—J'étais trop pauvre pour faire davantage, reprit l'Américain hypocritement ; ce n'est que d'aujourd'hui que la fortune semble vouloir me sourire. Ce matin, j'ai reçu une somme considérable qui m'a rendu bien heureux, car j'ai pensé à vous, madame... et à Blanche, ajouta-t-il en détournant les yeux ; avec de l'argent, on est bien fort, et et nous pourrons sans doute la retrouver.

—La retrouver ! s'écria Marthe en se levant à demi.

—Ma lettre disait tout cela, répondit Robert. C'est un affreux malheur, madame !

—Mais vous ne me dites pas ce qui est arrivé ? interrompit Marthe.

L'Américain mit un genou en terre.

—J'étais venu vers vous, madame, murmura-t-il les mains jointes, pour implorer mon pardon et pour vous dire : Nous la retrouverons ensemble.

Marthe se leva, chancelante. En ce moment, René de Penhoël, éveillé par le courant d'air qui passait sur son corps, s'agitait et tâchait de se mettre debout. L'Américain jeta encore un regard vers la cloison. Il lui semblait entendre un bruit derrière les planches.

Désormais une seconde de retard pouvait tout perdre. Il se pencha vivement vers Marthe.

—Je sais où elle est, murmura-t-il. Voulez-vous venir la chercher avec moi ?

Marthe fit d'elle-même un pas vers la porte. Il n'y avait pas d'explication possible avec le maître de Penhoël. Robert le prit tout bonnement par le bras et l'entraîna de force vers l'escalier. Ils sortirent tous les trois. Madame marchait devant : elle eût voulu courir.

Robert ferma la porte en dehors, et fit monter les anciens maîtres de Penhoël dans la voiture qui l'attendait devant la maison.

Quant Cyprienne et Diane revinrent, essoufflées par l'escalier de de leur chambre, elles trouvèrent le grenier désert.

XLV

NOUVELLES CONSPIRATIONS. NOUVEAUX PROJETS D'ASSASSINATS

Le soir de ce même jour, si utilement employé par nos trois gentilshommes, il y eut un petit festin à l'hôtel des Quatre-Parties du-Monde. La journée avait mal commencé. On s'était éveillé dans la tristesse. La rencontre des deux filles de l'oncle Jean que l'on croyait mortes, leur présence chez le nabab, les révélations imprudentes faites à ce dernier par Robert ; enfin l'enlèvement de l'Ange, tout cela formait une série de coups terribles et qu'il semblait bien difficile de parer.

Mais la chance avait tourné, ou plutôt, car il faut rendre justice à chacun, l'habileté des joueurs avaient rétabli la partie.

Nos trois gentilshommes, que nous avons vus, le matin la tête basse et la contenance découragée, trinquaient maintenant d'un air tout à fait vainqueur. La marquise d'Urgel elle-même était d'une gaieté folle.

Chacun avait son triomphe à constater.

Le noble baron de Bibandier rappelait, avec une certaine complaisance, qu'il avait fait monter la veille Etienne et Roger sur le tertre, et qu'il leur avait montré, à travers une fenêtre ouverte, ce joli groupe : le nabab entre les deux jeunes filles. Il rappelait en outre qu'il s'était tenu en observation aux abords du club, et que l'admission d'Etienne et de Roger avait eu lieu, grâce à son illustre patronage. Et il concluait en disant :

—Si les deux petits ne le tuent pas demain, ce coquin de nabab, c'est qu'il aura la vie dure !

La noble marquise se vantait d'avoir pénétré dans l'hôtel de Montalt, et d'y avoir eu quelques minutes de conférence avec une des femmes de service, nommée Nawn. Cette femme était d'origine malaise et soutenait la détestable réputation de sa race.

La marquise gardait une rancune profonde et toute fraîche aux deux filles de l'oncle Jean. Elle avait donné de l'or à Nawn, la Malaise, et celle-ci lui avait promis de se trouver, à la nuit tombante dans l'allée Gabrielle, afin de recevoir un nouveau présent et d'apprendre ce qu'on attendait d'elle pour prix de l'argent donné. Il s'agissait de se défaire, une bonne fois, de Diane et de Cyprienne.

Malgré sa rancune, la marquise, dont la nature n'était point d'être cruelle, aurait hésité peut-être à dicter les conditions du marché. Aussi ne s'en était-on point fié à elle. C'était M. le comte de Manteira en personne qui était allé au rendez-vous.

Nawn était bien capable de comprendre à demi-mot ce qu'on exigeait d'elle ; les femmes de son pays sont, au dire des voyageurs, les premières empoisonneuses du monde entier. Elle empocha l'argent, et promit que le lendemain matin, les deux jeunes filles dormiraient pour ne plus s'éveiller.

Un signal fut convenu. Nawn promit que, quand sa besogne serait faite, elle allumerait deux lumières sur la dernière fenêtre de l'aile gauche de l'hôtel, qui donnait justement sur les ruelles désertes. Il y aurait du monde dans ces ruelles vers la fin de la nuit, pour attendre le signal ; et Nawn recevrait le complément de la récompense.

C'était assurément une affaire toute simple, et traitée de bonne foi des deux côtés. Il ne s'agissait plus là, comme le fit observer Blaise en buvant un verre de xérès, d'une poule mouillé du genre de Bibandier, et madame Nawn avait toute l'encolure d'une femme en état de tenir sa parole.

Quant au signal ce n'était pas seulement Blaise qui devait l'apercevoir, et nos trois gentilshommes n'avaient pas même besoin de se déranger pour aller l'attendre : leurs affaires les appelaient tous trois de ce côté avant le lever du jour. Car, comme on peut le

penser, en combinant cette quadruple provocation adressée au nabab, Robert avait voulu se ménager d'autres chances que celles du duel lui-même, et nos trois gentilshommes avaient dessein de dormir assez peu cette nuit-là.

Quand chacun eut exalté ses propres mérites, l'Américain prit la parole.

—Moi, dit il, je ne parle même pas du petit Vincent et de l'oncle Jean, que j'ai jetés comme des bâtons dans les jambes de Montalt. Je ne dis pas non plus que j'ai eu le premier l'idée d'entrer en relation d'affaires avec Madame Nawn. Mais ce dont je me vante, mes excellents amis, c'est d'avoir fait une bonne action qui réjouit ma conscience.

Il se renversa sur le dos de son fauteuil et prit un accent théâtral.

—Il y avait un pauvre ménage réduit au dernier degré de la misère, et nous avions bien contribué un peu à cette misère-là, tous tant que nous sommes. Ce que j'ai fait aujourd'hui doit calmer à jamais tous nos remords. Je suis arrivé au moment où le mari avait allumé un rechaud au milieu de la pauvre retraite ; je suis entré comme un bon ange ; j'ai rendu le souffle à leurs poitrines étouffées ; je les ai pris chacun sous un bras, tout déguenillés qu'ils étaient, et je les ai fait monter dans ma propre voiture.

—Ah ! dit Bibandier sans rire, saint Vincent de Paul n'est pas grand'chose auprès de toi, monsieur Robert.

—Je les ai conduits auprès d'ici, reprit ce dernier, dans un hôtel décent. Je leur ai fait donner un bon repas et des lits tout frais. Ils sont comme le poisson dans l'eau.

—Et comment t'ont-ils suivi ? demanda Blaise.

—J'ai dit à Penhoël, répondit l'Américain, que je lui donnerais de l'eau-de-vie tant qu'il voudrait, et une revanche générale pour toutes les parties d'écarté qu'il a perdues contre nous en Bretagne.

—Et madame ? demanda encore Blaise.

—Je lui ai parlé de sa fille.

—Pauvre femme ! murmura la marquise, qui baissa les yeux dans un mouvement de pitié involontaire.

—On a bien raison de dire, reprit Robert, que toute bonne action a sa récompense : car, maintenant, nous avons sous la main le vrai maître de Penhoël, mes enfants, et gare à ce vieil aigrefin de Pontalès !

—Il ne nous manque plus qu'une bagatelle, dit Bibandier : cinq cent mille francs !

—Bah ! fit Blaise, demain matin, nous serons tous trois millionnaires.

XLVI

CENT MILLE FRANCS POUR UNE LETTRE

—Et si nous manquons le coche ?

—Eh bien ! s'écria Robert, dans ce cas-là même, nous pourrions encore utiliser Penhoël, car je ne vous ai pas tout dit, mes enfants. Cette prétendue école que j'ai faite hier, en racontant au nabab une histoire un peu trop vraie, n'est pas si sotte que vous voudriez bien le croire. Vous savez bien cette lettre que j'ai reçue de l'hôtel Montalt avant de partir ce matin ?

—Oui, répliquèrent à la fois Blaise et Bibandier. Tu sais ce que veut le nabab ?

—Je le sais.

—Tu l'as donc vu ?

—Du tout ; mais, en rentrant ici, j'ai trouvé deux autres lettres du même Berry-Montalt, ce qui fait trois. Dans la première, il ne disait rien du tout ; dans la seconde, il s'expliquait un peu ; dans la troisième, il dit la chose tout au long, comme un brave homme.

—Et, que dit-il ?

L'Américain se mit à sourire.

—C'est une drôle d'histoire ! répliqua-t-il enfin ; ça ne se comprend guère... mais, au demeurant, ce Montalt est comme tous les enrichis qui reviennent des Antipodes. C'est l'homme des fantaisies absurdes et inexplicables.

—Mais encore...

—Eh bien, voilà ce que c'est. Il paraîtrait qu'hier j'ai été très éloquent, surtout en rendant compte de certaine missive adressée par madame Marthe à Louis de Penhoël, il y a bien longtemps ; ce chiffon de papier-là nous a déjà été d'une certaine utilité dans l'affaire de Bretagne. Et maintenant voilà Montalt qui veut me l'acheter un prix fou.

—L'acheter ? dit Blaise, pour quoi faire ?

—Est-ce que je sais ? J'ai vu à Londres un Anglais qui paya, devant moi, deux mille guinées trois lignes de l'écriture d'une voleuse, pendue à Tyburn. Montalt est Anglais, après tout !

Il prononça ces mots comme s'il avait été préoccupé, malgré lui, d'une arrière-pensée.

—Mais cette lettre dit Bibandier, l'as-tu ?

L'Américain tira son portefeuille de sa poche.

—Je l'ai, répliqua-t-il, et je serais porté à croire qu'elle vaut en effet un bon prix, car c'est pour l'avoir que ce pauvre diable de Penhoël m'avait permis d'enlever sa fille. Ce soir-là, il arriva bien des événements. Penhoël, en partant, oublia la lettre dans le salon et je la repris.

—Eh bien, dit Blaise, pourquoi hésites-tu, maintenant ? Vends-là.

Malgré lui Robert était tout pensif.

—Sans doute, répliqua-t-il. En fait de folies, le nabab ne compte pas, et je suis bien sûr qu'on en aurait ce qu'on voudrait. Mais une

arme vaut mieux parfois que de l'argent. Et demain, comme tu dis, ami Blaise, nous serons peut-être millionnaires.

La soirée s'avançait déjà lorsque Berry-Montalt revint à son hôtel. Il avait passé toute la journée dehors, et c'était du cercle qu'il avait écrit ses deux dernières lettres à M. le chevalier de Las Matas. La première chose dont il s'informa en descendant de voiture, fut de savoir si le chevalier était venu ou s'il avait écrit; à ces deux questions, le concierge de l'hôtel répondit négativement. On n'avait point eu de lettres, et la seule visite reçue dans la journée était celle de madame la marquise d'Urgel, qui avait demandé Nawn.

Le nabab gagna ses appartements d'un air triste et préoccupé Il s'assit, en rentrant, devant son secrétaire, et trempa sa plume dans l'encre.

—Jean de Penhoël! murmura-t-il; une jeune fille enlevée! Tout cela est étrange... J'aurais dû lui parler peut-être.

Il déposa la plume et appuya sa tête contre sa main.

—Ces choses m'entourent et me pressent! poursuivit-il. Le doigt de Dieu est-il là? ou n'est-ce qu'un jeu du hasard moqueur? J'ai beau me révolter et dire: Que m'importe! toutes mes blessures saignent, et je n'ai plus qu'une seule pensée!

Il resta un instant immobile, puis sa plume, reprise avec emportement, courut en grinçant sur le papier. Une lette fut écrite en un clin d'œil, mais plus vite encore déchirée.

—Ce n'est pas le moyen de savoir! murmura-t-il; j'ai montré trop clairement à cet homme quelle était mon envie. Désormais c'est un marché qu'il faut lui proposer.

Il écrivit encore:

« Si la lettre dont M. le chevalier de Las Matas m'a parlé hier est remise à l'hôtel Montalt avant minuit, je tiendrai une somme de cinquante mille francs à la disposition de M. le chevalier. »

Il signa. Comme il était en train de plier sa lettre, il se ravisa tout à coup, et la rouvrit pour mettre cent mille francs à la place de cinquante mille.

Et sa plume resta suspendue, pendant plus d'une minute, au-dessus du papier, parce qu'il se demandait s'il devait doubler encore la somme promise.

Il sonna Séïd et lui remit la lette dans son enveloppe.

—La réponse à ce message devra m'être rapportée sur l'heure, dit-il.

Séïd s'inclina en signe d'obéissance. Au moment où il sortait, Montalt le rappela.

—Ces jeunes filles, demanda-t-il en hésitant, sont-elles revenues à l'hôtel?

—Oui, répondit Séïd.

—Y a-t-il longtemps?

—Oui.

—Faites les venir ici.

Séïd se retira. L'instant d'après. Diane et Cyprienne entraient dans la chambre du nabab.

Malgré la nature romanesque et aventureuse de leur caractère, malgré l'ignorance complète où elles étaient des choses du monde, les deux jeunes filles ne pouvaient s'empêcher de regarder comme un rêve le souvenir de cet unique et bizarre entrevue qu'elles avaient eue avec le nabab.

Elles avaient passé toute l'après-midi à l'hôtel, veillant auprès du lit de Blanche, qui était plongée depuis le matin dans un état d'affaissement léthargique.

La pauvre enfant avait éprouvé, cette nuit, un choc terrible ; cet enlèvement mystérieux l'avait brisée.

Nawn, la servante de Mirze, était venue de son plein gré offrir son aide aux deux jeunes filles. Cette Nawn faisait une garde-malade attentive et souverainement adroite. C'était un secours précieux que Diane et Cyprienne acceptaient avec reconnaissance.

Tout en veillant au chevet de Blanche, les deux jeunes filles songeaient, et, bien qu'elles ne pussent se communiquer leur pensées, de peur d'éveiller la pauvre malade, leurs pensées étaient les mêmes. Elles se demandaient comment madame et René de Penhoël avaient pu fuir dans l'état où ils étaient; elles les avaient laissés mourants tous les deux ! Pourquoi quitter leur retraite justement à cette heure ?

A ces questions, nulle réponse n'était possible.

—Demain, se disaient-elles, nous retournerons.

Et leur esprit, abandonnant cette énigme insoluble, revenait à d'autres idées. Diane songeait à Etienne ; Cyprienne à Roger.

Un regard échangé disait aux deux sœurs ce qu'elles avaient dans l'âme. C'était une conversation muette, et parfois toutes deux se prenaient à sourire en rougissant, comme si elles eussent mis leur cœur de vierge à nu dans des paroles trop hardies.

Puis elles faisaient un détour encore dans les sentiers perdus de la rêverie. Cet homme qui était maintenant leur hôte, et qui leur avait dit d'une voix si douce, avec un sourire si bon : Je serai votre père ; cet homme dont l'aspect seul avait clos comme par enchantement leurs jours de misère, ce bon génie de leurs anciens rêves ! il était là, toujours devant leurs yeux.

Elles le voyaient avec sa noble beauté, avec ce charme fier que rayonnait son sourire. Ses moindres paroles restaient gravées tout au fond de leurs cœurs. Il avait commencé par être bien cruel, pour devenir ensuite si généreux !

Diane et Cyprienne ne trouvaient personne à qui le comparer, même de loin : les hommes qu'elles avaient vus jusqu'alors n'étaient point faits ainsi. Elles ne le connaissaient pas, mais elles le devinaient plus complètement peut-être que ceux qui vivaient avec lui depuis des années. Leur bonheur était de penser qu'il leur serait donné ,peut-être, de mettre un baume sur les blessures envenimées de ce grand cœur.

XLVII

QUI EST DIANE ? QUI EST CYPRIENNE ?

Depuis le matin, il ne leur avait pas donné signe de vie, mais elles n'avaient point d'inquiétude encore, parce que toute la maison était à leurs ordres. Séïd avait parlé ; chacun, dans l'hôtel, leur obéissait comme au nabab lui-même. Elles attendaient : quelque chose leur disait que Montalt ne les avait point oubliées. Et il n'y avait pas d'impatience dans leur attente, parce que un secret sentiment de crainte se mêlait à leur affection reconnaissante.

Les heures de l'absence avaient encore grandi le nabab à leurs yeux ; elles tremblaient presque à l'idée de le revoir.

L'ordre de Montalt les trouva préparées. Elles laissèrent Nawn auprès de Blanche, et s'éloignèrent en se tenant par la main. Ce fut ainsi qu'elles entrèrent dans la chambre de Montalt. Elles demeurèrent auprès du seuil, les yeux baissés, le front rougissant et le sourire aux lèvres.

Montalt était toujours assis auprès de son bureau.

Il les regarda un instant en silence et avec admiration, comme s'il se fût étonné de les retrouver si jolies.

—Approchez, dit-il enfin.

Diane et Cyprienne s'avancèrent. Mais l'entrevue était loin de se rencuer à ce point de familiarité intime où le sommeil de Montalt l'avait interrompue, la nuit précédente. Montalt avait l'air grave, presque sévère.

—Bonsoir, Berthe, dit-il en prenant les mains des deux sœurs ; bonsoir, Louise. Il y a bien longtemps que je ne vous ai vues. Avez-vous pensé à moi, aujourd'hui ?

—Oh ! oui, milord, répliqua Cyprienne.

—Grâce à vous, ajouta Diane, nous avons porté secours à ceux que nous aimons.

Montalt les regardait en face tour à tour.

—Et vous n'avez point eu regret de m'avoir menti ? murmura-t-il.

—Menti ! balbutièrent les deux jeunes filles, en échangeant un regard furtif.

Le nabab souriait tristement.

—Laquelle de vous s'appelle Diane ? demanda-t-il et laquelle a nom Cyprienne.

Les deux sœurs étaient devenues toutes pâles.

—Oh ! monsieur ! s'écria Diane, je vous en prie pardonnez-nous ! Le désespoir nous à poussées à venir... et quelque chose nous disait que nous bravions, en venant, les blâmes du monde. Nous avons menti, c'est vrai, mais c'est que nous songions à notre vieux père.

—C'est vous qui êtes Diane, n'est-ce pas ? dit le nabab ; et c'est vous qui aimez Etienne ?

—Etienne ! répéta la jeune fille.

Il lui semblait qu'un pouvoir surnaturel pouvait seul lire ainsi au fond de son cœur.

—Et vous, Cyprienne, reprit le nabab, vous aimez Roger de Launoy ? Que Dieu vous donne du bonheur, mes pauvres enfants ! L'amour fait bien souffrir. Et quand deux cœurs se donnent l'un à l'autre, il y en a toujours un qui ment ou qui se trompe.

—Etienne est un honnête homme, répliqua Diane en relevant la la tête.

—Je le crois, dit Montalt.

—Et Roger m'aime, ajouta Cyprienne.

—Comment ne pas vous aimer, ma fille ? Qui sait ? j'ai tort peut-être. Dieu le veuille !

Sa physionomie changea, comme s'il eût fait effort pour secouer sa tristesse. Il rappela sur sa lèvre son beau sourire, et prit les mains de deux jeunes filles, qu'il serra contre son cœur.

—Pourquoi ne m'appelez-vous donc plus votre père ? dit-il presque gaiement.

Diane ne répondit pas, mais Cyprienne, plus hardie par moments secoua la tête en prenant un petit air mutin :

—Parce que vous nous grondez, dit-elle, et parce que vous avez deviné notre secret.

—Et si je vous pardonne ?

—Alors, nous vous pardonnerons.

Montalt les attira vers lui, et réunit leur têtes chamantes sous un même baiser.

—Merci, mes filles, dit-il.

—Merci, père, répondirent en même temps les voix caressantes des deux sœurs.

Montalt resta quelque temps à les contempler en silence. Il n'était plus forcé de feindre pour cacher sa tristesse; une expression de joie recueillie éclairait son visage.

—C'est vrai, pourtant ! dit-il ; j'ai deviné un secret, moi ! moi qui laisse toujours sommeiller mon esprit ! Je vous aime si bien, mes enfants chéries, que j'ai fait une fois comme tout le monde. J'ai oublié que j'étais mort, et qu'il n'y avait plus en moi ni curiosité ni désir. J'ai travaillé, j'ai tâché de lire dans le regard... et j'ai réussi.

—N'avez-vous appris que cela ? demanda Cyprienne en jouant l'indifférence.

—Rien que cela, mademoiselle Berthe, répliqua le nabab. Soyez tranquille... Je ne sais pas le nom de votre vieux père, qui est gentilhomme ! Je ne sais rien, sinon que je vous aime, et que je suis heureux de vous avoir là toutes deux contre mon cœur...

—Nous aussi, nous vous aimons, murmura Diane émue, comme un ami et comme un père.

Les yeux de Montalt se perdirent un instant dans le vide.

—Sais-je pourquoi ? pensa-t-il tout haut. On dit que je suis l'homme du caprice... je le crois quelquefois. Et pourtant, s'il y a un Dieu, c'est lui qui vous a mises sur mon chemin, pauvres enfants, afin que je sois bon à quelque chose ici-bas. Oh ! je ne jouerai plus. Ce qui me reste est à vous, mes filles, et vous serez riches.

XLVIII

LE DOIGT DE DIEU

Il se prit à sourire tout à coup.

- Vous souvenez-vous que je vous ai poursuivies longtemps ? il. Le monde me croit fou de galanteries et d'aventures amoure... Pauvre monde ! qui prend le désespoir pour l'ardeur et le déco... gement pour la fièvre ! En courant après vous, mes enfant... n'était pas à moi que je pensais. Vous allez bien m'en vo... Etienne et Roger, que j'aimais en ce temps-là, me parlaien... vous sans cesse, et je voulais leur donner un remède contr... mour...

—Oh ! fit Diane avec reproche : vous vouliez les rendre infid...

—L'amour est un si cruel malheur, ma fille ! en vous vo... jolies comme des anges, je m'étais dit : Voilà ce qu'il me faut sans vous connaître, je vous opposais à vous-mêmes. Je prenai... deux pauvres petites chanteuses pour en faire les rivales deux nobles filles de Bretagne. Vous me ferez croire à Dieu à de mourir, mes enfants, car sa main est là, et c'est elle qui vo... défendues contre moi.

—Père, dit Cyprienne, qui lui baisa la main avec un petit son de crainte, quand je pense que nous aurions pu vous haïr !

Le nabab baissa les yeux et un nuage couvrit son front.

—Cela eût peut-être mieux valu ainsi, murmura-t-il ; demain sait ce que seront nos cœurs ? Quand je vous vois, je crois âme guérie. Quand je vous entends m'appeler : mon père, je heureux, et il me semble que je n'ai jamais connu la souffran... Mais tout cela n'est que mensonge ! ajouta-t-il en se levant brus... ment ; vous n'êtes pas mes filles ! un autre a droit à l'amour q... voudrais tout seul !

Les deux sœurs le regardaient tristement et ne trouvaient de réponse. Montalt parcourait la chambre à grand pas. Au de quelques minutes, il se laissa retomber sur son siège.

—Père, dit Diane en prenant sa main timidement, est-ce vous êtes fâché contre nous ?

Le nabab la pressa contre sa poitrine avec un geste passionn...

—Deux ! s'écria-t-il ; oh ! ce serait trop, c'est vrai ! je n'a... mérité tant de bonheur ! mais si Dieu m'avait donné seule... une fille comme toi, Diane, ou comme toi, ma Cyprienne ch... que ma vie serait changée et belle ! et comme je désapprend... vite à désirer le néant qui suit la mort !

—Vous qui êtes si bon, murmura Diane, comment ne cro... vous plus au ciel ?

—Parce que si le ciel existe, il est impitoyable ! Ne vaut-il mieux douter que de haïr ?

Cyprienne écoutait, saisie par cette vague terreur que le blas... me inspire à la foi naïve.

—Oh ! fit Diane, vous avez donc bien souffert ?

—Si j'ai souffert ! prononça le nabab d'une voix sourde et ...

un accent d'amertume si déchirant que les deux sœurs eurent froid jusqu'au fond de l'âme. Pauvres enfants ! puissiez-vous ne savoir jamais ce qu'est une pareille souffrance !

Il essaya de sourire, et cet effort rendit plus douloureuse l'expression de profonde angoisse qui était sur ses traits. Cyprienne et Diane s'étaient rapprochées, attentives.

—Mais je pense bien, reprit Montalt avec une nuance de fatigue et de sarcasme, que j'ai eu tort de souffrir. Beaucoup de gens me prendraient pour un fou s'ils savaient mon histoire. Et ces gens seraient sages, peut-être. Que m'a-t-il fait ? m'ont-ils assassiné, dépouillé ? m'ont-ils seulement trahi ? Non. J'avais un ami et j'avais une fiancée. J'aimais la jeune fille au point de lui donner mille fois ma vie. L'autre, je l'aimais jusqu'à lui sacrifier mon amour.

« Il était faible ; je me croyais fort ; nous étions presque des enfants tous les deux. Je le vis malheureux, parce qu'il aimait en secret ma fiancée.

« Peut-être eus-je tort, mes filles car il y a des dévouements injustes et cruels. La jeune fille avait droit à mon amour et, devant Dieu moi je n'avais plus le droit de fuir...

« Et pourtant, je quittai la maison de mon père avec des larmes dans les yeux, moi qui ne savais encore que sourire.

« J'emportai dans l'exil mon amitié enthousiaste et l'amour qui devait emplir notre vie.

« De quoi faut-il me plaindre ? Mon ami épousa la femme que je lui avais cédée. Et un jour que je revenais de bien loin, un jour que je m'approchais en tremblant de la maison de mon père, et que je me disais : Il faudra sourire en voyant leur bonheur, je rencontrai mon ami sur le chemin...

« Il me refusa sa main froide. Il se mit entre moi et la porte de sa maison. Je repartis, mon âme était morte. »

Cyprienne et Diane avaient des larmes dans les yeux.

—Pauvre père ! dirent-elles en couvrant ses mains de caresses.

—De quoi faut-il me plaindre ? répéta le nabab avec un élan d'amertume ; et que venais-je faire chez cet homme ? Je lui avais cédé mon bonheur ; peut-être croyait-il que je venais le reprendre ? Oh ! mais je l'aimais tant !

« Et la pauvre fille, qui était maintenant sa femme ! celle-là, je l'avais abandonnée, presque trahie !

« De quel droit pouvais-je lui demander un souvenir ?

« N'était-ce pas moi-même et moi seul qui avait brisé ma vie ?

« Savaient-ils seulement qu'ils avaient tué mon âme, sinon mon corps ? lui, parce qu'il me chassait dans sa défiance jalouse ; elle, parce que je lui avais jeté le cri suprême de mon repentir et de ma douleur, et qu'elle avait gardé le silence ! »

Il appuya ses deux mains contre son front tout pâle. La pente de ses souvenirs l'entraînait.

—Oh ! je l'aimais murmura-t-il d'une voix tremblante ; vingt années se sont écoulées depuis lors, et je n'ai jamais aimé une autre femme. J'ai supplié Dieu de m'envoyer l'oubli ! Dieu ne m'a pas exaucé ! Je l'aime encore... je l'aime ! Cette nuit, je suis devenu

fou rien qu'en écoutant une histoire où je ne sais quelle femme jouait un rôle qui pouvait ressembler à sa vie.

« Et maintenant que je vous parle, j'attends comme un pauvre insensé. J'ai entrevu un vague espoir dans la nuit de mon avenir. Si je m'étais trompé ! si elle avait souffert, elle aussi, comme j'ai souffert !...

« J'attends pour savoir si je dois vivre ou m'endormir dans la fatigue qui m'accable... »

XLIX

UN HÉRITAGE

Il se tut. Cyprienne et Diane l'écoutaient encore. Il y avait en elles une émotion puissante et grave qui les faisait muettes. L'un des noirs entr'ouvrit la porte de la chambre.

—Une lettre pour milord, dit-il.

Le sang remonta violemment aux joues du nabab.

—D'où vient cette lettre demanda-t-il d'une voix mal assurée, tandis que le noir s'avançait vers lui.

—De l'hôtel des Quatre-Parties du-Monde, répondit le nègre.

Montalt redevint plus pâle. Sa main tremblait en saisissant la lettre. Il la regarda longtemps : on eût dit qu'il n'osait point l'ouvrir.

—Ceci est mon arrêt ! murmura-il enfin en souriant avec tristesse.

Il glissa la lettre fermée dans son sein.

Ne voulez-vous donc point savoir ? hasarda Diane.

—Plus tard, répliqua le nabab ; si mon désir est satisfait, j'ai toute ma vie pour me réjouir ; si mon dernier espoir me trompe, j'ai toute une longue nuit à souffrir. Parlons de vous, mes filles, car il faut au moins que j'aie fait, ici-bas, quelqu'un d'heureux. Je vous ai fait hier une promesse, je ne l'ai pas oubliée, et je vais l'accomplir.

Il se dirigea vers son secrétaire, dont la tablette restait baissée. Il prit dans l'un des tiroirs la clef du petit meuble, qui se trouvait au pied de son lit.

—Regardez bien ce que je fais, dit-il : vous pourrez avoir besoin de vous en souvenir.

Dans le meuble il prit la boîte de sandal, et revint auprès des deux jeunes filles.

—Voilà toute ma fortune, poursuivit-il. Je n'ai rien au monde, sinon cette boite qui renferme une boucle de cheveux blonds. Je les regarde parfois, quand je suis seul, et je vois sourire alors toute les belles joies de ma jeunesse. Cette boucle est là, gardée par les diamants qui l'entourent. Pour me la ravir, il faudrait me prendre aussi mes diamants dont la perte me laisserait plus pauvre qu'un mendiant. Cela me plait à penser... et vous savez, chacun pare son idole. Moi, je n'ai ni femme, ni enfant, ni famille, j'ai voulu faire un asile brillant à mon cher souvenir.

Il porta la boîte de sandal à ses lèvres pour la baiser d'abord, pour arracher à l'aide de ses dents quelques uns des diamants ...ssés dans le couvercle. Il en prit quatre et les examina pendant quelques secondes.

— C'est là une monnaie que je me suis faite, reprit-il en continuant son examen. Je sais la valeur de ces pierres tout comme si j'étais ...ier. Ne m'avez-vous pas dit qu'il vous fallait cinq cent mille ...s ?

Cyprienne et Diane ne purent pas trouver de réponse, tant la ...ise et l'émotion agissaient fortement sur elles.

— Il m'en reste encore cinq ou six fois autant, poursuivit le nabab qui semblait compter de l'œil les vides nombreux marqués sur le couvercle de la boîte. Et qui sait si j'aurai besoin désormais de ma fortune ? Voici toujours quatre pierres qui valent chacune quarante mille écus, à peu près ; je vous les donne mes filles.

— Est-il possible ! s'écrièrent à la fois Diane et Cyprienne.

— Ne me remerciez pas, dit le nabab en les baisant au front tour à tour : je vous suis encore redevable. Mon cœur était mort depuis ...ans et vous l'avez ressuscité pour un jour... Oui, ajouta-t-il en ...tant sur elles des yeux attendris, j'avais oublié la joie d'aimer. ...e bénies, mes filles, car vous prierez pour moi, j'en suis sûr, ...d vous ne me verrez plus.

Les deux sœurs tressaillaient, et leur regard s'emplit d'inquiétude. ...Montalt arrêta la question qui se pressait sur leurs lèvres.

— Ne craignez rien, dit-il ; Dieu a enfin pitié de moi, puisque je ...ai trouvées. Vous m'aimez, n'est-ce pas ?

— Oh ! notre bon père ! s'écrièrent les deux jeunes filles qui ...aient de sourire à travers leurs larmes : nous vous aimerons ...ours !

...Montalt souriait aussi, et ses yeux étaient humides.

— Chères, chères enfants ! murmura-t-il je vous crois... et je crois ...ous serons tous heureux.

...l avait mis les quatre diaments dans la main de Diane. Il retourna ...rs le meuble, afin d'y replacer la boîte de sandal. Tandis ...refermait le meuble à double tour, la pendule sonna : il était ...uit.

...Montalt revint vers les deux jeunes filles, mais il n'y avait plus ...urire sur ses lèvres.

— Diane, dit-il, je vous confie cette clef, ma fille. J'avais encore ...les choses à vous dire, mais j'ai besoin d'être seul. Ecoutez ...ment mes dernières paroles. Je vous reverrai demain vers ...heures... peut-être à neuf heures ; si je n'étais pas revenu à ...eures, vous vous serviriez de cette clef, Diane, vous prendriez ...te de sandal. Les diamants qui la couvrent seraient votre hé...

— Oh ! père ! interrompirent les deux jeunes filles effrayées en se ...ut contre lui.

— Laissez-moi poursuivre, reprit Montalt qui parlait d'une voix ..., mais ferme. Cette fortune que je vous lègue, vous n'aurez de ...te à en rendre à personne. Seulement dans le cas où je ne de-

vrais point revenir, ma volonté est que la boucle de cheveux renfermée dans cette boite soit détruite... promettez-moi de la brûler, mes filles, et d'en jeter les cendres au vent.

Diane et Cyprienne promirent. Elles voulaient parler et décharger le poids qui était sur leur cœur, mais le nabab les conduisit lui-même jusqu'à la porte.

Elles se jetèrent dans ses bras : il les repoussa doucement.

—A demain, mes filles ! dit-il.

Il était seul.

Un instant il resta auprès de la porte, écoutant les pas légers des deux sœurs, qui s'éloignaient dans le corridor. Sa main se posa sur sa bouche, comme pour leur envoyer un dernier baiser.

Puis, il tira précipitamment de son sein la réponse de Robert. Il la considéra plus d'une minute avant de l'ouvrir. Il n'osait pas.

Sa respiration soulevait péniblement sa poitrine, et il y avait de grosses gouttes de sueur à sont front. Enfin il rompit le cachet. La lettre était ainsi conçue :

« Le chevalier de Las Matas a l'honneur de présenter ses respects M. Berry-Montalt, et le prie de remettre à demain, dans la soirée, l'affaire dont il est question. »

La tête de Montalt tomba sur sa poitrine.

—Demain ! murmura-t-il.

—Puis il ajouta en déchirant la lettre :

Je mourrai sans savoir.

L

LE POISON DE NAWN

Nawn, la servante, était restée seule au chevet de Blanche lorsque les deux filles de l'oncle Jean avaient quitté leur chambre pour se rendre aux ordres du nabab. Pendant les premières minutes qui suivirent le départ des deux jeunes filles, Nawn demeura, comme d'ordinaire, accroupie sur son carreau de soie, la tête penchée, les bras tombants, dans une attitude de nonchalante apathie. C'était une femme de grande taille, qui pouvait avoir quarante ans à peine mais dont la peau cuivrée était déjà sillonnée de rides.

Les domestiques de l'hôtel la craignaient. On l'accusait d'avoir empoisonné, à Londres, un groom mulâtre de milord.

Mais elle semblait dévouée. Nawn n'avait point été chassée, bien que les deux noirs du nabab prétendissent l'avoir vue verser quelque chose de diabolique dans le dernier verre d'ale du pauvre mulâtre défunt.

Au bout de deux ou trois minutes, les yeux baissés de Nawn se relevèrent lentement lentement ; ses membres étaient toujours immobiles, mais ses prunelles noires comme des jais, se prirent à rouler avec vivacité, comme si elle eût voulu embrasser d'un seul coup d'œil toute l'étendue de la chambre. Quand cet examen rapide l'eut bien convaincue qu'elle était seule, son regard inquiet se porta su Blanche endormie.

Les paupières de la jeune fille étaient bien closes. De ce côté encore Nawn était à l'abri de toute surprise.

Elle se leva et gagna la cheminée, auprès de laquelle deux bouilloires d'argent chauffaient ; dans l'une d'elles, il y avait de la tisane pour Blanche, dans l'autre de l'eau pour le thé de Diane et de Cyprienne. Nawn s'accroupit devant le foyer et ranima le feu. Il y avait sur son visage pensif de l'hésitation et de la pitié.

—Elles sont bien belles, ces deux jeunes filles ! murmura-t-elle. Elles sont bien douces et leurs voix vont au cœur. Moi je suis vieille et je suis laide.

Elle souleva le couvercle de la bouilloire qut contenait l'eau pour le thé.

Nawn carressait au fond de sa poche des pièces d'or qui tintaient légèrement. Elle retira sa main pleine de louis et les compta d'un regard joyeux.

Quand elle eut bien contemplé ses louis, elle les remit dans sa poche et tira de son sein une petite fiole de verre. En ce moment Blanche ouvrait les yeux à demi. Elle jeta son regard éteint autour d'elle.

—J'ai rêvé... pensa-t-elle ; j'ai vu mes deux cousines qui sont mortes. Elles souriaient toutes au pied de mon lit.

Sa paupière retomba, lassée, tandis que ses lèvres pâles murmuraient une prière pour les pauvres Belles de nuit. Sa raison, affaiblie comme son corps, ne cherchait point à se rendre compte de sa situation nouvelle ; d'ailleurs le demi-jour qui régnait dans la chambre la trompait elle ne savait pas où elle était.

Nawn avait débouché le petit flacon de verre. Elle murmurait en regardant la bouilloire :

—Cela tue vite : les jeunes filles ne souffriront pas.

Son hésitation avait pris fin. Elle versa dans l'eau chaude la moitié du contenu de son flacon.

Nul bruit ne se faisait dans la chambre, et pourtant Nawn n'était plus seule. En sortant, Diane et Cyprienne n'avaient point pris la peine de fermer la porte qui restait entre-baillée. Si le regard perçant de Nawn s'était tourné de ce côté, elle aurait vu sur le seuil une tête noire comme l'ébène, dont la bouche entr'ouverte par l'étonnement, montrait deux rangées de dents éblouissantes.

Ce fut du reste l'affaire d'une seconde. Avant que Nawn eût remis le flacon de verre dans son sein, la tête noire avait disparu. Et Séïd se disait derrière la porte :

—C'est la même eau qui a tué le mulâtre.

Nawn se rapprocha du lit, où Blanche était toujours immobile. Une réflexion lui vint. Les soupçons pourraient se porter sur elle et le flacon l'accuserait en ce cas. Elle traversa la pièce sans bruit et entra dans la chambre voisine, dont elle ouvrit la fenêtre pour jeter au dehors le reste du poison : son absence ne dura guère qu'une minute. Quand elle rentra, Blanche était réveillée et toute tremblante.

Elle murmurait de sa voix faible qu'on entendait à peine, et disait qu'elle avait vu un grand homme noir traverser la chambre en

rampant et s'approcher du foyer. Nawn ne comprit pas ou ne fit point attention ; la chambre était déserte et les deux bouilloires toujours à la même place.

Quelques instants après, Cyprienne et Diane revinrent.

Laissez-nous, ma bonne, dirent-elles à Nawn ; vous pouvez aller vous reposer.

Nawn ne se pressait point d'obéir. Elle tournait autour du foyer.

—Vous n'avez rien pris de la journée, murmura-t-elle ; ne voulez-vous point que je vous serve un peu de thé.

—Nous nous servirons nous-mêmes, ma bonne, allez !

Nawn sorti comme à contre-cœur. Quand elle eut passé la porte Diane et Cyprienne se jetèrent dans les bras l'une de l'autre en pleurant.

Puis elles s'assirent toutes deux. Pendant quelques instants la douleur les rendit muettes.

—Ma sœur, dit enfin Cyprienne, le laisserons-nous mourir sans essayer au moins de le sauver ?

Diane secoua la tête en silence.

—Nous n'avons pas prononcé une parole, reprit Cyprienne, nous n'avons pas fait un signe pour l'arrêter dans sa résolution ! Et pourtant il nous aime... il nous aurait peut-être écoutées.

—Il nous a éloignées, répliqua Diane, parce qu'il a eu peur de nos prières et de nos caresses.

—Et nous avons obéi sans résistance ! Oh ! si j'étais près de lui, à présent, il aurait beau faire, je m'attacherais à lui ; je lui dirais que cette mort qu'il appelle est un crime, car il veut se tuer, j'en suis sûre !

Diane avait les yeux secs maintenant.

—Quel noble cœur, dit-elle. Dieu n'a point dû pardonner à ceux qui ont ainsi brisé sa foi !

—Oh ! cette femme et cet homme ! s'écria Cyprienne, puissent-ils être maudits !

Diane lui serra le bras.

—Tais-toi ! murmura-t-elle ; n'appelle pas au hasard la colère de Dieu ; ceux-là que tu maudis sont peut-être bien malheureux, ma sœur !

Cyprienne l'interrogea du regard mais la paupière de Diane se baissa.

Blancha s'agita faiblement dans son sommeil.

—Mon Dieu ! continua Cyprienne, si cruelle que soit la blessure de son cœur, nous l'aurions guérie à force de tendresse. Pense donc ! s'il avait voulu venir avec nous, là-bas à Penhoël, comme il aurait été heureux au milieu de tout ce bonheur, son ouvrage ! Tu ne me réponds pas, ma sœur ?

Diane gardait un silence distrait.

—As-tu bien regardé Berry-Montalt ? demanda-t-elle tout à coup.

—Pourquoi cela ? balbutia Cyprienne étonnée.

—As-tu remarqué ?... je ne sais pas si je me trompe, as-tu remarqué une ressemblance ?

—Oui, interrompit Cyprienne vivement ; cela m'a frappée deux ou trois fois ; mais c'est en vain que j'ai interrogé mes souvenirs ; je cherche encore à me rappeler quel visage...

—C'est que tu ne te souviens plus, peut-être, interrompit Diane à son tour, du temps où René de Penhoël était heureux.

—C'est vrai ! dit Cyprienne dont les yeux s'ouvrirent tout grands ; c'est vrai ! quand je me représente le sourire de Montalt, il me semble que je vois Penhoël sourire.

La rêverie absorbait Diane de plus en plus.

—C'est qu'il y a encore autre chose, reprit-elle avec lenteur. Te souviens-tu, là-bas, en Bretagne, on nous disait toujours que notre oncle Louis avait aimé madame ?

—Est-ce que tu croirais ?... commença Cyprienne.

—Et que madame l'aimait, poursuivit Diane dont le beau regard s'éclairait, et que Louis de Penhoël quitta la Bretagne parce que René, son frère, se mourait d'amour pour madame...

—Oh ! dit Cyprienne pâle d'émotion, c'est vrai ! Ma sœur, il faut courir nous jeter à ses genoux, le prier, le supplier !

Elle avait saisi le bras de Diane et l'entraînait vers la porte.

Nawn, voyant partir les deux sœurs, eut peur que sa proie ne lui échappât.

Elle prit son courage à deux mains.

—Mesdemoiselles, dit-elle, il ne faut pas vous en aller sans rien prendre. Voilà un jour que vous êtes auprès de cette jeune dame. Vous vous rendrez malades.

—Nous prendrons ce que vous voudrez, dirent à la fois Diane et Cyprienne.

Nawn arrangea deux pleines tasses de thé. En les présentant aux deux sœurs ses mains ne tremblèrent point : c'était de la besogne commandée.

Cyprienne et Diane burent gaiement. Elles avaient échangé un regard.

Blanche semblait s'être assoupie : leur présence n'était plus indispensable. Elles s'élancèrent toutes deux dans le corridor pour gagner la chambre de Berry-Montalt et tenter l'effort retardé par la présence de Nawn. La chambre du nabab était déserte ; son lit était froissé, bien que sa couverture n'eût point été soulevée. Il avait dû prendre quelques instants de repos sans ôter ses vêtements. Il était un peu plus de cinq heures du matin.

Restée seule, Nawn se prépara à quitter Blanche.

—Elles étaient bien jolies ! murmura-t-elle, comme si les deux sœurs eussent été déjà mortes.

Puis elle ajouta en secouant sa tête basanée :

—Elles en ont pour un quart d'heure encore.

Elle sortit en se hâtant, et se rendit dans la dernière pièce de l'aile gauche donnant sur les ruelles désertes. Elle ouvrit la croisée : on n'entendait aucun bruit au dehors.

—Est-ce qu'il ne serait pas là ? grommela-t-elle. J'avais pourtant promis la chose pour cinq heures... je suis en retard de dix minutes.

Elle alluma deux bougies, qu'elle plaça sur l'appui de la croisée. Un cri, poussé avec précaution, troubla la nuit silencieuse.

—Ils sont là, dit Nawn.

LI

QUATRE COUPS D'ÉPÉE

La grande pendule du marchand de vin de la porte d'Orléans venait de sonner six heures moins le quart, le jour se levait ; le vent soufflait sec et froid, parmi les arbres dépouillés du bois de Boulogne. Quelques charrettes de paysans attardés descendaient encore l'avenue de Neuilly, et se hâtaient pour gagner les halles. Le bois était complètement désert.

Il y avait à peine quelques secondes que le coucou du cabaretier avait jeté l'heure à travers les contrevents fermés, lorsqu'une élégante voiture déboucha au rond-point de la porte d'Orléans. Elle traversa la place sablée, au trot de ses magnifiques chevaux et s'arrêta contre le mur d'enceinte, à trois cents pas environ de la sentinelle.

Les petits arbres du bois de Boulogne, qui n'étaient guère alors qu'un taillis, empêchaient la sentinelle de voir la voiture. Néanmoins, le brave soldat du centre, averti par son belliqueux instinct et disons le aussi son éducation faussée jusqu'à l'absurde, arrêta sa promenade pour se gratter l'oreille et murmurer :

—Voilà des bourgeois qui vont au champ d'honneur ; un militaire français n'y doit point mettre obstacle.

Il enfonça le shako sur sa titus, et s'enveloppa dans son manteau couleur de poussière, déterminé à ne rien voir et à ne rien entendre. (*)

La voiture, cependant, s'était ouverte ; deux nègres qui se tenaient devant et derrière, avait sauté sur le sable pour aider leurs maîtres à descendre. Montalt mit pied à terre le premier, puis vint Nehemiah Jones, le grave majordome, bien peigné, rasé admirablement et habillé de noir des pieds à la tête.

Il n'y avait qu'eux dans la voiture.

Le nabab, qui était très pâle et dont les traits fatigués dénotaient l'humeur la plus morose où nous l'ayons encore vu, resta debout, en avant de la voiture, les bras croisés sur sa poitrine. Nehemiah Jones prit dans l'intérieur une paire d'épées, et vint se placer au côté du nabab.

Les deux nègres reprirent leurs places, l'un sur le siège de devant l'autre sur le siège de derrière. On n'avait pas encore prononcé une seule parole. Montalt tira sa montre.

—Six heures moins trois minutes. Je suis le premier.

—Le Français prononça, monsieur Jones sentencieusement, a le caractère léger, oublieux, étourdi, l'inexactitude est au nombre de ses défauts, et des voyageurs dignes de foi ont remarqué...

(*) C'est ainsi que ces gens entendent le devoir !

—Assez, interrompit Montalt. J'entends une voiture.

Le majordome s'inclina gravement et tendit l'oreille.

—S'il plait à Votre Seigneurie, dit-il, c'est une voiture en effet; Votre Seigneurie se battra-t-elle ici même ou sous le couvert?

—Cherchez une place dans le bois, répondit Montalt.

Le majordome s'éloigna d'un pas digne et mesuré pour obéir à cet ordre. La voiture qu'on avait entendue de loin se montra, en ce moment, au bout de l'allée : c'était un fiacre. Etienne et Roger en descendirent. Ils n'avaient pas amené de témoins.

Montalt échangea un salut froid avec les deux jeunes gens. Roger portait deux épées sous le bras.

—Monsieur, dit Etienne, vous nous voyez venir seuls, parce que le combat, tel que vous vouliez nous l'imposer, ne peut pas nous convenir.

—Ah ! fit Montalt du bout des lèvres.

—Nous avons tiré au sort... reprit Etienne.

—Et j'ai perdu, dit Roger.

—C'est moi, poursuivit le jeune peintre, qui me battrai contre vous, milord.

Etienne disait cela d'un air triste et sans colère. Le regard qu'il jetait à Montalt implorait encore, malgré lui peut-être, cette explication si durement refusée. Montalt détourna les yeux et se prit à regarder Roger, qui, loin d'imiter le calme de son ami, avait déjà le rouge à la joue, et semblait contenir à grand'peine son irritation prête à éclater.

Il baissa les yeux en frémissant devant le regard du nabab provocant et moqueur.

—Ah ! fit encore ce dernier, vous avez joué, mes jeunes camarades, M. Roger à gagné, et il vient ici comme simple témoin ? Ah çà ! mais c'est donc un insulteur pour rire que ce M. Roger ?

Etienne se mit au-devant de son ami, qui avait fait un mouvement pour se jeter sur le nabab.

—Milord ! dit-il, d'un ton sévère ; en France, nous sommes avares d'outrages à l'heure du combat.

Il repoussa Roger et se retourna vers Montalt qu'il regarda en face. Montalt avait toujours les bras croisés sur sa poitrine. Parmi le dédain qui était sur ses traits il y avait comme une cruauté froide et volontaire.

—Milord, lui dit Etienne, je suis venu jusqu'ici avec un reste d'espoir ; mon cœur s'obstinait à douter ; non pas à cause de vous, milord, car je sais qu'il est des natures chez qui la bienfaisance est une boutade comme le crime un caprice... mais à cause d'elle que j'aimais de toute la puisssance de mon âme ; à cause d'elle que j'avais laissée si pure et si belle de cœur, il y a deux mois à peine ! J'avais vu par mes yeux et par ceux de mon ami. Je me refusais à croire l'évidence...

—On dit que la foi sauve... murmura Montalt.

Un peu de sang vint aux joues du jeune peintre, et ses yeux eurent un éclair.

—L'un de nous va mourir, dit-il : à quoi bon railler maintenant?

Milord vous nous avez rencontrés tous les deux sur le chemin du bon Dieu, comme on dit dans notre pauvre Bretagne ; vous nous avez appelés vos amis ; vous nous avez arraché notre secret à force de tendresse feinte : votre fantaisie était d'avoir quelqu'un à aimer ; vous avez surpris notre affection, à nous dont le cœur est jeune et loyal. Voici Roger qui à soif de votre sang, à cette heure, et qui eût donné pour vous la dernière goutte du sien ! Ce sont des jeux étranges auxquels vous vous plaisez ! Et quand vous avez su nos douleurs avec nos joies, quand vous avez pu mesurer l'espoir qui soutenait notre vie, vous avez dépensé votre or pour aller chercher au fond de la Bretagne dans un village ignoré, deux pauvres jeunes filles, et vous avez tué notre bonheur ! Oh ! certes, on pouvait se refuser à le croire, car il y a de la folie dans votre rôle, milord ! Et vous êtes à mes yeux un insensé encore plus qu'un infâme !

—S'il plaît à Sa Seigneurie, cria Nehemiah Jones dans le taillis, j'ai trouvé un endroit avantageux et confortable.

—Allons, dit Montalt qui se mit en marche, votre sermon n'était peut-être pas fini, monsieur Etienne ; mais les affaires avant tout !

Ils s'enfoncèrent tous les trois sous le couvert, et l'instant d'après ils avaient rejoint le majordome dans une petite clairière, située à vingt-cinq pas seulement de l'allée.

Les deux jeunes gens étaient muets maintenant. Montalt félicita son majordome sur le choix du lieu et jeta bas sa redingote. Etienne était déjà prêt.

—C'est un combat à mort, dit-il d'une voix basse et résolue en tombant en garde.

Montalt se posa tout souriant, fit un salut plein de grâce et ne répondit point. Les épées se touchèrent : la garde du nabab, élégante mais lâche, semblait le découvrir. Roger dont le regard de feu suivait la pointe des armes, se disait :

—Si j'étais à la place d'Etienne, ce serait fait de cet homme !

Etienne attaqua pourtant comme il faut, se couvrant d'une garde prudente, ferme, serrée. Montalt, lui, parait négligemment et du bout des doigts. Au bout d'une minute de combat, il se fendit sur un coup droit et releva l'épée. La chemise d'Etienne avait une petite tache rouge au milieu de la poitrine. La place était mortelle.

Roger se précipita sur son ami en tremblant.

Pendant cela, Montalt faisait signe à Nehemiah Jones, qui tira froidement de sa poche un foulard des Indes, et vint essuyer la pointe de l'épée, où restait une goutelette de sang.

Roger arracha l'arme des mains d'Etienne.

—Tu es blessé ? dit-il.

—Un quart de ligne de fer, murmura Montalt. Un oiseau-mouche serait mort sur le coup !

Sur le terrain, on ne se rend guère compte d'une blessure que par l'endroit touché. Etienne avait cru au premier moment, que sa poitrine était traversée. Par le fait, et comme le disait le nabab, il n'avait qu'une piqure d'épingle.

Sa fierté se révolta énergiquement, et la colère qui l'avait conte-

nu jusqu'alors rendit son visage écarlate. Il voulut reprendre l'épée à Roger, qui le repoussa brusquement.

—Laisse-moi ! s'écria Roger ; je veux voir si cet homme pourra continuer avec *moi* sa plaisanterie.

—C'est juste, cela ! dit Montalt, qui se remit en garde ; mon cher peintre, ce ne peut pas être toujours à vous. Il faut bien que mon secrétaire ait son tour !

—Défendez-vous ! défendez-vous !... criait Roger dont la main tremblait de rage.

—Monsieur de Launoy, dit Montalt, vous êtes pressé ; je conçois cela, mais moi, il faut que je me ménage. Nous en sommes encore aux bagatelles de la porte. J'en suis désolé pour vous, mes très chers, mais vous donnez la petite pièce avant le drame.

—Monsieur ! interrompit Roger, défendez-vous ou je ne réponds plus de moi !

Etienne restait là, vaincu et la tête baissée.

—Soyez tranquille, reprit Montalt ; la plaisanterie ne durera pas longtemps, et il y aura du sang ailleurs qu'à l'extrême pointe de mon épée. Je suis ici pour me venger, de vous d'abord, mes jeunes camarades, qui avez insulté la main d'un bienfaiteur ! Or, chacun en prend à sa guise ; moi, je me venge de vous, en vous faisant une dernière aumône. Je vous donne la vie, mes enfants, après vous avoir donné ma table et mon toit.

Roger fit un pas en avant. Montalt au lieu de reculer, prit négligemment son épée au croisé, et l'envoya tomber à quelques pas.

—Patience donc ! poursuivit-il, tandis que Roger confus, allait ramasser son arme ; j'ai bien écouté, moi, tout le sermon de M. Etienne, ce matin, et toutes vos insultes, hier, mon jeune camarade J'attends ici bonne compagnie ; nous sommes seuls encore ; le temps ne presse pas.

Roger revint se mettre en face de lui.

—Pardieu ! s'écria le nabab, c'est une chose étrange que la destinée de certains hommes. Moi, chaque fois que j'ai fait le bien, j'ai toujours été châtié par le sort ! Sur quatre personnes que j'attends ici pour croiser le fer avec elles...

—Quatre personnes ! répétèrent les deux jeunes gens.

Montalt poursuivit sans s'arrêter à l'interruption :

—Il y en a deux,—vous Etienne Moreau, et vous, Roger de Launoy, —que j'ai traités comme mes fils. Le troisième est un pauvre jeune homme à qui j'ai sauvé la vie. Le quatrième...

Il passa le revers de sa main sur son front et n'acheva point.

—Aux trois premiers, reprit-il d'une voix grave, qui me devraient reconnaissance et amour, je vais infliger une punition pareille. Il y aura trois poitrines marquées par la pointe de mon fer, et ce seront trois signes de pitié... trois stigmates de mépris !

—En garde donc, alors ! s'écria Roger qui ne se possédait plus.

Montalt ne bougea pas.

—Quant au dernier, que Dieu le protège ! car la vengeance, ici, sera terrible !

Sa voix était devenue basse et sombre. Il secoua sa longue che-

velure noire qui tombait en anneaux mobiles sur le collet de sa chemise, et tendit enfin l'épée.

Roger croisa le fer en poussant une sorte de cri joyeux, Etienne était toujours immobile, comme si la foudre l'eût touché. Il ne craignait point pour la vie de Roger. Ce duel était pour lui une incroyable comédie, sous laquelle se cachait un mystère dont l'explication échappait à son intelligence.

L'image de Diane était devant sa vue ; parfois, tant était grande encore l'irrésistible sympathie qui l'avait poussé jadis vers Montalt ! au délà de ce prologue funeste, il voyait un dénouement heureux.

Le cœur de cet homme n'était-il pas un abîme où se confondaient vertus et vices, doutes et croyances ?

Au moment où les deux épées glissaient pour la première fois l'une contre l'autre, un bruit de voiture se fit sur le sable de l'allée voisine. Roger précipita son attaque furieuse, comme s'il eût craint qu'on lui enlevé sa proie

Car il n'avait aucune des idées qui emplissait le cœur du jeune peintre. Il avait vu, il croyait. La jalousie était désormais sa seule passion et sa seule pensée.

Avec Roger comme avec Etienne, le nabab en prenait fort à son aise. Vous eussiez dit un maître d'armes qui trompe, en se jouant, les coups pressés d'un élève maladroit.

En ce moment, Vincent, qui venait de quitter son fiacre se montra sur la lisière du taillis.

Etienne, Roger et Vincent se reconnurent avec une égale surprise. Mais ce n'était pas l'heure d'échanger des explications.

Le nabab s'était fendu. Une petite tâche rouge, toute pareille à celle que gardait la chemise d'Etienne, marqua la poitrine de Roger.

Le nabab releva son épée, dont la pointe humide fut essuyée avec soin par le grande foulard des Indes de Nehemiah Jones.

—Ce n'est rien ! s'écria Roger, en garde !

Le nabab tira sa montre.

—Mon cher monsieur, répliqua-t-il, je n'ai qu'un quart d'heure à donner à chacun de vous, et la demi-heure est passée...

Les nouveaux arrivants faisaient cercle autour des adversaires.

—En garde ! répéta Roger, qui fondit impétueusement sur le nabab.

On vit l'épée de Montalt décrire un demi-cercle rapide, et Roger, désarmé pour la seconde fois, comme un enfant, laissa tomber ses bras le long de son corps.

—A qui le tour demanda froidement le nabab.

Vincent avait déjà ramassé une épée.

—A moi, répondit-il rudement, et vous ne vous amuserez pas toujours !

—A la bonne heure ! s'écria Montalt en riant, celui-là est un vrai gentilhomme breton. Crinière de lion et cœur de loup !

—Celui-là sait tenir une épée ! répondit Vincent ; si vous n'avez pas le poignet libre et la tête froide, ne vous battez pas contre lui !

Pour toute réponse, le nabab reprit pour la troisième fois sa garde élégante et fière, mais il fut obligé tout de suite de serrer son jeu et de tenir ferme à la parade car Vincent était un adversaire redoutable. Le combat dura plusieurs minutes, au bout desquelles la tache de sang se montra sur la poitrine du jeune homme juste à la même place que les deux autres.

Le foulard des Indes joua son rôle, et Vincent, la tête basse, se retira auprès d'Etienne et de Roger.

LII

IL LE RECONNAIT

Ils s'éloignaient déjà de la place du triple duel, lorsqu'un bruit de pas se fit dans le fourré. On n'avait point entendu de voiture rouler sur le sable de l'allée. Les trois jeunes gens poussèrent un cri de surprise.

—Mon père ! dit Vincent.

—M. Jean ! ajoutèrent Etienne et Roger.

Montalt tressaillit légèrement, mais ses traits ne trahirent aucune émotion. Seulement sa paupière se releva comme malgré lui, et son regard glissa sur les trois jeunes gens, parce qu'il se disait :

—Son fils ! et ceux-ci le connaissent ! qui sont donc Cyprienne et Diane ?

Le vieux Jean de Penhoël venait d'entrer dans la clairière. Il arrivait juste à l'heure, bien qu'il fût venu à pied depuis la rue Sainte-Maguerite, où il avait passé la nuit, tout seul, dans le pauvre grenier, abandonné par madame et René.

Sa tête nue ruisselait de sueur. Il portait comme toujours, ses sabots emplis de paille et sa veste de futaine grise, sur laquelle brillait ce matin, sa croix de Saint-Louis.

—Si je suis en retard, dit-il, en se hâtant vers le centre de la clairière, excusez-moi, je viens de loin et je n'ai plus mes jambes de quinze ans.

En arrivant sur le lieu du combat, il reconnut à la fois les trois jeunes gens que ses yeux affaiblis par l'âge n'avaient point distingués. Ceux-ci parlaient tout bas et semblaient se consulter. L'oncle Jean s'avança vers eux et leur tendit la main tour à tour.

—Bonjour, Vincent, mon fils, dit-il, tu m'apprendras tantôt pourquoi tu as laissé le service du roi où je t'avais mis. En attendant sois le bienvenu, et puisses-tu être plus heureux que nous ! Bonjour, Roger ! Bonjour, Etienne ! je me disais tout le long du chemin : Je ne trouverai pas dans ce Paris un seul ami pour m'assister. Je me trompais, ma foi ! Milord Montalt, ajouta-t-il en se tournant vers le nabab, j'ai des témoins à revendre, comme vous voyez, et vous n'aurez à me prêter qu'une épée.

Il disait tout cela de sa voix douce et bonne, mais l'expression de ses traits n'avait plus cette humilité que nous lui avons vue. Il redressait la tête ; ses grands yeux bleus brillaient, et son regard

avait une belle fierté. Les trois jeunes gens regardaient avec respect et tristesse ce noble front de vieillard avec sa couronne de cheveux blancs comme la neige. Montalt aussi le regardait, mais c'était à la dérobée : il détournait les yeux et affectait de ne rien voir. Sa figure, où ne se montrait nulle fatigue, peignait un mépris dur et froid. Il ne parlait point et semblait attendre.

L'oncle Jean vint se placer en face de lui.

—Donnez une arme à monsieur, dit Montalt en s'adressant à son majordome.

L'oncle Jean se baissait déjà pour ramasser l'épée.

—Oh ! oh ! fit-il avec surprise. Il y a sur la terre des gouttes de sang. Est-ce que je ne suis pas le premier ?

Les trois jeunes gens, qui étaient restés jusqu'alors indécis et sombres, s'ébranlèrent à la fois. Vincent se mit entre son père et le nabab.

—Milord, dit-il à voix basse, ce combat est impossible.

—Vous êtes le quatrième, monsieur Jean, murmurait pendant cela Etienne. Moi d'abord, Roger ensuite, enfin votre fils. Nous avons été tous vaincu, ici, à cette même place.

Les yeux bleus de l'oncle Jean brillèrent davantage.

—Il est donc bien fort ! dit-il en faisant plier sa lame.

—C'est un démon ! répliqua Roger ; contre lui l'adresse et le sang-froid ne servent à rien. On dirait qu'il possède un charme.

—Morbleu ! voilà qui est bon à savoir ! s'écria l'oncle Jean dont le visage s'animait ; rangez-vous, mes enfants ! Nous avons bonne cause et bon bras... Dieu est juste... rangez-vous ! (*)

Les deux jeunes ne bougeaient pas.

—Je ne sais pas si votre querelle est semblable à la mienne, reprit le vieillard en les écartant d'autorité, dans un quart d'heure nous pourrons causer de cela.

Entre lui et son adversaire, il ne restait plus que Vincent qui parlait bas au nabab avec vivacité. Montalt détournait la tête et ne répondait point.

—Range-toi, Vincent, reprit le vieux Penhoël ; je ne te dis pas de te retirer, parce que tu es soldat et fils de soldat, mais pas de faiblesse, enfant ! Nous sommes ici pour l'honneur de Penhoël !

Vincent hésitait encore, un geste impérieux du vieillard le fit reculer de quelque pas.

—Mon père, murmura-t-il pourtant, je vous en supplie !

—Silence ! interrompit l'oncle en sabots. Tu vois bien que milord nous attend !

Montalt consultait en effet sa montre.

—Nous avons perdu cinq minutes, dit-il.

—Nous allons les regagner ! s'écria l'oncle Jean, qui jeta ses gros sabots et mit ses pieds nus sur le gazon.

Il avait dépouillé sa veste de paysan et montrait maintenant le

(*) " Nous avons bonne cause et Dieu est juste ! " Et c'est en prononçant ces pieuses parole quele pauvre homme s'apprête à violer jusqu'au crime la loi de Dieu et de son église ! Quel aveugle mort !

chanvre gris de sa chemise. Etienne la pâleur, sur le front, disait à Roger :

—Te souviens-tu ? Milord a dit que sa vengeance la plus terrible tomberait sur le quatrième. Et le quatrième, c'est Jean de Penhoël !

Roger courba le front sans répondre.

Tous deux avaient le même désir que Vincent put mettre obstacle à ce duel inégal ; mais il y avait sur le visage du vieux Penhoël une résolution si grave et si fière que leurs volontés dominées se taisaient.

Le vieillard prit place à l'endroit même où ses trois devanciers avaient combattu. Il examina soigneusement la garde de l'épée et l'angle de la monture. Puis il fit le salut des armes, suivant la rigueur des anciennes coutumes.

Sa haute taille se développait robuste et hautaine.

Trois hommes forts et jeunes avaient passé par là, et pourtant, on pouvait pressentir que cette fois seulement Montalt allait trouver à qui parler.

Il rendit le salut et donna son épée.

—A vous ! dit l'oncle Jean.

—A vous ! répliqua Montalt.

Le pied nu de l'oncle Jean frappa deux brusques appels et son épée, manœuvrant avec une rapidité prestigieuse, chercha le défaut de cette impénétrable cuirasse qui était au devant de la poitrine du nabab.

Il n'était plus temps d'en prendre à son aise. On voyait que Montalt dépensait toute sa vigueur, toute son adresse pour parer les coups précipités que lui portait le vieillard.

Il fut obligé de rompre par trois fois.

Etienne, Vincent et Roger suivaient l'attaque d'un œil avide. Ils ne respiraient plus.

Nehemiah Jones, raide comme un piquet, et portant sur son grave visage la tranquillité la plus heureuse, représentait bien dignement le flegme britannique au milieu de toutes ces émotions.

Le combat se poursuivait depuis cinq minutes pour le moins, sans désemparer —et les minutes sont longues pour ceux qui voient deux hommes l'épée à la main ! L'oncle Jean avait gagné du terrain mais on voyait de larges gouttes de sueur rouler sur sa joue enflammée, et son souffle sortait maintenant pénible de sa poitrine.

Le nabab, au contraire, gardait toujours la dureté calme et froide de sa physionomie. Sa respiration était égale comme aux premiers instants, il parait avec une précision mathématique et ne ripostait point.

L'oncle Jean, qui avait tenté en vain tous les coups d'armes, passa brusquement l'épée dans la main gauche, et se fendit sur un dégagé terrible.

Montalt para sur place, jetant de côté la pointe de l'arme qui était à une ligne de sa poitrine.

Puis il se mit d'un bond hors de portée.

—Monsieur Jean de Penhoël, dit-il froidement, ceci est le côté du cœur, reprenez haleine.

Le vieillard s'arrêta : sa poitrine battait, révoltée.

—Je croyais qu'il n'y avait qu'un homme au monde, murmura-t-il, pour soutenir un assaut comme celui-là !

Derrière cette rudesse que Montalt retenait de force sur son visage, il y eut comme un vague sourire.

Et depuis le commencement du combat, ceux qui eussent pu l'observer de près auraient découvert, sous son masque de dureté impitoyable, une émotion cachée.

Mais, si cette émotion existait réellement, il la refoulait avec toute l'énergie de sa forte nature : une pensée de vengeance était en lui, comme il l'avait dit ; il s'y cramponnait obstinément. Cette vengeance, inattendue, devait être terrible.

Les trois jeunes gens tournaient vers lui leurs regards suppliants Il ne voulait point les voir.

Jean de Penhoël avait piqué son épée en terre.

Ses yeux étaient fixés sur le nabab, et une étrange hésitation semblait envahir son visage.

—Je ne sais pas si ma pauvre tête se perd, murmura-t-il. Vincent, toi qui as de bons yeux, regarde donc !... Mais tu étais un tout petit enfant, lorsqu'il nous quitta... Mon Dieu ! Mon Dieu ! est-ce que je rêve ?

Sa voix tremblait, il fit un pas en avant.

Le nabab semblait ne point entendre.

Le vieillard reprit :

—Il y a vingt ans de cela, et je me trompe peut-être ! Regardez-moi, monsieur... ne me reconnaissez-vous pas ?

—Non, répondit Montalt.

L'oncle Jean se couvrit le visage de ses mains.

—Non ! répéta-t-il ; oh ! c'est que je me trompe, alors... car Louis de Penhoël n'aurait pas renié le vieil ami de son père !

La figure de Montalt resta impassible et froide ; mais sa main serra convulsivement la garde de son épée.

—Allons, dit-il durement, vous devez être reposé.

L'oncle Jean courba la tête, et regagna sa place. Avant de reprendre son épée, il tira de sa poche son mouchoir de grosse toile pour essuyer ses yeux, qui étaient inondés de larmes.

—Je vous demande une minute encore, monsieur, dit-il, car il faut voir clair pour se défendre contre vous. Les vieillards sont comme les enfants, ils pleurent. Oh ! Dieu aurait dû m'épargner cette espérance trompée ! C'était mon fils ! Je ne sais pas si j'aime mon pauvre Vincent autant que je l'aimais.

Les sourcils du nabab se froncèrent davantage. Un rouge vif remplaça pour un instant, la pâleur de sa joue.

—Allons ! répéta-t-il d'une voix changée.

L'oncle Jean reprit son arme.

—Et lui aussi ! dit-il encore, il m'aimait... Oh ! le noble enfant ! le cher cœur ! Que Dieu le protège !

Il se remit en garde, mais nulle épée ne choqua la sienne.

Les trois jeunes gens avaient poussé ensemble un cri de stupeur.

Le combat le plus terrible qu'avait soutenu ce matin Berry-Montalt était contre lui-même, et son cœur l'avait vaincu.

Il était là devant le vieil oncle Jean, les bras tout grands ouverts, et deux grosses larmes coulaient sur sa joue.

—Mon vieil ami ! balbutia-t-il ; mon vieux père !

Jean de Penhoël se laissa tomber sur sa poitrine, et Montalt baisa ses cheveux blancs.

LIII

LE VOL DES DIAMANTS

Ce matin, le nabab avait quitté son hôtel un peu avant le jour. au moment où sa voiture partait, un homme qui était en observation devant la porte cochère, fit le tour des jardins, en courant et gagna la ruelle, située sur les derrières de l'hôtel.

La nuit était encore assez noire.

—Etes-vous là ? murmura-t-il.

Deux hommes sortirent d'un enfoncement dans la muraille. C'étaient M. le chevalier de Las Matas et le comte de Manteïra, en costume d'aventures.

—Eh bien ? demandèrent-ils.

—Disparu ! répliqua le noble baron de Bibander ; je viens de le voir partir avec le grand sec de majordome et les deux nègres.

Les deux bougies que Nawn avait allumées à la dernière fenêtre de l'aile gauche n'avait brillé qu'un seul instant.

—Et le signal ? demanda Bibandier à son tour.

—Tout va bien ! répondit Robert ; et puisque milord a emmené ses deux chiens de garde, nous n'aurons guère à enfoncer que des portes ouvertes. Voyons, y sommes-nous ?

Présent ! répliqua Bibandier, sans peur et sans reproche.

—Moi, dit Blaise, ça me va énormement, cette petite partie fine. Mais convenons un peu de nos faits. Si nous emportons le gros lot, allons-nous toujours à Penhoël ?

—Toujours ! répliqua Robert. René a bu de l'eau-de-vie toute la journée ; il m'aime comme la prunelle de ses yeux. Nous rachetons le manoir et tous ce qui s'ensuit... Nous donnons un coup de bas au vieux Pontalès, et nous sommes les seigneurs suzerains de la contrée !

—Et, cette fois, dit Blaise, M. Robert ne fera pas de mauvaise plaisanterie.

—Nous n'aurons pas l'ombre d'une discussion, mon brave ! Entre milionnaires, on emploie les formes. Qui est-ce qui saute le premier ?

—Moi, dit Blaise ; ça me rappelle mon bon temps et je me sens tout gaillard. En avant, mes petits, et qui m'aime me suivre !

Entre la ruelle et la maison, il y avait la muraille du jardin, qui était fort basse en cet endroit. Blaise l'escalada le premier, et ce ne fut pas long, car il n'avait point perdu ses anciens mérites.

L'Américain et Bibandier sautèrent bientôt, à leur tour, sur le sol gras des plates-bandes.

Ce n'était pas le côté du grand jardin couvert; il n'y avait là qu'une étroite bande de gazon et quelques arbres, au feuillage desséché. Robert fit entendre un petit coup de sifflet, auquel on répondit de la fenêtre où brillaient naguère les deux bougies.

Un cordon se déroula et vint tomber aux pieds de nos trois gentilshommes. Robert y attacha l'extrémité d'une échelle de soie et le cordon remonta. L'instant d'après, ils faisaient, tous les trois, par la fenêtre, leur entrée à l'hôtel du nabab.

Ils étaient gais comme des pinsons, les trois excellents camarades.

—Ah çà ! reprit Robert en s'adressant à Nawn, tu as fais ta besogne, toi ?

Nawn secoua lentement sa tête cuivrée

—J'avais dans un petit flacon, répondit-elle, un mélange des quatre meilleurs poisons de mon pays.

—Où il y a tant d'excellents poisons ! interrompit Bibandier.

—Avec cela, reprit Nawn, j'aurais envoyé dans l'autre monde une douzaine de gentleman bien portant comme vous l'êtes. Les pauvres filles ont bu la moitié de ma fiole à elles toutes seules !

Bibandier essaya encore de rire, pour se faire un mérite d'esprit fort auprès de ses collègues, mais il ne pouvait plus.

—Et puis ? dirent en même temps Robert et Blaise.

—Ça dure cinq minutes, répliqua Nawn, quelquefois un quart d'heure ; après cela, tout est fini.

—Et tu es bien sûre ?...

—A l'heure où je vous parle, elles sont mortes, repartit Nawn, qui baissa ses yeux noirs et brûlants.

Une fois déjà Robert avait entendu ce mot : Elles sont mortes. On l'avait trompé. Il doutait.

—Peux-tu nous les montrer ? demanda-t-il.

—Suivez-moi, répliqua Nawn sans hésiter.

Robert fit un pas en avant ; l'Endormeur et Bibandier restèrent immobiles.

—Je vais vous mener jusqu'à leur chambre, dit Nawn ; mais vous entrerez tout seuls, car je ne voudrais pas voir leurs visages.

Le jour se faisait bien lentement, et les ténèbres étaient encore épaisses. On entendit au fond du corridor où était située la chambre des deux jeunes filles une voix faible qui criait :

—Diane ! Cyprienne !

Un frisson parcourut le corps de Robert.

—Ecoutez ! dit Nawn ; elles ne répondront pas !

Nos trois compagnons prêtèrent attentivement l'oreille, et nul son ne répondit en effet à la voix de Blanche.

—Elles ne répondront pas ! répéta Nawn. La jeune dame qui les appelle ne peut pas les apercevoir dans l'ombre, mais moi, je sais bien qu'elles sont couchées sur le tapis, toutes deux, côte à côte, les yeux mornes, les lèvres livides. Oh ! ajouta-t-elle en baissant la

voix tout à coup : elles s'aimaient bien ! Elles étaient belles comme les anges... Je ne sais pas si je recommencerais !

—Diane ! Cyprienne ! dit encore la voix de Blanche.

—Elles ne répondront pas ! murmura Nawn.

Blaise et Robert, bien qu'ils fussent des coquins sans cœur, se sentaient du froid dans les veines. Quant à Bibandier, une sueur glacée mouillait ses tempes.

Il avait vu déjà une fois les deux jeunes filles côte à côte couchées sur le bord de leur tombe.

La parole de Nawn évoquait pour lui les deux pâles fantômes.

—Diane ! Cyprienne ! prononça pour la troisième fois la voix toujours plus faibles de l'Ange.

Et point de réponse encore.

—Eh bien ? dit Nawn à Robert qui restait immobile, le corridor est court et la porte est ouverte... ne voulez-vous plus aller voir les mortes.

Robert se retourna brusquement.

—Tu seras payée ! dit il. Conduis-nous à la chambre de Montalt.

Nawn obéit. L'appartement du nabab était situé, comme nous l'avons dit, à l'autre extrémité de l'hôtel. Nos trois gentilshommes et leur guide traversèrent avec précaution les longues galeries. La porte extérieure de la chambre à coucher était fermée.

Blaise, qui portait sous son manteau, une pince et divers instruments de serrurerie, fut chargé d'ouvrir. Cela prit du temps : soit que la serrure eût des combinaisons difficiles, soit que Blaise eût oublié son adresse d'autrefois.

Quant on put entrer, il faisait jour dans le corridor.

Mais nos trois compagnons retrouvèrent les ténèbres à l'intérieur de la chambre, dont les contrevents étaient fermés.

Comme Robert regardait derrière lui avec inquiétude, Nawn lui dit :

—Personne ne viendra vous surprendre. Les valets dans cette maison suivent l'exemple du maître. On veille la nuit, on dort le jour. Les plus vigilants ne se lèvent qu'à dix heures.

Elle tendit la main.

—J'ai fait ce que j'avais promis, ajouta-t-elle ; payez-moi, car il faut que je quitte cet hôtel.

Robert lui donna une bourse pleine d'or. Nawn s'éloigna lentement et la tête baissée.

Nos trois gentilshommes étaient seuls et maîtres du terrain. La porte fut fermée, on alluma une lampe. Robert fouilla d'abord les tiroirs du secrétaire, pour trouver la clef du petit meuble, où la la boîte de diamant devait être serrée. Au lieu de la clef absente, il rencontra çà et là quelques billets de banque dont il fit son profit.

Sur la tablette du secrétaire, une lettre commencée attira son attention.

—Pardieu ! dit-il en parcourant les premières lignes, je puis bien lire sans être indiscret, car cette lettre est à mon adresse. Savez-vous bien, messieurs que ce pauvre lord menaçait de devenir maniaque

Trois lettres hier, deux cette nuit, cela commençait sur le pied de trente-cinq à quarante messages par semaine ! Et le tout pour me prier à genoux de lui rendre un chiffon de papier griffonné par une femme ?

—Voyons ! interrompit Blaise : tu ne trouves pas la clef ?

L'Américain frappa gaiement sur la poche de sa redingote.

—Certes, ceci est un détail répliqua-t-il, mais je suis flatté d'avoir là dans ma portefeuille, un crédit de cent cinquante mille francs ; peut-être davantage... car chaque lettre nouvelle de milord m'offre deux mille louis de plus.

Il s'arrêta et son regard exprima une subite inquiétude.

—La chose est si étrange, poursuivit-il en baissant la voix, que j'aurais presque peur, si notre homme n'avait affaire ce matin à forte partie !

—Peur de quoi ? demanda Blaise.

—Mais il y a juste quatre à parier contre un, poursuivit Robert au lieu de répondre, que milord ne nous gênera plus désormais ! A la besogne, l'Endormeur, mon ami ! à défaut de clef, essayons un peu de tes ustensiles.

Bibandier n'avait point pris part à ce court entretien, mais si sa langue chômait, ses mains ne restaient pas oisives. Le noble baron furetait de meuble en meuble, et faisait main basse sur tout ce qu'il trouvait à sa convenance.

Si les fauteuils n'eussent point été trop gros, il les eût fourrés dans les vastes poches de sa redingote.

Le petit meuble indiqué par la marquise d'Urgel, était à demi caché derrière les rideaux de brocart, dont les draperies, larges et lourdes, tombaient autour du lit de Montalt.

C'était une espèce de coffre supporté par quatre pieds contournés et couverts, du haut en bas, d'inscrustations artistement variées. Au milieu de ce renflement, en forme de ventre qui distingue les bahuts du temps de Louis XV, on voyait une petit serrure mignonne, délicate, microscopique, qui semblait bien facile à forcer.

A défaut d'adresse, d'ailleurs on pouvait employé la force, car ces meubles si coquets sont fragiles, et le moindre coup, vigoureusement appliqué, peut disjoindre leurs planchettes légères.

Nos trois gentilshommes bénissaient *in petto* le caprice du nabab qui avait choisi, pour enfermer son trésor, cette gentille armoire, au lieu d'une laide caise de fer.

L'Endormeur se mit à genoux sur le tapis, et commença son office de serrurier.

Autrefois à l'époque où il avait mérité son surnom, on n'aurait pu compter les serrures habilement crochetées par lui. Il ne possédait peut-être pas aussi parfaitement que l'Américain, son frère d'armes, le côté intellectuel de l'art du voleur ; mais sa main était preste, et on pouvait cité de lui des exploits vraiment notables.

Eallait-il que cette vieille gloire vint se briser contre un jouet d'enfant !

Le malheureux Blaise travaillait comme un nègre, suait à grosse gouttes et faussait, l'un après l'autre, tous ses instruments.

On eût dit que la petite serrure était fée.

Le temps passait, Robert et Bibandier suivaient la vaine besogne de leur compagnon avec une impatience croisante.

—Donne-moi cela ! s'écria enfin l'Américain en repoussant Blaise, qui s'essuya le front sans mot dire : tu n'es plus bon à rien.

Il saisit l'une des tiges d'acier recourbées, et sonda la serrure à son tour. Même résultat : la tige d'acier se tordit et la serrure demeura inattaquable. Robert se releva ; Bibandier voulut essayer à son tour, et ce fut avec aussi peu de succès.

—Le diable est dans cette serrure ! grommela-t-il.

Nos trois gentilshommes étaient debout, la tête basse et regardant d'un œil piteux ce charmant petit meuble, qui semblait si facile à ouvrir. Ils ne s'étaient pas découragés trop vite, et un temps considérable s'était écoulé, déjà, depuis leur entrée à l'hôtel.

—C'est infernal ! murmura l'Américain, écbouer au port ! Je parierais ma tête que les diamants sont dans ce coffre !

—Çà me parait clair ! appuya tristement Bibandier : une si bonne petite serrure doit servir à quelque chose !

Blaise tourna la tête par hasard et ses yeux tombèrent sur l'une des fenêtres.

—Regardez ! dit-il d'un ton de frayeur.

Les regards de Bibandier et de Robert suivirent sa main étendue Malgré la lumière de la lampe, on apercevait, aux fentes des contrevents fermés, deux ou trois de ces points étincelants qui annoncent le grand soleil.

—Il faut en finir ! dit Robert.

Il se recula jusqu'à l'autre bout de la chambre, et prenant son élan, il vint donner de toute sa force contre le petit meuble. Le choc de son talon produisit un son sec et faible, ce fut tout. Le ventre du bahut n'avait même pas fléchi.

—Il y a du fer sous le bois ! murmura-t-il en laissant retomber ses deux mains.

Nos trois gentilshommes au comble de l'embarras, se regardèrent en silence pendant une bonne minute.

—Messieurs, dit enfin Robert, il faut jouer le tout pour le tout ! Les gens de la maison vont s'éveiller, s'ils ne le sont pas déjà ; en cavant au mieux, nous n'avons plus que quelques instants ; ne les perdons pas en efforts inutiles ! Je me souviens d'avoir vu une hache dans la chambre où Nawn nous à introduits d'abord ; à l'aide de cette hache, nous aurons bien raison de la doublure de fer.

—Je vais la chercher ! s'écria Blaise.

—Allons tous les deux ! ajouta Bibandier.

Ils se faisaient ce raisonnement que la faite serait plus aisée, en cas de danger, s'ils étaient une fois hors de cette chambre. Ils sortirent ensemble.

Nawn ne les avait point trompés. Malgré l'heure avancée, aucun bruit ne se faisait encore dans l'hôtel.

Resté seul, Robert prit la lampe et l'approcha de la serrure pour l'examiner mieux. Il y avait autour des ornements d'or guilloché, figurant une arabesque extrêment lègère. Au milieu des lignes en-

chevêtrées du dessein, Robert distingua un petit bouton d'argent.

Son cœur battit comme s'il avait déjà en sa possession la fameuse boîte aux diamants. Et tout de suite l'excellente idée de s'adjuger le trésor à lui tout seul.

La moins tordue des tiges d'acier fut introduite de nouveau dans la serrure, et Robert la fit jouer en même temps quil pressait le bouton. Le couvercle du petit meuble s'ouvrit et bascula de lui-même. Robert poussa un cri de joie folle à la vue des dirmants qui renvoyèrent, en gerbes étincelantes, la lumière de la lampe.

Il saisit la boîte et s'élança vers la porte.

LIV

PRISONNIER DES BELLES DE NUIT

Mais au lieu de franchir le seuil, il s'arrêta comme frappé de la foudre, et la boîte s'échappa de sa main tremblante.

Il y avait devant lui deux fantômes : Diane et Cyprienne de Penhoël, qui tenaient à la main les pistolets du nabab, et qui droites et fermes au-devant du seuil, dirigeaient les deux canons contre la poitrine de Robert. Celui-ci toucha son front, qui se mouillait d'une sueur froide.

—Encore ! encore ! balbutia-t-il d'une voix étouffée.

La signification vraie de ce mot dut échapper aux deux jeunes filles, qui ne se doutaient même pas du danger récent qu'elles avaient couru par le fait de Nawn.

Pendant que cette dernière, en effet, après avoir mis le poison dans la bouilloire, s'éloignait précipitamment pour jeter au dehors le flacon accusateur, Séïd était entré sans bruit dans la chambre de Blanche. Il avait renversé dans les cendres la liqueur empoisonnée, et rempli de nouveau la bouilloire avec de l'eau pure.

De sorte que Nawn, au lieu de son poison malais avait servi d'excellent thé aux jeunes filles.

Celles-ci veillaient dans leur chambre, attendant avec impatience le retour du nabab. Blanche, beaucoup mieux, dormait tranquillement. Diane et Cyprienne sortaient de temps à autre,dans le corridor, pour prêter l'oreille.

Au moindre bruit annonçant le retour de Montalt, elles voulaient s'élancer au-devant de lui, le supplier de vivre et vaincre sa résolution fatale, a force de caresses.

Un bruit se fit. C'était le coup de pied de Robert essayant de forcer le petit meuble. Cyprienne et Diane traversèrent aussitôt le corridor. En clin un d'œil, elles furent à la porte de Montalt. Cette entrée dont nous parlons, et qui communiquait avec l'appartement donné à Blanche, était située à la tête du lit. Au moment où les deux jeunes filles y arrivaient, l'Endormeur et Bibandier sortaient par l'autre porte, pour aller chercher la hache.

Robert ne pouvait voir entrer les deux sœurs, qui étaient masquées pour lui par le brocart épais des rideaux. Quant elleas s'avncè-

rent dans la chambre et qu'il eut pu les apercevoir, la découverte du secret l'absorbait déjà. Il était tout entier à la besogne.

Diane et Cyprienne demeurèrent d'abord étonnées à la vue d'un étranger. Il n'y avait point à s'y méprendre, cet homme était un voleur. Grâce au bruit que faisait Robert en travaillant la serrure elles purent sans éveiller son attention, décrocher deux grands pistolets anglais, pendus aux deux côtés du secrétaire, et gagner la porte principale.

Elles ne reconnurent Robert qu'au moment où celui-ci se retournait pour sortir.

—Vous êtes notre prisonnier, monsieur de Blois! dit Diane; n'essayez pas de fuir, ne faites pas un mouvement ou vous êtes mort.

L'Américain regarda tour à tour les deux pistolets, dont les gueules lui semblaient énormes.

—Vous ne vous attendiez pas à nous retrouver ici! reprit Diane; et pourtant vous avez habité la Bretagne assez longtemps pour connaître nos vieilles légendes. Les Belles de nuit voyagent sur l'aile du vent. Hier, nous tourmentions madame la marquise d'Urgel à Paris; cette nuit, nous avons dormi à notre place, derrière l'église de Glénac. Et ce matin, monsieur de Blois, nous avons enfourché le dernier rayon de lune, pour venir vous mettre le pistolet sous la gorge.

—Ma sœur, dit Cyprienne d'un ton plus sarcastique encore, c'est mal de railler un vaincu! Je suis sûr que si nous laissions passer le pauvre monsieur de Blois, en ce moment, il nous donnerait sa parole d'honneur de se convertir et de faire pénitence. Mais les mortes ont de la rancune, monsieur de Blois, et nous allons vous garder là jusqu'au retour de milord.

L'Américain avait très sérieusement peur.

—Ecoutez-moi! dit-il au hasard, je sais bien que vous pouvez me perdre, mais je sais aussi que vous avez le cœur généreux: ayez pitié de moi!

—Pitié! répliqua Diane: l'eau est bien profonde au tournant de la Femme-Blanche.

—Et les pierres étaient lourdes! ajouta Cyprienne.

L'œil de Robert s'éclaira subitement pendant qu'elles parlaient ainsi, et un rayon s'alluma sous sa paupière, rapidement baissée.

—Ainsi, murmura-t-il en redoublant d'humilité, vous n'aurez point compassion?...

Son regard, qui se releva, prenait en ce moment une expression si étrange que Cyprienne et Diane se retournèrent avec vivacité pour découvrir la cause de se changement.

Robert éclata de rire.

Diane était prisonnière entre les bras de Bibandier; Cyprienne entre ceux de Blaise. Les deux pauvres enfants courbèrent la tête sans essayer même de se défendre.

—Tudieu! mesdemoiselles, dit l'Américain, il faut jouer serré, quand vous êtes de la partie! Pour aujourd'hui nous allons vous

traiter généreusement, car nous ne sommes pas encore à la porte de ce maudit hôtel.

L'Américain n'avait pas achevé sa phrase que sa figure changea une troisième fois.

L'apparition des jeunes filles et celle de nos deux gentilshommes s'étaient succédé rapidement.

Une troisième péripétie arriva encore plus vite.

Au moment où Robert nouait son mouchoir roulé en bandeau, sur la bouche de Diane, la porte que Bibandier et Blaise avaient laissée entr'ouverte s'ouvrit tout à fait, et donna passage au grand jour du dehors. La haute taille de Berry-Montalt, qui tenait à la main ses deux épées de combat, se dessina en silhouette sur le seuil.

LV

APRÈS LES QUATRE DUELS

Cette émotion soudaine et irrésistible qui avait saisi, au bois de Boulogne, Berry Montalt, ou pour parler mieux, l'aîné de Penhoël, et qui avait arraché l'épée à ses mains tremblantes, ne dura qu'un instant.

Il avait été vaincu par un de ces fougeux mouvements du cœur, dont nulle volonté humaine ne peut arrêter l'élan. Tous ses projets de colère et de vengeance s'étaient évanouis à la fois. Durant une minute, Louis eut des larmes dans les yeux, et son cœur battit contre la poitrine du vieil oncle Jean.

Etienne et Roger regardaient, partagés entre la surprise et l'émotion contagieuse. Vincent restait sombre à l'écart.

Nehemiah Jones remettait au fourreau avec méthode les armes soigneusement essuyées.

La seconde minute commençait à peine, que Louis se révoltait déjà contre ce qu'il appelait sa faiblesse. Ses larmes se séchèrent brusquement ; il se dégagea de l'étreinte du vieillard, son visage reprit cette froideur glacée qu'il avait gardée si longtemps. L'aîné de Penhoël était redevenu le nabab Berry-Montalt.

—Louis ! murmurait l'oncle Jean, qui ne s'apercevait pas encore de ce changement, mon fils chéri !... comment as-tu pu rester tant d'années loin de nous ?

Montalt eut un froid sourire.

—Comme il n'y avait plus de place pour moi dans la maison de mon père, répliqua-t-il avec amertume, j'ai cherché fortune ailleurs.

L'oncle Jean le regarda et vit seulement alors ses sourcils froncés et le sarcasme qui relevait sa lèvre.

—Comme tu dis cela ! murmura-t-il.

—Monsieur Jean, interrompit Montalt, on s'est passé de moi pendant vingt ans, là-bas en Bretagne ; moi de mon côté, je vous jure que je n'ai guère songé à vous.

Le vieux Breton courba la tête.

—Finissons ! reprit Montalt. Vos filles sont chez moi : venez les reprendre.

—Mes filles ! s'écria l'oncle Jean stupéfait ; celles que j'appelais mes filles ! elles sont mortes...

—Elles vivent, dirent ensemble Etienne et Roger.

—Est-il possible ! balbutia le vieillard. Diane ! Cyprienne !

—Ce sont deux enfants gracieuses et belles ! poursuivit Montalt au lieu de répondre : Je souhaite qu'elles n'aient point l'âme ingrate de tous ceux qui portent le nom de Penhoël.

L'oncle Jean n'écoutait plus, il pleurait de joie.

—Oh ! si vous saviez ! voulut-il dire.

Montalt l'interrompit encore.

—Je ne veux rien savoir, dit-il. La tendresse et la haine fatiguent également ceux qui sont devenus sages. Je n'aime plus et je ne hais pas... Messieurs, ajouta-t-il en se tournant vers Etienne et Roger, vous êtes intéressés à tout ceci. Je retourne à mon hôtel : suivez-moi, si vous voulez.

Il n'y avait eu aucune explication échangée, et pourtant les deux jeunes gens ne soupçonnaient plus ; Roger lui-même oubliait sa jalousie, et s'étonnait d'avoir douté. Ils firent un pas vers le nabab. Vincent restait seul en arrière.

—Et moi ? dit-il.

—Et l'Ange ! s'écria l'oncle Jean. Tu as raison, mon fils ; c'est pour Blanche de Penhoël que je suis venu ici !

—Blanche de Penhoël ! répéta le nabab. Je ne connais pas ce nom.

A son tour Vincent se rapprocha.

—En êtes-vous bien sûr ? dit-il, le rouge au front et les dents serrées ; quand on veut nier, il faut prendre mieux ses précautions, milord. J'affirme que vous avez fait enlever, dans la nuit d'hier, ma cousine Blanche de Penhoël.

—Monsieur Vincent, répliqua le nabab, je suis las et je n'ai plus fantaisie de me battre. Vous pouvez me regarder avec vos yeux hardis et pleins de haine, monsieur ! Courage ! Vous me forcez de vous reconnaître pour mon neveu ! Jeune homme ! ajouta-t-il avec amertume, combien faut-il donc vous donner de fois la vie pour avoir droit à votre gratitude ? Courage ! vous dis-je, mon neveu Vincent ! vous porterez comme il faut le nom de Penhoël !

Il se dirigea vers son équipage, qui attendait toujours dans l'allée voisine.

Etienne et Roger le suivaient.

—Montez... leur dit-il.

Les deux jeunes gens obéirent. La portière se referma sur eux. L'oncle Jean qui s'avançait timide et triste, monta dans le fiacre avec Vincent. Les deux voitures reprirent le chemin de Paris.

Montalt et ses deux compagnons gardaient le silence. Etienne et Roger avaient peut-être envie d'implorer leur pardon, car leurs yeux étaient pleins d'espoirs et de joie, mais ils n'osaient pas, tant le visage de Montalt était sombre.

Montalt rêvait et sa rêverie avait une navrante amertume.

—Pauvre oncle Jean ! se disait-il. Celui-là est toujours le digne cœur d'autrefois ! Oh ! ce n'est pas sur lui qu'il fallait me venger ! mais mon frère... mais Marthe ! Il n'a pas même osé prononcer leurs noms devant moi ! Fou que je suis ! hier, j'aurais donné ma fortune pour cette lettre où j'espérais trouver un mot de compassion ou de regret... un mot d'amour, peut-être. —Fou ! misérable fou ! Ne sais-je pas depuis vingt ans, qu'il n'y a rien dans le cœur d'une femme !

—Milord, dit en ce moment Etienne avec timidité, mon cœur se refusait à vous haïr. Pendant ces belles années que j'ai passées à Penhoël, j'entendais votre nom dans toutes les bouches. Avant de vous connaître, j'avais appris à vous aimer.

—Laissons là Penhoël, s'il vous plaît, monsieur, repartit sèchement le nabab.

Roger, qui allait parler, baissa la tête en silence.

—Vous êtes irrité contre nous reprit le jeune peintre. Nous vous en avons donné le droit... mais, je vous en prie, milord, vous l'oncle respecté de celles que nous aimons, oubliez votre colère !

Le nabab laissa tomber sur lui un regard froid et distrait.

—Je n'ai pas de colère, monsieur, répliqua-t-il ; seulement ce que je vois ici m'ennuie et me répugne.

Il bâilla et poursuivit comme se parlant à lui-même :

—Tristes gens ! tristes choses ! je crois que je vais retourner dans l'Inde.

Etienne voulut insister à défaut de son ami, qui gardait toujours un silence embarrassé ; le nabab fit un geste de fatigue et se renfonça dans un coin.

On ne parla plus durant le reste de la route.

LVI

LES TROIS VOLEURS PRIS

L'équipage du nabab arriva le premier devant l'hôtel. Le fiacre qui ramenait Jean de Penhoël et Vincent était resté un peu en arrière.

Les fenêtres de la chambre à coucher avaient, comme nous l'avons dit, leurs contrevents fermés. La pièce n'était éclairée que par la lumière d'une lampe. Au moment où Montalt ouvrait la porte, ses yeux, habitués au grand jour du dehors, eurent quelque peine à distinguer les objets. Il vit seulement une scène confuse : deux jeunes filles terrassées et trois hommes que sa présence subite semblait frapper de stupeur.

Cyprienne et Diane se relevèrent en poussant un cri de joie, et se jetèrent à son cou.

L'un des trois hommes, profitant de ce moment, ramassa la boîte de sandal qui était toujours à terre, se glissa comme une anguille entre la porte et le nabab, et disparut au détour du corridor.

Etienne et Roger ne savaient rien de ce qui passait à l'intérieur de la chambre ; ils ne songèrent même pas à l'arrêter.

—Notre père ! disaient les deux jeunes filles. Notre bon père ! c'est Dieu qui nous l'envoie... Oh ! nous avons bien pleuré cette nuit, car nous avions peur de ne plus vous revoir.

Roger serra la main d'Etienne.

—Elles le nomment leur père ! murmura-t-il ; savent elles ce que nous avons fait ? nous pardonneront-elles ?

Les lèvres de Montalt avaient effleuré le front pâle encore des deux jeunes filles.

—Que signifie tout cela ? s'écria-t-il sans beaucoup s'émouvoir.

—Oh ! père ! s'écria Diane, ces hommes qui ont voulu nous tuer autrefois, sont venus pour dérober votre trésor !

Montalt regarda par-dessus leurs têtes

—Il me semble qu'ils étaient trois tout à l'heure, dit-il.

Diane et Cyprienne se retournèrent Il n'y avait plus là que Blaise et Bibandier, qui se faisaient petits, à l'autre bout de la chambre. Les deux jeunes filles s'élancèrent vers la fenêtre ; les contrevents s'ouvrirent, et les rayons du soleil inondèrent la chambre.

—Il s'est enfui ! dit Diane, dont le regard aigu fouillait les moindres recoins.

—Avec les diamants ! ajouta Cyprienne.

—M. le baron de Bibander ! murmura Montalt, en regardant nos deux gentilshommes atterrés ; M. le comte de Manteïra... venus ici pour dévaliser mon hôtel ! quel était donc l'autre ?

Avant qu'on pût faire réponse, une rumeur vague s'éléva dans le lointain des corridors, puis la rumeur se rapprocha et la voix de l'oncle Jean, changée par la colère, se fit entendre. Il disait :

—Je te reconnais, malgré ton déguisement, comme j'ai reconnu ton écriture dans cette lettre perfide qui m'a mis l'épée à la main contre mon neveu Louis ! Tu es donc le démon de notre famille !

Il arrivait en ce moment devant la porte, trainant après lui le chevalier de Las Matas, qu'il tenait par le collet de son habit. D'un geste vigoureux, il le lança jusqu'au milieu de la chambre en disant :

—Cette fois, je crois qu'on va t'écraser, vipère !

La face de Robert était livide. Il tremblait.

Chaque fois que son regard essayait de se relever, il voyait autour de lui le cercle de ses accusateurs

Cyprienne et Diane étaient dans les bras de l'oncle Jean ; mais leurs regards se tournaient, pleins de tendresse émue vers le nabab car leur espérance était réalisée.

Cette pensée qu'elles avaient accueillie avec tant de défiance, malgré la pente romanesque de leur nature, était bien la réalité. Les dernières paroles de l'oncle Jean levaient le dernier doute. Leur bon génie s'appelait Louis de Penhoël !

Elles faisaient semblant de ne pas voir Etienne et Roger qui cherchaient leurs regards. Ceux-ci étaient auprès de Robert, et avec eux il y avait l'oncle Jean, Vincent, les deux jeunes filles : tous ceux que l'Américain avait dépouillés ou trahis, à l'exception de Marthe de Penhoël.

—Louis, dit l'oncle Jean, cet homme est cause que Pontalès commande dans la maison de ton père.

Le visage du nabab eut une contraction légère, mais il demeura en dehors du cercle.

—Notre père ! dit Diane, car nous l'appelons aussi notre père, ajouta-t-elle en s'adressant à Jean de Penhoël, sur qui ses simples mots parurent produire une impression étrange : notre père n'ignore rien de ce qui s'est passé au manoir, nous avons entendu cet homme lui raconter tous ses lâches exploits.

Blaise et Bibandier, comme on le pense, avaient bonne envie de fuir, mais on voyait maintenant, au delà du seuil, les têtes noires de Séïd et de son compagnon.

—Ce que milord ne peut pas savoir, dit Etienne, c'est que cet homme en qui nous ne reconnaissions point l'hôte fatal de Penhoël est l'unique cause de notre rage folle et de notre erreur. C'est lui qui a fait naître nos soupçons ; c'est lui encore qui nous a donné accès dans cette maison de jeu où nous avons pu vous joindre hier

—C'est lui qui m'a conduit par la main jusqu'à vous ajouta Vincent.

—C'est lui qui a donné de l'argent à Nawn, pour empoisonner les jeunes demoiselles prononça, derrière le seuil la voix gutturale de Séïd.

—C'est lui qui a tout fait ajouta l'oncle Jean dont la main s'étendit au-dessus de la tête de Robert ; notre malheur et notre ruine ! Mon neveu Louis, il faut que cet homme soit châtié !

Depuis l'entrée de Robert, le nabab n'avait pas prononcé une parole. Sa tête était inclinée sur sa poitrine ; ses yeux rêvaient, il semblait ne point écouter.

En ce moment, il marcha vers l'Américain, et le cercle s'ouvrit pour lui livrer passage. Chacun se demandait ce qu'il allait faire, car il était roi dans cet hôtel, où chacun de ses ordres provoquait une obéissance passive. On savait que sa fantaisie était sa règle unique, et que la loi commune n'avait pas de frein pour sa volonté.

Il mit sa main sur l'épaule de Robert, qui fléchit à ce contact, comme si un poids écrasant l'eût accablé tout à coup. Montalt se pencha vers lui, Robert se sentit perdre le souffle, tant il avait de terreur.

—Monsieur le chevalier de Las Matas, dit Montalt, d'un ton doux et presque caressant, ce qu'affirme ces gens-là m'importe peu. Vous êtes chez moi, sous ma protection... et il ne vous sera point fait de mal.

Il y eut dans la chambre un murmure de stupéfaction.

Robert lui-même n'osait pas en croire ses oreilles.

Il tendit à Montalt la boîte de sandal en murmurant :

—Milord, je suis à la merci de votre générosité.

Montalt prit les diamants par manière d'acquit, et sa bouche descendit jusqu'à effleurer l'oreille de Robert.

—Monsieur le chevalier de Las Matas, reprit-il, si vous le voulez, je croirai que vous êtes venu à mon hôtel pour répondre enfin à mes nombreux messages.

L'Américain se redressa du coup ; il osa regarder Montalt en face, et sa frayeur disparut comme par enchantement. Montalt avait les yeux baissés.

—M'apportez-vous la lettre ? dit-il.

—Milord, répliqua Robert qui croyait avoir déjà repris l'avantage, je n'ai rien à refuser à Votre Seigneurie, mais la lettre...

—Si vous l'avez laissée chez vous, interrompit Montalt, donnez un ordre et nous l'aurons dans dix minutes.

—C'est que, milord...

Les sourcils de Montalt se froncèrent légèrement.

—L'avez-vous, ou ne l'avez-vous pas ? murmura-t-il sans perdre encore son accent de courtoisie.

Et comme Robert hésitait, il lui pressa l'épaule tout à coup avec tant de force que ce dernier recula et pâlit.

—Je suis sûr que vous l'avez, poursuivit Montalt. Veuillez me la donner, monsieur le chevalier... à l'instant même s'il vous plaît ! ou bien je vais vous faire mourir sous le bâton !

—Milord... balbutia Robert épouvanté.

Bibandier et Blaise tremblaient comme la feuille.

—Séïd dit tranquillement Montalt. [redacted]

Le noir entra dans la chambre. Robert ouvrit son habit avec précipitation et prit un portefeuille dans sa poche.

—Si je vous la donne, dit-il, vous me laisserez partir sain sauf ?

—Et nous avec lui ? balbutièrent de loin Blaise et Bibandier.

Montalt fixait sur le portefeuille un regard avide ; sa main frémissait convulsivement, sa respiration s'arrêtait dans sa gorge. Il fit un signe de tête affirmatif, comme s'il n'eût pu répondre avec des paroles. La lettre sortit à demi du portefeuille de Robert.

Montalt la saisit tandis que sa poitrine rendait un râle.

—Sortez ! dit-il.

Nos trois gentilshommes s'élancèrent vers la porte et disparurent comme par enchantement.

Personne n'avait osé leur défendre le passage.

LVII

BONHEUR !

Le nabab était au milieu de la chambre, tenant à la main la lettre ouverte, mais il ne pouvait point lire, parce que ses yeux étaient aveuglés.

Tous les regards étaient fixés sur lui, et il régnait dans l'assemblée un silence solennel.

Au bout de quelques minutes, les yeux dessillés de Montalt laissèrent couler deux grosses larmes sur sa joue.

Il chancela, puis tomba sur ses deux genoux.

—C'était-elle ! murmura-t-il en souriant comme un enfant sous ses larmes ; elle m'aimait ! Oh ! quel cœur m'avez vous donc fait,

mon Dieu ! j'avais deviné ! je savais presque !... et je me forçais à ne pas croire ! je me plaisais à détester et à maudire !

Jean de Penhoël et les jeunes filles s'étaient rapprochés de lui. Il se releva et attira le vieillard sur son sein.

—Mon vieux père ! reprit-il, j'avais trop aimé. La pensée de votre ingratitude me rendait fou.

—Notre ingratitude ! répéta l'oncle Jean ; pas une seule fois, depuis vingt ans, notre prière n'est allée vers Dieu sans lui parler de toi, mon fils.

Montalt le serra contre son cœur et donna ses mains aux deux jeunes filles, qui les couvrirent de baisers.

—Je le crois ! poursuivit-il ; je suis heureux comme je ne pensais point qu'on put l'être sur la terre ! Marthe ! oh ! Marthe !

Etienne et Roger ne comprenaient pas peut-être tous les détails de cette scène, mais ils étaient profondément touchés ; seul, Vincent restait sombre en dehors de l'émotion générale.

Il n'avait qu'une pensée : Blanche, Blanche, dont personne ne parlait et qui était toujours perdue.

Tout à coup Montalt se dégagea de la triple étreinte qui le retenait, et fit un pas en arrière.

Le rouge vif qui couvrait ses joues fit place à une mortelle pâleur.

—Oh ! balbutia-t-il en frissonnant, j'ai médité cela tout un jour et toute une nuit. Dieu me punira pour cette affreuse pensée ! Ce duel...

—Mon fils ! interrompit l'oncle Jean, tu me croyais coupable et tu voulais me tuer...

—Je voulais me venger ! répliqua Montalt ; me venger plus cruellement encore ! pauvre vieil ami !... Je voulais donner ma poitrine à ton épée et te dire mon nom en tombant frappé à mort !

L'oncle Jean se couvrit le visage de ses mains ; son sang était froid dans ses veines. Le silence régna autour de Montalt.

Vincent profita de cet instant, et s'avança jusqu'au milieu de la chambre.

—Personne ne prononcera-t-il ici le nom de Blanche de Penhoël ? demanda-t-il.

Cyprienne et Diane, à qui Vincent n'avait donné en entrant qu'un froid baiser, le prirent par la main et l'entraînèrent vers la porte qui communiquait avec l'intérieur de l'hôtel. Tandis qu'elles s'éloignaient, Montalt les suivait d'un regard attristé.

—Dieu est juste murmura-t-il, mon père, ta noble vie a une belle couronne. C'est au nom de tes filles que je te demande mon pardon.

L'oncle Jean s'approcha comme pour l'embrasser, et prononça quelques paroles à son oreille. Montalt recula et porta ses deux mains à sa poitrine, comme si tout son être eût éprouvé un choc terrible. C'était la joie qui l'écrassait.

Une expression d'exatique bonheur se répandit sur son beau visage.

—Moi ! moi ! s'écria-t-il d'une voix entrecoupée, Dieu m'aurait

gardé tant de joie ! Diane ! Cyprienne ! les deux enfants de mon cœur ! les deux anges qui charmaient ma détresse ?... Morbleu ! ajouta-t-il avec ce rire franc qui fait ressembler l'allégresse de l'âme à un élan de gaieté ; morbleu, mes jeunes camarades, approchez ici ! Vous aviez raison d'être jaloux de moi, car je suis bien sûr de les aimer mieux que vous ! Votre main, Etienne, vous êtes un noble garçon ! Votre main, Roger, quoique vous soyez un détestable étourdi !

Les deux jeunes gens ne se le firent pas dire deux fois.

—Etienne, reprit Montalt avec une nuance de mélancolie dans sa joie, tu seras le mari de ma belle Diane ; Roger, tu auras ma douce Cyprienne. Messieurs, qu'elles soient heureuses, ou bien nous nous battrons encore une fois !

—Sur notre honneur, répliquèrent les deux jeunes gens en pressant ses deux mains, nous ne nous battrons plus jamais, milord !

Tous les personnages que nous avons laissés dans la chambre du nabab étaient rassemblés autour de Blanche.

Celles-ci, entièrement reposée maintenant et levée, avait supporté sans faiblir l'immense joie que Dieu lui avait envoyée. L'Ange avait retrouvé ses délicates couleurs et son joli visage souriait doucement à tous ceux qu'elle aimait.

—Ma fille ! ma fille ! répétait l'oncle Jean en la serrant contre son cœur.

Diane et Cyprienne pleuraient de bonheur.

Le nabab avait peine à s'empêcher de sourire et regardait du coin de l'œil Vincent, qui n'osait plus avancer.

—Mon beau neveu, dit-il, vous voyez bien que, raisonnablement, je ne pouvais pas répondre à vos demandes d'explications, malgré l'exquise politesse que vous mettiez à les formuler, monsieur le gentilhomme ! Ces deux jeunes filles, ajouta-t-il en se tournant vers les deux sœurs étaient, à ce qu'il paraît, plus maîtresses que moi dans mon hôtel. C'était, sans le savoir que j'avais donné l'hospitalité à notre chère Blanche.

—Mon oncle, dit Vincent en rougissant, je vous demande pardon.

—Mon enfant, on a ici de part et d'autre tant de choses à se pardonner que les comptes s'embrouilleraient, si nous ne proclamions pas un amnistie générale. Cependant je ne vous pardonne pas, ajouta-t-il en riant, si vous ne dites pas à ma nièce ce que vous avez si fort envie de lui dire depuis si longtemps.

Vincent, le rouge au front, se mit à genoux auprès du lit de Blanche et porta la main de la jeune fille à ses lèvres.

—Maintenant qu'elle est pauvre comme moi, dit-il avec une émotion grave, je puis bien avouer que je l'aime et promettre devant Dieu d'être son mari.

—Non pas, morbleu ! s'écria le nabab, elle est riche et toi aussi, mon neveu ! Ces petites filles ont en poche de quoi racheter Penhoël, et le reste de ce que je possède est à vous mes enfants !

—Penhoël ! répéta Diane. Il faut trois jours pour faire la route

de Bretagne, et c'est dans trois jours que passe le dernier terme de rachat.

—Donc, nous avons le temps, s'écria le nabab : fais atteler, ami Vincent ! Il nous faut retrouver d'abord Marthe et mon frère ; pour cela je veux revoir nos trois coquins et leur porter des arguments irrésistibles. Venez avec moi !

Etienne et Roger baisèrent deux jolies mains qu'on ne leur disputa qu'à demi et suivirent le nabab, qui monta dans sa voiture avec l'oncle Jean.

On ne fit qu'un temps de galop jusqu'à l'hôtel des *Quatre-Parties-du-Monde*.

Mais quand Montalt demanda M. le chevalier de Las Matas, on lui répondit que ce noble étranger et ses deux compagnons étaient partis, depuis une demi-heure, pour ne plus revenir.

LVIII

A TABLES D'HOTES

Le duel de la porte d'Orléans avait eu lieu le mercredi, on était au samedi soir.

La principale auberge de Redon, le *Mouton couronné*, qui n'avait plus pour maître, hélas ! le bon père Géraud, ancien cuisinier au long cours, faisait aujourd'hui de notables recettes.

Il y avait en vérité deux tables d'hôtes très bien garnies, à l'heure du souper : l'une composée de rouliers rennais, de sauniers de Guéraude et de fermiers des environs ; l'autre illustrée par la présence de toute la *société* des bourgs voisins, qui venait pour la solennité du lendemain.

On était en effet aux derniers jours d'octobre, et il faut n'avoir pas carriole pour manquer la grand'messe de la cathédrale de Redon, un dimanche de fête majeure.

La *société* venait de s'asseoir autour de la longue table où s'étalait un souper assez maigre ; des brêmes de Vilaine cuites dans la poêle, des pommes de terre à la sauce blanche, des œufs durs à profusion, et un grand luxe d'assiettes et de noix sèches. Les rouliers de l'autre table n'auraient certainement point voulu de ce repas.

Mais les rouliers mangeaient avec des fourchettes de fer, tandis que la société se servait d'argenterie d'étain pour découper ses œufs durs.

Nous eussions retrouvé là toutes nos bavardes connaissances du salon de verdure de Penhoël : les trois grâces Baboin-des-Rozeaux de l'Etang, le chevalier-adjoint, et la chevalière-adjointe de Kerbichel, madame veuve Claire Lebinihic avec ses trois vicomtes, et même le bon père Chauvette, maître d'école du bourg de Glénac.

Il pouvait être huit heures du soir, et l'assemblée eût été complète, sans le retard du jeune M. Numa, le frère des trois grâces, dont la chaise restait vide.

—Comme le temps passe ! dit la Romance, l'aînée des grâces Baboin, en acceptant une queue de brême des mains du chevalier-

adjoint de Kerbichel ; voilà deux mois à peine que nous étions assis à cette table, la veille de la mi-août, avec les Penhoël !

—C'est pourtant vrai ! répliqua-t-on à la ronde.

—Pauvre madame ! murmura le père Chauvette. Pauvre oncle Jean ! comme ils étaient bons et comme on les aimait !

—Ça n'empêche pas, répliqua la Cavatine d'un ton aigre-doux, que le maître actuel de Penhoël, M. le marquis de Pontalès, vaut mieux pour le pays, monsieur Chauvette !

L'assemblée approuva du bonnet.

—Je ne voudrais pas parler mal de l'ancien maître ! reprit le chevalier-adjoint de Kerbichel, mais il était notoire que ce pauvre M. de Penhoël s'adonnait aux liqueurs fortes.

—Et puis, poursuivit l'Ariette, dont l'aimable étourderie n'eût point fait espérer des réflexions si profondes, il était joueur comme les cartes, et bâillait à se démettre la mâchoire des qu'on faisait de la musique !

—Moi ! je dis une chose, prononça gravement la chevalière-adjointe, quuand un homme se ruine, c'est un mauvais sujet ! Le marquis de Pontalès a bien maintenant quatre-vingt mille livres de rentes. Ça fait honneur au pays ! D'ailleurs on aurait dit qu'il n'y avait que ces gens-là pour faire comme il faut les honneurs de chez eux.

—Ah ! c'était joli ! murmura madame Claire veuve Lebinihic, avec regret, c'était bien joli les fêtes de Penhoël !

La Romance s'écria :

—Voici mon frère qui vint enfin !

—*Tarde venientibus ossa !* déclama le chevalier-adjoint ce qui veut dire qu'on garde les arêtes aux galants qui oublient l'heure pour courir la pretantaine !

Numa Baboin avait une figure grave, où se lisait l'orgueil d'une grande nouvelle apportée. Il s'assit en silence à sa place.

M. Numa sait quelque chose ! s'écria Claire Lebinihic, dont les petits yeux ronds pétillaient de curiosité.

—Apportez-vous des nouvelles du déris ? demanda Kerbichel.

—Le Déris a dû se faire ce soir, répondit le frère Numa ; c'est la même chose tous les ans, monsieur le chevalier ; mais il pourrait bien arriver sous peu des événements comme on n'en voit pas souvent dans le pays.

Toutes les oreilles se dressèrent ; tous les regards dévoraient le petit frère Numa Baboin, qui avait repris son attitude solennelle et compassée.

—Mais enfin... dirent ensemble la Romance, l'Ariette et la Cavatine.

Le petit frère Baboin jeta sur Kerbichel un regard plein de dignité.

—On ne court pas plus que vous la prétantaine, monsieur le chevalier, dit-il ; on tâche seulement de savoir ce qui se passe. Et ce qui se passe ajouta-t-il en secouant la tête lentement, est bien étrange, mesdames ! messieurs, bien étrange ! bien étrange !...

—Vous me faites mourir mon frère ! s'écria la Romance impatientée.

Numa mit ses deux coudes sur la table.

—Vous savez bien que la vente du manoir est frappée d'une clause de réméré ? commença-t-il.

—Parbleu ! fit Kerbichel.

—C'est aujourd'hui le dernier jour du terme, monsieur l'adjoint.

—On connaît cela, monsieur Baboin ! et personne n'apportera les cinq cent mille francs qu'il faut pour le rachat.

—Monsieur l'adjoint, c'est ce que je ne voudrais pas affirmer.

—Comment cela ?

—Jugez-en. Tout à l'heure je suis entré dans la salle où les petites gens prennent leur repas. Je me doutais bien qu'on parlerait de Penhoël... mais je ne me doutais pas de ce que j'allais apprendre ! Vous qui savez tout, monsieur de Kerbichel, je vous le donne en cent !

—Monsieur le chevalier renonce, dit l'assemblée en chœur.

—Je vous la donne en mille !

—Grâce ! grâce !

—Eh bien ! messieurs ! eh bien ! mesdames ! vous avez raison de renoncer, car vous n'auriez point deviné. M. et madame de Penhoël sont ici dans cette auberge.

Ce ne fut qu'un cri :

—Est-ce bien possible ?

—Je ne sais pas si c'est possible, répondit Numa Baboin, mais cela est.

—Après tout, dit Kerbichel, en comptant ses mots, ils ont peut-être trouvé de l'argent. Personne n'a jamais songé à prétendre que Penhoël ne fut un parfait honnête homme.

—Assurément, assurément ! appuya l'assemblée.

—Mais voilà le beau de l'histoire, poursuivit le frère Numa. Vous souvenez-vous de cet aventurier qui se faisait appeler Robert de Blois ?

—Un coquin, celui-là !

—Nous parlions de lui tout à l'heure.

—Eh bien ! il paraîtrait que ce Robert de Blois est le bailleur de fonds de Penhoël.

—Oh ! fit l'assistance stupéfaite.

—Positivement ! il a ramené dans sa voiture le maître et madame. Il a toujours avec lui son ancien domestique Blaise, et en outre un pauvre diable que vous avez pu connaître fossoyeur du bourg de Glénac...

—Bibandier ?

—Bibandier ! On dit qu'ils apportent un million dans les coffres de leur voiture.

—Un million ! s'écria le chevalier-adjoint ; voyez comme on est coupable de s'avancer au hasard ! Il y a quelqu'un ici qui appelait tout à l'heure M. de Blois un coquin.

—Ce n'est pas moi, toujours riposta la Romance.

—Ni moi ! répéta la Cavatine.

—Ni moi ! ni moi ! ni moi !

Ce n'était personne.

—Ah çà ! reprit Kerbichel, ne pourrait-on être admis à présenter ses hommages à ce cher M. de Penhoël.

—Il garde le plus sévère incognito.

—Je conçois cela ; mais ce digne M. de Blois ?

—Il est déjà en route pour le manoir avec ses deux compagnons.

Il y eut un instant de silence, après quoi l'aînée des trois grâces prit la main de son jeune frère.

—Voilà ce que je nomme un événement heureux ! dit-elle ; certes je n'ai rien contre le marquis de Pontalès : mais j'ai toujours désiré, dans le secret de mon cœur, le retour de cette chère famille de Penhoël !

—Et nous donc !

Puis chacun ajouta son mot :

—De si braves gentilshommes !

—Des hôtes si généreux !

—Le plus vieux nom du département.

—L'honneur, enfin de la contrée !

On faillit faire un mauvais parti au père Chauvette, qui ne se réjouissait pas assez haut.

LIX

LE RETOUR

Un bruit se fit, cependant, au dehors, et tout le monde se précipita aux fenêtes, car la curiosité était excitée au délà de toutes bornes. C'était tout bonnement un homme qui montait à cheval devant la porte de l'auberge, et qui partit un instant après au grand trot.

—Je parierais cinq francs contre dix sous, dit madame veuve Claire Lebinihic, que cet homme est Penhoël et qu'il est ivre !

—Ivre ! M. de Penhoël ! répéta l'assistance scandalisée.

Mais on n'eut pas le temps de pousser plus loin le procès, car le bruit du dehors se changea en fracas, et deux chaises de poste débouchèrent à franc étrier du côté de la route de Rennes.

Elles s'arrêtèrent toutes deux devant la porte de l'auberge.

La *société* n'avait plus assez d'yeux ni d'oreilles.

Le jeune M. Baboin se glissa dans l'escalier pour aller chercher sa provision de nouvelles. Un homme que personne ne connaissait avait mis, cependant, pied à terre, et fait appeler le maître de l'auberge.

Il lui dit quelques paroles à voix basse, puis il revint vers la chaise de poste, dont la portière s'ouvrit de nouveau pour donner passage à un vieillard à cheveux blancs.

—Je veux mourir si ce n'est pas le vieux Jean de Penhoël ! dit la Romance.

Le vieillard était entré dans l'auberge.

Personne ne bougeait plus, à l'intérieur des chaises de poste, dont les chevaux soufflaient et fumaient.

L'inconnu causait toujours avec l'aubergiste.

Au bout d'une grande demi-heure, le vieillard qu'on avait pris pour Jean de Penhoël se montra de nouveau ; aidé par un domestique de l'hôtel, il portait à bras une femme qui semblait malade et d'une faiblesse extrême.

—Madame ! murmura-t-on aux fenêtres.

Et l'on ajoutait :

—Que veut dire tout cela ?

La femme malade fut introduite dans l'une des chaises de poste, où le vieillard monta derrière elle. On entendit l'inconnu demander au maître de l'auberge :

—Combien y a-t-il de temps qu'il est parti ?

—Une demi-heure à peu près.

—Je vous prie de me faire seller un cheval sur-le-champ.

—Voilà la difficulté, notre monsieur. Et vous aurez de la peine à en trouver par la ville. Les gens dont nous parlions tout à l'heure ont fait retenir, Dieu sait pourquoi, les chevaux de toutes les auberges.

—Qu'on dételle un de ceux de ma chaise de poste ! dit l'inconnu !

Son ordre fut exécuté sur-le-champ. Il se mit en selle et se pencha à la portière de l'une des chaises de poste.

—Vous passerez au pont des Houssaies... dit-il ; j'arriverai avant vous au manoir.

Il piqua des deux et partit au galop. Les voitures s'éloignèrent à leur tour. Une minute après, il n'y avait plus personne dans la rue.

La *société* avait la fièvre, et les nouvelles que lui apporta le petit frère Baboin n'étaient pas de nature à la guérir.

Numa s'était glissé jusqu'à la porte de la rue ; il avait fait le tour des mystérieuses voitures et insinué son regard à l'intérieur.

—Ma foi ! s'écria-t-il en rentrant dans la salle à manger, il faut avoir vu cela pour y croire !

—Quoi donc ? quoi donc ?

Numa reprit haleine. Les trois grâces étaient fières d'être ses sœurs.

—Quoi donc ? répéta-t-il enfin. Il y a de tout là dedans, des vivants, des malades et des morts.

—Des morts ! se récria l'assemblée.

—Des revenants, du moins ! J'ai bien regardé dans les deux voitures, et, à l'exception d'une paire de grands coquins noirs comme de l'encre, qui sont sur les sièges, je crois avoir reconnu tout le monde.

La *société* n'interrogeait plus, mais le frère Numa était maintenant le centre d'un cercle qui le pressait à l'étouffer. C'était un beau moment dans la vie du jeune chef de la maison Baboin-des-Rozeaux de l'Etang ; il ne se hâtait point de contenter ces appétits curieux, qui lui faisaient une si haute importance.

—Laissez-moi respirer, mesdames et messieurs, poursuivit-il.

Comptons un peu sur nos doigts. Dans la première voiture, j'ai reconnu Vincent le déserteur ; l'ancien maître de cette auberge... vous savez bien, le père Géraud ?

—Oui, oui !

—Et l'oncle en sabots.

—C'était donc bien lui ?

—Si vous m'interrompez, je ne pourrai rien dire. C'est dans cette voiture qu'or a fait monter madame. Dans l'autre j'ai aperçu,—que diable ! celles-là sont bien mortes ! —les deux filles de l'oncle Jean, avec leurs anciens amoureux Etienne et Roger de Launoy.

—Prenez garde, monsieur Baboin ! dit Kerbichel, l'acte mortuaire a été dressé dûment et dans les formes !

—Je m'en lave les mains, monsieur ! Ce ne serait pas la première fois soit dit, sans vous offenser, que l'état civil aurait fait des âneries ! Enfin, toujours dans la même voiture, la petite Blanche, celle qui s'évanouit au bal du mois d'août.

Les membres de la *société* se regardèrent sans rire et le chevalier-adjoint de Kerbichel reprit d'un accent pénétré :

—A l'exception de M. Chauvette qui, j'ai le regret de le dire, me semble un peu froid, tout le monde ici porte les Penhoël dans son cœur. Je propose de boire à leur retour, que chacun de nous espérait au fond de l'âme, et qui nous rend si heureux !

Robert, Bibandier et Blaise étaient arrivés à Redon, vers trois heures après-midi. Nos trois gentilshommes n'emmenaient avec eux que le maître de Penhoël et madame.

René avait repris de la force, mais son intelligence était de plus en plus voilée, et tout le long de la route il n'avait fait que boire.

Marthe, au contraire, avait la conscience parfaite du rôle qu'on imposait à son mari, elle se sentait prisonnière entre des mains ennemies, mais son courage éteint ne réagissait plus. Il n'y avait en elle qu'indifférence et apathie : elle n'eût point levé le bras pour détourner le couteau qui aurait menacé son cœur. Elle était en outre d'une faiblesse si grande que, chez elle, la volonté même de se révolter eût été impuissante.

Pendant toute la route, sa fatigue l'avait plongée dans une sorte de sommeil pesant et maladif.

En arrivant, elle s'étendit sur un lit à l'auberge du *Mouton couronné*.

Nos trois gentilshommes et René de Penhoël s'attablèrent. On fit boire René tant qu'on put, et l'on ne manqua pas de trinquer à son prochain retour dans la maison des ses pères.

Vers quatre heures et demie, Robert, Blaise et Bibandier montèrent à cheval. Avant de partir ils dirent, ils dirent à René :

—Vous avez confiance en nous, maintenant, Penhoël ; vous savez désormais où sont vos amis, et où sont vos ennemis. Nous sommes forcés de vous quitter pour aller préparer les voies, là-bas, au manoir. D'ici à huit heures passez le temps comme vous l'entendrez... mais à huit heures il faut que vous soyez sur la route de Penhoël.

René resta seul avec sa femme qui dormait ; ses anciennes idées

de vengeance ne le reprirent point. On lui avait mis de l'or dans ses poches, et il avait le vin content ce jour-là.

A huit heures il quitta l'auberge, suivant les instructions de nos trois gentilshommes. Son cheval était le seul disponible qui restât dans les auberges et à la poste de Redon ; car Robert avait pris ses précautions, en cas de mésaventure.

Il avait vaguement la crainte d'être poursuivi par le nabab.

Celui-ci avait perdu un jour entier à chercher, dans Paris, madame et René de Penhoël. Au départ, Robert et ses deux compagnons avaient sur lui plus de douze heures d'avance ; mais ce large intervalle s'était amoindri peu à peu, durant le voyage : et les deux chaises de poste du nabab touchèrent le pavé de Redon quatre ou cinq heures après l'arrivée des fugitifs.

Le maître de l'auberge lui donna tous les renseignements désirables sur les cinq voyageurs descendus au *Mouton couronné* dans l'après-midi. L'oncle Jean fut chargé de se rendre auprès de madame. En la voyant si faible, il dut hésiter et se demander si elle pourrait supporter encore la route de Redon au manoir. Mais on ne pouvait la laisser dans cette chambre d'auberge à la merci des événements.

Jean de Penhoël se fit reconnaître et prononça quelques paroles d'espérance, mais il ne risquait point encore les noms de Diane, de Cyprienne et de Blanche, parce qu'il craignait pour la pauvre malade l'émotion subite et trop forte.

On la plaça loin de ses filles, dans la voiture où se trouvaient le père Géraud et Vincent.

A une lieu de Redon, René de Penhoël, qui chancelait au [illegible] de sa monture, en suivant machinalement la route connue du manoir entendit derrière lui le galop de son cheval. La nuit était humide et sombre. C'était au fond de cette vallée, couverte de taillis, où Bibandier alignait jadis les rangs de sa fantastique armée. Penhoël tourna la tête et vit dans les ténèbres une forme noire qui avançait rapidement.

C'était un cavalier, dont la taille et la figure disparaissaient sous les plis d'un long manteau.

—Qui es-tu ? cria l'ancien maître d'une voix avinée.

Le cavalier ne répondit point.

—Moi, je suis Penhoël, reprit René Je vais racheter le manoir de mon père, et chasser Pontalès, le fils du gargotier de Carentoir, comme un chien qu'il est !

Le cavalier garda encore le silence.

Malgré son ivresse, René se sentit le cœur serré un par effroi vague. Il mit son cheval au pas. Le cavalier fit de même. René le considérait à la dérobée, et mesurait sa grande taille, qui se développait confusément dans l'ombre.

Il mit les éperons dans le ventre de sa monture, qui partit au galop. Le cheval de l'étranger galopa de front.

—Qui es-tu ? qui es-tu ? balbutia Penhoël.

Même silence de la part de l'inconnu. René tremblait.

Au bout d'une heure de marche, pendant laquelle son ivresse fit passer devant ses yeux d'effrayantes visions, son cheval raidit les jarrets et s'arrêta court.

Une nappe d'eau écumante et agitée s'étendait sur la route au-devant de lui. A gauche, le marais de Glénac prolongeait sa surface immense, au centre de laquelle, la Femme blanche balançait les plis de sa robe de brouillard ; à droite, la double colline donnait passage au torrent.

En face on apercevait vaguement au sommet de la montée les constructions du manoir.

Il n'y avait pas une seule lumière aux fenêtres.

Mais, au bas de la colline, on distinguait une lueur incertaine qui brillait à travers les châtaigniers, dans la loge de Benoît le passeur.

—Au bac ! cria René de toute sa force.

Sa voix enrouée dut mourir avant d'arriver au milieu de la rivière : il ne se fit aucun mouvement dans la loge.

L'inconnu arrondit ses deux mains autour de sa bouche et cria d'une voix vibrante, qui sonna dans la nuit comme l'appel d'un cor :

—Au bac ! oh ! oh !

La lumière s'éteignit dans la loge.

René tressaillit sur son cheval et se sentit froid dans les veines.

LX

LE MOURANT

En quittant l'auberge du *Mouton couronné*, qui devait rappeler à Robert et à Blaise une foule de bons souvenirs, nos trois gentilshommes avaient pris la route de Redon à la Gacilly. Mais au lieu de poursuivre tout droit leur chemin jusqu'au manoir, ils s'arrêtèrent à la hauteur du bourg de Bains, et entrèrent dans le taillis.

Ils descendirent tous trois de cheval.

Jusqu'alors la route s'était faite silencieusement, et chacun d'eux semblait en proie à des méditations graves.

—Nous allons jeter notre bonnet par-dessus les moulins ! dit Robert en passant sa bride autour d'une branche de chêne ; nous allons jouer le tout pour le tout, et ces parties-là se gagnent plus souvent qu'on ne pense !

—Nous avons du malheur, soupira Bibandier.

—Tais-toi ! s'écria Blaise ; sans ta bêtise, les petites seraient au fond de l'eau, et nous aurions dans nos poches les diamants du nabab !

—L'Endormeur, mon ami, répliqua Bibandier, tu n'as plus droit de parler : ton poison n'a pas mieux réussi que ma noyade. Les petites ont un sort !

—Imbécile ! grommela Blaise.

—La paix ! fit Robert ; nous n'avons pas le temps de nous dispu-

ter. Si nous travaillons bien comme il faut, ce soir, la chance peut tourner encore. Et ce qui me plait dans cette partie, c'est qu'au moins elle ne sera pas longue à décider.

—Mais, dit Blaise, si nous la perdons ?

—A la grâce du diable ! Si nous la perdons, il n'y a plus rien à faire en France. Tu files de ton côté, moi du mien ; Bibandier prend une troisième route, et nous recommençons sur nouveaux frais.

Il s'arrêta sur le bord du taillis, qui faisait face au bourg de Bains, et reprit :

—C'est dur à penser ! Les années viennent, et l'on n'est pas beaucoup plus avancé que le premier jour ! Bah ! chaque homme trouve l'occasion de faire fortune une fois dans sa vie. Mes bons amis, c'est peut-être ce soir que notre étoile prendra sa place au ciel.

—Peste ! interrompit Blaise, te voilà poète.

—Tu vas mourir ! marmotta Bibandier.

L'Américain fit la grimace à ce dernier mot ; puis il releva la tête et montra du doigt la dernière maison du bourg.

—Si maître Protais Lehivain n'a pas perdu ses vieilles habitudes, reprit-il, nous allons le voir sortir tout à l'heure et venir de ce côté, vers la brune, fumer sa pipe du soir.

—Mais que diable veux-tu faire de maître Lehivain ? demanda Blaise.

Robert haussa les épaules.

—Penses-tu, répliqua-t-il, que M. le marquis de Pontalès viendrait volontiers à un rendez-vous que nous lui assignerions, sur la lande, après la nuit tombée ?

—C'est juste, c'est juste ! dit Blaise : Macrocéphale nous servira d'appeau. Qui sait ? l'aventure sera drôle, et nous allons peut-être rire.

—Je sais bien, moi, qui ne rira pas !... dit l'Américain en fronçant le sourcil. Le vieux brigand de Pontalès y passera, ou bien nous serons riches !

Bibandier redressa tout d'une pièce sa longue taille.

—En voilà un que j'exterminerais sans faiblesse ! prononça-t-il gravement. Jusqu'ici j'ai été la victime de mon bon cœur : il est temps que cela finisse !

—Chut ! murmura Robert et attention ;

Il se courba pour cacher sa tête derrière le talus. Blaise et Bibandier l'imitèrent.

La maison de l'homme de loi venait de s'ouvrir, et maître Protais Lehivain, surnommé Macrocéphale, s'avançait, en personne, dans la direction du bois. Sa longue tête était couverte d'un bonnet de laine, mais il avait l'habit noir et les breloques d'un homme d'importance.

Il se promenait tout doucement les mains derrière le dos, fumant sa pipe comme un juste, et méditant à loisir quelque affreux tour de chicane.

La nuit commençait à devenir sombre lorsqu'il passa au ras du talus.

—En avant ! dit Robert, qui sauta d'un bond sur la lande.

Le pauvre homme de loi voulut pousser un cri, en voyant ces trois figures trop connus qui l'entouraient à l'improviste ; mais Bibandier lui mit sa main énorme sur la bouche.

—Par Satan ! monsieur de la Chicane, dit-il terriblement, si tu soupires seulement, je t'étrangle !

Lehivain tremblait de tous ses membres, et ses dents claquaient.

—Mes bons messieurs, balbutia-t-il enfin, mes dignes et chers amis... je suis heureux de vous revoir. Mais l'étonnement... le saisissement... le plaisir !...

Ses petits yeux roulaient et n'osaient point se fixer.

—Allons, allons ! dit Bibandier, qui était glorieux de faire peur à quelqu'un, on sait bien que tu nous aimes, monsieur de la Chicane. Pas de grandes phrases ! nous avons besoins de toi : suis-nous.

—Je vous suivrai au bout du monde, mes chers messieurs, répliqua le malheureux Macrocéphale ; mais pourtant...

—Venez ! interrompit Robert.

Lehivain ne souffla plus mot et se laissa conduire à l'intérieur du taillis. On se remit en selle, et l'homme de loi fut placé en croupe derrière Bibandier.

—Marchons ! dit Robert, qui prit l'arrière-garde pour pouvoir causer avec l'homme de loi.

—Si vous allez au manoir, fit observer timidement celui-ci, je vous engage à prendre le pont des Houssaies, mes dignes messieurs... car nous sommes en déris depuis hier, et le bac de Port-Corbeau ne sert plus à grand chose.

—Benoît Haligan est mort ? demanda l'Américain.

—Guère ne s'en faut, mon bon monsieur de Blois. Vous savez que le pauvre fou croit deviner l'avenir. Voilà plus de six mois qu'il agonise !... et il a prédit lui-même que la mort entrerait dans sa cabane.

—Et Pontalès ? demanda encore Robert.

—Oh ! celui-là se porte bien, Dieu merci ! toujours fin comme une demi-douzaine de Normands, toujours durs avec le pauvre monde ! Jésus ! bon Dieu ! mon digne monsieur Robert, je suis un homme paisible ; mais lorsque je le vis vous chasser de Penhoël, oh ! je l'avoue franchement, j'eus envie de lui briser mon bâton de houx sur la tête.

—En vérité ! fit Robert ; ce fut à ce point-là ?

Macrocéphale prit un air attendri.

—Mes excellents amis, dit-il, mon digne monsieur de Blois, mon cher monsieur Blaise, et vous-même, mon brave monsieur Bibandier, vous ne pouvez pas savoir combien je vous suis attaché sincèrement et du fond du cœur. Pour vous être seulement agréable, voyez-vous, je me ferais hacher en mille pièces.

Bibandier éclata de rire.

—J'attendais cette chute-là ! s'écria-t-il. Et bien ! monsieur de la Chicane, vous voyez bien que nous vous payons de retour, puisque nous avons fait cent lieues pour venir vous chercher !

—Et m'est-il permis de vous demander... ? commença l'homme de loi.

—En temps et lieu vous saurez tout cela, monsieur Lehivain, interrompit Robert ; la question importante pour le moment est de savoir si vous voulez être avec nous ou contre nous.

—Seigneur Jésus ! s'écria l'homme de loi, moi ! contre vous !

—Pour parler franc, reprit Robert, nous voulons en finir avec Pontalès.

—Par des voies légales, je suppose ?

—Très légales !

—Eh bien ! mon digne monsieur de Blois, mon cher monsieur, Blaise, mon brave monsieur, Bibandier, je suis à vous... tout à vous.

Ils cheminaient maintenant à travers la lande, suivant à peu près la même route que Diane et Cyprienne avaient parcourue la nuit de la Saint-Louis, en revenant de leur expédition chez l'homme de loi.

Ils traversèrent le pont des Houssaies, dont les piles de bois tremblaient sous l'effort croissant de l'inondation ; puis ils descendirent la rivière jusqu'au passage de Port Corbeau. Comme ils arrivaient sous le manoir, Robert qui marchait le premier arrêta son cheval.

—Maître Lehivain, dit-il votre besogne ne sera pas bien malaisée et nous vous paierons chacun de vos pas comme si vous étiez un roi.

—Ce n'est pas l'intérêt qui me fait agir, mon digne monsieur,

—Ecoutez : vous aurez tout simplement à monter jusqu'au manoir.

—Volontiers... Pour quoi faire ?

—Pour aller nous chercher M. le marquis de Pontalès avec qui je veux avoir une entrevue.

L'homme de loi secoua la tête.

—J'aurais beau monter au manoir, répondit-il, cela ne vous avancerait guère. Pontalès est un homme habile, je dois en convenir. Il reste là-bas dans le grand château, pour faire dire aux alentours que les convenances sont gardées et que la maison de Penhoël attend encore ses anciens maîtres, dans le cas où ils viendraient payer le prix du rachat.

—Et il n'y a personne au manoir ?

Macrocéphale montra du doigt la façade, où ne brillait aucune lumière.

—Personne ! répliqua-t-il, si ce n'est un vieux domestique chargé du bac, qui demeure dans les communs. C'est toute une comédie. La grande porte du manoir reste ouverte, et Pontalès répète à qui veut l'entendre qu'il espère voir les Penhoël rentrer dans la maison de leurs aïeux.

Robert n'écoutait plus et semblait méditer sur ce contre-temps.

—Mais si vous voulez, ajouta Macrocéphale, je vais prendre un de vos chevaux et courir jusqu'à Pontalès.

—Il faut que l'entrevue ait lieu ici, répliqua Robert.

—Eh bien ! je vous ramènerai votre homme.

L'Américain examina en dessous l'homme de loi, qui gardait son air doucereux et innocent.

L'Endormeur ! dit-il, on ne doit pas encore être couché à la ferme ; va chercher le petit Francin, et si l'on t'interroge, dis qu'il s'agit des intérêts de Penhoël.

Blaise s'engagea dans le sentier qui conduisait à la ferme.

—Mon brave monsieur Lehivain, reprit Robert, nous avons toute confiance en vous, mais il faut une grande heure pour aller et revenir de Pontalès, et que de choses se passent dans la tête d'un homme pendant une heure ! Restez plutôt avec nous : le petit Francin portera la lettre que vous allez écrire à M. le marquis.

—La lettre ? répéta Lehivain. Comment voulez-vous que j'écrive au milieu de ce taillis ?

Robert indiqua du doigt une lueur qui brillait à travers les branches des châtaigniers.

—La loge du vieux Benoît nous servira de bureau, répondit-il.

—Ce que nous allons faire, murmura l'homme de loi, n'a pas besoin de témoins.

Ils étaient à cinquante pas tout au plus de la loge. Bibandier se glissa entre les branches du taillis et disparut pour revenir presque aussitôt.

—Le pauvre vieux ne nous gênera pas, dit-il de loin.

—Il est mort ?...

—Donnez-vous la peine d'entrer : nous sommes les maîtres de la loge.

Ils s'introduisirent tous les trois dans la cabane, dont l'intérieu sombre et enfumé n'était éclairé que par une mince chandelle de résine placée au chevet du grabat. Le vieux Benoît était étendu sur le dos, les bras en croix, les yeux ouverts et fixes. Il ne respirait plus.

Robert alla prendre la résine et la posa auprès du trou qui servait de cheminée.

—Allume du feu, Bibandier, dit-il : car maître Lehivain a l'air de trembler la fièvre.

L'homme de loi frissonnait en effet. L'aventure tournait au lugubre, et il se demandait avec effroi quel en serait le dénouement. Il s'était assis le plus loin possible du grabat, et de manière à tourner le dos au mort.

Bibandier jeta dans le foyer une brassée de bois sec.

Quand la flamme s'éleva, claire et pétillante, l'Américain rapprocha son escabelle avec un mouvement de bien-être non équivoque.

—Les soirées fraîchissent, dit-il, et le feu commence à ne pas être de trop ! Avez-vous ce qu'il faut pour écrire monsieur Lehivain ? Moi, je n'ai que du papier timbré.

Macrocéphale releva sur lui un regard de surprise.

—Ça vous étonne ? reprit l'Américain. Nous allons traiter une affaire sérieuse ce soir. Pontalès nous a joué un bon tour autrefois mais, après la partie vient la revanche... Arrangez-vous le mieux possible et tâchez d'écrire sur vos genoux,

Lehivain avait tiré de sa poche une petite écritoire, un plume et du papier.

—Ma parole, reprit Robert, j'ai songé un instant à faire en personne une visite à ce vieux coquin de marquis: c'eût été plus simple... mais on pourrait entrer dans ce grand diable de château et n'en point ressortir. J'aime mieux traiter la chose par correspondance... écrivez.

—Je suis à vos ordres, dit Macrocéphale.

—Ecrivez !... Voyons, qu'allons-nous dire ?

—Quelque chose d'adroit, insinua Bibandier : si c'était un homme de nos âges, on pourrait risquer le rendez-vous d'amour...

—Tais-toi ! interrompit Robert ; écrivez... « Monsieur le marquis... » Que diable, monsieur Lehivain, vous n'êtes pas un enfant... écrivez de manière à ce qu'il vienne, et gagnez votre argent !

L'homme de loi se gratta l'oreille.

—A cette heure de nuit ! murmura-t-il, et le jour où tombe le terme... D'ailleurs, le marquis va se dire : Pourquoi maître Lehivain ne vient-il pas jusque chez moi ?...

—Il faut trouver un moyen.

—Je cherche, dit Bibandier.

—Tais-toi ! Maître Lehivain, vous êtes un homme de ressources...

—Vous êtes bien honnête, mon digne monsieur ; mais Pontalès est si défiant ! Attendez donc, s'écria-t-il tout d'un coup en se touchant le front : je crois que j'ai trouvé.

—Voyons.

—Il y a une chose qui mettrait Pontalès sur ses deux jambes, quand même il serait à l'agonie : c'est le nom de l'aîné de Penhoël.

—En vérité ! reprit Robert, qui se prit à sourire.

—On parle justement dans le pays, depuis deux ou trois mois, du prétendu retour de M. Louis, poursuivit Macrocéphale ; vous m'entendez bien, une de ces rumeurs qui se répandent, on ne sait pourquoi ni comment. Je vais lui dire qu'il s'agit d'événements graves, où se trouve mêlé Louis de Penhoël.

—Dites-lui cela, maître Lehivain, répliqua Robert ; et peut-être ne mentirez-vous pas tant que vous croyez.

La plume de l'homme de loi, qui courait déjà sur le papier, s'arrêta net.

—Comment, balbutia-t-il, est-ce que vous sauriez...?

Blaise revenait avec le petit Francin.

—Finissez votre lettre, dit Robert. Avant une heure vous en saurez aussi long que nous.

L'homme de loi plia sa missive et la remit au petit paysan, qui partit au galop, croyant servir les intérêts de l'ancien maître de Penhoël.

Dès qu'il se fut éloigné, Robert devint taciturne, et Macrocéphale essaya en vain de renouer la conversation.

C'était une nuit de novembre, noire et froide ; on entendait gémir le vent dans le taillis, et l'eau déchaînée, qui roulait en bouillonnant au pied de la colline.

A l'intérieur de la cabane le silence régnait.

Une fois, Macrocéphale, qui avait l'oreille aux aguets, crut entendre un soupir faible, venant du lit mortuaire. Il se leva épouvanté, mais nos trois compagnons le forcèrent à se rasseoir, et ne lui épargnèrent point les moqueries.

Par le fait, le pauvre Benoît Haligan était toujours sur son grabat, les bras en croix, et les yeux morts.

Au bout d'une heure on ouït un bruit de chevaux sur la montée.

Nos trois compagnons se cachèrent précipitamment derrière la porte, et l'homme de loi resta seul auprès du foyer.

L'instant d'après, le vieux marquis de Pontalès entrait dans la cabane.

Il avait mis de côté son sourire emmiellé et semblait de fort mauvaise humeur.

—Que signifie cela ? s'écria-t-il du seuil. Pourquoi ce rendez-vous ? Et depuis quand n'avez-vous plus la force de venir jusque chez moi ?

Macrocéphale faisait de grand saluts. Peut-être eût-il été fort embarrasser pour répondre, si nos trois gentilshommes ne lui en eussent épargné la peine. Pontalès en effet fit trêve à ses questions, parce que la porte venait de se refermer bruyamment derrière lui. Il se retourna en tressaillant, et reconnu d'un seul coup d'œil à qui il avait affaire.

—Un guet-apens ! murmura-t-il.

Puis il ajouta sans savoir qu'il parlait :

—Mon fils m'écrivait hier qu'ils était tous à Paris.

—Voici un pauvre raisonnement pour un homme de votre force ! répliqua Robert en riant. Ne savez-vous pas bien qu'un quart d'heure avant sa mort M. de la Palisse était encore en vie ? Mais nous oublions de nous serrer la main, cher marquis, et nous demander mutuellement de nos nouvelles.

Pontalès semblait un renard pris au piège. Sous ses paupières, baissées à demi, on voyait ses petits yeux gris qui roulaient tout effarés.

Robert, Blaise et Bibandier lui-même vinrent tour à tour lui tendre la main. Il répondit machinalement à cette ironique politesse.

—Messieurs, balbutia-t-il, c'est vous sans doute qui avez induit M. Lehivain à m'indiquer ce rendez-vous.

—Si vous nous aviez laissé notre beau manoir de Penhoël, cher marquis, répliqua Robert, nous n'en serions pas réduits à vous recevoir dans une chaumière. Ah ! vous jouâtes là un joli coup de cartes ! Du diable si j'ai vu tricher avec plus d'aplomb en ma vie ! Les gendarmes, les extraits des rôles de la préfecture... tout cela était très fort ! Mais prenez donc la peine de vous asseoir, monsieur le marquis nous avons beaucoup de choses à nous dire, et rester debout serait fatigant.

Pontalès s'assit sur une escabelle.

—Procédons sans plan ni méthode, reprit l'Américain, dont l'air libre contrastait avec la détresse du marquis : je ne hais pas cet

aimable désordre qui saute d'un sujet à un autre et varie gaiement l'entretien. Vous nous parliez de votre fils ? Un très beau cavalier, ma foi, et qui menait bonne vie là bas dans la capitale. Vous avez reçu de lui une lettre hier... Je puis vous donner des nouvelles encore plus fraîches.

—Vous l'avez vu récemment ? demanda Pontalès, qui tâchait de se remettre.

—Mon Dieu ! répondit Robert, je ne sais trop comment vous dire cela. Le fait est que c'est une déplorable affaire.

Le marquis, était père : sa tête se releva, inquiète.

—Vous savez, reprit l'Américain : on est jeune, on est brave peut-être un peu querelleur... on a des duels.

—Un duel ! s'écria le marquis.

—Un duel extrêmement malheureux, mon cher monsieur de Pontalès. L'aîné de Penhoël lui a mis trois pouces de fer dans la poitrine.

Le marquis se leva tout d'une pièce, comme s'il eût reçu un choc galvanique. Macrocéphale ne put s'empêcher de l'imiter.

Nos trois gentilshommes, assis l'un auprès de l'autre, balançaient leurs jambres croisées et gardaient un calme parfait.

Blaise et Bibandier regardaient avec admiration leur camarade L'Américain était décidément bien fort ! Quelle trouvaille que ce coup d'épée donné au jeune marquis par l'aîné de Penhoël.

—L'aîné de Penhoël ! répéta Pontalès d'une voix tremblante, celui qu'on n'a pas vu depuis vingt ans ! Mes oreilles ne me trompent-elles point, et parlez-vous bien de Louis de Penhoël ?

A ce nom prononcé, un soupir se fit entendre du côté du grabat.

Macrocéphale chancela sur ses jambes.

—Le mort s'éveille ! murmura-t-il.

Bibandier et Blaise étaient pâles, mais Robert haussa les épaules.

—Quand les vivants le voudront, prononça-t-il lentement, le mort se rendormira.

Tout le monde, cependant glissait vers le grabat des regards effrayés. Comme si le vieux Benoît eût voulut protester contre cette menace, on le vit s'agiter entre ses draps, puis se lever sur son séant.

—C'est aujourd'hui, dit-il d'une voix creuse. Voila bien des jours et bien des nuits que j'attendais ce moment ! la main de Dieu est sur moi... je ne verrai pas le retour de Penhoël.

Tout le monde gardait un silence glacé, Robert lui-même, malgré sa forfanterie, ne trouvait pas le courage d'ouvrir la bouche.

—J'avais compté mes heures reprit le vieillard ; je savais bien que la maladie n'avait pas le temps de me tuer, je l'avais dit... je l'avais dit ! L'étranger était venu par un déris... par une nuit sombre et c'est par une nuit sombre et par un déris qu'il devait revenir. Penhoël ! Penhoël ! celui qui tuera ton corps et ton âme va me prendre ma vie mortelle.

Son souffle râlait, chacune de ses paroles tombait sourde et pénible. Il n'y avait pas dans la cabane une seule poitrine qui ne fut oppressée.

—Qui donc a laissé ouvertes les portes du manoir ? reprit encore

le vieux passeur dont la voix se fit plus vibrante. Je vois entrer ceux qui n'auraient jamais dû sortir. Celles qu'on croyait mortes ont, autour de leurs lèvres roses, le sourire de la vie. Penhoël ne cherche plus ses filles parmi les Belles de nuit, qui glissent sous les saules... Et l'absent ! comme son cœur bat ! son noble cœur ! Les larmes sont séchées dans les yeux de la sainte femme...

Un sourire étrange éclaira sa face hâve ; il balbutia encore des paroles qu'on ne pouvait plus entendre, et sa tête lourde retomba sur la paille de son oreiller.

Un long silence régna dans la cabane, puis l'Américain rapprocha son escabelle du siège de Pontalès.

—Il y a du vrai dans ce que dit ce vieux fou, monsieur le marquis ! murmura-t-il. L'œuvre que vous avez édifiée péniblement, à force de trahisons et de mensonges, est sapée par la base. Tel que vous me voyez, marquis de Pontalès, je viens vous apporter la ruine ou le salut. C'est à vous de choisir !

LXI

LE CHATIMENT

La lutte était entre Robert et le marquis ; Blaise et Bibandier se taisaient ; Macrocéphale jetait des regards effarés vers le pauvre grabat de Benoît.

—S'il ne s'agissait que du rachat de Penhoël, reprit Robert, je n'aurais pas eu l'idée de vous déranger, monsieur le marquis ; mais vous avez bien d'autres choses à craindre. Savez-vous que ce Louis de Penhoël est un rude adversaire ?...

—Vous l'avez vu ? demanda Pontalès.

—Comme je vous vois monsieur le marquis.

—Est-il toujours fort ?

—Toujours fort, toujours brave, toujours jeune !

—Voyons, messieurs, reprit Pontalès, qui commençait à oublier la blessure de son fils, en donnant à son visage cette expression de bonhomie que nous lui connaissions jadis, j'ai regretté bien souvent de m'être séparé de vous. Et une fois passé le premier instant de surprise, je suis plutôt joyeux que mécontent de vous revoir.

Robert lui tendit la main.

—Voilà qui est parler, Pontalès, s'écria-t-il, d'autant mieux que votre sincérité est à l'abri de tout soupçon ! Puisque vous le prenez ainsi, comme il faut, je vais jouer cartes sur table. D'abord nous ramenons de Paris René de Penhoël et sa femme.

—Ah ! fit Pontalès. C'est vous qui le ramenez ?

—Naturellement : il nous fallait bien une arme contre votre habileté grande, monsieur le marquis. De manière où d'autre, Penhoël possède les fonds qui doivent servir au rachat. Or, je ne veux pas vous le cacher, monsieur le marquis, le jour où Penhoël rentrera dans son manoir, vous serez bien prêt de quitter votre beau château et tous vos magnifiques domaines.

—Comment cela ?

Robert tira sa montre.

—Dix heures ! murmura-t-il en se parlant à lui-même ; dans une demi-heure, René sera ici. Pardonnez-moi si je n'entre pas dans des explications détaillées car le temps nous presse, et c'est à peine si nous pouvons dresser les actes qu'il vous vaudra signer.

Pontalès ne répondit point, mais son regard fit le tour de l'assistance.

—Sans doute, reprit Robert qui interprétait ce coup d'œil furtif et peureux, nous sommes trois contre un, car maître Lehivain observera la neutralité la plus absolue, en cas de guerre déclarée ; nous

pourrions user de violence à notre aise ; mais ne craignez rien, monsieur le marquis, nous n'aurons pas besoin de cela. Notre intérêt veut qu'une alliance soit conclue entre vous et nous, alliance solide, cette fois, et que votre caprice ne puisse plus rompre.

Il se tourna vers l'homme de loi, qui chauffait ses grands souliers ferrés au coin de la cheminée.

—Préparez votre plume et votre encre, monsieur Lehivain, reprit-il. Voici deux feuilles de papier timbré ; ayez l'obligeance de nous minuter un acte passé entre M. de Pontalès d'une part, et nous trois de l'autre, lequel acte divise en quatre portions égales les anciens domaines de Penhoël.

—Et je n'aurai qu'un quart ? grommela le marquis.

—Chacun de nous, répliqua Robert, aura l'un des trois autres quarts.

—J'aime mieux subir le rachat.

Robert donna les deux papiers timbrés à l'homme de loi.

—Permettez, dit-il, en faisant à Pontalès un petit signe de tête amical : vous n'avez pas tout à fait le choix. Si nous ne sommes pas avec vous, nous serons contre vous, n'est-ce pas, mes braves ?

Blaise et Bibandier s'agitèrent sur leurs escabelles.

—Et si nous sommes contre vous, reprit Robert, nous ramènerons sur le tapis certaines vieilles histoires qui vous donneront bien du fil à retordre. Maître Lehivain écrivez un peu plus vite.

—A quoi bon ! dit tout bas Pontalès, je ne signerai pas.

—Vous signerez, mon vieil ami ! Figurez-vous que le diable s'est mêlé de nos affaires : les deux filles de l'oncle Jean ne sont pas mortes.

Pontalès tressaillit.

—Le vieux Benoît vient de vous le dire dans son langage original. Elles sont, ma foi, pleines de vie et n'ignorent rien de votre bonne volonté à leur égard... mais voilà le plus curieux : c'est par leur entremise que Louis de Penhoël a retrouvé sa famille. Il les aime à la folie... et je vous garantis que si jamais il passe l'Oust, à Port-Corbeau, vous aurez bien vite de ses nouvelles.

—Voici l'un des doubles, dit Macrocéphale.

Robert y jeta un rapide coup d'œil.

—C'est parfait ! dit-il ; tirez-en la copie.

Lehivain se remit au travail.

—Mais enfin, murmura Pontalès, qui semblait hésiter, en quoi la signature de cet acte pourrait-elle me protéger ?

—Dans un quart d'heure, répondit l'Américain, René va demander le bac ; nous sommes armés sous nos manteaux, et je vous ai apporté un poignard, monsieur le marquis.

—A moi ?

—A vous, car, cette fois, chacun mettra la main à l'œuvre ; nous serons cinq, en comptant maître Lehivain, qui ne nous refusera pas son aide.

—Je suis un homme paisible... balbutia Macrocéphale.

—Vous ferez nombre, et cela ne sera pas inutile... car nous aurons peut-être plus d'un adversaire à combattre.

—Louis de Penhoël ? prononça Pontalès à voix basse.

—Louis de Penhoël ! répliqua l'Américain.

Il parlait ici contre sa pensée. Selon lui le nabab devait être encore à Paris, ou tout au plus sur la route de Bretagne ; mais il lui fallait un tout autre épouvantail que René.

Pontalès hésitait encore.

Macrocéphale venait d'achever la copie de l'acte.

—Monsieur le marquis dit Robert, il faut vous décider. Si vous ne signez pas, nous allons faire nous-même office de passeur, et amener les deux Penhoël. Il faut que vous compreniez bien votre situation. Vous avez affaire ici à trois hommes qui n'ont plus rien à perdre et qui peut-être, gardent contre vous quelque petite rancune. Ces hommes sont habitués à mettre leur intérêt avant toute idée de vengeance. Profitez croyez-moi de leur sagesse ! car, si vous perdez l'occasion ce soir, demain ces hommes porteront témoignage dans l'accusation de vol et d'assassinat que les deux Penhoël comptent vous intenter.

Pontalès pressa son front chauve entre ces deux mains.

Un cri retentissant se fit entendre au dehors, dans la direction de la route de Redon. On disait :

—Au bac ! oh ! oh !

Le vieux passeur s'agita une seconde fois sous la couverture, comme si ce cri eût remué son agonie.

—Le voilà ! murmura-t-il de sa voix creuse et haletante, je le reconnais ! mon Dieu ! donnez-moi une heure de vie, pour que le serviteur puisse saluer son maître, avant d'aller vers vous !

Pontalès saisit une des copies et apposa convulsivement sa signature au bas du papier.

Tout le monde se leva, Robert souffla la résine.

La voix de l'Agonisant s'éleva encore dans la nuit.

—Il a signé ! murmura-t-il ; mais Dieu veille ! Assassins, assassins ! malheur à vous !

La porte avait été ouverte, Bibandier, Pontalès et l'homme de loi étaient déjà dehors.

—Voilà trois mois que le vieux agonise grommela Blaise, et son témoignage serait terrible en cas de malheur.

—Sors ! dit Robert.

Blaise sortit. A lieu de le suivre, l'Américain se dirigea en tâtonnant vers le lit du mourant.

D'un geste brusque, il retira l'oreiller de paille qui soutenait la tête de Benoît. Celui-ci poussa un cri faible : sa tête pendait maintenant, renversée, et le souffle s'arrêtait dans sa gorge.

—Je l'avais dit ! balbutia-t-il en luttant contre la dernière étreinte de la mort ; je l'avais dit, mon corps était à toi... que Dieu et la Vierge ait pitié de mon âme !

Le silence régna dans la loge : Robert, dont le front pâle s'inondait d'une sueur froide, avait rejoint ses quatres compagnons. Ils entrèrent tous les cinq dans le bac. Pontalès et Macrocéphale lui-même étaient armés.

Pontalès avait un tremblement nerveux par tout le corps, ce fut lui qui sauta le premier dans le bateau.

—Ils ont jusqu'à minuit ! murmura-t-il ; jusqu'à minuit tous ceux qui tenteront de passer la rivière doivent mourir !

Son esprit semblait frappé violemment. La fièvre le jetait hors de cette prudence cauteleuse, qui avait été sa règle durant toute une longue vie. Robert riait dans sa barbe, à le voir prendre la tête du bac et brandir son couteau.

Bibandier avait saisi la perche ; maître Lehivain se tenait coi, à l'arrière de la barque, et sentait tous les tourments d'un homme paisible lancé tout à coup au milieu d'une bataille.

Ils atteignirent le milieu de la rivière. On n'apercevait encore rien sur la rive opposée, tant la nuit était sombre.

—Couchez-vous au fond du bac, dit Robert ; Bibandier seul doit se montrer à découvert.

Il joignit l'exemple au précepte, et l'on ne vit plus, au-dessus du bord, que la tête chevelue de l'ancien uhlan. Au bout d'une minute, celui-ci cessa de percher.

—Il est tout seul, murmura-t-il.

—Aborde ! répliqua Robert.

Puis il ajouta en serrant le bras de Pontalès :

—On dit qu'entre vous et Penhoël c'est une haine de plus d'un siècle. Vous avez droit à la préséance, monsieur le marquis... c'est vous qui passerez le premier !

—Soit ! répliqua Pontalès, d'une voix sourde ; je frapperai le premier !

Le bateau toucha et presque aussitôt René de Penhoël sauta lourdement sur les planches vermoulues de la cale. On ne pouvait distinguer les traits de son visage, mais tout en lui révélait une agitation extraordinaire.

—Vite ! vite ! balbutia-t-il : il a disparuru avec son grand cheval noir ; mais il va revenir peut-être... vite... vite ! mettez la rivière entre lui et moi !

Nos quatres compagnons s'étaient relevés, mais René de Penhoël ne les voyait même pas. Son regard restait cloué sur le rivage, avec une indiscible terreur. Pontalès était en proie à une sorte de folie, Robert était obligé de le retenir pour l'empêcher de s'élancer sur son ennemi.

—Tout à l'heure ! murmurait l'Américain, tout à l'heure...

Pontalès se débattait, l'écume à la bouche. Le bateau avait cédé au courant pendant les quelques secondes où la perche de Bibandier était restée oisive.

On se trouvait maintenant auprès d'une petite langue de terre, où croissaient des saules : ces mêmes saules qui avaient servi d'abri à Robert et à Blaise, la nuit de leur arrivée au manoir.

—Tourne ! cria l'Américain, ou nous allons chavirer.

Au moment où Bibandier, obéissant, plantait sa perche contre le rivage, une invisible main la saisit par sa garniture de fer, et attira violemment le bac. L'ancien uhlan poussa un cri de frayeur. Ses mains abandonnèrent la perche. Le bateau s'était heurté

contre la langue de terre, et il y avait maintenant sur l'avant un homme de grande taille, qui avait surgit là comme par enchantement.

—Louis de Penhoël ! murmura Robert, qui lâcha le bras de Pontalès.

—Tu mens ! dit René, il n'y a plus qu'un Penhoël. L'autre était un lâche et un traître.

—Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-il tout à coup, je meurs. —Marthe ! —Louis ! pardon !... Puis il tomba lourdement et resta en travers sur le bord du bateau. Le vieux Pontalès l'avait frappé par derrière. Celui-ci s'élança en brandissant son couteau dans l'air et en criant.

—A l'autre ! à l'autre !

L'inconnu, qui était, en effet, Louis de Penhoël, n'avait point vu le coup qui frappait son frère. Il rejeta derrière lui son manteau et brisa sur son genou le bout de la perche pour s'en faire une arme.

Le bateau descendait à la dérive vers le milieu du marais. Le vieux Pontalès tomba arrêté dans sa course, par un coup de massue. Puis une lutte courte s'engagea entre le nabab et les trois autres assassins ; car Bibandier, le bon garçon, voyant que les choses tournaient au tragique, s'était coulé entre les saules et cheminait déjà sur la route de Redon.

Les poignards n'avaient pas beau jeu contre la massue du nabab.

Elle s'abaissa une fois, puis deux, puis trois.

A chaque coup on entendait un râle.

Après le dernier coup, le silence régna sur le bateau.

Louis de Penhoël jeta son arme.

La nuit était bien sombre. Néanmoins, il voyait son frère couché contre le bord.

—René ! dit-il nous n'avons plus d'ennemis.

Le maître de Penhoël demeura immobile.

Le nabab enjamba les cadavres pour se rapprocher de lui.

Au moment où il se baissait pour lui prendre la main, René, qui était en équilibre sur le plate-bord, fit un mouvement convulsif et glissa dans l'eau, où il disparut aussitôt.

Le nabab poussa un grand cri, son pied venait de glisser dans la mare de sang qui était sous le corps de son frère.

Il plongea tout habillé, tandis que le bac chargé, de ses quatre cadavres continuait d'aller à la dérive, vers le tournant de la Femme blanche.

Il resta longtemps sous l'eau, sondant les profondeurs sombres du marais. Par trois fois, on eût pu le voir reparaître et, par trois fois, entendre sa voix sonore qui jetait aux deux rives le nom de son frère.

Quand ces appels se taisaient on n'entendait que le bruit sourd de l'inondation croissante, et ces vagues mugissements que jette le gouffre de la Femme blanche.

Louis plongea une dernière fois, et gagna ensuite la rive à la nage.

En ce moment, le bac touchait la lèvre du tournant et disparaissait sous le voile de brouillard qui forme le vêtement fantastique de la Femme blanche.

Le chaland tournoya en craquant, les cadavres soulevés, se choquèrent. Le gouffre s'était refermé.....

.....

LXII

TOUS RÉUNIS ET HEUREUX

Les deux chaises de poste que nous avons vues s'arrêter devant l'auberge du *Mouton couronné*, sur le port de Redon, avaient passé la rivière de l'Oust au pont des Houssaies, et gagné le manoir de Penhoël, par la route praticable aux voitures.

Les portes du manoir étaient ouvertes. Pontalès semblait avoir voulu défier les événements, et proclamer bien haut qu'il attendait ses adversaires de pied ferme.

A l'intérieur de la maison rien n'avait changé depuis trois mois. Durant tout cet espace de temps, en effet, Pontalès avait continué d'habiter le grand château, ne voulant pas jouir d'un bien qui ne lui était pas encore définitivement acquis.

Une fois passé le terme de rachat, il comptait bien prendre sa revanche.

Dans le salon du manoir les voyageurs de nos deux chaises de poste étaient réunis.

On avait couché madame sur une chaise longue, et tout le monde l'entourait. Elle était pâle comme une morte, ses beaux traits, amaigris et fatigués, accusaient de longs jours de souffrance et de torture. Elle avait les yeux fermés, son souffle était faible, et il semblait que la vie fût sur le point de l'abandonner.

L'oncle Jean tenait une de ses mains et cherchait les imperceptibles battements de son pouls. Diane et Cyprienne essayaient de réchauffer son autre mains à force de baisers.

Blanche était à genoux sur le tapis à ses pieds.

A l'entour se rangeaient Etienne, Roger, Vincent et le bon vieux Géraud.

On entendit au loin sur le marais trois cris vibrants et prolongés.

Marthe eut un tressaillement faible, et ses paupières se soulevèrent à demi, pour retomber aussitot.

Elle était dans un état de torpeur et d'anéantissement depuis son départ de Redon. Trop de souffrances avaient brisé son pauvre cœur de mère. Pendant la route, l'oncle Jean avait essayé de lui parler et de la préparer, mais ses oreilles étaient fermées.

Elle ne savait rien de ce qui s'était passé depuis quelques jours. Pour elle, il n'y avait point encore d'espoir ; et son cœur restait accablé sous le malheur qui déjà n'existait plus.

Dans le salon de Penhoël tout le monde avait la même pensée, bien que personne ne songeât à l'exprimer par des paroles. Chacun se disait :

—Si elle allait mourir avant d'être heureuse!

Car sa joue devenait à chaque instant plus pâle, et le souffle qui tombait de ses lèvres entr'ouvertes s'affaiblissait de plus en plus.

—Ma mère! dit l'Ange qui avait des larmes dans les yeux : ne veux-tu point te réveiller?

Marthe n'entendait pas.

Cyprienne et Diane levaient au ciel leur beaux regards humides, et priaient Dieu de toute la puissance de leurs âmes.

Tout à coup elles se dressèrent en même temps sur leur pieds : l'amour avait fait naître la même pensée au fond de leurs cœurs.

Dans un coin du salon, les petites harpes se cachaient à demi sous les draperies d'une fenêtre, muettes depuis bien des jours. Diane et Cyprienne les roulèrent sans bruit jusqu'au milieu de la chambre.

Puis elles préludèrent doucement.

Puis encore leurs voix fraîches et pures s'unirent en disant cette chanson bretonne que madame aimait à entendre autrefois.

Les témoins de cette scène avaient les yeux fixés sur la malade et retenaient leur souffle. Le premier couplet s'acheva, sans que Marthe eût fait un mouvement. Les mains de Diane et de Cyprienne tremblaient en touchant les cordes des harpes; leurs voix étaient pleines de larmes.

Au second couplet, un soupir faible s'échappa de la poitrine de Marthe. Toutes les mains se joignirent; la prière descendit au fond de tous les cœurs.

Diane et Cyprienne chantaient bien doucement :

Belle de nuit, ombre gentille,
O jeune fille!
Qui fermes tes beaux yeux au jour?
Est-ce l'amour?
Dis, reviens-tu aux notre terre
Chercher ta mère?

Marthe avait rouvert les yeux, et un vague sourire errait autour de sa lèvre. Cyprienne et Diane abandonnèrent leurs harpes pour s'élancer à ses genoux.

En ce moment la porte du salon s'ouvrit et Louis de Penhoël parut sur le seuil.

Son beau visage était grave et triste; ses cheveux noirs, trempés d'eau et de sueur, couvraient sur ses habits en désordre.

Le regard de Marthe se reposa d'abord sur Blanche, puis sur Diane et Cyprienne : son sourire s'imprégnait d'une tendresse heureuse. Ses yeux se relevèrent ensuite, et parcoururent le cercle d'amis qui l'entouraient.

Personne n'osait ni faire un mouvement, ni prononcer une parole.

Quant les yeux de Marthe tombèrent sur Louis de Penhoël, qui

demeurait immobile au seuil du salon, elle tressaillit vivement, et une nuance rosée vint colorer ses joues.

—Oh ! murmura-t-elle, vous tous que j'aimais tant ! Diane, Cyprienne Blanche ! mes filles chéries !... Louis ! mon pauvre Louis ! vous voilà donc tous réunis et heureux !

Une expression de doute et d'inquiétude se répandit sur son visage.

—Heureux ! reprit-elle. C'est toujours ainsi que je vous retrouve dans mes songes...

Ses yeux se refermèrent de nouveau et sa tête se renversa sur le coussin de la chaise longue, tandis que ses mains se joignirent avec recueillement.

—Mon Dieu, ajouta-t-elle d'une voix si faible qu'on pouvait à peine entendre, si c'est encore un rêve, faites que je ne m'éveille jamais !.....

EPILOGUE

La pauvre Marthe ne put survivre aux émotions contraires qui, tour à tour étaient venues étreindre son pauvre cœur. Son retour à Penhoël sous l'empire tyrannique de Hébert de Blois, sans avoir retrouvé Blanche, la mort tragique de René, le retour de Louis, puis la réunion dans ses bras de ses chères filles : Blanche ! Diane ! Cyprienne !

Après vingt ans de poignantes douleurs auxquelles elle avait résisté, ce fut le bonheur qui la tua. Elle mourut comme une sainte, remerciant Dieu des jours heureux qu'il avait préparés pour celles qui lui étaient si chères.

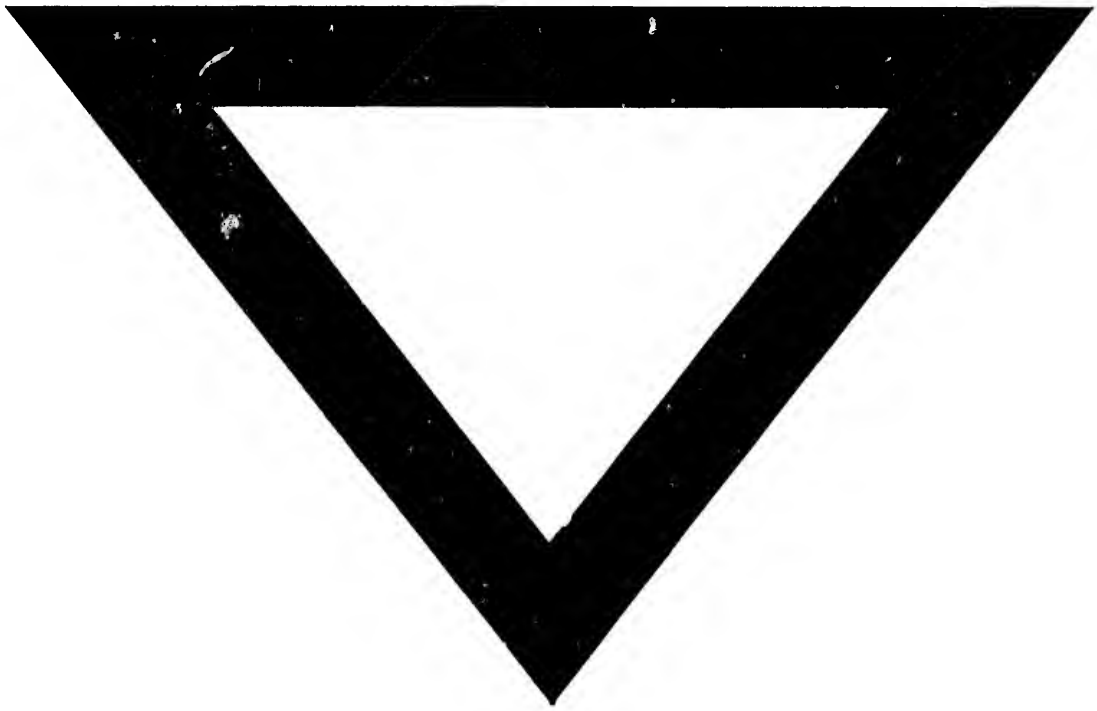
Vincent, est-il besoin de le dire, épousa son angélique cousine et fit refleurir sous la sage direction du vieil oncle Jean les beaux jours de Penhoël.

Etienne devenu l'heureux mari de la belle Diane s'établit à Paris où son talent d'artiste plus encore que les diamants de la boîte de sandal le plaça bientôt à la tête du monde artistique.

Avec la dote de Cyprienne Roger de Launoy acheta les domaines de Pontalès : la famille de ce dernier ayant été déclarée par la justice déchue de tout droit à ces biens acquis frauduleusement.

Quant à l'oncle Louis témoin journalier de tous les heureux qu'il avait faits, rempli d'une immense reconnaissance envers la Divine Providence qui l'avait malgré lui sauvée du septicisme et du désespoir, il consacra le reste de ses jours à expier par ses bonnes œuvres les égarements de sa jeunesse.

Sa vie s'écoula doucement dans le culte du souvenir qu'il gardait toujours pour Marthe.

La boucle de cheveux blonds continua à être pour lui le plus précieux gage de bonheur et la boîte de sandal bien que dépouillée de ses diamants n'en continua pas moins à occuper la place d'honneur au château de Penhoël.

FIN.